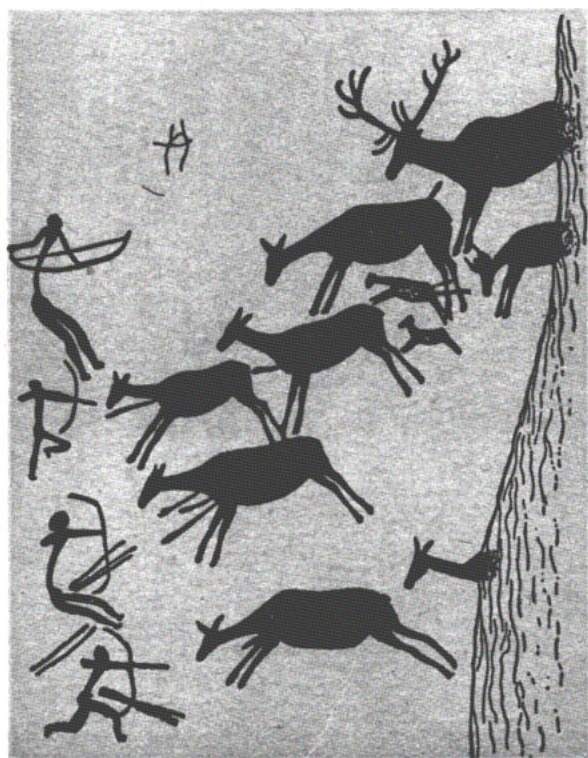


BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE

KURT LINDNER

LA CHASSE PRÉHISTORIQUE

PALÉOLITHIQUE — MÉSOLITHIQUE
NÉOLITHIQUE — ÂGE DES MÉTAUX



Avec 143 figures et 24 planches hors-texte

PAYOT, PARIS

LA CHASSE PRÉHISTORIQUE

A LA MÊME LIBRAIRIE

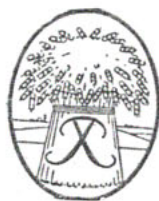
- H. BAUMANN et D. WESTERMANN, ancien directeur de l'Institut international des Langues et Civilisations africaines : *Les Peuples et les Civilisations de l'Afrique* suivi de *Les Langues et l'Éducation*. In-8 de 700 pages, avec 461 figures et 23 cartes 1.000 fr.
- A. BERTHOLET, professeur à l'Université de Berlin : *Histoire de la Civilisation d'Israël*. In-8 800 fr.
- A. BESSMERTNY : *L'Atlantide*. Exposé des Hypothèses relatives à l'énigme de l'Atlantide. In-8, avec 23 figures 420 fr.
- Marcel BRION : *La Résurrection des Villes mortes. I : Mésopotamie. Syrie. Palestine. Égypte. Perse. Hittites. Crète. Chypre*. In-8, avec une carte. 400 fr.
- II : Chine. Inde. Asie Centrale. Indochine. Afrique du Sud. Amérique du Nord. Les Mayas. Mexique. Pérou. In-8 660 fr.
- J. H. BREASTED, professeur à l'Université de Chicago : *La Conquête de la Civilisation*. In-8, avec 180 figures 750 fr.
- G.-G. CAMERON, professeur à l'Université de Chicago : *Histoire de l'Iran antique*. In-8 500 fr.
- M. CARY et E.-H. WARMINGTON, de l'Université de Londres : *Les Explorateurs de l'Antiquité*. In-8, avec 15 cartes 500 fr.
- Edward CHIERA, professeur à l'Université de Chicago : *Les Tablettes babyloniennes*. In-8, avec 76 figures 360 fr.
- V. Gordon CHILDE, professeur à l'Université d'Édimbourg : *L'Orient préhistorique*. In-8, avec 134 figures 600 fr.
- *L'aube de la civilisation européenne*. In-8 avec 159 figures 1.200 fr.
- Dr G. CONTENAU, conservateur en chef honoraire des Antiquités orientales du Musée du Louvre : *La Civilisation des Hittites et des Hurrites du Mitanni*. In-8, avec 87 figures 450 fr.
- *La Civilisation phénicienne*. In-8, avec 92 figures 870 fr.
- H. G. CREEL, chargé de cours à l'Université de Chicago : *La Naissance de la Chine*. La période formative de la civilisation chinoise, environ 1400-600 av. J.-C. In-8, avec 16 planches 600 fr.
- Sir James FRAZER, membre de l'Institut : *Mythes sur l'origine du feu*. In-8 300 fr.
- R. FURON, sous-directeur au Muséum National d'Histoire Naturelle : *Manuel de Préhistoire générale*. Europe. Asie. Afrique. Amérique. In-8 360 fr.
- *La Paléontologie*. La science des Fossiles. In-8, avec 78 figures 500 fr.
- W. HOWELLS, professeur à l'Université de Wisconsin : *Préhistoire et Histoire Naturelle de l'Homme*. In-8, avec 38 figures 750 fr.
- B. HROZNY, professeur à l'Université de Prague : *Histoire de l'Asie antérieure, de l'Inde et de la Crète*, jusqu'au début du second millénaire. In-8, avec 147 fig. 840 fr.
- J. IMBELLONI et A. VIVANTE : *Le livre des Atlantides*. Avec 41 fig. 360 fr.
- A.-H. KRAFFT, ancien maître de conférences à l'Université Columbia : *Mythologie Universelle*. In-8 500 fr.
- *La Genèse des Mythes*. In-8, avec 27 figures 500 fr.
- J. P. LAUER, architecte D. P. L. G., du service des Antiquités de l'Égypte : *Le problème des pyramides d'Égypte*. In-8, avec 78 figures 780 fr.
- P. LAVIOSA-ZAMBOTTI, professeur à l'Université de Milan : *Les Origines et la diffusion de la Civilisation*. Introduction à l'histoire universelle. Avec 54 fig. 960 fr.
- E. MACKAY, directeur des fouilles de Mohenjo-daro : *La Civilisation de l'Indus*. In-8, avec 17 figures 400 fr.
- M. v. OPPENHEIM : *Tell Halaf. Une civilisation retrouvée en Mésopotamie*. In-8, avec 91 figures 800 fr.
- M. PALLOTTINO, professeur à l'Université de Rome : *La Civilisation étrusque*. In-8, avec 41 figures 720 fr.
- J. D. S. PENDLEBURY : *Les Fouilles de Tell el Amarna et l'Époque Amarnienne*. In-8, avec 28 figures 360 fr.
- G. POISSON, professeur suppléant à l'École d'Anthropologie. *L'Atlantide devant la Science*. In-8, avec 13 figures 360 fr.
- M. ROSTOVITZ, professeur à la Yale University : *Tableaux de la Vie antique*. In-8, avec 30 figures 300 fr.
- M.-R. SAUTER, Privat-Dozent à l'Université de Genève : *Préhistoire de la Méditerranée*. In-8, avec 44 figures 420 fr.
- H. WEINERT, professeur à l'Université de Kiel : *L'Homme Préhistorique*. Des pré-humains aux races actuelles. In-8, avec 66 figures 600 fr.
- *L'ascension intellectuelle de l'Humanité* (Préhistoire). In-8, 153 figures. 600 fr.
- Sir L. WOOLLEY, directeur des fouilles d'Ur : *Ur en Chaldée, ou sept années de fouilles*. In-8, avec 29 figures 360 fr.
- *Abraham*. Découvertes récentes sur les origines des Hébreux. In-8. 420 fr.

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE

KURT LINDNER

LA CHASSE PRÉHISTORIQUE

Avec 143 figures et 24 planches hors texte



PAYOT, PARIS

106, Boulevard St-Germain

1950

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Depuis l'ouvrage de Gabriel de Mortillet sur « Les Origines de la chasse, de la pêche et de l'agriculture », paru en 1890, rien n'a été publié en France sur la chasse préhistorique. Or, les acquisitions dans le domaine de la préhistoire, depuis un demi-siècle, sont considérables. C'est dire que le traité de Lindner sur *La chasse préhistorique* ne fait concurrence à aucun autre ouvrage, en même temps qu'il est une mise au point du sujet extraordinairement poussée, par la quantité formidable de documents sur lesquels il s'appuie.

L'ouvrage de Lindner nous montre le développement de l'art cynégétique dans toute l'Europe, des Pyrénées à la Vistule, et au-delà. Chronologiquement, l'auteur poursuit ce développement depuis les temps reculés du Paléolithique ancien — qui a livré d'étonnants témoignages de chasse à la toute grosse bête jusqu'à l'époque du Fer, c'est-à-dire jusqu'aux Gallo-Romains.

L'éleveur.

Une mise au point du sujet, extraordinairement poussée par la quantité formidable de documents sur lesquels elle s'appuie.

Progrès Médical.

Par ce magistral travail, nous remontons jusqu'au début de la civilisation humaine, bien au-delà des temps historiques et nous nous émerveillons des données prodigieuses de la préhistoire et de l'intérêt qu'elles offrent au penseur, à l'historien, au sociologue.

Express de l'Aube.

Nous avons là une mine de documents qu'exploiteront avec fruit tout à la fois l'archéologue, le chasseur, le sociologue et l'artiste. Ce n'est pas une simple synthèse de la chasse, mais un véritable manuel où le savant et toute personne cultivée trouveront à dissenter sur l'origine et l'évolution des industries humaines en connexion avec la chasse qui fut longtemps le seul moyen d'existence de nos lointains aïeux.

Le Saint-Hubert.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

PALÉOLITHIQUE ET MÉSOLITHIQUE

I. — GÉNÉRALITÉS.	11
II. — LA SUCCESSION DES CIVILISATIONS ET LE DÉVELOP- PEMENT DE LA TECHNIQUE DES ARMES.	22
III. — LES ESPÈCES ANIMALES CHASSÉES.	117
IV. — LA TECHNIQUE DE LA CHASSE	141
V. — LES SACRIFICES, L'ART, LA MAGIE ET LE DROIT RELA- TIFS A LA CHASSE.	245

DEUXIÈME PARTIE

NÉOLITHIQUE ET AGE DES MÉTAUX

VI. — GÉNÉRALITÉS.	293
VII. — LE NÉOLITHIQUE	299
VIII. — LA PÉRIODE DU BRONZE.	391
IX. — LA PÉRIODE DU FER	413
BIBLIOGRAPHIE.	469

PREMIÈRE PARTIE

PALÉOLITHIQUE ET MÉSOLITHIQUE

CHAPITRE PREMIER

GÉNÉRALITÉS

Il est nécessaire d'expliquer et de légitimer la raison pour laquelle nous n'abordons pas notre sujet à une époque où la vénerie avait acquis une organisation supérieure et présentait des modalités qui pouvaient déjà être considérées comme spécifiquement nationales, mais pourquoi nous remontons au début même de la civilisation humaine, bien au delà des temps proprement historiques.

Le progrès des recherches préhistoriques au cours des trois dernières décades et les résultats étonnants des fouilles nous ont plus rapprochés d'une vue universelle de l'histoire que toutes les hypothèses et interprétations des temps antérieurs. Le résultat des enquêtes scientifiques suffirait à tracer les contours du mode d'existence et des conceptions de l'homme préhistorique. Cela n'aurait cependant pas été déterminant pour nous faire poursuivre l'histoire de la chasse dans un passé si lointain; la raison en est que, en ces temps reculés déjà, nous pouvons discerner les premiers linéaments de ce qui, dans le domaine de la chasse, permet d'établir des rapports entre la préhistoire et les temps historiques.

Il est regrettable qu'aujourd'hui encore l'histoire culturelle contemporaine accorde si peu d'attention aux données prodigieuses de la préhistoire. Cette négligence mérite le blâme le plus exprès, parce que tenter de ne faire débiter l'étude des civilisations qu'avec le début de l'histoire proprement dite, qui a manifesté son plus grand éclat dans les civilisations citadines asiatico-méditerranéennes, ampute cette étude. Il ne sera jamais possible, de cette manière, de pénétrer au fond même des problèmes historiques et de les interpréter, car c'est les aborder à un moment où, ayant derrière eux une longue évolution, ils

sont déjà d'une telle complexité, qu'il serait vain d'en vouloir dissocier les éléments. Des problèmes sociaux, des questions fondamentales de droit, des productions artistiques, des manifestations culturelles, et même les produits de la culture matérielle ne s'expliquent pas de façon satisfaisante si l'on ne tient pas compte des données des sciences préhistoriques.

L'exposé de ce que l'on sait de la chasse préhistorique montrera aussi les liens qui unissent la préhistoire, l'ethnologie et l'histoire culturelle, puisqu'il s'agit de tracer les lignes caractéristiques de son développement, la relation de l'homme et de la chasse dans les débuts du comportement humain. Notre but n'est pas d'apporter des faits nouveaux dans le domaine du préhistorien de métier, mais bien d'agir comme intermédiaire entre cette spécialité qu'est la préhistoire et l'histoire générale de la civilisation, dont cet exposé de la chasse constitue un élément.

Aussi, nous ne pouvons nous empêcher de reprocher, à presque tous les travaux jusqu'ici publiés sur l'histoire de la chasse, d'avoir travaillé avec un matériel insuffisant. Il est indispensable de prendre en considération les débuts de la chasse aux temps préhistoriques si nous voulons reconnaître les grandes connexions culturelles. Nous ne pouvons pas attendre des résultats valables d'une enquête sur la chasse à l'époque historique, si nous ne disposons pas d'une perspective sur toute la lignée de son développement.

L'insuffisance de ce qui a été fait jusqu'ici n'a pas encore permis de donner à un exposé de cet ordre une tournure signifiant un enrichissement de l'histoire de la civilisation. Une enquête, qui, au lieu de devoir revenir constamment sur les faits, eût été débarrassée de ce travail préliminaire, aurait pu se contenter d'approfondir le sens et l'essence de la chasse dans les grandes phases de son évolution, ses principes de structure, les lois fondamentales qui ont joué en sa faveur, et livrer ainsi une contribution plus élevée à l'histoire culturelle générale. Mais si le moment de cette prise en considération du sujet n'est pas encore arrivé, il n'est cependant plus licite de tracer une ligne de démarcation radicale

entre la chasse préhistorique et la chasse historique. Le développement de la vénerie est un tout organique que l'on ne peut comprendre qu'en connexion avec cette période dont on avait à tort abandonné l'étude à des disciplines spéciales. Ce sera notre tâche de lancer des ponts et de reconnaître des rapports, qui permettront d'interpréter des manifestations tardives, inexplicables tant qu'elles étaient considérées isolément. De ce point de vue, la chasse préhistorique a une grande importance pour juger de la chasse des temps récents. Celui qui pense que l'histoire de la civilisation ne consiste pas en une collection de faits plus ou moins isolés, mais représente un bloc, dont tous les membres sont organiquement liés, ne peut pas partager une autre manière de voir.

Gabriel de Mortillet ¹ fut le premier à donner un tableau de la chasse préhistorique; son ouvrage n'a plus qu'une valeur historique, car les matériaux amassés depuis, et les nombreux mémoires parus dans ce domaine ou dans des domaines connexes, permettent de pénétrer le sujet beaucoup plus profondément que ce n'était alors le cas. L'œuvre ne perdra cependant pas son intérêt, non seulement parce que l'auteur avait accompli son travail avec une conscience remarquable, mais surtout parce qu'il y a tracé le cadre de l'étude de la chasse préhistorique. Mortillet prit aussi bien en considération le développement de la technique des armes que les modifications du monde animal. Il tenta de compléter le tableau que lui fournissaient les matériaux provenant de l'Europe par des comparaisons avec la chasse chez les sauvages actuels et dans les civilisations égyptienne, assyrienne et gréco-romaine, nouant ainsi des liens entre le passé et le présent.

Les premiers essais scientifiques, encore aujourd'hui indispensables à consulter, de monographies explicatives de la chasse préhistorique sont ceux de W. Soergel ² qui s'est

1. Gabriel de MORTILLET, *Origines de la chasse, de la pêche et de l'agriculture*, t. 1, Chasse, pêche, Paris, Lecrosnier et Babé, 1890.

2. Wolfgang SOERGEL, *Das Aussterben diluvialer Säugetiere und die Jagd des diluvialen Menschen*, Iéna 1912. — Le même, *Die Jagd der Vorzeit*, Iéna 1922. — Par la suite, la simple mention de « Soergel » se rapportera à ce dernier ouvrage.

efforcé, en suivant souvent des voies qui lui sont propres, de retracer le tableau de la chasse préhistorique et d'en déchiffrer les formes techniques usuelles. La méthode de Soergel de s'en tenir d'abord exclusivement aux trouvailles préhistoriques et de renoncer momentanément aux études ethnographiques comparées, peut être considérée comme légitime en tant que méthode de début; peut-être était-ce aussi la seule permise par l'état de la science lorsqu'il composa ses ouvrages; mais elle comporte le danger de ne voir les choses que sous une certaine lumière. La conséquence inéluctable de cette méthode était une prédominance de considérations purement techniques sur la chasse, et le renoncement à traiter le problème fondamental : la position de la chasse à l'intérieur des civilisations de l'âge lithique ancien (Paléolithique inférieur), de l'âge lithique moyen (Paléolithique supérieur-Mésolithique) et de l'âge lithique récent (Néolithique). Nous nous en tiendrons aux descriptions de Soergel en ce qui concerne la technique de la chasse, non pas qu'elles soient les plus exactes, mais parce qu'il serait dangereux, dans le cadre d'un travail qui s'efforce de mettre au net des bases historiques, de retomber dans la vieille erreur des hypothèses indémontrables là où seul le préhistorien doit avoir la parole.

Nous aurons encore plusieurs fois à revenir, à propos des techniques de la chasse des âges lithiques ancien et moyen, sur la valeur de la méthode appliquée par Soergel à l'analyse quantitative et qualitative du matériel osseux fossile. Cela restera son mérite d'avoir frayé des voies donnant la preuve définitive d'au moins quelques méthodes importantes de chasse.

Mais les travaux d'ethnologie cyclo-culturelle ne pouvaient se satisfaire des enquêtes de Soergel. Celles-ci n'entendaient éclairer que les techniques, sans les faire entrer dans les civilisations dont elles relèvent. Lorsqu'il s'est agi de considérer la chasse comme une forme d'extériorisation de la civilisation correspondante, donc d'établir ses rapports avec les coutumes juridiques, artistiques, culturelles et magiques de la vénerie, il fallait bien disposer d'un sys-

tème de succession des civilisations au long desquelles on pût poursuivre son développement. O. Menghin nous a livré ce système dans son œuvre fondamentale *L'histoire mondiale de l'âge de la pierre*¹. Nous n'avons pas besoin de légitimer ici notre raison de faire de cette œuvre le point de départ de nos investigations; c'était peut-être la seule permettant au non-préhistorien d'établir des liens entre son champ d'action et celui de préhistorien. Seul celui qui a tenté d'établir des relations entre le préhistorique et la période postnéolithique, a conscience de la valeur inestimable de cette grande synthèse.

L'histoire mondiale de l'âge de la pierre a donc été déterminante quant à l'établissement de la série des civilisations successives, de leurs rapports réciproques et de la mise en valeur du matériel de comparaison ethnologique.

Les difficultés qui s'opposent à une enquête sur la chasse préhistorique sont les mêmes que celles avec lesquelles l'archéologie préhistorique doit lutter; c'est avant tout le manque de témoins matériels pour tous les éléments qui étaient périssables. Il fallait ici reconstruire, insuffler la vie à ce qui était conservé et conférer à la civilisation correspondante un aspect permettant des interprétations nouvelles et plus certaines.

Se servir de parallèles ethnographiques pour la reconstitution de la chasse préhistorique n'est pas nouveau, mais tous les essais faits jusqu'ici étaient sporadiques et sans système. Seul l'ouvrage de Sollas² marquait un progrès réel, par sa mise en parallèle des civilisations préhistoriques et primitives d'aujourd'hui, basée sur de nombreux facteurs et qui tenait largement compte de la chasse. Cependant, il n'a pas non plus été possible à Sollas de fouiller suffisamment la typologie de la chasse chez les peuples dits incultes ou sauvages, pour pouvoir en faire un outil utilisable à la reconstitution de la chasse préhistorique. Il semble que, dans la persuasion où l'on était du danger de cette méthode,

1. Oswald MENGHIN, *Weltgeschichte der Steinzeit*, Vienne 1931.

2. W.-J. SOLLAS, *Ancient hunters and their modern representatives*, Londres 1924 (3^e éd.).

on ne s'en soit servi que quand des ressemblances manifestes permettaient une conclusion. C'est compréhensible quand on se représente les difficultés de pareils travaux de comparaison. Si l'on était à peu près fixé quant à la ligne évolutive des civilisations préhistoriques, on n'était nullement d'accord quant aux civilisations primitives actuelles susceptibles d'être mises en parallèle. Menghin nous a aussi libéré de cette difficulté en situant son système de civilisations primitives contemporaines en face de son système de civilisations de l'âge de la pierre, cela sur la base de recherches d'ethnographie comparées tant anciennes que personnelles. Nous disposons ainsi d'une base pour l'ordonnement des données relatives à la chasse, et les difficultés méthodologiques relevant de l'ethnologie culturelle étaient surmontées jusqu'à un certain point.

En pratique, il en allait cependant autrement : il faut ici faire une réserve. Le matériel ethnographique dont on dispose, dans un but de comparaison, est dispersé, à part quelques enquêtes systématiques concernant certaines grandes régions, dans la production infinie d'une littérature spéciale. Des enquêtes telles que celles de Lips ¹, nous ont fourni des indications précieuses. A part cela, nous ne possédons pas encore un tableau synthétique de la chasse chez les peuples primitifs, qui nous donne une typologie générale des méthodes de chasse tenant compte des connexions culturelles ². Quelque sensible que soit cette lacune et quelle que soit la nécessité d'y insister, il ne nous est pas possible ici de la combler; nous nous sommes contenté de certaines indications qui pourront être utiles pour des travaux ultérieurs.

1. Julius LIPS, *Fallensysteme der Naturvölker*, ETHNOLOGICA, t. 3, Leipzig 1927, p. 123-287. — Le même, *Paläolithische Fallenzzeichnungen und das ethnologische Vergleichsmaterial*, TAGUNGSBERICHTE DER DEUTSCHEN ANTHROPOLOGISCHEN GESELLSCHAFT, Leipzig 1928, p. 80-89. — Le même, *Trap systems among the Montagnais-Naskapi Indians of Labrador Peninsula* Stockholm 1936.

2. Il faut cependant mentionner le chapitre « La chasse » du *Traité d'ethnologie cyclo-culturelle et d'ergologie systématique* de George MONTANDON (Paris, Payot, 1934, p. 216-238), mais qui, faisant partie d'une œuvre générale, ne pouvait comporter que quelques pages et un nombre restreint de figures

Nous ne pouvons pas nous attendre à un enrichissement notable de nos connaissances relatives à la chasse préhistorique avant de disposer des résultats d'une enquête méthodologique sur la chasse chez les peuples incultes. Nous devons savoir où se pratiquent les différentes méthodes de chasse et quelle est l'étendue de leurs aires respectives; nous devons les considérer en connexion avec la technique des armes, établir à quelles civilisations elles appartiennent en propre, par quelles autres elles ont été adoptées, où, quand, et dans quelles conditions elles se sont développées; c'est alors seulement que nous comprendrons plus clairement la chasse préhistorique, que nous connaîtrons la signification des différentes méthodes du Paléolithique inférieur, du Paléolithique supérieur et du Mésolithique, que nous saurons où et par qui elles ont été vraisemblablement pratiquées, et que nous pourrons en tirer des conclusions sur le comportement de l'esprit humain.

Les résultats d'une pareille enquête sont encore imprévisibles. On ne tient souvent pas compte, en utilisant le matériel ethnographique pour l'histoire de la vénerie, du fait que chaque méthode de chasse dépend largement du gibier et de la configuration du pays où elle est pratiquée. Les cas d'équivalence totale sont malheureusement rares. Les espèces animales qui entrent en considération au Paléolithique et au Mésolithique sont en grande partie éteintes; certes, toute une série de représentants actuels du monde animal ont des habitudes de vie qui autorisent certaines conclusions. Notre travail aurait été facilité si nous n'avions pas manqué de points de comparaison, tant en ce qui concerne des espèces animales analogues que des peuples primitifs récents dont le niveau culturel permettrait une homologation avec une civilisation de la préhistoire. Il n'en est malheureusement pas ainsi. On ne dispose souvent que de matériel ethnographique provenant de peuples situés à un niveau culturel et économique très différent de ce que l'on admet pour les époques correspondantes des Paléolithiques et du Mésolithique. Il faut alors se livrer, dans chaque cas, à un examen consciencieux pour savoir s'il est légitime de

tenir compte du matériel de comparaison, ceci afin d'éviter le danger de déductions complètement erronées. La difficulté des comparaisons est particulièrement patente lorsqu'on met en regard la technique de la chasse du Paléolithique inférieur et celle des civilisations de base d'aujourd'hui; les cycles culturels tasmanoïde et australoïde, en tout cas, s'accompagnent d'une ambiance, d'une absence de gros gibier, de différences de matériel pour la fabrication des outils, qui ont eu pour résultat des modalités de chasse bien différentes de celles que l'on croit pouvoir reconstituer pour les civilisations du Paléolithique inférieur d'Europe.

Une perspective intéressante se présente si nous poursuivons cette manière de voir : il n'est pas impossible que la chasse puisse être un objet de recherches scientifiques qui permette des déductions allant bien au delà de la chasse elle-même. Peut-être pourra-t-on se rendre compte jusqu'à quel point les éléments importants d'une culture matérielle sont un facteur ethnique et jusqu'à quel point ils sont conditionnés par le climat et le pays. Cela suppose des connaissances préalables sur de nombreuses questions ne ressortissant pas à la chasse. Il semble que certaines conditions climatiques et mésologiques, en rapport avec une arme correspondante, produisent, pour tel niveau culturel, des méthodes de chasse tout à fait déterminées, assez indépendamment de l'appartenance raciale des intéressés. L'appartenance ethnico-raciale paraît en tout cas, toutes autres choses étant égales, avoir une influence plutôt graduelle qu'essentielle. La reconnaissance de cet état de fait, qui devrait cependant être confirmé sous plus d'un rapport, fournirait une base comparative différente pour la reconstitution de la chasse préhistorique. On pourrait aussi penser que certaines manifestations de la chasse préhistorique sont rapprochées à tort de traits analogues des peuples primitifs récents, que du moins les conclusions à tirer de ces analogies n'ont qu'une valeur conditionnelle, car l'expérience apprend que la découverte d'éléments semblables en des points différents se produit souvent de façon tout à fait indépendante

de l'appartenance raciale ou culturelle de leur inventeur, uniquement en vertu d'une certaine prédisposition uniforme de l'esprit humain, et du retour de besoins analogues en des lieux et à des époques distants les uns des autres.

On voit le problème esquissé se préciser : chaque tentative d'expliquer l'essence des modalités émotionnelles de la chasse, pour les temps historiques aussi, serait frappée d'insuffisance si l'on entendait laisser de côté nos connaissances préhistoriques et culturelles. On ne comprend les choses que si on se met à la place de l'Hominidé préhistorique. Dans son ignorance de l'agriculture et de l'élevage, toutes ses forces intellectuelles, ses sens et sa fantaisie se concentraient sur la chasse, dont le produit décidait de son sort et qui, pour une bonne part, représentait l'expression de sa vie matérielle.

Il est à peine nécessaire de faire remarquer qu'en traitant de la chasse préhistorique, il ne pouvait s'agir spécifiquement de celle de la seule Allemagne. Cette histoire de la chasse n'aurait jamais pu prendre corps si on devait entendre ne la baser que sur les découvertes faites en ce pays. Mais il faut ajouter que, même en traitant de la période préhistorique, nous nous sommes efforcé de déterminer ce qui, dans la chasse, se révèle comme spécifiquement propre au terroir allemand. Nous avons donc, d'abord, tenté de représenter la chasse au cours des stades culturels qui se sont étendus sur l'Europe centrale au sens large, ou, du moins, qui ont été en rapport avec ce qui s'y passait. Nous ne nous sommes donc pas occupé des civilisations de l'âge de la pierre en Inde, par exemple, en Extrême-Orient ou en Afrique; ou bien, nous n'en avons tenu compte que lorsqu'elles paraissaient éclairer certaines connexions évolutives de nos propres civilisations.

On pouvait être tenté de traiter chronologiquement de la chasse préhistorique, conformément à l'ensemble de l'enquête, selon les périodes séparées du Paléolithique ancien, du Paléolithique récent et Mésolithique, puis du Néolithique. Ce procédé aurait été justifié du point de vue de l'évolution historique, mais il aurait conduit à des répéti-

tions, étant donné que les méthodes de chasse et tout ce qui se manifeste dans sa technique sont bien caractéristiques pour chaque période préhistorique, mais avec des chevauchements réciproques. Cette pénétration de méthodes dans des périodes auxquelles elles n'appartiennent en somme plus, est, de façon générale, caractéristique pour la chasse. La vénerie comporte en soi un élément fortement conservateur. Nous ferons la même observation pour les temps historiques et nous apprendrons à connaître les porteurs des anciennes traditions; nous verrons aussi que certaines méthodes datant de l'âge de la pierre sont encore employées à l'époque moderne et ont même conservé, par endroits, une importance économique notable.

Il nous a donc paru indiqué de traiter à part le Néolithique, le comportement de l'Homme vis-à-vis de la chasse reposant alors sur des bases différentes, mais, par contre, de traiter en bloc le Paléolithique entier plus le Mésolithique. Nous avons de plus disposé la matière en trois chapitres, pour faciliter la compréhension de la ligne évolutive préhistorique. Il était d'abord nécessaire de faire défiler la série successive des grandes époques culturelles de l'âge de la pierre et d'y placer au centre l'être humain, qui confère leur caractéristique à chacune des phases du développement. Ses pensées et ses actes, ses représentations cultuelles et religieuses, qui étaient, pour une bonne part, en contact intime avec la pratique de la chasse, son mode de vie et, en particulier, sa technique des armes, nous occuperont dans ce chapitre (II). Par contre, après une vue d'ensemble sur le monde animal préhistorique (chapitre III), la technique de la chasse ne sera pas considérée selon son développement chronologique, mais bien en rapport avec le gibier nécessitant des méthodes particulières de poursuite (chapitre IV). Les questions relatives à l'art, à la magie et au droit, qui sont en connexion avec la vénerie préhistorique, sont traitées dans un dernier chapitre (V), d'un intérêt peut-être particulier pour les études cyclo-culturelles.

Il est enfin nécessaire de faire remarquer qu'il nous aurait paru déplacé d'utiliser la terminologie cynégétique spéciale

en parlant de la chasse préhistorique. Le langage de la vénerie appartient à un niveau si développé de la chasse et il est l'expression d'un comportement si particulier de l'Homme, que nous avons intentionnellement renoncé à nous en servir,

CHAPITRE II

LA SUCCESSION DES CIVILISATIONS ET LE DÉVELOPPEMENT DE LA TECHNIQUE DES ARMES

Une enquête historique sur la chasse, qui ne craint pas de remonter jusqu'à ses premières manifestations perceptibles, se pose forcément cette question : quel est l'âge de la chasse? Quand la chasse a-t-elle débuté pour l'Homme et ses ancêtres? Mais la réponse qu'on pourrait être tenté de donner à cette question ne serait pas satisfaisante. Nous n'en tirerions rien pour la mise au point de ce que fut la toute première forme de civilisation, la culture primordiale. De même qu'est incertaine l'époque à laquelle s'est effectué le passage des Préhominidés aux premiers Hominidés, de même, la détermination des prolégomènes de la chasse humaine est impossible à établir. On a plusieurs fois tenté de mettre son début sur le compte des changements climatiques qui se produisirent à la fin de Tertiaire caractérisé par une température douce. Il est probable que l'ancêtre pithécoïde de l'Homme se nourrissait complètement ou en tout cas principalement de plantes, qui, aux saisons humides d'hiver, étaient abondantes sous forme de fruits de toutes sortes. Mais les signes avant-coureurs de la glaciation menaçante amenèrent naturellement de notables changements dans la végétation et, par là, une modification de la base alimentaire. C'est alors vraisemblablement que se réalisa une accentuation de régime carné pour le Préhominidé, qui, nous l'avons dit, devait se nourrir non pas exclusivement, mais principalement de plantes. On ne pourra jamais savoir quand et où s'est organisée une poursuite systématique des animaux; on pourrait plutôt répondre à la question de savoir si ce n'est pas ce changement de mode de vie qui a

fait du Préhominidé un Hominidé. Cela signifierait alors que le premier des Hominidés était un chasseur. C'est le besoin qui l'aurait rendu tel.

Il faut immédiatement déterminer ici certaines notions. La conception ou le sens de la chasse s'est constamment modifié au cours de l'histoire et c'est au fond ce qu'il y a de plus intéressant, et de plus important pour l'évolution culturelle : suivre le changement continu de l'essence spirituelle du phénomène. Nous nous trouverons devant ce problème à toutes les époques; c'est pourquoi il est nécessaire, même pour les temps préhistoriques, de donner une claire définition de la chasse, qui en précise le caractère.

De façon tout à fait générale, on peut dire, en premier lieu, que la chasse est quelque chose de spécifiquement humain. Les manifestations que l'on affuble du nom de chasse, dans le domaine animal, sont des actes de poursuite, de lutte pour la vie, mais jamais de chasse proprement dite. La chasse est la poursuite raisonnée d'animaux, son caractère téléologique en étant le critère. Elle présuppose un être conscient. Ce n'est pas la chasse en elle-même qui est le phénomène primordial, modifié au cours des temps; le phénomène primordial, c'est le but en vue, qui imprime ses changements au caractère de la chasse. Ce but peut être le gain ou le plaisir, la santé du corps ou la joie de se sentir dans la nature; c'est lui qui a toujours conféré à cette occupation son caractère particulier.

Nous déterminerons de façon plus précise les différences entre les époques et nous constaterons que d'autres éléments jouaient aussi leur rôle, et cela d'autant plus que l'on se rapproche du Néolithique, mais la dominante reste le motif économique. La chasse du Paléolithique et Mésolithique n'avait pas le moindre but sportif; elle était donc complètement dépourvue du sens que l'on confère plutôt au terme de vénerie. Il n'existait pas à proprement parler d'éthique impérative de la chasse — mais nous aurons à faire des réserves plus tard à ce sujet. Ce qui importe, pour l'instant, c'est de souligner le principal. La chasse des époques de l'âge de la pierre est ainsi déjà esquissée; elle signifie

une mise à mort dans un but utilitaire, elle est dépourvue de toute signification élevée, elle est du travail, pas du plaisir, et elle est en même temps une nécessité impérative, car elle seule livre aux humains certains biens qui leur sont nécessaires. Sa définition est donc restreinte, et nous l'avons ainsi comprise, car il ne paraît pas légitime, comme d'autres l'ont proposé, d'y inclure la pêche, la recherche de mollusques et la cueillette de plantes.

La chasse représentait au Paléolithique et au Mésolithique la base de l'alimentation et devait donc influencer la structure des civilisations de ces époques. Ce fait a cependant conduit à une manière de voir par trop unilatérale, les civilisations préhistoriques étant alors considérées et jugées du seul point de vue de la chasse, ce qui ne correspond pas à la réalité de la situation. Il eût été facile, dans une monographie comme celle-ci, de retomber dans la même faute; aussi nous sommes-nous toujours efforcé, pour éviter ce danger, à ne pas considérer la chasse comme une manifestation isolée, mais de l'envisager dans ses connexions culturelles.

On qualifie couramment d'économie pillarde la première forme d'appropriation, qui correspond à la période la plus ancienne de la chasse, et ce terme est la désignation classique que lui applique la littérature spécialisée. Mais si nous ne tentons pas d'introduire, dans le domaine du préhistorien, une nouvelle terminologie, nous devons cependant nous opposer à cette expression, car elle ne correspond nullement à ce qu'elle doit exprimer, ni littéralement, ni quant à son sens intime. Le terme d'économie pillarde fait penser à quelque chose de libre, d'irrégulier, d'anarchique, d'accidentel, notions qui ne sont pas propres à faire comprendre le véritable aspect de la chasse préhistorique. Nous verrons même que celle du Paléolithique ancien représente une activité humaine parfaitement développée et de but déterminé, permettant de prévoir avec confiance les perspectives de succès.

Il ne nous a pas paru utile d'introduire pour cela de nouveaux termes, qui auraient aussi déformé ce qui devait être exprimé. Le mieux était de s'en tenir aux notions, habituelles

en ethnologie, d'une activité chasseresse inférieure et d'une activité chasseresse supérieure, notions parfaitement compréhensibles et qui expriment le principal de ce qu'on doit saisir, à savoir, d'une part, qu'il s'agit d'un seul et même phénomène, d'autre part, que les deux périodes du Paléolithique inférieur et du Paléolithique supérieur-Mésolithique, auxquelles s'attribuent respectivement les deux termes d'activité chasseresse inférieure et d'activité chasseresse supérieure, se différencient quant à leur structure culturelle. Mais le terme d'activité chasseresse doit complètement disparaître avec le passage du Mésolithique ou Néolithique, parce qu'alors, pour la première fois, la chasse change nettement de signification, non pas par degrés, mais dans son essence.

On a depuis longtemps coutume de faire correspondre la première activité humaine aux époques qui nous ont légué les plus anciens instruments fabriqués du Paléolithique inférieur. Ce n'est que depuis peu d'années que l'on discute de la possibilité d'une **civilisation du bois** prépaléolithique. Mais les trouvailles qui paraissent pouvoir appuyer cette manière de voir sont encore trop peu nombreuses pour permettre de s'exprimer définitivement à ce sujet. En principe, rien n'y contredit. On peut bien supposer que les premiers Hominidés se sont d'abord servi, comme armes de chasse et comme instruments, de pièces de bois et d'os que la nature leur livrait formées. Peut-être l'industrie de la pierre était-elle la première étape visible de ce développement. Il ne vaut pas la peine de se demander longuement quelle peut avoir été la chasse de cette civilisation prépaléolithique du bois. Nous n'avons aujourd'hui aucune civilisation de forme primitive qui puisse nous livrer du matériel de comparaison permettant une reconstitution. On ne dispose, comme symptômes d'emploi originel du bois pour la fabrication d'instruments, que de cendres de foyers ne paraissant pas représenter les traces d'événements naturels, en particulier lorsqu'elles se trouvent mêlées à des restes osseux dont la facture trahit la présence de l'homme. Au cas où le gibier aurait été dépecé en cet endroit, il ne serait pas naturel

qu'on n'y trouvât point d'outils de pierre — qui auraient été certainement utilisés si l'industrie de la pierre avait existé. Le fait que de tels outils y manquent complètement a fait supposer qu'une civilisation du bois a dû précéder celle du Paléolithique inférieur. Nous verrons que les trouvailles paraissent indiquer que l'arme la plus importante de la période de l'activité chasseresses inférieure était la pique de bois, engin périssable qui ne pouvait nous être conservé mais dont nous créditons cependant l'Hominidé du Paléolithique inférieur. Il semble donc que la pique de bois et la massue de bois soient les formes évolutives du bâton (dont se servent même les singes) et représentent les premières armes humaines. Ces armes doivent avoir eu une grande importance pour la chasse dès l'aurore du Paléolithique inférieur, et permettent de se demander si une industrie du bois n'a pas existé simultanément aux premières industries de la pierre et de l'os, le matériel des instruments de cette forme culturelle n'étant peut-être pas exclusivement, mais principalement le bois.

Nous considérons les civilisations du Paléolithique inférieur sous l'angle de la division tripartite de Menghin en civilisations à éclats ou lames¹, à bifaces dits coups-de-

1. Cette industrie se dit en allemand industrie « à lames » (*Klingenkultur*). Mais la terminologie française est ici plus riche, car elle distingue une industrie à éclats, c'est-à-dire à éclats grossiers, d'une industrie à lames, c'est-à-dire à éclats dûment formés en lames, éclats et lames étant d'ailleurs tous deux monofaces, c'est-à-dire travaillés sur une seule face; il est vrai que ces deux groupes d'industrie ne sont, en général, pas contemporains, les industries à éclats appartenant au Paléolithique inférieur, celles à lames au Paléolithique supérieur.

En ce qui concerne l'industrie à bifaces ou coups-de-poing, elle se nomme en allemand exclusivement industrie « à coups-de-poing » (*Faustkeilkultur*), du nom de son principal instrument, dit coup-de-poing (les Anglais disent parfois « handaxe », c'est-à-dire « hache à main »).

Quant à l'industrie osseuse (*Knochenkultur*), elle n'est souvent pas considérée en France comme méritant de représenter une civilisation indépendante au même titre que celle à éclats et celle à bifaces, vu la nécessité, selon les climats (par exemple dans le climat arctique) d'avoir davantage recours à l'os qu'ailleurs.

Enfin, le français emploie plus volontiers le terme d'« industrie » que celui, pompeux, de civilisation ou culture (*Kultur*).

Le tableau qui suit donne le parallélisme approximatif et la synonymie de

poing, et à industrie osseuse. La distinction entre l'industrie à éclats et celle à bifaces est ancienne, et elle est déterminée par la façon différente de travailler la pierre. On trouve, en effet, tantôt des instruments de pierre faits d'éclats en forme de lame et retouchés principalement sur une seule face, tantôt, au contraire, un instrument travaillé sur les deux faces, le coup-de-poing — d'où les noms de ces deux sortes d'industries. La circonstance qu'elles ne sont pour ainsi dire jamais accompagnées d'instruments d'os, de corne ou d'ivoire, comme c'est, par contre, le cas au Paléolithique supérieur-Mésolithique, a longtemps fait croire que les anciens Paléolithiques ignoraient le travail de l'os, ce qui, naturellement, devait occasionner une restriction sensible des possibilités de la technique des armes. La fréquence d'instruments primitifs en os dans les stations alpestres de haute altitude, et le manque simultané à peu près total d'outils de pierre, ont accrédité une industrie osseuse du Paléolithique supérieur, qui, comme nous le verrons, se révèle représenter une civilisation de chasseurs d'aspect particulier.

Les industries à éclats de l'Europe, qui seules nous intéressent ici, apparaissent chronologiquement sous la forme

certaines appellations, pour les diverses industries des deux grands cycles culturels à bifaces (du Sud-Ouest) et à éclats (du Nord-Est):

(lire de bas en haut)

PALÉOLITHIQUE SUPÉRIEUR :	<i>Industries à lames</i>	{	3. Magdalénien
			2. Solutréen
			1. Aurignacien
PALÉOLITHIQUE INFÉRIEUR (et moyen)	{	}	4. Moustérien
			3. Levalloisien
			2. Clactonien (Préhelléen)
			1. Ipswichien (Préhelléen)
	<i>Industries à bifaces</i>		<i>Industries à éclats</i>

Au début des séries, la similitude relative des instruments les fait souvent tous comprendre, surtout le Clactonien, l'Ipswichien et le Chalossien, sous le terme de Préhelléen au sens large. — *Note du traducteur.*

des industries dites du Clactonien (Préhelléen), du Levalloisien et du Moustérien. Il faut ici faire une remarque. Il nous a paru indiqué de conserver les termes français pour les diverses formes culturelles, parce qu'ils ont une valeur internationale et qu'ils peuvent être considérés comme d'usage courant dans tous les pays. Mais une réserve est nécessaire. La transposition des notions nettement définies que comportent ces termes n'est pas sans danger. Il faudrait prouver, dans chaque cas, que la culture nationale en question est réellement identique avec celle de France et cela n'est certainement pas le cas en tous points. Ainsi, une comparaison entre le développement du Paléolithique et du Mésolithique en France et en Allemagne montre nettement que l'évolution en Allemagne ne correspond pas en tous points à l'évolution en France. Il eût donc été légitime d'établir un système de dénominations allemandes. On ne dispose cependant pas encore d'un système reconnu soit pour l'Allemagne, soit pour tout autre pays que la France, et le matériel, sur lequel nous nous appuyons pour la reconstitution de la chasse préhistorique ne provient que pour une petite partie de fouilles d'Allemagne. Il n'était donc pas possible de renoncer à la terminologie française. Toutefois, afin de faciliter la compréhension et d'éclairer, autant que possible, la concordance des formes culturelles diluviales d'Allemagne avec les périodes françaises, nous n'avons pas manqué de nous appuyer aussi sur les stations importantes d'Allemagne et sur les civilisations qui en ont reçu leur nom.

Dans le *Clactonien* (*Préhelléen*) du Paléolithique inférieur précoce, la technique de l'outillage est à son niveau le plus bas; on a toutes sortes d'éclats, de pointes, de simili-perçoirs, de racloirs et de grattoirs, mais grossiers et taillés sans manifestation artistique particulière. Le but de l'objet se laisse généralement reconnaître, même si la forme est plus ou moins due au hasard et si le travail est rudimentaire. Le premier fini dans la technique se manifeste au *Levalloisien*, du milieu du Paléolithique inférieur. Des lames, pointes et éclats larges sont ses produits principaux. Les

Hominidés de l'époque sont en mesure de façonner des objets à volonté par débitage d'une pierre brute. Cette technique tend en somme déjà vers le futur *Moustérien*. Il n'existe pas en Europe de pures industries à éclats à la fin du Paléolithique inférieur. Les industries que nous englobons dans le Moustérien sont toutes des cultures mixtes d'industries à éclats et à coups-de-poing, qui, chronologiquement, appartiennent à la fin du Paléolithique inférieur et qui s'étendaient sur toute l'Europe. Les Hominidés du Moustérien, comme ceux du Clactonien (Préchélléen) et du Levalloisien, étaient exclusivement chasseurs et collecteurs, nomades la plupart du temps. Au contraire de leurs aïeux, ils préféraient les grottes comme demeures, bien qu'ils aient aussi élu domicile en terrain découvert. C'est la rudesse croissante du climat qui les obligea à rechercher des lieux mieux abrités. Il est aussi possible que la civilisation osseuse qui s'était répandue sur la région alpine et en Souabe et qui avait pris naissance dans des grottes à haute altitude pendant les époques interglaciaires, ait engagé les Hominiens du Moustérien à s'établir de nouvelles formes d'habitation; on trouve en effet chez eux quelques instruments d'os tels que des poinçons, qui indiquent qu'une influence de l'industrie osseuse s'était fait sentir chez eux. La technique de la taille a subi, au cours du Moustérien, une amélioration manifeste. Les outils sont taillés plus soigneusement et reçoivent une forme adéquate à leur but. Des pointes à main, racloirs, gouges et lames sont les outils les plus nombreux. Peut-être étaient-ils partiellement munis d'un manche de bois et employés comme poignards ou armes de cet ordre.

Le développement des **industries à bifaces** ou **coups-de-poing** court parallèlement à celui des industries à éclats (à lames); ainsi que leur nom l'indique, les industries à bifaces ont, comme outils prédominants, des outils travaillés sur les deux faces, bien que ces derniers soient souvent accompagnés d'outils en éclats. Les industries à coups-de-poing se groupent chronologiquement en Chalossien, du Paléolithique

inférieur précoce, en Chelléen, du Paléolithique inférieur moyen, et en Acheuléen, qui appartient au Paléolithique inférieur récent et même peut-être au Paléolithique inférieur tardif. Le *Chalossien*, la forme culturelle la plus ancienne, ne connaît que des outils grossièrement taillés, qui ne sont pas encore de vrais coups-de-poing, mais qui doivent passer pour leurs prédécesseurs; on a prouvé son existence dans le sud de la France (le terme de Chalossien est dû à Passermard). Le *Chelléen*, civilisation qui lui a succédé, était répandu sur toute l'Europe occidentale; les stations des tufs calcaires de Halberstadt et de Bilzingleben en Thuringe lui appartiennent. Quant à l'*Acheuléen*, il atteignait, par l'Europe centrale, la Pologne occidentale; les faciès culturels de Hundisburg et celui, un peu plus jeune, de Markkleeberg, lui appartiennent, entre autres. Tandis que les porteurs des deux plus anciennes formes culturelles ne paraissent pas être des habitants de cavernes, on trouve aussi des traces d'Acheuléen dans les grottes. Le Chelléen est la première civilisation européenne qui possède le vrai coup-de-poing, soit à pointe plus ou moins formée, soit à tranchant marqué. Relativement à cette dernière forme, Menghin [p. 114] suppose qu'elle était emmanchée, comme une hache, ainsi que nous pouvons le constater dans la civilisation australienne de base, encore existante aujourd'hui. Les racloirs et les pierres de jet ne manquent pas; les instruments primitifs de dents d'animaux et d'os sont, par contre, rares.

L'Acheuléen est caractérisé par un affinement plus marqué du coup-de-poing; ce dernier devient si perfectionné et aplati dans l'Acheuléen récent que certains de ces outils peuvent être interprétés comme poignards et pointes de lance. Cependant, d'autres outils tels que grattoirs, perçoirs et racloirs, présentent souvent une facture en éclat qui les rend très analogues à ceux du Moustérien. Aussi l'Acheuléen récent se présente-t-il comme un chevauchement des deux anciennes techniques de l'âge de la pierre, dont les formes les plus pures sont représentées par l'industrie à éclats du Levalloisien et l'industrie à bifaces du Chelléen.

Nous connaissons, par ailleurs, peu d'autres éléments matériels de ces civilisations nous permettant de compléter le tableau que nous nous en faisons.

Ces remarques préliminaires étaient nécessaires, tant pour donner une vue d'ensemble des civilisations du Paléolithique inférieur, qui nous occuperont encore souvent quand nous traiterons de la technique de la chasse au temps de la préhistoire, que pour juger, preuves en mains, des instruments dont les chasseurs de cette période ont disposé comme armes et jusqu'à quel point on peut en tirer des déductions quant aux méthodes de leur activité chasseur. Si nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur ce qui a été exposé jusqu'ici, le résultat est assez maigre. Les instruments dont nous avons pris connaissance ne sont que pour une très petite partie façonnés de manière à pouvoir nous éclairer sur les formes de la chasse au Paléolithique inférieur. Nous nous trouvons ici en face de la première grande difficulté dans notre travail de reconstitution. Tandis que nous possédons une connaissance relativement exacte de l'état de la technique des armes au Paléolithique supérieur-Mésolithique, et que nous pouvons nous faire, sur la base des outils trouvés de pierre et d'os, une représentation assez certaine de l'emploi et des possibilités de ses différentes armes, l'appréciation de l'armement de l'Hominidé du Paléolithique inférieur présente de grandes difficultés. Tout d'abord, ainsi que cela ressort de ses engins, il ne savait utiliser que la pierre, tandis qu'il ne travaillait pas encore l'os, la corne et l'ivoire — mises à part quelques exceptions isolées au milieu des industries de pierre ainsi que l'industrie osseuse alpine qui, sous tous les rapports, occupe une situation spéciale; le choix des armes était de ce fait très limité.

Les plus anciennes civilisations nous ont laissé un certain nombre de pièces lithiques dont l'emploi, en tant qu'armes, n'est pas impossible. Ce sont à la vérité des instruments de la nature la plus grossière, qui, tenus simplement à la main, doivent à peine avoir pu agir sur les animaux de l'époque diluvienne, mais il est possible qu'à l'instar de ce qui se

passé aujourd'hui chez certaines populations australes, ils aient été emmanchés ou fixés à des épieux, ce qui les rendait utilisables pour la chasse. Toutefois Pfeiffer¹ et, après lui, Profé², ont démontré qu'il n'est pas possible d'abattre de grands mammifères, tels que le mammouth et le rhinocéros, avec ces instruments, leur force de pénétration étant tout à fait insuffisante pour en traverser la fourrure et la peau épaisses. Profé expose ses expériences quant aux effets possibles de spécimens de ces pierres. Il arriva à des résultats parfaitement défavorables. La mise à l'épreuve d'outils du type des coups-de-poing l'ont convaincu qu'ils n'ont pas pu servir comme armes offensives contre les grands mammifères du Paléolithique inférieur. Quant à la question de savoir si les éclats du Moustérien ont pu être employés comme pointes de lance ou de pique pour la chasse d'animaux de taille moyenne, il a tenté de la résoudre en assujettissant un racloir de cette industrie à une hampe de bois et en essayant d'en percer les parties molles d'un fort veau fraîchement tué. Il n'y réussit cependant pas; la lance ainsi constituée ne perça la peau que dans la région, aux muscles bien tendus, des cuisses postérieures. Les instruments de pierre du Paléolithique inférieur peuvent donc à peine avoir servi comme armes de chasse pour le gros gibier. Leur utilisation principale semble avoir été d'un autre ordre. Profé a, en effet, déterminé que leur action tranchante est étonnante pour l'écorchement et la désarticulation. « La dissection même du tissu sous-cutané le plus compact, dit-il, de forts tendons aux articulations, et de la musculature, réussit facilement en peu de temps. » Les coups-de-poing et les éclats de silex étaient donc vraisemblablement, avant tout, des instruments pour la désarticulation et le dépècement du gibier; ils peuvent avoir servi, à l'occasion, fixés à un manche, pour chasser de petits animaux; ils étaient par contre tout à fait insuffisants comme armes offensives contre

1. Ludwig PFEIFFER, *Die steinzeitliche Technik und ihre Beziehungen zur Gegenwart*, Iéna 1912.

2. O. PROFÉ, *Vorgeschichtliche Jagd*, dans MANNUS, t. 6, fasc. 1/2, 1914, p. 114-115.

de grands animaux. La taille grossière de la plupart des coups-de-poing rend déjà peu probable leur utilisation dans un but agressif.

Des outils parfaitement travaillés n'apparaissent que dans l'Acheuléen récent, en particulier dans le *Micoquien*, dont un grand nombre de pointes, soigneusement apprêtées, nous sont conservées; elles peuvent aussi avoir servi comme pointes de lance. Si le coup-de-poing domine dans ces industries, la possibilité de l'emploi d'armes de jet terminées par une pierre n'est pas exclue. Certes, il ne faut pas oublier que le silex est spécifiquement lourd et qu'une pique, munie d'une pointe de cette sorte, ne pouvait être projetée à grande distance, de sorte que le chasseur était tenu de s'approcher assez près du gibier. Comme nous le verrons, on doit admettre que tous les peuples chasseurs préhistoriques, ceux même du niveau le plus inférieur de l'activité chasseur, étaient fort experts dans l'art d'approcher le gibier. Les coups-de-poing, en tant qu'armes d'estoc à la main, ont dû rendre de bons services, peut-être aussi dans la lutte au corps à corps avec des hordes ennemies. Les types à bord tranchant de l'Acheuléen peuvent, une fois emmanchés, avoir été utiles à l'occasion pour assommer une bête prise au piège ou harassée par la poursuite, mais ils ne représentaient pas une arme de jet pour les Paléolithiques inférieurs.

Les couteaux et les outils tranchants de l'industrie à éclats du *Moustérien* ne peuvent non plus pas avoir servi de pointes de pique, parce que, dans la règle, ils ne sont taillés et retouchés que sur une seule face. Une pique de jet doit, au contraire, être nécessairement travaillée sur les deux faces, si l'on veut amoindrir le plus possible la résistance à l'entrée de la pointe dans le corps du gibier. Le seul fait de la coexistence d'industries à coups-de-poing et d'industries à éclats, chacune à l'état pur, paraît prouver que les outils typiques de pierre n'étaient pas de véritables armes, ou bien que les deux groupes culturels avaient des techniques de chasse tout à fait différentes. Les civilisations à coups-de-poing se seraient en particulier passées d'armes de jet, tandis que

leur emploi n'est pas exclu pour les civilisations à éclats.

D'après leur facture, des lances munies de pointes de silex ne peuvent avoir servi que rarement ou pas du tout aux Paléolithiques inférieurs pour attaquer les gros animaux, capables d'opposer une forte résistance. Soergel [p. 15] a montré la disproportion qu'il y avait, lors d'une rencontre à courte distance, d'une part entre les possibilités du chasseur, le danger auquel il s'exposait, ses chances médiocres et l'insuffisance de ses armes, et, d'autre part les moyens de défense et de fuite des bêtes sauvages. Il y a, en tout cas, de forts arguments contre ce genre de chasse.

Mais quelle peut avoir été la chasse du Paléolithique inférieur? Nous avons, jusqu'ici, récusé plus d'armes comme engins de chasse que nous n'en avons admises. Comment ces Hominidés s'y sont-ils livrés? Nous montrerons, en traitant de la technique de la chasse au début de l'âge de la pierre, que la méthode préférée de cette époque devait être l'emploi de fosses servant de pièges. La preuve en sera faite, résultats des investigations en mains, mais nous pouvons déjà l'admettre ici, sans quoi il serait à peine compréhensible que les êtres humains de cette tranche d'histoire, qui repose à tel point sur la chasse qu'elle en reçoit souvent son nom, aient pu se tirer d'affaire avec un si petit nombre de types d'armes.

A côté de cela, le Paléolithique inférieur paraît avoir disposé d'une arme principale : l'épieu. Il n'était naturellement pas facile de le prouver, mais différentes considérations et comparaisons avec des civilisations primitives d'aujourd'hui ont fait admettre que cette période devait avoir disposé d'une arme de ce genre. Aussi ce fut-il une découverte intéressante que de trouver une pointe de lance en bois bien travaillée dans le Préchelléen anglais de Clacton-sur-mer¹ (Planche II), découverte qui confirmait l'existence d'une technique d'armes de bois pour le Paléolithique inférieur. Des circonstances rares avaient permis la conservation de cette pièce particulièrement précieuse, dont la matière

1. S. WARREN, *The Elephas-Antiquus-bed of Clacton-on-Sea*, QUARTERLY JOURNAL OF THE GEOLOGICAL SOCIETY, t. 79, 1923, p. 606-636.

n'était pas normalement destinée à durer des dizaines de milliers d'années.

Nous avons déjà vu qu'il n'est pas impossible que la technique la plus grossière de la pierre ait été précédée d'une véritable civilisation du bois. Il est en tout cas indubitable que les Hominidés ont appris très tôt à apprêter des armes de jet, des épieux et des piques de bois, c'est-à-dire à les appointir après leur avoir fait subir l'action du feu. Il est facile de prouver qu'il est possible de munir des épieux d'une pointe respectable même au moyen des outils de pierre les plus anciens et les plus imparfaits. On doit ensuite admettre que précisément ces coups-de-poing et ces éclats, dont on avait si souvent soupçonné l'utilisation pour la chasse, n'avaient pas d'importance comme armes offensives, et qu'ils servaient principalement d'outils pour la fabrication des véritables engins de chasse. Le perfectionnement manifeste des outils servant à la préparation du bois au Paléolithique inférieur aura été vraisemblablement accompagné d'une amélioration des armes de bois, qui devenaient plus importantes pour la chasse. Ce développement de la technique des armes se laisse nettement poursuivre au Paléolithique supérieur; l'Homme a alors appris à adapter des pointes d'os ou de corne et à augmenter ainsi la force de pénétration de ses armes de jet, et il a aussi suffisamment perfectionné sa technique de la pierre pour fabriquer des pointes de flèche et de lance, qui, au contraire des outils de pierre du Paléolithique inférieur, entrent en ligne de compte comme armes de jet.

L'emploi d'armes de jet en bois s'avérait très vraisemblable même sans la trouvaille de la pointe de bois à Clacton-sur-mer. Ce qui parlait surtout en faveur de cette hypothèse, c'est le travail et l'utilisation de cette matière pour les armes chez des peuples actuels de niveau culturel correspondant. Puis il fallait tenir compte du fait que le bois est une matière périssable. On ne peut reconstituer une ancienne civilisation par les seuls débris matériels qui nous en restent.

Tout compte fait, l'arme de bois doit avoir été l'engin

adjuvant caractéristique de la chasse, aux mains de l'Hominidé du Paléolithique inférieur. Le principal pour lui, était, au premier coup, de porter une blessure telle à l'animal, que celui-ci ne pût s'esquiver que sur une petite distance. Seule une blessure profonde, atteignant un organe vital ou occasionnant une forte perte de sang, pouvait remplir ce but, et cela le chasseur l'obtenait par l'emploi de son épieu pointu. Comme la toison épaisse de la plupart des espèces animales devait opposer une résistance notable au « projectile », une pique munie d'une pierre aurait été désavantageuse; son tranchant mousse n'aurait souvent pas pu pénétrer. Il n'est naturellement pas possible de fournir des données précises sur la forme des lances appointies de bois; peut-être étaient-elles déjà encochées; plus tard, en tout cas à l'âge lithique moyen qui possède aussi le harpon comme arme de chasse, on connaîtra les barbelures comme dans divers instruments de la civilisation de ce niveau.

Les Paléolithiques inférieurs ont peut-être employé d'autres armes en bois que la pique, par exemple la massue de jet pour la chasse du petit gibier, et un certain nombre d'armes d'estoc qui deviendront plus tard les poignards d'os du Paléolithique supérieur. Nous verrons, en connexion avec l'étude de la technique employée selon l'animal recherché, que le principal gibier des Hommes du Paléolithique supérieur, consistait en de grosses bêtes riches en chair, tandis que la petite chasse passait à l'arrière-plan. Il faut en déduire que les armes spécialement destinées à des espèces animales correspondantes, n'avaient pas une importance particulière; elles ne nous ont pas été mieux conservées que les piques de bois. Les armes courtes d'estoc, qui existent à côté de divers bois de jet, peuvent également avoir été munies de pointes de pierre et représentent quelque chose de mixte entre l'arme et l'outil.

Il serait très intéressant, tant pour l'histoire de la chasse que pour la compréhension générale des civilisations préhistoriques, de savoir s'il a existé, entre les civilisations à coups-de-poing et les civilisations à éclats, une telle diffé-

rence, quant à la technique des armes, qu'on en puisse déduire des méthodes de chasse différentes. Menghin [p. 131] a tenté d'établir une opposition entre le coup-de-poing et l'éclat, en ce qui concerne les méthodes de chasse, et il paraît arriver à des conclusions concordant avec ce qu'on sait sur la chasse du Paléolithique inférieur en général. Menghin tient les industries à éclats comme représentant les vraies civilisations à poignards et à lances, disposant d'armes à pointe ou en lame. Cela ne veut pas dire que les éclats du Paléolithique inférieur aient armé des lances de bois; mais s'il est certain que le coup-de-poing et l'éclat ou lame sont l'expression de deux comportements différents des Hominidés du Paléolithique inférieur, il paraît également certain que les uns, ceux à éclats ou lames, étaient des chasseurs à armes de jet (sachant d'ailleurs aussi travailler sur deux faces une lance de bois tout comme la pierre), tandis que les autres, ceux à coups-de-poing, s'en servaient comme de haches ou massues, leurs armes principales, et furent des chasseurs à pièges. Si ces considérations sont justifiées, on peut en tirer des déductions intéressantes. Les civilisations à éclats (lames) seraient originaires de la steppe et ne posséderaient pas la hache, le milieu n'offrant pas l'occasion de développer cet outil; les chasseurs de la steppe se servaient avant tout de l'arme projetée. Les civilisations à coups-de-poing ont par contre pris naissance dans les forêts tropicales; ici la lance était plutôt d'emploi malaisé; la hache, sous la forme de coup-de-poing emmanché, la remplaçait [en anglais, on appelle fréquemment le coup-de-poing « hache à main »]; elle était un outil en même temps qu'une arme et elle a peut-être donné lieu au développement de massues de jet utilisables à courte distance; elle était, en tout cas, la forme d'expression d'une civilisation de grattoirs, de racloirs et d'instruments susceptibles d'aider à la préparation de fosses et de pièges.

D'autres circonstances viennent à l'appui de l'hypothèse selon laquelle les représentants des industries à coups-de-poing du Paléolithique inférieur chassaient au moyen de pièges. Il suffit d'abord de se remémorer que les industries à

coups-de-poing, que nous situons à l'origine en Asie méridionale, ont donc pris naissance dans des pays à végétation luxuriante. C'est vraisemblablement au milieu des entrelacements des lianes et des racines aériennes que l'Hominidé remarqua pour la première fois des animaux pris dans ces pièges naturels; la nature lui indiquait la matière et la technique à employer. Mais l'ethnologie culturelle nous offre aussi ses démonstrations. Toutes les méthodes de piégeage, telles que réseaux, lacets, fosses-pièges, qui doivent être admises pour les âges lithiques ancien et moyen, appartiennent, aujourd'hui, au cycle culturel australoïde, c'est-à-dire à la civilisation actuelle de base, que nous mettons en parallèle avec les civilisations à coups-de-poing¹. Celles-ci perdent en signification lorsque le sol est cultivé.

Des recherches ultérieures sont nécessaires pour la confirmation du bien-fondé de ces vues; il y aura lieu de rechercher, en particulier, si l'on doit définitivement mettre en opposition, pour le Paléolithique inférieur, une civilisation de la chasse aux armes de jet et une civilisation de la chasse aux pièges; mais même si l'on devait acquérir de nouvelles notions quant à la méthode de chasser, on peut considérer comme certain que les deux grands groupes d'industries se différencient l'un de l'autre, à un certain degré, tant en ce qui concerne la chasse que sous d'autres rapports. Il s'agit avant tout de noter les éléments caractéristiques, qui n'ont jamais été complètement isolés; en effet, les industries à coups-de-poing ont dû posséder une certaine technique des armes de jet, et les industries à éclats et lames n'ont pas dû être tout à fait ignorantes de l'emploi de pièges, cela d'autant plus que différents faciès du Paléolithique inférieur ne peuvent pas être clairement attribués à l'un ou à l'autre des deux groupes; ce qui importe, c'est de faire ressortir l'essentiel en ce qui concerne la chasse par rapport aux deux civilisations à éclats et à coups-de-poing.

1. Cf. aussi J. LIPS, p. 250 et 262.

Quant à la technique des trappes, nous la traiterons plus loin, pour deux raisons, d'abord parce qu'il sera nécessaire de revenir sur la capture par pièges en parlant des méthodes employées selon l'espèce du gibier, ensuite et surtout parce que de nombreuses figurations, qui nous ont été conservées, permettent beaucoup mieux de juger de la technique des pièges pour le Paléolithique supérieur-Mésolithique; il sera donc plus indiqué de considérer cette technique par rapport à cette période. Il suffit, pour le moment, de signaler sa grande importance pour la chasse au Paléolithique inférieur.

Les recherches de ces dernières années ont fait reconnaître qu'en sus des industries à coups-de-poing et à éclats, qui passaient pour les deux expressions de la civilisation paléolithique inférieure, il en existe une troisième, nettement différenciable des deux autres, et qui intéresse particulièrement la chasse : l'**industrie osseuse** du Paléolithique inférieur, dont l'aire s'est étendue sur une partie des Alpes (suisses et autrichiennes) et de la Souabe. Son nom lui vient du fait que ses porteurs, au contraire des Homini-dés des industries à bifaces et à éclats, se servaient moins de la pierre que de l'os, en particulier de l'os de leur gibier favori, l'ours des cavernes, pour les objets d'utilité courante. On avait longtemps refusé toute industrie osseuse au Paléolithique inférieur et on avait considéré cette industrie comme caractéristique de l'âge lithique moyen; c'est le mérite de Menghin [p. 119 sq.] d'avoir attiré l'attention sur la signification des industries osseuses pour le Paléolithique inférieur et de les avoir mises à leur vraie place dans cette période.

Si toutes les formes culturelles du Paléolithique inférieur sont des civilisations de chasseurs, il n'en est pas qui mérite mieux ce nom que celle de l'industrie osseuse ¹. Il semble qu'elle soit moins caractérisée par une technique

1. Voir aussi l'étude très instructive du préhistorien suisse E. BAECHLER, *Die ältesten Knochenwerkzeuge, insbesondere des alpinen Paläolithikums*, dans 20. JAHRESBERICHT DER SCHWEIZERISCHEN GESELLSCHAFT FÜR URGESCHICHTE, Frauenfeld 1928, p. 124-41.

spécifique de la chasse que par la préférence tout à fait marquée d'un seul gibier : l'ours des cavernes. On ne peut pas déterminer l'époque précise de son apparition, cela d'autant moins qu'on ne s'en occupe que depuis peu, mais on soupçonne que sa patrie primitive fut la Sibérie du Nord, d'où elle aurait gagné l'Europe centrale. Deux motifs font principalement soutenir cette hypothèse; d'abord le caractère peu hospitalier de la Sibérie septentrionale, qui devait obliger les humains à une mobilité particulière et les mettait en demeure de se charger d'un matériel plus léger que la pierre, puis l'extrême abondance certaine de l'ours au Nord, tandis que sa moindre fréquence dans le sud de l'Asie n'aurait pas permis aux Hominidés d'y bâtir sur ses produits leur culture matérielle. C'est donc de la Sibérie du Nord que l'industrie osseuse aurait poussé jusqu'au centre de l'Europe. Il est caractéristique que son aire soit moins étendue que celles des industries lithiques de Paléolithique inférieur et qu'elle se soit principalement cantonnée dans les Hautes-Alpes, où son existence était assurée par l'abondance de l'ours des cavernes.

La forme culturelle à industrie osseuse du Paléolithique inférieur n'est pas dépourvue d'instruments de pierre, mais ceux-ci sont tout à fait primitifs. De nombreux et importants objets sont par contre fabriqués en os d'ours. Il ne s'agit pas de concevoir cette industrie comme purement osseuse — cela n'était certainement pas le cas, car elle a fourni un assez bon nombre d'instruments de pierre et surtout de quartzite — mais bien de constater ici la signification de l'os comme matière première, alors qu'il fait défaut dans les formes culturelles basées sur les coups-de-poing ou sur les éclats. La mandibule de l'ours, avec sa canine pointue, était apprêtée en un instrument percutant, servant peut-être à l'extraction de la moelle d'autres os; la cavité cotyloïde du bassin était utilisée comme gobelet ou comme bassin de lampe, mais servait aussi de racloir et de grattoir pour le nettoyage des peaux d'ours. On trouve aussi des instruments en forme de cuillères et de poignons.

Au point de vue de la technique de la chasse, ce qui est

le plus intéressant, c'est de se demander si les Hominidés de cette industrie osseuse de Paléolithique inférieur ont déjà connu l'arc. Nous aurons l'occasion de parler en détail de cette arme et de discuter de sa place chronologique, surtout pour répondre à ceux qui pensent que l'arc est une acquisition relativement récente de la technique des armes. Il suffit ici de signaler que la civilisation osseuse du Paléolithique inférieur disposait probablement déjà de la flèche et de l'arc, vu qu'un certain nombre de pointes d'os présentent une forme rendant possible leur utilisation comme pointes de flèche. Ce qui était franchement cette hypothèse, c'est que les Esquimaux, représentants de la civilisation primitive actuelle qui peut être mise en parallèle, possèdent l'arc et la flèche, que ces armes sont même, sous divers rapports, caractéristiques de leur civilisation. Ce qui, par ailleurs, va à l'encontre de cette hypothèse, jusqu'à un certain point, c'est le fait que le matériel osseux que l'on possède provient en majeure partie d'animaux qui n'étaient certainement pas abattus avec des flèches¹, tandis que les ossements de gibiers tels que le lièvre des neiges et la perdrix des neiges, abattus de préférence au moyen de flèches, sont rares. Il ne s'agit toutefois pas de savoir si l'arc et la flèche avaient une importance économique déterminante, mais bien s'ils existaient. Si on pouvait le prouver, il serait possible de mettre en regard du cycle culturel de l'arme de jet et du cycle culturel du piège, un cycle culturel de l'arc, non pour spécifier l'élément dominant de la chasse de ce cycle, mais pour montrer l'importance technique qu'elle doit à cet élément.

Nous aurons encore l'occasion de revenir sur des détails de l'industrie osseuse du Paléolithique inférieur, surtout en connexion avec les rites culturels, car on a trouvé des collections bien ordonnées d'ossements et de trophées, qui montrent que ces chasseurs d'ours observaient un culte sacrificiel en rapport avec la chasse.

1. Il arrive cependant aux Aïnou de tuer l'ours à la flèche. Cf. George MONTANDON, *La civilisation aïnou*, Paris, Payot, 1937, p. 59-60.

Un autre facteur mérite d'être mentionné. Le niveau de l'organisation sociale qu'occupent les humains correspondants est de la plus haute importance pour juger d'une civilisation. Il est à peine possible de tirer des déductions à ce sujet, du matériel des trouvailles se rapportant aux formes culturelles lithiques du Paléolithique inférieur; seules des comparaisons avec des cycles culturels inférieurs d'aujourd'hui permettent certaines suppositions; il semble, en particulier, que la chasse aux grosses pièces de gibier ait nécessité le travail en commun de plusieurs individus. Mais nous frisons la certitude quant au cycle culturel de l'os au Paléolithique inférieur. Le matériel qui nous est conservé ne livre pas seulement, à nos yeux étonnés, une image de l'exploitation chasserresse, mais permet de reconnaître que seule une méthode d'efforts communs promettait le succès contre un ennemi particulièrement dangereux. Il appert, de plus, que cette chasse n'était pas pratiquée occasionnellement, mais de façon si exclusive, que toute une civilisation matérielle fut fondée sur elle. Cela signifie que ces Homini-dés avaient déjà atteint un niveau si élevé d'organisation sociale qu'il était possible d'élaborer une exploitation chasserresse déterminée sur cette base. Menghin [p. 124] insiste à ce propos sur le fait que : « Nous avons donc ici, pour la première fois en préhistoire, la possibilité de voir des débris matériels incarner une manière d'organisation d'État. » Nous touchons là aux problèmes fondamentaux de la vie humaine. L'action commune présuppose l'existence de groupes allant au delà de la famille. Nous avons affaire, pour la première fois, à une communauté suprafamiliale, qui, quelle que soit sa place systématique, paraît aussi ancienne que l'humanité elle-même.

Ce que nous avons dit jusqu'ici des chasseurs du Paléolithique inférieur se laisse déduire des restes de leur culture matérielle, mais nous devons tenter de parfaire ce tableau par comparaison avec les peuples primitifs actuels les plus inférieurs. Menghin [p. 481] taxe de civilisations de base ces cultures paraissant le plus proches des formes originelles et

il les met en regard de ses trois grandes civilisations du Paléolithique inférieur. Y a-t-il eu, de plus, une phase insaisissable de civilisation primordiale, avec une activité chasseresses des plus primitive? Il est aussi impossible de le soutenir avec certitude que d'affirmer l'existence d'une civilisation préhistorique du bois. La plus ancienne forme de civilisation que nous puissions constater est celle des *Pygmées*, de ces tribus d'Hommes de petite taille, répandus principalement en Afrique centrale, dans la presqu'île de Malacca et aux Philippines. Leur niveau économique est celui de l'activité chasseresses inférieure; la nourriture s'obtient par chasse et cueillette; les armes et outils sont exclusivement de bois, d'os, de coquilles; la pierre n'est que rarement utilisée et taillée grossièrement. Le fait le plus remarquable à leur sujet et qui nous occupera encore, c'est la connaissance qu'ils ont de l'arc, qui est même leur arme principale si ce n'est exclusive. Des peuplades pygmoïdes, comme les Bochimans du Sud de l'Afrique et les Veddas de Ceylan, sont aussi purement chasseresses, tout en se distinguant assez fortement des Pygmées de point de vue culturel. Si, toutefois, nous n'avons que modérément recours à la civilisation des Pygmées et des Pygmoïdes pour expliquer la chasse préhistorique, c'est parce que, jusqu'ici, on n'a pas pu démontrer l'existence d'une civilisation pygméenne au Paléolithique inférieur.

Si donc nous partons de nos trois civilisations fondamentales préhistoriques de l'éclat ou lame, du biface ou coup-de-poing et de l'os, nous trouvons leur réplique dans les trois civilisations fondamentales actuelles tasmanoïde, australoïde et esquimoïde. Les représentants de la première étaient les *Tasmaniens* récemment éteints [à la fin du XIX^e siècle], ainsi que certaines tribus culturellement apparentées sur le continent australien. La seule source de nourriture, dans cette forme culturelle, c'est, comme dans toutes les cultures fondamentales, et, sans doute, dans celles du Paléolithique inférieur, la chasse et la cueillette sous la forme d'appropriation la plus primitive. Leurs outils de pierre sont travaillés sur les deux faces, comme des lames, mais

on ne peut pas prouver qu'ils aient été emmanchés. Leurs armes principales sont des piques de bois et des gourdins, témoignage de valeur qui appuie les hypothèses faites quant aux civilisations du Paléolithique inférieur et à leur technique des armes ¹.

On a tenté de comparer le monde paléolithique inférieur du coup-de-poing aux formes culturelles *australoides*, sans cependant pouvoir établir tous les parallèles désirés. On n'y trouve même pas le coup-de-poing typique et nous nous épargnerons la tentative de chercher des possibilités de comparaisons relativement à la chasse. Au point de vue de la technique des armes, cette mise en parallèle nécessiterait la solution d'un nouveau problème, celui de savoir si le boumang, l'arme spécifique des formes culturelles *australoides*, a été déjà connu des civilisations à coups-de-poing du Paléolithique inférieur. Cela n'est pas impossible; ce qui milite en faveur de cette hypothèse, c'est que la massue courbe était connue des civilisations à coups-de-poing du Paléolithique supérieur-Mésolithique. Elle pourrait avoir été héritée du Paléolithique inférieur. Sa matière première, le bois, ne permettait pas que des exemplaires en fussent conservés; mais même si cela avait été, cette arme ne pourrait pas avoir eu d'importance pour la chasse; elle est en effet l'arme appropriée pour le petit gibier et la gent ailée, qui ne doivent avoir joué qu'un rôle tout à fait secondaire dans les menus du Paléolithique inférieur. Puis elle est une arme de jet par excellence, qui, dans un milieu où l'emploi de la pique est déjà difficile, aurait été à peu près inutilisable. Il serait en tout cas curieux que la massue courbe dût son origine aux civilisations à coups-de-poing.

Si les formes culturelles *tasmanoïde* et *australoides* ne

1. Maurice EXSTEENS, spécialiste de la civilisation tasmanienne, a été encore plus catégorique dans une communication publiée dans le *BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES OCÉANISTES* (Paris), t. 1, n° 1, avril 1937, sur *L'industrie de pierre des Tasmaniens*, son exposé pouvant se résumer comme suit :

1. Tous les éclats de pierre des Tasmaniens sont des outils (et pas des armes).
2. Aucun de ces outils n'était emmanché.
3. Car ils ignoraient la hache (qui, elle, s'emmanche).
4. Leurs armes étaient toutes de bois. — *Note du traducteur.*

fournissent que peu de points de repère pour la reconstitution des anciennes civilisations de l'âge de la pierre, nous sommes redevables d'un matériel d'autant plus riche à la civilisation qu'on peut appeler *esquimo-sibéroïde* des tribus de l'Amérique septentrionale et de l'Asie septentrionale¹, matériel permettant d'établir des comparaisons avec l'industrie osseuse du Paléolithique inférieur. Nous en parlerons encore à maintes reprises; il suffit ici de faire allusion à ces connexions. Les tribus esquimo-sibéroïdes vivent aussi exclusivement de chasse et de pêche; leur armes sont principalement d'os, et, pour autant qu'elles peuvent s'en procurer, de bois; elles utilisent différents systèmes de piégeage pour le petit gibier et les bêtes à plume. Un adjuvant indispensable de la chasse est, pour elles, la pique, dont la pointe est fixe dans la chasse aux mammifères terrestres, mobile dans celle aux animaux aquatiques. Mais cette pointe, fichée dans la hampe, n'était vraisemblablement pas connue du Paléolithique inférieur. La chasse sur l'eau, qui, probablement, connut la première son emploi, ne s'élabora pas dès l'origine, et, ainsi que cela se démontre archéologiquement et ethnographiquement, elle appartient à un niveau supérieur de la technique de la chasse. Préhistoriquement, la pointe fichée, tout comme le harpon, n'apparaît pas avant le Paléolithique supérieur. Un fait technique très intéressant est l'existence d'un arc simple, de bois, muni d'une corde primitive tendineuse; cela renforce la supposition que nous avons déjà exprimée, selon laquelle l'industrie osseuse du Paléolithique inférieur connaissait peut-être cette arme. Une arme d'appoint, importante pour les Esquimaux, est la fronde, qui, peut-être, n'a pas manqué non plus aux chas-

1. L'auteur dit vouloir appeler Esquimaux centraux (*Zentraleskimos*) l'ensemble de ces tribus. Mais le terme d'Esquimaux centraux désigne communément les Esquimaux vraiment centraux de la seule Amérique. De plus, à part les quelques villages d'Esquimaux sur la rive asiatique du détroit de Bering, les tribus asiatiques en question ne sont physiquement, que partiellement esquimoides. Enfin, culturellement, l'auteur ne dit pas en quel point il coupe le cycle culturel arctique vers l'Ouest, si, par exemple, il n'en exclut que le faciès lapon. Nous appellerons donc ses « Esquimaux centraux » : civilisation esquimo-sibéroïde. Voir aussi à ce sujet notre ouvrage *La civilisation atinou et les cultures arctiques*, Paris, Payot, 1937. — Note du traducteur.

seurs du premier âge de la pierre; d'autre part, ils ne connaissent pas la massue, arme indispensable des chasseurs de l'ours des cavernes. Les trous que l'on constate sur plusieurs des crânes de cet ours, dans les stations alpines, nous montrent nettement que ces animaux ont été assommés avec des massues. Les sacrifices de crânes et d'os longs, dont la signification profonde sera étudiée plus loin, sont, par ailleurs, un témoignage des connexions entre la civilisation primitive esquimoïde et celle à industrie osseuse du Paléolithique inférieur.

Le passage du Paléolithique inférieur au supérieur, auquel nous sommes maintenant arrivés, est un tournant d'une telle importance qu'il serait coupable de passer sans nous y arrêter. Le monde, propre à l'Hominidé du Paléolithique inférieur, que nous avons esquissé à grands traits comme le cadre dans lequel les faits se laissent ordonner, était celui de la chasse inférieure, un stade de dépendance de la nature, avec tous les hasards que ce mot signifie. Le ravitaillement s'effectuait sans plan, ne comportant ni plantes, ni mesures de prévoyance, ni accumulation de réserves; on vivait au jour le jour, on chassait, on cueillait, on s'appropriait ce qu'on trouvait à portée de la main et ce qu'offrait la nature. C'était du moins là l'aspect extérieur de l'existence, anoblie par ce qui faisait la supériorité de ces Hominidés sur les animaux : leur connaissance d'instruments, d'une technique des armes, toute primitive qu'elle fût, leur faculté d'observation et leur capacité de tirer des déductions de ce qu'ils avaient observé, leur sens de ce qui était utile et nuisible, leur organisation sociale, leur idée de propriété, leur croyance en un protecteur suprahumain, et leur culte consistant à sacrifier à cet être de bonté une partie du butin tué.

Les trois grandes formes culturelles du Paléolithique inférieur disparaissent au cours du glaciaire; elles n'avaient jamais été pures, mais mêlées, et s'influençant réciproquement; elles s'effacent en cédant la place aux civilisations du Paléolithique supérieur-Mésolithique qui représentent un cours nouveau. Même une étude qui voudrait se borner à

exposer les méthodes préhistoriques de chasse selon le gibier, indépendamment de leur succession chronologique, ne pourrait pas ignorer le moment de cette nouvelle orientation matérielle et spirituelle. Il est d'autant plus nécessaire d'en faire la remarque que plus loin, lorsqu'il sera question de la technique de la chasse, il ne sera pas possible — pour éviter les répétitions — de tenir compte de ce point de vue comme il le faudrait.

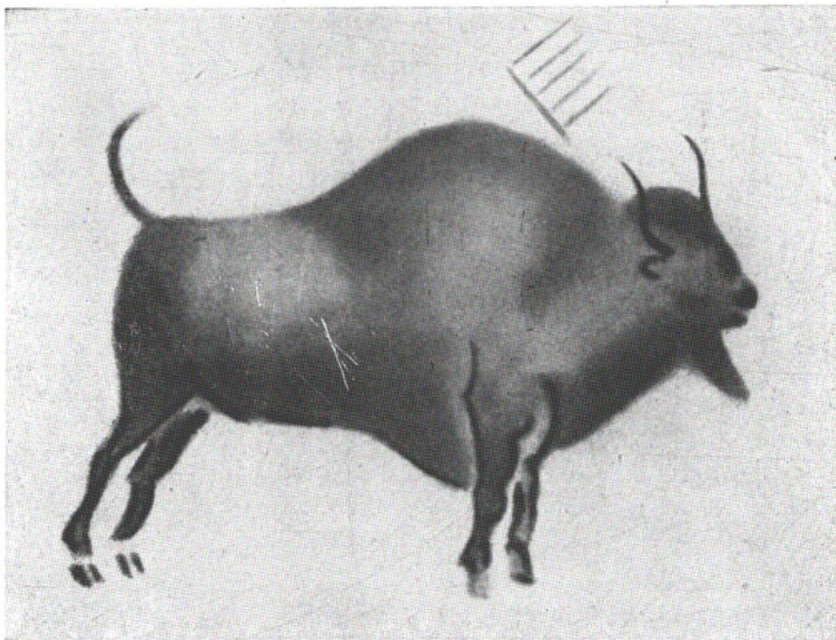
L'avènement des civilisations du Paléolithique supérieur signifie le passage d'un monde à un autre. Le sentiment de l'inconstance de la nature est remplacé par un sentiment d'assurance que l'Hominien devenu Homme a acquis. Les races nouvelles sont supérieures, de faciès et d'allure, à celles d'autrefois. La chasse continue de représenter le niveau économique, mais elle s'accompagne des premiers essais d'élevage et de culture du sol, qui, indépendamment de leur première signification économique, sont l'expression d'un mode de pensée tout à fait différent. L'Homme commence à se libérer des hasards de l'approvisionnement en nourriture; il pratique une économie de réserves qui lui assure la domination de la nature. La nature, pour lui, est animée; elle lui donne ce qu'il lui faut; aussi lui adresse-t-il ses remerciements et ses demandes. Son culte prend une nouvelle forme; il vénère l'animal, demande sa multiplication et le succès à la chasse; il doit avoir possédé un trésor de représentations mythiques et magiques : expression de ses relations, peut-être imprécises mais très vivantes, avec le monde de l'au-delà. L'art fête ses premiers débuts et tout de suite l'Homme le met au service d'une idée supérieure. Ses armes sont meilleures, travaillées avec soin. Son organisation sociale, ses notions de droit et de propriété sont plus développées qu'au Paléolithique inférieur, et tout cela, technique et art, droit et culte, tout ce qui remplit l'existence se groupe, sous une forme ou sous une autre, autour de la chasse.

Les changements de la technique de la chasse se reconnaissent déjà au changement de signification du gibier. Le Paléolithique inférieur chassait le gibier à chairs abon-

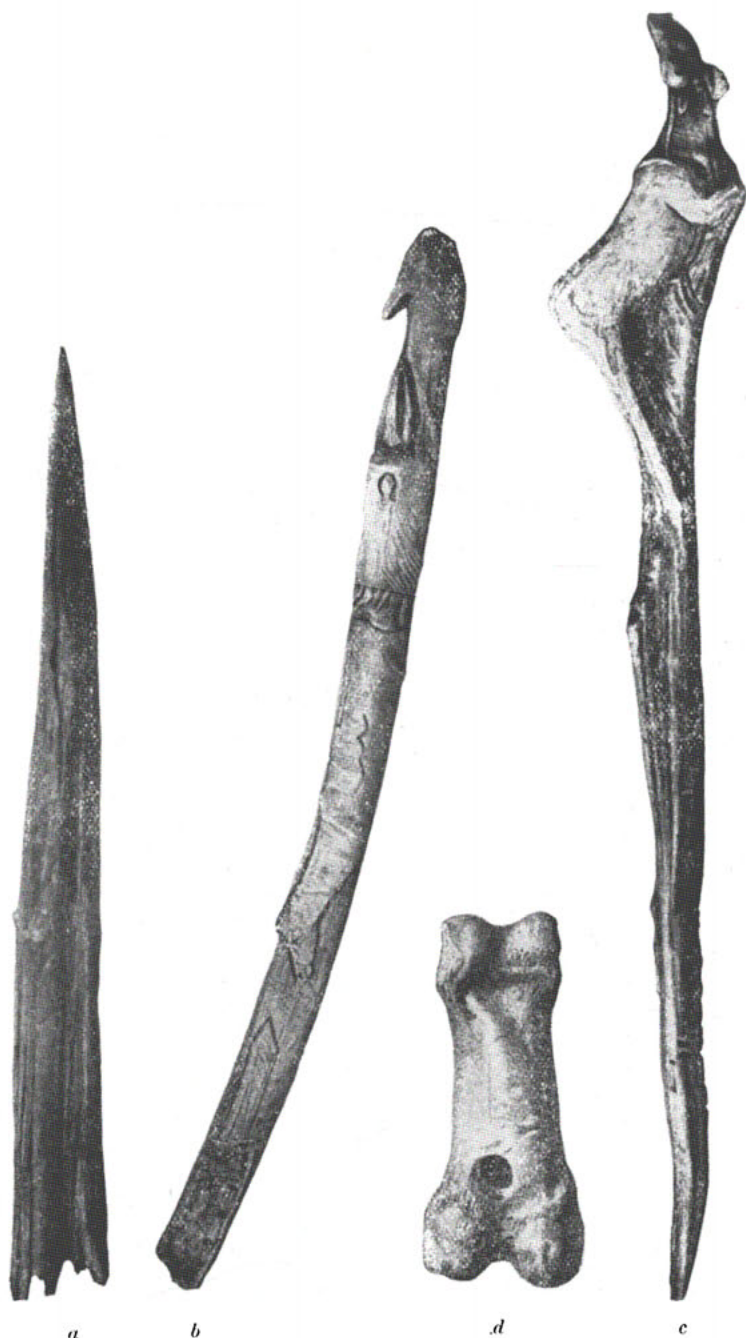
dantes. L'éléphant de la forêt était le centre de la pensée des civilisations lithiques, l'ours des cavernes celui de la civilisation osseuse. L'Homme du Paléolithique supérieur se guide d'après des principes tout à fait nouveaux; il est le chasseur du renne, du cheval sauvage et du bison. Alors que la chasse du Paléolithique inférieur n'était en somme pas organisée, cela en conformité de son niveau de développement, et que son succès était incertain et dépendait souvent du hasard, la chasse du Paléolithique supérieur se caractérise par sa systématisation et sa préparation minutieuse, découlant d'une connaissance remarquable non seulement des habitudes du gibier, mais aussi des possibilités de succès selon les conditions du milieu. Pour cela, il ne suffisait pas de connaître les déplacements du gibier et de frayer des pistes, mais il fallait chercher des espaces permettant de grandes battues. Le fait qu'une connaissance approfondie du terrain ne peut s'acquérir rapidement autorise à admettre que les Hommes du Paléolithique supérieur étaient, de façon encore plus accentuée que leurs prédécesseurs du Paléolithique inférieur, des nomades dans un sens très restreint, qu'ils erraient certes, mais revenaient de temps à autre en certains points prometteurs de succès. Ce qui caractérise la chasse du Paléolithique supérieur-Mésolithique, c'est, tout au contraire de celle du Paléolithique inférieur, la suprématie certaine de l'Homme sur les animaux qui l'entourent. En tant que niveau économique, l'activité chasseresse supérieure — non pas dans le sens d'une conception supérieure de la chasse, mais d'un niveau culturel supérieur dans le cadre d'une forme économique qui est encore l'activité chasseresse — représente un progrès, sans être quelque chose d'essentiellement nouveau. A la vérité, son caractère se modifie bientôt. L'activité du groupe remplace de plus en plus celui de la famille originelle, phénomène social qui a son contre-coup dans la différence des méthodes de chasse de ces deux périodes. Par opposition au Paléolithique inférieur, la battue gagne en importance au Paléolithique supérieur. Le climat favorisa certes son développement. La grande période de froid, interrompue



a) Pierre calcaire avec gravure de mammoth, de Kumilsko, cercle de Johannesburg, Prussia-Museum, Königsberg.



b) Bison, caverne d'Altamira, Espagne. D'après Cartailhac & Breuil.



a) Pointe de sagaie en bois de Clacton-sur-Mer. Acheuléen. D'après Hazzledine Warren.
b) Propulseur. D'après Lartet & Christy.
c) Poignard en os. D'après Lartet & Christy.
d) Sifflet en os de renne. D'après Lartet & Christy.

de petites oscillations, qui s'étend du Moustérien au Magdalénien, provoqua une chasse analogue à celle des pays arctiques, de courte activité estivale et d'exploitation hivernale prolongée, dont les méthodes étaient conditionnées par la neige. Son tableau nous apparaîtra plus net si nous accordons déjà au chasseur du Paléolithique supérieur la connaissance de patins à neige primitifs.

Nous pouvons recourir, pour les civilisations du Paléolithique supérieur-Mésolithique, à la même subdivision tripartite que celle appliquée au Paléolithique inférieur; nous y distinguons une forme culturelle à lames, une à coups-de-poing et une à industrie osseuse. Nous traiterons d'abord des civilisations à lames, qui s'étendaient sur tout le centre de l'Europe.

Malgré des influences réciproques, on peut distinguer nettement, dans le **cycle culturel à lames**, les civilisations aurignacienne, solutréenne, magdalénienne et azilienne.

L'*Aurignacien*, en tant que niveau culturel le plus ancien, a nettement un caractère de début, mais on y trouve cependant déjà les premières traces de toutes les manifestations du grand développement culturel qui s'accomplira au cours du Paléolithique supérieur-Mésolithique. Wiegiers¹ a dénommé ce niveau willendorffien, d'après la station de Willendorf en Basse-Autriche. Son aire s'étend du Nord de l'Espagne, par l'Europe occidentale, jusqu'en Angleterre, et, par la Suisse, l'Allemagne méridionale et centrale, jusque dans les pays balkaniques et dans la Russie centrale et méridionale. La chasse reste la principale source d'approvisionnement, même s'il se fait une récolte et une consommation de plantes dans la saison chaude. Mais la culture du sol et l'élevage manquent complètement. Les gibiers les plus importants sont le mammouth et le cheval sauvage. Nous reviendrons sur les méthodes de les chasser; nous ne voulons pour l'instant, en connexion avec la question des armes et des moyens adjuvants, que mettre au clair certaines notions techniques fondamentales pour les divers modes de chasse.

1. Fritz WIEGERS, *Diluviale Vorgeschichte des Menschen*, t. 1, Stuttgart, 1921, p. 178.

On a vu, à propos des civilisations du Paléolithique inférieur, et en particulier de celles à coups-de-poing, l'importance de la chasse au piège, sans cependant que nous soyons entré dans l'étude des différentes formes de pièges dont disposait le Paléolithique inférieur. Une enquête de cet ordre eût d'ailleurs été peu fructueuse, par manque de matériel approprié; il est possible de montrer, du fait de la technique de la chasse, que le piège avait une très grande importance, mais rien ne permet de faire des conclusions précises quant à la forme des pièges du Paléolithique inférieur. Il est donc beaucoup plus sûr de suivre le chemin inverse, et de partir des pièges du Paléolithique supérieur, que nous connaissons beaucoup mieux, pour en tirer des déductions quant à celles du Paléolithique inférieur.

Si nous ouvrons ici le dossier du problème des pièges, c'est indépendamment de la civilisation de l'Aurignacien; le matériel révélé par les fouilles, qui est le point de départ de toutes les recherches sur la technique des pièges, appartient même, pour la plus grande partie, aux phases tardives du Paléolithique supérieur-Mésolithique. Nous attaquons déjà maintenant le sujet parce qu'il est impossible, pour la compréhension de la chasse préhistorique, de renvoyer à plus tard cette question de technique des pièges, et c'est aussi parce qu'on doit admettre que les systèmes de piégeage qui se laissent prouver n'appartenaient pas seulement aux civilisations dont proviennent leurs figurations, mais aussi aux civilisations antérieures, telles que l'Aurignacien, et également, en partie, au Paléolithique inférieur.

Cela signifie qu'il s'agit de figurations qui nous ouvriront un certain horizon, quant à la technique du piégeage du Paléolithique supérieur. Mais nous renoncerons à entrer ici dans le détail de la forme et du sens de l'art paléolithique supérieur et à exposer sa signification pour la chasse. Cette manifestation, la plus intéressante peut-être dans le cadre de la chasse préhistorique, sera traitée plus loin. Il suffira pour l'instant de faire remarquer que les Hommes de l'âge lithique moyen, c'est-à-dire du Paléolithique supérieur-Mésolithique, étaient hautement doués au point de vue

artistique, et qu'ils atteignirent à un niveau élevé dans la sculpture et la peinture. Les sujets de leurs œuvres étaient presque exclusivement les animaux dont ils se nourrissaient, c'est-à-dire le gibier le plus apprécié et le plus chassé, dont ils escomptaient la multiplication et la capture au moyen de leurs figurations magiques.

Les représentations animales sont accompagnées d'un certain nombre de signes, de valeur ornementale ou stylistique, dont la signification échappa tout d'abord. Il était indubitable cependant qu'ils avaient un sens précis. Les premières tentatives d'interprétation aboutirent à des suppositions tout à fait erronées. On qualifia les motifs d'« obscurs », et de « tectiformes » dans l'idée qu'ils représentaient des huttes. Mais comme cette explication n'était guère satisfaisante, on pensa qu'ils avaient une signification religieuse — idée légitime étant donné la magie chasseresses avec laquelle ils étaient en rapport. Obermaier¹ voulut, en 1918, les interpréter comme pièges pour les esprits. Kühn² entreprit ensuite, à peu près en même temps que Vinaccia³, de considérer les signes « tectiformes » comme des pièges de chasse. Lips⁴ a étudié, du point de vue technique, les dessins de pièges du cycle franco-cantabrique de l'âge de la pierre et en a compilé la littérature⁵.

On peut aujourd'hui admettre comme certain que les signes tectiformes représentent différents pièges et engins accessoires de piégeage.

1. H. OBERMAIER, *Trampas cuaternarias para espíritus malignos*, dans BOLETIN DE LA REAL SOCIEDAD ESPANOLA DE HISTORIA NATURAL, Madrid 1918, t. 18, p. 162-169. — Le même, dans Max Ebert's REALLEXIKON DER VORGESCHICHTE, t. 7, 1926, p. 145.

2. HERBERT KÜHN, *Zeichen unbekannter Bedeutung in paläolithischer Kunst*, IPEK 1926, p. 183-184. — Le même, *Kunst und Kultur der Vorzeit Europas*, t. 1, Berlin & Leipzig, 1939, p. 314 sq.

3. G. VINACCIA, *Les signes d'obscure signification dans l'art paléolithique*, dans L'ANTHROPOLOGIE 1926, p. 41-46.

4. J. LIPS, *Fallensysteme der Naturvölker*, ETHNOLOGICA t. 3, Leipzig 1927, p. 123 sq., surtout p. 248 sq. — Le même, *Paläolithische Fallenzeichnungen und das ethnologische Vergleichsmaterial*, TAGUNGSBERICHT DER DEUTSCHEN ANTHROPOLOGISCHEN GESELLSCHAFT, Leipzig 1928, p. 80 sq.

5. A la vérité, on trouve déjà des indications interprétatives dans la littérature antérieure, ainsi dans BREUIL-OBERMAIER-VERNER, *La Pileta*, Monaco, p. 28.

Les recherches de Lips ont été couronnées de succès parce que cet auteur s'était donné la peine de faire une enquête sur les systèmes de piégeage des peuples incultes et n'a abordé qu'après ce détour la question des dessins de pièges du Paléolithique supérieur. Il disposait aussi d'une vue comparative de toutes les méthodes de capture des primitifs actuels : sa connaissance de leurs principes mécaniques, de leur distribution, de leur appartenance à des cycles culturels déterminés et des comparaisons éventuelles avec les civilisations de l'âge de la pierre, lui a permis de mettre beaucoup de clarté dans ces problèmes, même s'ils ne sont pas encore résolus. Il a pris à tâche non de s'occuper des méthodes de capture de façon générale, mais de s'attaquer à la seule chasse au piège. Aussi la notion de « piège », telle qu'il la conçoit, est-elle assez étroite. Il entend seulement par là [p. 128] les moyens « dont le déclenchement en vue de l'effet attendu n'est pas produit par l'homme », c'est-à-dire dans lesquels « la contribution de l'homme ne va pas au delà de la simple préparation du piège ». Pour lui, donc, un filet n'est pas un piège, parce qu'il nécessite la présence de l'homme. Cette restriction n'est pas parfaitement légitime du point de vue de la chasse; un grand nombre de filets de chasse, au moyen âge, étaient construits de façon à tenir la proie captive jusqu'à l'arrivée du chasseur. Il aura suffi de faire cette remarque parce qu'au point de vue de l'histoire de la chasse, le classement de techniques du piégeage est sans importance et nous parlerons, au sens large, de méthodes de *capture*. On a la preuve, pour le Paléolithique supérieur et, par contre-coup, pour le Paléolithique inférieur, non seulement de l'emploi de vrais pièges, mais de ce que Lips appelle des méthodes de capture avec des simili-pièges¹. Les pièges, au sens restreint, sont en effet des arrangements dans lesquels « un mécanisme est déclenché par l'être qui doit être capturé, avec le résultat immédiat que l'animal est définitivement retenu ou tué »

1. Ces méthodes que, dans notre *Traité d'ethnologie culturelle* nous appelons, et appellerons dorénavant ici des *demi-pièges*, nécessitent donc, pour la capture de l'animal, la présence de l'homme. — *Note du traducteur.*

[p. 130]. On en distingue cinq grands groupes, selon les principes mécaniques qui remplacent l'activité humaine. Deux seuls d'entre eux nous intéressent : les pièges à poids et les pièges à lacet. Nous aurons en outre à tenir compte des méthodes de capture au sens élargi, c'est-à-dire des demi-pièges. Les figurations de ces pièges et les comparaisons avec ce qu'on observe chez les peuples incultes d'aujourd'hui rendent probable le fait que divers systèmes complexes étaient déjà connus au Paléolithique supérieur.

En parlant des industries à coups-de-poing du Paléolithique inférieur, nous avons attiré l'attention sur le fait que différents pièges et méthodes de capture appartiennent aux



FIG. 1. — Dessin d'un filet, d'après
CAPITAN-BREUIL-PEYRONY.

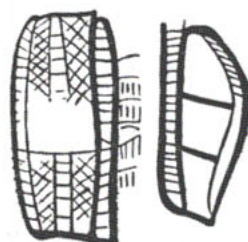


FIG. 2. — Dessins de filets, Altamira,
d'après CARTAILHAC & BREUIL.

formes¹ les plus anciennes de la technique de la chasse. Sœrgel¹ a démontré le premier la grande importance de la chasse au piège pour le Paléolithique inférieur. On peut admettre comme certain que la technique de piégeage du premier âge lithique fut, en grande partie, simplement reprise par l'Homme du Paléolithique supérieur; les Hommes de l'âge lithique moyen avaient connaissance de fosses-pièges, de filets et de lacets, qui n'étaient pas toujours employés isolément, mais en combinaison avec d'autres moyens et méthodes, tels que palissades et battues.

Les dessins conservés jusqu'à nous ne permettent pas toujours une interprétation si sûre que l'on puisse dire en toute certitude de quel type de piège ou de quelle méthode

1. W. SOERGEL, *Das Aussterben diluvialer Säugetiere und die Jagd des diluvialen Menschen*, Iéna 1912.

de chasse il s'agissait. Mais il en est de suffisamment nets pour permettre d'en spécifier la catégorie et l'emploi.

Deux figures typiques et qui se reproduisent à plusieurs exemplaires, sont celles bien connues des grottes de La Pileta (fig. 1) et d'Altamira (fig. 2); Lips les considère comme des dessins de filets. Cette interprétation est assez vraisemblable. On ne voit pas, à la vérité, quelle pouvait être la grandeur de ces filets. Des comparaisons permettent toutefois la conclusion — également justifiée par la grandeur des mailles — qu'ils servaient à la capture de grands animaux. Il s'agit donc probablement de filets tels qu'on en trouve,



FIG. 3. — Pièce de gibier avec dessin de filet,
La Pasiega, d'après BREUIL & OBERMAIER.

jusque dans les temps modernes, comme moyens adjuvants de chasse. Il est douteux qu'on ait alors connu et pratiqué la capture d'oiseaux au moyen de filets. Nous verrons plus loin, qu'à part quelques exceptions, la chasse au gibier à plumes était quasi inexistante. Elle n'a, en tout cas, été pratiquée systématiquement, ni au Paléolithique supérieur, ni, à plus forte raison, au Paléolithique inférieur. Le dessin de filet d'Altamira (fig. 2) présente d'ailleurs nettement une ouverture. Peut-être le gibier devait-il être incité à sortir, en un point donné, où une trappe à ressort était disposée, ou des chasseurs cachés, qui étaient prêts à l'assommer. Si l'on étudie l'important matériel qu'a livré La Pileta, on ne peut se défendre de l'impression que ces figurations en filet, ici étonnamment nombreuses, sont souvent

ordonnées de façon peu compréhensible, donnant moins l'impression de dessins naturalistes que de symboles pour une autre méthode de chasse. Nous sommes facilement tentés, en étudiant ces dessins, d'y voir des choses étrangères au

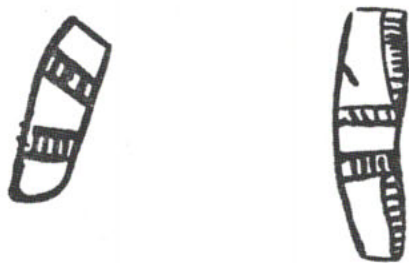


FIG. 4. — Palissades demi-pièges, Castillo, d'après CARTAILHAC & BREUIL.



FIG. 5. — Palissade avec abîme, Castillo, d'après CARTAILHAC & BREUIL.

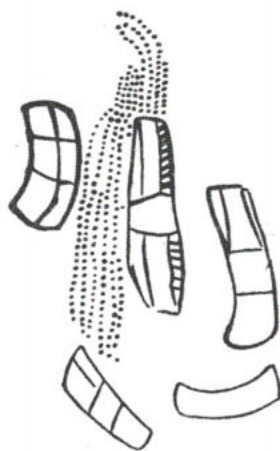


FIG. 6. — Palissade avec abîme, et dessin de filets, Castillo, d'après CARTAILHAC & BREUIL.

monde de représentation de ceux qui les ont créés. Il ne faut pas méconnaître le danger d'une telle interprétation. On ne peut assez mettre en garde contre l'explication des signes tectiformes d'après leur seule forme. C'est pourquoi il ne nous paraît pas approprié de vouloir à toute force interpréter dès aujourd'hui, les nombreuses figurations de La

Pasiega, parce que s'il est vrai qu'un certain nombre d'entre elles offrent une ressemblance indiscutable avec les filets de chasse, nous n'avons aucun repère qui nous le prouve avec certitude. Leur signification magique en rapport avec la chasse est, à la vérité, assurée par leur combinaison avec des figurations animales (fig. 3).

On connaît deux dessins intéressants de la grotte de Castillo (fig. 4 et 5). Ils représentent des palissades à gibier,

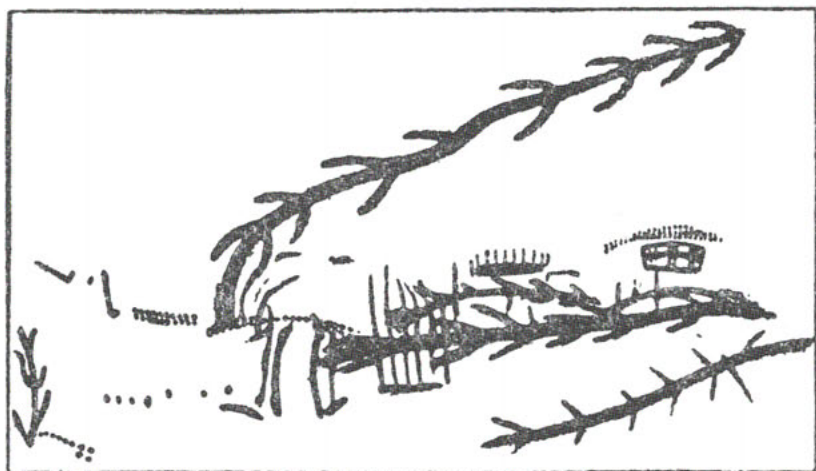


FIG. 7. — Palissade et défilé avec pièges, Marsoulas, d'après CARTAILHAC & BREUIL.

au travers desquelles ce dernier est comme guidé, par un entonnoir, jusqu'à un abîme où il se précipite par crainte des poursuivants. Les figures laissent distinctement reconnaître que les palissades s'écartent l'une de l'autre. Le dessin n'avait vraisemblablement en vue que la partie la plus importante de la disposition. Le gibier pourchassé arrivait à la palissade, la suivait, courait à ce qui paraissait être une sortie, et se précipitait mortellement en bas d'une pente ou dans un abîme. Nous reviendrons sur ce mode de chasse en parlant des découvertes faites à Solutré. Les lignes pointillées de la figure 5 paraissent représenter un cours d'eau au pied d'un rocher d'où le gibier doit se précipiter.

Un des dessins les plus intéressants pour l'histoire de la chasse est certainement la figure 6, qui provient de la même grotte de Castillo; elle représente une battue organisée. Le gibier est cerné de filets et dirigé, le long de palissades, par un couloir, sur une pente d'où, traqué, il doit se précipiter dans une rivière. La grotte de Marsoulas offre une représentation, facile à comprendre, d'une palissade reliée à un défilé (fig. 7). Il semble que les palissades soient souvent faites d'arbres ou d'arbustes, peut-être avec adjonction de blocs de pierre. La peinture en rouge de Niaux (fig. 8) semble aussi un autre dessin de palissade, dont le sens avait échappé autrefois. Un animal, vraisemblable-

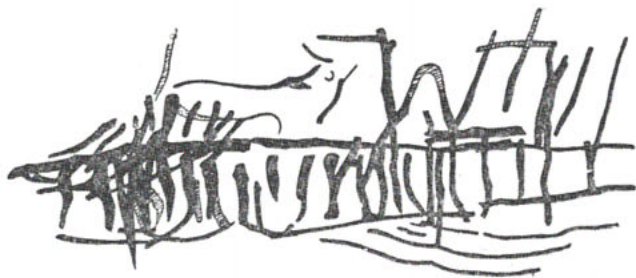


FIG. 8. — Animal derrière une clôture, peinture de Niaux, Ariège, d'après KÜHN.

ment celui qu'espèrent les chasseurs, se trouve derrière la haie. Le comte Bégouen a exprimé — par correspondance — son point de vue, selon lequel la palissade de ce dessin assez effacé ne conduit pas à un abîme, mais à une sorte d'échafaudage destiné à culbuter et à tuer l'animal.

La gravure, très remarquée, représentée par la figure 9, paraît représenter une battue. Elle a été trouvée sur un morceau d'os à Chancelade. On reconnaît distinctement des hommes, disposés en rang sur les deux côtés. Le centre du dessin est rempli par une tête de bison anormalement grande, à laquelle est accroché un harpon qui partage la figure en deux; deux membres antérieurs du bison paraissent vouloir indiquer un mouvement. Le sens de la figure ne peut guère être autre que celui d'une battue. La partie

pointue de la pièce offre deux traits longitudinaux et, derrière ceux-ci, d'autres qui leur sont transversaux : représentation d'une palissade et d'un défilé. Le bison y est chassé, la tête indiquant la direction. Les suivants, derrière la bête, l'affolent de leur harpon. Des comparaisons ethnographiques révèlent des analogies étonnantes avec des représentations de chasse chez les peuples incultes.

Si les dessins discutés jusqu'ici démontrent la chasse aux demi-pièges et les battues, il ne manque pas de figurations de pièges proprement dits, à savoir de fosses-pièges et de pièges à poids. L'analyse des restes osseux qui ont été

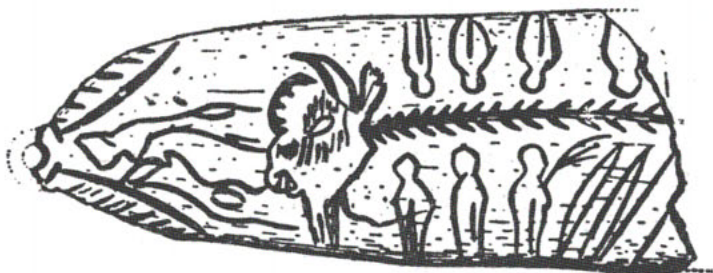


FIG. 9. — Os gravé de Chancelade, Dordogne, d'après CARTAILHAC & BREUIL.

découverts a démontré que la méthode des fosses-pièges a été un mode de chasse de prédilection dans tout le Paléolithique. Si l'emploi de la méthode était certain, on n'avait pas de précisions quant à son aspect réel. Ce fut donc une trouvaille pleine d'intérêt que celle que fit O. Hauser¹, au printemps de 1907, au cours de ses recherches, d'un terrain de fosses-pièges qui s'était conservé jusqu'à nous. Comme c'est le cas si souvent, ce fut le hasard qui amena cette découverte. Une femme, en plantant un noyer, avait observé un trou dans lequel se trouvait un racloir de silex d'industrie solutréenne. Se mettant à fouiller, Hauser y constata d'abord plusieurs excavations du sol remplies de débris et de pierres. Il les fit vider; les enfoncements de sol se révélèrent des fosses en entonnoir qui avaient été

1. O. HAUSER, *Der Mensch vor 100.000 Jahren*, Leipzig 1917, p. 65.

creusées dans le sol calcaire. Quelques instruments de silex et des cailloux roulés durs s'y trouvaient, qui, selon Hausser, auraient servi à creuser les fosses. On mit à jour pas moins de vingt et une fosses en tout, manifestement disposées selon un plan, conçu de telle façon que, derrière deux fosses de la rangée antérieure, il s'en trouvait une troisième de la rangée postérieure. Mais ce qui est surtout

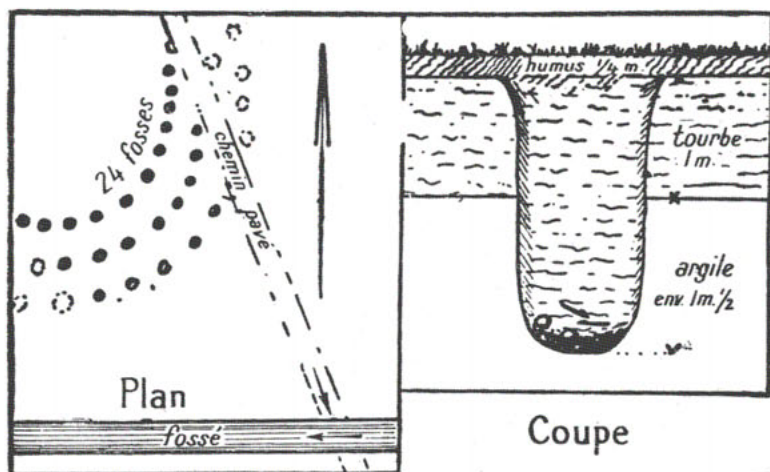


FIG. 10. — Système de fosses-pièges de Ketzin; plan et profil, d'après Ed. KRAUSE.

intéressant, c'est la disposition générale sur le terrain — qui confirme les suppositions inspirées par les dessins de la grotte de Castillo (fig. 4 à 6) : toutes les fosses étaient sur un petit plateau dominant de 10 mètres environ la berge d'un cours d'eau; au sud, une vallée étroite, descendant d'un plateau encore plus élevé, conduisait à la Vézère où le gibier allait s'abreuver. Les chasseurs du Paléolithique supérieur avaient donc choisi un lieu très propice à leur organisation de pièges. Il leur suffisait de barrer cette vallée étroite d'une palissade pour obliger les animaux à courir vers les entonnoirs. Les fosses — profondes de 1 m. 60 et larges de 2 m. 30 à leur bord supérieur — étaient masquées par des branchages. Dans leur fuite, par le petit pla-

teau, les bêtes devaient se précipiter dans les fosses, dont elles ne pouvaient plus se libérer. Mais les autres, qui y avaient échappé, se précipitaient — affolées par les poursuivants et le désordre — au bas de la pente, ce qui signifiait leur mort certaine. Le gibier une fois capturé dans les fosses, il n'était pas difficile de l'y tuer et de le transporter, entier ou dépecé. On n'a pas trouvé de restes osseux dans les excavations, preuve que les chasseurs remettaient en ordre leur dispositif, en vue de captures ultérieures.

Il existe aussi en Allemagne un terrain de capture de ce genre, qui, à la vérité, date du Néolithique. On a trouvé en effet, à Ketzin, dans le district de Westhavelland, vingt-quatre fosses, disposées de façon à former trois arcs rentrant l'un dans l'autre, les fosses des rangées postérieures correspondant aux intervalles des rangées antérieures (fig. 10). Elles mesuraient trois mètres de profondeur et deux mètres de largeur. Elles s'étaient, au cours des temps, remplies de tourbe, le tout recouvert d'une mince couche d'humus. Des pierres, petites et grandes, présentant des traces nettes d'emploi, des pointes de piques en forme de fuseau, des harpons en bois d'élan, se trouvaient au fond des fosses. Ce système de fosses-pièges ¹ est beaucoup plus récent que celui découvert par Hauser, mais il révèle la même disposition et, fait à noter, se trouve dans le voisinage immédiat d'un cours d'eau, où le gibier venait s'abreuver.

Des fosses-pièges devaient être encore plus efficaces lorsqu'on avait planté, au fond de l'entonnoir, un piquet à tête pointue, sur lequel les animaux s'embrochaient. Peut-être les fosses qui nous sont conservées en étaient-elles munies, mais le bois en aurait pourri au cours des millénaires. On considère le dessin de Font-de-Gaume (fig. 11) comme représentant des fosses de ce genre. Les cinq cercles sont des fosses, probablement sur la berge d'une rivière décrivant un coude. Les petits cercles intérieurs paraissent

1. Édouard KRAUSE, *Wildgruben und Jagdgeräte aus der Steinzeit von Fernerwerder*, NACHRICHTEN ÜBER DEUTSCHE ALTERTUMSFUNDE, Berlin 1902, p. 28 sq., et Albert KIEKEBUSCH, *Bilder aus der märkischen Vorzeit*, Berlin 1921, p. 17-19, fig. 3.

indiquer les pieux. On remarquera que les deux fosses antérieures se trouvent dans les intervalles des trois fosses postérieures. Une autre gravure rupestre (fig. 12) doit certainement être interprétée de la même façon, avec la différence que l'abîme paraît ici masqué par une haie, les lignes du milieu devant représenter un défilé obligatoire. Je serais aussi enclin à considérer comme une fosse qua-

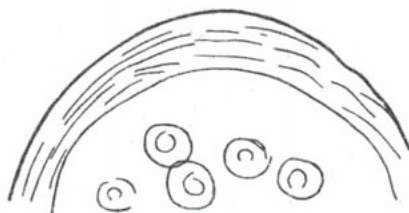


FIG. 11. — Fosses-pièges, Font-de-Gaume, d'après CAPITAN, BREUIL & PEYRONY.

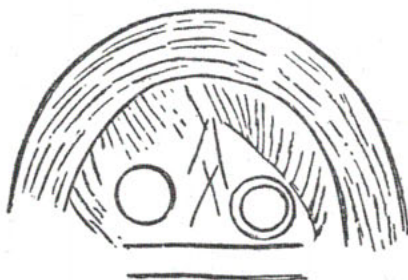


FIG. 12. — Fosses-pièges sur le bord d'un abîme, Font-de-Gaume, d'après CAPITAN, BREUIL & PEYRONY.

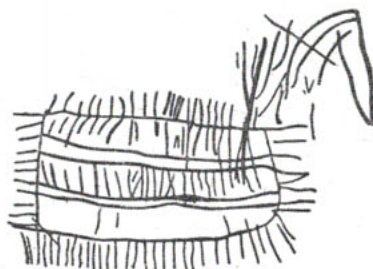


FIG. 13. — Fosse-piège masquée par des branchages, grotte de Buxu, d'après OBERMAIER & CONDE DE LA VAGA DEL SELLA.

drangulaire masquée une figuration de la grotte de Buxu (fig. 13). On dirait deux poutres longitudinales, tendues de branchages. Un paquet de hachures à l'angle semble bien indiquer ce recouvrement.

La plus importante détermination, que nous devons à Lips, est celle des dessins représentés par les figures 14 à 16, qui avaient été interprétés, jusque-là, comme des huttes, sans que cela pût le moins du monde expliquer ce que l'art naturaliste du Paléolithique supérieur voulait indiquer en

les mettant en rapport avec le gibier le plus communément chassé. Comme il ne peut s'être agi que de pièges faits en bois, rien n'en est resté, et nous n'aurions pas eu la possibi-

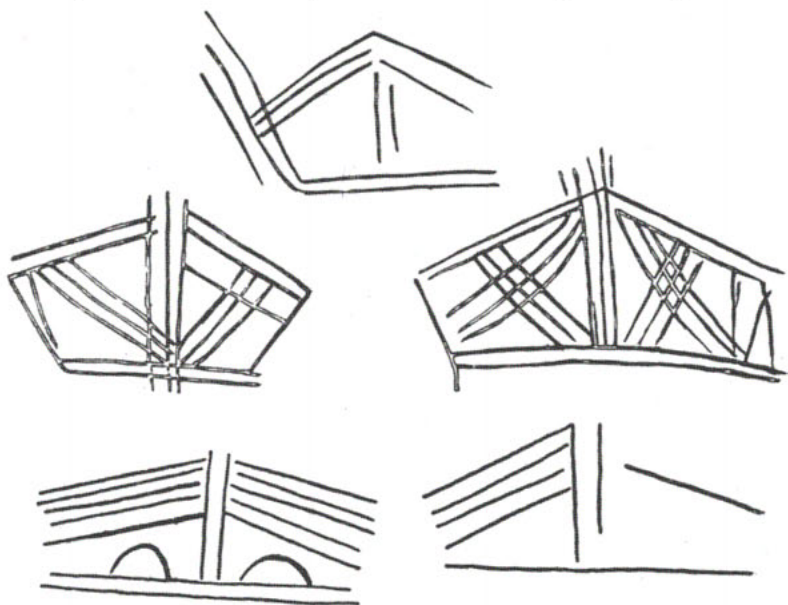


FIG. 14. — Pièges à poids, Font-de-Gaume, d'après CAPITAN, BREUIL & PEYRONY.

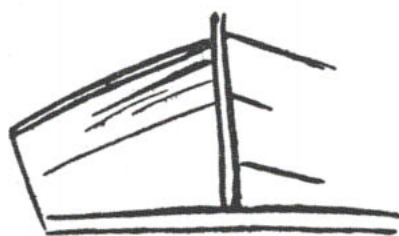


FIG. 15. — Piège à poids (dessiné sous un grand renne), Font-de-Gaume, d'après CAPITAN, BREUIL & PEYRONY.

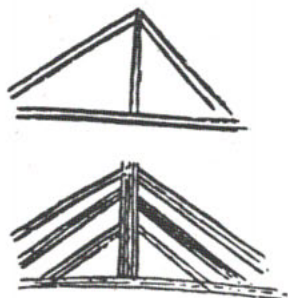


FIG. 16. — Pièges à poids, Bernifal, d'après CAPITAN, BREUIL & PEYRONY.

lité de reconstituer cette méthode de capture pour la chasse du Paléolithique supérieur, si les figurations rupestres ne nous avaient pas été conservées. Les pièges à poids sont.

des systèmes qui se rencontrent déjà chez des peuples de niveau culturel inférieur comme les Bochimans et les peuplades arctiques. Ils reposent sur le principe consistant à tuer, ou du moins à capturer, l'animal par leur pesanteur. La figure 17 montre, pour la compréhension de la chose, un piège à poids des Amérindiens Pieds-Noirs, monté pour la prise de loups et de renards. Si nous regardons, en pensée, ce piège de face, l'explication des dessins « tectiformes » du Paléolithique n'est plus difficile. Conformément au sens artistique au Paléolithique supérieur, les figurations de

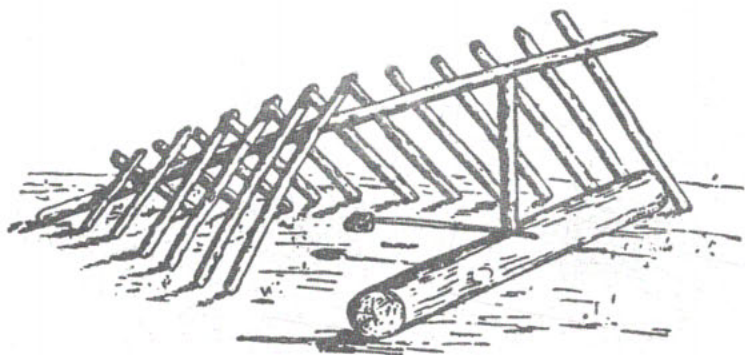


FIG. 17. — Piège à poids des Amérindiens Pieds-Noirs, d'après WISSLER.

l'époque offrent des contours dessinés, non pas des traits gravés. Quelles que soient les variantes de ces figurations, la même idée s'en dégage : des troncs ou des pierres s'appuyaient sur une poutre centrale, qui, dès le mécanisme déclenché, écrasaient l'animal. Les arcs de cercle, que l'on tenait autrefois pour des portes de huttes, représentent vraisemblablement les entrées du piège, toujours ouvertes, tandis que le mécanisme proprement dit était recouvert de feuillage (fig. 18). Nous pouvons d'autant plus attribuer la connaissance de ces pièges à poids au chasseur du Paléolithique supérieur-Mésolithique qu'ils ne nécessitent pas de mécanisme de déclenchement compliqué. A l'origine, vraisemblablement, on fixait simplement l'appât sous le piquet central. Dès que l'animal tirait l'appât, le piège s'abat-

tait. On y aura, plus tard, ajouté une pièce intermédiaire, selon la figure 17, afin de rendre la prise de l'animal plus certaine.

On connaît de nombreux dessins de pièges à poids du Paléolithique supérieur. La figure 19 représente une dis-

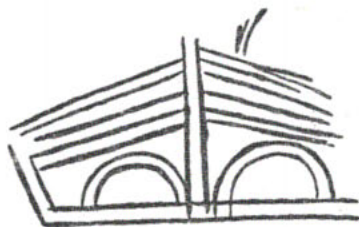


FIG. 18. — Piège à poids, Font-de-Gaume, d'après CAPITAN, BREUIL & PEYRONY.

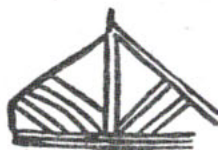


FIG. 21. — Piège à poids, Les Combarelles, d'après CAPITAN, BREUIL & PEYRONY.



FIG. 19. — Piège à poids primitif, Les Combarelles, d'après CAPITAN, BREUIL & PEYRONY.

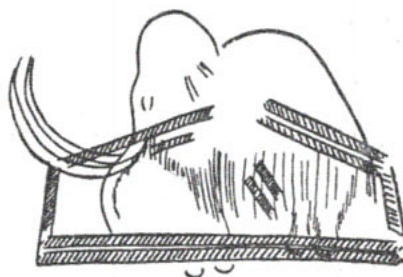


FIG. 22. — Mammouth dans piège à poids, Font-de-Gaume, d'après CAPITAN, BREUIL & PEYRONY.



FIG. 20. — Cerf et piège à poids, Les Combarelles, d'après CAPITAN, BREUIL & PEYRONY.

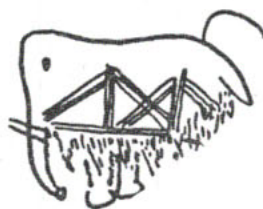
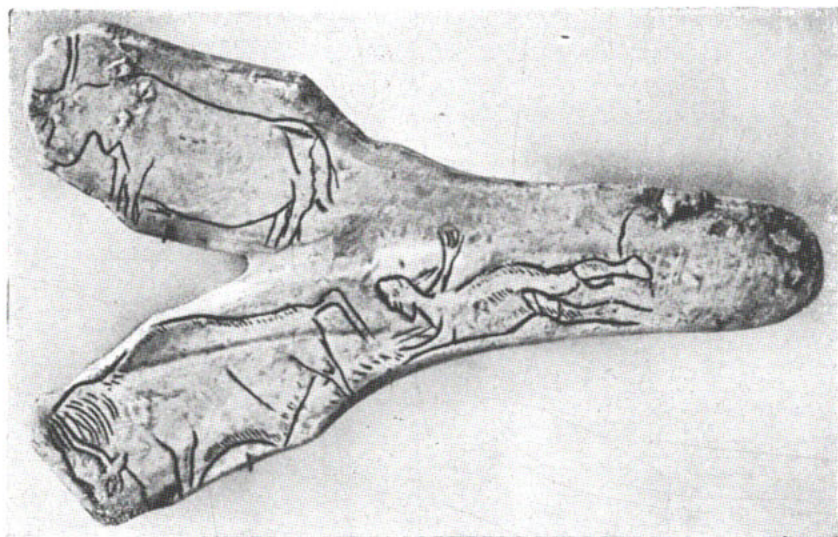


FIG. 23. — Mammouth et piège à poids, Bernifal, d'après BREUIL.

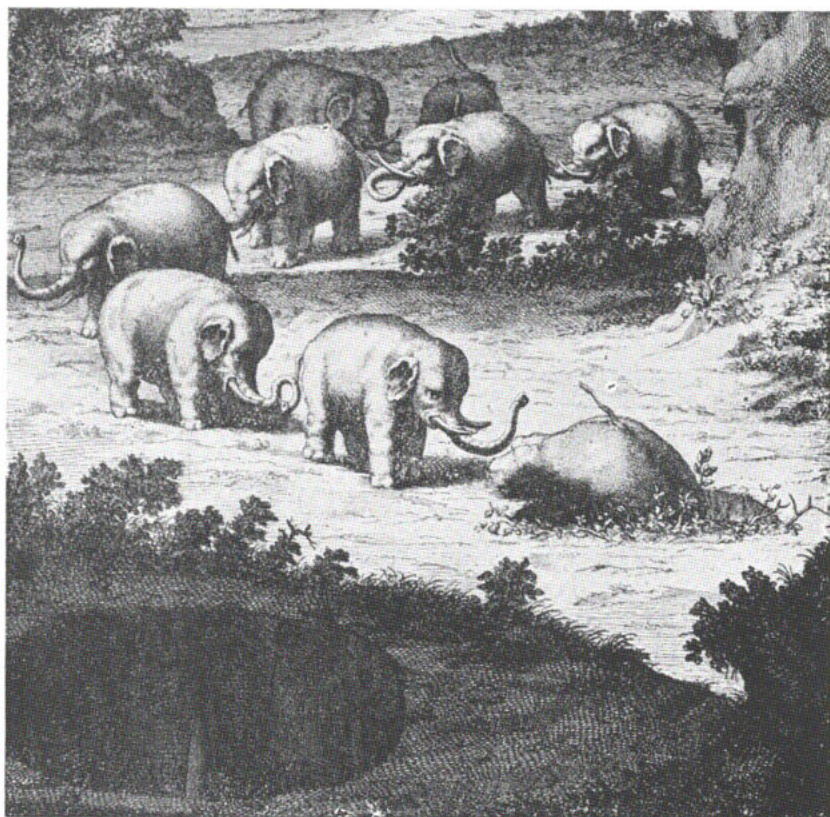
position tout à fait primitive, ne consistant probablement qu'en une plaque de pierre appuyée contre un piquet, dessinée dans la grotte des Combarelles. où d'autres pièges plus compliqués se révèlent encore (fig. 20 et 21). Une gravure rupestre de Font-de-Gaume (fig. 22) est particulière-



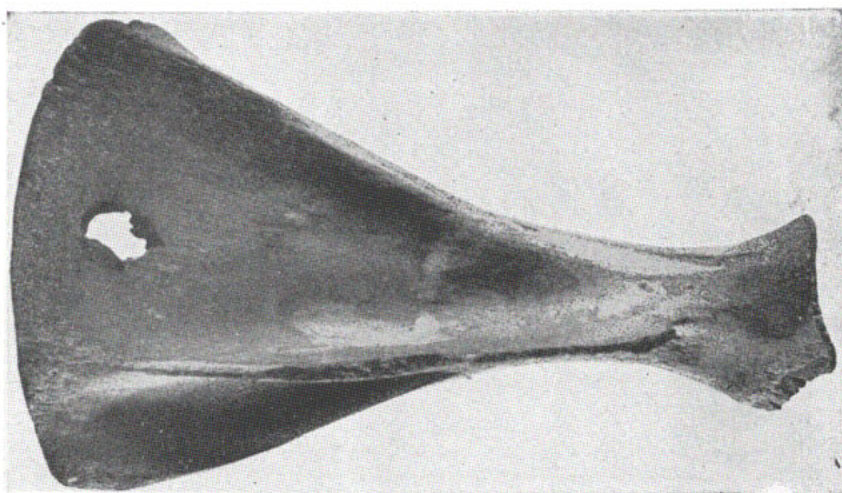
a) Gravure de bison et d'homme, sur os. Langerie-Basse. Musée de Saint-Germain-en-Laye.



b) Fosses-pièges à éléphant, piège à léopard, chasse au lièvre avec des massues de jet, chasse au cerf au moyen de l'arc et de lances, en Afrique.
Tiré de l'ouvrage *Warhafftige Beschreibung des gewaltigen Goltreichen Königreichs Guinea*, de M. G. A. von Dantzic, Francfort 1603.



a) Chasse à l'éléphant chez les Hottentots au moyen de fosses-pièges.
D'après Peter Kolb, 1719.



b) Omoplate de renne présentant une perforation par arme de jet.
Fouilles de Meiendorf. D'après Rust.

ment intéressante : elle nous montre un mammouth pris dans un piège à poids. Cela nous donne même une idée de la dimension des pièges et fait constater leur emploi pour la capture des plus grands animaux (voir aussi fig. 23). La poutre couchée sur le sol peut avoir déclenché le mécanisme lors du contact. On connaît d'ailleurs une figure analogue provenant du district de Johannisburg, en Prusse orientale¹, gravée sur pierre, qui représente un mammouth,



FIG. 24. — Piège à poids, Cueva de los Cantos de la Visera, d'après Juan CABRÉ AGUILA.



FIG. 25. — Piège à poids, Grotte de Buxu, d'après OBERMAIER & CONDE DE LA VEGA DEL SELLA.



FIG. 26. — Piège à poids simple, Grotte de Buxu, d'après OBERMAIER & CONDE DE LA VEGA DEL SELLA.



FIG. 27. — Piège à poids, Grotte de Buxu, d'après OBERMAIER & CONDE DE LA VEGA DEL SELLA.

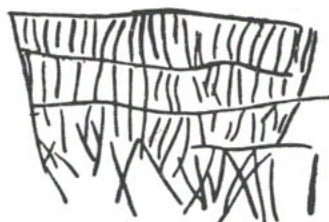


FIG. 28. — Piège à poids, Grotte de Buxu, d'après OBERMAIER & CONDE DE LA VEGA DEL SELLA.

sans défenses, et, à côté de lui, un piège à poids qu'on pourrait aussi tout d'abord interpréter comme une demeure en forme de tente (pl. I). Ainsi que tous les signes « tectiformes », le dessin de cette pierre doit se comprendre comme l'expression d'une magie de la chasse, dont les chances sont accrues par la figuration des pièges.

Un dessin en perspective (fig. 24) est une des meilleures représentations que nous ayons de pièges à poids; il se

1. GAERTE, *Auf den Spuren des ostpreussischen Mammut- und Rentierjägers*, MANNUS, t. 18, 1926, p. 253 sq. — Le même, *Der Mammutstein von Kumilsko*, IPEK, ann. 1926, p. 289-290.

trouve dans la grotte de Los Cantos de la Visera; son analogie avec le piège de troncs abattus des Amérindiens Pied-Noirs est indéniable. Des pièges à poids d'une construction un peu différente me paraissent être aussi représentés par les dessins de la grotte de Buxu (fig. 25 à 28). On reconnaît, dans certains d'entre eux, la fourchette de la poutre de soutien. La charpente du piège a été recouverte d'éléments accessoires.

Lips considère l'Asie comme la patrie des pièges à poids¹. Selon lui, ce système se serait répandu, au Paléolithique supérieur, de là en Europe, aurait gagné l'Espagne, et, d'Espagne, aurait passé en Afrique. Il n'aurait atteint la Sibérie du Nord-Est et la côte occidentale de l'Amérique qu'après le Paléolithique supérieur-Mésolithique. Il n'y a cependant pas de preuve de ces assertions.

Les peintures rupestres des grottes ne démontrent pas nettement l'emploi de lacets; peut-être un dessin de la grotte de Castillo (fig. 29) peut-il être considéré comme représentant une haie avec des nœuds coulants. Deux dessins d'Arana (fig. 37) sont peut-être aussi susceptibles de la même interprétation. La figuration découverte dans la grotte de Pindal, Asturies, peut être prise aussi bien pour un lacet que pour un lasso (fig. 30). Indépendamment de ces dessins, l'emploi de lacets est indubitable, mais n'avait peut-être pas une grande portée économique. Le petit gibier manquait presque complètement au menu du Paléolithique supérieur; mais le lacet peut avoir été utilisé pour les bêtes de taille moyenne. On peut prouver que la civilisation osseuse du Paléolithique inférieur le connaissait déjà et s'en servait pour chasser l'ours des cavernes. On le disposait sur la passée de la bête. D'après Lips [p. 154], les peuples incultes l'emploient, mais parfois aussi en combinaison avec des palissades, aux orifices desquelles on l'aménage.

Le chasseur du Paléolithique supérieur paraît, de plus, avoir connu le piège à pointes radiaires ou piège à piétine-

1. Julius Lips, *Trap systems among the Montagnais-Naskapi Indians of Labrador peninsula*, Stockholm 1936, p. 23.

ment, tel qu'on l'emploie encore aujourd'hui au Togo, par exemple. Il consiste en une couronne tressée, au travers de laquelle des baguettes mobiles et effilées de bois pointent

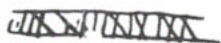


FIG. 29. — Palissade munie de jacets, de la grotte de Castillo, d'après LIPS.



FIG. 31. — Pièges à pointes radiaires, La Pileta, d'après BREUIL, OBERMAIER & VERNER.



FIG. 32. — Piège à pointes radiaires, La Pileta, d'après BREUIL, OBERMAIER & VERNER.



FIG. 33. — Piège à pointes radiaires, La Pileta, d'après BREUIL, OBERMAIER & VERNER.



FIG. 30. — Lacet ou lasso, grotte de Pindal, d'après CARTAILHAC & BREUIL.



FIG. 34. — Enclos à gibier, Font-de-Gaume, d'après CAPITAN, BREUIL & PEYRONY.

radiairement vers le centre. Cette sorte de gâteau est placé sur le sol même ou au-dessus d'une légère dépression, tandis qu'une corde le relie à un arbre voisin. La bête marchant

sur le gâteau, les baguettes flexibles laissent passer le sabot. Mais dès qu'elle veut lever le pied, les pointes lui entrent dans la chair et l'empêchent de fuir. Plus elle s'efforce de se dégager, tandis qu'il lui est impossible d'emporter le piège, plus les pointes deviennent douloureuses. Des pièges de cette sorte servent encore aujourd'hui à la capture de bêtes de la taille des antilopes. Lips interprète le dessin de la figure 38 comme la représentation de telles couronnes et a démontré la justesse de sa supposition au moyen d'exemples tirés de l'ethnographie moderne ¹. La Pileta offre un certain nombre de dessins remarquablement analogues, mais dont l'interprétation, étant donné leur style, n'est pas certaine (fig. 31, 32 et 33). On peut en tout cas admettre que ces pièges à pointes radiaires ont servi, au Paléolithique supérieur, pour le cheval sauvage, le renne et l'élan.

Bien entendu, tous les signes tectiformes ne représentent pas nécessairement des pièges. Certains signes font supposer qu'il s'agit d'enclos pour le gibier. C'est ainsi qu'on a, par exemple, expliqué un dessin de la grotte de Font-de-Gaume (fig. 34). Il représenterait une haie vive au dedans de laquelle des animaux sauvages se mouvraient librement. Cette hypothèse est renforcée par quelques peintures de la grotte de La Pileta, qui représentent manifestement des clôtures. Ce qui les caractérise, c'est une série de petits traits doubles, marquant les sabots des bêtes. Quatre de ces dessins (fig. 35) offrent une grande ressemblance; il s'agit d'installations plus ou moins ovales, ouvertes d'un côté pour l'entrée du gibier. Le caractère d'enclos à gibier est manifeste, pour l'un d'eux, par la figuration de deux têtes d'animaux. Deux autres dessins représentent des enclos complètement fermés (fig. 36), auxquels aboutissaient apparemment, dans un cas plusieurs entrées, dans l'autre une seule. Nous reviendrons sur ces installations, car elles offraient la première ébauche d'élevage. Il n'y avait pas très loin de l'enclos à gibier au parc à bestiaux.

1. Voir le dessin d'un de ces pièges à pointes radiaires dans G. MONTANDON, *Traité d'ethnologie culturelle*, p. 222.

Les tentatives d'explications qui précèdent n'épuisent pas les significations possibles des signes tectiformes. Un grand nombre d'entre eux restent obscurs; peut-être en



FIG. 35. — Enclos de capture, La Pileta, d'après CAPITAN, BREUIL & PEYRONY.



FIG. 36. — Enclos de capture, La Pileta, d'après CAPITAN, BREUIL & PEYRONY.



FIG. 37. — Dessin de lacet, Cueva de la Araña, d'après HERNANDEZ-PACHECO.



FIG. 37 bis. — Pièges à pointes radiaires de la caverne Christus, d'après LIPS.

est-il qui ne sont pas du tout en rapport avec la chasse, tandis que d'autres mériteront d'être annexés à la représentation de pièges. Nous rappelons l'existence d'environ

quarante dessins tectiformes de La Pasiega ¹, qui laissent reconnaître l'emploi du même motif fondamental et qui n'ont pu jusqu'à ce jour être définitivement expliqués. La Pileta ² est encore plus riche avec ses centaines de figures qui permettent d'espérer un élargissement de notre connaissance de la chasse du Paléolithique supérieur. On trouvera certainement encore d'autres systèmes de piégeage de cette période, que, jusqu'ici, l'on ne reconnaissait pas comme tels. Mais il est un fait que les gravures et les peintures nous montrent clairement : le chasseur du Paléolithique supérieur a organisé des battues et s'est aidé, à ces occasions, de filets et de palissades. Il disposait en outre de quatre moyens de capture des animaux sauvages : la fosse-piège, le piège à poids, le lacet et le piège à piétinement. On n'a, par contre, pas trouvé la preuve, d'après les signes tectiformes, du piège à ressort en fouet et du piège à arc, qui relèvent tous deux d'un seul et même principe mécanique.

Le lien étroit entre la technique de la chasse et la magie de la chasse, qui trouvait son expression dans les signes tectiformes, éveille le danger de vouloir interpréter similairement tous les signes et de les rapporter, par un côté ou un autre, à la technique des armes. Cela ne serait pas légitime. C'est ainsi qu'on trouve, en connexion directe avec la représentation d'animaux sauvages appartenant aux espèces les plus pourchassées, des signes dont l'interprétation en tant que pièges serait probablement erronée. On peut faire rentrer dans cette catégorie ceux en peigne à cinq dents de la caverne d'Altamira (pl. I). Leur fréquence paraît justifier l'hypothèse d'une méthode locale de chasse, particulièrement employée pour le bison, moins pour d'autres gibiers. Mais comme il est impossible de prouver cette hypothèse, il semble plus logique de ne voir, dans la figure à cinq pointes, qu'une main stylisée, qui, symboliquement, s'empare et prend possession du gibier.

1. BREUIL-OBERMAIER-ALCALDE DEL RIO, *La Pasiega*, Monaco 1913, p. 38-39, ainsi que p. 33 sq.

2. BREUIL-OBERMAIER-VERNER, *La Pileta*, Monaco 1915, p. 23-29 et 41-56.

Après ces constatations importantes sur la technique du piégeage, valables pour tout le Paléolithique supérieur-Mésolithique, nous revenons à notre point de départ, à savoir à l'Aurignacien de l'Europe centrale.

L'Aurignacien ne nous apporte pas un enrichissement notable de la technique des armes. La grande masse des instruments de silex datant de cette époque ne donne pas de raisons d'admettre l'adoption de méthodes, basées sur l'emploi d'armes jusque-là inconnues. S'il y a eu tout de même des changements, jusqu'à un certain point, cela est dû à l'élaboration de méthodes qui — telles la battue savamment organisée — ne convenaient pas à l'état somatique des Hominidés du Paléolithique inférieur. Ces méthodes ne pouvaient se développer qu'avec les races humaines élançées du Paléolithique supérieur. L'industrie de la pierre est alors caractérisée par l'industrie d'instruments en lames; les pointes de lances ne sont pas rares.

Les pierres de jet et de fronde doivent être mentionnées comme matériel accessoire de chasse; on en a trouvé dans plusieurs stations de l'Aurignacien, sans qu'elles soient typiques de cette civilisation. Elles cadrent si peu avec la technique de l'époque qu'on a tenté de les expliquer par des influences étrangères. Elles étaient déjà connues de la civilisation mixte du Moustérien. Mais il se peut que nous soyons enclins à minimiser l'importance de ce matériel de jet¹. Seule la diffusion de l'arc paraît avoir réduit sa valeur. L'interprétation des pierres de jet conservées jusqu'à nous n'est pas difficile. On connaissait en tout cas déjà une sorte de fronde servant au lancement de pierres. Soergel [p. 22], d'après la conception que nous nous faisons des chasseurs du Paléolithique inférieur, soutenait l'opinion que le bâton armé d'une pierre encerclée pouvait seul entrer en ligne de compte — et il est évident que les formes culturelles de tout le Paléolithique ont connu cette arme. Obermaier² était, par contre, d'avis — il parlait à la vérité surtout des

1. Cf. le mémoire de E. FLORANCE, dans *L'Homme préhistorique*, 1909, p. 38-52.

2. H. OBERMAIER, *Der Mensch der Vorzeit*, Berlin-Munich-Vienne 1912.

hommes du Paléolithique supérieur — de déduire de ces pierres d'autres méthodes de chasse. Il pensait avant tout aux bolas ou au lasso chargé d'une pierre. Ces deux armes seraient les symptômes d'une technique d'armement fort avancée et permettraient de déduire de toutes nouvelles possibilités d'exploitation de la chasse. En tout cas, elles auraient parfaitement convenu aux deux chasses que l'on peut prouver pour cette époque. Le cheval sauvage et le renne, les gibiers les plus importants des civilisations du Paléolithique supérieur, étaient des espèces essentiellement rapides, se laissant souvent le plus facilement atteindre au moyen du lasso ou de la fronde. Les parois d'Arana¹ nous ont livré le dessin d'un chasseur lançant le lasso (fig. 38). On voit donc que le lasso avait de l'importance même dans les civilisations connaissant l'emploi de l'arc. L'ethnographie nous fournit du matériel de comparaison chez les Amérindiens et chez les Mélanésien. On s'approchait du gibier à la dérobee jusqu'à portée de jet de fronde et l'on blessait ou étourdissait l'animal d'un coup de pierre. Le lasso chargé d'une pierre devait augmenter la force de la boucle tournoyante et abattre l'animal. Du lacet, dont il a été question à propos des pièges du Paléolithique supérieur, au lasso, la distance n'était pas grande. Les Tchouktchi² par exemple, se servent d'une langue de cuir munie de courroies pour projeter des pierres ou des boules d'os; six à huit boules sont adaptées aux courroies et lancées simultanément. A la vérité, les Tchouktchi ne se servent de cette arme que contre de petits animaux à fourrure et des oiseaux, c'est-à-dire contre du gibier qui était d'importance secondaire au Paléolithique supérieur. Pfeiffer³ a expliqué en détail la fabrication d'un long lasso ou d'une corde de harpon, avec une peau (fig. 39).

Il n'est pas exclu que l'on puisse accorder à l'Aurignacien le harpon à un ou à deux rangs de pointes, mais la preuve n'a pas encore pu en être fournie pour l'Aurignacien d'Eu-

1. Ed. HERNANDEZ-PACHECO, *Las Pinturas prehistoricas de las Cuevas de la Arana*, Madrid 1924, p. 117.

2. G. MONTANDON, *Traité d'ethnologie culturelle*, p. 234.

3. PFEIFFER, *Die Werkzeuge des Steinzeitmenschen*, Iéna 1920, p. 96.

rope. On en suppose l'existence du fait de son apparition extrêmement brusque au Magdalénien ultérieur; aussi le harpon a-t-il été tenu jusqu'ici pour un élément spécifique de cette dernière époque et la manifestation d'une amélioration notable de la technique du Paléolithique supérieur. Le fait cependant, que le Magdalénien offre déjà des harpons



FIG. 38. — Chasseur brandissant un lasso, Cuevas de la Araña, d'après HERNANDEZ-PACHECO.

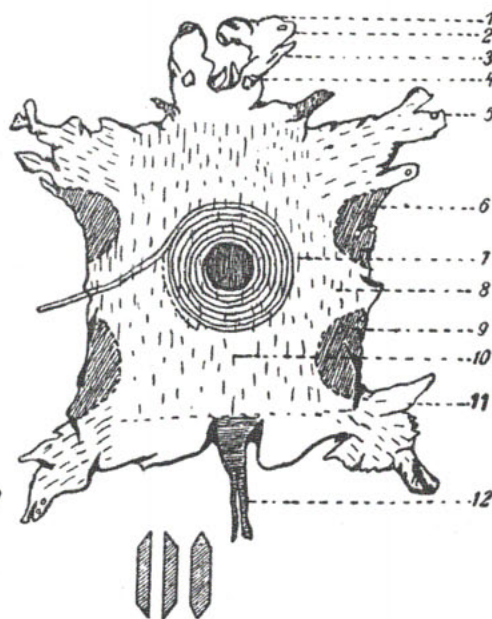


FIG. 39. — Fabrication d'une courroie avec une peau de bête, d'après PFEIFFER.

supérieurement élaborés rend vraisemblable la présence, à l'Aurignacien, d'une arme analogue en bois, qui ne nous a pas été conservée. Le harpon du Magdalénien ne serait alors qu'un élément hérité, mais réalisé avec un matériel différent.

Tandis que le javelot et la massue de jet doivent avoir été principalement faits de bois, les harpons de Paléolithique supérieur-Mésolithique qui nous ont été conservés sont en

bois de renne ou d'os (fig. 40). Ils servaient probablement autant à la pêche qu'à la chasse. On peut imaginer que l'emploi de ces harpons, munis soit d'un, soit de deux rangs de barbelures, était le suivant : l'appointissement conique de la base et le renflement en bourrelet qui le surmonte font

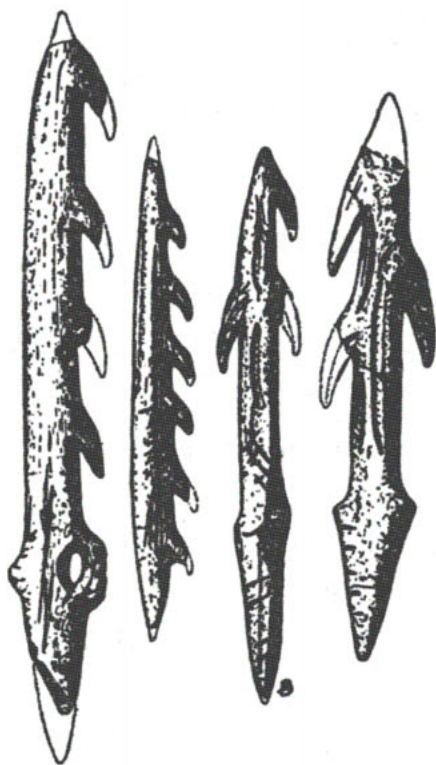


FIG. 40. — Harpons faits de bois de cerf, Magdalénien supérieur, d'après HERNANDEZ-PACHECO.

supposer que le harpon était fiché dans un manche adéquat et y était lié par une longue lanière de peau. Le renflement du harpon empêchait le glissement de la lanière. Le javelot, muni de son harpon, était lancé en entier. Sitôt l'animal atteint, la pointe se dégageait de la hampe, de sorte que cette dernière tombait à terre. Comme le harpon ne pouvait pas, du fait de ses pointes, sortir des chairs, la hampe, reliée

au harpon, dansait derrière l'animal en fuite, s'accrochait aux arbustes, gênait la course ou arrêtaît la bête. Pour le moins, la blessure était élargie et les chances d'échapper diminuées. D'autre part, le harpon détachable représentait une facilité pour les chasseurs fatigués par l'âge, dont les forces n'étaient plus capables d'abattre un animal sur le coup ¹. Le harpon, sans doute, a de plus en plus remplacé le simple javelot, qui, souvent, ne blessait pas suffisamment.

On n'a pas pu prouver l'existence de la flèche et de l'arc comme éléments de la civilisation aurignacienne.

Les sifflets, tels que celui de la planche IV, faits de bois ou d'un os de renne et qu'on rencontre pour la première fois à l'Aurignacien moyen, étaient probablement un accessoire de chasse. Les chasseurs et rabatteurs s'en sont vraisemblablement servis pour s'entendre à distance. Ces sifflets produisaient un son aigu et étaient percés à une extrémité pour pouvoir être suspendus.

Le Solutrén a succédé à l'Aurignacien, mais son aire était moins étendue; on n'en trouve que de faibles traces dans le Nord de la France, en Belgique, en Allemagne centrale et en Russie méridionale; la France sud-occidentale, la France centrale et la Hongrie étaient apparemment les centres où cette civilisation a acquis son essor. Le Solutrén tardif est principalement limité au domaine franco-cantabrique, de l'Espagne nord-occidentale, si important pour la préhistoire.

Au point de vue de la chasse, le Solutrén ne doit pas avoir essentiellement divergé de l'Aurignacien. Il faut admettre, pour cette nouvelle époque, une baisse de la température, se traduisant par une reprise de la poussée des masses glaciaires, en somme une vague de froid nécessitant une adaptation. Le renne en acquit une valeur plus grande et devint peu à peu le gibier le plus important. L'industrie solutrénne ne va pas beaucoup plus loin que celle de l'Aurignacien, mais il est en tout cas manifeste que le Solutrén

1. Morten P. PORSILD, *Une arme ancienne de chasse des Esquimaux et son analogue de la culture préhistorique de France*, MEDDELSER OM GRONLAND, t. 47, 1911, p. 375 sq.

était une civilisation non pas uniforme mais mêlée, où se rencontraient les influences des industries à lames et de celles à coups-de-poing. Son expression matérielle la plus nette, ce sont les pointes en feuille de laurier et en feuille de saule. Inconnues de l'Aurignacien, elles apparaissent tout d'abord sous forme de coins qui, graduellement, s'effilent. Les pièces longues et minces ont certainement servi de poignards ou de couteaux. Les instruments d'os ne présentent pas non plus de développement spécial. Seules sont nouvelles les pointes de flèches d'os, qui sont limitées à la région cantabrique. Elles ne sont pas tout à fait rectilignes, mais légèrement recourbées et quelque peu aplaties au verso pour pouvoir être appliquées à la hampe. La courbure à l'extrémité de la pointe faisait office de barbelure. L'existence de ces pointes ne permet plus de douter que le Solutréen, dans son faciès cantabrique du moins, ait connu **l'arc et la flèche**; nous voyons en même temps d'où ces éléments ont pénétré dans les civilisations européennes du Paléolithique supérieur.

La question de l'origine et de la signification de la flèche et de l'arc obligent ici à traiter d'une civilisation dont le centre n'est pas l'Europe, mais l'Afrique du Nord : le *Cap-sien*. Il est nécessaire de s'y arrêter, pour la compréhension des civilisations du Paléolithique supérieur dont nous aurons encore à parler, ainsi que du Solutréen lui-même. C'est qui intéresse surtout, c'est le faciès méditerranéen du Cap-sien, qui, d'Afrique, a pénétré en Espagne méridionale et centrale.

Cette civilisation a connu l'arc à une époque très précoce et c'est de là que, par l'intermédiaire du Solutréen franco-cantabrique, cet élément s'est introduit dans les industries à lames de l'Europe centrale. Il n'appartenait certainement pas, à l'origine, aux formes culturelles de l'Europe centrale et orientale, et, comme nous le verrons encore, il n'a jamais acquis une importance économique capitale. Il est resté un corps étranger, qui devait paraître d'autant plus exogène que, jusqu'à ces dernières années, on était tenté de refuser

la connaissance de l'arc et de la flèche aux civilisations du Paléolithique supérieur sur le sol européen. Soergel encore



FIG. 41. — Chasseur tirant à l'arc, Cueva Saltadora, gorge de Valltorta, d'après OBERMAIER & WERNERT.



FIG. 42. — Tireur à l'arc, Alpera, d'après BREUIL & OBERMAIER.



FIG. 43. — Chasseur se glissant, muni d'un masque (?), Cueva Saltadora, gorge de Valltorta, d'après OBERMAIER & WERNERT.

[p. 21-22] était tout à fait négatif. Les grandes quantités de pointes de flèches du Paléolithique supérieur-Mésolithique n'étaient pas une preuve, pour lui, de l'existence de l'arc, car les peuples incultes d'aujourd'hui nous montrent d'autres modes d'employer la flèche, au moyen, par exemple de propulseur et de la fronde à flèche. Son argumentation contient d'ailleurs une notion très juste. Il tient l'arc et la flèche pour des armes typiques des régions sylvestres, qui



FIG. 44. — Archer se hâtant, Cueva delos Caballos, gorge de Valltorta d'après OBERMAIER & WERNERT.



FIG. 45. — Archer, Cueva Saltadora, gorge de Valltorta, d'après KÜHN.

permettent le succès de leur emploi et où elles ont, en conséquence, dû être découvertes. Il indique ainsi la voie selon laquelle il faut les rechercher — thèse dont le bien fondé s'est révélé — et montre l'importance très accessoire de l'arc et de la flèche pour les civilisations d'Europe. A l'époque dont nous parlons, il régnait en Afrique du Nord un climat humide, beaucoup moins chaud qu'aujourd'hui, permettant l'épanouissement d'une végétation abondante. C'était un milieu où l'arc pouvait prendre naissance et devenir une arme de chasse indispensable. Les pays pauvres en forêts ou même complètement dénudés de l'Europe centrale n'of-

fraient par contre que de maigres perspectives à la chasse à l'arc.

Il n'est pas douteux que le Capsien ait possédé l'arc. Une preuve définitive en est apportée par les peintures rupestres de l'Espagne orientale, représentant de nombreux archers



FIG. 46. — Archer à tête ornée, Alpera (Albacete), d'après OBERMAIER.

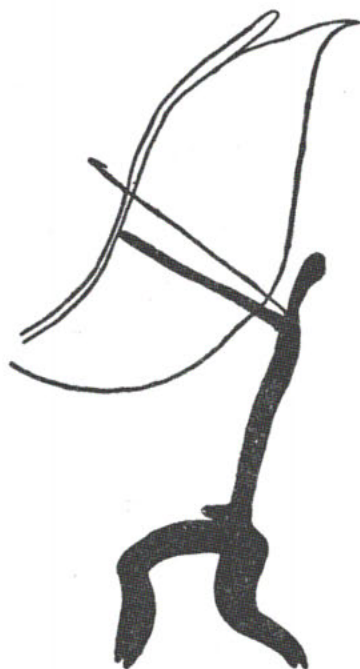


FIG. 47. — Archer, Alpera (Albacete), d'après KÜHN.

(fig. 41 à 65). Ces peintures remontent en partie, chronologiquement, au temps de l'Aurignacien tardif, qui, nous l'avons vu, ignorait probablement la flèche et l'arc. Mais déjà ces premières représentations figurent des formes diverses d'arc. Le plus fréquent est le petit arc, à courbure simple¹; les grands arcs, dont l'un laisse reconnaître une courbure double, sont plus rares, tandis que la double courbure devient très fréquente dans les peintures rupestres

1. Sur les formes de l'arc, voir l'étude détaillée et illustrée qu'en a faite G. MONTANDON dans son *Traité d'ethnologie culturelle*, p. 406-422.



FIG. 48. — Chasseur se hâtant, Cueva del Mas d'en Josep, gorge de Valitorta, d'après OBERMAIER & WERNERT.



FIG. 49. — Archer, Alpera (Albacete), d'après OBERMAIER.

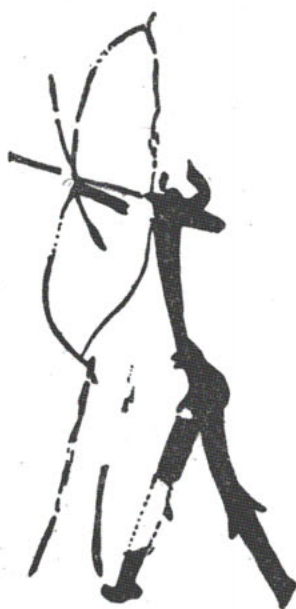


FIG. 50. — Archer, Cueva de la Vieja, Alpera, d'après BREUIL & CABRÉ.



FIG. 51. — Archer, Cuevas del Civil, gorge de Valltorta, d'après KÜHN.



FIG. 52. — Archer, val d'Olivanas, d'après BREUIL.



FIG. 53. — Archer, Alpera (Albacete), d'après OBERMAIER & WERNERT.



FIG. 54. — Archer, Alpera (Albacete), d'après KÜHN.

plus récentes d'Espagne. La représentation de ces arcs à double courbure a été la raison pour laquelle on a douté de l'âge ancien de ces peintures d'Espagne; on imputait à ces arcs une fabrication composite qui présupposait une longue évolution antérieure. Mais il s'agissait, c'est probable, simplement d'arcs réflexes ou semi-réflexes. A en juger d'après les figurations, ils atteignaient la moitié de la stature d'un homme ou même davantage. Les flèches, assez longues, aboutissaient généralement à une pointe droite, qui pourrait avoir été de bois de cerf. On ne constate qu'une fois une pointe à deux dents. Les dessins font supposer que seules des pointes d'os et non des pointes de silex servaient de pointes. Des exemplaires de ces dernières, ayant servi à armer des flèches, ne sont connus que depuis le passage du Mésolithique au Néolithique. Certaines figures laissent déjà reconnaître des barbelures et une étude précise de la question permet de reconnaître qu'il s'agit de pointes légèrement courbées que l'on trouve dans le Solutrén. Certaines des flèches sont déjà munies d'un empennage; il est en forme de feuille et Menghin [p. 179] suppose de ce fait qu'il s'agissait d'une feuille d'arbre coincée dans une fente de la base de la hampe ¹. On portait déjà les flèches dans des carquois. Les peintures permettent de soupçonner d'autres armes, telles que lances, massues et bâton de jet, mais pas de les déterminer avec certitude; en somme, ces peintures montrent avec évidence qu'elles appartiennent à une civilisation dont l'arc était l'arme principale.

C'est plutôt à l'ethnologie culturelle que nous devrions nous adresser pour obtenir d'autres renseignements sur l'intéressante histoire de la provenance et de la distribution de l'arc ². Lips [p. 261, 265 sq.] pense avoir démontré que l'arc ne peut avoir pris naissance que sur la base du piège à ressort en fouet. On entend par là un piège comportant un arbuste, une branche ou un rameau courbés, de façon à ce

1. C'est là l'empennage qu'utilisent les Pygmées du Congo et qui, d'autre part, est représenté sur les bronzes du Bénin : voir MONTANDON, *Traité* cité, planche 10 et p. 417 sq.

2. Voir en particulier la carte 18 du *Traité* ci-dessus mentionné.



FIG. 55. — Archer, Alpera (Albacete), d'après KÜHN.



FIG. 56. — Archer, Alpera (Albacete), d'après KÜHN.



FIG. 57. — Chasseur se hâtant et qui porte un arc et des flèches, Cueva de los Caballos, gorge de Valltorta, d'après OBERMAIER.

qu'ils puissent se détendre comme un ressort et déclencher par là le mécanisme de capture. Les notions acquises par cette hypothèse concordent bien avec le tableau qu'on se fait des civilisations à lames du Paléolithique supérieur. Nous savons, tout d'abord, d'après la description des systèmes de capture et de piégeage, attribuables aux formes culturelles qui vont de l'Aurignacien au Magdalénien, que les pièges à ressort en fouet y font défaut. Aucune figuration ne laisse supposer leur existence. Cela signifie donc que les civilisations auxquelles l'arc n'appartenait pas du tout, ou seulement en qualité d'élément étranger, ne possédaient pas ces mécanismes dont la mise en train présuppose la connaissance de l'élasticité du bois, mécanismes que nous considérons comme les avant-coureurs de l'arc. Nous disposons en outre d'un important exemple actuel. Les civilisations dépendant du cycle culturel totémique, que l'on peut mettre en regard de celles à lames du Paléolithique supérieur, ont, comme pièges typiques, ceux à poids, dont nous avons parlé. L'arc et les engins qui lui sont apparentés manquent aussi bien à l'un qu'à l'autre de ces groupes de civilisations. Les pièges à ressort en fouet appartiennent aux anciennes civilisations cultivatrices, dont les représentants entretenaient déjà quelques plantes à côté de la chasse, et qui étaient donc plus sédentaires. Chez tous les peuples primitifs, dont l'économie repose sur le nomadisme, ce sont les lacets, les filets et les fosses-pièges qui prédominent. Chez les peuples cultivateurs, ce sont, par contre, les pièges à ressort en fouet qui sont au premier plan.

Il faut, à la vérité, se dire que l'arc est aussi l'arme spécifique des anciens éleveurs, et donc des civilisations à industrie osseuse qui leur correspondent au Paléolithique supérieur-Mésolithique. Le ressort en fouet n'a certainement pas été la caractéristique de leurs pièges, et il reste à savoir si l'arc — que nous nous sommes même hasardé à supposer dans les formes culturelles à industrie osseuse du Paléolithique inférieur — a été imaginé en plusieurs endroits et dans des conditions différentes.

Si nous considérons tous ces facteurs, nous devons recon-

naitre que l'arc ne doit pas sa création aux civilisations à lames du Paléolithique supérieur, et que, élément étranger, il n'y a pas atteint une situation prépondérante. Les comparaisons de l'ethnologie culturelle nous offrent un tableau similaire : il est vrai que presque tous les peuples primitifs de l'Ancien et du Nouveau-Monde possèdent l'arc, même les Pygmées, dont la forme culturelle est encore plus ancienne que la forme australoïde. Tous¹ le connaissent donc, en ce qui concerne sa construction, mais il n'a pris de l'importance que chez des peuples à civilisation supérieure.

La question de l'arc est ainsi suffisamment éclairée en ce qui concerne la chasse. Nous y reviendrons encore, et nous démontrerons, lors de l'examen des méthodes de la chasse selon le gibier, que les civilisations européennes du Paléolithique supérieur au Nord des Alpes, celles qui nous intéressent avant tout, n'ont pas pratiqué la chasse à l'arc ou d'une façon insignifiante. Elle ne gagna en importance qu'à la fin du Paléolithique supérieur-Mésolithique, fortement influencé par les industries osseuses. L'arc a, par contre, conféré sa marque à la chasse du Capsien. Il ne manque, du reste, pas de symptômes qui fassent soupçonner une position particulière du Capsien par rapport à la chasse. Déjà la floraison de cette civilisation dans une région boisée conditionna des méthodes de chasse que l'on ne peut s'attendre à rencontrer en Europe centrale. Cette chasse était principalement dirigée contre les cervidés au sens restreint, le cerf étant, contrairement à ce qui se passait dans les régions froides septentrionales, un des gibiers les plus fréquents. Il n'est, en outre, pas exclu que le chfien ait ici trouvé, pour la première fois, un emploi dans la chasse. Ces quelques indications suffisent pour faire saisir la différence, au Paléolithique supérieur, entre la vénerie du centre et celle du Sud-Ouest de l'Europe.

Nous étions parti, dans nos considérations, du Solutrén, successeur de l'Aurignacien; le Solutrén nous conduit au

1. A l'exception cependant des Australiens précisément et de feu les Tasmaniens. — *Note du traducteur.*

Magdalénien, qui s'est étendu sur toute l'Europe occidentale et centrale. Quoique cette forme de culture porte dis-



FIG. 58. — Archer fléchissant le genou, Alpera (Albacete), d'après OBERMAIER & WERNERT.



FIG. 59. — Archer s'agenouillant, Cueva Saltadora, gorge de Valltorta, d'après OBERMAIER & WERNERT.



FIG. 60. — Archer agenouillé, Alpera, Cueva de la Vieja, d'après OBERMAIER & WERNERT.



FIG. 61. — Homme tenant un arc et des flèches, Alpera, d'après OBERMAIER & WERNERT.

tinctement le caractère d'une industrie à lames, elle ne manque pas d'éléments empruntés aux industries à coups-de-poing. Il semble aussi qu'il y ait eu des connexions entre le Magdalénien et l'Aurignacien, de sorte que même au



FIG. 62. — Archer, Alpera, d'après BREUIL & OBERMAIER.



FIG. 63. — Archer, Cueva Saltadora, gorge de Valltorta, d'après KÜHN.



FIG. 64. — Archer, Cueva Saltadora, gorge de Valltorta, d'après KÜHN.



FIG. 65. — Archer, Cueva Saltadora, gorge de Valltorta, d'après KÜHN.

cours du Solutréen, il existait des faciès culturels qui perpétuaient les caractères de la période précédente, sans se mêler au Solutréen, et qui réapparurent au cours du Magdalénien.

Certains changements se sont produits dans le monde animal au cours du Magdalénien. La diminution du nombre des grosses espèces, qui s'aggrava au point d'amener leur extinc-

tion. commençait à se faire sentir; les espèces moyennes gagnent de ce fait en importance, et, parmi celles-ci, le renne fut le gibier le plus important pendant tout le Magdalénien.

Les méthodes de chasse, plutôt que de s'enrichir, se développèrent et se perfectionnèrent. La technique du piégeage paraît avoir été particulièrement florissante. Les conjectures que nous avons émises relativement à l'Aurignacien s'appuyaient en grande partie sur des figurations appartenant au Magdalénien. Les armes de jet, surtout le harpon à tête détachable, ont également dû jouer, à en juger d'après les trouvailles faites, un rôle très important. En ce qui concerne la technique des armes, ce sont moins les instruments de pierre que ceux d'os qui intéressent. On trouve en particulier des pointes de lance, à base comportant un biseau simple ou double, s'emboîtant sur la hampe, et d'autres composées de plusieurs éléments successifs (fig. 66), dont l'un, la pointe proprement dite, se détache dès que l'animal est touché et pénètre plus profondément dans les chairs au fur et à mesure de ses mouvements. Pfeiffer ¹ estime que ces pointes de piques étaient assujetties à la hampe au moyen de colle. Il invoque, à l'appui de cette supposition, les encoches et rainures fréquentes, tracées sur les faces d'accolement, de sorte que la colle adhérerait plus fortement et maintenait solidement les deux parties.

Une manifestation typique du Magdalénien, ce sont les **rainures** dites « rainures à sang » de la plupart des pointes de lance, encoches longitudinales et diagonales qu'on inter-



FIG. 66. — Pointe de pique formée de deux éléments superposés, en bois de cerf, d'après HERNANDEZ-PACHECO.

1. L. PFEIFFER, *Die steinzeitliche Technik...*, Iéna 1912, p. 50.

prêta tout d'abord comme des rigoles d'écoulement du sang de l'animal tué. On admettait que les chasseurs pensaient ainsi amener plus rapidement la mort de l'animal. Cette explication, insuffisante à tous points de vue, fut ensuite remplacée par une autre : Les encoches devenaient des « rainures à poison », destinées donc à recevoir un poison qui renforçait l'action du projectile. Obermaier s'est rallié à cette manière de voir.

Il en résulte que la question de l'emploi du poison pour la chasse est posée. Déjà Soergel [p. 23 sq.] s'en était occupé et avait motivé son attitude négative. Les rainures et encoches des pointes de lame n'étaient pas, pour lui, une preuve suffisante de l'emploi de poison. Il se disait surtout que le monde animal et végétal n'était pas sensiblement différent de l'actuel, quant aux possibilités de livrer du poison. Or l'actuel ne fournit pas de poison à action rapide, qui puisse être obtenu de façon simple. Chacun d'entre eux nécessite une longue cuisson, s'il doit être suffisamment concentré pour qu'on en puisse obtenir un effet. Or des difficultés techniques s'opposaient à cette obtention, car l'Homme du Paléolithique supérieur ignorait la poterie et opérait sa cuisson dans des sacs de peau ou des calottes crâniennes d'animaux abattus ¹. Soergel partait d'ailleurs de l'idée qu'une chasse aux armes empoisonnées n'entraînait pas en ligne de compte, pour la raison que les plus violents poisons dont disposait le chasseur du Paléolithique supérieur, c'est-à-dire l'ellébore (*Helleborus fœtidus*) et la belladone (*Atropa bella donna*) ², sont incapables, même sous leur forme la plus concentrée, d'amener une action immédiate ou même rapide. Un poison lent, d'après cet auteur, n'aurait pas été utile aux chasseurs du Paléolithique. Soergel croit toujours — et cette idée préconçue l'amène parfois à des conclusions erronées — que le point de vue économique

1. Les Aïnou utilisaient encore récemment des marmites d'écorce, qui, à la vérité, ne pouvaient guère servir — même quand le liquide ne faisait que mijoter — plus de trois fois. Cf. G. MONTANDON, *La civilisation aïnou et les cultures arctiques*, Paris, Payot, 1937. p. 48.

2. O. ABEL, *Lebensbilder aus der Tierwelt der Vorzeit*, Iéna 1927, p. 36, a ajouté l'aconit (*Aconitum napellus*).

de la civilisation supérieure est le même que celui de l'Homme au niveau de l'activité chasserresse. Il ne se dit pas que le poison peut avoir été utilisé, même si le gibier était encore capable d'une fuite soutenue et même si, par l'action prolongée du poison, de grands quartiers de chair étaient devenus inutilisables.

Mais il semble que ce raisonnement de Soergel ne tienne pas compte des faits réels. Il est d'abord douteux que l'Homme du Paléolithique supérieur n'ait pas disposé de suffisamment de poison, qui pouvait être préparé avec la sécrétion des glandes cutanées de certains crapauds et salamandres, en plus du suc de l'aconit et de la belladone, poison capable d'entraver du moins la fuite du gibier. Porsild¹ a attiré l'attention sur les possibilités d'obtention de poison de cadavres en décomposition. Ces virus sont encore utilisés au Groenland, même pour la chasse aux animaux de grande taille, alors que le pays, comme l'Europe à la période glaciaire, était dépourvu de plantes et d'animaux propres à fournir du poison. Porsild n'exclut pas la possibilité que les chasseurs du Paléolithique supérieur se soient servis de virus analogues, quoique ceux-ci n'amènent en général la mort qu'au bout de quelques jours. Cette condition diminuait naturellement leur valeur pour les civilisations de l'âge lithique moyen.

Le problème des poisons ne nous intéresse bien entendu que par rapport à la chasse. On pourrait admettre aussi que la préparation de poisons était connue, mais qu'ils étaient réservés pour la guerre, et non pour la mise à mort d'animaux. Mais les constatations de l'ethnologie culturelle s'y opposent. De nombreux peuples primitifs utilisent des armes empoisonnées à la chasse, bien que des virus à action rapide leur fassent défaut. Par exemple, les poisons de flèches que les Bochimans² tirent de plantes, de serpents et

1. Morten P. PORSILD, *Une arme ancienne de chasse des Esquimaux et son analogie de la culture préhistorique de France*, MEDDELSER OM GRONLAND, t. 47, 1911, p. 379-380.

2. Louis LEWIN, *Neue Untersuchungen über die Pfeilgifte der Buschmänner*, ZEITSCHRIFT FÜR ETHNOLOGIE, t. 24, 1912, p. 831 sq. — J. SCHAPER, *Bushman arrow poisons*, BANTU STUDIES, Johannesburg II, 1925, p. 199-213.

surtout d'un insecte, n'agissent que très lentement, de sorte que des animaux atteints vivent encore de longues heures. On se protège soi-même contre l'intoxication en coupant un grand quartier de chair autour de la blessure ¹. Le plus vraisemblable est peut-être de se figurer l'emploi de principes virulents au Paléolithique supérieur, pour la chasse de petits animaux, dont on recherchait plus la fourrure que la chair. Une intoxication du chasseur n'entre plus en ligne de compte et, en pareil cas, l'action du poison, même à petites doses, devait être plus rapidement mortelle.

La question de l'emploi du poison pour la chasse n'a donc pas encore reçu sa solution. Il est hors de doute que l'Hominidé du Paléolithique inférieur a ignoré la préparation et l'emploi de poisons; ceux-ci n'ont été utilisés qu'au Paléolithique supérieur et peut-être seulement au Magdalénien. Il subsiste du reste la possibilité qu'ils n'aient servi que pour la guerre et non pour la chasse.

L'éclaircissement insuffisant du problème rend désirable de se demander si les rainures des armes, en général régulièrement parallèles, doivent réellement être mises en rapport avec l'emploi de poison, et si elles ne sont pas plutôt des signes magiques, exprimant un enchantement en vue du succès de la chasse, augmentant la précision de l'arme. Cette hypothèse pourrait trouver un appui dans le fait qu'à l'Azilien, libre de représentations magiques de chasse, on ne trouve pas de ces rainures. Mais cette hypothèse va peut-être trop loin, car le fait que des signes analogues se constatent sur des poinçons et des aiguilles, c'est-à-dire sur des objets qui n'ont rapport ni à du sang, ni à du poison, pose la question de savoir s'il ne s'agit pas tout bonnement de marques de propriété. Nous savons que, chez les peuples chasseurs, les armes de chaque individu portent des marques, souvent indispensables étant donné la distance que parcourt l'animal avant de tomber. Ce n'est qu'au moyen de la marque de propriété de l'arme (de la

1. Pour la préparation et l'emploi de poison de flèches en vue de la chasse chez les Hottentots, voir Peter KOLB, *Vollständige Beschreibung des afrikanischen Vorgebürges der guten Hoffnung*, Nürnberg 1719, p. 532.

flèche, etc.), que le chasseur peut faire valoir son droit. Il est enfin à peu près certain qu'une interprétation purement ornementale des rainures doit être rejetée.

Les *propulseurs*, de flèche ou de javelot, en forme de baguette ou de planchette, présentent souvent au Magdalénien un éperon à l'extrémité postérieure, pour y appuyer le projectile¹. Le propulseur augmentait la justesse du tir et la force de pénétration du projectile. On peut admettre comme certain que le propulseur était connu bien avant le Magdalénien, certainement déjà à l'Aurignacien, mais qu'il était autrefois en bois, donc de matière périssable. Les propulseurs des primitifs d'aujourd'hui sont aussi généralement en bois. On trouve, par exemple, des propulseurs à flèche, munis de crochet, tout comme ceux du Magdalénien, chez les Tchouktchi de l'Asie nord-orientale. On s'est parfois appuyé sur la présence du propulseur dans la civilisation magdalénienne, à laquelle nous avons reconnu la connaissance de la flèche et de l'arc, pour contester ce dernier fait, parce que — disait-on — l'Homme du Paléolithique supérieur ne se serait pas servi de la méthode inférieure du propulseur s'il avait connu celle de l'arc. Ce raisonnement n'est pas valable. Le propulseur ne peut avoir été qu'un élément spécialisé d'une civilisation à prédominance de la lance, tandis que l'arc lui est étranger. L'arc et le propulseur partent, quant à leur structure, de principes complètement différents, de sorte qu'il n'y a pas lieu d'admettre qu'ils doivent se remplacer.

Nous avons appris à connaître l'arc avec le Solutréen; il était vraisemblablement plus répandu au Magdalénien, mais pas encore universellement admis. Il demeurerait aussi un corps étranger dans cette dernière civilisation, ne devait être que peu employé et de préférence dans la chasse aux petits animaux. On a tenté d'interpréter les restes d'os de rennes, munis d'une petite ouverture ronde à l'extrémité, comme des redresseurs de flèches, mais cette explication

1. C'est la forme de propulseur dite masculine, par opposition à la forme dite féminine, et à la forme dite androgyne. Cf. George MONTANDON, *Traité d'ethnologie culturelle*, p. 399 sq.

n'est pas parfaitement vraisemblable¹; ils pourraient réellement [selon l'explication primitive] avoir été des bâtons de commandement pour des buts cultuels.

Le caractère essentiel du Magdalénien ne nous sera parfaitement compréhensible que lorsque nous aurons aussi appris à connaître l'art de cette époque inspiré par la chasse, avec tous les problèmes connexes. Pour le reste, le mode de vie n'avait pas notablement changé.

Le Magdalénien a été suivi de quelques civilisations de courte durée, dont on ne peut nier le caractère transitoire. Il faut citer, parmi elles, l'*Azilien*, qui s'étendait sur le Nord de l'Espagne, la France et le Nord de la Suisse, mais dont on peut aussi prouver l'existence en Belgique et en Angleterre. Il coïncide avec la période de forêts qui suivit la période glaciaire. Le changement de climat et de paysage amena des déplacements de la faune, modifications auxquelles la chasse dut s'adapter. Le renne avait complètement disparu; à sa place, l'animal caractéristique est le cerf, dont l'importance, pour la première fois, devient grande pour la chasse, importance qu'il ne devait plus perdre. La chasse est encore à la base de l'alimentation, mais une culture primitive du sol ne semble pas à exclure. En ce qui concerne la technique des armes, il faut mentionner la disparition des pointes de lance en os. Le harpon se maintient par contre, mais est taillé dans des bois de cerf.

Le *Tardenoisien*, c'est-à-dire le faciès européen du Capsien — dont nous avons parlé en connexion avec l'apparition de l'arc — est aussi largement répandu. On le rencontre dans toute l'Europe occidentale et centrale, depuis le Nord de l'Espagne jusqu'en Irlande et en Écosse au Nord, jusqu'en Pologne et en Russie méridionale à l'Est. En Allemagne du Sud, il se mêle en partie à l'*Azilien*. Économiquement, les hommes de cette période mésolithique en sont encore à l'activité chasseresse supérieure. Parmi les instruments de pierre, on remarque les pointes de flèches de silex, qui s'ap-

1. Cf. dans L. PFEIFFER, *Steinzeitliche Technik...*, Iéna 1912, le passage intitulé « die gelochten Geweihstücke », p. 206-209.

prochent déjà des formes qu'elles acquerront au Néolithique. Au milieu d'un monde en passe d'adopter l'économie paysanne, le Tardenoisien ne pouvait plus se développer. Il se fondit dans le Néolithique.

Si le Magdalénien était encore une civilisation pleine de puissance, les industries qui lui succèdent sont vouées à une décadence rapide. Le processus doit avoir été conditionné par des changements de climat et de paysages, de biotopes en un mot. Le renne, qui avait été un gibier si important, suivait les glaces dans leur retraite vers le Nord et les chasseurs du Magdalénien devaient se plier aux circonstances. Même si le temps nécessaire à cette mutation de l'existence ne leur a pas été refusé, il semble que les forces internes leur aient manqué pour cette nouvelle orientation. La civilisation magdalénienne, à l'exception de son faciès nordique de Lyngby, s'affaiblit graduellement et se soumet à des influences étrangères. Le Capsien gagne en importance. Des hommes du Capsien passent, par l'Espagne, en Europe centrale, le Campignien y est amené d'Italie, de nouvelles vagues, venues d'Orient, des industries osseuses septentrionales atteignent l'Europe. Toutes ces nouvelles formes culturelles font sentir leur action, balayant les restes de Magdalénien et ne permettant de survivre, modestement, qu'à la forme mixte de l'Azilien. Mais l'Azilien n'était plus capable de créer de lui-même quelque chose de neuf. Le Campignien et le Maglemosien furent les civilisations déterminantes nouvelles.

Cette vue d'ensemble des plus importantes civilisations à lames qui se sont succédé au cours du Paléolithique supérieur-Mésolithique devrait être accompagnée d'une répartition nous permettant de mettre de l'ordre dans les faits et les déductions valables pour la reconstitution de la chasse de cette période. Mais nous n'avons pas du tout songé à donner une représentation de la ligne culturelle évolutive et des différents faciès qui en relèvent; ces derniers ont dû être négligés quand ils ne fournissaient pas un élément précis, capable d'enrichir le tableau de la chasse au Paléoli-

thique supérieur-Mésolithique. Cela compte aussi pour les civilisations à lames de l'Europe septentrionale, qui ne sont peut-être pas aussi anciennes, qui se sont répandues sur de vastes régions en Allemagne, et dont nous pouvons espérer encore, dans l'avenir, mainte révélation étonnante. Elles n'ont cependant, jusqu'ici et à part quelques exceptions, livré que peu d'éléments complétant ce que nous savons de la chasse du Paléolithique supérieur.

Nous avons, pour le Paléolithique supérieur-Mésolithique, posé la même division tripartite industrielle (lames, coups-de-poings, os) que pour le Paléolithique inférieur. Si cette division reste justifiée quant au caractère des industries, il n'en faut pas moins constater la prédominance des industries à lames, de l'Aurignacien à l'Azilien, dans les régions de l'Europe qui nous intéressent. Ce qui subsiste comme industries à coups-de-poing et industries osseuses, est beaucoup moins propre à déterminer et caractériser l'essence et la forme de la chasse supéropaléolithique.

Ce qui témoigne de cet état des choses, c'est déjà le fait qu'on n'a réussi que tardivement à démontrer l'existence d'**industries à coups-de-poing** du Paléolithique supérieur-Mésolithique. On en connaît aujourd'hui deux ensembles, l'un appartenant au Paléolithique supérieur ancien et l'autre plus jeune; le premier apparaît précocement et ne manifeste presque jamais à l'état pur son caractère d'industrie de coups-de-poings; celle-ci est mêlée à d'autres industries. L'autre ensemble a une facture plus nette et se laisse souvent franchement délimiter; il correspond chronologiquement au Mésolithique et se prolonge même au delà.

Le meilleur aperçu que nous puissions avoir de l'industrie ancienne de coups-de-poings, au Paléolithique supérieur, nous est fourni par la station de Predmost en Moravie, station du Loess d'une extraordinaire abondance, qui nous occupera encore à propos de la chasse du mammoth. Il ne manque pas de formes de transition avec l'Aurignacien tardif, de telle sorte qu'il faut soupçonner que ces deux civilisations ne sont pas fondamentalement différentes quant à la chasse et au mode d'alimentation. Les mêmes énormes

amas d'ossements de Predmost se retrouvent en d'autres points du Sud de la Moravie et de la Basse-Autriche. En ce qui concerne la technique des armes, le *Predmoslien* ne fournit rien qui permette de conclure à des méthodes spécifiques de chasse. Il n'y a pas de véritables coups-de-poing, mais des produits d'une industrie lithique qui sont inconnus aux industries à lames et qui trahissent leur dérivation des industries à coups-de-poing. On considère de nombreux instruments d'os et de pierre comme massues, haches et poignards. Les os travaillés étaient ceux du mammoth, de l'ours, du renne, du cerf et de l'élan.

Les civilisations tardives à coups-de-poing de l'âge moyen de la pierre n'apparaissent qu'au Mésolithique. Elles sont répandues sur de vastes étendues de l'Europe et se manifestent en France, en Belgique et en Allemagne occidentale sous la forme du *Campignien précoce*. Le fait curieux que l'industrie osseuse fait défaut à cette civilisation est souvent mis sur le compte de recherches insuffisantes ou de conditions mésologiques défavorables à ce point de vue. Il n'en fait pas moins réfléchir, et s'il n'est pas douteux que la chasse ait encore joué un grand rôle économique, elle n'en est plus à son point culminant et commence à s'accompagner de culture du sol. Les coins ou pics, assujettis à un manche de bois, qui sont propres à cette civilisation, sont des instruments agraires convenant au travail primitif à la houe. C'est pourquoi les stations campigniennes sont généralement cantonnées sur des terrains fertiles. Il n'est pas invraisemblable que cette civilisation ait, la première, connu les plantes cultivées, l'orge en premier lieu. Si le Magdalénien et l'Azilien les ont aussi connues, elles leur auront été apportées par les civilisations à coups-de-poing. Pour les armes, ce qui nous intéresse, ce sont les pierres de jet de ce cycle culturel. Elles sont taillées de tous côtés et ne renient pas leur appartenance aux industries à bifaces ou coups-de-poing. Il n'est donc pas exclu que le Campignien ait aussi connu la fronde et le lasso chargé de pierre (bola).

Le Campignien tardif est déjà postérieur au Mésolithique.

Ce qui nous intéresse surtout, c'est son faciès septentrional, la civilisation des Kjökkenmöddinger, c'est-à-dire des débris de cuisine, ou *civilisation des amas coquilliers* (Kjökkenmöddingien ou, en terme francisé, Amas-coquillien). On la reconstitue surtout d'après des stations caractérisées par les quantités énormes de coquilles d'huîtres et de moules que ces Hommes aimaient à consommer. Elle s'est étendue sur l'Allemagne du Nord, les îles danoises et le Sud-Ouest de la Suède. Les ossements d'animaux domestiques trouvés dans les amas anciens ont induit à la conclusion erronée que cette civilisation aurait connu les débuts de l'élevage. Des recherches postérieures ont montré qu'il s'agissait de mélanges qui se sont produits ultérieurement.

Il est un point qui est indéniable : les Hommes des amas coquilliers ont déjà connu le *chien*. Pour diverses raisons, nous devons, pour l'instant, nous contenter de cette affirmation, tout d'abord parce qu'il ne faut pas concevoir sa domestication comme étant le fait de cette civilisation. Toutes les considérations tendent à faire admettre que cet élément a été pris aux civilisations à industrie osseuse, les véritables civilisations à élevage. C'est probablement la civilisation maglemosienne, dont nous nous occuperons encore, qui l'aura passé au Campignien. Nous n'entrerons pas ici dans la discussion de toutes les questions relatives au chien, parce que nous aurons à y revenir. Enfin — et c'est là le principal — nous pouvons nous dispenser d'attribuer une importance particulière à l'apparition du chien, parce qu'il est très vraisemblable que les races canines des amas coquilliers et du Maglemosien, qu'il s'agisse du chien des tourbières ou de celui appelé chien d'Inostrants, et ne remplissent pas encore les fonctions de chiens de chasse. Ces chiens ne cherchaient, ni ne pourchassaient. Ils jouaient vraisemblablement le même rôle que chez les Esquimaux Caribou¹, qui ne peuvent s'en passer comme animal de trait, mais qui ne les utilisent pour ainsi dire pas à la chasse. Ce n'est qu'à propos du Néolithique que nous

1. KAJ BIRKET-SMITH, *Mœurs et coutumes des Esquimaux*, Paris, Payot, 1937 et *The Caribou Eskimos*, Copenhagen, 1929, p. 170.

aurons à nous demander jusqu'à quel point cet animal a servi dans un but cynégétique.

La question de l'emploi du chien pour la chasse s'est posée pour la première fois à propos des œuvres d'art de la grotte d'Alpera ¹. Un certain nombre de canidés y sont indubitablement représentés (fig. 67 et 68). Selon toute apparence, l'artiste a voulu représenter, si ce n'est deux espèces ani-



FIG. 67. — Chien (?) ressemblant à un loup, Cueva de la Vieja, d'après BREUIL, SERRANO GOMEZ & CABRÉ AGUILO.



FIG. 68. — Chiens (?), Cueva de la Vieja, d'après BREUIL, SERRANO GOMEZ & CABRÉ AGUILO.

males, du moins deux races différentes. L'une, figurée deux fois, est caractérisée par une queue pointue du bout et richement fournie à la base; la seconde, peut-être plus haute sur pattes, a une queue broussailleuse qui s'épaissit vers l'extrémité, ressemblant assez à celle d'un renard ou d'un chacal. Leur disposition, dans l'ensemble de la fresque, ne dévoile pas de connexion immédiate avec un des autres groupes figurés se rapportant à la chasse. Il est vrai qu'un des chiens (?) est campé immédiatement sur le flanc d'une série de bouquetins (fig. 69), un autre entre ce qu'il faut prendre

1. BREUIL-SERRANO GOMEZ-CABRÉ AGUILO, *Les peintures rupestres d'Espagne*, IV, *Alpera*, L'ANTHROPOLOGIE, t. 35, 1912, p. 547-549.

pour un chasseur et un cerf (fig. 70), tandis qu'un troisième paraît courir d'une figuration humaine vers deux cerfs (fig. 71), mais, dans aucun des cas, la composition ne nous



FIG. 69. — Chien (?) sur le flanc d'une série de huit bouquetins..

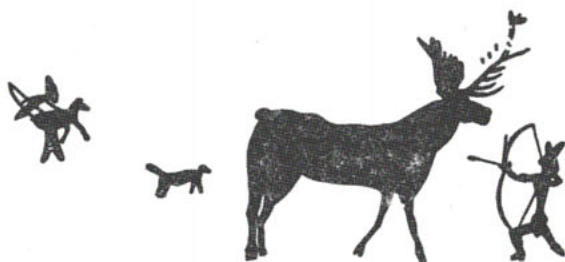


FIG. 70. — Chiens (?) entre un chasseur et un cerf.



FIG. 71. — Chien (?) entre une figure humaine et deux cerfs.
Les trois figures, de Cueva de la Vieja, Alpera, d'après BREUIL,
SERRANO GOMEZ & CABRÉ AGUILO.

montre une connexion indubitable entre ces animaux. Dans le tableau des bouquetins, la position placide du « chien », à côté de ces capridés en fuite, a de quoi surprendre; dans le second tableau, il y a disproportion manifeste quant à la

dimension des animaux; enfin, dans le troisième, nous sommes surpris par l'attitude du gibier, que ces artistes dans l'art de représenter le mouvement auraient plutôt dû nous montrer en fuite. Malgré tout, la présence de ces animaux, trop hauts sur pattes pour être des renards, et qui pourraient tout au plus représenter des loups de prairies ou des chacals, a donné lieu à la supposition qu'il s'agit là de la preuve la plus ancienne de l'emploi du chien à la chasse,



Fig. 72. — Chasseur et chiens (?), Cueva de la Vieja, d'après BREUIL, SERRANO GOMEZ & CABRÉ AGUILO.

parce que deux autres peintures (fig. 72) parlent en faveur de cette interprétation.

Toutes deux montrent nettement un chasseur. A la vérité, dans un des cas (à gauche), il n'est que partiellement conservé, mais c'est justement cette figuration qui a le plus de valeur au point de vue de l'histoire culturelle. L'animal susceptible d'être interprété comme un chien, marche aux côtés immédiats du chasseur. Son appartenance aux canidés est indubitable. Le chasseur tient un arc sous un de ses bras et paraît toucher de l'autre main le dos de son compagnon. Dans la seconde peinture, le chasseur, la tête curieusement ornée, tient également un arc sous un de ses bras, et dans la main correspondante un paquet de flèches, tandis que l'autre main est libre. A la hauteur du genou, on voit une autre figure, qu'il n'est pas possible d'interpréter avec certitude, mais qui peut être regardée, problématiquement,

comme un chien auquel son maître demande de chercher. Les deux images — il n'y a pas de doute à ce sujet — ne sont pas assez nettes pour prouver l'existence d'un chien domestiqué et, qui plus est, utilisable à la chasse; mais elles ne peuvent pas passer inaperçues et fournissent une indication précieuse pour le jour où l'on disposera d'un matériel plus riche. La présence du chien n'est certainement prouvée que tout à la fin du Capsien, dans la presque île Ibérique. Menghin [p. 175] pensait qu'il ne pouvait être venu que du Nord, de la civilisation maglemosienne, car il est inconnu dans la patrie du Capsien, en Afrique. Son point de vue trouve un appui dans diverses découvertes, faites en Espagne, d'une industrie matérielle de caractère nettement nordique. Mais il ne s'est pas prononcé au sujet des peintures rupestres d'Alpera.

Nous revenons maintenant à l'Homme des amas coquilliers. Sa nourriture principale doit avoir consisté en mollusques; la chasse passait donc à l'arrière-plan. Elle n'était, en tout cas, pas le principal mode d'alimentation pour la population des amas coquilliers, comme pour les autres civilisations de l'âge moyen de la pierre. Mais elle paraît avoir été plus pratiquée sur le sol français que dans les stations danoises. Le séjour sur la côte, qui ne permettait que la pêche huître, favorisait naturellement la chasse au gibier aquatique. Il n'est donc pas étonnant que l'on trouve quantité d'ossements d'oiseaux des marais, des berges et nageurs dans les amas coquilliers, ceux des canards sauvages, des oies sauvages, des cygnes et des mouettes en constituant la majorité. Le bâton de jet aura été l'arme principale pour cette chasse au gibier à plume. La civilisation des amas coquilliers a livré de nombreuses massues courbes, qui, fréquemment, ressemblent au boumerang et ont probablement été maniées avec la même adresse que les massues de même genre des peuples incultes actuels. Les massues de bois à grosse tête, la caractéristique de toutes les industries à coups-de-poing, y étaient également nombreuses; les flèches et les arcs ne manquaient pas et auront précisément rendu des services dans la chasse aux oiseaux aquatiques. Les

pointes lithiques à tranchant transversal étaient de silex. Par contre, le harpon est rare; là où on l'a trouvé, il pourrait n'avoir été que le résidu de la civilisation maglemosienne sur le même territoire.

Les succès de la chasse au gibier aquatique ont été très favorisés par la connaissance de la construction d'embarcations. Une chasse aussi spécifiquement aquatique que celle de l'Amas-coquillien (Kjökkenmöddingen) doit avoir fait naître des méthodes de chasse parallèlement spécifiques, et cela d'autant plus que ces espèces d'oiseaux sauvages, en particulier les canards et les oies, sont, grâce à l'acuité de leurs sens, parmi celles qui se laissent le plus difficilement surprendre. Mais à cette époque, on ne connaissait pas seulement les lourds radeaux, difficiles à diriger, mais aussi les canots monoxyles, semblables à ceux des Amérindiens, faits d'une pièce d'écorce. Ce fait n'est pas sans importance, même pour la chasse. La connaissance de la construction d'embarcations doit avoir amené des modifications du mode d'existence, qui eurent leur répercussion quant au rôle de la chasse dans la vie des Hommes de l'âge lithique moyen. Les embarcations donnèrent plus d'importance à la pêche et à la chasse au gibier à plume. La possession d'accessoires aussi encombrants à transporter que des embarcations était un obstacle à une existence errante; elle attacha davantage à la terre, contraignit à une manière de sédentarité. Il n'est pas exclu que le passage du niveau économique de l'activité chasseresse supérieure à la vie paysanne, ait eu comme transition préparatoire une plus forte fixation au sol, où la pêche représentait une importante partie de l'entretien. Cette transformation devait déjà s'être opérée dans la civilisation maglemosienne, qui se servait du canot pour le transport, la chasse et la pêche.

Il est naturel de supposer que l'Amas-coquillien a aussi pratiqué la chasse aux oiseaux aquatiques au filet et à la glu. Des filets étaient depuis longtemps en usage pour la pêche; la préparation de glu n'était pas difficile, car le Campignien tardif était en possession de céramique. Mais les deux procédés offrent des possibilités tout à fait particu-

lières pour la chasse aux oiseaux maritimes. Les nombreux microlithes peuvent aussi avoir servi pour la chasse à la plume d'une façon ou d'une autre.

Parmi les autres espèces d'oiseaux, dont on trouve les restes dans les débris alimentaires, il faut encore mentionner le grand alque et le coq de bruyère, assez fréquent. Quant aux mammifères, objets de la chasse, les os du cerf, du chevreuil et du sanglier forment le 90 % du tableau total. Ces animaux jouent donc un rôle important dans la chasse terrestre, qui se poursuit tout au long de l'année. Il est étonnant que l'élan, qui était encore abondant aux temps de la civilisation maglemosienne, dans les mêmes régions, manque presque complètement. La grande retraite, dont nous poursuivrons les étapes au cours de notre histoire de la chasse, avait, vraisemblablement, déjà débuté à cette époque. En outre des animaux pourchassés pour leur chair, d'autres étaient estimés pour leur fourrure; on a trouvé, en effet, des os de loup, de renard, d'ours, de lynx, de martre, de porc-épic, de castor, de chat sauvage et de rat d'eau. Par contre, le lièvre manque presque complètement.

Nous devons nous contenter de ces indications en ce qui concerne les industries à coups-de-poing d'Europe; nous ne voulions que faire ressortir leur situation particulière et leur mission en tant que civilisations introductrices de l'agriculture. A côté d'elles, le troisième grand groupe culturel est constitué par les industries osseuses, qui, du Nord de l'Europe, se sont répandues sur tout le Nord de l'Asie et nous occuperont surtout sous la forme de la civilisation maglemosienne, dans son faciès du Nord et du Nord-Ouest de l'Allemagne. On peut aujourd'hui tenir pour certain que ces industries osseuses de l'âge lithique moyen occupent une position spéciale, bien que les instruments en lame ne leur fassent pas défaut et que les civilisations à lames comprennent, de leur côté, une industrie osseuse fort développée qui a donné lieu à toute une série d'instruments de formes analogues.

Le Nord de l'Europe a vu se développer une forme cultu-

relle, qui, d'après le nom d'une station d'Esthonie, s'appelle *civilisation de Kunda*¹. Elle s'étendait de la Russie du Nord, par la Finlande et la Pologne, jusqu'en Allemagne orientale et centrale. On admet qu'elle eut aussi des connexions avec l'industrie osseuse du Havelland. L'alimentation s'opérait principalement sur la base de la chasse et de la pêche; on y soupçonne des débuts d'élevage, mais sans preuves à l'appui. Le gibier principal était l'élan. Nous avons vu, au long de l'exposé qui précède, que chaque cycle culturel avait son gibier préféré, l'Aurignacien le mammoth, le Solutrén le cheval sauvage, le Magdalénien le renne et l'Azilien le cerf. Il en est de même des civilisations septentrionales de Kunda et de Maglemose, qui ont une prédilection pour l'élan. Ce petit tableau montre déjà que chaque cycle culturel avait sa chasse à elle, en rapports étroits avec les changements de climat, de faune et de technique des armes. Les stations de la civilisation kundienne livrent aussi, à côté de restes d'élan les os de l'aurochs et de sanglier, animaux du même milieu. Il est étrange qu'on y trouve aussi des os de renne, bien que, selon notre hypothèse, le renne eût déjà été repoussé, aux temps de l'industrie kundienne, dans des régions plus septentrionales. Il n'est donc pas impossible que les représentants de cette civilisation aient déjà eu une notion de l'élevage du renne. La question de savoir si le renne est, avec le chien, l'animal domestique le plus ancien, sera discutée plus loin. Mais vouloir expliquer la prépondérance des os d'élan, dans les amas de détritiques qui nous ont été conservés, par une domestication de cet animal est certainement une hypothèse osée. D'autres recherches sont nécessaires pour pouvoir porter un jugement à ce sujet².

L'arme classique de toutes les industries osseuses de l'âge lithique moyen était le harpon, dont on possède un grand nombre d'exemplaires, aux formes multiples. Cette richesse

1. Pour son importance en Allemagne du Nord, cf. SCHWANTES, *Nordisches Paläolithikum und Mesolithikum, Festschrift zum 50. Bestehen des Hamburger Museums für Völkerkunde*, Hambourg 1928, p. 214 sq.

2. Cf. aussi Fritz FLOOR, *Das kulturgeschichtliche Alter der Elchzucht*, *MITTEILUNGEN DER ANTHROPOLOGISCHEN GESELLSCHAFT IN WIEN*, t. 60, 1930, p. 366-369.

de formes permet de conclure que les engins de chasse, qu'armaient les harpons, devaient aussi différer d'aspect. On en trouve à anse ou épaississement qui étaient fixés à la hampe avec possibilité de s'en dégager. Ce mode d'action a été mentionné à propos de l'Aurignacien. D'autres ont au contraire une base qui s'amenuise; ils devaient être fixés, par deux ou trois, à une hampe. Ils sont aussi parfois si délicatement allongés qu'on ne peut les tenir, malgré leur longueur, que pour des pointes de flèches. Nous devons en outre à cette forme culturelle un grand nombre d'outils osseux qui étaient indubitablement des pointes de flèche. Des poignards et d'autres armes courtes d'estoc complétaient l'arsenal. Le matériel de cette industrie était généralement fourni par les bois ou les os de l'élan.

Nous ne devons pas pour cela oublier que les civilisations de l'âge lithique moyen se servaient du traîneau comme engin accessoire de chasse. On ne peut pas dire si les traîneaux conservés jusqu'à nous étaient tirés par des rennes ou par des chiens; ils permettaient en tout cas de transporter des charges ce qui n'était pas possible pour les civilisations à lames de cet âge lithique moyen.

La *civilisation de Maglemose*, qui avoisine à l'Ouest celle de Kunda, n'a pas un caractère aussi uniforme que cette dernière; elle disposait avant tout d'instruments de pierre variés, qui laissent reconnaître une influence de la part des industries à lames et à coups-de-poing de l'âge lithique moyen, de sorte que son caractère originel de civilisation à industrie osseuse en est quelque peu effacé. Elle s'est répandue sur les îles danoises et le Nord-Ouest de l'Allemagne. Les nombreuses stations de Seeland, du Holstein, etc., offrent un tableau clair de la vie des Maglemosiens. Comme pour les Hommes de l'industrie de Kunda, l'élan était le gibier principal, mais ils chassaient aussi le cerf, l'aurochs, le sanglier, le chevreuil, le castor, le lièvre et l'écureuil. La chasse aux oiseaux, qui, de façon générale, est d'importance restreinte pour l'âge lithique moyen, paraît avoir fêté une première apogée le long des côtes, grâce aux facilités qu'y

offrait la chasse maritime. Elle gagna encore en importance au Kjökkenmöddingien, dont l'aire, plus tardive, était identique. Mais au contraire de ce qui se passait pour cette dernière forme culturelle, l'alimentation en mollusques et poissons est fort restreinte, tandis que la chasse apporte une contribution d'autant plus importante à la sustentation. La présence d'un chien domestique est démontrée, mais, comme nous l'avons dit plus haut, il n'avait pas alors d'importance pour la chasse.

Notre connaissance de la technique des armes, au Maglemosien, est malheureusement insuffisante pour permettre d'en tirer des déductions relatives aux méthodes de chasse. Les instruments de bois se conservent très rarement, et les manches de hache, de pic et d'autres instruments nous manquent tout aussi bien que les bois d'arc; ce dernier a cependant dû avoir une grande importance pour le Maglemosien, ainsi qu'il est permis de l'inférer du développement de la chasse à la plume. Nous pouvons le mieux en suivre le développement d'après les nombreuses formes de pointes de flèche, à tranchant tantôt longitudinal, tantôt transversal, qui présentent certaines analogies avec les microlithes du Tardenoisien et de l'Azilien. Il est probablement erroné d'avoir supposé que ces petites pointes de silex pussent aussi coiffer les harpons d'os. Elles ne doivent avoir servi que comme pointes de flèche. La forme à tranchant longitudinal est caractéristique pour le Maglemosien et manque dans l'Amas-coquillien. L'attaque de grandes pièces de gibier avec des flèches est prouvée par la découverte du squelette d'un aurochs atteint de pointes de silex et trouvé dans le marais de Jyderup, paroisse de Vig¹. Trois flèches étaient encore plantées dans la poitrine de l'animal; deux côtés présentaient des cicatrices avec de petits éclats de silex. Les flèches avaient vraisemblablement une robustesse en rapport avec la dimension de l'animal, mais leur pointe offrait aussi le long tranchant longitudinal, avec arête oblique den-

1. N. HARTZ & H. WINGE, *Om urozen fra Vig*, Aarb. 1906, p. 225-6. — Hjalmar LARSEN, *Vig*, dans le EBERTS REALLEXIKON DER VORGESCHICHTE, t. 14, 1928-1929, p. 169.

telée au verso. Une réplique de la trouvaille de Vig est la découverte d'un squelette d'élan presque complet dans un marais près de Taaderup¹ et relevant de la fin de la civilisation maglemosienne. Une pointe d'os cassée, finement dentelée, se trouvait sous les ossements de l'avant-train. L'élan, un mâle, semble s'être jeté dans le marécage pour échapper à ceux qui le traquaient et y avoir trouvé sa fin².

Nous ne quitterons pas le cycle des civilisations osseuses sans jeter encore un coup d'œil rapide sur celles à *céramique peignée*, dont l'influence en Prusse orientale et en Silésie se laisse dûment constater. Le fait que l'aspect de la céramique a été promu critère d'un groupe de civilisations montre que nous nous trouvons à l'issue du Mésolithique et au seuil du Néolithique. Même si cette limite est graduelle et si l'on devait être en désaccord à son sujet, les civilisations à céramique peignée n'en doivent pas moins être mentionnées en connexion avec l'âge lithique moyen, parce que leurs porteurs appartiennent à un niveau économique qui ressortit encore pleinement à cet âge moyen. C'étaient des Hommes dont l'économie reposait sur une activité chasserresse supérieure. Ils se sont maintenus tels jusqu'en plein Néolithique. En Silésie³, par exemple, nous voyons les potiers de la céramique peignée et de la céramique pointillée se révéler encore chasseurs et pêcheurs à une époque où vivent déjà, à côté d'eux, des agriculteurs caractérisés. Ils conservèrent donc, en plein âge lithique récent, une forme d'existence datant de l'âge moyen.

L'aire des civilisations à céramique peignée s'étendait sur la Scandinavie, la Finlande et de vastes régions de la Russie. Là où il est possible de les observer pures d'influences étrangères, on ne constate pas trace de culture du sol. Ce n'est

1. ODUM, *Et Elsdryfund fra Taaderup paa Falster*, DANM. GEOL. UND. R. IV, t. 1, n° 11, 1920. — Hjalmar LARSEN, *Taaderup*, dans l'EBERTS REAL-LEXIKON DER VORGESCHICHTE, t. 13, 1928-1929, p. 163.

2. Il n'est pas extrêmement rare de trouver des ossements où sont enchaînés des pointes de silex, enrobées par le processus de guérison. Cf. L. PFEIFFER, *Steinzeitliche Technik...*, Iéna 1912, p. 195-196.

3. Fr. G. SCHWENDT, *Jagd und Fischfang der Vorzeit*, Oppeln 1930, p. 8.

que plus tard que cet élément dut leur être apporté, et qu'elles manifestèrent une activité paysanne. Nous reviendrons sur cet aspect de transition à attribuer aux civilisations du Néolithique et mentionnerons les œuvres d'art qu'on lui doit.

Tel est le tableau d'ensemble des civilisations de l'âge lithique moyen qui doivent être rapportées à la contrée qui sera un jour le point de départ d'une chasse spécifiquement allemande. Nous avons en particulier suivi la grande vague des civilisations à lames, qui se manifestent le plus nettement à l'Aurignacien. Au Solutrén, on remarque une influence des civilisations à coups-de-poing, qui, au Magdalénien et à l'Azilien fait de ces industries des complexes mixtes dans lesquels on trouve les éléments des deux grands courants culturels. Mais, en même temps, ils donnent lieu à des produits qui leur sont propres et qui ne peuvent résulter que d'une influence réciproque. C'est pourquoi, pour la chasse, des civilisations comme le Solutrén et le Magdalénien ont été toutes deux, similairement, des phénomènes complexes. Leur technique de la chasse offre l'amalgame d'une civilisation de lances, qui était peut-être la plus pure à l'Aurignacien, avec des civilisations à coups-de-poing caractérisées par la massue, et dont nous admettons aussi qu'elles possédaient, spécifiquement, un grand nombre de méthodes de piégeage. L'arc est enfin le représentant d'un troisième courant venu d'Afrique avec le Capsien. L'Azilien s'est révélé civilisation typique de transition, sans faculté formative qui lui soit propre, et présente un mélange des éléments les plus divers où se préparait la nouvelle ordonnance économique du Néolithique. Les industries à coups-de-poing de l'âge lithique moyen acquièrent leur signification par le fait que la culture du sol y est intégrée. Si cela ne se remarque pas au cours de leur première poussée, cette nouvelle forme économique marque d'autant plus fortement leur seconde vague. Nous sommes enclins à admettre que sa marche en avant a eu lieu par les pays balkaniques. Les industries osseuses s'accompagnaient par contre de l'éle-

vage, qui doit avoir pris naissance chez elles. Elles ont, comme animal domestique le plus ancien, le chien, qui a été, depuis, adopté par toutes les formes culturelles ¹.

Il est plus facile pour l'âge lithique moyen que pour le Paléolithique inférieur, d'établir des **comparaisons avec l'ethnographie moderne**. Le tableau que nous en pouvons brosser, sur la base des éléments matériels qui nous sont conservés, ne devient souvent vivant que par les reconstitutions que permettent les comparaisons. Les civilisations totémiques sont la réplique des formes culturelles à lames de l'âge lithique moyen, dont l'économie s'est révélée une activité chasserresse supérieure. Nous entendons par là des civilisations dans lesquelles certaines divisions tribales attribuent leur origine à un symbole, animal en général. Nous mettons les civilisations matriarcales, dispensatrices de la première culture du sol, en regard des formes culturelles à coups-de-poing, et les civilisations d'éleveurs en regard des formes culturelles à industrie osseuse. Ces trois groupes sont encore vivants aujourd'hui.

Les civilisations totémiques — cycle culturel du totem — qui méritent une attention particulière, parce que leurs représentants en sont encore complètement au stade de la chasse et de la cueillette, et se rapprochent ainsi le plus du type de l'Homme de l'âge lithique moyen, sont répandues sur de vastes espaces de l'Australie et de l'Océanie. On trouve aussi des éléments totémiques dans le Nord de l'Asie, en Inde, en Afrique et en Amérique. L'élevage et la culture du sol sont encore inconnus; l'alimentation est uniquement basée sur la chasse, la pêche et la cueillette. Lips [p. 262] a montré que les pièges à poids sont propres à ce cycle culturel, pièges dont nous avons parlé à propos du piégeage à l'Aurignacien. Il les attribue particulièrement aux cycles culturels totémique et arctique. Nous avons dit que nous soupçonnions déjà une technique du piégeage dans les formes culturelles à coups-de-poing du Paléolithique

1. A l'exception de la forme culturelle proprement tasmanienne, qui l'a ignoré jusqu'à son extinction, à la fin du XIX^e siècle. — *Note du traducteur.*

inférieur. Cela n'est pas un obstacle à ce que tel ou tel autre système ait acquis une situation particulière dans l'une ou l'autre des civilisations. Toute civilisation se livre à un certain piégeage. Il n'est pas non plus impossible que le premier grand courant des coups-de-poing de l'âge lithique moyen, qui se fait sentir en Europe à partir du Solutréen, sans cependant aboutir déjà à la culture du sol, ait provoqué un nouveau développement de la technique du piégeage, qui trouve son expression dans les peintures et les dessins du Magdalénien. En ce qui concerne la technique des armes, nous la voyons suivre, dans les civilisations totémiques, la même voie que dans les formes culturelles à lames du Paléolithique inférieur et le cycle culturel tasmannoïde qui leur correspond : ce sont des civilisations à poignards et à lances, qui se perfectionnent et aboutissent au propulseur. Ce dernier est typique pour le cycle culturel totémique. L'arc et la massue lui sont par contre étrangers. Si nous comparons ce tableau à celui des civilisations à lames de l'âge lithique moyen, les concordances en sont patentes.

Les civilisations de la première culture du sol se livrent à cette dernière activité à côté de la chasse. Elles démontrent, ce que les civilisations totémiques chasseresses révéleraient plus difficilement, que l'économie humaine se dégage des facteurs extérieurs à la sphère d'influence humaine dont elle dépend à l'origine. Il vaudrait la peine de considérer sous cet angle, d'une part la technique de la chasse des civilisations totémiques, d'autre part celle des civilisations anciennes cultivatrices, enfin celle des civilisations anciennes d'élevage. Il doit s'être produit ici des changements de structure non seulement par rapport aux méthodes de la chasse, mais aussi quant à la conception de son sens et de son but.

Techniquement, les anciennes civilisations cultivatrices sont celles de la hache et de la massue; les poignards et les piques n'y jouent pas un rôle important. Par contre, les bois de jet dans le genre du boummerang leur appartiennent. Parmi les pièges, ceux à ressort en fouet leur sont propres. Lips [p. 263] les attribue formellement au cycle culturel de

la première «cultivation»¹ et démontre qu'il ne s'agit pas là d'un système capable de remplacer les pièges à poids. Le montage des pièges à ressort en fouet et leur emploi de préférence pour le petit gibier exigeaient une plus grande sédentarité des trappeurs que les autres systèmes. Aussi ces pièges ne pouvaient-ils se développer que dans les premières civilisations cultivatrices. Là où la chasse et la cueillette sont la méthode unique ou déterminante d'alimentation, ce sont les pièges à poids qui prédominent, tandis que ceux à ressort en fouet n'y jouent qu'un rôle effacé. Étant donné la parenté de ces derniers avec l'arc, nous ne pouvons soupçonner leur présence que dans le Capsien, parmi les civilisations de l'âge lithique moyen, car nous n'avons pas pu constater de lien entre les industries osseuses et les pièges à ressort en fouet.

Les industries osseuses de l'âge lithique moyen se laissent comparer, sous plus d'un rapport, aux *anciennes civilisations pastorales*, qui persistent aujourd'hui chez divers peuples de l'Asie septentrionale, et, de la façon la plus pure, chez les Samoyèdes du Nord et les Lapons. L'élevage est l'élément fondamental de leur économie; même si la chasse et la cueillette n'y ont pas disparu, c'est le pastourage qui est la manifestation caractéristique de ce cycle culturel. L'élevage primitif s'accompagne d'une existence nomade. Le premier animal domestique fut le chien, que la civilisation maglemosienne introduisit en Europe. Sa prompte adaptation et son penchant à se répandre à l'état semi-sauvage l'ont rapidement associé aux autres formes culturelles. Mais on a des raisons de croire que le renne fut le premier animal domestiqué pour son utilité économique. Nous reviendrons sur les possibilités de cette domestication dues à la chasse. Le renne est la pierre angulaire des civilisations paléopastorales de l'époque moderne. Menghin met la préférence accordée au bois et à l'os, pour tous les ustensiles, sur le compte de la vie nomade et de la nécessité de disposer d'objets incassables par le transport. La découverte du traîneau relève des mêmes connexions.

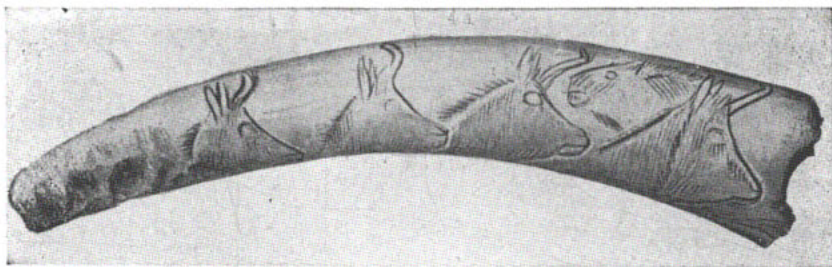
En ce qui concerne les armes des anciennes civilisations

1. Cf. note de la page 302.

pastorales, c'est l'arc qui occupe la première place. Nous avons mentionné le fait à propos des industries de Kunda et de Maglemose, ce qui a son importance par rapport aux industries osseuses du Paléolithique inférieur (nous avons comparé ces dernières aux civilisations sibéro-esquimoïdes d'aujourd'hui). Comme il n'est cependant pas douteux que c'est à partir de celles-ci que se sont développées les anciennes civilisations pastorales, il reste à savoir si ces dernières n'ont pas reçu l'arc des premières. L'hypothèse que nous avons exprimée de pouvoir déjà considérer l'industrie osseuse alpine de l'âge lithique ancien comme une forme de chasse à l'arc, gagnerait en vraisemblance. Les civilisations osseuses de l'âge lithique moyen connaissaient probablement l'arc renforcé et l'arc composé¹. Les pointes de flèche, dans les anciennes civilisations pastorales d'aujourd'hui, sont d'os ou de bois, rarement de pierre. De plus, la pique est, pour elles, une arme importante à la chasse. La pointe est façonnée comme un poignard ou un couteau. La pique est, bien entendu, employée aussi en connexion avec le harpon; similairement à ce qu'on pourrait supposer pour les civilisations côtières de l'âge lithique moyen, le harpon n'est pas relié par une corde à la hampe; il en est indépendant, mais muni d'une vessie natatoire.

Le lien étroit entre la civilisation esquimoïde et celle des anciens pasteurs ne se manifeste pas seulement dans la technique des armes — toutes deux ont l'arc, la lame et le poignard comme armes principales — et par l'emploi de l'os comme matière première principale, mais aussi par l'analogie des conceptions religieuses. L'offrande aux dieux y revêt la forme de sacrifices du crâne ou des os longs de pièces importantes de gibier. La vie nomade fait que les anciens pasteurs perdent très lentement leurs vieilles coutumes. Ils n'ont pas été soumis aux grandes transformations spirituelles et matérielles qu'apportait la sédentarité des peuples cultivateurs. Aussi est-ce chez eux que pouvaient se conserver des éléments culturels, relevant, comme forme et comme essence, d'un niveau très ancien.

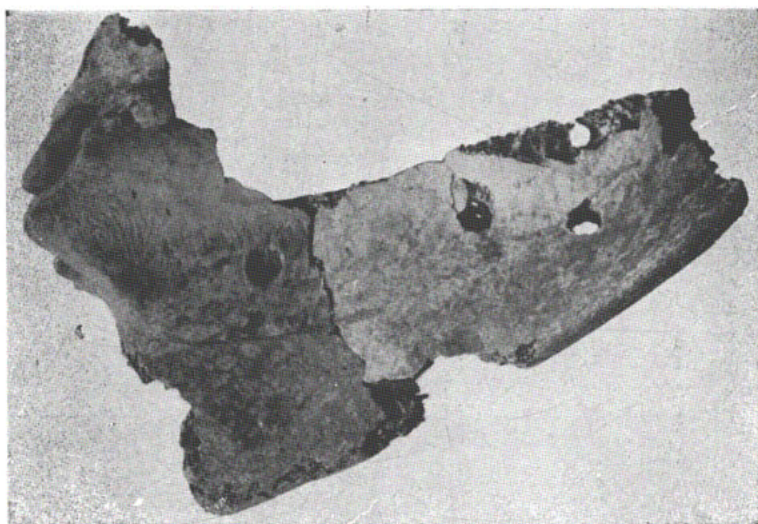
1. Cf. note de la page 79.



a) Chamois. Grotte de Gourdan près Montréjau (Haute-Garonne). D'après Piette.



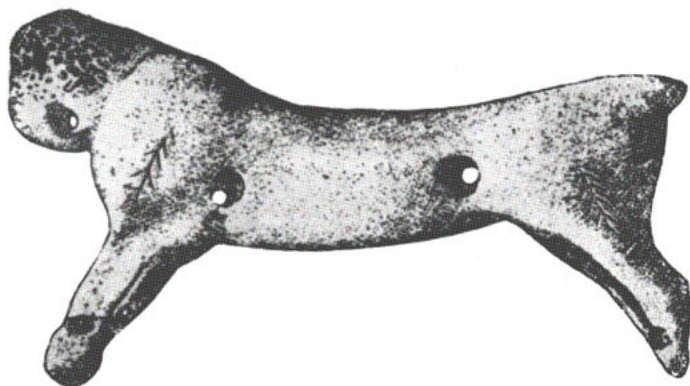
b) Bassin d'une perdrix des neiges présentant des traces de blessures par armes de jet (côté entrée). Fouilles de Meiendorf. D'après Rust.



c) Sternum de grue présentant quatre blessures par armes de jet. Fouilles de Meiendorf. D'après Rust.



a) Sorcier portant une tête de cerf comme masque.
Grotte des Trois Frères (Ariège). D'après Begouen & Breuil.



b) Statue de félin ornée de flèches gravées. Isturitz. D'après Passemard.

Si nous considérons l'ensemble, nous ne manquons pas de preuves pour montrer la correspondance des trois grands cycles culturels de l'âge lithique moyen avec les cycles primaires actuels. Ils sont une claire réplique l'un de l'autre, et ce serait se livrer à une enquête profitable que de rechercher jusqu'à quel point les méthodes de chasse qui subsistent dans les civilisations primaires d'aujourd'hui ont été le propre des civilisations correspondantes de l'âge lithique moyen. Nous avons montré que l'élément principal de toutes les civilisations de cet âge était un rapport nouveau entre l'Homme et la nature. Ce nouveau rapport est la base sur laquelle s'établissent son mode de vie, une forme économique qui commence à être régie par sa volonté, ainsi qu'une organisation sociale correspondante. L'Homme de l'âge lithique moyen était essentiellement un chasseur, comme on peut le dire de l'Homme des civilisations totémiques, à savoir un chasseur pour lequel la chasse détermine réellement la forme économique de l'existence. Mais il serait erroné de penser qu'il s'adonnait à des expéditions sans fin, qu'il errait sans plan et qu'il parcourait des distances illimitées. Les trouvailles faites rendent plus vraisemblable d'admettre qu'il se limitait à un district plus ou moins déterminé où il se maintenait, séjournant là où la nourriture était abondante. Le chasseur des civilisations totémiques nous offre le même tableau. Il reste là où la table est richement servie; mais là où il lui faut conquérir journellement le nécessaire, il erre de droite et de gauche, à l'intérieur certes des limites territoriales de son clan, comme il a dû en être de l'Homme des civilisations de l'âge lithique moyen dans les sévères conditions où il vivait. Cela nous mènerait trop loin de montrer l'étonnante analogie, dans le domaine de la technique des armes, entre les civilisations à lames de l'âge lithique moyen et les civilisations totémiques primaires : prédominance du poignard et de la lance, ressemblance des formes, présence du propulseur, absence de la flèche et de l'arc; nous devons nous contenter de la constatation de cette concordance.

Les civilisations à coups-de-poing de l'âge lithique moyen

apportent un nouvel élément à ce tableau comparatif général. Les détails montrent l'analogie essentielle qui les réunit aux civilisations cultivatrices inférieures d'aujourd'hui. Si le matériel des trouvailles ne trahit pas cette analogie au premier coup d'œil, il ne faut pas oublier que l'Europe, à l'époque qui nous occupe, était soumise à des conditions climatiques particulièrement défavorables au développement de la culture du sol. Cependant, c'est déjà au Magdalénien que doivent s'être réalisées les premières tentatives de culture du sol, encore plus manifestes à l'Azilien. Il ne s'agit pas d'insister sur ce facteur, car ce serait donner à ces civilisations un caractère qu'elles n'ont pas. Ce qui importe, c'est simplement de retenir l'élément nouveau qui apparaît, afin de caractériser spirituellement les représentants de ces civilisations. Ce n'est pas le développement de la culture du sol qui compte, mais le fait de son apparition. Il faut se souvenir que toutes les civilisations à coups-de-poing de l'âge lithique moyen, qui, de toute façon, ont le caractère de civilisations mixtes, reposaient, économiquement, sur la chasse. Ce qui importe donc, c'est de se rendre compte de ce qui se prépare et amènera par la suite une nouvelle forme économique.

Les circonstances climatiques expliquent que les civilisations à coups-de-poing occidentales du Mésolithique révèlent mieux l'influence de la culture du sol que celles de l'Orient. Leur outillage laisse soupçonner, avec un très fort degré de vraisemblance, qu'il servait à cette culture. Leurs représentants ont certainement été déjà sédentaires. La technique des armes et des instruments permet des parallèles, comme il a été possible d'en établir plus haut entre les civilisations à lames et les civilisations totémiques. Au lieu du poignard et de la lance, on a la massue et la hache, dans leurs formes spéciales, ainsi que la massue coudée, commune aux civilisations cultivatrices.

Enfin les parallèles entre les civilisations osseuses de l'âge lithique moyen et les civilisations inférieures pastorales ne sont pas moins patents. C'est le cycle des civilisations à industrie osseuse qui introduisit le second nouvel élément

important dans l'ancienne économie. Si toutes les hypothèses formulées à ce sujet ne sont pas encore confirmées, il n'en est pas moins vrai que c'est ce cycle culturel qui a donné le chien aux autres civilisations. Il est le premier animal domestique, comme il y a possibilité aussi que le renne ait été le premier animal domestique d'utilité économique. Il n'est pas non plus improbable que la domestication de l'élan, qui a été un animal de trait apprécié dans le Nord de l'Europe et de l'Asie, puisse être mise à l'actif de ce cycle culturel. C'est donc aux anciennes civilisations à industrie osseuse que l'on doit l'élevage. Leurs représentants étaient des nomades aux déplacements à grand rayon. Des moyens de transport comme le traîneau, pour le parcours de grandes distances, sont leur invention. Leurs armes sont la lance et le poignard, mais surtout l'arc. C'était aussi la chasse qui était à la base de l'alimentation. S'il semble que l'élément ancien de l'élevage ait acquis précocement de l'importance dans les industries osseuses, il faut d'autre part insister sur le fait que ce groupe culturel n'a pu s'affirmer que tardivement parmi les civilisations de l'âge lithique moyen. Au cas où ce groupe aurait eu quelque influence sur le Magdalénien, elle ne pourrait avoir été que faible. La patrie du groupe était la Russie septentrionale et centrale, où il se mêla aux civilisations locales à lames. Il ne se répandit en Europe que vers la fin de la période glaciaire, tout d'abord naturellement en Finlande, dans les États baltes et en Allemagne du Nord; là, il se rencontre avec les civilisations à lames, dont les porteurs suivent le retrait des glaces, et avec le courant puissant des premiers cultivateurs du sol. Les civilisations qui naissent de ces rencontres, le Maglémorien, l'Amas-coquillien, etc., ont donc le caractère de civilisations mixtes, dans lesquelles sont mêlés les éléments des trois grands courants, avec prédominance, selon les cas, de l'un ou l'autre de ces derniers. Cette interpénétration donna, après une gestation de six à huit mille ans au début du troisième millénaire avant notre ère, deux nouvelles civilisations déterminées, l'ouraliennne à l'Est, à céramique peignée, l'indogermanique à l'Ouest, à manifestations nordiques.

Nous sommes alors au seuil de la période récente. Le grand tournant qui s'effectue, les nouvelles formes économiques, et, pour nous, le rôle différent que joue la chasse dans la vie de l'Homme, exigent une coupure. L'étape primitive de l'activité chasseresse au Paléolithique inférieur, son développement en une chasse systématiquement pratiquée à l'âge lithique moyen, avec accompagnement de cueillette puis de l'ébauche de la culture du sol, se sont jusqu'ici déroulés devant nos yeux. Mais un monde nouveau s'ouvre avec le passage à la période récente. Tout ce qui existe culturellement subit une puissante transformation : les rapports avec la divinité, avec la nature, avec les autres Hommes, avec les animaux ; tout se modèle différemment et nous place devant la question de l'origine et de l'avenir de cette nouvelle étape : le Néolithique.

CHAPITRE III

LES ESPÈCES ANIMALES CHASSÉES

Avant de nous occuper de la technique de la chasse, il nous faut rapidement passer en revue les espèces animales qui ont servi de gibier aux Hominidés du Paléolithique inférieur puis aux Hommes du Paléolithique supérieur — au cours donc des formes culturelles qui ont précédé l'Azilien. On ne comprendrait pas la technique de la chasse si l'on ne disposait pas du tableau de la faune au milieu de laquelle elle prit corps. La durée considérable de cette période et les changements climatiques qui s'y réalisèrent produisirent de telles modifications animales qu'il est nécessaire d'établir, préliminairement à l'étude culturelle, les correspondances de l'animal, du climat et du site. Pour les périodes postérieures de l'histoire de la chasse, nous considérerons comme connue la faune correspondant à une vénerie donnée, mais nous ne pouvons pas en faire autant relativement au monde animal du Diluvium ou Pléistocène ¹. La plupart des animaux de cette faune sont éteints ou ont émigré; seule une minorité insignifiante demeure encore chez nous et ce sont en général des espèces qui, au Pléistocène, avaient, pour la chasse, une signification bien inférieure à celle d'aujourd'hui.

Nous n'avons pas l'intention de fournir un tableau de toute la faune du Pléistocène — cela mènerait trop loin. Ce qui importe, c'est de connaître les espèces qui étaient un gibier, qui donnaient lieu à l'activité des Hominidés. Et nous sommes, ce faisant, encore loin de prétendre écrire un manuel de la faune chassée au Pléistocène, parce que ce

1. Nous rappelons qu'en géologie le Quaternaire comprend : a) le Diluvium ou Pléistocène qui correspond au Paléolithique plus Mésolithique de l'archéologie préhistorique; b) l'Alluvium ou Holocène qui correspond au Néolithique plus Age des métaux de l'archéologie préhistorique, protohistorique (premiers métaux) et historique. — *Note du traducteur.*

qui est spécifiquement zoologique n'a ici qu'un intérêt secondaire. Ce dont il s'agit, c'est de broser l'arrière-plan de la fresque de la chasse préhistorique : le rite et la faune de cette chasse. Des détails ne seront nécessaires que pour les espèces éteintes, qui, habituellement, échappent à notre attention, mais qui doivent passer pour caractéristiques de certaines formes de vénerie et méritent, pour le rôle qu'elles ont joué, d'être prises en considération.

Il nous a semblé utile, pour la compréhension du sujet, d'appliquer ici le même principe que pour l'énumération des civilisations et le développement de la technique des armes, celui d'une division se tenant aussi près que possible de la coupure opérée entre les civilisations de l'âge lithique ancien (Paléolithique inférieur) et de l'âge lithique moyen (Paléolithique supérieur et Mésolithique). Ce faisant nous nous sommes efforcé de tracer un tableau qui ne soit pas affecté par la controverse, encore inapaisée, quant au nombre et à la durée des époques glaciaires et interglaciaires. Nous ne méconnaissions pas la valeur qu'aura la solution de ce problème pour l'histoire de la chasse préhistorique, mais il ne semble pas adéquat de s'en tenir à un schéma plutôt qu'à un autre tant que les uns et les autres sont susceptibles de critiques.

Le Préchelléen au sens large, Paléolithique inférieur précocé, révèle une faune mammalienne de caractère ancien qui ne peut renier ses origines pliocènes. Le climat, tempéré, paraît, jusqu'au Chelléen, ne pas avoir été affecté par les puissantes oscillations qui devaient se manifester en relation avec la période glaciaire. Les trouvailles révèlent que le Préchelléen et le Chelléen se déroulèrent au cours d'une période uniforme de chaleur. Nous pouvons nous contenter d'une brève mention des animaux du Préchelléen parce que nous n'avons pas de connaissances certaines sur la technique de chasse qui leur était appliquée. Seul se détache, parmi eux, l'éléphant de la forêt (*Elephas antiquus*), que nous rencontrerons d'ailleurs encore et dont nous devons nous occuper en détail. Il est accompagné d'une espèce ancienne de rhinocéros (*Rhinoceros elruscus*), d'une espèce

chevaline (*Equus mosbachensis*) et de quelques ours (*Ursus arvensis*, *Ursus Deningeri*), qu'il faut compter comme gibier de l'Hominidé du Paléolithique précoce.

Le climat chaud du Préchelléen se maintient au Chelléen et à l'Acheuléen qui lui succèdent. Nous nous trouvons au premier grand interglaciaire après l'ancienne glaciation du Quaternaire inférieur avec son antique faune des steppes, dont nous pouvons ne pas nous occuper parce qu'elle existait avant que nous ayons les premiers symptômes d'une chasse des Hominidés. La faune pliocène s'éteint au Chelléen et le monde animal acquiert son caractère vraiment pléistocène. La forme jeune de l'éléphant des forêts (*Elephas antiquus*), qui s'est entre temps développée, est pour nous le centre de l'intérêt. L'animal qui, à côté de lui, nous retient le plus, est le rhinocéros de Merck (*Rhinoceros Merckii*), qui a pris la place du rhinocéros étrusque. Il vit avec l'hippopotame, un animal également des pays chauds, dont la seule présence permet déjà des déductions relativement au climat du temps du Chelléen.

La steppe a disparu du centre de l'Europe, remplacée par des districts boisés, qu'habite la faune typique de l'interglaciaire chaud. Cela ne signifie nullement que le pays soit couvert d'une seule et immense forêt; c'est plutôt un aspect de parc où les bois succèdent aux broussailles et aux prairies. Nous y rencontrons aussi des animaux que nous retrouverons dans la steppe, les cervidés, dont le cerf géant à côté du cerf courant et du chevreuil, les bovidés primitifs, l'ours brun et un certain nombre de petites espèces telles que le castor, le chat sauvage et le lynx. Par contre, les représentants caractéristiques de la toundra, des régions arctiques, liées au froid et à la glace, comme le mammoth et le rhinocéros laineux, font défaut. D'autres pachydermes ont pris leur place, qu'il faut considérer comme des représentants typiques de la période chaude.

La forme ancestrale de l'éléphant pléistocène est l'*Elephas meridionalis*, qui fait son apparition au Pliocène supérieur d'Europe et passe à bon droit pour le plus grand mammifère terrestre qui ait jamais existé. Il était plus fréquent

dans le Sud que dans le centre de l'Europe, mais on a prouvé son existence en Angleterre. Deux formes dérivent de lui au début du Pléistocène, l'éléphant des forêts ou *Elephas antiquus*, assez constant, le gibier de premier plan des Homi-nidés du Pléistocène et le très variable *Elephas trogontherii*, dont est dérivé, à son tour, forme spécialisée de la steppe, l'*Elephas primigenius* ou mammouth. C'est l'*Elephas anti-quus* qui nous intéresse surtout; son domaine s'étendait sur des territoires boisés, tandis que l'*Elephas trogontherii* était déjà un habitant des steppes. Nous trouvons déjà l'éléphant des forêts, chassé par l'Hominidé de Mauer, au Pléistocène inférieur. L'éléphant antique, de plus de cinq mètres de haut, dépassait même les plus puissants mammouths. Ses défenses géantes, peu recourbées, qui atteignaient à la base un diamètre d'un quart de mètre, saillaient de cinq mètres, donc un bon mètre de plus que chez le mammouth. Cette croissance exagérée, et que ne légitimait pas l'entretien de la vie, amena une structure particulière, d'apparence presque peu naturelle, de l'avant-train. Chaque membre dut se conformer à cette formation. Des vertèbres cervicales géantes s'adaptaient au crâne. Les pieds des extrémités antérieures, sur lesquels reposait la charge principale, atteignaient un diamètre de plus d'un demi-mètre. Une bouche large de près d'un mètre et une trompe appropriée correspondaient à la forme du crâne. La tête paraissait porter une sorte de capuchon du fait d'un puissant bourrelet osseux descendant du front. La ligne du dos partait d'une manière de bosse entre les omoplates, auxquelles s'accrochaient les muscles formidables qui soutenaient la tête. On suppose que la peau de l'éléphant des forêts était nue, étant donné que le climat ne nécessitait pas une fourrure.

Les rhinocéros accompagnent constamment l'éléphant. De même que le *Rhinoceros antiquitalis*, amateur de froid, accompagne le mammouth, le rhinocéros de Merck (*Rhinoceros Merckii*), vraisemblablement apparenté à celui encore actuel d'Afrique, est le pendant de l'éléphant des forêts. La forme pléistocène la plus ancienne est le *Rhinoceros etruscus*; nous le trouvons à Mauer, Mosbach, Süssenborn

et autres stations du Paléolithique inférieur. C'est de lui que descend, tout d'abord sous l'aspect d'une forme précoce qui vit côte à côte avec lui, le rhinocéros de Merck. La forme arctique *Rhinoceros antiquitatis*, dont on ne distingue pas nettement les liens phylogénétiques, apparaît comme le contemporain du rhinocéros de Merck au Pléistocène moyen. Le rhinocéros de Merck était de grande dimension, haut sur pattes et portait, comme le rhinocéros laineux, une seconde corne postérieure qui atteignait presque la longueur de l'antérieure. Il était répandu sur toute l'Europe et paraît ne pas être exclusivement lié au climat chaud, bien qu'il soit principalement associé à l'éléphant des forêts. Il doit avoir survécu à ce dernier et être resté plus longtemps sur le territoire où ils avaient habité en commun. Un hippopotame (*Hippopotamus major*), qui n'atteint pas tout à fait à la taille de celui, actuel, d'Afrique, peuplait avec lui les grands marais de l'époque interglaciaire. C'était nettement un animal de climat chaud, sans grande importance pour la chasse et qui, aux premières approches du froid, a précocement abandonné l'Allemagne du Sud.

Avant de nous occuper de la faune de la steppe et de la toundra, plus significative pour l'histoire de la chasse préhistorique que celle des époques interglaciaires, nous devons mentionner les espèces animales communes aux deux aspects du milieu. Il s'agit avant tout des carnassiers, en grande partie indépendants de la nourriture végétale, qui ne s'en tiennent donc pas à des limites géographiques précises et apparaissent partout où il y a à manger. Le groupe le plus important pour nous est celui des ur-idés, parmi lesquels l'ours des cavernes et l'ours brun jouent un grand rôle comme gibier du chasseur du Pléistocène. Ils descendent tous deux de la forme pliocène de l'*Ursus arvensis*, que l'on trouve encore, en Allemagne centrale, à Mosbach et à Mauer. La petite variété de l'*Ursus etruscus* existait en même temps. L'*Ursus arvensis* donna naissance à l'*Ursus Deningeri* du Pléistocène inférieur, lequel conduit à l'ours des cavernes (*Ursus spelaeus*) du Pléistocène supérieur. L'ours brun (*Ursus arctos*) ne paraît pas être un parent

immédiat de celui des cavernes, mais remonter à l'*Ursus etruscus*. L'ours des cavernes, qui doit être considéré comme caractérisant le Moustérien vu son abondance momentanée et son rôle économique, ressemblait, par la taille et l'aspect, à l'ours grizzly actuel de l'Amérique du Nord. Il fut le plus fort représentant de son genre. Un mâle adulte atteignait, debout, presque deux mètres et demi. Ses os étaient grands et lourds, le crâne particulièrement massif, plus bombé chez le mâle que chez la femelle, de taille plus réduite. Nous savons peu de chose de son « caractère »; on doit admettre qu'il ressemblait à son cousin plus petit, qui n'attaque pas volontiers l'Homme et préfère fuir, mais qui, provoqué et blessé, peut devenir très dangereux. Il doit avoir été, en somme, un animal paisible, sans quoi, toute une forme culturelle du Paléolithique inférieur n'aurait pu être échafaudée sur la chasse de cette espèce. Les molaires usées permettent de tirer la conclusion qu'il se nourrissait de végétaux, en particulier de baies et de racines, encore plus que l'ours brun. Le matériel abondant, qui nous renseigne sur l'ours des cavernes, a permis la reconstitution de nombreux squelettes complets. De plus, des empreintes de pas ont aussi été conservées. On peut encore prouver la présence de l'ours des cavernes au Solutrén final, tandis qu'il ne survivait plus au Magdalénien. Il doit s'être éteint à l'époque de transition entre ces deux civilisations. Aussi les gravures et peintures des cavernes du Sud de l'Europe (fig. 73) se rapportent-elles de façon prépondérante, si ce n'est exclusive, à l'ours brun plus petit, qui apparaît, pour ainsi dire incontinent, au Pléistocène moyen et offre d'emblée une grande ressemblance avec la forme actuelle. Il est d'abord rare, mais se multiplie et se révèle, au Magdalénien, la seule espèce d'ours de l'Europe centrale. Le profil du crâne permet, pour la majorité des œuvres d'art de l'âge lithique moyen, de déterminer facilement l'espèce représentée. Le crâne de l'ours brun est plus plat que celui de l'ours des cavernes, dont la tête apparaît beaucoup plus élevée du fait du front bombé, ce qui permet de les reconnaître sans peine. Par endroits, l'ours brun était déjà très nombreux

à l'époque où dominait encore celui des cavernes, mais c'est au postglaciaire que le brun manifeste sa plus grande extension.

Les félidés, dont le lion des cavernes (*Felis spelæa*) était le type le plus imposant, étaient moins importants pour l'entretien du ménage des chasseurs du Paléolithique. Ce chat géant dépassait d'un tiers la taille du lion actuel, mais il a toujours été rare et jamais aussi nombreux que l'ours des cavernes. Il apparaît dans les stations de Mosbach et de Mauer, a habité dans toute l'Europe pendant la période



FIG. 73. — Ours brun, Les Combarelles, d'après CAPITAN, BREUIL & PEYRONY.

glaciaire, mais préférerait probablement des contrées plus méridionales. Sa disparition en Europe centrale débute avec le retrait de la dernière glaciation. Il paraît s'être maintenu plus longtemps dans les Balkans et en Asie Mineure, où il a probablement donné lieu à la forme de *Felis leo* répandue aujourd'hui en Perse et en Arabie. Il n'est pas nécessaire de tenir compte des autres félidés, car ils n'avaient pas d'importance pour la chasse et la preuve de leur existence, par le matériel fossile, s'établit assez difficilement. C'est dans ces autres félidés que rentrent deux espèces encore indigènes aujourd'hui, le lynx (*Felis lynx*) et le chat sauvage (*Felis catus*), dont les formes pléistocènes, mises à part quelques différences de dimension, étaient les mêmes que celles d'aujourd'hui. On peut encore mentionner, à côté d'eux, une petite espèce de chat, le chat des steppes (*Felis manul*), venu des contrées rocheuses de l'Asie centrale, apparu en Europe lors des grands changements climatiques

en compagnie de nombreux petits rongeurs et oiseaux des steppes, et redisparu avec eux lorsque le climat se retransforma à nouveau. On peut encore prouver la présence de cette espèce au Magdalénien. Le chasseur du Pléistocène n'a pas eu d'influence sur le développement des trois petites espèces citées de félidés.

Les hyènes aussi ne doivent être mentionnées qu'en passant. Elles n'ont été gibier, au Pléistocène, que de façon insignifiante. La hyène rayée (*Hyæna striata*) était la plus fréquente. Soergel¹ a décrit sa distribution au cours des diverses époques préhistoriques. D'après ses données, la *Hyæna arvensis* du Pliocène supérieur du centre de la France est sa forme ancestrale. On la trouve encore en Allemagne dans les stations de Mosbach et de Mauer. Son habitat s'étendait, au Pléistocène ancien, sur l'Allemagne centro-occidentale, le centre de la France et l'Angleterre. Pendant la deuxième oscillation climatique, on la trouve dans le Sud de la France et en Basse-Autriche, et pendant la troisième, en Italie et dans le Nord de l'Afrique. Elle a définitivement émigré vers le Sud au début des temps historiques; la Grèce, la Perse, l'Asie Mineure et l'Afrique deviennent sa patrie, et elle s'y est partiellement maintenue jusqu'à aujourd'hui. On peut suivre distinctement son recul devant l'avancée des glaces. Peut-être la hyène des cavernes (*Hyæna spelæa*) est-elle en partie responsable de sa disparition du centre de l'Europe, car cette espèce des cavernes a constamment élargi son domaine en Europe, les zones extrêmes septentrionales exceptées, à partir du milieu du Pléistocène. Elle apparaît assez brusquement à cette époque et s'apparente à la hyène tachetée (*Hyæna crocuta*) d'aujourd'hui. Les plus anciennes trouvailles de hyène des cavernes appartiennent au Chelléen et au Moustérien; à l'Aurignacien et au Solutréen, elle était répandue sur toute l'Europe centrale. Elle vivait de préférence dans les régions rocheuses, qui lui assuraient une protection facile dans leurs excavations. C'était un animal nocturne, qui ne se mettait

1. W. SOERGEL, *Das Aussterben diluvialer Säugetiere und die Jagd des diluvialen Menschen*, Iéna 1912, p. 58 sq.

en chasse qu'à la tombée de la nuit, astucieux, mais courageux en cas de danger. La hyène des cavernes s'est éteinte sans qu'il faille rendre l'Homme responsable de cette extinction; la hyène tachetée vit encore.

Les connexions phylogénétiques chez les canidés ne sont pas encore suffisamment expliquées. Le loup (*Canis lupus*) et le renard (*Canis vulpes*) se manifestent, assez brusquement, sous des formes qui ne sont pas dissemblables de celles actuelles, dans la seconde moitié du Pléistocène moyen, en Allemagne. Nous rencontrons le loup depuis le Chelléen et le Moustérien, et les deux espèces ne manquent dans aucune des faunes jusqu'au Néolithique. De plus, le renard des neiges (*Canis lagopus*) fait son apparition lors de la profonde altération du climat; il vint de l'Est, avec la faune arctique, émigrant devant la grande glaciation. Il était parmi les bêtes chassées à l'âge lithique moyen. Les naturalistes sont d'accord pour estimer que ses capacités d'intelligence ne sont pas très développées. Il a un comportement audacieux et insolent; il pénètre sans crainte dans les huttes d'écorce de bouleau des nomades à rennes et s'approche même des hommes endormis. Il s'est de nouveau retiré vers le Nord-Est lors du retrait du grand glacier.

Nous avons ainsi passé en revue la faune de la période chaude du Paléolithique inférieur, précoce et moyen, en y comprenant les animaux qui n'étaient pas liés à un climat particulier. La chaleur paraît avoir persisté au début de l'Acheuléen, mais la fin de cette époque voit se manifester le puissant changement provoqué par la glaciation en progrès, qui se traduit par l'apparition d'une faune de caractère tout différent. Les deux espèces qui étaient, à la période précédente de chaleur, le gibier préféré des Hominidés, l'éléphant antique et le rhinocéros de Merck, sont remplacés par deux de leurs parents amis du froid et dont la seule présence eût suffi à démontrer la baisse de la température : le mammoth (*Elephas primigenius*) et le rhinocéros laineux (*Rhinoceros antiquitatis*). Ils sont accompagnés par l'ovibos ou bœuf musqué, le chamois, le bouquetin et autres animaux du même milieu. Cette grande transformation en faune

froide se poursuit au Moustérien; elle atteint son apogée au Moustérien récent, dont la faune est tout à fait arctique. Le renne (*Rangifer tarandus*) est alors à l'avant-plan, accompagné d'une troupe de rongeurs, dont le lemming de l'Ob (*Myodes obensis*) est le plus caractéristique. La quantité d'os de rongeurs trouvés dans les fouilles a fait parler d'une « couche à rongeurs », couche inférieure par rapport à celle que nous mentionnerons à propos du Solutréen.

Avant de parler de chacune des espèces, nous pouvons poursuivre l'évolution du climat, qui, d'ailleurs, par la suite, ne manifeste que des changements graduels. On constate à l'Aurignacien, c'est-à-dire au début de l'âge lithique moyen, une oscillation météorologique, une amélioration du climat, un réchauffement de l'atmosphère, qui, cependant, était loin de suffire à ramener une faune forestière comparable à celle du Chelléen ou à la faune postazilienne. Les hôtes venus du septentrion reculent à la vérité, les lemmings disparaissent et se retirent avec le glacier, mais le caractère alpin de cette faune autrefois arctique se conserve. Même à l'Aurignacien moyen, où la vague de chaleur atteignit son maximum, le mammoth, le rhinocéros laineux et le renne, animaux caractéristiques de la période froide, vivent en Europe centrale libérée des glaces, jusque dans le Sud de la France.

Cette amélioration du climat de l'Aurignacien moyen ne peut avoir été ni de longue durée, ni de grande intensité. La fin de l'Aurignacien voit s'affirmer une nouvelle glaciation, avec une baisse correspondante de la température. Elle s'intensifie et atteint son apogée au Solutréen et au début du Magdalénien. Les lemmings — cette fois surtout le lemming à collier (*Myodes torquatus*) — sont de nouveau les annonciateurs de cette vie arctique. En même temps, le renne croît en nombre, ainsi que tous les animaux de la toundra.

Mais cette dernière grande poussée est déjà en recul au Magdalénien; la glaciation de la fin du Quaternaire entre alors dans cette période de retrait qui ne sera plus interrompue. La faune arctique émigre vers le Nord, la toundra

d'Europe devient steppe. Le renne se fait plus rare et se retire vers le Nord au fur et à mesure que la température se réchauffe. Mais l'Europe centrale voit se développer une faune sylvestre, qui caractérise le milieu à partir de l'Azilien, et qui, à part quelques exceptions, sera la même au Néolithique et aux temps historiques sur le territoire de l'Allemagne au sens large.

Nous entreprenons l'étude du monde animal, pendant les longues époques de froid, à partir du Sud et nous nous trouvons, avant d'atteindre la steppe septentrionale et enfin la toundra arctique, dans un paysage de parc, qui s'épanouit dans le Sud de la France et encore plus amplement en Espagne. Ici, même aux temps des plus grands frimas, le souffle mortel de la glace du Nord n'a jamais complètement éteint la vie végétale. Des boqueteaux et des forêts continues confèrent à ce paysage son caractère typique. Obermaier¹ parle d'une faune vivant indifféremment dans la forêt et la prairie, à l'exclusion d'espèces vouées au climat chaud. Les espèces qui distinguent cette zone méridionale sont le sanglier (*Sus scrofa ferus*) et un certain nombre de cervidés, dont les plus appréciés aux temps historiques seront le cerf (*Cervus elaphus*), l'élan (*Alces palmatus*) et le chevreuil (*Cervus capreolus*).

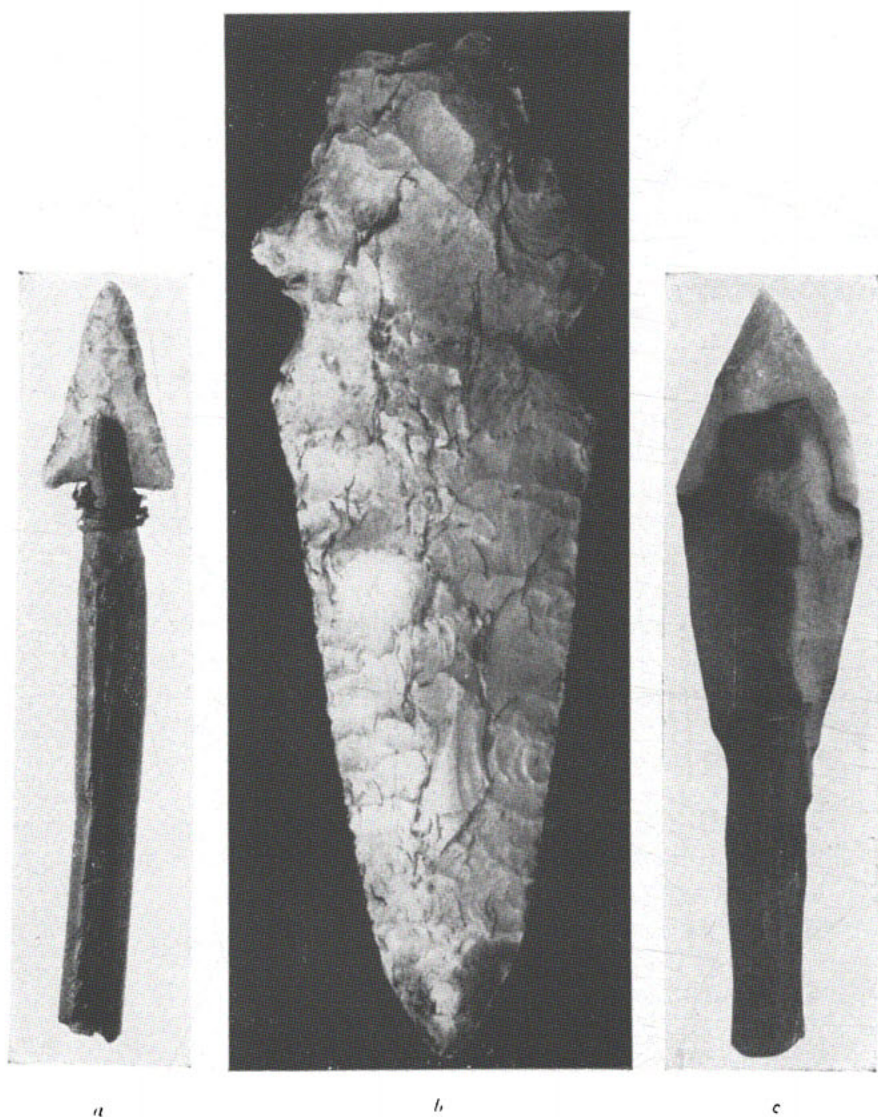
Le cerf géant (*Megaceros euryceros*) n'a pas joué un grand rôle dans la chasse préhistorique; il est allié au daim (*Cervus dama*), mais ne passe pas pour son progéniteur ancestral. Il s'est éteint, sans donner naissance à une forme plus capable de durer. Une espèce parente, le *Megaceros hibernicus*, lui a survécu un temps en Irlande. Le cerf géant descendait d'une forme sylvestre. Cependant, dès le Pléistocène inférieur, c'est un habitant caractérisé de la steppe, incapable d'exister ailleurs que dans un site dépourvu d'arbres, avec sa ramure colossale. Il était de la taille d'un cheval adulte, atteignant souvent 2 mètres au garrot pour une longueur totale de 2 m. 80. Les bois étaient plus développés que chez

1. H. OBERMAIER, article *Diluvialfauna* dans l'*Eberts Reallexikon der Vorgeschichte*, t. 2, p. 409.

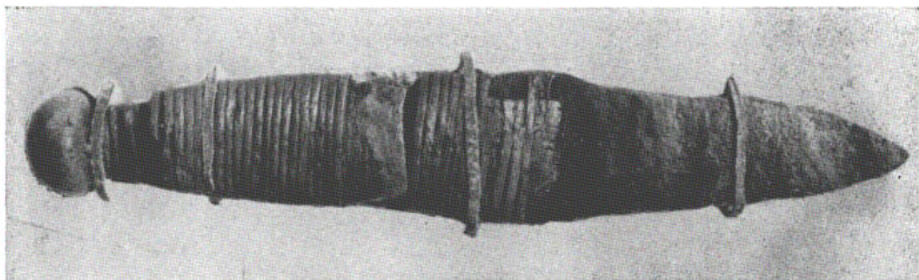
aucun autre cervidé d'avant et d'après. Leur envergure atteignait presque 4 mètres, l'empaumure de chaque mer-rain étant de 35 centimètres. La puissance hypernaturelle de ces bois amena l'extinction de l'espèce. Elle n'avait été nulle part abondante, mais son aire s'étendait sur tout le Sud et le centre de l'Europe. Malgré ses grandes dimensions, les bois en pelle ne donnaient pas une impression de lourdeur, mais de légèreté et de grâce. Chez le mâle, le cou, le poitrail et le garrot, qui supportaient cette couronne, étaient naturellement plus développés que chez la femelle. Le cerf géant doit avoir disparu de l'Europe centrale après la dernière glaciation.

Deux espèces d'élans sont contemporaines du chasseur du Pléistocène, l'élan des steppes (*Alces latifrons*), éteint depuis longtemps, et l'actuel élan à crinière (*Alces palmarum*). Tous deux paraissent descendre d'une forme ancestrale commune. L'*Alces latifrons* est un type de la steppe, qui atteignit son apogée au Pléistocène inférieur. Il appartient à la même steppe herbeuse, pauvre en forêts, que la forme ancestrale du mammoth (*Elephas trogontherii*), l'éléphant des forêts (*Elephas antiquus*) et le rhinocéros de Merck (*Rhinoceros Merckii*). Les bois atteignaient une envergure de 2 m. 50, ce qui indique que cet élan ne peut pas avoir été un habitant de la forêt. On l'a bien trouvée parmi la faune forestière de Mauer, mais elle ne semble y avoir figuré qu'à peu d'exemplaires. Elle était déjà éteinte au milieu de la période glaciaire. L'élan qui vit encore aujourd'hui, et dont la ramure atteint encore l'envergure respectable de 1 m. 30, ce qui, toutefois, est la moitié de celle de l'élan latifrons, le remplaçait dans les régions boisées et marécageuses. Il n'est pas étonnant qu'on le trouve très rarement en Europe centrale durant les temps glaciaires. Il n'étendit son habitat qu'à l'Azilien.

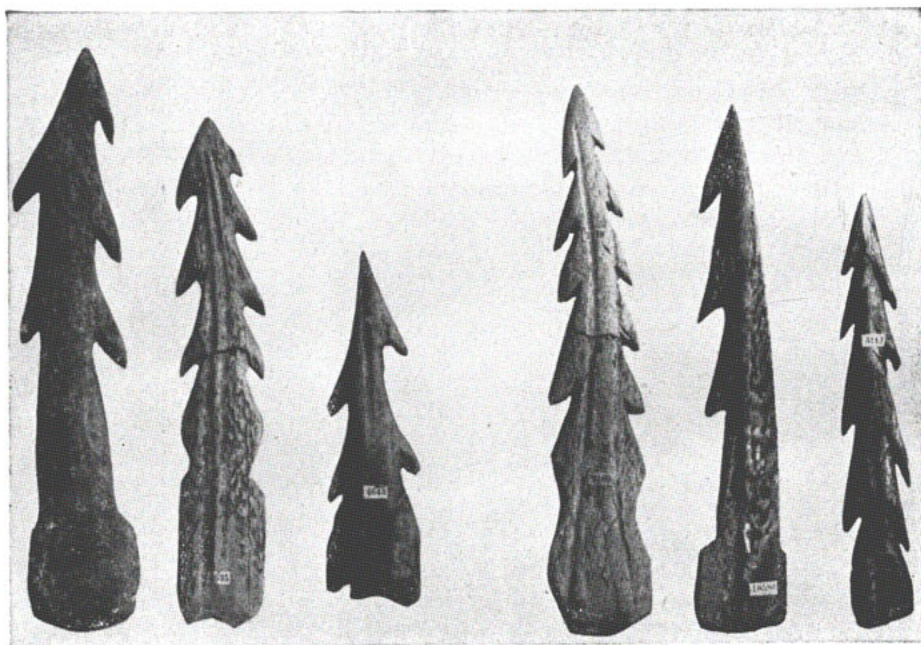
Le cervidé le plus important pour la chasse était le renne (*Rangifer tarandus*), le représentant typique de la toundra septentrionale. Nous avons pu voir que les espèces de cette famille énumérées jusqu'ici étaient dans la stricte dépendance d'un type de paysage, forêt ou steppe; c'est égale-



- a) Pointe de flèche en silex, dans sa monture originale de bois. Burgäschli.
Musée historique de Berne.
- b) Pointe de lance en silex. Civilisation des palafittes. Treiten.
Musée historique de Berne.
- c) Pointe de flèche emmanchée de Geisboden (canton de Zug, Suisse).
Musée cantonal de préhistoire.



a) Poignard de silex avec poignée et garniture en fibre végétale. Vinelz.
Musée historique de Berne.



b

b) Harpons en bois de cerf. Sutz. Musée historique de Berne.
c) Harpons en bois de cerf. Lattrigen. Musée historique de Berne.

ment le cas pour le renne, qui n'est imaginable que dans un paysage arctique. Il errait par grands troupeaux et représentait le gibier le plus fréquent d'importantes civilisations de la fin de l'âge lithique moyen. Son aire s'étendait sur toute l'Europe orientale, centrale et occidentale, jusque dans le Nord de l'Espagne et à la Riviera, qui peut être considérée comme sa limite méridionale. Il n'atteignit pas l'Italie du Nord.

Les bovidés sauvages nous font prendre contact avec la faune de la steppe; ils étaient représentés par deux espèces, l'aurochs (*Bos primigenius*) et le bison (*Bison priscus*) qui se perpétue aujourd'hui dans le *Bison europæus*. L'aurochs est le bœuf primitif du Quaternaire et passe pour l'ancêtre de notre bœuf domestique, qu'il dépassait environ d'un tiers. Ce n'est qu'à l'époque moderne qu'il a disparu comme gibier. Ses membres étaient courts, le dos presque rectiligne. Le front plat supportait de très longues cornes, arquées et légèrement dirigées sur le côté. La couleur de la robe doit avoir été d'un brun noir foncé chez le taureau, brun rouge avec des raies d'un blanc sale sur le dos chez la vache et le veau. Le bison était plus fréquent, espèce de stature basse, à front large et bombé, à cornes plantées sur le côté de la tête. Avec le cheval sauvage et le renne, c'était un des gibiers les plus appréciés de l'âge lithique moyen. Les deux bovidés vivaient non seulement aux époques froides, mais aussi aux époques chaudes.

Un animal qui rentre dans le même cadre géographique que le renne était le bœuf musqué (*Ovis moschatus*), ruminant tenant le milieu entre le mouton et le bœuf, d'environ 2 m. 1/4 de long, inoffensif et craintif. Il a toujours été un animal polaire et ne fut contraint à émigrer plus au Sud que par une aggravation du climat. Au cours de son déplacement, il pénétra, par l'Europe centrale, jusqu'en Angleterre et en Dordogne, se retirant momentanément vers le Nord pendant les interglaciaires, et se retrouva, après la dernière glaciation, dans son ancien habitat arctique. Sa fourrure épaisse le protégeait du froid polaire; des soies longues de soixante à soixante-dix centi-

mètres recouvraient tout le corps, pendant presque jusqu'au sol et ne laissant que la face et les sabots libres. Il vivait en petites troupes, qui se procuraient leur modeste nourriture en grattant la neige.

Avec le bœuf musqué, nous sommes en plein dans la faune arctique, dont les autres représentants spécifiques sont le renne, le lièvre polaire (*Lepus variabilis*), le renard polaire (*Canis lagopus*), le glouton (*Gulo borealis*), le lemming à collier (*Myodes torquatus*) et les perdrix des neiges ou lagopèdes. Les deux bouquetins et le chamois pléistocènes sont des espèces alpines qui n'appartiennent pas à cette faune. Des deux espèces de bouquetins, l'*Ibex priscus*, au corps plus trapu, est la forme primitive, tandis que l'*Ibex alpinus* de l'époque glaciaire est identique au bouquetin actuel des Alpes. Le chamois du Pléistocène (*Capella rupicapra*) correspond à l'espèce vivante, mais elle était distribuée sur un domaine beaucoup plus vaste, comme le montrent les œuvres d'art des cavernes de la France méridionale et des restes osseux de la Belgique, de la Moravie, de la Basse-Autriche et de la Pologne. Ce n'est que lors du dernier recul des glaces qu'elle a émigré dans les montagnes, car l'atmosphère qui se réchauffait de plus en plus ne lui convenait pas. Il en fut de même pour la marmotte des Alpes (*Arctomys marmota*), qui était répandue, en compagnie d'une espèce des steppes (*Arctomys bobac*) jusque dans le centre de l'Allemagne.

C'est enfin la steppe septentrionale qui nous met face à face avec deux des principales pièces de gibier des chasseurs préhistoriques, qui, de tout temps, ont attiré sur eux l'attention du fait de leur grande taille et de leurs particularités : le mammouth (*Elephas primigenius*) (fig. 74 et 75) et le rhinocéros laineux (*Rhinoceros antiquitalis*). Des deux, c'est le mammouth qui jouait le rôle le plus important pour la chasse, et il nous a laissé des témoignages particulièrement complets de son existence. Alors que la connaissance d'autres animaux éteints repose sur leurs seuls ossements, on a trouvé, dans les glaces de Sibérie, des cadavres entiers de mammouths, dont la chair et la peau avaient été parfai-

tement conservées par la glace. Cet animal géant, de quatre mètres au garrot, dépassait de près d'un mètre ses parents vivants d'Afrique et de l'Inde. La tête puissante, qui faisait

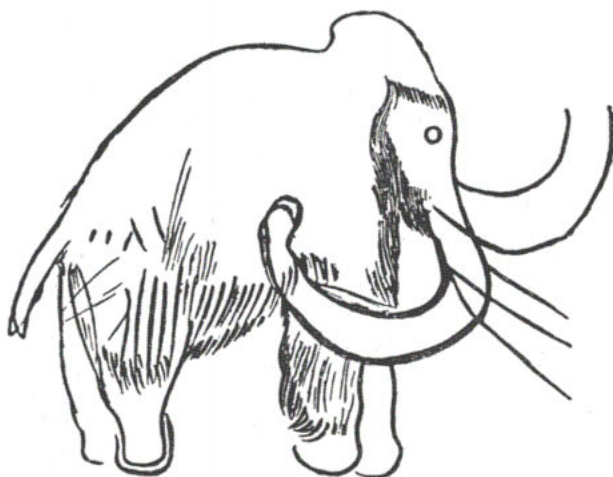


FIG. 74. — Mammouth, Les Combarelles, d'après CAPITAN, BREUIL & PEYRONY.

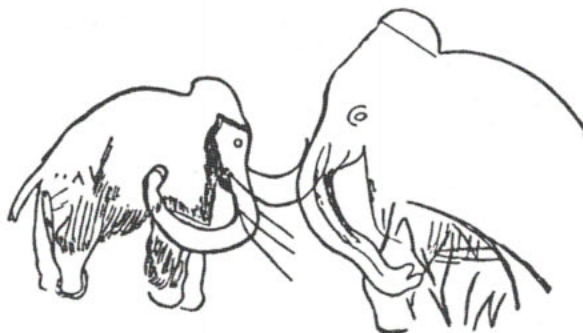


FIG. 75. — Mammouths, Font-de-Gaume, d'après CAPITAN, BREUIL & PEYRONY.

plus du quart de la longueur totale du corps portait, à la mâchoire supérieure, deux longues défenses, qui pouvaient atteindre jusqu'à quatre mètres chez le mâle, et dont le déroulement était très variable. Elles arrivaient à atteindre un poids de quatre cents kilos : déjà chaque dent molaire

pouvait peser huit kilos. L'arrière surélevé de la tête précédait un profond enfoncement de la nuque, qui remontait en une forte bosse dorsale. Cette bosse grasseuse constituait une réserve d'alimentation, qui se résorbait en hiver.

Nous avons vu que l'*Elephas trogontherii* est l'ancêtre du mammouth. Au moment de l'apogée de la lignée qui donna lieu au mammouth, l'*Elephas antiquus*, amant de la forêt, avait déjà disparu, ne paraissant s'être maintenu un peu plus longtemps que dans le Sud de l'Europe. L'aire de dispersion du mammouth était d'autant plus étendue. On en trouve les traces sur presque tout le continent européen. La limite méridionale de son domaine passait par le Nord de l'Espagne, le centre de l'Italie et le Nord des Balkans. La dernière poussée glaciaire en Europe coïncide avec sa disparition rapide; de petits troupeaux d'animaux rabougris, qui dégénérèrent en formes naines, peuvent s'être maintenus un certain temps. C'était simplement les débris d'une espèce autrefois nombreuse et florissante. Au Nord, en particulier dans la Sibérie, le mammouth paraît s'être éteint plus tard que partout ailleurs; il n'existait cependant plus au début des temps historiques. Nous reviendrons plus tard sur les causes qui ont dû amener la mort de cette espèce. Nous pouvons cependant déjà dire que ce furent principalement les facteurs climatiques et biologiques qui précipitèrent sa fin.

Les riches trouvailles faites en Sibérie et dans le Nord de la Chine nous ont fourni, sur la forme et la vie de cet animal, des données plus complètes que sur toute autre espèce du Pléistocène. Déjà en 1799, un Toungouze avait découvert, sur la côte de l'océan Arctique, un mammouth gelé, qui put être sauvé pour l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg. Les trouvailles devinrent de plus en plus riches et complètes, mais les moyens défectueux de communication en rendaient le transport difficile en Europe. La découverte la plus importante fut faite au début du xx^e siècle. En 1901, on trouva le cadavre complet d'un mammouth gelé dans le gouvernement de Iakoutsk, découverte suivie d'études

consciencieuses ¹. Les parties molles furent conservées, les filets nerveux préparés; les savants réussirent même, par l'examen chimique d'une masse sanguine entre estomac et diaphragme, à déterminer la parenté sanguine avec l'éléphant de l'Inde. Le contenu stomacal fut aussi soumis à l'examen; il permit d'établir exactement l'espèce végétale dévorée en dernier lieu.

Le rhinocéros sibérien (*Rhinoceros antiquitatis*) allait de pair avec le mammouth, tandis que la forme apparentée du rhinocéros de Merck, dont nous avons déjà parlé, appartenait à la faune sylvestre et vivait au milieu du même paysage que l'éléphant antique. Il portait, sur un nez extraordinairement solide, une corne allant jusqu'à 1 m. 20, derrière laquelle était plantée une seconde corne plus petite. La corne antérieure était plus développée chez le mâle que chez la femelle. Le rhinocéros laineux doit avoir beaucoup ressemblé à l'espèce africaine aujourd'hui vivante et avoir atteint sa taille; cependant, son corps recouvert d'une toison épaisse de laine doit avoir mesuré une circonférence plus grande et il reposait sur de petites pattes épaisses, de sorte que l'ensemble offrait quelque chose de plus trapu, même si la tête, toujours tenue baissée, était plus allongée et plus étroite. L'utilité des cornes nasales n'est pas manifestement prouvée; on doit pourtant admettre qu'elles ont servi à déblayer la neige lors de la recherche de la nourriture, parce que les cornes portent toutes des traces d'usure à leur convexité. Les poils étaient longs, épais et de couleur brun-roux foncé, qui paraît d'autant plus claire et jaunâtre que le poil est plus mince. Les peintures des cavernes de l'Europe sud-occidentale laissent reconnaître que la partie antérieure du dos portait, comme chez le mammouth, une bosse de graisse, dont le corps s'alimentait pendant les mois de famine de l'hiver rigoureux. Le rhinocéros laineux se nourrissait des mêmes plantes que le mammouth. Des restes, bien conservés, de rhinocéros ont livré, comme contenu stomacal, des aiguilles de conifères et des feuilles de saule. Si les trou-

1. E. W. PFIZENMAYER, *Les Mammouths de Sibérie*, Paris, Payot, 1939.

vailles relatives au rhinocéros sont beaucoup moins complètes que celles relatives au mammouth, elles suffisent cependant à nous donner une image exacte de la vie de cet animal. Au contraire du mammouth, vivant en grands troupeaux, le rhinocéros était un solitaire. Tout au plus vivait-il par couples.

La faune de la toundra était complétée par de nombreux petits mammifères et différents représentants de la genailée. Le lemming à collier et celui de l'Ob (*Myodes torquatus* et *obensis*) sont deux des spécimens typiques de la steppe arctique sans arbres. Ils appartiennent au genre des campagnols, n'atteignent pas tout à fait la taille d'un rat et sont extrêmement fréquents dans le Nord. Leur habitat se limite aujourd'hui à la région arctique, tandis qu'ils étaient répandus dans toute l'Europe centrale à la période glaciaire. Le monde des oiseaux ne méritera que quelques mots, parce que, comme nous le verrons, il n'avait pas d'importance pour la chasse préhistorique. On mentionnera les deux espèces de perdrix des neiges, le lagopède des marais et le lagopède des Alpes (*Lagopus albus* et *alpinus*), qui étaient les oiseaux les plus fréquents; on a aussi des restes de grand-duc (*Bubo maximus*), de hibou brachyote (*Strix brachyotus*), de hibou des neiges (*Strix nyctea*), de différents aigles, de la busaigle pattue (*Buteo lagopus*) et du corbeau (*Corvus corax*). Les cygnes, oies et canards sauvages étaient abondants dans les régions aquatiques et marécageuses.

Nous avons ainsi brossé un tableau des principaux gibiers de la toundra. Le paysage au milieu duquel se mouvait cette faune était pauvre et sans attrait; des vents secs et glacés balayaient la contrée. Des plantes basses, se contentant de peu, par-ci par-là des broussailles pauvres et de la forêt rabougrie, formaient la végétation. Les animaux arctiques, poussés de plus en plus vers le Sud par les glaces menaçantes, se rencontraient avec la faune alpine chassée des hauteurs par l'avancée des glaciers alpins et imprimaient leur cachet à la toundra. Ce n'est qu'au cours des oscillations glaciaires et des époques chaudes interglaciaires qu'il

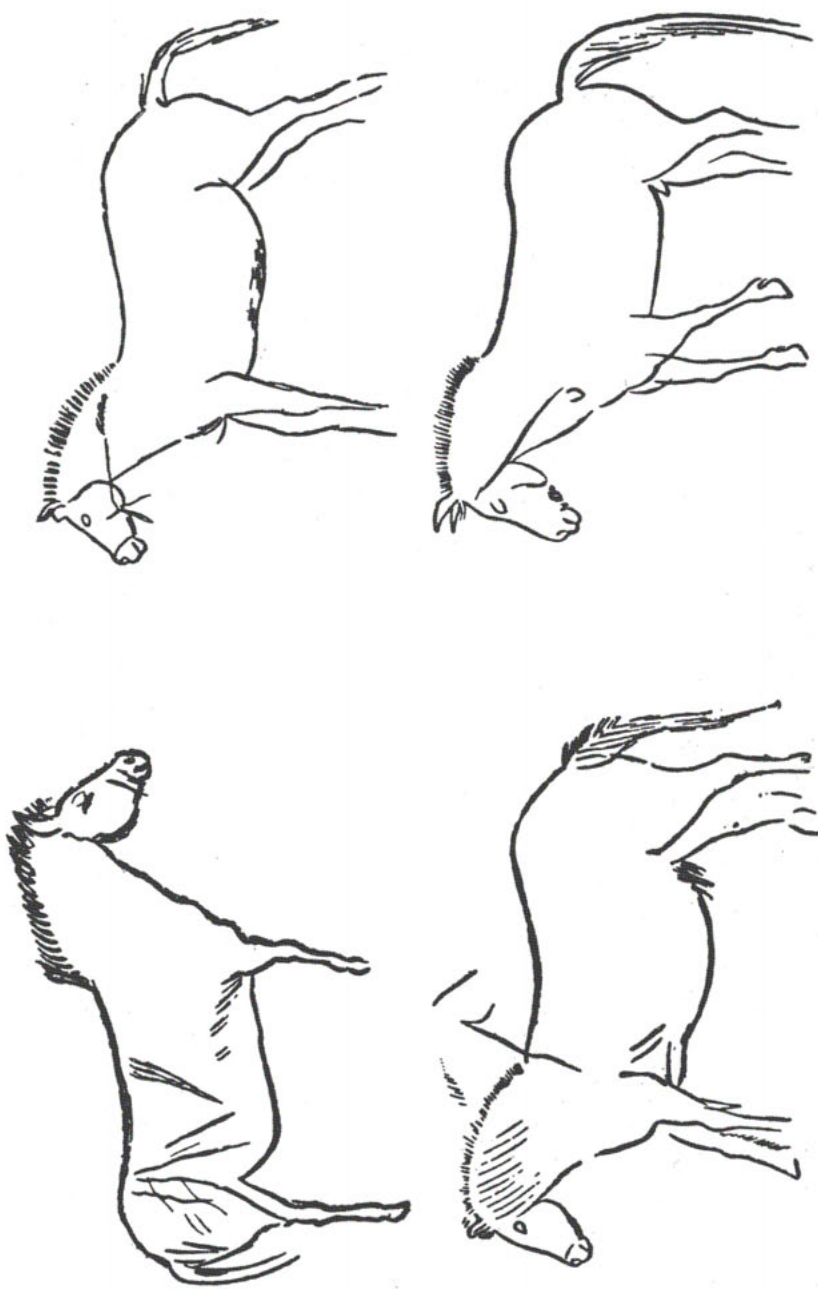


FIG. 76 à 79. — Chevaux sauvages, Les Combarelles, d'après CAPITAN, BREUIL & PEYRONY.

se produisit un changement dans la flore, faisant une steppe d'un paysage du haut Nord. Une ceinture steppique de cet ordre a toujours existé, s'étendant entre la toundra et la zone de simili-parc, et se déplaçant vers le Sud ou vers le Nord selon les oscillations climatiques. Il s'agissait en fait d'un chevauchement de la steppe et de la toundra, cette dernière l'emportant aux époques de froid maximum, tandis que la steppe prédominait quand le froid diminuait. Ces deux sites connaissent un hiver long et dur, avec une courte durée correspondante de la végétation. Mais la chaleur d'été et la sécheresse consécutive sont beaucoup plus marquées dans la steppe que dans la toundra. Cette situation explique le chevauchement de groupes importants d'animaux dans les deux zones, bien que chacune d'entre elles reste caractérisée par des espèces propres, la toundra par le renne, le lemming et l'ovibos, la steppe par le cheval des steppes, l'hémione ou âne sauvage, l'antilope saïga, la marmotte des steppes et l'alactaga.

Nous ne devons pas nous représenter la steppe comme une étendue complètement nue, sans arbre ni forêt. De grandes zones de prairies alternaient avec des collines pauvrement boisées, couvertes de broussaille et d'arbres sans prétention comme le bouleau, le mélèze et le pin. Selon les endroits, c'était le paysage montagneux, sec et pierreux, qui dominait, ou bien le paysage riche de lacs, de mares et de ruisseaux.

Les chevaux sauvages furent, dans ce milieu, un des gibiers principaux du chasseur du Pléistocène (fig. 76 à 79). Non seulement les matériaux fossiles, mais aussi les œuvres d'art du Sud-Ouest européen, permettent de reconnaître qu'il y avait au moins trois espèces chevalines au Quaternaire : le petit cheval de Przewalski (*Equus Przewalskii*), le Tarpan qui ne s'est éteint que récemment (*Equus Gmelini*) et le lourd cheval des Alpes (*Equus Abeli*), aux côtés desquels vivait l'âne sauvage, dit coulan ou hémione (*Equus hemionus*) (fig. 80) ¹. Ces différentes espèces sauvages de

1. Cf. aussi Eduardo HERNANDEZ-PACHECO, *La Caverna de la Peña de Candamo (Asturias)*, Madrid 1919, p. 190-203 : « Los tipos de caballos del

chevaux du glaciaire ont comme descendant actuel l'*Equus caballus*, pour autant qu'ils ne vivent plus à l'état sauvage

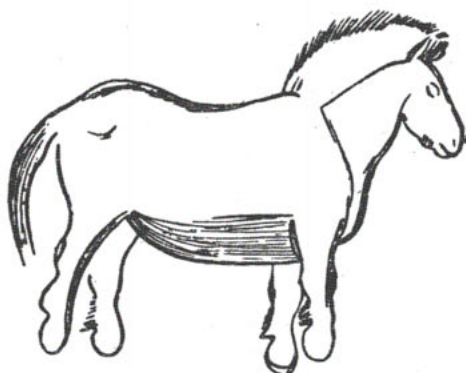


FIG. 80. — Cheval sauvage, La Pasiega, d'après BREUIL, OBERMAIER & ALCÁDE DEL RÍO.

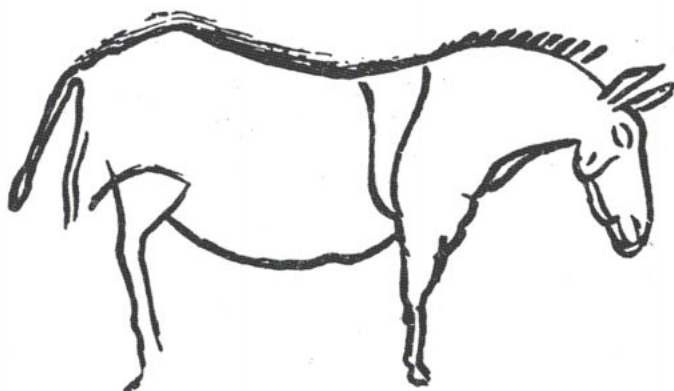


FIG. 81. — Ane sauvage, Les Combarelles, d'après CAPITAN, BREUIL & PEYRONY.

en Asie centrale comme c'est encore le cas pour le cheval de Przewalski et l'hémione.

Le cheval le plus fréquent était celui de Przewalski. Nous devons y voir l'espèce qui avait le plus de valeur pour le chasseur de l'âge lithique moyen. La plupart des représen-

Cuaternario superior segun el arte Paleolitico », et CAPITAN, BREUIL & PEYRONY, *Les Combarelles*, Paris 1924, chap. 12, p. 157-168.

tations artistiques qui nous ont été conservées montrent ce cheval petit, rablé, à garrot bas, à museau assez allongé et profil droit, légèrement convexe. La tête est relativement épaisse et grosse comme chez tous les chevaux sauvages, assise fortement sur une encolure courte. La crinière en brosse, ne pendant que rarement à demi sur le côté, sans houppe frontale, est caractéristique. La queue des chevaux, qui ont le poil ras en été, long et dense en hiver, se distingue de celle des ânes en ce que les poils de la queue prennent naissance, chez le cheval, immédiatement à l'endroit où la colonne vertébrale sort du corps. Le cheval de Przewalski, haut de 1 m. 1/2, était à peine plus grand qu'un poney.

Une deuxième espèce chevaline, le Tarpan, était plus rare; la crinière était également en brosse, mais l'animal était plus haut sur pattes et avait un port de tête plus noble. La plupart des œuvres d'art laissent parfaitement reconnaître si l'on a affaire au Tarpan ou au cheval de Przewalski. Le Tarpan se reconnaît à son profil concave, tandis que le Przewalski est légèrement convexe. Le museau du tarpan était remarquablement court, la tête épaisse, mais pas inesthétique.

La troisième espèce était le cheval lourd du Quaternaire. Ses restes sont beaucoup plus rares que ceux du Przewalski, mais on suppose que c'était davantage un animal de la forêt que de la steppe. Un grand corps lourd était campé sur de fortes pattes épaisses, avec un long dos et une croupe large mais courte.

L'hémione (fig. 82) avait une tête beaucoup plus petite et de grandes oreilles dressées; c'était un animal efflanqué, et rapide, qui vit encore aujourd'hui dans les steppes de l'Asie. Il a laissé de nombreux restes fossiles, mais n'a pas joué un grand rôle pour la chasse préhistorique.

Il faut encore mentionner, parmi les animaux de la steppe, l'antilope saïga (*Antilopa saiga*), qui frappe par son corps trapu et sa tête massive, mais dont les restes ne sont nulle part nombreux. Elle était vraisemblablement si rare et, en conséquence, de si peu d'intérêt pour le chasseur, qu'elle

ne permet pas la reconstitution d'une quelconque méthode de chasse.

Des représentants typiques de petits mammifères étaient le lagomys nain (*Lagomys pusileus*) et la marmotte des steppes (*Arctomys bobac*). Il y a longtemps que tous deux sont refoulés d'Europe, mais se maintiennent en Asie. Ils appartiennent aussi peu au butin du chasseur pléistocène que les deux spermophyles, leurs contemporains, et l'alac-taga. Dans le Sud de l'Allemagne, le porc-épic des steppes



FIG. 82. — Tête d'un hémione, La Salpêtrière, Pont-du-Gard, d'après CAPITAN, BREUIL & PEYRONY.

(*Hystrix hirsulirostris*), tout aussi peu intéressant au point de vue de la chasse, était très répandu.

Parmi les oiseaux, il faut mentionner la grande outarde (*Otis tarda*), l'outarde naine (*Otis parva*) et la perdrix (*Perdix perdix*), indigènes en Europe de même que le petit coq de bruyère (*Tetrao tetrix*).

Nous disposons donc maintenant d'une vue d'ensemble de la faune du Pléistocène, dans les diverses phases de son développement, en ce qui concerne l'alimentation et l'économie des Hominidés. De nombreux changements se sont rapidement succédé. Des espèces animales apparaissaient et disparaissaient, revenaient et s'en retournaient définitivement dans leur patrie originelle. Ces changements correspondaient à des modifications du paysage et de la technique de la chasse. Des animaux, qui représentaient la base de la nourriture pour les porteurs de certaines civilisations

ne se trouvaient plus, tandis que de nouvelles espèces se montraient, nécessitant la découverte et l'emploi de nouvelles méthodes de chasse. Ce sont ces influences réciproques et changeantes de la faune, du site et de la technique qui permettent de suivre et de comprendre l'histoire de la chasse préhistorique.

CHAPITRE IV

LA TECHNIQUE DE LA CHASSE

Ce chapitre consacré à la technique de la chasse aux âges lithiques, ancien (Paléolithique inférieur) et moyen (Paléolithique supérieur-Mésolithique), est le plus important de notre ouvrage. Certes, le côté technique ne suffirait pas à donner un tableau vivant de la vénerie préhistorique. Toutes les tentatives d'explications resteraient soumises aux circonstances extérieures si nous n'arrivions pas à nous rendre compte en même temps de ce qu'était l'Hominidé lui-même, et à atteindre, à travers lui, l'essence culturelle de ces époques.

Mentionnons tout d'abord deux facteurs déterminant *l'aspect négatif* de l'activité chasseresse : le danger que courait l'Hominidé d'être lui-même pourchassé, puis la crainte qu'en éprouvait l'animal, déjà éduqué par une longue expérience.

Le premier de ces facteurs mérite particulièrement d'être pris en considération, car avant de voir en l'Hominidé un chasseur, il nous faut le situer dans sa position défensive. Il se trouvait au milieu d'un monde animal qui n'était pas toujours sa proie et devait se glisser dans les mailles d'un mouvant filet de grands carnassiers dont il devenait, parfois, la victime. Nous devons, dans nos appréciations, tenir compte de cette double situation de poursuivant et de poursuivi. Il suffit de penser au lion, à la panthère, à l'ours des cavernes et à l'ours brun, au loup, au lynx, ainsi qu'aux deux grandes hyènes d'autrefois, qui lui contestaient son gibier et rétrécissaient sa sphère d'action. La situation était spécialement précaire pour l'Hominidé de petite taille du Paléolithique inférieur. Le développement insuffisant de sa technique le « handicapait » sérieusement dans sa lutte contre les carnassiers, presque tous plus grands, plus vigou-

reux et probablement plus agressifs que les espèces actuelles correspondantes. Nous savons quel fort contingent de victimes humaines tombent encore, annuellement, sous les coups des grands carnivores, mais combien plus élevé devait-il être autrefois ! Cependant, les grands carnassiers ne représentaient pas seulement un danger. Nous ne nous trompons certainement pas en supposant qu'ils rôdaient infatigablement autour des expéditions de chasse, prêts à s'emparer du gibier blessé sans que le chasseur pût s'y opposer. Sa seule arme efficace pour les écarter était le feu, que craignent et évitent tous les animaux, et qui devait être déjà aux mains du Préhumain au temps de l'industrie préolithique du bois. C'est à la connaissance de cette arme précieuse que l'humanité doit en grande partie son ascension ; elle lui assura une sécurité qui l'amena à ce niveau de supériorité spirituelle et technique lui conférant la suprématie désormais incontestée sur les animaux.

Outre la menace de la part des carnassiers, une autre circonstance avait son importance pour le chasseur pléistocène : sa position générale vis-à-vis du monde animal. Il n'y a pas eu d'époque, dans la longue période qui nous occupe, au cours de laquelle l'animal n'ait pas considéré l'Hominidé comme un ennemi, dont il se méfiait instinctivement. Ce disant, nous nous élevons contre la conception d'un chasseur paléolithique qui n'aurait eu qu'à mettre la main au collet de l'animal. On avait cru trouver un témoignage de ce comportement réciproque dans la confiance ingénue que certains animaux polaires témoignent à l'égard des explorateurs des régions arctiques, mais il est clair que ce fait ne permet pas de déduction relativement à la chasse au temps du Paléolithique inférieur, parce que les conditions ne sont pas comparables. Il s'agit, dans l'Arctique, d'animaux qui n'ont jamais été en contact avec l'Homme et qui lui font confiance en raison de leurs mœurs paisibles. Ils sont « paisibles » vis-à-vis de l'Homme, mais prennent leur précautions contre leurs ennemis habituels comme tout animal le fait envers l'Homme lorsqu'il le connaît. Une autre raison rend la comparaison inadéquate. Ces animaux polaires vi-

vent dans des conditions exceptionnelles et le nombre de leurs ennemis est extrêmement restreint.

Ces circonstances ne sont pas les seules à expliquer l'aspect négatif que nous esquissons. Sœrgel [p. 38] a fait remarquer que, déjà au Paléolithique inférieur sans doute, les animaux avaient conscience de la supériorité de l'Hominidé parce qu'ils avaient assisté au développement du Préhumain herbivore en un être omnivore et carnivore. Cette transformation, qui dut être très lente, n'appartient pas à la période qui nous occupe, et elle ne nous intéresse pas parce que cette transformation s'opérait, certes, chez un être qu'on peut taxer de Préhumain, mais dont les moyens de s'approprier la nourriture ne pouvaient être qualifiés de chasse. Il n'est pas impossible que la première étape de la façon humaine de se nourrir ait consisté à manger de la charogne, comme c'est encore le cas chez certains peuples primitifs actuels. Puis l'Hominidé a certainement tenté de se procurer de la viande en tuant des animaux, les individus de petite taille, faibles ou malades lui servant d'abord de proies. Le monde animal a donc vécu cette transformation et il a appris ainsi à voir en l'Hominidé un ennemi.

Envisageons maintenant *l'aspect positif* de l'activité chasseresse, et considérons les chances qui attendaient l'être humain de la Préhistoire.

Nous devons d'abord lui accorder toutes les remarquables qualités que nous constatons chez les sauvages actuels : une connaissance étonnante des propriétés et des habitudes du gibier, ainsi qu'une faculté extraordinaire d'obtenir un rendement maximum des armes — pour nous insuffisantes — dont il disposait. C'est pourquoi le simple tableau de la technique des armes ne donne qu'une faible image des possibilités qu'elles offrent. L'actuelle ethnographie comparée le démontre, mais la préhistoire fournit elle-même ses preuves. Ainsi, de nombreuses figurations, datant il est vrai du Paléolithique supérieur, montrent que les chasseurs connaissaient très bien les régions anatomiques les plus vulnérables du gibier. A en juger d'après ces documents, ils choisissaient

habituellement comme but les parties molles. Cette circonstance devient particulièrement manifeste lorsque nous constatons l'emploi du harpon qui s'enfonce dans les chairs et finit par terrasser la bête. D'autres dessins montrent les flèches et autres projectiles engagés dans la zone étroite comprise entre l'omoplate et les côtes, zone permettant d'atteindre le cœur quand il s'agit du sanglier. Presque toutes les figurations de pièces de gibier prouvent que le chasseur préhistorique savait « placer » son projectile.

Une scène, gravée sur un bois de renne trouvé à Laugerie-Basse (pl. III), est fort intéressante; elle montre un être humain, enveloppé d'une peau, rampant vers un aurochs avec l'intention de lui lancer une javeline de près. Cette méthode de chasse a été trouvée chez les Amérindiens, qui s'approchent des bisons, en s'enveloppant d'une toison trompeuse. Les possibilités de cette ruse, en ce qui concerne la chasse préhistorique, n'ont pas encore été prises suffisamment en considération. Déjà l'Hominidé du Paléolithique inférieur devait être capable d'y recourir.

Quand nous apprécions le chasseur préhistorique, il ne faut pas perdre de vue qu'il n'était pas séparé du monde animal par la faille profonde qui, depuis, s'est de plus en plus élargie. Il devait se sentir encore assez voisin des animaux, qui vivaient et se nourrissaient comme lui; sa vie intérieure n'était pas beaucoup plus complexe que la leur; il n'était guère plus — cela étant surtout valable pour l'Hominidé du Paléolithique inférieur — qu'un *primus inter pares*. La vision du monde qu'avaient ces Préhumains était avant tout basée sur des expériences, et celles-ci avaient trait principalement aux animaux. Même au Paléolithique supérieur, presque chaque expression du comportement humain, et la création artistique en particulier, offrent un témoignage des liens étonnants qui unissaient l'Homme et la bête.

Il est naturellement important pour nous de savoir quel a pu être le « tableau » du chasseur pléistocène, car on peut se demander si l'Hominidé a causé la disparition de certaines espèces. Nous examinerons plus loin la question en parlant des différents gibiers.

Mais nous devons toutefois juger des résultats de la chasse pléistocène en général — et cela servira de mise en garde. La base de la reconstitution d'un mode de chasse préhistorique est le matériel abondant que des dizaines d'années de recherches ont mis à notre disposition. La richesse de cette documentation pourrait amener à la conception superficielle suivante : ces chasseurs des âges lithiques, ancien et moyen, doivent avoir eu une chasse extrêmement fructueuse ; ils abattaient beaucoup plus qu'ils n'utilisaient et décimaient la gent animale plus que les grands carnassiers ne le pouvaient faire eux-mêmes. Cependant, cette conclusion serait erronée. Non seulement, la comparaison de ce qui se passe chez les peuples sauvages permet de la réfuter, mais on négligerait, en portant un tel jugement, le fait que l'Homme préhistorique consommait le gibier en des lieux particulièrement favorables à la conservation des restes alimentaires, tandis que les grands carnivores engloutissaient leurs proies là où il y avait peu de chance de les maintenir en état. Le chasseur préhistorique avait coutume de s'alimenter en trois genres d'habitats où se formaient aisément des niveaux lithiques propres à la conservation des détritiques. Ces emplacements de campement étaient, de façon caractéristique, à l'abri des surprises et des attaques de hordes étrangères ou de grands carnassiers.

Plus de la moitié de toutes les stations des âges lithiques ancien et moyen sont situées dans des *grottes* ou dans des entrées de cavernes, beaucoup plus rarement dans des niches rocheuses ou devant des parois (abris sous roche), c'est-à-dire en des endroits protégés, au moins, d'un côté. De plus : on trouve des outils et des débris de gibier sur des berges où un *coude de rivière* assurait à la horde une protection sur deux ou trois côtés. Enfin, des *lignes de terrain*, situées sur des lacs ou des marais et ainsi à l'abri du danger dans une certaine mesure, furent également utilisées. De telles « localités » particulièrement appropriées aux modalités du campement, furent occupées de génération en génération. De nombreux détritiques s'y accumulèrent et furent conservés par la formation permanente d'un sol pierreux. Nous disons ceci

pour montrer qu'il ne serait pas justifié d'admettre que l'Hominidé fût un chasseur beaucoup plus heureux que ne l'étaient les grands carnassiers.

Là où ont pu se conserver des restes de chasse des carnassiers placés dans les mêmes conditions que ceux de l'Hominidé, on constate combien leurs prises étaient abondantes. On connaît de nombreuses cavernes qui furent habitées par des ours et des hyènes, et dans lesquelles on trouve des débris de tous les animaux contemporains, depuis l'éléphantéau jusqu'au petit gibier, et il ne s'agit là que de deux des espèces carnivores de l'époque! Or, pratiquement, les autres espèces n'ont rien laissé de semblable, car elles dévoraient leurs proies sur place, ou les entraînaient jusqu'au prochain fourré, où il y avait peu de chance que les restes y fussent ensevelis et conservés par le loess [apport éolien], le sable fluviatile ou tout autre formation pierreuse.

Il ne faut pas oublier non plus, lorsqu'on se trouve devant un amas d'ossements, qu'il ne représente que très rarement le résultat d'une seule expédition; le matériel s'y est en général entassé au cours du temps. La preuve peut en être quelquefois, mais pas toujours fournie. Il n'y a pas de doute si de minces couches de détritiques lithiques séparent les restes osseux; cela montre que des mois, ou des années ou des dizaines d'années se sont écoulés entre les dépôts successifs d'ossements. Il est plus difficile de juger des faits quand les chasseurs, rentrant d'une expédition, remanièrent l'emplacement et remuèrent le sol, de façon à bouleverser les couches chronologiques d'os et de cendres. C'est ce qui explique que de nombreux niveaux, d'apparence uniforme, ne le sont pas en réalité et se sont constitués de façon intermittente, souvent au cours de nombreux siècles. On ne peut en tirer de déductions en ce qui concerne les succès de la chasse préhistorique, mais cela ne veut pas dire non plus que de beaux « tableaux » de chasse soient inconcevables.

Nous pouvons nous faire une idée assez juste du dépècement et du démembrement du gibier. Pfeiffer a voué son

attention particulière à cette question ¹. Nous avons déjà dit que de nombreux instruments lithiques, lames, coups-de-poing, racloirs et grattoirs convenaient fort bien au dépècement et au démembrement, tandis qu'ils ne devaient pas valoir grand'chose à l'extrémité d'une arme de jet. Pour assommer un animal, des chasseurs employaient de véritables marteaux, qui l'étourdissaient ou le tuaient par commotion cérébrale, et les mêmes armes pouvaient servir au combat corps à corps. Les fouilles faites à Meiendorf ont démontré que, lors du dépècement du gibier, on tranchait d'abord complètement le cou, puis le tronc était sectionné en plusieurs morceaux, tandis que les membres en étaient détachés. On rompait les vertèbres aux points de séparation. Les traces de grattage sur les os démontrent que la chair en était enlevée au moyen de racloirs de silex.

On ne sait quels étaient les morceaux préférés; la moelle, la cervelle et les parties génitales étaient certainement très estimées. D'après Birket-Smith, les Esquimaux Caribou manifestent un goût particulier pour la langue, le cœur, le sternum et la tête de renne. Les lièvres, les perdrix des neiges et les oiseaux n'ont pour eux que peu de valeur. Ils ne mangent qu'exceptionnellement du loup et du renard. On ne pourrait dire jusqu'à quel point les chasseurs pléistocènes appréciaient la moelle des os et s'ils ne s'en servaient pas aussi pour certaines manipulations telles que l'apprêt des peaux. Le gibier se mangeait certainement cru à l'origine; le sel manquait, mais peut-être connaissait-on certains condiments. La viande devait être taillée en lanières et battue avec des massues de bois, mais l'Hominidé du Paléolithique ancien connaissait déjà le feu. Des outils de pierre, à éclatement dû au feu, ne manquent pas au Chelléen précocé. Au début, le feu ne s'obtenait certainement qu'avec peine et on le conservait précieusement, puis on apprit à l'allumer en tout temps par friction et forage. Les chasseurs

1. L. PFEIFFER, *Das Zerlegen der Jagdtiere in der Steinzeit*, KORRESPONDENZBLÄTTER DES ALLGEMEINEN AERZTLICHEN VEREINS VON THÜRINGEN, 39^e ann., 1910, p. 35-60 et 116-149. — Le même, *Die Werkzeuge des Steinzeitmenschen*, Iéna 1926, p. 111.

préhistoriques ont en tout cas grillé la chair du gibier dans la cendre brûlante, sur la braise ou sur des pierres chauffées, et certainement aussi dans des trous pratiqués dans le sol. A Achenheim, près de Strasbourg, on a trouvé des fosses à feu de vingt-cinq à trente-cinq centimètres de profondeur, contenant des os calcinés, des esquilles de silex, du charbon et de l'argile cuite; des fémurs et des cavités cotyloïdes gisaient dans le voisinage de ces fosses. A l'occasion, on aura fait sécher la viande à l'air, et, en hiver, on l'aura laissée geler. Des crânes d'animaux, des coupes osseuses, des sacs de peau ou de cuir servaient pour ces préparations culinaires. La viande pouvait être grillée sur deux pierres enduites d'argile. Les récipients de terre étaient encore inconnus au Paléolithique supérieur.

Les peaux trouvaient naturellement leur emploi en tout temps, principalement comme vêtements, indispensables aux civilisations des époques froides, mais nous ne savons que peu de chose sur le costume même des chasseurs. Quelques figurations de l'Espagne orientale révèlent nettement un ornement de genou, fait de peaux ou de lanières; on pourrait même croire, d'après certaines représentations (fig. 83) que dans quelques cas, les hommes portaient une culotte. Puis les peaux servaient pour le couchage et comme sacs pour le transport des effets. Les intestins séchés fournissaient du fil; la vessie servait de récipient. Il est inutile de s'étendre sur les os et les bois; ils ont fourni, déjà partiellement aux industries osseuses du Paléolithique inférieur; mais encore plus à celles de l'âge lithique moyen, la matière de presque tous les ustensiles de ménage, d'innombrables instruments, armes et accessoires.

Les chasseurs du Paléolithique inférieur et probablement aussi ceux du supérieur étaient désavantagés sur un point par rapport à toutes les générations ultérieures : ils ne disposaient d'aucun associé vivant, ni du cheval, qui n'a commencé à jouer un rôle important dans la vénerie qu'à l'époque du fer, ni du chien qu'il est impossible d'éliminer quand il est question d'histoire de la chasse à l'époque contemporaine. Ils ne disposaient pas non plus

de bête de somme pouvant transporter le gibier, et se trouvaient totalement réduits à leurs propres forces.

En nous attaquant maintenant aux méthodes de chasse qui, dans l'état de nos connaissances, ont été pratiquées contre les divers gibiers, nous suivrons, dans la mesure du



FIG. 83. — Chasseur portant culotte et des ornements de genou, Cueva del Secans (Teruel), d'après OBERMAIER.

possible, le principe auquel nous avons déjà obéi en parlant de la technique des armes : l'ordre chronologique.

Un vif débat s'est institué en ce qui concerne les débuts de la chasse, débat reposant sur un malentendu réciproque. Il ne pouvait se produire que parce qu'aucun des adversaires n'avait donné une claire définition de ce qu'il entendait par chasse. Mais les deux points de vue peuvent être accordés bien plus facilement qu'il n'y paraît. Les uns, représentés par Soergel, auquel, somme toute, nous nous rallions, placent la naissance de la chasse là où l'on peut

observer une activité chasserresse manifeste, une poursuite méthodique, en particulier de gros herbivores comme l'éléphant de la forêt et le rhinocéros de Merck. Les autres, dont Profé¹, en placent les débuts à l'époque d'un Préhumain, peut-être tertiaire, qui se nourrissait de plantes mais commença à s'attaquer à certains animaux et à les consommer. Ces derniers auteurs remontent donc à une époque antérieure, englobant dans leur prise en considération une période de temps qui n'a connu qu'une préparation à la chasse — telle que nous la concevons. Les choses se sont certainement passées comme l'entend Profé; le Préhumain se contentait, avec ses instruments extrêmement primitifs, d'abattre du menu gibier et les petits des grands animaux. Mais ce n'était pas de la chasse! Ce fut la manière de faire pratiquée au cours du changement climatique du Tertiaire et parmi les conditions nouvelles que cela apporta aux habitudes alimentaires du Préhumain. Ce dernier se servait-il de bâtons ou des éolithes tant discutés? Cela ne nous intéresse pas. Le fait de s'emparer de ce qui tombait sous la main, d'étrangler ce qui n'avait pas pu fuir, d'assommer à coups de bâton ou de pierre ce qui faisait front, n'était pas encore de la chasse à proprement parler. C'étaient des combats, comme il s'en déroule entre animaux. Pour nous, la chasse est une poursuite raisonnée, — c'est pourquoi nous n'y faisons pas rentrer la forme mentionnée d'appropriation alimentaire des premiers Préhumains. Nous ne pouvons donc faire remonter la chasse plus haut que le Préchelléen, cette forme culturelle du Paléolithique inférieur précoce au cours de laquelle l'Hominidé nous apparaît pour la première fois comme représentant de sa famille zoologique. Nous avons alors bien affaire à la chasse, qui prend pour but de son activité quelques gros herbivores. Aussi ces derniers nous occuperont-ils tout d'abord. D'autre part, Profé se trompe sans doute quand il croit que l'époque d'appropriation de nourriture carnée que nous appelons préchasserresse peut se prolonger jusque dans le Moustérien.

1. O. PROFÉ, *Vorgeschichtliche Jagd*, dans MANNUS, t. 6, fasc. 1/2, 1914.

Les graviers de Mauer, près Heidelberg, se classent parmi les plus anciens niveaux aptes à fournir des éléments pour la reconstitution de la chasse au Paléolithique inférieur; c'est à ces graviers que nous devons la célèbre mandibule massive d'un Hominidé primitif encore très bas dans l'échelle humaine, qui a été dénommé *Homo heidelbergensis* et qui représente la race hominidienne la plus ancienne que nous connaissions en Europe centrale. Cet être, dont nous n'avons que la mandibule pour pouvoir juger de sa constitution, a donc vécu dans les environs d'Heidelberg et il se procurait sa nourriture au moyen de la chasse. On a trouvé dans les graviers les ossements des animaux qui lui servaient de gibier, en premier lieu ceux de l'éléphant antique (que nous préférons appeler éléphant de la forêt), mais aussi des restes de cheval sauvage, de bison, d'élan, de cerf, etc. Il n'est pas possible de déterminer exactement la manière dont ils'attaquait à ces dernières espèces, de taille moyenne par rapport à l'éléphant de la forêt. On accorde à l'Hominien de Heidelberg, dont la forme culturelle était au plus celle d'un Préchelléen précoce, des armes de bois, en particulier l'épieu appointi comme arme accessoire. La trouvaille mentionnée de Clacton-sur-mer (pl. II) y autorise. Il ne devait pas y avoir de difficultés considérables, avec l'aide du feu et d'une pierre quelque peu dure (que cette dernière fût semblable à un éolithe ou même sans retouche), d'affûter des épieux de façon à les rendre redoutables comme armes de jet ou de choc. Mais on ne peut dire jusqu'à quel point l'Hominien d'Heidelberg s'en servait pour une chasse directement offensive.

Il est par contre possible de trouver la preuve d'une autre méthode de chasse, à savoir la capture des bêtes au moyen de **fosses-pièges**, dont l'utilisation nous permet des déductions intéressantes sur la mentalité de ces premiers Hominidés et leur organisation sociale. C'est le mérite de Soergel d'avoir mis en valeur la méthode de l'analyse quantitative et qualitative des ossements, méthode devenue indispensable pour l'appréciation de la chasse préhistorique. Soergel a en effet abordé ce problème d'une façon nouvelle.

Il examina le matériel osseux dans sa totalité, en particulier les dents, en vue de déterminer l'âge des animaux. Cette enquête ne présentait pas de difficultés insurmontables. Les descendants actuels des animaux pléistocènes nous intéressant ici fournissaient des témoignages quant au développement des mâchoires, en particulier en ce qui concerne l'usure de la surface des molaires aux différents stades de la vie, observations qui, appliquées au matériel préhistorique, permettaient d'aboutir à certaines conclusions.

Soergel établit, sur la base de l'examen de tout le matériel osseux de plusieurs grandes stations, les relations quantitatives entre animaux très jeunes, jeunes, vieux et très vieux; or, ces stations pouvaient se répartir en deux groupes, l'un caractérisé par une prédominance inhabituelle d'animaux jeunes (et très jeunes), l'autre présentant un rapport des quatre âges tel qu'il s'observe naturellement dans un troupeau. Mais cette répartition des résultats obtenus n'atteignit sa vraie signification que lorsque Soergel fut en état d'établir que la prédominance des jeunes signifiait qu'il s'agissait d'animaux capturés à la chasse, tandis que, dans les cas à proportions normales, il s'agissait vraisemblablement de restes de bêtes mortes par suite de phénomènes naturels.

C'est la station moustérienne de Taubach, près Weimar, qui a livré le premier matériel, aujourd'hui classique, ayant servi à la détermination de l'âge des animaux. Nous donnons, à grands traits, un tableau de ces résultats, en suivant le cheminement de la pensée qui a fourni la preuve que les ossements représentent des restes laissés par les chasseurs du Paléolithique inférieur et que la chasse se pratiquait principalement au moyen de fosses-pièges. Une couche poreuse de tuf calcaire tendre, d'une épaisseur d'un demi-mètre environ, contenait des ossements irrégulièrement disséminés, et, pour la plupart, sans connexion naturelle entre eux, ossements d'éléphant antique, de rhinocéros, de bison, de cerf, d'ours et autres animaux appartenant à la même faune. Les os et les dents étaient à peu près éga-

lement répartis dans toute la cendre; il n'y avait pas plus de monceaux d'ossements que de zones sans fossiles. Cependant la roche enveloppante représentait une masse infiniment plus grande que les os eux-mêmes. La manière dont ceux-ci gisaient, le manque de portions entières de squelettes, la prédominance d'os fracturés amenèrent à concevoir qu'il y avait eu là, au Paléolithique inférieur, une nappe d'eau permanente, peut-être seulement un étang, dans lequel les chasseurs jetaient les os après avoir dévoré les chairs et sucé la moelle. Ces os s'enfoncèrent dans le tuf mou en formation, de sorte qu'ils y furent enrobés, séparés par une couche plus ou moins épaisse, de nouveaux restes, lancés à intervalles. Cet étang joua ainsi le rôle d'une sorte d'urne funéraire du Paléolithique inférieur.

Les circonstances mêmes de la fouille contredisaient l'hypothèse selon laquelle ces animaux auraient pu succomber à une catastrophe. Il eût d'abord été curieux qu'eussent péri, par suite d'un événement naturel, des bêtes rarement concentrées sur un si petit espace; puis un cataclysme n'expliquerait pas la fréquence d'espèces ne vivant pas en troupes, c'est-à-dire, en particulier, du rhinocéros de Merck et d'un solitaire comme l'ours. De plus, si les animaux étaient morts par accident, on aurait dû trouver davantage de fragments squelettiques en liaison naturelle. Mais des squelettes entiers, voire même incomplets, étaient excessivement rares. Si l'on admet, d'autre part, que la vallée entière de l'Ilm a été l'objet d'un bouleversement naturel, qui en aurait détruit toute la faune, les animaux seraient tombés sur place et leurs ossements auraient été charriés plus tard au lieu où ils ont été découverts, les squelettes complètement disloqués; mais alors on aurait trouvé des surfaces de frottement et de roulement, ce qui n'était pas le cas. Tout s'élève donc contre l'hypothèse d'une catastrophe et exige une autre explication.

Des raisons en nombre égal venaient d'autre part à l'appui de l'hypothèse selon laquelle les ossements n'avaient pu être ramenés là que par des êtres humains. L'absence presque complète, dans la roche qui enrobait les os, de grains de

quarz et de particules d'argile, présents dans toute eau courante, même de mouvement lent, démontrait qu'il s'agissait sûrement d'une eau stagnante. Et il est à peine nécessaire d'indiquer que les animaux dont les restes reposaient dans l'étang, et dont une partie seulement auraient trouvé place côte à côte sur sa surface, ne s'y sont pas précipités. Ces ossements ne peuvent donc y avoir été jetés que par des êtres humains. Les fouilles confirment pleinement ce point de vue. Outre le manque de portions de squelettes assemblées, les os brisés montraient qu'ils avaient été cassés en vue d'en extraire la moelle. Le tuf calcaire livra aussi des particules de charbon de bois et des outils de silex à faciès moustérien. Enfin, la preuve qu'il s'agissait bien de repas humains était fournie par des os partiellement calcinés et gisant au milieu des cendres.

Mais ce fut l'analyse de l'âge des molaires qui livra le témoignage le plus sûr de cette manière de voir ainsi que du processus selon lequel cette station s'était constituée. Soergel groupa le matériel en quatre classes d'âge, à savoir en éléphants antiques ou forestiers jusqu'à 6 ans, de 6 à 20 ans, de 20 à 50 ans et au-dessus de 50 ans. Cela donnait à Taubach, pour les deux premières classes d'âge, 25.5 % et 28.8 %, c'est-à-dire que plus de la moitié des éléphants n'avaient pas atteint l'âge de la reproduction. Les chiffres, pour les deux autres classes d'âge, étaient de 28.8 % et de 16.7 %. La prédominance des jeunes fut aussi frappante à Mauer, cette fameuse station dont il a été question relativement à la chasse au Préchelléen. Les jeunes y étaient même en proportions encore plus fortes : 31.1 % et 26.6 % tandis que le reste, d'environ 48 %, appartient aux adultes.

Les autres stations fournirent, par contre, des résultats très différents. A Süssenborn, sur les restes osseux de plus de 200 individus, pas un ne put être attribué à un éléphant de moins de 6 ans. Le deuxième groupe n'atteignait pas à plus de 8.6 %. L'absence totale d'éléphanteaux du premier groupe fut aussi constatée dans le loess récent d'Emmendingen (Baden), pour tout le matériel relatif aux

mammouths dans le loess badois et dans toutes les stations à mammouths des basses terrasses du pays du Rhin. Mosbach n'a pas non plus livré un seul éléphant forestier de la première enfance. Les fouilles de Steinhausen sur la Murr et de Mosbach ont fourni un petit nombre d'individus de première enfance, 6 % et 8 %, en ce qui concerne l'*Elephas trogontherii*, un ancêtre du mammouth. Les restes des jeunes éléphants, de 6 à 20 ans, avec une moyenne générale de 13.1 %, sont loin du pourcentage de la classe correspondante à Taubach et à Mauer.

Ces chiffres montrent lumineusement qu'il faut distinguer deux grandes catégories de stations et que celles relevant de la première, à prédominance de jeunes, nécessitent l'explication du problème qu'elles représentent. L'interprétation devient beaucoup plus facile quand on se dit, que dans les stations de la seconde grande catégorie, opposables à Mauer et à Taubach, il s'agit de localités n'ayant livré ni squelettes humains, ni instruments fabriqués, ni traces quelconques de l'Hominidé. On reconnaît donc clairement que partout où le chasseur pléistocène ne peut être rendu responsable de la composition des débris osseux, leur répartition correspond à un état de choses naturel — la quatrième classe d'âge y livrant de 58 % à 78 % d'éléphants de plus de 50 ans —, tandis que partout où l'on bute sur une prépondérance d'ossements de jeunes, on doit admettre que l'on se trouve devant le produit de chasses des âges lithiques ancien ou moyen. Nous disposons donc d'un critère pour l'appréciation de chaque station relativement à la chasse, et nous possédons l'indice de la préférence que témoignait le chasseur, celui du Paléolithique ancien en particulier, pour les animaux en bas âge — et donc pour les méthodes permettant de les capturer le plus aisément.

Il faut maintenant se rendre compte des méthodes employées par les chasseurs de Mauer et de Taubach. Notre tâche sera facilitée si nous nous représentons la nature de la contrée, car la configuration du sol exclut certaines modalités. Ces deux stations se trouvaient dans des territoires sylvestres, où les méthodes conditionnées par la steppe, à

savoir la grande battue et l'incendie des herbes, n'étaient pas réalisables.

Il est fort probable que le procédé préféré fut celui des fosses-pièges, qui explique de façon satisfaisante le pourcentage surprenant par classes d'âge. Il ne s'agit pas d'exagérer le rôle de ce procédé, mais toutes les nouvelles découvertes en soulignent l'importance. Cela ressort des constatations faites par Lips, pour l'âge lithique moyen, sur les œuvres d'art préhistoriques de France et d'Espagne. Plus nos connaissances progressent, plus nous constatons que les fosses-pièges ont joué, techniquement et économiquement, un rôle beaucoup plus important qu'on ne le soupçonnait, dans toute la préhistoire, jusqu'au Néolithique compris et, probablement même, jusque dans les premiers siècles du moyen-âge (la chasse au cours de cette dernière époque est insuffisamment documentée). La Norvège dont le développement culturel permet souvent d'expliquer des connexions beaucoup plus tardives, autorisant des conclusions relatives aux âges lithiques de l'Europe centrale, a pratiqué jusqu'au XIX^e siècle une chasse aux fosses-pièges, guère différente de celle du chasseur du Paléolithique.

La fosse-piège a été employée en Norvège surtout pour la chasse au renne, mais aussi pour celle à l'élan et au cerf. Elle était pratiquée en terrain propice. Il devait en être de même à l'époque paléolithique. Taubach nous en fournira tout à l'heure le témoignage. On recourait aussi en Norvège à une combinaison du couloir forcé et d'un champ de fosses-pièges. Le couloir à rennes était constitué par deux rangs de grosses pierres, qui se rapprochaient l'un de l'autre et aboutissaient au dispositif par où les animaux passaient régulièrement. Les fosses, d'après la description qu'on en a, étaient creusées à hauteur d'homme et mesuraient quelques mètres de longueur. Elles étaient masquées par des branchages et de la mousse, et calculées de telle façon que les captifs n'en pouvaient plus ressortir. La mort rapide de la bête était souvent amenée par un pieu pointu sur lequel elle s'empalait, ou par une poutre transversale contre laquelle elle tombait de

tout son poids. Il n'y a pas de raison pour imaginer différemment la chasse aux fosses préhistorique.

Considérons l'emplacement de capture de Taubach. Il s'agissait probablement d'une région marécageuse près d'un cours d'eau de la vallée, avec certains terrains meubles et sableux; en somme, il devait être facile d'y creuser rapidement une fosse. On devait disposer d'instruments accessoires dont le simple bâton à fouiller, que l'on emploie encore chez les primitifs actuels. Il facilitait le travail et ce qu'on en pouvait obtenir était complété par des outils de silex susceptibles d'aider au déblaiement rapide. Peut-être existait-il même des lames emmanchées. L'Hominidé du Paléolithique inférieur a dû d'ailleurs être capable de rejeter la terre avec les mains. La connaissance qu'il devait avoir des mœurs animales l'aura engagé à disposer ses fosses là où les bêtes préparaient elles-mêmes le milieu propice, c'est-à-dire là où elles se vautraient dans leurs souilles. On sait que les éléphants, comme les rhinocéros, se vautrent volontiers, les premiers de préférence dans un sol sablonneux, les seconds plutôt dans un terrain marécageux. Les chasseurs de Taubach n'auront-ils pas profité de ces emplacements préparés? La fréquence de restes de rhinocéros de Merck à Taubach permet de déduire l'existence de nombreuses souilles dans le voisinage bourbeux et argileux des abreuvoirs. Les enfoncements auront été approfondis et il n'était du reste pas nécessaire que l'éléphant y entrât en entier pourvu qu'il ne pût pas s'en dégager. On le tuait ensuite avec des épieux ou des pierres, ou bien on l'enfumait, à moins qu'on ne préférât le laisser mourir de faim ou succomber à ses blessures¹. Les fosses étaient certainement masquées par des branchages et leur efficacité assurée autant que possible par un couloir forcé. Au moins les premiers élé-

1. Peter KOLB, *Vollständige Beschreibung des afrikanischen Vorgebürges der Guten Hofnung*, Nuremberg 1719, dit, à propos des Hottentots, p. 535 (cf. Pl. IV) : « Si l'éléphant est encore vivant, les Hottentots s'assoient dessus et le tuent soit en l'assommant à l'aide de lourdes pierres, soit, comme cela se produit souvent, en tranchant les vaisseaux du cœur, ou les tendons de derrière la nuque. » Il fait de plus remarquer que les Hottentots n'ont ni pioches, ni pelles pour creuser leurs fosses.

ments en tête d'un troupeau devaient s'y précipiter. Le principal était de façonner la fosse de telle sorte que le gibier y culbutât, et, s'il n'était immédiatement empalé, qu'il ne pût s'échapper. Il ne devait pas être difficile au chasseur du Paléolithique inférieur d'aménager en fosse un des nombreux gîtes de bêtes fauves. La pratique prédominante de la chasse au moyen de fosses-pièges, à Taubach, explique aussi la grosse quantité de certains ossements qu'il eût été inutile de transporter sur de longs trajets étant donné leur manque de valeur. Ils se trouvaient parmi les détritiques et étaient jetés dans l'étang le plus proche quand on nettoyait la fosse.

La forte proportion de jeunes dans le « tableau » ne s'explique toutefois que si l'on prend en considération les habitudes de l'éléphant. Nous savons des éléphants actuels qu'ils ont coutume de marcher en file indienne. Les mères vont en tête; elles déterminent donc l'allure du cortège, chacune d'elles étant suivie par son petit. Les femelles sans petit et les mâles ferment la marche. Quand donc un troupeau d'éléphants forestiers s'approchait d'un champ de fosses-pièges, les mères ou leurs petits y tombaient les premiers; il est très vraisemblable qu'un jeune y était pris au moins aussi souvent qu'une mère, d'ailleurs rendue prudente par l'expérience tandis que l'éléphanteau y culbutait aveuglément. Si de plus on considère que les fosses, à Taubach, étaient situées dans le voisinage de l'eau, c'est-à-dire près de l'abreuvoir, on comprend encore mieux le grand nombre de petits capturés, car on sait que, près du but, les troupes quittent la file indienne et s'approchent en éventail de l'eau. Conformément à la règle, les petits couraient en avant et ils étaient les premiers pris au piège, ou, tout au moins, aussi souvent que les adultes. Peut-être même, si les fosses étaient très étroites, arrivait-il aux adultes de passer par-dessus, tandis que les petits, à la foulée courte, n'avaient pas cette chance.

Toutes les comparaisons ethnographiques montrent que la fosse-piège est une méthode de chasse à l'éléphant qui remonte dans la nuit des temps et qu'elle est particulièrement productive. L'ouvrage de 1603 de M. G. A. von

Dantzig (cf. pl. III) parle de façon intéressante de cette chasse en Guinée : « Ils prennent ainsi les éléphants. D'abord, ils font attention à l'endroit où ils ont l'habitude de passer, y creusent un trou profond, le recouvrent de paille et de feuilles d'arbres; quand l'éléphant vient, il y tombe; les Mores arrivent alors avec leurs armes et lui lancent des piques jusqu'à ce qu'il soit mort; ils descendent enfin dans la fosse et le partagent en morceaux. » Peter Kolb (p. 535) donne beaucoup plus de détails à propos de cette chasse chez les Hottentots (pl. IV). Berger¹ décrit le procédé analogue chez les Wandorobbo et ajoute que les éléphants et les buffles ne peuvent guère être capturés autrement par des sauvages. Les fosses, qui se rétrécissent dans le fond, ont environ 4 mètres de long, 1 m. 1/2 de large et 2 de profondeur; elles sont disposées sur la passée du gibier. Toute l'installation est couverte de ramilles, de feuilles et de poussière, de façon à ne se distinguer en rien du sol adjacent. Comme on le sait déjà par les fouilles de Hauser, les fosses étaient disposées en échiquier par le chasseur paléolithique. Il est fort intéressant de savoir, à ce propos, que des chasseurs comme les Hottentots ignorent la pioche et la pelle, ne se servent que du bâton à fouiller et de leurs mains, de sorte que le déblayement d'une fosse coûte beaucoup de temps. Aussi prennent-ils grand soin de ces installations, qui sont souvent endommagées pendant la saison des pluies. Certes, les éléphants apprennent avec le temps à connaître ce danger et s'en méfient. Les chasseurs qui s'en rendent compte se cachent dans les environs et effrayent le gibier par des cris. Le désordre se met dans les rangs, surtout parmi les jeunes — comparaison intéressante pour la préhistoire — qui, abandonnant une marche prudente, tombent dans les fosses.

Tous les témoignages que nous avons, relativement à la chasse au moyen de fosses-pièges, montrent que ce sont surtout des jeunes qui en sont victimes. Kaufmann² raconte une expérience vécue, alors qu'il se trouvait sans le savoir

1. Arthur BERGER, *Die Jagd aller Völker*, Berlin 1928, p. 97 sq.

2. Oskar KAUFMANN, *Aus Indiens Dschungeln*, t. 2, p. 240.

près d'un de ces pièges. Il entendait bien, tout près, les grognements furieux d'un animal, mais n'arrivait pas à repérer la bête, lorsque, tout à coup, il arriva au bord de deux fosses profondes contenant chacune un jeune éléphant. L'un, un éléphanteau mâle, ne mesurant que 1 m. 20 de haut, méditait immobile dans le fond de son trou et ne s'aperçut pas de l'approche du chasseur. L'autre était une femelle d'une vingtaine d'années, dont la fosse n'était séparée de la première que par une paroi de 80 centimètres. Nous voyons que ces deux exemplaires auraient appartenu à chacune des deux premières classes d'âge de Mauer et Taubach.

Donc, si les trouvailles faites dans ces deux localités ont ainsi leur explication, il n'en subsiste pas moins que d'autres méthodes ont dû accompagner la chasse aux fosses-pièges, méthodes qui, à la vérité, ne se laissent pas si parfaitement reconstituer. Il s'agit avant tout de la chasse offensive à la pique et de l'emploi de pièges primitifs.

Jusqu'à présent, la **chasse offensive** n'a été que peu prise en considération; on n'en a même presque pas tenu compte, apparemment du fait de la disproportion des forces entre un homme et un éléphant. C'est là mésestimer les possibilités dont disposait déjà l'Hominidé du Paléolithique inférieur. Si même on ne réussit peut-être pas à prouver cette modalité de chasse par le fait qu'il n'est rien resté de ce qui pourrait en fournir le témoignage, il serait totalement erroné de la nier. Si l'on a fait une trop grande part à la chasse aux fosses-pièges, c'est parce qu'on dispose d'ossements qui la prouvent, tandis que les possibilités de reconstitution de la chasse offensive sont bien moindres.

Elle a cependant été pratiquée, c'est certain. On l'observe encore en Afrique, dans la région du Haut-Nil¹. La pique a environ 3 mètres et se compose d'une hampe solide et sûre munie d'une pointe effilée. Celle-ci, aujourd'hui, est vraisemblablement en fer, mais nous pouvons parfaitement nous représenter une lame de bois faisant le même

1. Arthur BERGER, *l. c.*, p. 103 sq.

office. Les chasseurs partent toujours en groupe. Dès qu'ils sont dans le voisinage d'un éléphant, l'un d'entre eux éveille son attention. Au même instant, un compagnon, qui se dissimule dans les hautes herbes, se précipite devant l'animal, lui plonge de toutes ses forces la lame obliquement, dans le corps, et se jette de côté pour échapper à la bête furieuse. Folle de douleur, celle-ci s'élance en avant et, ce faisant, s'enfonce la lame plus profondément dans le corps, s'arrête et donne ainsi l'occasion de lui infliger de nouvelles blessures, mortelles. Peter Kolb a décrit avec détails une chasse analogue chez les Hottentots au début du XVIII^e siècle. Cette chasse devait convenir à l'Hominidé du Paléolithique inférieur, parce qu'il y avait bien des chances que l'animal tombât non loin du point où il avait été attaqué; une fuite à grande distance était impossible.

Peut-être recourait-on également à un autre mode de chasse, dont se servent encore certains peuples primitifs : *l'embrochement en plongée*. Le chasseur se poste sur un arbre qui domine une passée journallement suivie. Dès que l'éléphant arrive sous l'arbre, l'indigène projette avec force sa lance qui pénètre entre les omoplates. Plusieurs chasseurs pouvaient s'y mettre, et à un signal, lancer simultanément leurs sagaies, pour diminuer les possibilités de fuite. Une pique de bois bien effilée, comme nous pouvons supposer que le chasseur du Paléolithique inférieur en possédait, pouvait pleinement suffire à la besogne, son action se trouvant renforcée par le simple poids de l'arme tombant verticalement. La sûreté du « tir » des sauvages nous est une garantie que le coup devait être bien placé. D'autre part, l'embrochement en plongée n'aura, vraisemblablement, pas été pratiqué à Mauer et Taubach, car cela n'expliquerait pas la forte prédominance des jeunes au tableau. Il n'est pas impossible, qu'en certains points, cette méthode ait été combinée avec la chasse aux fosses-pièges. Si un éléphant était atteint en plongée, tout le troupeau fuyait en désordre et avait chance de tomber dans les fosses bordant la passée.

Il faut encore se demander si certains pièges, en usage chez les sauvages, peuvent avoir été appliqués à l'éléphant de la forêt. Il s'agit ici avant tout des *pièges à pique*, une des seules formes de piégeage qui conviennent à un si gros gibier, et dont la construction peut fort bien avoir été à la portée de chasseur de l'époque. Nous avons énuméré plus haut tous les systèmes de piégeage qui se laissent déduire des gravures et peintures rupestres du Paléolithique supérieur. Les pièges à pique n'y figurent pas. Ce n'est cependant pas une raison pour nier leur possibilité d'existence. Notre connaissance des pièges préhistoriques et notre interprétation des signes tectiformes laissent encore à désirer, et même s'il en était autrement, ces pièges pourraient avoir existé. Ils convenaient à une nature sylvestre. Mais les signes tectiformes proviennent en plus grande partie de formes culturelles de la steppe! Les pièges à pique pourraient donc avoir été inconnus ou négligés au Paléolithique supérieur et utilisés au Paléolithique inférieur. Nous touchons ici à une question dangereuse. Ce que l'on sait du piégeage au Paléolithique inférieur est tout à fait insuffisant. On doit reconnaître à son actif la fosse-piège et le lacet. Les autres modalités sont hypothétiques. Mais les conditions nécessaires aux pièges à harpon, — système relativement simple — étaient remplies. Nous avons vu que les pièges des civilisations à coups-de-poing provenaient vraisemblablement d'une contrée à forêt vierge luxuriante; c'est là que les pièges à pique pouvaient le mieux se développer. Ils ne devaient pas être inconnus en Europe, car on s'en servait encore en Scandinavie aux temps historiques ¹.

Les pièges à pique ressortissent aux pièges à poids, qui ont joué un grand rôle à l'âge lithique moyen, car ils relèvent du même principe mécanique. On tendait l'appareil approprié à quelques mètres au-dessus de la passée. Il s'agissait peut-être simplement d'une branche horizontale à laquelle une pique, chargée de grosses pierres, était assujettie de sorte que son extrémité effilée pointât vers le sol. La corde

1. WEINHOLD, *Allnordisches Leben*, p. 66.

qui retenait l'ensemble, était disposée en travers de la piste, de façon à ce que l'animal, en la frôlant, mît en branle le mécanisme. La fiche de bois qui le retenait était fixée si légèrement, que le moindre contact suffisait à laisser plonger la pique; l'animal frappé dans la nuque, si tout fonctionnait normalement, était souvent tué sur le coup. Il est arrivé que des chasseurs, atteints par une pique plongeante de ce genre, aient eu le corps traversé de part en part. Si l'animal réussissait à fuir, le poids des pierres accrochées à sa nuque l'arrêtait bientôt. Ce piège à la pique est, en somme, la mécanisation de l'embrochement en plongée. Il n'est pas impossible que le piège à pique ait été connu au moins à la fin du Paléolithique inférieur. L'épieu de bois appartenait à sa forme culturelle; le chargement avec des pierres était facile à concevoir; les cordages et lacets existaient et le mécanisme de déclenchement se réduisait à une fiche légèrement fixée.

Nous avons ainsi passé en revue les méthodes qui paraissent, avec une grande vraisemblance, avoir existé au Paléolithique inférieur. Il y a beaucoup plus de méthodes de chasse, mais les autres sont à éliminer en ce qui concerne cette époque, car elles présupposent des organisations sociales qui, alors, n'existaient pas; en effet, ou bien elles ne pouvaient prospérer que dans un milieu autre que celui de l'Europe centrale d'alors, ou bien elles nécessitaient des armes et accessoires ignorés au Paléolithique inférieur.

Nous devons maintenant nous occuper d'un animal que l'on trouve régulièrement en compagnie de l'éléphant de la forêt et qui, techniquement, fut chassé selon les mêmes méthodes : le **Rhinocéros de Merck**. Ce que nous avons dit de l'éléphant antique ou forestier se rapporte donc aussi, dans les grandes lignes, au rhinocéros de Merck. Examinant ses ossements à Taubach, selon la même méthode, Soergel est arrivé à des conclusions identiques : les jeunes dominent de façon étonnante. 55.4 % appartenaient à de très jeunes sujets, la plupart de 2 à 3 ans seulement, 16.0 % à des jeunes, 16.0 % à des adultes et 12.6 % à des vieux, c'est-à-

dire, en additionnant deux classes ensemble, 70 % à la catégorie des rhinocéros jeunes et 30 % à celle des rhinocéros âgés. Cette disproportion n'est pas naturelle.

La capture au moyen de fosses-pièges doit donc avoir été un des principaux modes de chasse de rhinocéros de Merck. Si l'on tient compte des particularités que l'on connaît chez le rhinocéros d'Afrique, la prépondérance des jeunes s'explique. Les rhinocéros ne vont jamais en troupes; ils vivent la plupart du temps isolés ou par couple. Ils s'assemblent rarement en groupes, du reste sans cohésion. La prairie de l'Ilm, autour de Taubach, était un pays idéal pour ces animaux; elle renfermait une large cuvette d'eau, aux berges couvertes d'herbes et de roseaux, le tout entouré d'une forêt aux sous-bois luxuriants. Comme les éléphants et les rhinocéros se rendaient à cet abreuvoir, le chasseur du Paléolithique inférieur préparait des fosses à leur intention et les guettait. La fréquence des jeunes est conditionnée par l'ordre de marche qu'observent les bêtes. Chez les rhinocéros, le petit ne suit pas sa mère; il ne marche pas non plus entre ses jambes comme chez l'éléphant; il la précède. Il se peut que le chasseur, connaissant les mœurs de son gibier, ait établi sur les passées des fosses relativement petites. Elles étaient plus rapidement creusées et donnaient moins de peine.

Le tableau des ossements de Mauer confirme celui de Taubach. Ce sont aussi les petits de rhinocéros (*Rhinoceros etruscus*) qui prédominent. Il est possible que l'éléphant et le rhinocéros se soient servi des mêmes pistes et aient été pris fréquemment dans les fosses-pièges destinées à l'autre espèce.

Toutes les autres modalités de la chasse ne peuvent expliquer la prédominance des jeunes et la fréquence d'ossements qui n'étaient pas d'utilité pour le chasseur du Pléistocène. Les mâchoires en particulier, n'étaient guère utilisables et devaient rester sur place quand on dépeçait la bête. Elles sont en si grand nombre que c'est à ce fait principalement que l'on doit la reconstitution de la chasse aux fosses-pièges.

Mais le rhinocéros de Merck a dû être abattu au moyen

d'autres procédés. L'hypothèse de la chasse offensive n'est pas à repousser, bien qu'elle ait été sans doute plus rare chez les sauvages. L'embrochement en plongée est encore plus vraisemblable. Il n'est pas possible de dire s'il était principalement appliqué au jeune gibier. Ce que nous avons dit de l'éléphant forestier est également valable. Il est plausible que les jeunes aient été particulièrement chassés de cette façon, car leur peau est loin d'atteindre l'épaisseur de celle des adultes. La peau épaisse doit avoir été l'obstacle majeur à l'emploi d'armes d'estoc de bois, car elle dépasse sous ce rapport celle de l'éléphant. Le piège à pique plongeante doit enfin avoir fonctionné comme pour l'éléphant, la prédominance des jeunes, même dans ce procédé, s'expliquant par le fait que le petit, marchant devant sa mère, déclenche le mécanisme à son détriment.

Si nous n'avons pas mentionné tous les modes de chasse employés au Paléolithique inférieur, contre les gros pachydermes, nous avons toutefois certainement énuméré les principaux.

Un autre grand pachyderme retiendra maintenant notre attention : c'est le **Mammouth**. Si nous traitons de son cas immédiatement après les pachydermes du Paléolithique inférieur, c'est pour des raisons pratiques. Aussi bien le Mammouth que le Rhinocéros laineux, son compagnon, appartiennent à l'époque d'abaissement de la température au Paléolithique supérieur; ce sont des animaux de la steppe qui font partie de la faune arctique du glaciaire. Nous abandonnons momentanément notre principe chronologique et enjambons un large intervalle de temps. Nous avons déjà vu tout ce qui sépare, techniquement et spirituellement, les deux époques paléolithiques; il suffira ici de le rappeler. Si nous faisons ce saut, c'est parce que les méthodes des chasseurs du Paléolithique supérieur contre le mammouth et le rhinocéros laineux sont en grande partie les mêmes que celles du Paléolithique inférieur contre ses pachydermes. Nous nous épargnons des répétitions et constatons en même temps que les modalités de la chasse au gros gibier, qui sont

parmi les plus anciennes, ont été employées jusqu'au Néolithique et le sont même encore aujourd'hui.

Ce que nous savons présentement du rôle du mammouth montre qu'il n'a pas été un but secondaire de chasse, comme Soergel le pensait encore. Peut-être cette ancienne manière de voir est-elle partiellement valable pour les stations classiques du Sud de la France. Les représentations de mammouths n'y sont jamais particulièrement prédominantes. Il en est autrement en Europe centrale et orientale, où le mammouth est l'animal de premier plan. Cela ressort du nombre des ossements mis à jour et des productions artistiques s'y rapportant. Nous nous contentons de rappeler les statuettes de Krems et de Pollau. Ce que les bois du renne ont été pour l'Occident, l'ivoire du mammouth l'a été pour les civilisations supéropaléolithiques de l'Orient. Sans le mammouth, l'économie du Paléolithique supérieur est inconcevable, pour l'Europe centrale et orientale.

Les méthodes de chasse au mammouth et au rhinocéros laineux du Paléolithique supérieur sont l'expression d'une nouvelle époque. Elles témoignent d'un Hominidé nouveau — l'Homme — et d'une nature différente. On sait que la technique des armes a réalisé, depuis le temps du Paléolithique inférieur, des progrès considérables. L'emploi courant de ramures et d'os pour les armes, les outils et instruments accessoires, caractéristiques au Paléolithique inférieur pour une culture alpine d'aire restreinte, avait maintenant pénétré toutes les cultures lithiques. La pique de bois était devenue une arme d'estoc et de jet munie d'une pointe d'os; elle offrait, déjà à elle seule, des perspectives qui étaient fermées au Paléolithique inférieur. La technique du piégeage n'était pas sans avoir fait des progrès. Le pays avait un nouveau visage. Les forêts et les marais avaient fait place à la steppe et à la toundra couverte d'arbustes bas et d'une végétation maigre. Mais ce qu'il y avait de plus important, c'est que l'Anthropien, après avoir passé par le stade de l'Hominien était devenu Homme. Les groupes du Paléolithique inférieur étaient plus locaux que ceux du Paléolithique supérieur, plus dépendants de la nature du sol et du

milieu. Le représentant des civilisations inféropaléolithiques était un être petit, gauche et lourd, inapte à chasser dans la steppe. Nous ne pensons pas que ces premiers Hominidés aient vu dans la chasse autre chose qu'un moyen utilitaire. Leur chasse ne comportait pas un aspect esthétique. Au Paléolithique supérieur-Mésolithique, la chasse a encore un sens économique, mais elle acquiert un aspect différent; l'Homme la spiritualise et l'élève, socialement, à un niveau supérieur. A part quelques manifestations exceptionnelles, nous n'avons pas d'indications, au Paléolithique inférieur, d'une classe organisée par des communautés supérieures à la famille ou au clan. Le chasseur du Paléolithique inférieur ne s'en prenait certainement pas aux troupeaux, mais à des bêtes isolées ou qu'il visait isolément. Comme les sauvages d'aujourd'hui, il devait attaquer l'animal repu, car il savait qu'il offre alors moins de résistance et fuit malaisément. Il aura préféré les territoires giboyeux, car ses armes ne lui assuraient pas la subsistance là où le gibier était clairsemé. Il en fut tout autrement du chasseur du Paléolithique supérieur. Il organise de grandes battues, auxquelles participent des tribus entières. La bête isolée ne lui suffit plus; il veut tout le troupeau. Il ne dépend plus de particularités topographiques locales; il a le pied léger. Même les espèces rapides deviennent sa proie. Il ne chasse plus seulement pour la viande mais aussi pour les os, les ramures, la corne et les tendons du gibier. Or, c'est à cet Homme que le mammoth doit faire front. Malgré la parenté du mammoth avec les pachydermes du Paléolithique inférieur, le Paléolithique supérieur avait vu se développer des modalités nouvelles de chasse même à l'endroit de ce gibier.

Il faut mentionner en premier lieu la *battue libre* et la capture de troupeaux entiers à l'aide d'*incendies de prairie*. Les rapports de fait entre ces deux procédés permettent de les traiter ensemble.

La battue ne demande pas de connaissances techniques spéciales par elle-même; elle ne nécessite qu'une certaine organisation sociale réalisant une coordination d'efforts

dirigés, et présuppose une topographie permettant son exécution. Nous savons qu'elle est pratiquée par des peuples actuels très primitifs. Les Pygmées aussi s'y adonnent en acculant généralement le gibier vers des dispositifs de fosses-pièges. Nous pouvons nous représenter le même tableau au Paléolithique supérieur, en particulier relativement au mammoth, car la fosse-piège reste le procédé idéal pour la capture des grands pachydermes. De plus, le recours aux incendies de prairie était également possible. On sait que cette chasse est pratiquée en Afrique, où l'on a le loisir d'en étudier les péripéties. Les tribus qui s'y livrent épargnent pendant des années les territoires prédestinés et y laissent pousser l'herbe. Lorsque, le moment venu, un troupeau d'éléphants se trouve dans le voisinage, des signaux et des roulements de tambour appellent tous les chasseurs. Les participants dessinent un grand arc de cercle autour du gibier et repoussent lentement les bêtes dans l'herbe épaisse. Dès que le cercle est fermé, on met le feu, à un signal donné, de tous les côtés à la fois. Les éléphants effrayés cherchent naturellement à se sauver, mais, reçus par une grêle de projectiles dès qu'ils apparaissent, ils sont rejetés dans la mer de flammes. Étourdis par la fumée, ils deviennent une proie facile. Déjà presque sans défense, ils sont exterminés à coups de lances. Si le procédé est utilisé habilement, il est naturellement très productif. Le troupeau entier tombe victime. Aussi ce procédé décime-t-il l'espèce. D'autre part, comme il nécessite une véritable levée de troupes, il ne peut être fréquemment pratiqué.

Il est difficile de dire si le mammoth a été chassé au Paléolithique supérieur au moyen d'incendies de prairie. Il y a autant d'arguments pour que contre. La chose n'était techniquement pas impossible au chasseur de l'époque et il lui arrivait ainsi d'aligner un superbe tableau moyennant un minimum d'efforts. Le milieu convenait au procédé et le gibier était abondant. La chasse au moyen du feu — qui ne peut être originaire que d'un pays sans forêts — est un élément culturel très ancien; on en a observé l'emploi chez les Tasmaniens et les Esquimaux Caribou. Il ne faut, d'autre

part, pas méconnaître les difficultés qui se présentaient. Nous savons, par l'observation des peuplades sauvages, l'importante mobilisation humaine que réclamait cette chasse, car elle n'est pas couronnée de succès si le gibier trouve une porte de sortie; la présence de milliers d'hommes peut être nécessaire. Mais les Hommes des civilisations supéropaléolithiques vivaient pour la plupart en petites hordes, comme c'est le cas chez tous les nomades. Une augmentation rapide de la population est une propriété des peuples sédentaires. On peut se demander si les groupes errants dans la steppe étaient capables de coordonner leurs efforts pour le but en discussion. C'est là qu'est la grande difficulté pour la solution du problème. Mais même si cette chasse a trouvé son emploi, elle n'a pas été un phénomène quotidien et elle ne peut avoir représenté le mode courant de chasse au mammoth. Si elle avait été pratiquée, il en resterait des traces. L'herbe incendiée aurait laissé une mince couche de cendres avec des fragments de bois calciné provenant des broussailles. Ces minces couches se remarqueraient dans le loess ou bien l'on aurait, par endroits, des amas plus épais de cendres accumulées par le vent. Mais la preuve certaine serait une mince couche courant à travers le loess. On a bien un bon nombre de fragments de bois calciné, mais qui peuvent parfaitement provenir de foyers humains ou d'un incendie provoqué par la foudre. Un emploi fréquent de cette chasse aurait de plus laissé dans le loess plus de squelettes ou de restes squelettiques de petits rongeurs habitant la steppe et qui n'auraient pu échapper au désastre, rôtis à la surface ou étouffés dans leurs terriers. Mais le loess, sur de grands espaces, ne livre aucun de ces squelettes de rongeurs ou d'autres animaux. La chasse au mammoth par incendie ne peut donc pas être prouvée.

La *battue libre* est bien plus vraisemblable; on pouvait la pratiquer avec des moyens beaucoup plus réduits. Elle était en tout cas organisée de façon à laisser au gibier une sortie apparente, le conduisant à un dispositif de fosses.

Jusqu'à ces temps derniers, on n'avait pas pris en considération la capture de mammouths dans des *pièges à poids*. Nous en avons parlé en traitant de la technique du piégeage au Paléolithique supérieur. Ce qui est remarquable, c'est que les chasseurs de cette époque aient été à même de construire des pièges pour des pachydermes aussi puissants. La fréquence de l'emploi de tels pièges, qui écrasaient la bête sous leur poids, ressort des gravures et peintures rupestres supéropaléolithiques. La planche I en reproduit un exemple provenant de la Prusse Orientale ¹. Cette méthode de chasse offre un intérêt particulier du fait que les seuls témoignages qu'on en ait sont préhistoriques. On ne le connaît pas chez les peuples sauvages pour du gibier de cette taille. La technique de ce piégeage doit avoir atteint son apogée au Paléolithique supérieur. Sa déchéance date vraisemblablement du stade de retrait de la dernière glaciation, retrait commençant au Magdélénien. Déjà à l'Azilien, nous trouvons une faune sylvestre qui ne permet pas de prouver l'emploi de pièges à poids comme on en soupçonne au Paléolithique supérieur pour la capture du mammoth et de l'aurochs.

La *chasse offensive*, nous avons appris à la connaître avec l'éléphant antique, ses débuts datant du Paléolithique inférieur. Il est difficile de déterminer son rôle dans le cadre de la chasse au mammoth. Mais si l'on tient compte de ce que l'on observe chez les sauvages et de ce que nous savons déjà relativement à la chasse de l'éléphant au Paléolithique inférieur, l'attaque à courte distance ne paraît pas exclue. Comme l'éléphant, le mammoth avait de petits yeux et voyait certainement mal. Couvert par l'herbe haute, le chasseur expérimenté était capable de se glisser tout près du gibier. Nous savons que les indigènes de Ceylan réussissent à passer un nœud coulant autour du pied d'un éléphant et à attacher la corde à un arbre; on sait de plus que certains chasseurs s'approchent si près de l'éléphant qu'ils tracent un trait à la craie sur une de ses pattes arrière; on

1. GAERTE, *Auf den Spuren des ostpreussischen Mammut- und Rentierjägers*, dans MANNUS, t. 18, 1926, p. 253 sq.

raconte même qu'il en est qui lui coupent les tendons pendant son sommeil. Les mêmes agissements auraient été parfaitement possibles aux chasseurs du Pléistocène si l'insuffisance des couteaux du Paléolithique supérieur, même des meilleurs, n'allait contre cette hypothèse. Il ne faut pas, cependant, minimiser les possibilités qui s'offraient au chasseur avec la chasse d'approche. L'approche est possible même sur la toundra dénudée. Nous surestimons souvent les obstacles topographiques. Ce qu'on sait des Bochimans témoigne des facultés de ruse et d'agilité dont on peut faire preuve pour suppléer à la simplicité des armes. En rampant, le corps saupoudré de terre, et en s'arrêtant dès que l'animal manifeste la moindre inquiétude, les Bochimans réussissent à s'en approcher jusqu'à 50 ou 60 pas en terrain découvert.

Il est difficile de dire s'il était possible d'abattre un mammoth d'un seul coup de lance. Si les organes internes étaient atteints, la bête devait mourir dans les environs. De bonnes piques de bois, que nous admettons avoir pu traverser l'épaisse toison à 50 ou 60 pas, étaient à la disposition du chasseur du Paléolithique supérieur. Mais le succès était plus aisé si les chasseurs s'y mettaient à plusieurs. En cas de battue, la lance étant l'arme employée, le chasseur pouvait en porter deux ou trois et les projeter successivement. S'il s'agissait du corps à corps, on procédait comme pour l'éléphant de la forêt.

Toutes les méthodes avaient comme but la mise à mort rapide de la bête. Celles qui auraient nécessité une longue poursuite étaient impraticables pour le chasseur du Pléistocène, d'abord à cause de l'incertitude qu'il y avait à retrouver la bête atteinte, ensuite pour les inconvénients qu'il y avait à s'écarter à trop grande distance du campement de la horde. Une longue marche de la famille, avec les enfants à la mamelle et les femmes enceintes, n'était pas possible, et les moyens de transport manquaient totalement. Nous savons cependant que les éléphants actuels ont la vie particulièrement dure et peuvent, blessés, couvrir parfois plus de soixante kilomètres.

La chasse au jeune mammoth offrait naturellement de meilleures perspectives. Si le petit ne pouvait pas suivre le troupeau en fuite, la mère restait certainement à son côté. Les chasseurs, agissant en commun, étaient dans l'alternative d'écarter la mère ou de l'attaquer. Les Hommes du Pléistocène ont dû tenter les deux possibilités et le travail en équipe leur facilitait les choses. Mais il devait bien des fois arriver à l'un ou à l'autre d'y laisser sa peau.

Il faut mentionner aussi les *fosses-pièges* en parlant du mammoth. Le matériel fossile des mammoths révèle, comme pour l'éléphant forestier, une prépondérance de jeunes pour l'ensemble du tableau. Nous avons montré que cela provient de l'emploi de fosses-pièges. A la vérité, la différence est moindre entre jeunes et adultes pour le mammoth que pour l'éléphant forestier, donc la conclusion moins frappante. Les chiffres n'en rendent pas moins l'emploi de fosses-pièges vraisemblable aussi pour le mammoth. Les fouilles dans la Grotte des Hyènes du Lindental, près de Gera, au Kesslerloch, à Wildscheuer, dans les gravières de Rohrbach non loin de Heidelberg, montrent, de façon unanime, une prédominance de petits et de jeunes, formant parfois tout le tableau ou ses trois cinquièmes. Soergel [p. 121 sq.], se basant sur un matériel peu abondant, pensait que la chasse au mammoth à la fosse-piège était la méthode la plus importante pour l'obtention de ce gibier. Toutefois, il l'a certainement surestimée, car il ne connaissait pas encore les pièges à poids, vraisemblablement beaucoup plus en usage. Nous savons que les animaux, figurés sur les parois des grottes du Sud de la France et de l'Espagne, représentent les espèces les plus poursuivies. Les représentations du mammoth n'y sont pas rares. C'est la meilleure preuve que le mammoth ait été aussi systématiquement chassé dans le Sud-Ouest de l'Europe. La chasse aux fosses-pièges existait certainement encore, mais elle était moins en vogue, du fait des difficultés accrues en raison du terrain. Le sol gelé de la steppe ne se laissait travailler que difficilement.

La station de **Predmost**¹ en Moravie occupe une situation particulière dans le cadre de la chasse au mammouth. Nous ne pouvons pas prendre congé de ce gros gibier sans parler des problèmes que soulève cette station. On a trouvé, dans le loess de Predmost, une des stations pléistocènes les plus riches d'enseignement du monde entier, non seulement un certain nombre de squelettes d'Hommes complètement conservés, mais aussi de grandes masses d'ossements, surtout de mammouth, voisinant avec d'autres espèces cependant, telles que le cheval sauvage, le renne et le loup. On n'a pas ramené au jour moins de 25.000 outils lithiques, puis des objets faits avec du bois de renne, de l'os ou de l'ivoire de mammouth. On dispose là de tout un arsenal d'instruments domestiques, de chasse et de guerre, ainsi que de productions de l'art primitif, puis d'une quantité innombrable d'os d'animaux. Parmi ceux-ci, ce sont les ossements de mammouth qui ont fait de Predmost la station de mammouth la plus importante de l'Europe centrale. Il s'agit d'expliquer cet état de fait.

Les estimations relatives au nombre des mammouths ensevelis dans le loess de Predmost varient passablement. D'après les ossements, le chiffre de 500 individus devrait être assez près de la vérité; on parle parfois de 300, parfois de 1000. Il était normal de rechercher la cause de cette accumulation, mais on n'est pas arrivé à un point de vue uniforme. Deux manières de voir s'affrontent. Les uns croient voir à Predmost les restes de grandes chasses pléistocènes; les autres estiment que l'on a affaire à une catastrophe naturelle.

Obermaier est de ceux qui expliquent les amas de Pred-

1. K. MASKA, *Der diluviale Mensch in Mähren*, 1886.

WANKEL, *Die prähistorische Jagd in Mähren*, Olmutz 1892.

Martin KRIZ, *Beiträge zur Kenntnis der Quartärzeit in Mähren*, Steinitz 1903, p. 21-272.

Japetus STEENSTRUP, *Mammutjägerstation von Predmost*, MITT. ANTHROP. GES., Wien 1890, n° 1.

Karl ABSOLON, *Predmost, eine Mammutjägerstation in Mähren*, dans KLAATSCH-HEILBORN, *Der Werdegang der Menschheit und die Entstehung der Kultur*, Berlin 1918, p. 357-373.

most par l'activité chasseresse. Il admet que l'endroit a été habité très longtemps, constituant une sorte de point stratégique de concentration des chasseurs, où les hordes revenaient périodiquement. Son opinion se trouve corroborée, pense-t-il, du fait que Predmost ne relève pas d'un unique niveau culturel, mais bien de l'Aurignacien moyen, de l'Aurignacien récent et du Solutréen ancien, que l'ensemble de la fouille est donc le résultat de l'alimentation d'un nombre incalculable de générations. La présence de nombreux os pauvres en chair et dont on ne s'explique pas le transport à de grandes distances, Obermaier l'interprète par l'hypothèse de charrois hivernaux sur des manières de traîneaux.

Mais il semble qu'il y ait plus d'arguments contre que pour cette manière de voir. Il s'agit vraisemblablement de troupeaux victimes d'une catastrophe. La station permet de reconnaître qu'il s'agit de bêtes qui n'ont pas été amenées de loin, mais qui ont trouvé la mort sur place. On possède de grandes parties squelettiques d'un seul tenant dont, dans l'état de nos connaissances, la technique des Hommes du Paléolithique supérieur n'aurait pas permis le transport. La supposition d'Obermaier d'un transfert par traîneau est extrêmement hypothétique. On ne voit pas pourquoi les chasseurs n'auraient pas dépecé l'animal et laissé sur place les parties pauvres en viande, telles que le bassin, le crâne, la mandibule; si même ils étaient capables de réaliser un tel transport, cela représentait un travail énorme et il valait la peine de se débarrasser de l'inutile. Or les os pauvres en chair parsèment richement le loess de Predmost. Ce fait signifie que les mammouths ont péri dans le voisinage immédiat du lieu où les restes ont été découverts. Il serait naturellement possible que la configuration du pays eût permis, au cours de plusieurs générations, la capture de petits troupeaux; dans ce cas on aurait des cendres intermédiaires de loess séparant les débris de ces événements successifs. Mais il s'agit, paraît-il, d'une zone stérile unique. On pourrait encore se figurer l'anéantissement du troupeau par un puissant incendie de prairie. Un pareil incendie aurait dû

laisser une couche de cendres, ce qui n'est pas le cas. Certes les traces de feu ne sont pas rares, mais correspondent à de petits foyers ayant servi à la préparation de la nourriture. A en juger d'après les ustensiles, la tribu predmostienne était certainement nombreuse; cependant il est peu probable qu'elle ait été en nombre suffisant pour obtenir la concentration de cinq cents mammoths au moyen d'un incendie. Des milliers de chasseurs auraient dû y participer; tout ce que nous savons des sauvages actuels s'oppose à la mobilisation de pareilles forces pour un semblable but.

A notre sens, l'état de cette remarquable station pléistocène s'explique par une catastrophe naturelle. Il n'est pas facile de préciser de quel ordre elle a été. Peut-être s'est-il agi d'une de ces tempêtes de neige qui anéantissent tout et qui, de temps en temps, dévastent encore aujourd'hui la Sibérie. La plupart des détails de la station concorderaient avec cette hypothèse. Il est remarquable que de grands amas d'ossements soient comme entassés intentionnellement en série. Ainsi, on a découvert en un point 13 défenses colossales, en un autre 50 molaires, tandis qu'ailleurs 12 têtes de loups se trouvaient ensemble, ce qui témoignerait d'un classement par les chasseurs. Il s'agit donc vraisemblablement d'une catastrophe et les Hommes auraient trouvé les cadavres en train de pourrir. Ils dépouillèrent les os de leur chair et les jetèrent en tas: Peut-être la viande était-elle encore comestible; on sait que de nombreux sauvages ne dédaignent pas la charogne. Mais même une tribu complète n'aurait pu arriver à tout manger avant la putréfaction totale du reste. Il est vrai que la décomposition devait être plus lente que sous notre climat; l'air était plus sec, la température plus basse. J. Steenstrup pense que même la répartition des produits industriels selon plusieurs niveaux n'élimine pas la possibilité d'une catastrophe naturelle, si l'on admet que les cadavres étaient sous la neige et qu'on ne les mangeait qu'au fur et à mesure qu'ils dégeaient. Predmost aurait donc représenté pour les Hommes de l'époque une glacière géante. Peut-être ne découvrirent-

ils les cadavres que quelques millénaires après la mort des bêtes, comme cela se produit aujourd'hui en Sibérie¹.

Obermaier² combat cette manière de voir parce que Predmost se trouve en dehors de la zone de la glace quaternaire permanente. On peut encore supposer que les conditions de cette station ne s'expliquent pas uniquement par une catastrophe, ni uniquement par des chasses, mais par une combinaison des deux. Un grand nombre de mammouths auraient péri dans un ouragan de neige et leurs cadavres auraient gelé. Les ayant découverts, des Hommes auraient campé là quelque temps, utilisant les défenses, les os, la chair; ils réalisèrent un certain nombre d'œuvres d'art, et, fatigués de la viande de mammouth, purent chasser d'autres espèces animales. Cela signifierait que les restes osseux de cheval, de bison, de renne et autres animaux seraient le produit de chasses et ne devraient pas être mis sur le même pied que les restes de mammouths. Les ossements de carnassiers s'expliqueraient aussi de la même façon. Les cadavres n'attiraient pas seulement les hommes, mais aussi les loups et les hyènes, qui entendaient avoir leur part. Les chasseurs auraient abattu plusieurs de ces carnassiers, dont les ossements se seraient ainsi mêlés à ceux des autres animaux.

Tels sont les principaux arguments qui vont à l'encontre de la thèse de Predmost station de chasseurs de Pléistocène. Il était important de nous y arrêter, car Predmost nécessite une explication, de même que Taubach et Solutré. Comme en définitive, il ne s'agit, vraisemblablement pas de débris provenant de la chasse, nous n'avons pas à rechercher les méthodes qui auraient fourni un pareil résultat.

Le **rhinocéros laineux** [*Rhinoceros antiquitatis* ou *lichorinus*, c'est-à-dire à narines cloisonnées] doit être décrit en connexion avec le mammouth. Les restes modestes qui

1. PFIZENMAYER, *Les Mammouths de Sibérie*, Paris, Payot, 1939.

2. Article *Böhmen-Mähren* dans Eberts *Reallexikon der Vorgeschichte*, t. 2, p. 56.

nous en ont été conservés ne permettent cependant pas de reconnaître les méthodes employées pour le chasser. Ils témoignent simplement du fait que le rhinocéros laineux avait, cynégétiquement, si peu d'importance, qu'on pourrait en toute conscience le passer sous silence s'il n'avait

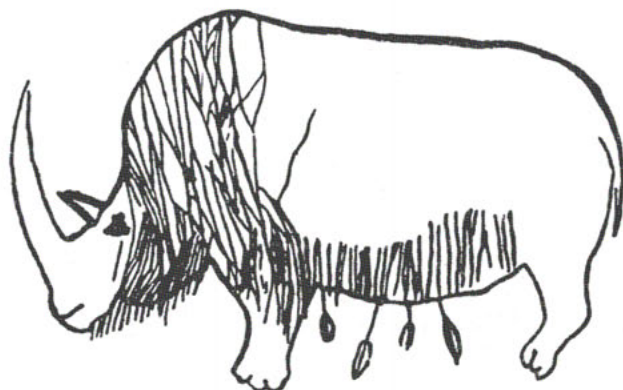


FIG. 84. — Rhinocéros laineux, atteint de plusieurs flèches, La Colombière, d'après MAYET & PISSOT.

joué le rôle de gibier occasionnel. Les restes que nous en avons proviennent en général d'un seul ou de deux spécimens, qui d'ailleurs n'avaient probablement pas été victimes de l'Homme, mais des carnassiers. Même si l'on a trouvé, avec eux, des objets usuels tels que des outils en silex, cela ne signifie pas nécessairement que la bête ait été tuée par l'Homme; celui-ci pouvait avoir découvert le cadavre. Les gravures et peintures rupestres du Sud-Ouest de l'Europe montrent qu'il n'était pas considéré comme un gibier de choix pour les chasseurs de Paléolithique supérieur, car ils représentaient avant tout les animaux les plus poursuivis. La rareté des images de rhinocéros, par opposition à l'abondance des représentations de rennes et de chevaux ne laisse subsister aucun doute à ce sujet.

Étant donné ce maigre matériel, il n'existe pas de preuve certaine des méthodes employées. Une gravure rupestre, datant de l'Aurignacien, dans la grotte de La Colombière,

près Poncin (fig. 84) ¹, constitue une exception. Elle représente un rhinocéros dont la toison laineuse est distinctement figurée par des hachures. Cette figure a certainement été tracée dans un but de magie chasserresse; elle permet de reconnaître distinctement quatre flèches ayant pénétré dans les parties molles de la bête, là où elle peut être le plus aisément blessée à mort. Ces flèches qui n'ont certainement pas été tirées à l'arc, mais projetées au propulseur, sont munies d'un empennage ovalaire destiné à diriger le projectile. La valeur de cette image préhistorique réside en ceci qu'elle témoigne de la chasse au rhinocéros laineux — et probablement aussi au mammouth — au moyen de traits projetés. Il est en outre vraisemblable que le rhinocéros ait été capturé, à l'occasion, dans des fosses-pièges destinées au mammouth. La chasse offensive, dont le dessin de La Colombière est l'unique témoignage, était rendue difficile non seulement du fait de la peau particulièrement épaisse de cet animal, mais aussi en raison de son abondante toison qui lui a valu son nom. Cette chasse ne devait guère être qu'occasionnelle.

Nous prenons maintenant congé des grands pachydermes du Paléolithique et c'est un congé définitif; nous ne les rencontrerons plus et l'on se demande si leur disparition en Europe est le fait de l'activité humaine. Si nous ne tenons pas compte de Predmost, parce que la destruction des mammouths paraît y avoir été due à des causes catastrophiques naturelles, il reste suffisamment de stations témoignant de la réussite des chasseurs paléolithiques : rappelons-nous Taubach! D'autres stations nous occuperont encore, avant tout Solutré, où l'on a découvert les ossements d'au moins 10.000 chevaux, victimes de chasseurs humains. De pareils chiffres nous engagent à admettre que l'extinction d'une partie des grands mammifères, disparus à la fin de Pléistocène, est à mettre sur le compte de l'activité chasserresse de l'Homme.

Toutefois il serait erroné, quand on y regarde de près,

1. Lucien MAYET & Jean PISSOT, *Abri-sous-roche préhistorique de La Colombière*, Lyon & Paris 1915, p. 126.

de rendre l'Homme responsable de l'extinction même d'une seule de ces grandes espèces de gibier. Elles se sont éteintes par suite de causes naturelles, discernables pour chaque espèce en particulier. Le mammouth et le renne ont survécu aux civilisations chasseuses de l'Europe centrale. Ils ont émigré, suivant le retrait des glaces, en direction nord-orientale, parce que les conditions de leur vie coutumière leur rendaient l'existence difficile sur leurs anciens territoires. Le renne appartient encore à la faune alluviale, c'est-à-dire récente, et n'a jamais été réellement menacé d'extinction. Le mammouth, comme nous l'avons dit, s'est encore maintenu des millénaires en Sibérie après sa disparition d'Europe. L'aurochs, le bison et le cheval sauvage ont existé chez nous jusqu'aux temps historiques et cédèrent la place lorsque l'Homme eut atteint un niveau beaucoup plus élevé d'organisation sociale, qui ne leur permettait plus de subsister à son côté. Il en fut pour eux comme il en avait été pour l'ours des cavernes, qui ne manifestait aucune tendance à disparaître au moment où il était un objet particulier de convoitise pour les chasseurs de l'industrie osseuse du Paléolithique inférieur, et ne disparut que plus tard, par suite de maladies diverses et de l'impossibilité de s'adapter à des conditions nouvelles.

On ne doit pas méconnaître l'influence de l'Homme sur le développement quantitatif des différentes espèces animales. Nous avons vu que la chasse, au Paléolithique inférieur, avait tendance à s'attaquer aux jeunes. Cela ne pouvait rester sans conséquence sur les espèces à prolifération lente, comme les éléphants, qui ne sont capables de se reproduire qu'au bout de vingt ans. Cependant, s'il n'avait pas porté en lui un germe de mort, l'éléphant forestier d'Europe ne se serait jamais éteint. L'Homme peut avoir accéléré cette déchéance, il ne l'a pas provoquée.

Les raisons principales des grands changements qui se sont produits dans la faune pléistocène, raisons qui ont amené l'extinction de certaines espèces, sont à chercher dans les puissantes modifications climatiques de ce temps. Les animaux qui purent s'adapter, d'une manière ou d'une

autre, se maintinrent; ceux qui étaient étroitement liés aux contingences sylvestres, succombèrent. Les transpositions dans la faune étaient accompagnées d'une modification de la flore. Cela causa une réduction d'herbages qui fut suivie à son tour d'une destruction rapide des espèces incapables de se plier aux nouvelles conditions, et cela dut être particulièrement sensible là où les animaux présentaient une densité aussi grande que celle dont témoigne Predmost. La mort n'a d'ailleurs pas seulement touché les grosses espèces, à reproduction lente, mais aussi un certain nombre de petits mammifères aux exigences moindres. Il y a cependant encore d'autres causes à la disparition des animaux pléistocènes. « Outre le climat et l'Homme, dit Obermaier ¹, devant lesquels le monde animal pouvait encore longtemps céder du terrain sans disparaître, des causes internes doivent avoir joué, causes dont nous ne savons rien, sinon qu'elles ont agi sur les plus grands géants, au bout de leur course. Le gigantisme, précisément, de tant d'apparitions quaternaires contenait en lui quelque chose de dangereux, marquant l'apogée de leur développement et de leur spécialisation. De nouvelles lignes évolutives partent habituellement de formes plus modestes, moins différenciées, encore capables de développements dans de multiples directions. » Ces considérations sont particulièrement justes pour les grands pachydermes. On a trouvé à Ehringsdorf, parmi les ossements du Paléolithique inférieur tardif, une mâchoire à dents anormales, à émail poreux, de mauvaise qualité. Cette anomalie doit être mise sur le compte d'un métabolisme défectueux consécutif à une maladie, qui s'introduisit peu avant la disparition de l'espèce et témoigne indubitablement du fait que celle-ci n'était plus adaptée au milieu.

Mais ce qui prouve le mieux que l'Homme, malgré son activité chasseresse intense, n'est pas coupable de la disparition du grand gibier, c'est le comportement réciproque des primitifs actuels et des espèces sauvages qui les entourent. Des millions de buffles vivaient en Amérique bien

1. *Der Mensch aller Zeiten*, t. 1, Berlin-Munich-Vienne 1912, p. 110.

qu'ils fussent une des espèces les plus pourchassées. Il était cependant réservé aux Blancs de détruire ces troupeaux colossaux. Les peuples africains chassent l'éléphant depuis des millénaires, avec des armes qui sont très supérieures à celles du Paléolithique inférieur. Cependant, à leur arrivée, les Européens trouvèrent un gibier innombrable. L'éléphant forestier, acclimaté aux hautes températures, n'était pas en mesure de s'adapter à la steppe; il devait disparaître, de même que la forme asiatique correspondante (*Elephas antiquus namadicus*), qui s'anéantit simultanément sans avoir été soumise à une chasse systématique. L'extinction de ces grandes espèces s'est vraisemblablement produite avec rapidité. Des maladies, des épidémies frappent plus facilement les animaux inadaptés aux conditions lentement changeantes, que ceux qui appartiennent en propre au nouveau milieu et au nouveau climat.

En reprenant la question des méthodes de chasse, relativement aux diverses espèces de gibier, nous devrions, chronologiquement, revenir au Paléolithique inférieur, afin de traiter de la chasse à l'ours des cavernes, gibier caractéristique de la civilisation à industrie osseuse du Paléolithique inférieur. Nous renvoyons cependant cet exposé à plus tard, afin de traiter d'abord des gibiers qui ont joué un rôle dominant comme nourriture et source de produits industriels. Pour lesdites industries osseuses du premier âge de la pierre, les carnassiers, à part l'ours, n'ont jamais été qu'un gibier occasionnel. Les rapports que les Homini-dés du Pléistocène avaient avec eux étaient d'un autre ordre et doivent être jugés de façon indépendante.

Jusqu'ici, nous avons toujours affaire à une espèce animale ou à quelques espèces apparentées, combattues par les mêmes méthodes. Ce furent, pour les civilisations à éclats et à coups-de-poing du Paléolithique inférieur, l'éléphant antique ou forestier et le rhinocéros de Merck. Avec les grandes altérations du climat de la fin du Paléolithique inférieur, au Moustérien, ce furent le mammoth et le rhinocéros laineux, caractéristiques de la chasse à l'Aurigna-

cien, de sorte qu'on pourrait être tenté de parler d'une époque de l'éléphant antique, suivie d'une époque du mammoth. Puis, le cheval sauvage, qui a commencé à prendre la place du mammoth à l'Aurignacien, domine au Solutréen, bientôt flanqué du renne qui l'emporte au Magdalénien. On a ainsi *trois grandes phases de chasse successives au Paléolithique supérieur : celles du mammoth, du cheval sauvage et du renne*. On pourrait leur en ajouter une quatrième, à la vérité moins caractéristique : *phase de la chasse à l'élan et au cerf, à l'Azilien*. Nous sommes alors au seuil du Néolithique, dont il est beaucoup plus difficile que pour le Paléolithique et le Mésolithique, de reconstituer les méthodes de chasse.

Avant de nous consacrer au cheval, nous mentionnerons deux espèces, dont l'importance cynégétique appartient principalement au Paléolithique supérieur-Mésolithique, sans qu'elles aient caractérisé aucune forme culturelle de façon prédominante : **l'aurochs et le bison**. S'ils n'ont jamais été les gibiers les plus recherchés d'une époque, il semble cependant qu'on ait tenté, jusqu'ici, sur la base des ossements découverts, de minimiser leur importance.

Ces deux bovidés peuvent être traités ensemble bien que leur rôle n'ait pas été le même. Au cours de toutes les civilisations du Pléistocène, l'aurochs n'a jamais été qu'un gibier occasionnel. Il passait à l'arrière-plan par rapport au bison, représenté au Paléolithique inférieur par une variété des climats chauds, et au Paléolithique supérieur-Mésolithique par une variété adaptée au froid. Les gravures et peintures rupestres des grottes du Sud de la France et de l'Espagne, critère indispensable des prouesses cynégétiques de l'époque, démontrent la primauté du rôle joué par le bison par rapport à l'aurochs. Les Combarelles ¹, une des stations classiques de la France, a fourni 300 figures, au nombre desquelles on peut nettement déterminer 116 chevaux, 37 bisons, 19 ours, 14 rennes, 13 mammoths, 9 bou-

1. BREUIL, CAPITAN & PEYRONY, *Les Combarelles, aux Eyzies (Dordogne)*. H. BREUIL & JUAN CABRÉ AGUILA, *Les peintures rupestres du bassin inférieur de l'Ebre*, L'ANTHROPOLOGIE, t. 20, 1909.

quetins, 5 cerfs, 3 femelles de cervidés fauves ¹, 1 daim, 5 lions, 1 renard et 1 rhinocéros. Les chiffres de Font-de-Gaume ², sont encore plus caractéristiques ; parmi les 200 figures on reconnaît : 80 bisons, 40 chevaux, 23 mam-mouths, 17 rennes et cerfs, 8 aurochs, 4 bouquetins, 2 rhinocéros, 1 chat sauvage, 1 ours et 1 loup. La majeure partie des œuvres d'art des deux cavernes datent du Magdalénien. Ce qui frappe, c'est la prédominance des bovidés à Font-de-Gaume et la proportion des images de bisons par rapport à celles de l'aurochs : 10 à 1. On signale du reste des représentations de bisons dans de nombreuses autres stations.

Par contre, les fossiles ne paraissent pas propres à permettre un jugement quant à l'importance des bovidés pour la chasse. Dans le calcul du pourcentage des ossements, les aurochs et bisons ne représentent par endroits que 1/2 %, ailleurs 2 à 3 % de l'ensemble. Cette circonstance a fait conclure que l'aurochs et le bison étaient à peine traqués par le chasseur du Pléistocène. C'est juste pour l'aurochs, mais pas pour le bison.

Ils appartiennent tous deux à l'âge lithique moyen; leur poursuite présupposait la mobilité physique et morale de l'Homme. Ce qui est nouveau, dans les méthodes de la chasse, appartient à cet âge lithique moyen, qui frappe l'attention par l'emploi de plus en plus fréquent de la corne et du bois de ramure d'espèces jusqu'ici peu prises en considération. Bien entendu le bison n'a pas manqué au tableau de chasse de l'âge lithique ancien, mais il était bien plus à l'arrière-plan qu'à l'âge lithique moyen. Le bison tient quantitativement le cinquième rang dans les ossements des stations inféropaléolithiques tardives de Taubach et d'Ehringsdorf, c'est-à-dire qu'il y est assez fortement représenté. Nous avons démontré l'emploi probable de fosses-pièges

1. Par *Rotwild*, littéralement « gibier rouge », terme que nous traduisons par « cervidés fauves » ou « cervidés » tout court, on entend généralement le cerf, le chevreuil et le daim. — *Note du traducteur.*

2. BREUIL, CAPITAN & PEYRONY, *La caverne de Font-de-Gaume aux Eyzies (Dordogne)*.

pour ces stations, où le bison aura été capturé, soit systématiquement, soit occasionnellement. Nous savons que le même procédé est employé contre le buffle en Afrique. Les fosses des Washamba mesurent 3 m. 1/2 de long, 2 mètres de large et se rétrécissent, à 3 mètres de profondeur, de telle sorte qu'un homme peut tout juste se retourner sur le sol. Des pieux, pas toujours affûtés, sont plantés au centre. Les Washamba, peuple intellectuellement fort doué, dérobent si merveilleusement leurs fosses à la vue, que celui qui n'est pas initié ne remarque rien. Ces installations consistent toujours en un grand nombre d'excavations assez étroitement rapprochées; sur 3 kilomètres carrés, on comptait 16 emplacements de fosses, dont les possibilités étaient accrues par des couloirs d'accès.

Il se produisit avec le Paléolithique supérieur un changement technique dans la chasse, par rapport au bison également. Nous devons à d'heureuses circonstances de pouvoir reconstituer diverses méthodes d'après des œuvres d'art. La *chasse d'approche* en est une; le chasseur, enveloppé dans une peau d'apparence inoffensive, se glisse jusqu'à proximité du gibier. La chasse d'approche, en soi, peut avoir été déjà pratiquée au Paléolithique inférieur. Elle était en fait réalisée chaque fois que, dans la chasse offensive, on se faufilait près du gibier. Mais, au Paléolithique supérieur, elle se pratique sous une forme plus complexe qui s'observait récemment encore chez les sauvages. Les Amérindiens du Nord avaient coutume, au temps où les buffles peuplaient par milliers les plaines, de se rapprocher de leurs troupeaux en se déguisant sous des peaux de loup, carناسier auquel les buffles n'accordaient pas grande attention. Un procédé analogue consistait à s'affubler d'un masque fait de la tête de l'animal chassé, et à s'avancer, si possible à couvert de broussailles et contre le vent, vers le gibier. Les Esquimaux en agissent ainsi avec les rennes, les Amérindiens de Californie avec les wapitis et les cerfs à queue noire, les Bochimans avec les autruches. Le Magdalénien de Laugerie-Basse a fourni une gravure sur os (pl. III) qui est une des rares figurations où le chasseur soit représenté

à côté du gibier. Aussi est-elle un document particulièrement précieux pour le sujet qui nous concerne. En général, les figures ne rendent que des animaux isolés ou des troupeaux, sans rien révéler, quant à la technique de la chasse. Comme on le verra, cela n'est pas étonnant, puisque toutes

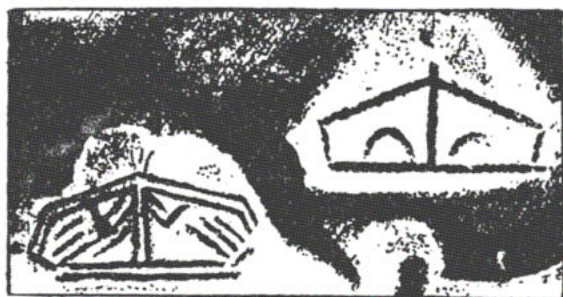


FIG. 85. — Partie d'un dessin de bison avec des pièges à poids, Font-de-Gaume, d'après CAPITAN, BREUIL & PEYRONY.

ces figurations ne sont pas le fruit d'un simple besoin de manifestation artistique, mais l'expression d'une magie appliquée à la chasse. Nous voyons donc, dans cette gravure exceptionnelle, un Homme, qui s'étant rendu méconnaissable en s'enveloppant d'une peau, rampe derrière un bison. On ne distingue pas d'arme qui, dans ce cas, devrait être une pique ou une massue.

Une autre méthode, que les dessins rupestres démontrent est celle des *pièges à poids*. Nous en avons parlé à propos de la technique du piégeage à l'âge lithique moyen; elle a certainement eu son importance, sans quoi elle n'aurait pas été si souvent reproduite. Il vaut la peine de relever le dessin d'un bison dans la caverne de Font-de-Gaume (fig. 85); son corps ne porte pas moins de trois schémas de pièges à poids, de construction apparemment différente, signes magiques pour favoriser le piégeage. L'ethnographie comparée n'a pas fourni de données relativement à des pièges à poids d'une dimension aussi grande.

Cette époque peut aussi avoir eu recours à des méthodes qui nous occuperont encore à propos du cheval sauvage et du renne, avant tout la *ballue avec des couloirs d'accès*, le

gibier se prenant dans des fosses-pièges, la *chasse offensive* et la *culbute du haut d'une falaise*. Les Amérindiens du Nord chassaient aussi le bison au moyen d'*incendies de prairie*. Il paraîtrait que cet animal ne manifeste pas une crainte particulière du feu et ne tente de s'échapper que lorsque le cercle de flammes se rapproche de façon menaçante. Dans ce cas, les Amérindiens réservaient aux animaux une sortie libre, où ils se postaient et les abattaient au moyen de leurs lances. Cette méthode était parfaitement praticable à l'âge lithique moyen, mais elle paraît, comme tous les modes de chasse qui comportent un grand nombre de victimes, avoir été peu utilisée contre les bovidés, sans quoi on trouverait de leurs ossements en plus grand nombre. Le fait qu'une espèce, tout aussi utile que le cheval sauvage et le renne, n'a été que rarement abattue, bien qu'elle fût nombreuse et se présentât toujours en grands troupeaux, donne à réfléchir. Soergel pense pouvoir expliquer le phénomène par le caractère sauvage du bison. Le chasseur du Paléolithique supérieur n'aurait pas été de taille à obtenir facilement sa dépouille.

Une autre méthode était encore praticable, et convenait particulièrement aux civilisations de cette époque froide : la *chasse à la suite* ¹. C'est une méthode encore employée par certains sauvages, qui consiste à suivre une bête sans trêve ni repos jusqu'à ce que, rendue de fatigue et de faim, elle tombe sous les coups du chasseur. Les Bochimans pratiquent cette chasse; il n'y a aucun gibier qui n'y succombe à la longue. Les chasseurs suivent l'animal sans hâte, se nourrissant en cours de route et transportant de l'eau dans des œufs d'autruche. Ils dirigent l'animal vers un territoire privé d'eau, où il ne puisse rien trouver [tandis qu'eux-mêmes se relayent s'il le faut]. Les chasseurs peuvent finalement s'approcher de la bête rendue qu'il percent d'un trait de lance, ou dont ils brisent une articulation pour l'empêcher de fuir. Les suiveurs, qui, souvent, ne sont pas beaucoup moins fourbus que la bête, portent des sandales de

1. Cf G. MONTANDON, *Traité d'ethnologie culturelle*, p. 229-230.

marche qui protègent la plante des pieds contre le sol ardent.

Cette chasse a certainement été pratiquée au Paléolithique supérieur, mais habituellement sous une autre forme : avec l'aide de *patins à neige*, c'est-à-dire soit de skis, soit de raquettes de fibres tressées. Tandis que les chasseurs étaient ainsi en mesure d'avancer rapidement, les animaux enfonçaient dans la neige, surtout quand il s'agissait de neige fraîche ou de neige fondante. La chasse aux patins à neige a certainement été pratiquée contre les bovidés. Catlin¹ l'a décrite et illustrée, telle que les Amérindiens du Nord la pratiquèrent contre les bisons.

Il ne faut, à la vérité, pas perdre de vue que la chasse aux patins à neige est un élément spécifique qui doit être attribué à un cycle culturel déterminé. Les Esquimaux primitifs que sont les actuels Esquimaux Caribou ne la connaissent pas. C'est, par contre, la méthode classique des Amérindiens dans la chasse hivernale à l'élan et au caribou, et c'est aussi un élément du nomadisme du renne, pour les peuplades sibériennes. La découverte du patin à neige fut un événement révolutionnaire dans le développement culturel des populations arctiques. C'est grâce à lui que de vastes régions, jusqu'alors complètement fermées pendant l'hiver, régions giboyeuses de l'extrême Nord, furent ouvertes à la chasse. La technique de la chasse se développa alors au delà des méthodes employées sur glace qui sont encore connues des Esquimaux et qui ont disparu ailleurs.

L'*ovibos* ou bœuf musqué, qui se tient à égale distance du bœuf et du mouton, n'a jamais été nombreux en Europe. Il n'est que rarement représenté sur les œuvres d'art. S'il avait été plus répandu, on en aurait abattu beaucoup plus, car les explorateurs polaires sont unanimes à déclarer que sa chasse est très facile. Quand ils sont attaqués, les adultes forment le cercle autour des petits et se laissent tranquillement abattre.

1. GEO CATLIN, *Illustration of the manners, customs and condition of the North American Indians*, 2 vol., Londres, Bohn, 1848. — Voir aussi ARTHUR BERGER, *l. c.*, p. 118.

Le cheval fut un des gibiers préférés du chasseur de l'âge lithique moyen. Nous avons vu, dans notre aperçu de la faune pléistocène, qu'il en existait plusieurs espèces; mais, en ce qui concerne la chasse, on ne peut pas toujours prouver leurs différences, de sorte qu'il faut les traiter ensemble. La chasse au cheval sauvage met en pleine lumière la nature de la chasse du Paléolithique supérieur. Les luttes individuelles, telles que celles qui nous ont principalement occupés avec les autres espèces animales, passent ici tout à fait à l'arrière-plan et font place à la battue, qui acquiert toute son importance à l'Aurignacien et au Solutréen.

Au Paléolithique inférieur, le cheval sauvage ne jouait qu'un rôle insignifiant comme gibier. Cela s'explique tant par l'aspect du terrain, où le cheval, en tant qu'animal de la steppe, ne se sentait pas chez lui, que par le type d'Hominidé, qui était lourd, peu apte à la poursuite d'une proie extraordinairement rapide. La station de Krapina n'a fourni qu'une seule dent de cheval; le matériel fossile de Certova Dira ne contient que 1/2 % d'ossements de cheval, la grotte de Chipka 4 1/2 %. Dans les niveaux argileux de Rabutz, le cheval n'est représenté que pour 3 %, à Taubach pour 6 %, et dans les couches récentes d'Ehringsdorf pour 20 % environ¹.

Les ossements de la grotte d'Irpfel proviennent pour moitié du cheval; dans la grotte des Hyènes du Lindental, le cheval compte pour 16.2 %, occupant le deuxième rang. On voit donc que sa place devient plus importante avec le temps. Il est vrai que Hauser a signalé la fréquence des os de cheval à La Micoque, mais sans en indiquer le pourcentage². La constitution des Hominidés du Paléolithique inférieur était certainement une difficulté pour la chasse du cheval. La lourde ossature de ce type de petite stature, celle du pied en particulier, et la structure du genou qui demeu-

1. L. PFEIFFER, *Werkzeuge des Steinzeitmenschen*, Iéna 1920, p. 34, fait remarquer que ces ossements proviennent principalement de jeunes animaux et que cette constatation se confirme dans d'autres stations. Cela nous ouvre quelques perspectives sur les méthodes de chasse au cheval dans les civilisations du Paléolithique inférieur tardif.

2. O. HAUSER, *La Micoque*, Leipzig 1916.

rait ployé même en station verticale, permettent d'en déduire une liberté réduite de mouvements. Le cheval réclamait plus d'agilité.

Soergel a fait remarquer qu'à l'Aurignacien, donc à l'époque où le cheval commence à être plus fortement représenté, ses restes se trouvent principalement dans des grottes situées en terrain montagneux et rocheux. Dans le Moustérien de Sirgenstein, le cheval sauvage était déjà, avec l'ours et le renne, une proie fréquente des Hominien; il constitue même, dans l'Aurignacien de la grotte d'Ofnet, 60 % du matériel global. Ce fait marque la différence entre la technique cynégétique du Paléolithique inférieur et celle du Paléolithique supérieur. Là où le terrain crevassé rendait possible la chasse au cheval sauvage, elle fut pratiquée par un type humain lourd; ces régions rocheuses et déchirées lui permettaient l'organisation d'une chasse systématique. Mais il n'était pas bâti pour la poursuite, en espace libre.

Le cheval devint un gibier important lors du grand changement que représente le passage au Paléolithique supérieur. Les Hommes élancés, de grande stature, qui prennent la place des Hominien et des Anthropien du Paléolithique inférieur, étaient plus aptes à la chasse dans la steppe. Capables de marches soutenues, alertes d'esprit, ils avaient une organisation sociale permettant l'action par grands groupements. Techniquement, la battue était une modalité qui pouvait se présenter à l'esprit des Hominidés primitifs aussi bien que la construction de fosses-pièges, mais il y fallait quelque chose qu'ils n'avaient pas : le sens du commandement. Il est improbable que le Paléolithique inférieur ait connu la fonction du conducteur de horde, en d'autres termes, la dignité du chef. Si nous en jugeons par les peuples chasseurs d'aujourd'hui, nous pouvons admettre qu'elle est sortie de l'organisation sociale qu'est la chasse en battue.

Le cheval sauvage devait être, pour le chasseur supéropaléolithique, une proie particulièrement désirable, car il était riche en viande, livrait un matériel osseux utilisable pour quantité d'armes et d'outils, et n'opposait pas à l'agresseur une résistance extrême, comme le faisait le bison.

Les chances de succès étaient accrues par la particularité qu'a le cheval, lorsqu'il est attaqué ou effrayé, de se sauver, en troupeaux pris de terreur panique, sans se soucier d'autres dangers. Les chasseurs du Paléolithique supérieur surent en profiter et y adapter leurs méthodes de chasse.

Ces méthodes relevaient au fond d'un même et seul principe, de la *battue*, présentant des formes particulières selon la configuration du pays. Deux de ces modalités intéressent avant tout : le *rabattage vers des clôtures* ou vers des fosses-pièges, et la *culbute de troupeaux enliers dans un précipice*. Nous avons suffisamment de données relativement à ces deux modalités pour pouvoir les reconstituer complètement. Des deux, c'est la dernière qui promettait le plus de succès dans des cas particuliers, mais c'était à la première qu'on avait le plus communément recours, parce qu'elle était indépendante de la configuration du sol et qu'il était presque partout possible d'établir des couloirs d'accès à une clôture ou à une installation de fosses-pièges.

La variante des *fosses-pièges* était certainement la variante primitive. Le gibier y était amené par une chaîne de rabatteurs, et les chevaux, s'engouffrant le long de haies en entonnoir, se précipitaient dans les fosses, doublées peut-être de postes de chasseurs. Affolés, les chevaux culbutaient dans les trous, les remplissant jusqu'au bord et ceux qui passaient par-dessus ce pont vivant étaient accueillis par les postes de chasseurs à l'affût. Ni techniquement, ni du point de vue de l'organisation, ces battues ne devaient offrir de difficulté aux hommes du Paléolithique supérieur. On les a pratiquées en Norvège — ce pays qui répond à tant d'énigmes que nous pose la préhistoire en Europe centrale — jusque dans les temps historiques ¹. On y voyait encore récemment des palissades à rennes, qui prescrivaient la voie au gibier, et des fosses à rennes, avec des accumulations d'ossements provenant des chasses du temps des Vikings du moyen âge.

Le *rabattage dans des clôtures* est une variante plus développée de cette chasse. L'idée d'établir un enclos de cap-

1. A. W. BROGGER, *Kultugeschichte des norwegischen Allertums*, Oslo 1926, p. 70.

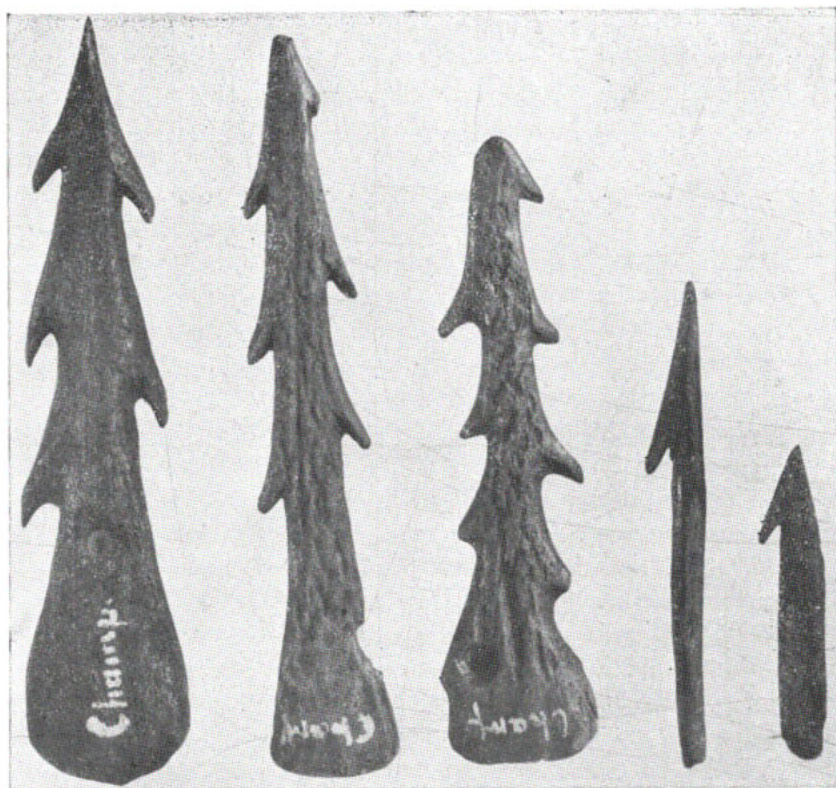
ture n'était pas une création complètement neuve, puisqu'on élevait déjà des palissades de rabattage. Il n'y avait qu'à fermer, de façon appropriée, le fond de l'entonnoir, en forme de sac. Quand les chevaux y étaient pris, ils constituaient un vivant réservoir de viande où l'on pouvait puiser, journellement, ce qui était nécessaire à la tribu. Il semble que, là, on se soit emparé des chevaux individuellement, au lasso, et qu'on les ait ainsi amenés au campement où on les abattait et les dépeçait. Un symptôme qui ferait pencher pour cette hypothèse, c'est le nombre assez grand de têtes de chevaux, quelques douzaines, gravées sur os ou ivoire, ou peintes sur paroi (datant du Magdalénien), qui portent un trait rappelant un licou. Comme la domestication du cheval ne s'est réalisée qu'au Néolithique, il ne peut s'être agi que d'un appareil pour capturer le gibier vivant. A la vérité, Breuil a émis l'idée que ces simili-licous ne sont que des tentatives de stylisation, mais il apparaît douteux qu'il soit dans le vrai, car, d'une part, cela ne correspondrait pas à l'essence de l'art supéropaléolithique, d'autre part, il serait curieux que ces traits n'existent que sur un bon nombre de figurations chevalines, alors qu'elles manquent à celles de renne, de bison, d'élan et de mammouth.

La battue, combinée à des fosses-pièges ou à des clôtures, doit avoir donné des résultats qui firent du cheval le principal gibier à l'Aurignacien. Déjà dans cette civilisation, les ossements de chevaux forment 60 % du matériel fossile, pourcentage qui se retrouve dans presque toutes les couches de cette époque et qui n'est remplacé qu'exceptionnellement par une prédominance du renne. La place primordiale qu'occupe le cheval comme gibier, à l'Aurignacien et au début de Solutréen, s'explique encore mieux par la forme spéciale de battue qu'était le *rabattage vers un précipice*. C'est certainement la plus cruelle forme de chasse que nous rencontrons dans l'histoire; elle paraît si barbare qu'elle ne peut être mise en parallèle qu'avec les brutales coutumes du XVIII^e siècle — siècle si contradictoire dans ses manifestations. Cependant, cette pratique n'a pas été rare; elle a même dû être fréquente, car, si l'installation

était habilement disposée, il suffisait d'une falaise peu élevée au-dessus d'une gorge. On trouve de pareilles dispositions, même en pays plat. Nous avons montré (p. 55) que cette chasse a laissé des témoignages par les figurations rupestres des grottes de la France méridionale. Il est probable qu'elles avaient lieu dans le voisinage des cours d'eau. En Norvège ¹, les paysans s'y sont adonnés sous une forme analogue à celle de l'âge de la pierre; ce qui fournit aussi une explication des gravures rupestres scandinaves de Vin-gen, montrant quelques centaines de cerfs fuyant dans la direction de l'Ouest, vers un lac. Un récit des environs de 1700 rapporte que les paysans attendaient le passage automnal des cerfs vers l'Ouest, pour encercler le gibier et le pousser par-dessus une crête montagneuse, vers des falaises où ils culbutaient dans le vide. L'heureuse rencontre du récit et de la gravure rupestre permet d'interpréter cette dernière. Les figures avaient la même signification magique que celles du Sud-Ouest européen; elles étaient une conjuration adressée aux puissances supérieures d'envoyer en automne de grands troupeaux de cerfs émigrant vers la côte occidentale, pour qu'on pût les précipiter du haut des rochers et en obtenir nourriture et vêtements pour l'hiver.

Parmi les stations préhistoriques qui permettent de soupçonner cette méthode de chasse, la plus remarquable est le champ d'ossements de Solutré. On a trouvé là, au pied d'une falaise rocheuse, des restes de squelettes de chevaux correspondant à environ 10.000 têtes, tous ces ossements paraissant être le butin de chasseurs du Paléolithique supérieur. La façon dont ce compte a été établi n'est pas très clair; certaines supputations admettent un chiffre trois fois et même dix fois plus fort. Peu importe, d'ailleurs, de combien de têtes il s'agissait. Solutré reste une station de chasseurs d'une telle envergure, qu'elle est la plus grande qu'on connaisse. La station est située dans la vallée de la Saône, non loin de Mâcon (Saône-et-Loire) et comporte une surface d'environ 4000 m² sur une épaisseur de 20 centimètres à 2 m. 30. La

1. BROGGER, *l. c.* p. 93-95 et 109.



1

2

3

4

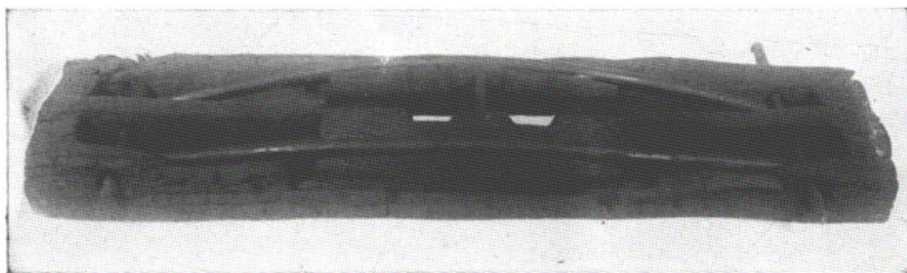
5

a) Harpons (1 à 3) et pointes à crochet (4 et 5) de Champittet. Musée historique de Berne.

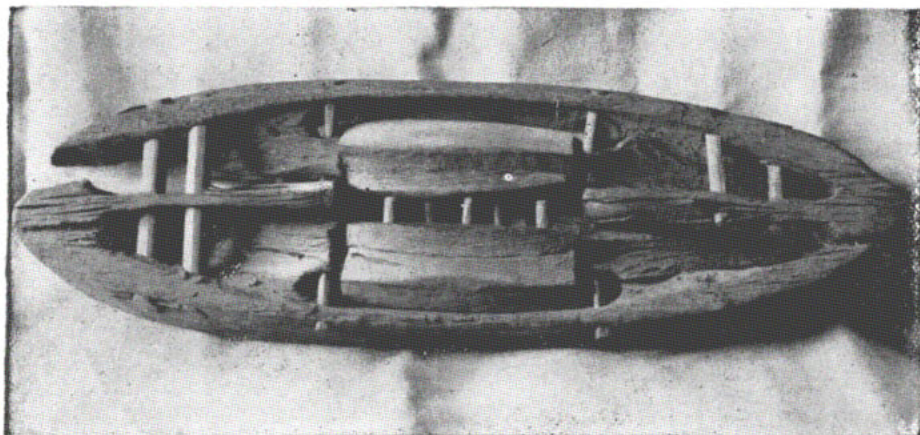


b) Pointe double (à crochets). Bodman. Institut de préhistoire de l'Université de Tübingue.

PL. X.



a) Trappe à volets en bois, de Halensee. Musée d'État de préhistoire. Berlin.



b) Trappe à volets en bois, de Stavanger. Musée de Stavanger.

couche est uniforme et révèle l'industrie aurignacienne supérieure typique. La situation naturelle du rocher était la plus favorable possible pour faire culbuter une cohue de chevaux. C'est une arête montagneuse, qui tombe abruptement de trois côtés, tandis que le quatrième descend en pente douce vers la plaine. On admet que les chasseurs du Paléolithique supérieur rassemblaient d'abord les chevaux en les effrayant par le bruit et le feu, puis, à l'aide d'un couloir d'accès, les chassaient vers le haut de la crête. Là, les animaux affolés et pressés par les poursuivants se précipitaient dans le vide — le saut de la mort ¹.

Le matériel de Solutré permet des déductions quant à l'influence des Hommes du Supéropaléolithique sur le monde animal qui les entourait. Des tableaux de chasse comme ceux de Solutré devaient décimer une espèce et pouvaient en amener la disparition locale. Soergel [p. 36-37] a prétendu que tous les animaux n'avaient pas été tués sur place, que certains symptômes montraient qu'ils avaient été abattus ailleurs et leurs quartiers amenés après démembrement. Mais cette opinion, qui s'appuie sur la prédominance des os des pieds et des mâchoires par rapport aux vertèbres, est peu soutenable; même s'il y avait eu transport, ce ne pourrait avoir été que transport du plus proche voisinage, de chevaux appartenant aux mêmes troupes que ceux qui avaient été précipités du haut du rocher. Un facteur modifie, il est vrai, la situation : le résultat que représente l'accumulation des ossements n'a été obtenu qu'au bout d'un grand nombre de générations; il y a fallu des siècles. Il est impossible d'admettre plus de deux à trois battues semblables par année, d'autant plus que le gibier devait acquérir à la longue une certaine expérience et flairer le danger qui le menaçait. Si l'on admet qu'à chaque battue 10 chevaux, quelques bovidés et rennes furent précipités dans le vide, cela fait 10 à 15 générations

1. On trouvera la reproduction en couleurs d'un superbe tableau de ROUBAL, illustrant le saut dans le vide des chevaux à Solutré, dans l'ouvrage d'Othenio ABEL, *Tiere der Vorzeit in ihrem Lebensraum*, Berlin, 1939. — Note du traducteur.

pour arriver au total final. On peut aussi supposer que des troupeaux beaucoup plus nombreux furent décimés à l'occasion, ce qui avait pour conséquence une raréfaction complète de gibier. Solutré peut avoir été une de ces places de grand rendement, mais il ne faut pas oublier à son sujet que l'Homme du Paléolithique supérieur ne chassait pas pour chasser, qu'il n'avait pas l'instinct de la destruction sans but et qu'il ne lui serait pas venu à l'idée d'abattre plus de gibier qu'il ne lui en fallait. Nous avons tenté plus haut de réfuter l'idée selon laquelle l'extinction d'espèces pléistocènes serait due à l'Homme et nous avons fait remarquer que les espèces disparues, comme l'ours des cavernes, le lion des cavernes et l'éléphant antique n'étaient pas des animaux que l'Homme et ses ancêtres pussent faire disparaître facilement, qu'ils ne jouaient pas de rôle économique prépondérant, tandis que les espèces qui, plus tard, devinrent gibier courant, bison, cheval sauvage et renne, ont survécu aux poursuites jusqu'à l'époque moderne. Aussi Solutré n'est-il pas un bon exemple pour la prétendue influence destructive du chasseur du Pléistocène. Des succès de chasse extraordinaires peuvent à l'occasion s'être produits au Paléolithique supérieur; ils peuvent avoir occasionné des modifications dans l'état du gibier, mais ils ne peuvent servir de base pour juger de la chasse supéropaléolithique en général.

La *chasse offensive*, que nous avons appris à connaître relativement aux pachydermes, ne paraît plus avoir été pratiquée. L'instinct craintif du cheval et sa particularité de prendre immédiatement la fuite rendaient cette modalité impossible. Elle fut remplacée par la *chasse au lasso* et à la *fronde*, qui fut également appliquée au renne. Les pierres de fronde qu'on a trouvées ont fait supposer qu'elles n'étaient pas jetées à main nue, mais cousues dans des sachets et attachées à une sorte de lasso, de sorte que, projetées avec force, elles enlaçaient le gibier et le faisaient choir. Il est aussi possible qu'on se soit servi de la vraie *bola*, c'est-à-dire d'une courroie à l'extrémité de laquelle

la pierre est fixée, comme précédemment, tandis que l'autre extrémité comporte un nœud que l'on tient dans la main, ce qui permet de mieux faire tourner l'instrument. On connaît, en Amérique du Sud, dont la bola est une des



FIG. 86. — Cheval sauvage, le pied droit d'arrière pris dans un nœud, La Pastega, d'après BREUIL.

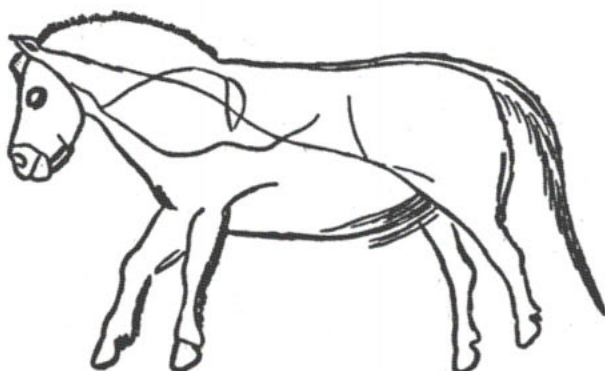


FIG. 87. — Cheval sauvage, avec un nœud coulant au cou, Les Combarelles, d'après CAPITAN, BREUIL & PEYRONY.

armes typiques, des exemplaires à deux ou trois courroies. Elles sont jetées jusqu'à soixante-dix mètres et s'enroulent autour du cou de l'animal qu'elles étouffent. Quand il s'agit de capturer l'animal vivant, le chasseur lance la bola dans les jambes d'arrière (fig. 86). Les peintures rupestres, dont nous avons déjà maintes fois souligné la valeur pour l'his-

toire de la chasse, démontrent que la capture au lasso a été pratiquée. Parmi la quarantaine de figurations de chevaux dans la grotte des Combarelles, il en est une (fig. 87) qui porte un nœud coulant autour du cou. Il en est de même d'un renne mâle (fig. 88) présentant un trait le long du dos et autour du cou. Il est vraisemblable que la victime était souvent amenée vivante au camp, où elle était tuée et dépecée. Les lassos étaient faits de lanières de peau. Nous sommes renseignés sur leur mode de fabrication (fig. 39). On tendait une peau à l'aide de chevilles de silex, dont de nombreux exemplaires sont conservés, sur un plan dur, et on la découpait de façon à obtenir une spirale à partir d'un point du milieu du dos. Un tel lasso ne présentait pas de coutures, était donc plus solide et donnait moins de peine à confectionner; sa longueur dépendait de la grandeur de la peau et de l'épaisseur donnée à la courroie.

L'époque la plus florissante de la chasse au cheval fut l'Aurignacien supérieur. Le cheval joue encore un grand rôle au Solutréen. Au Magdalénien, il passe à l'arrière-plan, mais est parfois encore fortement représenté, formant jusqu'à 40 % des ossements.

Il fut remplacé dans les préoccupations du chasseur pléistocène, par le renne (*Rangifer tarandus*), l'animal le plus caractéristique du Paléolithique supérieur. Mais le renne existait depuis longtemps déjà avant qu'il ne devint le gibier le plus commun et le plus chassé d'un groupe de civilisations. Il manifestait sa présence aux époques froides du Paléolithique inférieur, sans cependant avoir eu une grande importance pour la chasse. La chose s'explique comme pour le cheval : les Hominidés de l'âge lithique ancien n'étaient, ni physiquement ni spirituellement, en état de poursuivre avec succès les espèces agiles. L'Hominien de Neandertal n'était pas un être de la steppe; massif et lourd, il n'était pas capable d'organiser des battues de grand style. De plus, le renne est lié à un climat déterminé. Il est complètement accoutumé à la toundra, aussi loin qu'on le connaisse, et ne peut s'en séparer. Il manquait, bien entendu, totalement

aux époques chaudes, apparaissait quand les masses glaciaires avançaient et disparaissait avec elles. Au Moustérien, il errait certainement à travers l'Europe centrale en aussi grands troupeaux que pendant la baisse de tempéra-

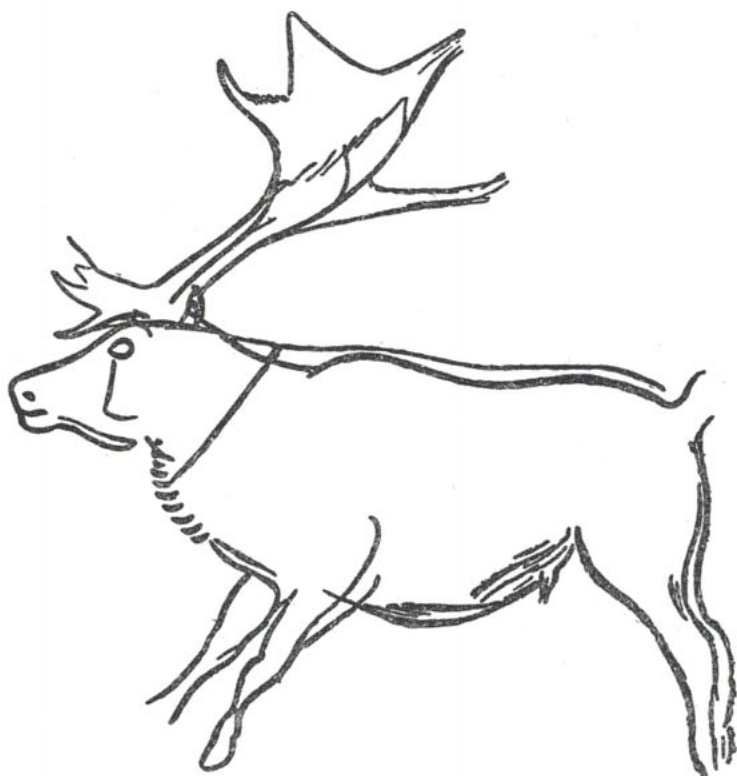


FIG. 88. — Renne au lasso, Les Comharelles, d'après CAPITAN, BREUIL & PEYRONY.

ture du Paléolithique supérieur, mais ses restes, au Paléolithique inférieur tardif, sont peu nombreux. Lorsque, en ces temps-là, il était capturé, ce dut être au moyen de fosses-pièges, utilisées en Norvège jusque dans les temps modernes, ainsi que nous l'avons dit. Dans certaines régions de la côte occidentale de Scandinavie, chaque vallée avait ses fosses-pièges à rennes, ses « ravins des rennes », sur les passées du

gibier. L'attaque directe peut, en outre, de temps à autre, avoir donné quelque résultat.

Le tournant s'est effectué au Paléolithique supérieur; nous y constatons aussi la différence fondamentale entre les méthodes de chasse inféropaléolithique et supéropaléolithique. Une même espèce, présente aux deux époques, était, dans l'une des deux, presque ignorée, tandis qu'elle devenait si caractéristique de l'autre qu'elle lui donnait son nom. Le renne paraît avoir été déjà chassé avec succès à l'Aurignacien. Au Solutréen, il lutte avec le cheval pour la première place, si l'on peut dire, et il est avec lui le gibier le plus apprécié. Au Magdalénien enfin, il tient la tête. A peu d'exceptions près, il occupe alors la première place dans les stations magdaléniennes quant au compte des ossements, y dépassant 50 %; il atteint au Kesslerloch (en Suisse, canton de Schaffouse) près de 80 %, et au Schweizersbild (même canton) 75 %. Ces deux stations ensemble contenaient les restes de 925 rennes. Plus les stations sont septentrionales, plus les restes de rennes y dominent. Celle de Meiendorf n'a, pour ainsi dire, livré que des ramures et des os de rennes.

La valeur de plus en plus grande du renne au Paléolithique supérieur s'explique par les progrès de la technique de la chasse. *Grosso modo*, les méthodes doivent avoir été les mêmes que pour la chasse au cheval. Le but en était économique. Le développement de la culture matérielle à l'âge lithique moyen montre l'importance croissante des bois de renne pour l'Homme. Il en fabriquait d'innombrables instruments, et comme le cheval n'était pas capable de fournir ce matériel, les chasseurs préféraient le renne, dont la poursuite se faisait à peu près dans les mêmes conditions. Il est également possible que la peau du renne, qui se laisse facilement tanner et peut être travaillée de différentes façons, ait été plus appréciée que celle du cheval. La civilisation magdalénienne est inconcevable sans le renne; elle est entièrement basée sur ses produits. La satisfaction des besoins de l'Homme magdalénien eût été impossible sans cet animal. Outre des vêtements, la peau fournissait des

couvertures de tente, des lasso, des courroies, des poches et autres instruments ménagers. La ramure et les os servaient à faire des objets d'emploi journalier, des symboles culturels, des amulettes et des ornements. L'industrie osseuse amena naturellement la déchéance de l'industrie du silex, et l'habileté à travailler cette matière se perdit partiellement. On ne fabriqua bientôt plus, en silex, que des racloirs et des coups. Le matériel pour les armes effilées comme les poignards était exclusivement tiré des os et de la ramure. La chasse au renne était donc la base de l'économie.

La connaissance qu'on a de la vie des Esquimaux centraux, dit Esquimaux Caribou, permet une reconstitution fidèle de la vie à l'époque du renne, du moins en ce qui concerne la chasse. Les Esquimaux Caribou ont à peine progressé au delà de l'étape culturelle des Proto-Esquimaux. Toute leur existence est concentrée sur la chasse au Caribou, variété américaine du renne. Ce que représentent le phoque et le morse pour d'autres Esquimaux, le buffle pour l'Amérindien des Plaines, le Caribou le représente pour ces Esquimaux continentaux. S'il fait défaut, la famine et la détresse suivent inmanquablement. Leur forme culturelle est plus unilatérale que toute autre, mais elle est la seule qui permette d'habiter les espaces dénudés de leur habitat. C'est ainsi que nous devons nous représenter le paysage magdalénien : pauvre et amèrement froid.

Il ne faut cependant pas méconnaître les divergences qui séparent la civilisation des Esquimaux Caribou de celle des Magdaléniens. Mais toutes deux sont uniformes en ce qu'elles sont exclusivement fondées sur la chasse d'animaux continentaux. Ce qui les distingue, c'est que le Magdalénien fut une époque de haut développement artistique, accompagné vraisemblablement d'une vie magico-religieuse, tandis qu'il n'existe rien de semblable chez les Esquimaux Caribou. Ce qui, sous ce rapport, caractérise le Magdalénien, nous le trouvons plutôt chez les Esquimaux qui chassent le gibier aquatique¹—lequel ne jouait aucun rôle au Magdalé-

1. Kaj BIRKET-SMITH, *Mœurs et coutumes des Esquimaux*, Paris, Payot, 1937, p. 192 sq.

nien. La technique des armes révèle aussi certaines différences, interdisant d'attribuer sans critique au Magdalénien les méthodes des Esquimaux continentaux. Jusqu'à l'introduction des armes à feu, l'arc et la flèche étaient les armes de choix des Esquimaux Caribou, tandis qu'elles ne représentaient rien d'équivalent à l'apogée de la chasse du renne au Paléolithique supérieur. Les Esquimaux Caribou n'en méritent pas moins notre intérêt le plus pressant. Leur habitat isolé, leur vie à l'écart de tribus plus développées, leur formation ethnique compacte, font qu'ils ont conservé jusqu'à nous, à l'état non adulteré, une ancienne forme culturelle.

Les méthodes de chasse au renne, pendant le Paléolithique supérieur, sont les mêmes que celles que nous avons apprises à connaître pour le chevreuil le bison. La fosse-piège était un héritage du Paléolithique inférieur, mais les grandes prises ne s'expliquent que par la chasse de grands troupeaux. C'est surtout le cas pour les stations où l'on trouve un pourcentage de jeunes correspondant à celui que présentent des troupeaux au naturel. Les faons étaient certainement moins prisés que les adultes. Leur squelette est mou, moins propre à la confection d'objets divers, leur ramure est insignifiante; peut-être leur chair est-elle meilleure que celle des adultes, mais quantitativement de moins de rapport. Tout au plus, leur peau peut-elle avoir exercé un certain attrait. Nous savons que les Lapons apprécient cette peau douce, souple, lisse et qu'ils lui donnent la préférence pour leurs vêtements, tandis que celle des adultes sert plutôt pour les tentes. Dans l'attaque d'individus isolés, le chasseur du Paléolithique supérieur aura préféré l'adulte au faon, mais lorsqu'un troupeau était pris en chasse, les jeunes tombaient victimes comme les autres, qu'il s'agit de battues vers des fosses-pièges ou vers un précipice.

Il semble qu'on se soit surtout attaqué au gibier quand il traversait une rivière. Ce procédé n'est pas seulement connu des Sibériens ¹, mais aussi des Scandinaves, selon Brogger

1. PFIZENMAYER en donne un récit vivant dans *Les Mammouths de Sibérie*, Paris, Payot, 1939, p. 152-153.

[p. 73]. Il offre des chances particulières de réussite. Là où le gibier a coutume de franchir un gué, lors de ses migrations printanières et automnales, on le conduit, par un couloir d'accès, à un autre point plus profond du cours d'eau. En Norvège, ce couloir est fait de cordes tendues le long desquelles le gibier se dirige jusqu'au bord. Là, les cordes continuent dans l'eau sur une certaine distance, pour empêcher que l'obstacle ne soit contourné. Les rennes, suivant le couloir ainsi formé, se mettaient à nager. Alors les chasseurs, cachés sur la rive ou montés dans des canots, les attaquaient et tuaient tous ceux qui ne réussissaient pas à se sauver. Afin d'expliquer l'abondance des ossements de jeunes dans les trouvailles fossiles, Soergel pensa aussi que les chasseurs accouraient quand la tête du troupeau, composé des mères et des faons, se mettait à passer l'eau; leur attaque se concentrait donc sur les petits tandis que les mâles se sauvaient lorsque la retraite ne leur était pas coupée.

C'est là une modalité de chasse des plus anciennes qui soient; on la rencontre dans la forme culturelle primitive des Esquimaux Caribou, qui poussent le gibier dans l'eau — où il nage vivement — et l'attaquent à coups de lance du haut de leurs canots. Ils pratiquent une action simultanée de chasseurs et de traqueurs, mais sans organisation systématique. Il arrive fréquemment que les bêtes se défendent et fassent chavirer les embarcations. Cette chasse est surtout pratiquée en automne, car les rivières et les lacs ne sont pas encore gelés. Ce qui nous intéresse en particulier, par rapport au Paléolithique supérieur, c'est le fait que, chez les Esquimaux, les victimes sont surtout des femelles et des faons, parce qu'ils poussent plus ou Sud dans leurs migrations. Le manque de rabatteurs peut avoir inspiré ces procédés de chasse qui sont comme une battue artificielle. Chez les Esquimaux, les côtés du couloir d'accès sont simplement faits de tas de pierres assez rapprochés les uns des autres et couronnés de touffes d'herbe — ce qui, à distance, ressemble à une chaîne de rabatteurs. Les femmes et les enfants, agitant des étoffes et imitant les hurlements du

loup, poussent le troupeau dans le couloir dont il ne tente d'abord pas de s'échapper¹.

La chasse au renne doit aussi avoir été saisonnière au Paléolithique supérieur. En tout cas, elle fut telle pour les grandes rafles de rennes, qui avaient lieu aux migrations de printemps et d'automne. Des comparaisons avec les populations sauvages permettent d'admettre que la chasse en commun était le mode normal d'opérer et que la chasse isolée était rare. Celle-ci pouvait naturellement être pratiquée durant toute l'année. La fronde et le lasso en étaient les moyens habituels. Une figuration du Magdalénien aux Combarelles en témoigne (fig. 88). Le lasso peut avoir été lancé sur la passée de gibier et le long des couloirs donnant accès à l'abattoir. Les Esquimaux de l'Alaska s'en servent², pas les Esquimaux Caribou³.

Les chasseurs du Magdalénien auront certainement aussi abattu le renne à la javeline et au harpon. On sait que le harpon a joué un grand rôle dans cette forme culturelle; il doit également avoir servi à la chasse au renne. Le propulseur appartient aux armes spécifiques du Magdalénien.

Les meilleures informations que nous ayons sur la technique de la chasse supéropaléolithique du renne avec des armes de jet sont celles que Bust a publiées sur les stations de Meiendorf et d'Ahrensburg (Holstein). Elles ne sont pas fort distantes l'une de l'autre, mais ont livré, pour une part, des objets d'os qui relèvent de cultures différentes — ce qui permet des déductions précises. Meiendorf appartient au Magdalénien moyen. Par contre, on est tombé, à Ahrensburg, sur deux plans industriels superposés, dont le plus ancien est à mettre en parallèle avec Meiendorf et ressortit

1. Pour la signification typologique de cette méthode de chasse, que certains Amérindiens du Nord ont aussi pratiquée contre les bisons, voir Fritz FLOR, *Beitrag zu den Problemen der arktischen Kulturgliederung*, MITTEILUNGEN DER ANTHROPOLOGISCHEN GESELLSCHAFT IN WIEN, 1933, p. 53-59. La gravure sur os de Chancelade (notre fig. 9) ne ferait-elle pas allusion à ce mode de chasse?

2. Kaj BIRKETH-SMITH, *Contributions to Chipewyan Ethnology*, Copenhagen 1930, p. 21.

3. Le même, *The Caribou-Eskimos*, Copenhagen 1929, p. 112.

donc au Magdalénien, tandis que le plus récent appartient au faciès culturel d'*Ahrensburg*. Cette dernière civilisation est caractérisée par une industrie à lames spéciales, qui n'est connue que depuis peu et n'a pas encore été suffisamment étudiée, mais paraît avoir été importante pour l'Allemagne du Nord. Son caractère de civilisation supéropaléolithique tardive résiduelle explique sa complexité. Elle est plus jeune que le Magdalénien et n'a duré que peu de temps. Mais elle était en tout cas préneolithique. Elle coïncidait avec une époque sylvestre postglaciaire, au cours de laquelle s'est peut-être aussi déroulé le faciès culturel swidérien de l'Europe Orientale. Les deux niveaux d'*Ahrensburg* doivent être considérés séparément.

Si la preuve de la chasse aux armes de jet est ce qu'il y a d'intéressant à Meiendorf, il ne faut pas oublier que le matériel osseux qui y a été détecté ne s'explique pas seulement par cette méthode de chasse. Il s'agit d'une modalité cynégétique appliquée principalement pour les faons. Le dénombrement des vertèbres a démontré que sur 72 animaux, il n'y en avait que 32 d'adultes. Des autres, 22 (31 %) avaient atteint la deuxième ou la troisième année; 18 (25 %) étaient des faons de premier été.

Tant Meiendorf que la couche inférieure d'*Ahrensburg* ont fourni un certain nombre d'omoplates. De plus, *Ahrensburg* a donné une vertèbre dorsale de renne présentant les trous d'un projectile, laissant donc indubitablement reconnaître la manière dont l'animal avait été abattu. On ne peut cependant dire avec certitude s'il s'agit d'une flèche ou d'un harpon, et, pour le cas où il se serait agi d'une flèche, si celle-ci a été projetée à l'arc ou au propulseur. Alfred Rust, après ses fouilles à Meiendorf, conclut en faveur du harpon¹, mais ne considère pas l'usage de l'arc comme impossible. La plus grande des deux omoplates qu'il y a trouvées, provenant d'un vieux mâle, manifestement perforée par projectile, se fractura, du fait de sa dureté, au contact du projectile, et ne permet pas en conséquence de conclusion nette.

1. Alfred Rust, *Das altsteinzeitliche Rentierjägerlager Meiendorf*, Neumünster 1937, p. 124.

On juge mieux de la lésion sur une omoplate de faon (pl. IV). La grandeur et la forme de l'orifice indiquent un projectile plat, peut-être ovalaire, qui a dû frapper obliquement de par derrière. Cependant, les ossements de rennes ne fournissaient pas d'indication ferme au sujet de l'arme. Mais on trouva, avec ces omoplates de rennes, quelques os d'oiseaux perforés par des projectiles, ce qui rendait probable l'utilisation de l'arc. L'orifice observé sur les omoplates de renne de Meiendorf est, d'ailleurs, si petit, qu'il ne peut avoir été fait par une lance. Il s'agit d'une blessure, soit par harpon, une des armes les plus fréquentes du Magdalénien, soit par flèche. En outre, les trouvailles de la couche inférieure d'Ahrensburg, ont permis des conclusions que celles de Meiendorf n'autorisaient pas à elles seules. Cette station livra cinq omoplates et une vertèbre dorsale de renne portant des lésions; une pointe cassée de flèche de silex était encore plantée dans l'une d'entre elles; la forme triangulaire d'une seconde blessure du même os indiquait qu'elle avait été faite également par une pointe de silex. Les trouvailles de Meiendorf et d'Ahrensburg ne permettent donc pas de douter qu'au Magdalénien moyen, à la périphérie du domaine alors habité, le renne fût chassé à la flèche. Cependant la question de savoir si ces flèches étaient lancées à l'aide de l'arc ou du propulseur n'est pas encore résolue. Il est vraisemblable que l'on a chassé tant avec l'arc qu'avec le harpon. Les lésions, soit rondes, soit triangulaires, montrent qu'elles provenaient d'armes diverses. Le harpon a certainement été utilisé, et l'arc probablement aussi. Quand les Esquimaux tirent à l'arc à plus de vingt mètres, c'est un hasard si le but est atteint. Aussi cherchent-ils à s'avancer jusqu'à douze pas de la bête. L'hiver est la meilleure saison pour l'usage de l'arc, parce que le gibier reste immobile dans la tempête de neige et permet alors au chasseur de s'approcher.

Nous ne devons pas nous représenter différemment la chasse des représentants des civilisations de Meiendorf et d'Ahrensburg (couche inférieure), au Magdalénien; ils vivaient en pleine toundra; 90 % des ossements proviennent

du renne, le reste se partageant entre le cheval sauvage, le lièvre polaire, le glouton, le renard, le blaireau, la perdrix des neiges, la grue, le cygne, l'oie et quelques oiseaux aquatiques. Par contre, la présence, dans la couche supérieure d'Ahrensburg, de l'élan et du castor témoigne d'une amélioration climatique et d'une nature partiellement boisée. Mais là aussi, les os de renne l'emportent de beaucoup sur toutes les autres espèces. Ce qui est important pour la technique de la chasse, c'est qu'on y a de nouveau trouvé dix omoplates de rennes blessés par des projectiles, révélant l'emploi d'armes de jet. Une omoplate témoigne même de la guérison de la plaie. La flèche paraît avoir pénétré parallèlement à l'axe du corps, sans avoir touché les organes vitaux. Il n'est pas douteux que les Hommes de la culture d'Ahrensburg, c'est-à-dire ceux de la couche supérieure de cette station, connaissaient l'arc et s'en servaient contre le renne. Rust n'a pas trouvé moins d'une douzaine de flèches complètement conservées, taillées dans du bois de conifères, de 20 à 75 centimètres de long, avec 0,5 à 1 centimètre de diamètre. Les encoches du culot des flèches, destinées à recevoir la corde, sont toutes semblables, d'une profondeur de 2 à 4 centimètres. Les pointes se distinguent, par contre, les unes des autres et présentent au moins six types. Trois d'entre eux auraient permis l'adaptation d'une pointe de silex; trois doivent avoir été employés sans armement spécial. Ce matériel permet de soupçonner que la chasse à l'arc était déjà pratiquée au Magdalénien, mais qu'elle a gagné en importance vers la fin du Mésolithique, en même temps que l'arc se perfectionnait.

Il se peut qu'en plus de la chasse offensive, on ait aussi pratiqué l'*affût*, à l'appât, comme les primitifs de la Sibérie en usent encore aujourd'hui. Nous savons des Esquimaux qu'il leur arrive de suivre des semaines entières un troupeau avant de pouvoir abattre une pièce. Les chasseurs du Paléolithique supérieur n'auront pas eu moins de patience, se saisissant des possibilités d'obtenir un gros butin par une action commune, mais ne craignant pas, à l'occasion, de mettre à l'épreuve leur habileté individuelle.

Il faut aussi admettre comme vraisemblable l'utilisation de *ruses*, telles qu'en emploient les Esquimaux. La méthode donne des résultats intéressants à l'époque du rut. Le chasseur s'affublait d'une tête de renne et en imitait le brame. Les mâles, croyant voir poindre un rival, s'en approchaient suffisamment pour pouvoir être atteints par une flèche ou une lance. Les Tchipeuyan suspendent quelques morceaux de bois à leur pelisse pour imiter le choc de ramures de rennes en train de combattre. En été, quand les bêtes sont devenues farouches à cause des moustiques, les chasseurs s'en approchent affublés de peaux de loup. Les rennes se croient poursuivis par des loups et se jettent à l'eau — où d'autres chasseurs les attendent et les accueillent avec arcs et lances.

Lorsque les glaciers se retirèrent, le renne quitta assez rapidement l'Europe centrale. Il a complètement disparu à l'Azilien et au Campignien. Les dernières ramures de renne de l'Allemagne du Nord et du Danemark, qui soient travaillées, datent de la culture de Lyngby; mais les haches en bois de cerf sont déjà tout aussi fréquentes. C'est alors que doivent s'être produits l'arrivée des cervidés fauves et le départ du renne. Au début de la culture maglémossienne, le renne s'était éteint en Allemagne septentrionale.

Les rapports étroits qui ont longtemps régné entre l'Homme et le renne, en sa qualité de gibier, ont fait supposer qu'il avait été, avec le chien, le premier **animal domestique**¹. Animal « domestique » est peut-être trop dire pour

1. G. F. L. SARAUW, *Das Rentier in Europa zu den Zeiten Alexanders und Cäsars*, MINDESKRIFT FOR JAPETUS, Steenstrup, Copenhague 1913.

B. LAUFER, *The Reindeer and its domestication*, MEMOIRS AMERICAN ANTHROP. ASSOC., IV, 1917.

G. HATT, *Notes on reindeer nomadism*, *ibidem*, VI, 1919, p. 75.

Le même, *The reindeer*, AMER. ANTHROPOLOGIST, XXIII, 1921.

Kai DONNER, *Ueber das Alter der ostjakischen und wogulischen Rentierzucht*, FINNISCH-UGRISCHE FORSCHUNGEN, t. 18, 1927, p. 115-144.

Fritz FLOR, *Zur Frage des Rentiernomadismus*. MITT. D. ANTHROP. GES. IN WIEN, t. 60, 1930, p. 293-305.

A. Rud. EM, *Ueber das Alter der lappischen Rentierzucht*, *ibidem*, t. 63, 1933, p. 77-81.

George MONTANDON, *La civilisation altnou et les cultures arctiques*, Paris Payot, 1937.

l'instant; la domestication, comme elle s'entend dans l'élevage systématique des chevaux et du bétail et telle que nous la trouverons au Néolithique, est une étape qui dépasse le premier entretien du renne réalisé par l'Homme. Il n'était aucun animal, à en juger d'après les rapports que l'Homme entretenait avec lui jusque-là, dont la domestication fût quelque chose de plus naturel. Les chasseurs étaient habitués à accompagner les troupeaux pendant des semaines; ils devaient ressentir les inconvénients de ce nomadisme ininterrompu, ainsi que la séparation d'avec la femme et la famille. Ils savaient déterminer les voies que suivraient les troupeaux et s'en servaient pour les abattre. Ils possédaient déjà, en un certain sens, la direction des troupeaux. Il n'y avait plus très loin jusqu'à la systématisation de cette domination. Nous ne connaissons que peu de stations qui puissent laisser soupçonner que le renne était précipité du haut des rochers, comme l'était si souvent le cheval. Ce n'était pas, en Europe centrale, la méthode classique de le chasser. Le cul-de-sac clôturé a dû jouer un rôle beaucoup plus important. Les figurations rupestres du Sud-Ouest de l'Europe nous montrent que ces installations étaient connues. Psychologiquement, rien de plus simple que de passer de là à la domestication : de pratiquer avec le gibier capturé une économie régulatrice ¹.

Studer a attiré l'attention sur le nombre considérable de jeunes animaux constaté dans les ossements découverts au Schweizersbild près Schaffouse ². D'après son estimation, ils représentaient le tiers de tous les fossiles de rennes. Il supposa, avec vraisemblance, que les rennes sauvages étaient assez expérimentés pour ne pas laisser toujours à l'Homme le libre choix de la bête qu'il voulait abattre. Nous avons déjà dit que le chasseur du Paléolithique supérieur

1. L. PFEIFFER, *Die Werkzeuge des Steinzeitmenschen*, Iéna 1920, p. 50, pense que, par exemple, à Schussenried (Wurtemberg), où, d'après lui, il y avait une sorte d'atelier pour le travail des peaux, le renne était à demi-domestiqué.

2. Th. STUDER, *Die Tierreste aus den pleistozänen Ablagerungen des Schweizersbildes bei Schaffhausen*, dans Jacob NUESCH, *Das Schweizersbild*, Zurich 1896, p. 11.

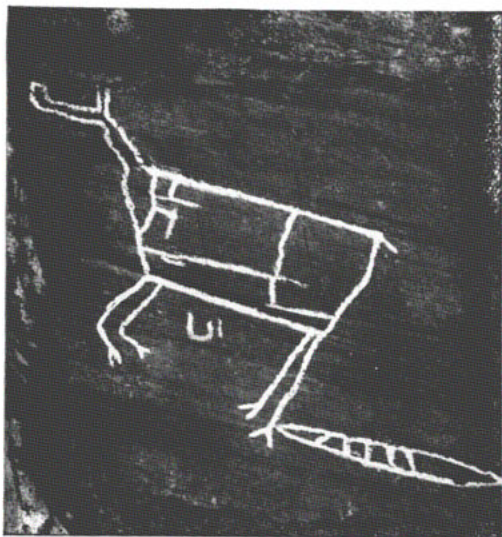
n'avait guère de raisons pour préférer les jeunes. On ne connaît pas non plus de méthode pouvant fournir au tableau plus de faons que d'adultes. Il y a donc vraiment lieu de se demander, si, conformément à l'opinion de Stüder, le renne du Schweizersbild n'était pas à moitié domestiqué. Son point de vue est renforcé par le fait que, parmi les ossements de faons, il y en avait un grand nombre qui n'étaient âgés que de quelques jours.

Mais le renne ne devint un véritable animal domestique que lorsqu'il joua un rôle spécifique, sans rapport avec la chasse, vraisemblablement lorsqu'il servit à transporter des fardeaux au moyen d'un traîneau. On ne se mit à monter le renne et à le traire que sous l'influence des civilisations postérieures au Mésolithique ¹.

Aucun autre cervidé que le renne n'eut une grande importance cynégétique jusqu'au Mésolithique. C'est encore l'*élan* qui mérite le mieux d'être pris en considération; nous l'avons déjà mentionné comme l'animal caractéristique des cultures de Maglemose et de Kunda. Mais, ceci mis à part, il a joué un rôle si secondaire, que ce fait réclame quelque explication. Ses restes, au Paléolithique inférieur, sont tellement peu nombreux qu'il faut invoquer d'autres facteurs que ceux concernant les inconvénients de la chasse aux coureurs rapides. On ne se trompera certainement pas en admettant, avec Soergel [p. 61], que l'humeur offensive et la sauvagerie de cet animal ont écarté de ses pistes le chasseur du Paléolithique inférieur. Otto Schulz a réuni une série d'expériences vécues montrant que de vieux élans attaquent l'Homme même quand ce dernier ne les dérange nullement ², et ce comportement s'observe aussi bien chez les femelles que chez les mâles. Il paraît qu'il lui arrive d'assaillir des hommes assis autour d'un grand feu de cam-

1. D'après Karl SCHUCHHARDT, *Vorgeschichte von Deutschland*, Munich & Berlin 1928, p. 10, Matchie a démontré, dans un ouvrage qui n'a pas paru, que la tête et le squelette du renne tardif correspondent à ceux de l'espèce domestique.

2. Otto SCHULZ, *Im Banne des Nordlichts*, Neudamm & Berlin, 1931, p. 52-60.



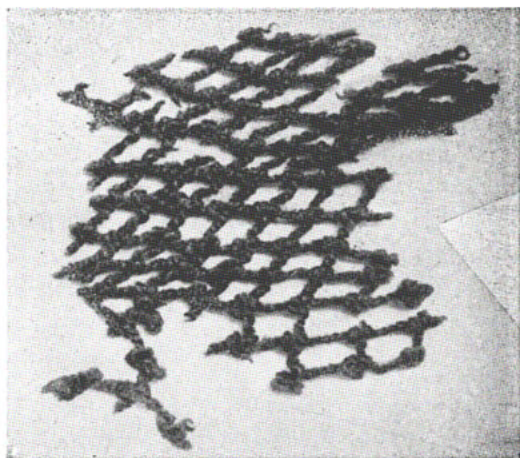
a) Animal pris dans une trappe à volets. Gravure rupestre de Ekeberg. Collection de l'Université d'Oslo.



c) Signes en forme de bâtons de jet. Dessins rupestres de Vingen. D'après Boe.



b) Représentations d'animaux avec de nombreuses trappes à volets (à gauche). Skogerveien. Collection de l'Université d'Oslo.



a) Reste d'un filet de la civilisation des palafittes.
D'après Missikommer.



b) Dessin de filet. Forselv, Skjomen, paroisse d'Ofoten. Collection de l'Université d'Oslo.

pement. Il passe pour particulièrement dangereux lorsqu'il est blessé. Il ne tente pas seulement de travailler l'adversaire à l'aide de ses bois, mais aussi avec ses sabots antérieurs, que mâles et femelles emploient avec une virtuosité égale. Les chasseurs indigènes actuels de l'Arctique tiennent l'élan pour plus dangereux que l'ours, fait qui paraît expliquer le rôle restreint joué par cet animal dans la chasse préhistorique. Quoi qu'il en soit, le chasseur du Paléolithique inférieur ne paraît pas s'être senti à sa taille, tandis qu'il était peut-être déjà plus rare au Paléolithique supérieur. L'élan est lié à une nature mixte de forêt et de broussaille; il n'appartient donc pas à la steppe arctique déboisée qui s'étendait sur l'Europe centrale libre de glaces lors de la « glaciation ».

La femelle, sans ramure, paraît avoir été moins dangereuse que le mâle. Soergel a observé que les parties squelettiques mises à jour dans les graviers de Mauern ne proviennent pas de moins de quatorze individus, tous des femelles. Pendant les dizaines d'années de contrôle scientifique auquel ont été soumises ces fouilles, on n'a pas trouvé un seul débris de ramure d'élan mâle. Nous n'avons pas d'explication satisfaisante de ce fait, car d'autres stations, basées aussi sur l'activité chasseresse, en ont livré des fragments. On ne peut admettre que des mâles n'aient été abattus qu'à la saison où ils avaient perdu leurs bois — car ce laps de temps est de très courte durée. Soergel, qui a le mérite d'avoir attiré l'attention sur ce curieux état des choses, pense que seul un mode de chasse particulier peut l'expliquer. Si l'*Homo heidelbergensis* n'a chassé que la femelle de l'élan, sa technique ne peut avoir été celle des fosses-pièges. Il doit avoir mené une chasse offensive. Il doit donc avoir disposé d'un épieu comme arme principale.

Techniquement, la chasse préhistorique de l'élan ne présente rien de nouveau. Les femelles paraissent prédominer jusque dans le Mésolithique. Les restes d'élan des civilisations de Kunda et du Maglemose n'ont pas encore été déterminés, mais l'histoire culturelle de la Norvège offre des points de comparaison avec Maglemose. La capture des

oiseaux de mer et des phoques y prédominait, mais on chassait aussi l'élan et le cerf, tandis que les coquillages et les poissons apportaient au menu un complément précieux. Du reste, en Norvège aussi, l'élan, solitaire des forêts, a toujours été un gibier de moindre importance que le renne; on s'en emparait au moyen de fosses de trois à quatre mètres de diamètre et de même profondeur. Certaines de ces fosses se sont conservées jusqu'à présent.

La position du cerf géant (*Cervus megaceros*), dans le cadre de la chasse pléistocène correspond à celle de l'élan; il n'a jamais joué un grand rôle cynégétiquement et passe à tort pour une espèce importante des civilisations paléolithico-mésolithiques. Il semble avoir habité toute l'Europe méridionale et centrale, mais toujours en nombre restreint. On trouve de ses ossements dans de nombreuses stations; cependant, ceux-ci en constituent une part si minime qu'il ne doit avoir été l'objet que de chasses occasionnelles. Il ne manifesta pas seulement sa présence dans les interglaciaires chauds, et il dut se maintenir en Europe centrale durant les époques de froid; il fut donc un gibier pour les représentants de toutes les civilisations successives. Comme il s'est éteint sans laisser de descendance faisant actuellement l'objet d'une chasse quelconque, on ne peut faire que des hypothèses sur la manière de le chasser. Les stations, fouillées à fond, du Sud et du Centre de l'Europe ne nous apporteront plus guère de surprises, bien que l'espèce ait subsisté sur le continent jusqu'à la fin du Mésolithique. La puissante ramure de ce cerf devait lui rendre difficile le séjour dans les futaies touffues; elle l'aurait gêné pour fuir. La steppe et le simili-parc, la broussaille et le petit bois, situés dans le voisinage de marais, étaient sa résidence favorite. Du point de vue technique, le seul facteur qu'il y ait lieu de retenir, c'est que pour le cerf géant, comme pour l'élan, ce sont les os de femelles qui prédominent. Ce ne peut être un effet du hasard et cela permet de conclure à une chasse offensive, visant de préférence les femelles, moins dangereuses. Les figurations de cerfs géants manquent presque complète-

ment. Leur absence prouve leur peu d'importance pour le chasseur supéropaléolithique. Les moyens de défense de cet animal, en plus de sa rareté, auront engagé le chasseur à la prudence. Cependant la trouvaille faite à Datteln en Westphalie ¹ montre que le mâle a aussi été victime; le gravier pléistocène de cette station a, en effet, fourni une ramure bien conservée de cerf géant attenant au crâne, des os longs brisés et une pointe artificielle d'ivoire. L'animal a manifestement été tué par un Homme.

Cette espèce a été si peu traquée par les chasseurs du Pléistocène qu'il serait futile de mettre sa disparition à leur actif. Ses ossements ne fournissent en aucune station plus de 2%. Malgré le développement malheureux — pour lui — de ses bois, il a franchi la dernière époque glaciaire et n'a disparu que récemment. La cause principale de cette extinction doit être attribuée à la disproportion existant entre le corps et la ramure, disproportion qui alla en s'accroissant en défaveur de l'animal, la couronne des andouillers s'amplifiant de plus en plus. Il s'est éteint vers la fin du Mésolithique, tandis que l'élan et le daim, qui lui sont apparentés, vivent encore aujourd'hui.

Il est remarquable de constater que les trois cervidés fauves : le cerf élaphe, le daim et le chevreuil, qui ont été, aux temps historiques, l'occasion des manifestations cynégétiques de la plus belle forme, avaient une importance tout à fait secondaire aux temps préhistoriques. On perdrait peu à les ignorer complètement. Nous ne les mentionnerons que pour être complet.

Le cerf élaphe n'a pas habité l'Europe centrale pendant tout le Quaternaire; au Paléolithique inférieur, il ne manifeste sa présence qu'aux époques chaudes. Attaché à la grande forêt, il se retirait vers le Sud quand les masses de glace progressaient. Il n'a pu être que rare pendant le temps de la glaciation du Paléolithique supérieur [glaciation de Wurm]. Dans le Sud de la France, où il était possible à des

1. C. GAGEL, *Eine Elfenbeinspitze aus dem westfälischen Diluvium*, ZEITSCHRIFT FÜR ETHNOLOGIE, 57^e ann., 1925, p. 77-81.

animaux essentiellement sylvestres de subsister, même au cours des périodes de froid, il ne manque jamais complètement parmi le gibier, mais n'est jamais abondant. Il ne gagne en importance nulle part, du Chelléen au Magdalénien; ce n'est qu'à partir de ce dernier niveau qu'il s'affirme. Les figurations de cerf du Magdalénien ancien sont rares. Elle deviennent plus fréquentes au Magdalénien moyen, et passent pour caractéristiques de l'art ibérique oriental, où par contre manque le renne. Ce fait est digne d'attention. Il permet tout d'abord des déductions quant aux conditions climatiques différentes de l'Espagne par rapport à la France méridionale au Magdalénien. Ici, steppe et paysage en similitude avec renne et cheval sauvage, là, forêts denses avec cerf élaphe. De plus, c'est en examinant le riche matériel du Capsien et de l'Asturien en Espagne¹, que nous pouvons compléter nos connaissances relatives à la chasse des cervidés fauves de l'âge lithique moyen. Le cerf venant du Sud, fait son apparition à l'Azilien, et accomplit une marche triomphale à travers l'Europe centrale, devenant l'animal caractéristique du pays forestier qui est resté celui de l'époque historique. En même temps que s'opérait cette expansion, il devenait le principal gibier de l'Homme, ne cédant la première place à l'élan que dans les civilisations mésolithiques, à coups-de-poing et à lames, du Nord-Est de l'Europe.

D'après Soergel [p. 69], les restes de cerf élaphe ne dépassent pas 1/2 à 3% des ossements fossiles dans les stations allant du Chelléen au Magdalénien moyen. Il peut avoir

1. Juan CABRÉ AGUILO, *El arte rupestre en Espana*, Madrid 1915.

H. BREUIL, *Les peintures rupestres de la péninsule ibérique*, L'ANTHROPOLOGIE, t. 20, p. 1 sq.; t. 22, p. 641 sq.; t. 23, p. 529 sq.; t. 26, p. 313 sq.; t. 29, p. 2 sq.; t. 30, p. 1 sq.

Une étude précieuse serait celle de la ramure du cerf élaphe d'après les peintures espagnoles de l'âge lithique moyen. Les figurations que nous avons à disposition (fig. 89, 90, 91) donnent des indications quant à son développement et à sa forme. Ce qui est remarquable, c'est, outre le sens de la nature, le nombre des andouillers et l'épaisseur des bois dans la plupart des tableaux, Estrecho de SANTONJE, BREUIL & Frederico de MOTOS, *Les peintures rupestres d'Espagne*, L'ANTHROPOLOGIE, t. 26, 1915, p. 335, reproduisent une ramure extraordinairement forte.

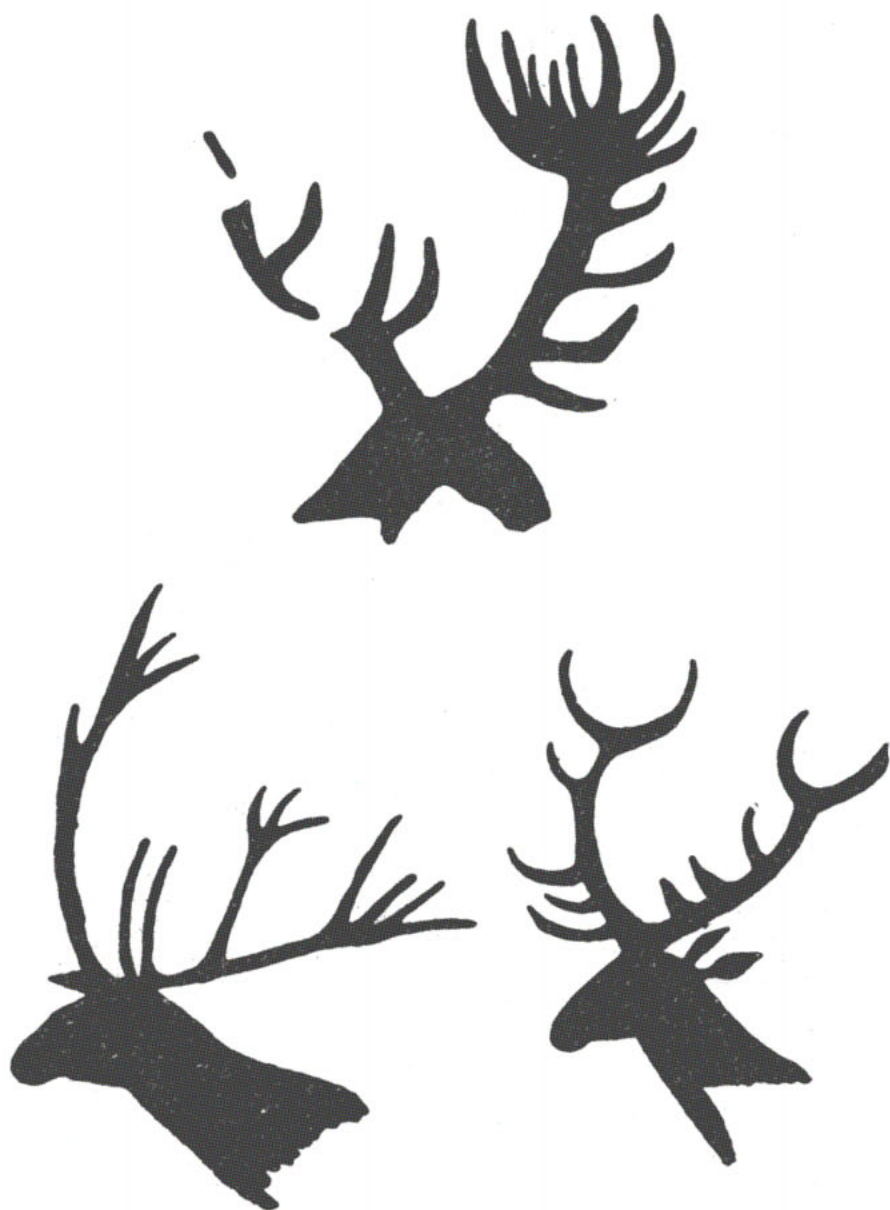


FIG. 89 à 91. — Trois Cerfs élaphe, Cueva Saltadora,
gorge de Valltorta, d'après KÖHN.

été un peu plus fréquent dans la région boisée de Weimar-Ehringsdorf; en comparaison des autres gibiers, il occupe la cinquième place, mais très en arrière de ceux qui le précèdent. Il en est de même à Taubach, où il tient le sixième rang. Pour juger du rôle que jouait le cerf dans la chasse, il faut cependant se dire que deux tiers des merrains provenaient de bêtes qui avaient « jeté leur tête », et que pour un tiers seulement le merrain tenait au crâne. Seuls ces derniers peuvent être considérés comme des produits de la chasse. Les os proviennent en majorité de vieux individus; ceux de jeunes et de faons manquent. Les stations du Magdalénien tardif fournissent déjà un matériel plus riche. Pour l'Aziilien, la grotte du Mas d'Azil a livré une forte récolte d'ossements, dont une bonne part appartient au cerf et au chevreuil, en plus du cheval, de l'ours et du sanglier, tandis que le renne a, sur ces entrefaites, disparu vers le Nord.

Les andouillers du cerf servaient souvent d'ornement. R. R. Schmidt n'en a pas trouvé moins de deux cents dans la grotte d'Ofnet.

Nous savons peu de chose sur la technique de la chasse aux cervidés fauves. Peut-être les quelques unités découvertes dans les stations du Paléolithique inférieur ont-elles été prises dans des fosses-pièges — destinées primitivement à d'autres gibiers. En Ibérie orientale, la chasse s'effectuait principalement à l'arc (fig. 92 et 93). On doit admettre que le cerf élaphe fut le premier gibier contre lequel l'arme de jet ait été systématiquement employée. Nous avons appris à connaître l'arc comme une arme spécifique de la forêt. Nous avons de plus constaté, en rapport avec le Capsien, que c'est à partir de la région où se développa la chasse au cerf pour la première fois, que l'arc a pénétré les civilisations à lames de l'Europe centrale. L'arc, de nature sylvestre de l'Espagne orientale et l'accroissement significatif de la chasse au cerf sont trois manifestations qui sont localement concomitantes. Dans les civilisations du centre de l'Europe, c'est vraisemblablement la chasse au moyen de la javeline et du harpon qui a prédominé. La Colombière a fourni un

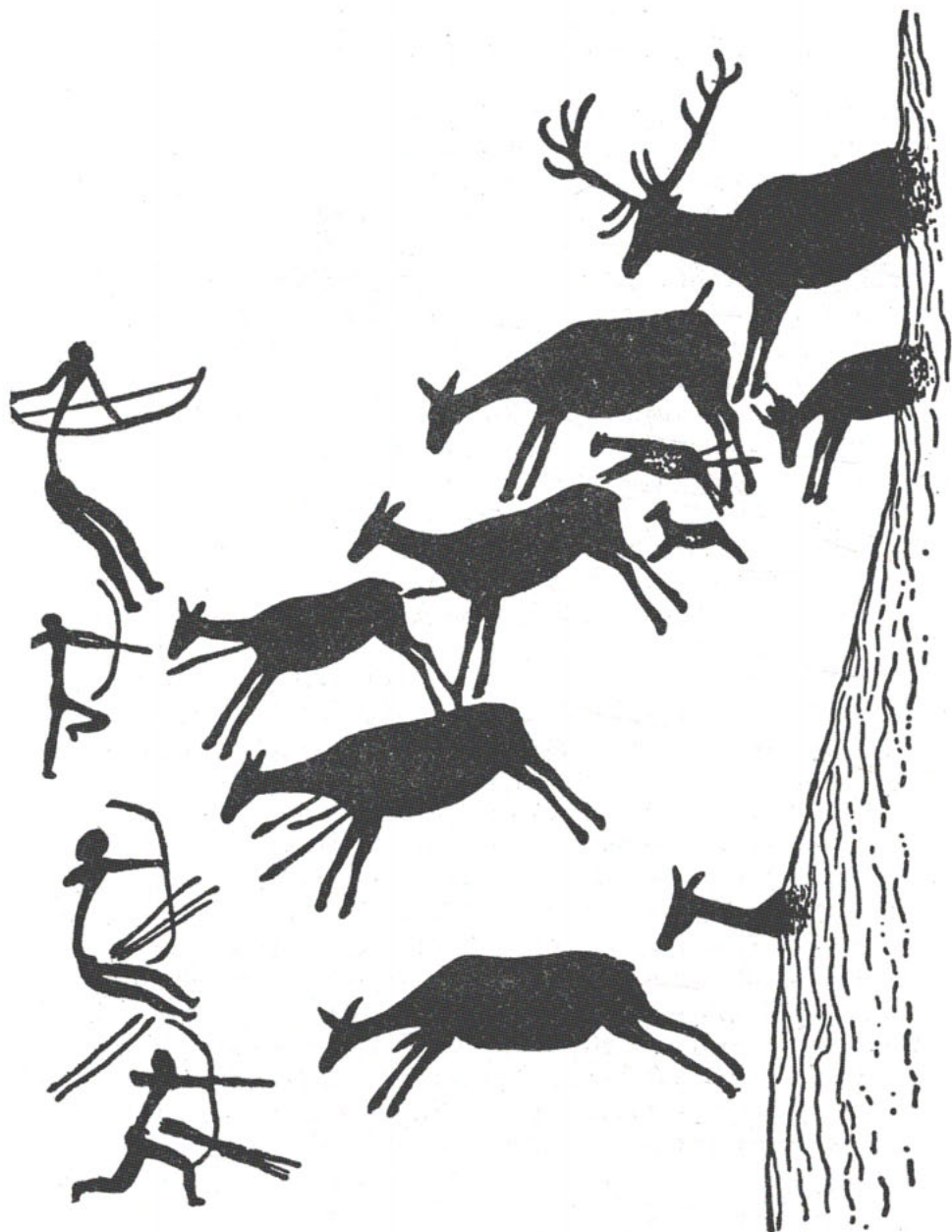


FIG. 92. — Grande chasse aux cervidés fauves (reconstitution partielle),
Cueva de los Caballos, d'après OBERMAIER & WERNERT.

document à ce sujet ¹ : la gravure aurignacienne d'un cerf blessé de deux flèches. L'image (fig. 94), qui n'est pas tout à fait complète, permet cependant de reconnaître le plus important. Une flèche a pénétré dans la région sternale et blessé les organes vitaux; la seconde flèche devait être destinée au cou mais a atteint la mâchoire inférieure. Nous avons ainsi la certitude de l'emploi de flèches à la chasse au cerf. Ces flèches étaient probablement lancées au moyen du propulseur et non de l'arc. La capture de ce gibier au moyen de filets et de nœuds coulants n'est pas exclue, mais on manque de témoignages.

La scène de chasse au cerf de Cogul ² (fig. 95), en Catalogne, n'est pas parfaitement expliquée. Breuil et Cabré d'Aguilo sont d'avis que le chasseur était armé d'un bouclier et d'un coutelas. Il s'agirait alors d'une méthode de chasse tout à fait inconnue. A mon sens, il faut simplement y voir un arc mal dessiné, l'arc étant, comme nous l'avons appris, l'arme principale du Sud-Ouest européen pour la chasse aux cervidés fauves.

Mais la chasse offensive avec la lance paraît avoir été également pratiquée. Les figurations de la caverne de Pena de Candamo dans les Asturies (fig. 96) permettent de se demander si les cerfs, dont l'un a été blessé à la cuisse, et l'autre sur tout le corps, l'ont été au moyen de longues flèches ou de javelines. Enfin une peinture de La Pasiega (fig. 98) laisse reconnaître quelque chose rappelant un filet.

Le *daim* peut être pour ainsi dire négligé. On en a trouvé des débris, à Taubach et dans le travertin de Weimar, chaque fois un seul individu. Comme les perspectives de succès eussent été favorables pour le chasseur préhistorique — ce cervidé se réunit en grandes bandes, suit régulièrement les mêmes passées et n'est guère capable de se défendre dangereusement — pour l'Homme — il faut admettre sa rareté en Europe centrale pendant tout le cours du Pléistocène. Il a

1. Lucien MAYET & Jean PISSOT, *Abri-sous-roche préhistorique de La Colombière près Poncin*, Lyon & Paris 1915, p. 121.

2. H. BREUIL & JUAN CABRÉ AGUILO, *Les peintures rupestres du bassin inférieur de l'Ebre*, L'ANTHROPOLOGIE, t. 20, 1909, p. 9-11.



FIG. 93. — Chasse au cerf avec arc et flèche, Cueva de la Vieja, Alpera, d'après BREUIL & OBERMAIER.



FIG. 94. — Cerf frappé de flèches, La Colombière, d'après MAYET & PISSOT.

pu être un peu plus fréquent dans le Sud de l'Europe, sans cependant s'imposer, car il est à peine représenté dans les figurations.



FIG. 95. — Chasse au cerf, Cogul
d'après BREUIL & CABRÉ AGUILO.

Il en est à peu près de même du *chevreuil*. A la vérité, il est un peu plus fréquent que le daim, mais le cède de beaucoup aux autres gibiers. On ne peut guère s'attendre à ren-

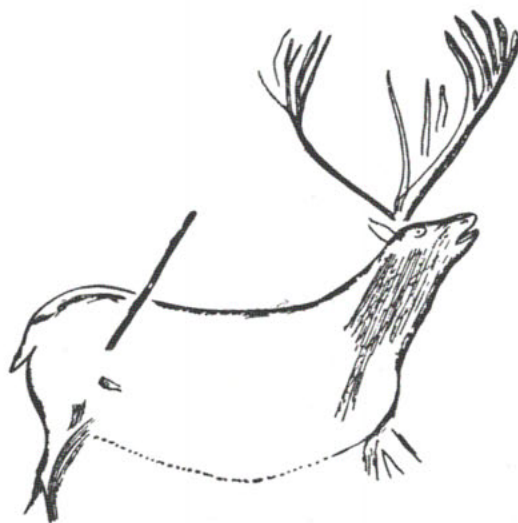


FIG. 96. — Cerf frappé à la cuisse, Peña de Candamo,
d'après HERNANDEZ-PACHECO.

contrer une espèce si spécifiquement sylvestre quand l'Europe centrale était une steppe. Soergel a trouvé, dans les grandes stations de Taubach, de Weimar et d'Ehringsdorf, 30 spécimens en tout, peu de chose par rapport à 60 éléphants antiques, 100 rhinocéros et 70 ours. La taille de ce

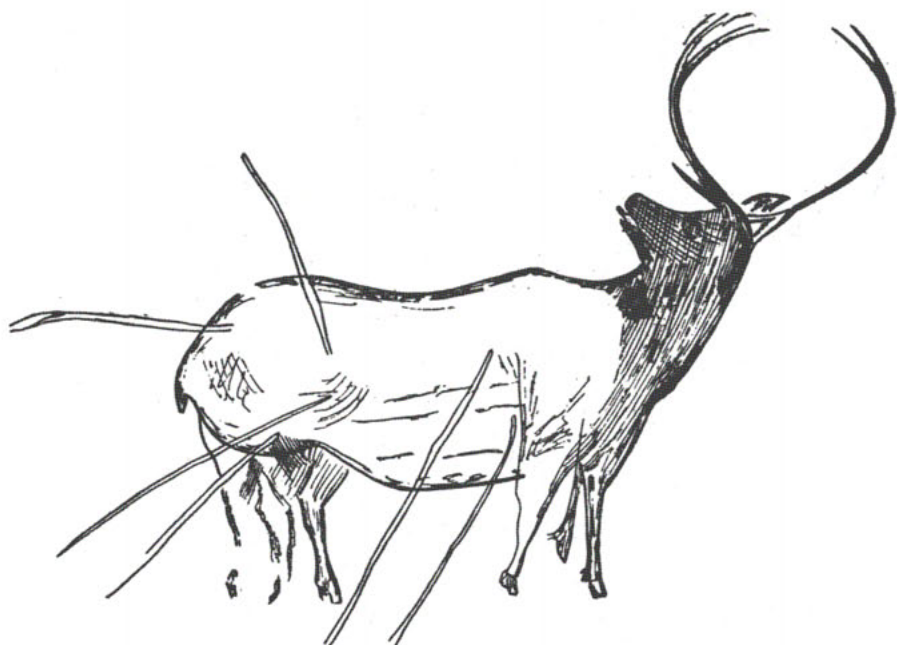


FIG. 97. — Cerf blessé de plusieurs traits, Pena de Candamo, d'après HERNANDEZ-PACHECO.



FIG. 98. — Cerf avec dessin rappelant un filet, La Pasiega, d'après BREUIL & OBERMAIER.

cervidé pose la question de savoir si la moindre résistance des petits ossements aux influences atmosphériques n'a pas provoqué une destruction qui nous fait tirer des conclusions erronées quant à la chasse du gibier de moindre taille. Mais cette considération ne compte pas pour le chevreuil, car il apparaîtrait dans les figurations s'il avait été un objet de chasse marquant. Or, il n'est presque pas représenté. Il n'acquiert de l'importance qu'à l'Azilien, en même temps que le cerf, lorsque la forêt gagne en étendue et que la faune arctique se déplace vers le Nord. La civilisation de Maglemose recèle des os de chevreuil fréquents, de même que la culture amas-coquillienne. ¹ Au Néolithique, le chevreuil est un des gibiers préférés de l'Homme.

Nous savons peu de chose sur le *bouquetin* et le *chamois* (pl. V). Tous deux sont attachés à leur milieu et ne figurent comme gibier que pour des cultures définies. Les œuvres d'art du Sud-Ouest européen représentent ces deux espèces à de fréquents exemplaires, surtout le bouquetin, qui ne doit pas avoir été rare dans les Pyrénées; cela prouve que ces animaux avaient une certaine importance. Au Capsien, les deux espèces doivent avoir encore vécu dans les régions méridionales, relativement douces, de l'Ibérie orientale et sud-orientale. Elles étaient surtout chassées à l'arc dans les civilisations influencées par le Capsien. Cette arme était particulièrement précieuse en montagne. Les figurations appartenant à l'art franco-cantabrique ² ne montrent, pour autant qu'elles permettent des déductions quant à la technique de la chasse, que des lances et de longues flèches frappant ce gibier des rochers (fig. 99, 100, 101). Le matériel dont on dispose révèle constamment l'emploi d'armes de jet et d'estoc. Par contre, les figurations de l'Ibérie orientale révèlent l'importance de l'arc pour les formes culturelles de cette région. La grotte d'Arana ³ possède une représentation

1. HILZHEIMER, article *Reh* dans *Eberts Reallexikon*, t. 11, p. 72.

2. E. CARTAILHAC & H. BREUIL, *Les peintures et gravures murales des cavernes pyrénéennes. III : Niaux*, L'ANTHROPOLOGIE, t. 19, 1908, p. 15-46.

3. Ed. HERNANDEZ-PACHECO, *Las pinturas prehistoricas de las cuevas de la Arana*, Madrid 1924, p. 64 sq.

extrêmement vivante d'une battue (fig. 102), à laquelle participent douze chasseurs. A part cela, nous ne possédons pas



FIG. 99. — Bouquetin, Niaux.



FIG. 100. — Bouquetin blessé d'une lance, Niaux.



FIG. 101. — Bouquetin blessé de plusieurs lances, Niaux. Les trois figures, d'après CARTAILHAC & BREUIL.

de base pour la reconstitution d'une modalité déterminée de la chasse de ces animaux.

L'antilope *saïga*, qui appartient à la faune arctique, était rare; elle a peut-être été chassée occasionnellement, mais n'a jamais acquis de l'importance.

En traitant du *sanglier*, nous prenons congé du gibier de taille moyenne au Pléistocène. Il occupe, dans la préhistoire, une situation comparable à celle du cerf et du chevreuil; il appartenait au même paysage, habitait avec eux l'Europe centrale au Paléolithique inférieur interglaciaire, se retirait vers le Sud aux époques froides, était absent de la steppe et de la toundra, ne jouait donc aucun rôle pour le chasseur des civilisations supéropaléolithiques du Nord, cela jusque dans le Sud de la France; ce n'était que dans les contrées sylvestres d'Espagne qu'il pouvait exister et donner lieu à des poursuites systématiques. C'est donc, comme pour le cerf, l'Espagne qui peut nous fournir quelques renseignements sur la chasse au sanglier pendant le Paléolithique supérieur.

Le sanglier paraît parfois avoir été chassé avec succès au Paléolithique inférieur. Le milieu lui offrait des conditions d'existence favorables; de grandes forêts alternaient avec des marécages, permettant la formation de souilles abondantes. Le sanglier tient le cinquième rang dans le matériel fossile de la station de chasseurs de Taubach. Ce rang pourrait cependant induire en erreur quant à la chasse au sanglier. D'abord, pour l'ensemble des stations, il occupe une place bien moindre. Si les fouilles de la prairie de l'Ilm, à Taubach, font une exception, cela s'explique par la situation idéale de cette localité : une forêt épaisse dans le voisinage immédiat du marais et de l'eau. De nombreux sangliers peuplaient ici un espace restreint et par conséquent devenaient fréquemment victimes du chasseur. Nous devons soupçonner l'emploi de fosses-pièges, destinées à d'autres gibiers, mais dans lesquelles ils se laissaient prendre. Si le cas n'est pas plus fréquent, c'est parce que le sanglier était assez rare ou qu'il évitait les dites fosses n'ayant pas coutume de suivre les mêmes passées. Il n'y aura eu que peu d'occasions pour la chasse offensive, à moins que l'animal ait été surpris dans la souille — où il fait preuve souvent d'une imprudence inexplicable. La battue n'entraîne vraisemblablement pas en ligne de compte.

Le sanglier manque au Paléolithique supérieur. Même

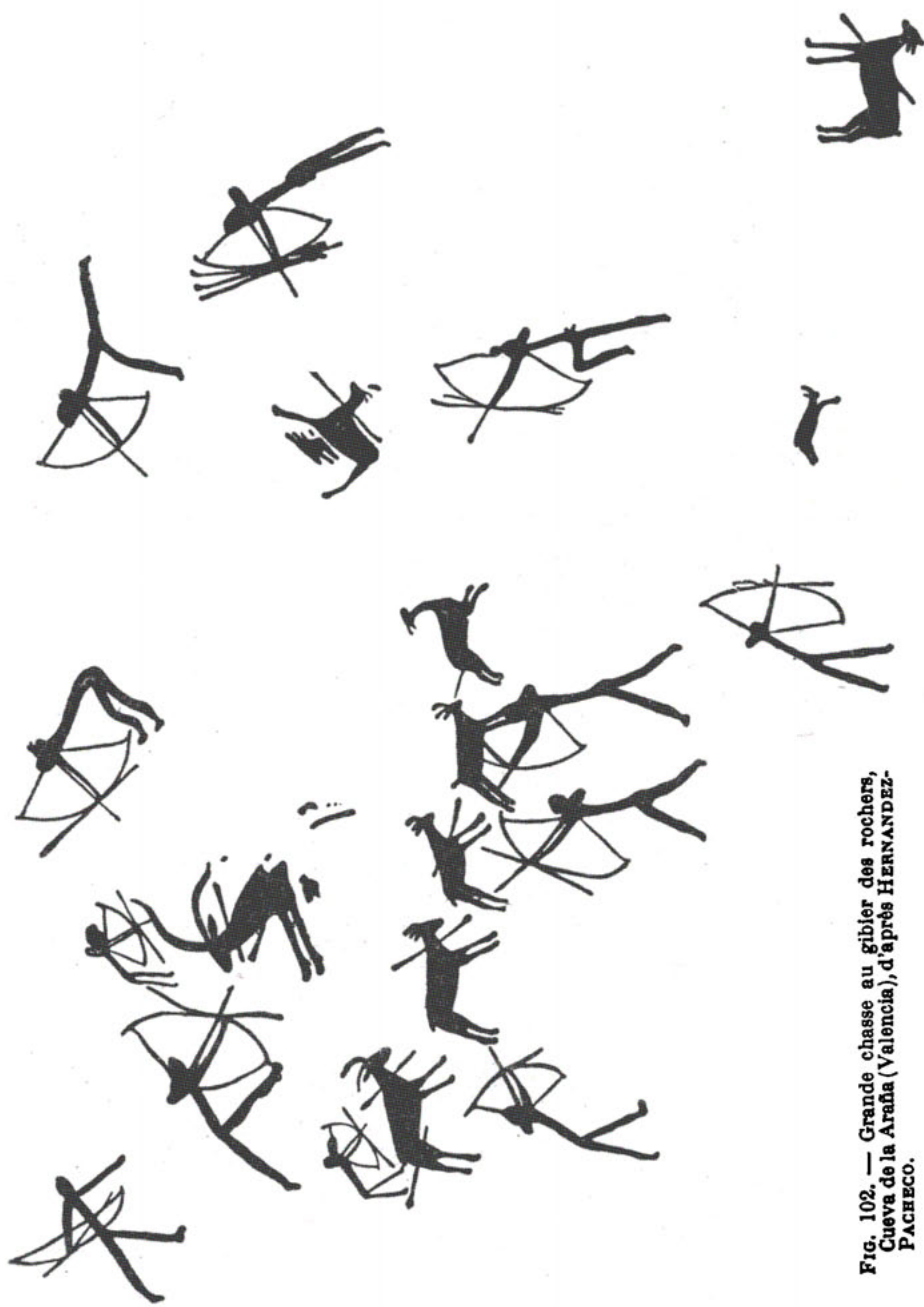


FIG. 102. — Grande chasse au gibier des rochers,
Cueva de la Araña (Valencia), d'après HERNÁNDEZ-
PACHECO.

dans le Sud de la France, où le climat, pendant les époques glaciaires, n'a jamais été aussi rigoureux qu'en Allemagne et où de larges étendues demeuraient boisées. Ces restes fossiles et les figurations se rapportant au sanglier sont extrêmement rares. Ce n'est qu'au Sud des Pyrénées que sa chasse s'est développée, à l'arme de jet, à en juger d'après une peinture rupestre de la Cueva del Charco del Agua Amarga (fig. 103). L'image, très instructive, nous montre un verrat en fuite, auquel les poursuivants décochent plusieurs traits. L'image appartient à la civilisation dont l'arc



FIG. 103. — Chasse au sanglier, Cueva del Charco del Agua Amarga, d'après OBERMAIER.

est un élément, de sorte qu'ici encore nous pouvons soupçonner son emploi. En Espagne, le sanglier était sans doute un des gibiers les plus importants de l'âge lithique moyen. Nous avons dit que nous soupçonnons, au Capsien, un développement cynégétique à tendances spéciales. L'importance de la chasse au sanglier, à côté de celle aux cervidés fauves, est une de ces particularités.

Nous passons aux carnassiers avec **les ours**, plus importants pour le Paléolithique supérieur que les espèces susmentionnées. Ils occupent une situation particulière en ce sens que la chasse économique avait en général en vue les herbivores; les ours, des omnivores, eurent encore une certaine importance, tandis que les vrais carnivores n'étaient tués qu'occasionnellement, surtout en cas de défense. Nous

ne devons donc pas nous étonner si nous voyons s'établir, contre les ours, d'autres méthodes de chasse, une technique éminemment défensive.

Le plus grand des ursidés, *l'ours des cavernes*, a joué, un certain temps, un très grand rôle comme gibier. Pendant longtemps, ce rôle n'a pas été reconnu. Le matériel dont on dispose¹ permet de broser un tableau étonnamment complet de la chasse à l'ours à l'âge lithique ancien et cela prouve, du moins pour l'aire de l'industrie osseuse inféro-paléolithique, que l'ours des cavernes était une des espèces les plus chassées. Il peut même passer pour la bête caractéristique des époques chelléenne et moustérienne. C'est alors que son extension atteint son maximum.

Toutes les stations à ours des cavernes sont à haute altitude, la plupart entre 1.500 et 2.500 mètres. Ce sont des cavernes des Hautes Alpes, dont l'accès n'était possible qu'aux époques interglaciaires, car, pendant les glaciations, celles-ci les recouvraient. Une des stations les plus élevées est le *Drachenloch*, [« trou du dragon »] près de Vättis (canton de Saint-Gall, en Suisse)²; on y a découvert, dans ce qui en forme les deuxième et troisième pièces, de la cendre de bois ainsi que des ossements d'animaux fracturés et calcinés; on en peut déduire que ce gibier fut apprêté au feu. Le compte des ossements a révélé que 99 % d'entre eux provenaient d'ours de cavernes et ils sont si nombreux qu'ils doivent avoir appartenu à des centaines d'individus. Il est intéressant de noter qu'on n'a jamais trouvé la totalité du squelette d'un seul et même individu; les chasseurs ne ramenaient donc pas la bête entière dans leur gîte. Ils ne devaient y porter que les morceaux qui leur convenaient.

1. Voir Leonhard FRANZ, *Urgeschichtliches Leben in den Alpen*, Wien 1929, p. 9-20, et l'œuvre fondamentale de :

Othenio ABEL & Georg KYRLE, *Die Drachenhöhle bei Mitznitz*, 2 vol., Vienne 1931; puis :

Georg KYRLE, *Die Höhlenbärenjäger in den Alpen*, FORSCHUNGEN UND FORTSCHRITTE, 9^e année, 1933, p. 214-215.

2. E. BAECHLER, *Das Drachenloch ob Vättis im Taminatale*, JAHRBÜCHER DER ST. GALLISCHEN NATURWISSENSCHAFTLICHEN GESELLSCHAFT, 1921 et 1923.

Nous avons une indication sur le mode de chasse par le fait qu'il s'agit surtout d'ossements de jeunes animaux. Ces derniers étaient donc principalement poursuivis, non seulement parce qu'ils offraient une chair plus tendre, mais aussi, sans doute, parce que la prise en était moins dangereuse. Les Hominidés du Paléolithique inférieur n'avaient comme arme d'estoc que l'épieu durci au feu, comme arme de jet la pierre, peut-être aussi une massue à l'extrémité armée de pierres. Même si l'arc et la flèche entraient déjà dans leur inventaire, ceux-ci peuvent à peine avoir servi contre l'ours des cavernes. On peut supposer en revanche que des mâchoires munies de leurs canines — un élément caractéristique de l'industrie osseuse inféropaléolithique — ont servi dans le combat corps à corps. La chasse aux fosses-pièges, si importante pour le gibier de grande taille, n'aura joué ici aucun rôle. Les rencontres doivent s'être opérées dans les grottes ou dans leur voisinage immédiat. C'est ce que prouvent les entassements d'os qui y séjournaient; nous avons vu que le chasseur du Paléolithique inférieur n'avait pas coutume de transporter ses prises à grande distance, non pas tant à cause des difficultés de transport que des risques d'attaques en cours de route.

Si le Drachenloch est une station également importante par le culte de la chasse qui s'y pratiquait, d'autres stations complètent l'inventaire matériel de la chasse à l'ours au Paléolithique inférieur. La grotte du Wildkirchli (canton d'Appenzell, Suisse) a également livré un pourcentage de 99 % d'ossements d'ours des cavernes, et il en est encore de même au Wildenmannlisloch près de Toggenburg (canton de Saint-Gall) ¹; cette dernière station contient les restes d'au moins cinq cents unités, peut-être même d'un millier.

La Drachenhöhle [« caverne du dragon »] près de *Mixnitz*, dans la Styrie du Nord (ancienne Autriche), révèle une technique spéciale des chasseurs d'ours. La limitation, par suite de l'altération du climat, du domaine des ours des cavernes à une altitude de 500 à 1.500 mètres indique que

1. Emil BAECHLER, *Das Wildenmannslisloch*, Saint-Gall 1934, p. 112 sq.

nous avons affaire à Mixnitz à une station plus jeune que celle du Drachenloch près de Vättis. Contrairement au Drachenloch, les fouilles de Mixnitz montrent que les chasseurs de cette région étaient bien spécialisés dans la chasse à l'ours, mais qu'ils chassaient aussi le loup, le lièvre, le chevreuil, le cerf et le renne. Leur industrie laisse également reconnaître certains éléments étrangers à l'industrie osseuse des Alpes. La grotte présentait un couloir étroit, que les ours devaient franchir pour sortir ou entrer. Les chasseurs s'y dissimulaient derrière un bloc de pierre et tombaient sur la bête qui passait, méthode qui ne manquait pas de courage et nécessitait une grande adresse. C'est ce qui explique les lésions de nombreux crânes d'ours, toujours atteints au côté gauche, celui sans doute qui s'offrait au chasseur. Les crânes appartenaient tous à de jeunes individus, ne dépassant pas deux ans; le chasseur ne se sentait vraisemblablement pas de taille à affronter les adultes. Les chasseurs de Mixnitz paraissent avoir aussi eu recours à une autre méthode, qui n'a pas encore été décelée ailleurs, consistant à disposer des filets sur la passée du gibier. Bachofen-Echt¹, auquel on doit un réel élargissement de nos connaissances relatives à la chasse de l'ours des cavernes et aux questions connexes, a démontré la capture de cet animal au moyen de filets, par les puissantes traces de griffes laissées sur les parois rocheuses au cours de ses tentatives de libération (voir les planches 27, 1 et 135 à 138 dans ABEL-KYRLE), traces pour lesquelles il n'y a pas d'autre explication. Les rayures ont jusqu'à un demi-mètre de long; elles sont partiellement presque perpendiculaires, partiellement plus ou moins horizontales et ne peuvent pas être attribuées aux luttes du rut, ni aux incidents provoquées par la recherche de nourriture. Le couloir d'accès à la caverne, où l'on constate la trace des ours, dut être un poste de chasse souvent utilisé. Il convenait parfaitement à la pose de nœuds coulants. Ceux-ci étaient assujettis, en plusieurs

1. Voir A. BACHOFEN-ECHT, sur les pistes et d'autres traces du gibier, dans l'ouvrage cité d'ABEL & KYRLE, t. 1, p. 714 sq., et sur l'emploi de dents d'ours des cavernes, p. 869.

exemplaires, à des anfractuosités des parois, au moyen de chevilles de bois. L'ours, effrayé par les chasseurs, tentait de leur échapper en s'enfonçant dans la caverne; il devait donc traverser le couloir où il était pris. Toutes les traces de griffes, relevées à Mixnitz, se trouvent en des points où ce mécanisme de chasse était aisé. Dès que la bête était capturée, les chasseurs accouraient et l'assommaient à coups de massue. Ils en connaissaient la partie sensible, la racine du nez, dont la lésion amène celle de nerfs vitaux. Abordant l'ours par derrière, ils le frappaient sur le côté gauche du crâne, parfois sur le côté gauche des vertèbres. Les nœuds coulants étaient probablement faits de tendons. Non seulement ce matériel convient parfaitement au but, mais les Esquimaux s'en servent encore aujourd'hui pour la chasse à l'ours. De curieuses encoches, provenant des dents des mâchoires d'ours employées comme instruments, font soupçonner qu'on s'en servait pour racler les derniers lambeaux de chair et de graisse, afin que le tendon fût souple et résistât aux intempéries. Ce mouvement de va-et-vient sur les dents d'ours aura donné du « poli » au tendon.

Il ne faut pas exagérer l'importance de la chasse à l'ours au moyen de ces nœuds coulants. Le matériel de Mixnitz établit que ce n'était pas là la modalité de choix. Déjà les premières enquêtes avaient montré que les individus de moins de deux ans l'emportaient de beaucoup en nombre. Cela s'explique par une chasse offensive. Les recherches d'Ehrenberg ¹ sur les molaires de l'ours des cavernes ne sont pas seulement riches en données ontogénétiques, mais fournissent des renseignements quant à la cynégétique. Ehrenberg arrive à conclure, d'après le développement des séries molaires, que la principale saison pour la chasse était l'arrière-automne, époque à laquelle il y a davantage d'oursons âgés de neuf mois à une année que d'une année à quinze mois. La plupart ont dû être abattus avant l'hivernage. Ceci confirme les autres hypothèses quant aux méthodes de chasse. Les chasseurs guettaient l'ours, aux

1. K. EHRENBURG, dans ABEL-KYRLE, pp. 537-573 et 863-866.

chairs grasses, qui comptait se livrer à son sommeil d'hiver et il est naturel qu'ils aient recherché les jeunes de préférence. Les victimes durent cependant souvent échapper, car on a trouvé une forte quantité de crânes et de mâchoires présentant des fractures qui s'étaient guéries, toutes aussi du côté gauche, ce qui signifiait que l'animal s'était sauvé une première fois. Les chasseurs consommaient le gibier dans la caverne, mais celle-ci ne leur servait pas de demeure. C'était comme une sorte de grande trappe à ours, qu'ils visitaient lors de leurs expéditions de chasse. Les chasseurs de Mixnitz paraissent avoir considéré les pattes d'ours comme un mets délicat, car la prédominance extraordinaire des os de la main et du pied dénote une consommation alimentaire. Ils se nourrissaient aussi de la moelle, mais, par contre, paraissent avoir dédaigné la cervelle, ou s'en être intentionnellement abstenus pour faire offrande du crâne entier à un être supérieur.

La plus grande partie des ossements de la grotte de *Krapina* appartient aussi à l'ours des cavernes, et, de nouveau, proviennent de jeunes pour la plupart. On y trouve en outre quelques débris de rhinocéros, d'aurochs et de sangliers, lesquels manquent dans les grottes mentionnées auparavant. Les chasseurs de *Sirgenstein* paraissent aussi avoir assommé l'ours dans le couloir d'entrée de la caverne. Quand l'ancre comportait plusieurs entrées, on aura éventuellement enfumé l'animal pour l'obliger à sortir par l'unique ouverture laissée libre; on l'assommait alors à l'aide de grosses pierres jetées d'en haut ou bien on faisait front avec des armes de bois. Dans le combat corps à corps, on pouvait aussi le blesser mortellement d'un coup de poignard, car des peuples sauvages témoignent aujourd'hui encore d'une grande sûreté de main en abattant l'ours de cette façon.

Bien que les os d'ours des cavernes soient très nombreux et bien conservés du fait qu'ils sont demeurés à l'abri dans ces grottes, il est souvent difficile de dire s'ils proviennent d'animaux tués à la chasse ou morts de leur belle mort. Dans certains cas, comme à *Cerlova dira* (Moravie) et à

Chipka, où l'ours fournit 40 %, respectivement 80 % des ossements, certains individus ont certainement succombé de façon naturelle; les Hominidés et les ours n'ont pas habité les souterrains aux mêmes époques; les animaux ont eu ainsi la possibilité d'attendre tranquillement leur mort. Les autres os proviennent principalement de jeunes et sont presque tous brisés, manifestation qui montre combien le chasseur préhistorique les appréciait; il est probable qu'il en aspirait la moelle encore chaude. On peut cependant se demander, en ce qui concerne les os d'ours, jusqu'à quel point ceux-ci ont été la proie des hyènes. Quant au diagnostic des ours morts de vieillesse, Hoernes en établit les symptômes suivants : dents abrasées jusqu'à la racine et phénomènes pathologiques, telle que carie dentaire, ostéite aux mâchoires, tuméfactions aux côtes et aux vertèbres.

A l'Aurignacien et au Solutrén, on trouve encore l'ours des cavernes, mais il manque au Magdalénien et n'existe plus au Postglaciaire. Déjà au Paléolithique supérieur, il était devenu un gibier rare, occasionnel, par suite apparemment d'un changement de la technique chasseresse. Il a été en revanche l'animal caractéristique de l'industrie osseuse du Paléolithique inférieur. La plupart des niveaux culturels, surtout ceux dans lesquels l'Homme se révélait déjà un chasseur évolué, sont beaucoup plus récents que la majorité des niveaux dont proviennent les ossements d'ours des cavernes. Hoernes a fait remarquer que les os d'ours des cavernes présentent fréquemment des exostoses et des nécroses, des traces de rachitisme et d'arthrite — le riche matériel de Mixnitz a confirmé cette observation — et rappelé que déjà Mortillet en rendait responsable l'habitat permanent dans des grottes humides.

Ce sont surtout les changements climatiques de la période glaciaire, lesquels se produisirent après que l'ours des cavernes eut atteint son apogée, qui sont la cause principale de l'extinction de l'espèce; mais il est aussi significatif que l'ours brun ait pénétré en Allemagne alors qu'on remarque déjà une diminution de celui des cavernes, auquel il fait concurrence quant à l'alimentation et dont il réduit encore

les possibilités d'existence. Les niveaux supérieurs du Wildkirchli, du Drachenloch et du Wildenmannisloch¹ ont révélé une *variété naine* de l'ours des cavernes, preuve du développement rétrograde de cette espèce. Le nanisme de l'*Ursus spelaeus* représente un phénomène de dégénérescence, qui ne doit pas être mis en relation causale avec l'activité chasserresse de l'Homme. Physiologiquement, l'ours des cavernes était le plus spécialisé de la famille des ursidés. Sa charpente osseuse et sa mâchoire surtout s'étaient modifiées à tel point que l'animal était lié à un milieu très restreint, à la disparition duquel il ne pouvait survivre. Il est sans importance de savoir si ces derniers survivants amoindris furent abattus par l'Homme ou s'ils périrent de faiblesse; une chose est certaine, c'est que leur disparition — peut-être aussi favorisée par une disproportion des sexes — ne relève pas d'une activité cynégétique humaine.

Le petit ours brun (*Ursus arctos*) fut encore plus important que l'ours des cavernes pour l'économie du chasseur pléistocène; les descendants de cet ours brun vivent encore aujourd'hui en Europe centrale. A Taubach, l'ours brun occupe la troisième place, avec un pourcentage de 21 %, atteignant presque à celui de l'éléphant antique. A Ehringsdorf, il représente 10 %. Il fut également un gibier apprécié au Paléolithique supérieur. Diverses stations ont permis la même constatation que celle faite à propos de l'ours des cavernes: certaines parties du squelette l'emportent, d'autres manquent complètement; ainsi, les crânes, les mandibules, les pattes sont fréquents, tandis que les vertèbres et les os des extrémités font défaut. Les os à moelle étaient vraisemblablement fracturés sur le lieu même de l'abattage, afin d'en consommer la moelle chaude. La relation des adultes aux jeunes est à noter. Dans les stations géologiquement les plus anciennes de Mauer et de Mosbach, 70 à 80 % des ossements proviennent de sujets âgés, en partie très âgés, tandis qu'à Taubach 40 % seulement proviennent de sujets

1. Emil BAECHLER, *Das Wildenmannisloch*, Saint-Gall 1934, p. 120.

âgés et 60 % de jeunes. Si l'on se base sur les expériences faites avec l'ours des cavernes, on pourrait interpréter ce fait comme démontrant que l'ours n'a pas été chassé systématiquement au Paléolithique inférieur. Mais cette déduction ne serait pas juste; l'ours a toujours été chassé, mais selon des méthodes différentes. L'attaque directe est certainement de date plus récente; les Hominidés du Paléolithique inférieur ne se sentaient pas de taille à s'y livrer. Elle a pu être pratiquée plus tôt contre l'ours des cavernes que contre l'ours brun, parce que le premier avait un habitat plus localisé, ce qui permettait de calculer d'avance les chances de succès. Mais ce n'était pas le cas avec l'*Ursus arctos*. Les chasseurs le rencontraient en liberté et il était moins facile de prévoir les péripéties du combat. Aussi les trouvailles de Mauer et de Mosbach nécessitent-elles une autre explication. Les ours de ces stations ont été pris dans des fosses-pièges, destinées en principe à d'autre gibier.

En tout cas, la capture au moyen de fosses-pièges permet d'expliquer la prédominance d'os d'individus âgés. L'ours brun passe en général pour de bonne composition; c'est un habitant des bois, qui fuit l'homme plus qu'il ne l'attaque. Il peut être toutefois dangereux lorsqu'il est en colère, déchirant tout ce qui lui tombe sous la patte. Ces particularités n'auront pas été inconnues des chasseurs du Paléolithique inférieur, et sa toison épaisse représentait une certaine protection contre des coups portés avec des armes de bois. L'attaque directe contre l'ours présuppose des armes éprouvées, dont on ne disposait pas encore au Paléolithique inférieur. La fosse-piège eut donc alors la préférence. Quand la technique des armes se fut perfectionnée, l'Homme ne craignit pas de se mesurer avec l'ours, mais avec incertitude quant à l'issue du combat, sans quoi il ne se serait pas attaqué de préférence à des jeunes. La prise dans des fosses-pièges n'offrait pas de difficulté au Paléolithique inférieur. L'ours brun suit la même passée plus régulièrement que d'autres animaux. Il a coutume de se tenir quotidiennement au même endroit minute pour minute. Les Hominidés du Paléolithique inférieur auront tenu compte de cette parti-

cularité pour établir leurs fosses. On sait que l'ourson ne précède pas, mais suit toujours la mère. C'est donc elle qui est prise la première — comme Mauer et Mosbach paraissent le prouver.

L'attaque directe acquit plus d'importance dans les civilisations ultérieures. Pfizenmayer rapporte que les Toun-gouzes excitent, par des cris, l'ours trouvé au gîte; dès que celui-ci se lève, furieux, pour s'en prendre aux trouble-fête, le Toun-gouze, évitant le coup de patte, lui plante sa pique dans le cœur tandis qu'il en appuie immédiatement le culot au sol, de sorte que l'ours s'embroche complètement dans son élan. Nous ne devons pas nous représenter différemment la chasse à l'ours au Pléistocène, mais il ne faut pas nous étonner que les chasseurs aient préféré s'en prendre aux individus en bas âge.

En Europe centrale, l'ours ne devient plus fréquent que vers la fin du Paléolithique inférieur. L'ours des cavernes l'emporte encore au Solutréen sur son cousin de moindre taille, mais il a disparu au Magdalénien; l'*Ursus arctos* a pris sa place. De nombreuses œuvres d'art témoignent de l'attention qu'on lui vouait au Paléolithique supérieur. Sa plus grande extension ne date que du Postglaciaire. Le retrait des glaces élargissait son domaine; il peupla les monts et les bois pour voir, à son tour, aux temps historiques, son habitat réduit par la densité de la population et le perfectionnement des armes à feu.

Les autres carnassiers, contemporains du chasseur du Pléistocène, n'ont joué qu'un rôle secondaire; aucun n'a été chassé à l'égal de l'ours. Le *léopard* n'a laissé en Europe centrale que des traces incertaines. Le *lion des cavernes* mérite déjà une mention spéciale, car on le trouve dans tous les niveaux, quoique en nombre restreint. Il n'a jamais joué le rôle d'un gibier à l'égal des herbivores. Il a dû n'être chassé que rarement et occasionnellement. Aussi bien les Anthropiens que les Hominiens et les Hommes ne se sont pas volontiers mesurés avec ce chat géant, qui dépassait d'un tiers ses parents actuels d'Afrique. L'attaque directe était à peu près

exclue; des prises exceptionnelles dans des fosses-pièges ont dû se produire. Là où on l'a chassé intentionnellement, on l'a probablement fait au moyen de pièges à poids. Nous savons que ceux-ci avaient acquis un haut développement au Paléolithique supérieur et sommes en droit de supposer qu'on en tendit pour la capture du lion des cavernes. Cette hypothèse s'appuie sur les méthodes africaines, encore aujourd'hui en usage, en Abyssinie entre autres ¹.

Riek ² soupçonne de plus la chasse au filet. La station de Vogelherd a livré une statuette de lion des cavernes comme enveloppée d'un dessin paraissant représenter un filet — représentation à but indubitablement magique. Mais, de quelque façon qu'on ait tué, à l'occasion, le lion des cavernes, ce n'était pas pour lui-même, mais pour se débarrasser d'un adversaire dangereux et d'un concurrent.

Les quelques ossements lui appartenant proviennent en général de grottes, mais ils n'y constituent jamais plus de 1/2 à 1 % du matériel total. Ce pourcentage ne représente cependant pas la fréquence de la bête dans la nature. Il était certes moins nombreux que les herbivores qui vivent en troupes, mais moins rare que ne le laissent présumer ses restes fossiles comparés à ceux de l'ours des cavernes. Le terme de lion « des cavernes » est beaucoup moins légitime que celui d'ours « des cavernes », car ce dernier y élisait vraiment domicile, tandis que le lion dit « des cavernes », comme l'actuel d'Afrique, vivait dans la brousse ou la forêt — où il mourait — de sorte que ses ossements, moins bien conservés, sont plus rares que ceux de l'ours.

Le lion des cavernes est présent dans tous les niveaux : depuis le Chelléen, par le Moustérien, l'Aurignacien et le Solutréen, jusqu'au Magdalénien. Le chasseur du Pléistocène a donc constamment été sous sa menace. Il est intéres-

1. G. A. VON DANTZIG, *Wahrhaftige historische Beschreibung des Gewaltigen Goltreichen Königreichs Guinea*, Francfort 1603, p. 143.

George MONTANDON, *Au Pays Ghimirra*, Neuchâtel & Paris 1913, p. 345-346 et figure 170, ainsi que son *Traité d'ethnologie culturelle*, Paris, Payot, 1934, p. 219-221 et fig. 6.

2. Gustav RIEK, *Die Eiszeitjägerstation am Vogelherd im Lonetal*, t. 1, Tübingue 1934, p. 291-292.

sant de constater qu'il y en avait encore en Allemagne à l'Azilien; il n'en a donc disparu que récemment. Il s'est vraisemblablement retiré vers le Sud, mais on n'a pas bien pu déterminer sa ligne de retraite. Il n'est pas possible de dire s'il s'est éteint ou s'il a donné lieu aux espèces qui ont vécu sur le pourtour de la Méditerranée. Les chasseurs du Paléolithique supérieur ne sont certainement pas la cause de sa disparition. Il ne faut pas non plus admettre que l'activité cynégétique de l'Homme ait trop limité l'espace vital qui lui était nécessaire, car les animaux dont il faisait sa proie, le cheval, les bovidés sauvages et maints cervidés lui ont survécu.

Les félidés de plus petite taille ne jouaient pas de rôle pour la chasse. L'Europe centrale de la période glaciaire a connu le *Felis manul*, qui est aujourd'hui limité à la Sibérie ainsi que nos félidés actuels le *lynx* et le *chat sauvage*, qui ont supporté les changements de climat.

Nous pouvons presque négliger les *hyènes*. Elles ont été représentées par plusieurs espèces en Europe centrale, au Pléistocène, avant tout par la hyène barrée (*Hyaena striata*) qui paraît avoir émigré au Sud, et par la hyène des cavernes (*Hyaena spelaea*) qui s'est éteinte¹. Elles n'ont pas représenté un gibier à proprement parler. Quand nous nous trouvons devant des restes osseux de hyène, il est difficile de dire s'il s'agit d'une bête tuée ou morte naturellement. L'interprétation est rendue encore plus difficile du fait que l'hyène et l'Hominidé ont vécu dans la même caverne, à des époques différentes. Les restes proviennent souvent d'animaux malades ou affaiblis par l'âge; quand il s'agit d'autres espèces, on peut tirer des conclusions selon que les squelettes sont complets ou que certains os sont plus fortement représentés, mais la hyène est cannibale; mangeant des cadavres de sa propre espèce, elle en disperse les os.

Les chasseurs préhistoriques n'auront pas eu une méthode spéciale pour abattre l'hyène. Le pourcentage de ses osse-

1. Certains auteurs pensent que la hyène tachetée, plus grande que la barrée, est sa descendante. — Note du traducteur.

ments varie entre 1 % et 10 %. Les stations méridionales en fournissent plus que les stations septentrionales. Il n'a pu être prouvé, dans aucun cas, qu'il s'agit manifestement d'un produit de la chasse.

Ce que l'on peut dire des *loups* et des *renards* n'enrichira guère le tableau que nous faisons de la chasse préhistorique. Les chasseurs du Pléistocène ne tuaient les animaux que dans un but utilitaire. Aussi n'abattaient-ils ces carnivores qu'occasionnellement. C'est en Basse-Autriche et en Moravie, à Predmost par exemple, qu'on trouve le plus de restes de loups. Ils devaient y errer par troupes.

Seul, parmi les renards, le *renard polaire* mérite d'être mentionné. Il est arrivé en Europe centrale venant du Nord-Est, avec la faune arctique. Le peu que nous en possédons, ainsi que du renard commun, ne permet pas de reconstituer une chasse particulière — en admettant, du reste, que ce peu provienne de la chasse. Le comportement du renard polaire pléistocène devait être le même que celui de l'espèce actuelle qui se caractérise par une imprudence, une insolence extrêmes. Il arrive que des pierres et des coups de fusil ne suffisent pas à le faire décamper. Sa fourrure peut avoir été estimée, alors comme aujourd'hui, mais sans que cela ait donné lieu à des battues systématiques.

Il nous faut encore dire quelques mots du *petit gibier* et du monde des *oiseaux*. Ils n'ont jamais acquis une importance permettant de caractériser une forme culturelle; ils n'ont jamais représenté un gibier de choix. Cela vaut la peine d'être signalé pour la chasse préhistorique. Les petits mammifères et les oiseaux ne manquent certes pas dans le matériel des stations, mais on ne voit pas qu'ils aient donné lieu à une activité particulière. Les petits mammifères n'ont gagné en importance qu'avec l'apparition du chien, lorsque celui-ci put concourir à la chasse. Les moyens du Paléolithique supérieur permettaient de se livrer avec plus de succès à la poursuite du petit gibier : le trait, la fronde, la bola, la pique et déjà l'arc étaient des armes dont l'emploi permettait de l'abattre. Il est de plus, vraisemblable que les

femmes tendaient à son intention divers lacs et filets, complétant ainsi la récolte que leur valait la cueillette coutumière.

Le mammifère de petite taille qui, le premier, entra dans le gibier habituel du chasseur, et sans doute de celui du Paléolithique inférieur, est le *castor*. On trouve déjà si fréquemment ses restes dans les niveaux de l'Acheuléen et du Moustérien, qu'il faut admettre qu'il était régulièrement pris en chasse. Krapina a livré un grand nombre de restes de castors, Taubach des débris de soixante exemplaires, tous à mettre sur le compte de la chasse. Une reconstitution de la manière d'opérer à son égard n'est pas difficile. Il est vraisemblable d'admettre que la chasse aquatique a été pratiquée, mais elle dut tout de même céder le pas à la poursuite sur terre ferme. L'animal aura été simplement assommé.

L'Hominidé du Paléolithique inférieur n'aura pratiqué la *pêche* qu'exceptionnellement; il paraît avoir été mauvais nageur et évité l'eau en général. Ainsi que le prouve la rareté des restes de poisson pour l'âge lithique ancien, *la pêche est une forme économique plus récente que la chasse*. Toutes les civilisations du Pléistocène, jusqu'aux formes culminantes du Paléolithique supérieur, ont reçu leur cachet économique uniquement du fait de la chasse, et non de la pêche en même temps. A part certaines civilisations mésolithiques qui se sont développées dans le voisinage de la mer, ce qui leur prescrivait des modalités économiques déterminées, la pêche n'a atteint le niveau de l'importance de la chasse dans aucune culture préhistorique. Il ne faut pas l'oublier quand nous jugeons de la poursuite du castor. Cet animal a déjà été chassé au Paléolithique inférieur, dont les forêts et les marécages lui offraient des conditions idéales d'existence avant les changements climatiques du glaciaire. Il est utile de compléter le tableau que nous devons nous faire de l'activité chasserresse à cette époque, en notant que le castor était inclus dans le gibier coutumier, mais à l'exclusion des autres petits mammifères.

Ceux-ci gagnèrent en importance au Paléolithique supérieur. On possède des figurations de *gloutons*, de *marmottes*, qui certainement furent chassés pour leur viande, puis de

lemmings [campagnols septentrionaux] à *collier*, d'*hermines* et de *porcs-épics des steppes*. Tous appartiennent à la faune arctique de la période glaciaire. Mais le seul animal de cette faune fréquemment abattu, fut le *lièvre polaire*, si nombreux dans certaines stations qu'une méthode de chasse particulière à son égard n'est pas invraisemblable. Les ossements de jeunes, qui se trouvent dans les grottes, doivent être considérés comme les reliefs de repas d'oiseaux rapaces. Par contre, les os de lièvres adultes, surtout quand ils sont brisés et calcinés, ne peuvent être que les restes de repas humains. Parmi les stations qui ont fourni le plus de lièvres polaires, il faut citer Kesslerloch (dans le canton de Schaffhouse, en Suisse), dont les ossements provenaient d'environ cinq cents exemplaires, Schweizersbild (même canton) avec cent lièvres polaires, puis les stations de Moravie, d'Autriche et de la Souabe. Dans toutes ces stations, la plupart des lièvres, si ce n'est la totalité, ont été abattus par l'Homme. La fosse-piège n'entre pas en ligne de compte; la pique non plus, même maniée avec sûreté, n'était pas l'arme idéale; l'arc était encore trop peu répandu au Magdalénien. Les moyens préférés, pour la chasse au lièvre, auront été le bâton de jet, la massue et la fronde, qu'utilisent encore les sauvages actuels pour ce gibier. La civilisation égyptienne s'en servait aussi pour le même but, comme procédés accessoires. En plus de la massue de jet, le Paléolithique supérieur pouvait aussi se servir de lacs et de filets. De grands nœuds coulants devaient être faits à l'aide de boyaux ou de tendons; de petits nœuds, à l'aide de crins de cheval sauvage. Bien surveillés, ces pièges auront fourni un bon rendement — et une variation agréable du menu.

Si la chasse à la plume avait été importante, cela modifierait l'impression que nous avons acquise de la chasse paléolithique. Mais, comme nous pouvions nous y attendre, le compte des ossements montre que les oiseaux ont joué un rôle tout à fait effacé. S'il y avait des difficultés pour abattre le petit gibier, combien se trouvaient-elles accrues lorsqu'il s'agissait du gibier à plume! Elles étaient pour ainsi dire insurmontables.

Ce que nous avons dit du petit gibier est donc aussi valable ici : plus on remonte dans le temps, plus les oiseaux sont un gibier dont on ne s'occupe pas. Au Paléolithique inférieur, il ne vaut pas même la peine de parler d'une chasse à la plume. Les rares restes d'oiseaux que l'on trouve, par-ci par-là, au milieu du matériel des fouilles, sont si insignifiants qu'ils ne proviennent pas d'une chasse régulière de la gent ailée. On connaît presque toutes les espèces ornithologiques du Pléistocène, mais la grande majorité de ces débris sont le fait d'oiseaux, morts naturellement ou tués par des carnassiers et en particulier par des rapaces.

Soergel [p. 44] a déjà relevé, dans les grandes stations du Paléolithique inférieur de Taubach et d'Ehringsdorf, l'absence d'ossements d'oiseaux, qui puissent être considérés comme des restes de nourriture d'Hominidés. Ce fait est très caractéristique, car ici les Préhumains vivaient dans un milieu à avifaune très riche, caractérisée par des oiseaux aquatiques tels que le cygne, l'oie et le canard sauvages. Nous en possédons les os et les œufs, conservés dans le tuf calcaire, mais leur présence est sans rapport avec celle des Hominidés. Lorsqu'il s'agissait d'oiseaux aquatiques — très nombreux —, l'aversion des Préhumains pour l'eau est une explication suffisante. Mais comme les restes d'oiseaux terrestres manquent également dans les débris alimentaires, cette circonstance ne peut être attribuée qu'à une technique insuffisante des armes et autres instruments capables de les abattre ou de les prendre au piège.

Le passage au Paléolithique supérieur n'a été que graduel. Les captures occasionnelles d'oiseaux augmentèrent et certaines espèces furent poursuivies régulièrement, mais le gibier à plume continua à jouer un rôle secondaire, sauf dans certaines civilisations du Mésolithique septentrional. Les gravures et les peintures rupestres du Sud de la France n'apportent pas de lumière sur la technique de la chasse à la plume. Les figurations d'oiseaux y sont rares et font complètement défaut dans de nombreuses stations. La Grotte des Trois Frères (Ariège), si importante pour l'histoire culturelle de l'humanité, fait exception : on y compte une dou-

zaine d'images d'oiseaux. Mais on n'y reconnaît rien qui puisse fournir une indication quant à une espèce ou à une méthode préférées. D'ailleurs la nature de ces paysages n'engageait pas à donner la préférence à la chasse à la plume. De façon générale, à en juger d'après le matériel découvert, les chasseurs préféraient l'avifaune aquatique à l'avifaune terrestre. La perdrix des neiges mise à part, ce fait se trouve partout confirmé là où il semble que les chasseurs du Paléolithique supérieur se soient livrés à une chasse plus ou moins régulière des oiseaux.

Il est nécessaire de remarquer que la chasse à la plume est également négligée chez les peuples actuels qui se trouvent dans les mêmes conditions qu'au Paléolithique supérieur¹. Les ossements d'oiseaux, en nombre parfois étonnant dans le matériel fossile supéropaléolithique, ne proviennent pas, dans leur majorité, de l'activité humaine, mais de celle de carnassiers et de rapaces. Il y a cependant des exceptions.

C'est le cas de la *perdrix des neiges* ou *lagopède*, lagopède blanc (ou des marais) et lagopède des Alpes — dont les débris proviennent parfois, d'ailleurs, uniquement de rapaces. Dans cette catégorie entrent les ossements de la niche rocheuse de Pilisszanto en Hongrie, décrite par Kormos², dont les couches magdaléniennes ont livré les restes de plus de six mille perdrix des neiges des deux espèces. Lambrecht a démontré qu'il ne pouvait s'agir de chasse humaine. Par contre, dans d'autres stations, surtout dans celles qui livrent des squelettes entiers, on peut admettre avec certitude que les lagopèdes ont été capturés par l'Homme; c'est le cas de la grotte de Kastlhäng dans la vallée d'Altmühl, du Schweizersbild, des niveaux industriels de Predmost, du Kesslerloch, entre autres. Si nous appliquons ici le principe de la valeur d'une espèce comme gibier selon la fréquence

1. Therkel MATHIASSEN, *Material culture of the Iglulik Eskimos*, Copenhagen 1928, p. 64.

2. Th. KORMOS, *Die Felsnische Pilisszanto*. K. LAMBRECHT, *Die Vögel der Felsnische Pilisszanto*, dans MITTEILUNGEN AUS DEM JAHRBUCH DER KÖNIGL. UNGARISCHEN GEOLOGISCHEN REICHSANSTALT, t. 23, fasc. 6, Budapest 1916.

de ses figurations artistiques, nous arrivons au même résultat en ce qui concerne les oiseaux : ils étaient peu appréciés. Ils sont très rarement représentés ; il faut citer, parmi ces rares dessins, la gravure vivante d'un lagopède (fig. 104) que Passemard a découverte dans la grotte d'Isturitz (non loin de Biarritz, Basses-Pyrénées). C'est une confirmation du fait que, jusqu'au Magdalénien, seule la chasse à la perdrix des neiges fut systématiquement pratiquée. Comme on trouve également des ossements de rongeurs contemporains et de renards fauves et polaires, dans la plupart des stations



FIG. 104. — Perdrix des neiges, Isturitz (Basses-Pyrénées), d'après PASSEMAR.

qui ont fourni des restes de ces oiseaux, il ne faut pas oublier qu'une partie du matériel n'est pas le résultat de la chasse par l'Homme.

Il n'est pas sans intérêt de constater que chez les Esquimaux Caribou¹, dont nous avons maintes fois confronté l'état culturel avec les civilisations de l'âge lithique moyen, les lagopèdes sont aussi le seul gibier à plume ayant quelque signification dans l'économie. Ils ne pratiquent cette chasse qu'au printemps, avant que débouchent les rennes en train d'émigrer et parce qu'ils ne disposent alors d'aucun autre

1. Kaj BIRKET-SMITH, *Mœurs et coutumes des Esquimaux*, Paris, Payot, 1937, p. 133.

gibier frais. Ils se servent dans ce but de l'arc, de la fronde et d'un petit harpon.

Les stations à ossements de lagopèdes n'ont pas encore été examinées suffisamment pour qu'il soit possible d'en tirer quelque déduction quant aux méthodes de chasse. Nous en sommes donc réduits à des suppositions, par analogie. Un fait qui paraît certain, c'est que le Paléolithique supérieur ne possédait pas encore une arme qui convînt absolument à la chasse à la plume, sans quoi on devrait trouver beaucoup d'espèces d'oiseaux dans les stations de chasseurs; il n'y avait pas de raison pour que ces derniers se limitassent à un petit nombre d'espèces. L'arc était peu répandu au Nord des Pyrénées, tandis que la flèche propulsée, le bâton de jet et la fronde étaient moins idoines pour ces buts étroits, vu leur moindre précision de tir et de jet. Mais là où l'arc a été en usage, au Paléolithique supérieur, il peut l'avoir été pour la chasse à la plume plus que pour toute autre. Les fouilles de Meiendorf le confirment¹. Cette station n'a pas seulement livré les omoplates perforées de rennes dont il a été question, mais aussi le bassin d'un lagopède et le sternum d'une grue (pl. V) portant des blessures dues à des projectiles ayant entraîné la mort de ces oiseaux. Il est d'abord à noter qu'un de ces deux oiseaux est un lagopède, c'est-à-dire un spécimen de l'espèce qui la première a été chassée systématiquement. L'os du bassin permet de reconnaître que le projectile a frappé par en bas et est resté dans la plaie. Le sternum ne présente pas moins de quatre orifices indépendants les uns des autres. Trois des projectiles paraissent avoir été reçus par l'oiseau debout, les coups frappant de côté. Le quatrième projectile est venu de l'arrière et ne peut avoir atteint la victime que si elle volait ou était couchée sur le côté. On n'a trouvé, à Meiendorf, ni pointes de flèches couronnant leur hampe, ni restes d'arc. Les lésions indiquent l'emploi de flèches, qui, à la vérité, ont pu être propulsées. Elles indiquent de plus, l'emploi d'une seule et même sorte de projectile. L'orifice d'en-

1. Alfred RUST, *Das altsteinzeitliche Rentierjägerlager Meiendorf*, Neumünster 1937, p. 123.

trée est rond, ou, quand le coup a frappé obliquement, ovale; selon toute apparence, il a été produit par une flèche à pointe de section ronde. Comme on n'a pas trouvé de pièces de silex dont la forme corresponde à celle de pointes de flèches, Rust suppose qu'il s'agissait de pointes de bois de renne, dont quelques exemplaires se trouvaient dans la station. En tout cas, cette trouvaille rend probable l'emploi de l'arc et de flèches à pointe de bois de renne dans les stations septentrionales du Magdalénien, et l'arc est certainement une des armes de la chasse à la plume.

La rareté d'os à lésions, analogues à ceux de Meiendorf, fait cependant admettre que d'autres méthodes que l'emploi de l'arc ont été utilisées contre les lagopèdes, méthodes tenant compte de leurs mœurs particulières. Ces oiseaux passent pour peu farouches et se laissant facilement tromper. On pense aux lacs et aux filets, encore employés dans le Nord de l'Europe. En certains endroits appropriés, les lagopèdes blancs se laissent prendre par troupes entières dans des filets, car ils ont coutume de fuir davantage en courant qu'en volant. Les peuples chasseurs du Nord placent des centaines de filets entre les bouleaux clairsemés et y capturent les lagopèdes en quantités correspondantes. Leur chair délicate les fait partout apprécier. D'après l'état de la technique du temps, les collets et les filets peuvent déjà avoir été en usage au Paléolithique supérieur et ont même été la technique de base pour le gibier en question. Mais une troisième technique a pu être appliquée. On la connaît, en Haute-Italie, pour la capture de lagopèdes, depuis l'époque de Gesner jusqu'aux temps actuels¹, et, par son genre, elle cadrerait fort bien avec le Paléolithique supérieur. Elle consiste en de minuscules pièges à poids. Une plaque de pierre, disposée au-dessus d'un support mobile, donne juste place à une perdrix, et l'assomme lorsqu'elle entre dans la trappe et déclenche le mécanisme.

Il n'y a pas autre chose à dire sur la chasse à la plume à l'âge lithique moyen. La première floraison de cette chasse

1. Raoul von DOMBROWSKI, *Allgemeine Encyklopädie der Forst- und Jagdwissenschaften*, Vienne & Leipzig 1886, t. 1, p. 150.

appartient à la fin de cet âge, aux civilisations de Maglemose et de Kunda. Nous pouvons encore attendre de l'examen du matériel de ces stations des données complémentaires. C'est également le cas de la civilisation amas-coquillienne, qui a connu la chasse au coq de bruyère. Le voisinage de la mer paraît, d'autre part, avoir offert des occasions favorables pour la capture des oiseaux aquatiques. On peut bien supposer qu'en plus des méthodes mentionnées, l'emploi de la glu, souvent appropriée à la prise d'oiseaux de mer, n'était pas inconnu.

CHAPITRE V

LES SACRIFICES, L'ART, LA MAGIE ET LE DROIT RELATIFS A LA CHASSE

Il ne serait pas possible de comprendre la chasse du Paléolithique inférieur et du Paléolithique supérieur, si l'on se contentait de la reconstituer d'après les seuls documents de la civilisation matérielle de ces époques. Elle ne se révèle à nous que lorsque nous parvenons à mettre à jour ses bases spirituelles. Ce n'est pas le fait historique en lui-même qui est essentiel, mais bien ce que représente la chasse, extériorisation de la vie des Hominidés et spirituellement liée à elle. Nous touchons même là aux questions les plus intéressantes de l'histoire de la vénérie. La chasse n'est plus ici simple processus d'alimentation, ou sport, ou expression d'une manière de vivre : elle nous met en contact avec les problèmes les plus profonds de l'existence humaine. A aucune époque ultérieure, la chasse ne pourra se vanter d'occuper une place plus éminente dans les préoccupations humaines. Nous sommes ici en présence des premières manifestations qui rendent l'Homme digne de porter son nom; la chasse et le sacrifice, le gibier et la divinité, la terreur et la vénération, la foi et la reconnaissance se rejoignent. La chasse devient le fondement de la première éthique primitive que nous puissions jusqu'ici reconnaître.

Il ne sera pas inutile, ici non plus, de tracer le cadre au sujet. Nous n'avons pas l'intention de traiter de toutes les manifestations nous permettant de scruter la vie intellectuelle et spirituelle des Hominidés des âges lithiques inférieur et moyen. Ce qui nous intéresse avant tout, ce sont les relations de la religion, de l'art et du droit avec la chasse au cours de ces époques. Nous n'entrons donc dans la discus-

sion des questions générales que pour autant que celles-ci deviennent nécessaires à l'intelligence de ces relations.

Mais il nous faut exprimer une autre réserve. Le domaine dans lequel nous nous aventurons n'est ouvert que depuis peu à notre connaissance. Les recherches des dernières décades ont livré un matériel extrêmement riche, nous offrant la possibilité de comprendre beaucoup plus de phénomènes que ce n'était le cas il y a cinquante ans, et d'interpréter avec beaucoup plus de certitude des manifestations ne se laissant pas saisir par un côté matériel. Mais les nouveaux postes d'observation ne permettent pas seulement de multiplier les faits reconnus; ils autorisent à prévoir des découvertes susceptibles de modifier nos conceptions culturelles et sociales de la chasse. Nous n'irons cependant pas au delà du tracé des grandes lignes du développement spirituel au Paléolithique inférieur et supérieur par rapport à la chasse.

Il y a peu d'années encore, il n'eût pas été possible de traiter ce sujet en remontant plus haut, dans le temps, que le Paléolithique supérieur. Cependant, la richesse des témoignages de cette époque n'est pas seulement la démonstration d'un développement spirituel élevé, mais aussi la preuve que ceux qui les réalisaient avaient de loin dépassé l'étape de la pensée primitive du Paléolithique inférieur. Non seulement, ces œuvres forcent notre admiration, mais elles évoquent une quantité de problèmes complexes. Si le sens des nouvelles découvertes était souvent mystérieux et inexplicable, elles permettaient du moins de soupçonner une chose : que les manifestations en face desquelles nous nous trouvions étaient déjà beaucoup trop développées pour exprimer la forme la plus ancienne de l'idéal humain pensé et senti. Le domaine spirituel du Paléolithique inférieur restait la grande énigme.

La découverte, par le préhistorien suisse Baechler, d'un lieu de sacrifice du Paléolithique inférieur, est certainement l'une des plus importantes dans l'histoire des investigations en préhistoire; il prouvait ainsi un culte sacrificiel de chasse, dont l'analogie avec les formes sacrificielles de primitifs

actuels dévoilait de façon inattendue un coin de la vie spirituelle des chasseurs de l'âge lithique ancien. Naturellement, le sens et la forme de tous les rites ont subi de profondes transformations au cours des temps. Ce qui est important, c'est que la forme extérieure et l'essence de presque toutes les formes culturelles des âges lithiques ancien et moyen sont déterminées par la chasse, leur forme économique caractéristique. C'est surtout le cas pour cette forme la plus ancienne du culte qui n'a pu être reconstituée que par les nombreuses trouvailles du domaine de la civilisation osseuse du Paléolithique inférieur.

Il a été question plus haut (pp. 39 et 225) des civilisations osseuses du Paléolithique inférieur et de leur place à part. On leur doit la connaissance de nombreux faits relatifs à la chasse préhistorique, étant donné que leurs produits industriels se sont mieux conservés dans leurs stations que dans celles d'autres civilisations. C'est ce cycle culturel qui a livré les témoins nombreux et irrécusables d'un culte sacrificiel de chasse fort développé, dont le moindre mérite n'est pas d'être le plus ancien témoignage que l'on possède des actes cultuels, et, partant, des représentations mythico-religieuses de la famille humaine.

Les découvertes les plus importantes ont été faites au Drachenloch, sur Vättis ¹. Des trois grottes de l'endroit, ce sont la deuxième et la troisième qui contiennent le matériel important. En explorant ces stations, on trouva, à environ un demi-mètre des parois des cavernes, de petits murs dont les uns atteignaient quatre-vingts centimètres. C'était des plaques de pierre réunies sans mortier, dont la stratification horizontale démontrait qu'il s'agissait d'une construction due à la main humaine. Des ossements innombrables de l'ours des cavernes étaient entassés dans l'espace situé entre la paroi et le mur; surtout des crânes, souvent parallèlement disposés, à côté ou au-dessus les uns des autres, les uns intacts, les autres endommagés et pourvus de trous, parfois encore solidaires des deux premières vertèbres cervi-

1. O. MENGHIN, *Der Nachweis des Opfers im Altpaläolithikum*, WIENER PRAEHISTORISCHE ZEITSCHRIFT, 13^e ann., 1926, p. 14-19.

cales, mais jamais de toutes les vertèbres de la colonne. Les crânes étaient accompagnés de nombreux ossements des grands segments des extrémités, ne provenant pas la plupart du temps du même animal. Les trouvailles furent encore plus curieuses dans la troisième caverne. On y mit au jour six caisses de pierre, faites de dalles et fermées par un couvercle de pierre. Elles contenaient des crânes d'ours soigneusement rangés et, de plus, des ossements d'extrémités, comme dans la crypte du vestibule. En continuant les recherches dans la troisième grotte, on y trouva, entre des blocs renversés qui devaient avoir existé sous cette forme quand les chasseurs préhistoriques habitaient la caverne, des crânes d'ours bien conservés qui avaient été introduits dans des niches de pierre. Mais le caractère cultuel de tous ces débris osseux se manifestait surtout dans un crâne d'ours qui était entouré de pierres plates de la grandeur de la main, épousant exactement la forme du crâne.

Il n'était pas difficile d'interpréter ces découvertes. Ainsi que l'avait remarqué déjà Baechler, il ne pouvait s'agir que des manifestations d'un culte sacrificiel de chasse auquel se livraient les chasseurs d'ours des cavernes du Paléolithique inférieur; ce culte expliquait la réunion d'ossements déterminés, de crânes et d'os longs principalement. Les os insignifiants, qui sont constamment présents, d'habitude, dans les stations de débris d'ours des cavernes, manquent complètement, preuve de la volonté de sacrifier les plus grandes et meilleures parties de la bête. « Cela correspond, disait Baechler, à une sorte de culte sacrificiel primitif, où c'est l'objet ayant le plus de valeur qui est consacré au sacrifice; ce n'est pas un sacrifice représentatif ou symbolique, ce n'est pas un repas sacrificiel. » On ne serait toutefois vraisemblablement pas arrivé à des déductions si précises relativement à la vie spirituelle du Paléolithique inférieur, sans le secours efficace de l'ethnologie comparée. Les civilisations arctiques offrent le tableau de cultes identiques avec sacrifice de crânes et d'os longs ¹. Quelques peuples arc-

1. Irving HALLOWELL, *Bear Ceremonialism in the Northern Hemisphere*, AMERICAN ANTHROPOLOGIST, t. 28, Philadelphie 1926, p. 87 sq., 99 sq.

tiques Sibéro-Esquimaux, Koriak des rennes, Toungouzes septentrionaux, Samoyèdes, font des sacrifices à un être supérieur, dont, à leur sens, dépend le succès ou l'insuccès de la chasse, en déposant, en des endroits déterminés, avec accompagnement de cérémonies, de chants alternés et de spectacles, les crânes et les os longs de leurs gibiers préférés, l'ours et le renne. Ils les déposent, soit sur des dalles de pierre brute, soit dans des caissettes d'écorce de bouleau placées sur des plateaux que supportent des piquets. A l'occasion, les ossements sont régulièrement entassés au pied d'un arbre ou suspendus à ses branches. Mais il s'agit toujours essentiellement du même processus : du dépôt de crânes et d'os longs en des lieux consacrés, la plupart du temps, dans des récipients créés dans ce but, comme c'était le cas chez les chasseurs d'ours des cavernes du Paléolithique inférieur. Il n'est donc nullement téméraire d'admettre que leurs actions cultuelles se soient accompagnées des mêmes coutumes sacrificielles que celles des civilisations sibéro-esquimoïdes d'aujourd'hui. Certes, on ne peut dire avec certitude si ces actions cultuelles du Paléolithique inférieur s'adressaient au gibier lui-même, élevé au rang de divinité, ou bien s'il s'agissait de sacrifices adressés à une divinité supérieure. Gahs a tenté de démontrer que la première interprétation est à peine soutenable; à son sens, il ne s'agit ni d'un culte de l'ours, ni d'une magie relative à la chasse, manifestations qu'il considère être celles du Paléolithique supérieur idolâtre. Si l'on établit des comparaisons avec les civilisations arctiques actuelles, on doit admettre que les Hominidés du Paléolithique inférieur possédaient déjà la notion d'un dieu du monde, qui leur apparaissait en même temps comme le distributeur du succès à la chasse. On lui offrait, directement ou indirectement, les crânes et les os longs des bêtes tuées, en sa qualité d'être suprême.

A. GAHS, *Kopf-, Schädel- und Langknochenopfer bei Renntiervölkern*, Festschrift für P. W. Schmidt, Vienne 1928, p. 231-268.

Wilhelm KOPPERS, *Eiszeitliche Barendarstellungen und Bärenkulte in paläobiologischer und prähistorisch-ethnologischer Beleuchtung*, *Forschungen und Fortschritte*, 9^e ann., 1933, p. 213-214.

Un point paraît certain : les bases spirituelles, qui conduisirent au développement de la magie chasseresse et de l'art chasseur, tels qu'ils se manifestent au Paléolithique supérieur, existaient déjà au Paléolithique inférieur.

La découverte de témoignages de sacrifices au Drachenloch n'est nullement isolée. La Petershöhle, près de Velden en Franconie, offre le même aspect ¹. Les os d'ours des cavernes remplissaient une niche creusée dans la paroi d'une grotte accessoire, et des crânes d'ours de plus petites anfractuosités; une niche, située à un mètre et quart au-dessus du sol, contenait cinq crânes et quelques os longs. L'ensemble présente les mêmes caractères qu'au Drachenloch. D'autres fouilles encore montrent que les sacrifices de chasse n'étaient pas particuliers à quelques stations, mais étaient usuels partout en Suisse, en Styrie et en Souabe, concomitants à la civilisation osseuse du Paléolithique inférieur; c'est, entre autres, le cas de la Drachenhöhle près de Mixnitz dans la Styrie septentrionale où une excavation de 2 à 3 mètres cubes ne contenait pas moins de 30 crânes, vertèbres et os des membres de l'ours des cavernes, qui ne peuvent représenter que les restes d'actions sacrificielles. L'offrande de dents, découverte en fouillant le Wildenmannslisloch, représente peut-être un culte d'essence différente, peut-être une offrande de protection; là, une surface de 3 mètres carrés n'était pas parsemée de moins de 310 dents canines d'ours des cavernes, aussi certainement disposées avec intention que des crânes et des os longs ailleurs. Le Wildenmannslisloch compte du reste comme un des lieux sacrificiels du Paléolithique inférieur, au même titre que le Wilkirchli et le Drachenloch ². L'entrée postérieure était fermée par une énorme pierre. De nombreux crânes et os

1. K. HÖRMANN, *Die Petershöhle bei Velden in Mittelfranken*, dans ABHANDLUNGEN DER NATURHISTORISCHEN GESELLSCHAFT ZU NÜRNBERG, t. 21, 4^e fasc., 1923, p. 123-152.

Le même, *Alpenhöhlen und Petershöhle, eine Gegenüberstellung*, ANTHROPOS, t. 25, 1930, p. 975-973.

2. Emil BÄCHLER, dans 19. JAHRESBERICHT DER SCHWEIZERISCHEN GESELLSCHAFT FÜR URGESCHICHTE 1927, Aarau, p. 26.

Le même, *Das Wildenmannslisloch*, Saint-Gall 1934, p. 163-166.

longs parsemaient le sol, tandis que des fragments squelettiques plus menus manquaient presque complètement. Aussi ces ossements ne pouvaient qu'avoir été apportés intentionnellement dans cet antre sombre.

Toutes ces trouvailles indiquent que les Hominidés du Paléolithique inférieur, en tout cas ceux de la civilisation osseuse de cette époque, avaient déjà des conceptions religieuses.

Le grand tournant, qui sépare les âges lithiques ancien et moyen, ne se fait nulle part mieux sentir que dans la nouvelle orientation spirituelle dont l'art du Paléolithique nous offre le témoignage. A aucune période de son histoire, l'art n'est si intimement lié à l'ensemble de la vie de son temps. La pensée de toute une époque y est comme déposée, en contact intime avec la civilisation matérielle, avec le droit et, avant tout, avec les conceptions religieuses. Son caractère sacré est même ce qui fait le propre de cet art; c'est la source religieuse dont il est issu qui lui confère toute sa valeur.

L'art est devenu indispensable pour juger de la chasse préhistorique. Mais ce n'est pas sa valeur artistique qui en est le principal élément : c'est sa valeur culturelle. Il nous permet d'approfondir la vie spirituelle des civilisations de l'âge lithique moyen, comme aucun autre élément ne permettrait de le faire. Sa signification, pour la chasse, est double. Il est, en premier lieu, un des adjuvants les plus utiles, pour l'interprétation de la technique de la chasse préhistorique. Aussi, les œuvres d'art du Paléolithique supérieur font-elles pendant à la littérature relative à la vénerie, que nous fournit la période historique, comme source documentaire. Nous avons appris, plus haut, à connaître l'art supéropaléolithique à ce point de vue. Notre tâche consistera maintenant à pénétrer son essence et sa signification, car, sans cet éclaircissement, la valeur de l'histoire de la chasse n'est que très conditionnelle. On verra maintenant pourquoi les figurations humaines sont si peu fréquentes tandis que ce sont encore et toujours des animaux qui sont représentés, pourquoi les pièges sont esquissés, tandis

que des scènes complètes de chasse sont rares. Il ne sera donc pas possible de s'en tenir aux seules représentations de chasse au sens restreint; il y aura lieu de considérer les figurations animales dans leur plénitude.

De véritables scènes de chasse, c'est-à-dire des combinaisons scéniques du chasseur et du gibier, sont les exceptions. On les doit, dans leur majorité, à l'art ibérique oriental et c'est le caractère même de cet art qui les explique le mieux. On trouve des scènes isolées de chasse dans les niches du Mas d'en Joseph et de Charco del Agua Amarga; elles représentent un chasseur seul poursuivant, dans le premier cas un cerf, dans le second un sanglier, lesquels sont déjà blessés par des flèches ou des sagaies. La caverne de Caballos recèle une chasse au cerf très vivante : une harde de cervidés fauves, vraisemblablement traqués par des poursuivants invisibles, se précipite vers quelques archers. A Villar del Huño, par contre, le gibier d'une représentation de chasse au bouquetin se trouve encerclé et reçoit des traits à courte portée. Mais ce sont là des productions isolées, qui se distinguent de l'art animalier des civilisations du Paléolithique supérieur. L'objet de cet art est uniquement l'animal, le gibier, le butin espéré. La connexion entre cet art et la chasse, on la reconnaît, même là où elle n'apparaît pas d'emblée, si l'on comprend le sens de l'activité artistique. Mais l'étape économique de l'époque explique déjà les points de contact constants avec la recherche de gibier; celui-ci constituait la base de l'alimentation, le centre des pensées et des désirs, la chasse remplissait l'existence de l'Homme d'alors. Il eût été curieux que ses œuvres artistiques ne s'y rapportassent pas.

Nous ne suivrons que les grandes lignes de l'évolution de l'art supéropaléolithique. Le système le plus répandu est celui de Breuil. Corrigé et amendé, il est admis par la plupart des préhistoriens. Obermaier a tracé un schéma pratique de ce système, dont il a adopté les principes de division. On y distingue cinq phases, auxquelles ce dernier auteur en ajoute une sixième. Deux des cinq phases appartiennent à l'Aurignacien, trois au Magdalénien.

La 1^{re} phase, la plus ancienne, est caractérisée par le simple tracé des contours. Les silhouettes animales ne montrent que les pattes d'avant ou d'arrière tournées vers le spectateur; les artistes étaient encore incapables de représenter le mouvement. Les rapports de grandeur sont souvent faux et méconnus; les détails ne sont pas appréciés. Ce sont les gravures qui prédominent dans cette période; leur technique est caractérisée par de fortes lignes profondes, souvent simplement rayées au doigt dans les tendres parois argileuses. Lorsqu'il s'agit de peintures, les surfaces ne sont pas encore colorées : les contours seuls sont tracés en rouge ou en noir. Cette première phase appartient à l'Aurignacien ancien.

La 2^e phase relève de l'Aurignacien récent. Elle livre des gravures plus fines, encore profondément tracées, mais déjà animées par la représentation du mouvement. Les figurations contourées dominent; elles sont simples, mais reproduisent fidèlement la nature. Les enjolivements sont encore réduits à un minimum. Les crinières et les cornes sont figurées; les artistes représentent les poils et la queue par des traits. Les animaux des peintures sont monochromes, les contours sont renforcés par un trait foncé, les contours des membres ressortent, le corps est donc d'une seule teinte mais avec des parties différenciées par un apport plus ou moins accusé de couleur.

La 3^e phase tombe dans le Magdalénien ancien. Les gravures y atteignent leur apogée. Il est vrai qu'elles sont petites et, la plupart du temps, travaillées peu profondément, mais ce sont des chefs-d'œuvre quant à leur exécution. Un trait fin les distingue; l'impression est souvent renforcée par des lignes noires et, à l'occasion, certaines parties du gibier ne sont que peintes, ce qui accuse le lien étroit entre la gravure et la peinture. La peinture est, là aussi, en progrès. La silhouette prédomine, parfois combinée avec un remplissage en couleurs ou une dégradation d'ombre. Les dessins en noir sont entourés d'un fond rouge, ce qui les fait nettement ressortir. On trouve, de plus, des animaux peints selon le procédé de la fresque, en rouge, brun et noir. Les

reliefs naturels de la roche sont souvent utilisés pour provoquer un effet de relief. Les figures atteignent parfois de très grandes dimensions. C'est aussi de cette phase que datent les premières figurations réunissant un certain nombre d'animaux de même type, sans que l'artiste ait encore songé à donner l'impression d'un groupe. Au point de vue artistique, la peinture est en recul par rapport à l'apogée de l'Aurignacien récent, car on ne sait guère utiliser les avantages de la figuration plastique. Le rouge et le noir sont les deux couleurs les plus importantes de cette phase, que caractérisent, d'autre part, des détails logiquement et naturellement exécutés.

La 4^e phase appartient au Magdalénien moyen. La gravure a perdu de son importance. Le souci des détails commence à troubler l'ensemble. L'impression devient floue, car les lignes et les contours ne sont plus tracés régulièrement. La peinture atteint par contre un niveau très élevé. Les artistes ont appris à utiliser le dégradé dans les couleurs, ce qui leur permet, pour commencer, de faire ressortir par le noir, dans des peintures monochromes, des parties spéciales telles que les sabots, la crinière et les cornes. Les couleurs deviennent de plus en plus importantes avec le temps. Le jaune, le brun et le noir servent à obtenir les teintes les plus variées. Si ces moyens ne suffisent pas, on s'aide de la gravure, qui sert à insister sur la forme du corps, de l'œil et de la tête.

La 5^e phase doit correspondre au Magdalénien récent. La gravure a presque disparu. Là où on la rencontre encore, elle souffre des mêmes défauts que dans la phase précédente. La peinture offre des figurations polychromes, à côté de modèles stylisés, symptôme certain de la disparition prochaine de l'élément que la chasse avait apporté dans l'art du Paléolithique supérieur. Le développement artistique subit, avec la fin de cette phase, un arrêt brusque, car les civilisations du Mésolithique n'ont rien qui lui corresponde; au cours de ces civilisations, une nouvelle orientation spirituelle se prépare, qui tente de nouvelles formes d'expression.

Les considérations qu'on pourrait émettre sur la valeur esthétique des œuvres d'art du Paléolithique supérieur ne sont pas importantes pour l'histoire de la chasse. Ce qui intéresse, ce sont l'objet et le sens de la représentation et dans la mesure seulement où ils sont en rapport direct avec la chasse.

L'objet de l'art supéropaléolithique est l'animal, le gibier. C'est le modèle immuable de l'artiste de cette époque. Le motif animal joue, pour le Paléolithique supérieur, le rôle du groupe de la Madone pour l'art chrétien.

Selon l'estimation de Hoernes, environ les quatre cinquièmes de toutes les œuvres d'art supéropaléolithiques qui sont parvenues jusqu'à nous, ont trait à l'animal. Les représentations humaines sont beaucoup moins nombreuses et ne peuvent non plus se comparer avec les premières relativement à leur valeur artistique, exception faite de quelques rares exceptions et de quelques groupes stylisés. Le gibier est le centre des préoccupations. Les espèces les plus appréciées économiquement sont aussi celles qui sont le plus fréquemment représentées. On peut reconnaître, aux œuvres d'art, non seulement les espèces afférentes aux diverses périodes culturelles, mais aussi celles qui étaient préférées localement. Il ne faut pas perdre de vue que les résultats d'une enquête de cet ordre ne doivent pas être généralisés; les recherches effectuées sur les ossements, dont nous avons parlé plus haut, permettent de supposer que les espèces les plus représentées n'étaient pas toujours celles qui étaient le plus fréquemment capturées.

Parmi les espèces les plus importantes représentées par l'art supéropaléolithique, il faut d'abord citer, pour leur fréquence, le bison et les chevaux sauvages. On possède également de nombreuses représentations de rennes et de mammouths, soit sous la forme de peintures, soit sous celle de gravures. Le cerf élaphe est un peu plus rare : on le constate surtout dans l'art ibérique oriental. Le cerf femelle et le chevreuil viennent ensuite; l'aurochs (du reste plus fréquent dans l'art ibérique oriental que dans ceux de la France et de l'Europe centrale), le rhinocéros, le bœuf mus-

qué, le bouquetin, le chamois, l'âne sauvage, le sanglier, l'antilope saïga et l'élan sont rares. On ne possède que deux figurations de ce dernier en France, tandis que le cerf est représenté plus de trente fois. Le cerf géant fait défaut, ce qui confirme l'importance réduite de cette espèce pour la chasse, que faisait déjà pressentir le matériel fourni par ses ossements. Les images de petits mammifères sont si rares que ce sont plutôt des motifs de curiosité que d'art. Il importe de souligner ce fait, car il confirme l'idée qu'on se faisait de l'importance minime de ces petites espèces, utiles pour l'économie du Pléistocène, et le sens qu'il faut attribuer à l'art supéropaléolithique. Il n'y a lieu de mentionner que le lièvre des Alpes, la marmotte et le lemming à collier. On n'a retrouvé des figures d'oiseaux que tardivement; on en connaît cependant un bon nombre en France; l'Allemagne en a fourni un exemplaire. Les études d'oiseaux sont les plus fréquentes dans la Grotte des Trois-Frères, qui doit son nom à ceux qui la découvrirent, les trois fils du comte Bégouen. Il n'est pas possible d'en déterminer l'espèce dans chaque cas. On reconnaît le lagopède blanc [aussi dit commun ou des marais], la grue, le cygne, l'oie sauvage, le canard sauvage et le hibou.

L'image des grands carnassiers n'a été transmise à nos générations qu'à peu d'exemplaires. Le plus fréquemment, on a affaire à l'ours brun, puis au lion des cavernes, au loup et au renard. Il faut aussi mentionner le glouton et la loutre. Leur position à l'arrière-plan, par rapport aux grands gibiers utiles, s'explique par le sens général attribué à leur représentation. C'est cette signification reconnue de l'art supéropaléolithique qui a permis de résoudre une quantité d'énigmes que soulevaient la facture des figurations et leur curieuse disposition en des endroits difficilement accessibles.

Nous pouvons nous épargner la peine de retracer le développement historique des tentatives d'explications proposées depuis la première découverte d'œuvres d'art préhistoriques. Ces œuvres paraissaient, au début, relever du totémisme. Mais cette opinion perdit de plus en plus de terrain

à mesure que s'accumulaient les témoignages pouvant être expliqués par la magie chasserresse. On dispose aujourd'hui d'un matériel si copieux et si soigneusement examiné, que le sens magique de cet art ne peut plus être mis en doute. Il nous livre la « structure » spirituelle du chasseur supéropaléolithique.

Après le phénomène des sacrifices de crânes et d'os longs du Paléolithique inférieur, la magie chasserresse du Paléolithique supérieur est le plus ancien aspect que l'on connaisse d'une conception du monde. Avec sa croyance à l'enchantement, elle est la racine de toute philosophie et de toute religion. C'est là qu'est sa signification pour l'évolution de la pensée humaine. Elle est plus ancienne que toute forme de culte des ancêtres et de croyance aux esprits, et, par cela, sans doute la plus antique expression du vrai sentiment religieux. Le sens de toute magie étant la domination des forces secrètes de la nature, la signification de son expression supéropaléolithique était la volonté d'acquérir une emprise sur l'animal, dont dépendait l'existence pénible de la communauté.

Il faut admettre que cette forme de la magie chasserresse, telle qu'elle se révèle par l'art supéropaléolithique, n'était pas la première en date; il est même probable qu'elle a été précédée d'un stade prémagique, où les Hominidés effectuaient un certain nombre d'actions qui leur paraissaient utiles, sans qu'elles eussent un sens profond. Dans cet ordre d'idées, on a conjecturé¹ que le port d'un costume pour la chasse, c'est-à-dire le camouflage facilitant l'approche du gibier, est le début du port du masque que pratiquera plus tard le magicien au cours de ses danses rituelles de chasse.

L'idée elle-même de la magie chasserresse doit certainement son origine, pour la plus grande part, à l'insécurité économique dans laquelle vivaient les chasseurs du Pléistocène. Ils savaient bien lire une piste pour surprendre le gibier, et ils avaient acquis une technique de la chasse qui

1. Herbert KÜHN, *Kunst und Kultur der Vorzeit Europas*, I, p. 478.

les rendaient supérieurs à la plupart des animaux contemporains, mais étaient-ils certains de rencontrer le gibier? L'abondance et la pénurie se seront souvent succédé. Cette inquiétude alimentaire aura éveillé leur ingéniosité : c'est là qu'il faut sans doute chercher la cause la plus profonde de la magie chasseresse. Elle ne représente que la tentative d'influencer le milieu et le sort par des moyens, qui, certes, paraissent peu efficaces, mais qui semblaient les seuls propices dans le monde que se représentait le chasseur du Paléolithique supérieur.

Nous commençons donc aussi à comprendre les œuvres d'art supéropaléolithiques. Leur signification n'est pas toujours la même; nous constaterons des différences. Dans la plupart des cas, on y découvre cependant un élément analogue : cet art doit conférer au chasseur une puissance sur le gibier. On demandait que les animaux fussent prolifiques, afin d'avoir la possibilité de beaux tableaux de chasse, et ils'agissait enfin de réconcilier l'esprit de l'animal tué avec le chasseur, en vue des succès futurs. La magie postule l'expérience préliminaire. L'Homme magique (cf. Note p. 273) se trouve, vis-à-vis du monde environnant, pourvu d'un mode de penser particulier. Il n'entend pas créer une représentation de ce qui est, il n'a pas l'intention de copier ce qu'il a reconnu et compris. Il ne se saisit pas de l'objet; c'est ce dernier qui le domine et l'entraîne. Le but de l'action artistique ne demeure pas dans un monde objectif, il est transposé dans une autre sphère, où il acquiert pour l'Homme magique une signification absolue. « L'image ne représente pas l'animal, dit Kühn¹, c'est l'animal lui-même. L'image n'a pas un sens figuratif, mais un sens réel. L'image est un *alter ego* de l'animal ou de l'homme qui est représenté, elle possède la réalité, l'efficacité, la force de ce qui est représenté. Si elle est percée de flèches, l'être représenté l'est également. Il n'y a plus de différence entre l'idéal et le réel, entre l'interprétation et la réalité. L'image est si intimement liée à la chose qu'elle en apparaît une partie inté-

¹. *Ibidem*, p. 493.

grante. Ce n'est pas un symbole, une représentation, une figuration même au sens d'une coïncidence. » C'est de ce point de vue qu'il faut juger de l'art supéropaléolithique. On comprend alors les pièges à poids sur le corps des mam-mouths, les flèches dans les chairs des bisons, les lances qui poursuivent le gibier en fuite, et le lasso qui tient prison-nier le pied du cheval. Les signes tectiformes, reconnus plus haut comme des instruments de piégeage, prennent vie. Ils servent au chasseur à se saisir du gibier, à lui imposer sa volonté; sa flèche et sa lance ne peuvent manquer leur but. Des forces obscures conduisaient la bête vers le piège : telle était la croyance du chasseur. « Pour le primitif, dit Kern ¹, l'animal participe secrètement à la substance de l'original. Qui s'empare de l'image, met l'original sous son pouvoir, qui s'entend avec l'image, en amadoue le prototype. » De là découle l'effort de faire ressembler autant que possible la créature à son modèle, avec lequel elle ne fait qu'un. Plus la représentation est conforme à la réalité, plus la puissance du chasseur domine celui qu'il compte capturer. L'image ne figure donc jamais une espèce, mais un individu particulier de cette espèce, qu'il n'avait pas réussi à abattre mais compte maintenant réduire par enchantement. Le moyen était le plus efficace là où la nature avait déjà préformé l'image, où il n'y avait qu'à modifier un relief rocheux, une excavation projetant de l'ombre, à munir de quelques traits et couleurs un accident naturel, pour obtenir l'image magique.

On ne saura peut-être jamais à quelle civilisation il faut attribuer les débuts de la magie chasseresse. Mais on peut admettre avec certitude que l'utilisation de l'image comme moyen de magie n'est pas la forme la plus primitive de l'enchantement; elle aurait été précédée de formes plus frustes. Kühn ² a attiré l'attention sur la mimique magique, dont le camouflage en vue de la chasse d'approche peut expliquer l'origine. On a vu plus haut que cette chasse était

1. Fritz KERN, *Die Weltanschauung der eiszeitlichen Europäer*, ARCHIV FÜR KULTURGESCHICHTE, t. 16, 1926, p. 284.

2. *Ibidem*, p. 475.

pratiquée au Paléolithique supérieur. On n'ignore pas que les chasseurs de cette époque savaient s'approcher, affublés d'une peau de loup ou de renne, qu'ils étaient donc à même d'imiter la voix, l'allure et le comportement des animaux. On peut soupçonner que la première ébauche de la pensée magique se trouve dans le sentiment d'égalité que ressentaient ces Hommes vis-à-vis du monde animal et dans le port de masques qui marquait cette identité. Lorsque la pièce abattue avait été transportée au campement, les chasseurs exécutaient une danse de victoire, sous l'affublement qui leur avait valu leur succès. Ils imitaient l'animal vaincu dans sa démarche et son attitude. Le masque acquérait ainsi une nouvelle valeur, il valait au porteur la force de l'animal, puis l'identifiait avec lui. Il n'y avait donc pas loin d'un masque à but déterminé au symbole, et du symbole au sentiment vivant de l'identité — d'où sortit le monde magique. Le camouflage de chasse, la danse et la mimique furent les points de départ de cette magie qui doit en même temps son éclosion à la joie du succès remporté à la chasse et aux appréhensions devant l'incertitude économique.

Les formes par lesquelles se traduit le phénomène magique dans l'art supéropaléolithique sont si indiscutables qu'elles ne permettent aucune autre interprétation. On dispose de quatre moyens de preuve matérielle : les figurations de masques, le dessin de pièges et de flèches sur le corps des animaux, la disposition spatiale des œuvres d'art, et les traces de danses qui, restes de rites d'initiation préhistoriques, se sont conservés jusqu'à nous.

Parmi ces expressions de l'art magique, ce sont peut-être les figurations de masques qui trahissent le plus distinctement le caractère magique du monde conceptuel au Paléolithique supérieur. Elles représentent des Hommes affublés de masques d'animaux au cours d'une danse rituelle. Ces danses de chasse signifiaient l'imploration en vue d'une chasse heureuse et l'action de grâces pour le succès. Les trois personnages dansant, masqués d'une tête et d'une peau de chamois (fig. 105), représentés

sur un « bâton de commandement » de l'Abri Mège près Teyjat, sont une des œuvres de cet ordre les plus anciennes que nous connaissions. Ce sont, comme on le voit, trois danseurs masqués, marchant debout, mais qui, par une flexion forcée des genoux, tentent d'effacer l'allure spécifiquement humaine. Le buste est recouvert par la peau, le visage par la tête du chamois. Il s'agit probablement de la représentation d'une danse cultuelle de trois magiciens, implorant le succès à la chasse au chamois. On connaît quelques douzaines de figurations analogues de masques.

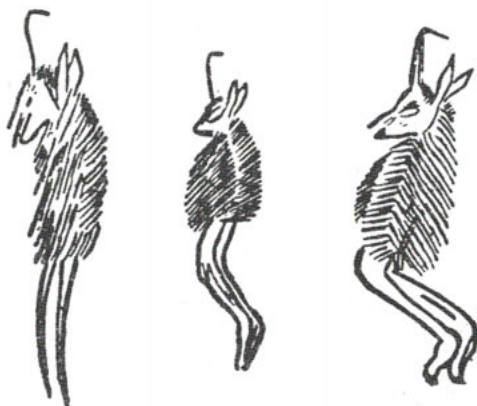


FIG. 105. — Magiciens masqués de têtes de chamois, Abri Mège, Teyjat (Dordogne), d'après BREUIL.

Leur exécution laisse soupçonner plusieurs formes culturelles parallèles; c'est ainsi qu'une grande partie d'entre elles révèlent un rite accusé de la fécondité. Mais la figure masquée (pl. VI), découverte dans la caverne des Trois Frères, se rapporte distinctement à la chasse. On peut la considérer comme la représentation la plus consciencieuse et la plus réussie qu'on connaisse jusqu'ici, d'un magicien dansant. Le comte Bégouen la trouva, avec des centaines de figurations animales, à l'extrémité même de cette grotte intéressante. Les animaux qui se trouvent dans son voisinage immédiat trahissent aussi, par le dessin de flèches, leur signification magique. Aussi l'opinion que Kühn a

exprimée à ce sujet n'est-elle pas invraisemblable ¹ : l'artiste, dont la main avait tracé plusieurs de ces figures, a voulu se représenter lui-même pour finir, choisissant comme motif l'action magique de l'exorcisme d'animaux au cours



FIG. 106. — Magicien portant un masque de sanglier, Grotte des Trois Frères, d'après BÉGOUEN & BREUIL.



FIG. 107. — Scène d'une magie de chasse, Grotte des Trois Frères, d'après BÉGOUEN & BREUIL.

1. *Ibidem*, p. 475.

de la danse. La figure permet nettement de reconnaître les formes humaines, le dos, la région glutéale et les jambes. Le masque consiste en une peau de cerf se terminant par une queue de cheval. Une ramure de cerf sert de couvre-chef. Les mains recouvertes de peau doivent éveiller l'impression de pattes animales. Tous les détails sont consciencieusement reproduits, surtout le visage, qui est tourné vers le spectateur. Le caractère magique du personnage des Trois Frères est si patent, que cette seule image autorise des conclusions quant au monde conceptuel du chasseur au Paléolithique supérieur ¹. Le magicien dansant avec un masque de sanglier (fig. 106), trouvé également dans la grotte des Trois Frères, est tout aussi impressionnant. Le porteur du masque, qui s'adonne simultanément, c'est probable, à un rite de fécondité, se trahit de nouveau par son attitude debout. Il tourne la tête et est dessiné dans une posture dansante. Une troisième figuration (fig. 107) de la même grotte peut passer pour une scène de magie de chasse. On y voit le magicien, revêtu d'une peau de bison, exorciser le gibier.

Un autre témoignage important de la magie, en tant que motif fondamental de l'art supéropaléolithique, ce sont les flèches et les traits reproduits dans les figurations. Leur signification est la même que celle des dessins de pièges, dont nous avons parlé. La flèche ne devait pas manquer sa victime, la sagaie devait atteindre sûrement le gibier! Les peintures et les gravures à flèches sont si nombreuses qu'il est inutile de les énumérer. Cette représentation magique est très nette sur les peintures murales, aux figures bordées de noir, de la grotte de Niaux. Il s'y trouve de nombreuses représentations de bisons (fig. 108 à 111) dont les flancs sont atteints de flèches ou de pointes de lance. La figure 108 représente même les points d'impact. La pensée magique ressort de façon très instructive de la plastique d'un féliné (pl. VI), provenant de la grotte d'Isturitz,

1. Voir, pour comparaison, les danses magiques des Indiens de l'Amérique du Nord dans Fritz KRAUSE, *Das Wirtschaftsleben der Völker*, Breslau 1924, p. 46 sq.

exécutée sur un bois de renne. En plus de deux orifices d'entrée, une pointe doublement dentelée de harpon est gravée sur chaque cuisse. Pour l'Europe orientale, on peut citer la tête de cheval sauvage et les flèches qui l'accompagnent,



FIG. 108. — Bison blessé de trois plaies, Niaux.

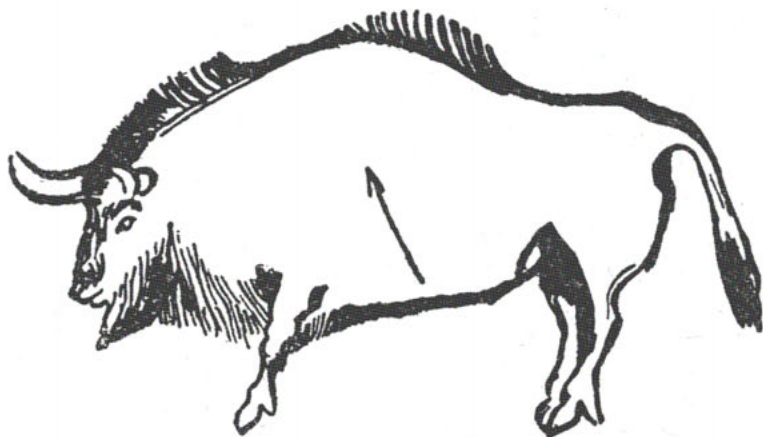


FIG. 109. — Bison avec une flèche au flanc. Niaux.

dans la grotte de Pekarna en Moravie ¹. Mais une des figures cultuelles les plus impressionnantes qu'on connaisse est celle d'un ours de la grotte des Trois Frères ². Le motif artistique — qui d'ailleurs se répète sur plusieurs figures —

1. K. ABSOLON & R. CZIZEK, *Die paläolithische Erforschung der Pekarna-höhle in Mähren*, 1^{re} communication, ACTA MUSEI MORAVIENSIS, Brunn 1926, pp. 34 sq., fig. p. 23.

2. BEGOUEN & BREUIL, *Les ours déguisés de la caverne des Trois Frères (Ariège)*, FESTSCHRIFT FÜR P. W. SCHMIDT, Vienne 1928, p. 777-780.

évoque la mort de l'ours. De petits trous sont gravés sur le corps de l'animal, représentant des plaies. Le dessin de flèches nombreuses détermine le sens magique de l'œuvre



FIG. 110. — Bison avec quatre flèches au flanc, Niaux.

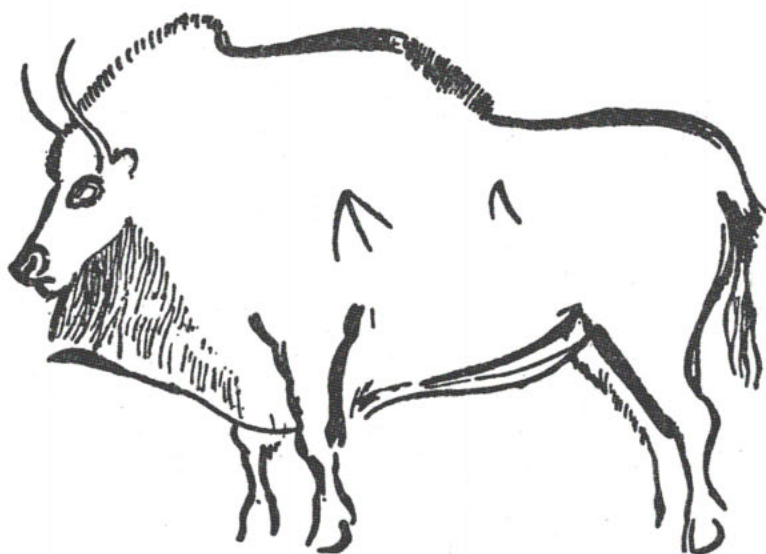


FIG. 111. — Bison avec deux flèches au flanc, Niaux, d'après CARTAILHAC & BREUIL.

d'art. Mais, le plus frappant, c'est l'application qu'a mise l'artiste à traduire la mort de la bête, c'est-à-dire le succès de la chasse, par l'écoulement qui suinte du nez et du museau.

Le dessin de flèches et de projectiles en forme de sagaies, ou la représentation d'autres techniques paraissant assurer l'emprise sur le gibier sont aussi fréquents en peinture que dans l'art miniature. On les trouve partout dans l'art ibérique oriental, et le domaine du Magdalénien oriental fournit des témoignages de l'existence de représentations magiques similaires. Le caractère cultuel de quelques sculptures, trouvées dans des grottes ne peut être méconnu. C'est, entre autres, le cas de la curieuse trouvaille réalisée dans la grotte de Montespan. Une galerie latérale a livré une collection de grandes sculptures d'argile, mal conservées, il est vrai, du fait de l'humidité constante. L'une d'elles, cependant, était peu attaquée et permettait de reconnaître nettement le tronc d'un ours. L'ensemble de l'œuvre ne se distinguait ni par des qualités artistiques particulières, ni par la reproduction fidèle de la nature. Elle éveilla pourtant la plus grande attention. Déjà, le grand nombre de piqûres, paraissant provenir de projectiles, était curieux, et l'absence du modelage d'une tête l'était plus encore. C'était œuvre incomplète. Mais un trou au cou indiquait qu'un véritable crâne, soutenu par un bout de bois ou un os, la couronnait. Et l'on trouva, en effet, entre les pattes antérieures de la sculpture, les restes du crâne d'ours qui servait à cet emploi. Le monde magique du chasseur au Paléolithique supérieur nous apparaît ici tout à fait vivant. La statue d'argile devait être, en outre, recouverte d'une peau d'ours. L'œuvre était ainsi toute proche du prototype. L'esprit saisi par l'acte sacré qu'ils accomplissaient, les chasseurs dansaient à la ronde autour de la forme brune, lui jetant leurs lances. Ils exerçaient leur magie chasserresse, ils s'assuraient une poursuite propice, en même temps qu'ils se conciliaient l'esprit de l'animal. L'installation de la sculpture sur un emplacement réservé est une confirmation de la cérémonie qui s'y jouait.

On connaît des œuvres plastiques, ayant servi à des buts culturels, dans d'autres lieux encore. Les Trois Frères ont livré le modelage en argile, s'appuyant contre la paroi, d'un félin dont le corps présentait également des orifices d'entrée de projectiles. De nombreuses sculptures, découvertes à Cabrerets, sont moins bien conservées. Mais elles trahissent aussi leur caractère magique par le dessin de flèches, d'orifices d'entrée ou par leur emplacement en des lieux difficilement accessibles. Le sens de ces œuvres et du culte qui s'y déroulait ne se rapporte pas toujours exclusivement à la chasse. C'est, par exemple, le cas des bisons du Tuc d'Audubert, ne portant pas de plaies provoquées par des flèches ou des lances, et qui paraissent avoir eu comme but de provoquer la fécondité de ces animaux. Il faut donc voir en eux une forme indirecte de la magie chasseresse, car le succès à la chasse n'allait pas sans l'abondance du gibier. Le motif qui exprime ce désir est toujours le même : un taureau en rut suit une femelle, ou bien, comme sur le poignard de Bruniquel, c'est un cerf qui fait de même.

Si l'on jette un coup d'œil global sur les diverses extériorisations de la pensée magique, il n'y a pas de doute que les signes tectiformes, même lorsqu'ils ne paraissent pas compréhensibles, ne sont que des signes magiques. Ce serait méconnaître l'essence de l'art supéropaléolithique que de les prendre pour des motifs ornementaux. Sans doute, ils sont souvent stylisés, mais représentent des objets concrets, qui, pour l'entendement de l'homme magique, étaient en relation immédiate avec l'objet qu'il exorcisait. L'importance qu'on attribuait aussi aux moyens accessoires en vue du succès, se constate à la somme des efforts artistiques déployés dans la facture des propulseurs et des bâtons de commandement. Pour l'homme devin, l'arme n'était pas un objet mort, dont il se servait de temps en temps, mais un instrument doué d'une personnalité, et qui n'était pas moins important pour le succès que sa propre habileté. Aussi lui voue-t-il tout son amour et la façonne-

t-il d'après son sentiment esthétique. Le bâton de commandement renforçait les efforts d'enchantement, le propulseur portait le coup heureux. Presque toutes les sculptures dont sont ornements les objets de la vie courante, ne l'ont pas été dans un but artistique; l'Homme du Paléolithique supérieur y attachait un sens utilitaire.

Un autre ordre de faits qui démontre la signification magique de l'art supéropaléolithique, est le curieux emplacement de beaucoup de ces figures en des *endroits difficilement accessibles*. C'est surtout le cas des sculptures. On connaît des cavernes, dont les entrées sont déjà ornées de peintures. Des actions cultuelles peuvent s'y être exercées. Mais ce sont surtout les grottes, dont l'impraticabilité laisse soupçonner qu'elles n'ont jamais été une demeure permanente et doivent plutôt être considérées comme des manières de temples, qui ont fourni des peintures, des gravures et des sculptures, dans leurs plus profondes anfractuosités, où l'on peut à peine pénétrer. Les œuvres d'art sont parfois si bien dissimulées qu'elles nécessitent une position tout à fait anormale du spectateur pour être reconnues. Menghin a fait remarquer que la grande frise d'Altamira ne peut être dévisagée qu'en position couchée, et d'intéressantes figures de la caverne des Trois Frères sont disposées dans un couloir si étroit qu'il n'est pas possible de les photographier. Ce sont les endroits les plus inaccessibles qui sont le plus richement ornés; des pièces étroites, des niches basses, qui, parfois ne peuvent être atteintes qu'en rampant, servaient de fond aux sculptures. Il en est de même pour les plafonds, dont la hauteur ne permettait pas de les travailler sans l'aide de moyens adjuvants. L'emplacement des œuvres d'art permet d'affirmer que ce ne sont pas des motifs esthétique-décoratifs qui ont dicté leur création et que ce n'est pas un simple caprice qui a motivé cet emplacement. D'autres raisons ont été déterminantes. Un grand nombre de ces grottes n'étaient du reste pas habitables en permanence; elles étaient froides et humides, basses et d'accès difficile; la plupart ne peuvent être conçues que comme des endroits de culte, peut-être rarement visités, mais qui ont tout

de même fonctionné pendant de longues générations comme emplacement d'actions sacrées. C'est là que doivent s'être accomplis les rites d'initiation, dont l'existence au Magdalénien montre la portée sociale. Sa signification n'a certainement pas été la même dans tous les cas. Des empreintes de pas de garçons et de fillettes, qui se reconnaissent encore aujourd'hui dans la couche argileuse durcie, témoignent de danses qu'exécutaient ces jeunes gens devant les sculptures. Il semble que ce soient surtout des rites de fécondité qui aient été pratiqués. Cela nous révèle en même temps une forme particulière de la magie chasseresse. De toute façon, on ne peut méconnaître des relations réciproques entre les deux éléments dominants du sentiment religieux au Paléolithique supérieur : la magie chasseresse et le culte de la fécondité. Un endroit reculé de la grotte de Montespan offre la représentation d'une poursuite de chevaux, sans que les chasseurs y soient représentés. Le sol présente les empreintes de garçons d'une quinzaine d'années, qui étaient accroupis devant le tableau. Les contingences de la trouvaille font penser à un rite d'initiation, qui devait avoir lieu au moment où les jeunes gens étaient reçus dans la classe des chasseurs. Comme dans les autres formes de la magie chasseresse, le lieu de l'action sacrée était une grotte, plus utilisée dans des buts magiques et rituels que comme habitat.

Nous avons ainsi appris à connaître les traits fondamentaux du phénomène magique dans l'art supéropaléolithique. Il est certain qu'en plus de ce que nous pouvons matériellement saisir, d'autres manifestations, que nous ne pouvons que soupçonner, accompagnaient le phénomène. Par exemple, c'est à un hasard heureux de la constitution du sol que nous devons la conservation d'empreintes révélant des rites que les œuvres d'art elles-mêmes n'auraient pas permis d'affirmer. C'est à de tels rites qu'appartiennent les coutumes qui ne s'exprimaient on ne pouvaient s'exprimer sous une forme matérielle, mais n'en avaient pas moins pour but d'implorer le succès ou de remercier pour celui qui avait été obtenu. Chez les Esquimaux Caribou, par

exemple, la femme qui déplore la mort d'un jeune enfant ne doit pas regarder de gibier pendant un an, ni le nommer, et peut tout au plus en parler par circonlocutions. L'Esquimau Caribou vainqueur, qui a abattu un renne, dépose sur une pierre un petit morceau de venaison, en offrande à l'âme de l'animal. Si c'est un phoque, il lui verse un peu d'eau douce sur le nez pour donner à boire à son âme. Les Esquimaux Caribou ne connaissent pas de prescriptions religieuses leur enjoignant de ne pas tuer, temporairement ou en permanence, certains animaux. Ils observent par contre sévèrement certaines règles traditionnelles. Ainsi, un chasseur qui abat un renne blanc ne doit pas travailler pendant cinq jours. Les Esquimaux Caribou observent aussi, soit à certaines périodes, soit individuellement, de très nombreux tabous alimentaires. Ils chassent certains animaux pour des raisons qui ne sont pas économiques, par exemple certaines espèces d'oiseaux, afin d'en obtenir des amulettes. De pareilles coutumes, qui doivent leur existence à des conceptions magiques, étaient certainement courantes dans les civilisations du Paléolithique supérieur. Cette hypothèse est déjà vraisemblable eu égard au grand nombre d'analogies qu'il est possible de déceler entre les civilisations supéropaléolithiques et celles actuelles de la zone arctique. Il vaudrait la peine d'enquêter pour savoir si l'on ne se trouve pas ici aux sources des superstitions de la chasse.

On peut aussi supposer que des offrandes de chasse ont été offertes à la divinité, comme au Paléolithique inférieur. A la vérité, le Paléolithique supérieur n'offre que peu de points de repère permettant de l'admettre; cependant, certaines trouvailles rendent vraisemblables les sacrifices d'animaux. Bust a trouvé, dans les stations de Meiendorf et d'Ahrensburg, un grand nombre de jeunes rennes, dont la cage thoracique était chargée d'une ou de plusieurs grosses pierres et qui, à en juger par les circonstances concomitantes, paraissaient avoir été plongés dans l'eau. Les squelettes restaient entiers, les os longs n'étaient pas disloqués; le gibier n'avait donc pas été consommé. Une blessure par

projectile, à l'omoplate d'un de ces rennes, démontrait qu'il ne s'était pas agi d'un animal crevé immangeable pour des raisons d'hygiène. L'animal plongé dans l'eau avait donc été abattu par une des méthodes habituelles de chasse et il eût été utilisable pour le ménage. Si, toutefois, on ne s'en est pas servi et si on l'a abandonné à l'eau, des raisons déterminantes ont dû entrer en jeu. Il est très vraisemblable, d'après l'ensemble de la trouvaille, qu'il s'agissait d'une offrande de chasse. On ne connaît pas de méthode de chasse permettant d'expliquer la présence, dans la cage thoracique, de grosses pierres. Elles doivent y avoir été introduites après coup pour faire du poids. Submerger du gibier dans un étang en vue d'une offrande n'est pas une manière de faire exceptionnelle; elle a été pratiquée par des civilisations ultérieures; elle était cependant inconnue, jusque-là, pour l'âge lithique moyen. L'offrande, cérémonieusement présentée sans doute, devait signifier une action de grâces, une supplication ou la garantie d'une protection.

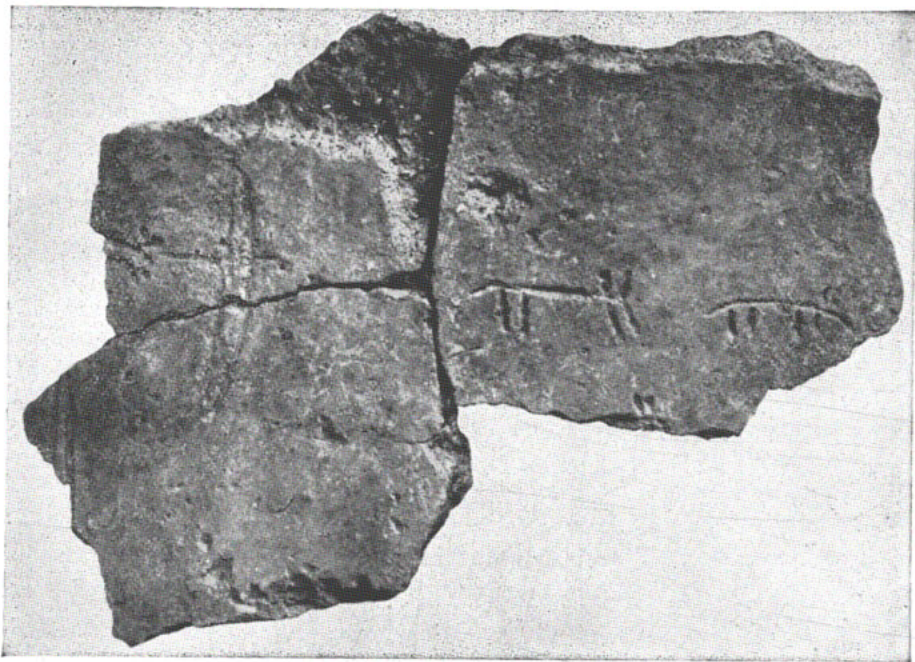
Il est remarquable que la superstition de la chasse soit aussi ancienne que la chasse elle-même et que les primitifs actuels croient à des présages analogues de bon ou de mauvais augure. Eichhorn¹ rapporte des Washambaa, dont l'habitat est l'ancien Est-Africain allemand, que les chasseurs rentrent immédiatement ou interrompent la chasse s'ils ont fait un mauvais rêve, rencontré une vieille femme, un homme seul ou un caméléon. Un mille-pieds noir est aussi de mauvais augure. S'ils ont oublié quelque chose chez eux, ils ne rentrent pas le chercher et si quelqu'un leur souhaite bonheur à la chasse, ils sont persuadés que toutes leurs peines seront inutiles. Il y a là certains éléments du monde conceptuel des peuples primitifs toujours présents à travers toute l'histoire.

Nous avons dit plus haut que notre tâche n'était pas de traiter de l'art supéropaléolithique en soi, et que nous n'en considérons que ce qui se rapporte à la chasse. Il n'est

1. BAESSLER-ARCHIV III, p. 87.

cependant pas possible de ne pas soulever la question de l'importance de la chasse pour la genèse de l'art et de ne pas mentionner le développement historico-stylistique au cours des grandes périodes culturelles du Paléolithique supérieur. Il est intéressant de noter, pour l'histoire de la civilisation, que le sentiment de l'art, la volonté de lui donner une forme, l'activité artistique, sont des manifestations spécifiques du stade de la chasse supérieure. Mais cela n'est pas encore vrai de l'étape de la chasse inférieure. Il n'est donc pas étonnant de ne rien trouver, au Paléolithique inférieur, qu'on puisse même considérer comme un stade modeste avant-coureur de l'art qui se révélera ultérieurement. Nous ne devons pas non plus nous attendre à trouver jamais un art présupéropaléolithique. Il en va différemment des arts du Paléolithique supérieur; les deux grandes civilisations chasseresses de l'Aurignacien et du Magdalénien font toutes deux preuve d'une grande puissance artistique, suivant une ligne évolutive. A l'Azilien par contre, civilisation mixte qui se différencie nettement de celles qui l'ont précédée, l'art supéropaléolithique, tournant au géométrique, subit une mutation parallèle à celle qui se réalise dans la pensée et le sentiment de ses représentants.

On peut aussi dire, par anticipation, que le changement du rapport entre la chasse et l'activité artistique explique le recul de l'art naturaliste dans les civilisations néolithiques et la transformation de son contenu spirituel. Le problème n'en subsiste pas moins de savoir pourquoi la chasse a agi si fortement sur le développement de l'art, car cette action est telle que, chez les primitifs actuels, le développement atteint par l'art permet de conclure à leur position économique. Il faut penser en premier lieu à la magie; elle n'est pas seulement une conception du monde très répandue à ce niveau de civilisation et d'économie, mais, comme nous l'avons vu, elle a passé, d'extériorisations primitives telles que la magie mimique, à la magie figurative. L'idée que l'objet fût magiquement possédé est donc antérieure à l'art. Le développement de ce dernier débuta lorsqu'il fut devenu, dans le monde conceptuel de l'homme intuitif ou *divinans*



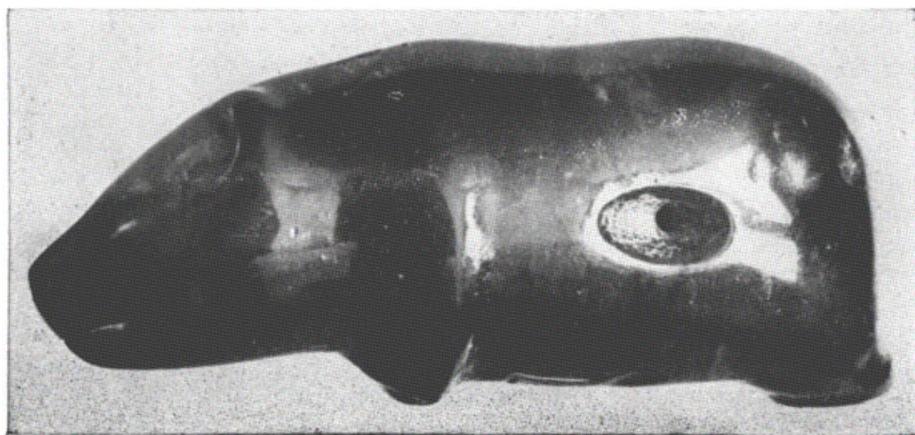
a) Fragments d'argile de Salzmünde, avec la représentation d'une scène de chasse.
Institut technique de Halle sur la Saale.



b) Plaque avec représentation d'arc et de carquois, provenant de la tombe de pierre de Göhlitzsch
près Merseburg. Institut technique de Halle sur la Saale.



a) Cheval en ambre de Woldenburg. Musée d'État de préhistoire, Berlin.



b) Ours en ambre de Stolp. Musée poméranien, Stettin.

d'autrefois¹, une forme de magie prometteuse de succès.

Il ne faut pourtant pas négliger, chez les peuples chasseurs, les prémisses psychologiques de leur activité artistique. Deux conditions sont nécessaires, tant pour la chasse que pour l'art figuré² : une main calme et le don d'observation. L'activité chasserresse provoque, tant par éducation que par expérience, chez l'homme dont l'économie est basée sur cette activité, un sens particulier pour ce qui est analogue et se répète. L'œil est si habitué, par une attention constante, aux formes naturelles, que celles-ci forment les limites du pouvoir artistique. L'homme est comme relié intimement à la nature. Elle lui montre les formes des objets qui font le centre de sa pensée et son économie l'oblige à observer les détails du milieu ambiant, pour pouvoir s'y maintenir. Il n'est donc pas surprenant que son art soit exclusivement orienté vers la nature et y trouve son expression complète.

L'art de l'Aurignacien, malgré ses débuts gauches, recèle déjà toutes les formes qui s'épanouiront au Magdalénien. Il s'adonne en tout cas depuis l'Aurignacien moyen aux représentations humaines et animales, sous l'aspect de sculptures et de peintures. Dès les plus anciennes œuvres d'art, datées avec certitude, on constate leur place en des lieux difficilement accessibles, place révélatrice du motif de leur réalisation. Mais aussi pour les cas dont le caractère magique est moins manifeste, ce serait une erreur de vouloir soupçonner des raisons esthétique-décoratives ou récréatives à leur production. Ce serait méconnaître le sens de cette civilisation que de lui attribuer un élément de joie qui ne lui appartenait pas. Les Hommes auxquels nous devons ces œuvres d'art vivaient sous une oppression constante, la crainte que leur

1. Par « homme magique » ou « homme devin », *homo divinus*, il faut comprendre non pas le magicien ou le devin, individu à fonction spéciale, mais bien, au sens où l'entend DANZEL dans *Magie et Science secrète* (Payot, 1939), l'homme — tous les hommes — de cette époque où le raisonnement était remplacé par la pensée prélogique, l'intuition. On pourrait aussi appeler cet être l'homme intuitif ou lui conserver son terme latin d'*homo divinus*. — *Note du traducteur*.

2. Voir aussi Ernst GROSSE, *Die Anfänge der Kunst*, Fribourg et Leipzig 1894, p. 187 sq. et surtout p. 190.

imprimait l'insuffisance possible de la subsistance. Ils n'entendaient pas chanter des hauts faits par leurs œuvres d'art, ni perpétuer des souvenirs¹; ils auraient, dans ce cas, donné à leurs œuvres une tout autre facture et n'auraient pas représenté de façon prédominante l'animal, sans le chasseur. Ils ne désiraient que la sécurité de leur existence, la certitude de se sustenter le lendemain, donc le pouvoir sur l'animal nécessaire à la vie.

Le Solutréen se révèle comme moins productif en ce qui concerne l'art. Il n'a pas été capable de créer un art qui lui fût propre. Les œuvres qui appartiennent à cette civilisation sont rares et ont vraisemblablement vu le jour sous l'influence franco-cantabrique. Les Hommes du Solutréen ne paraissent pas non plus avoir manifesté des idées capables de tracer de nouvelles voies au style qu'ils avaient hérité².

L'art supéropaléolithique, et surtout la peinture, ont atteint leur apogée au Magdalénien. Ce n'est pas un hasard que cette floraison tombe à l'époque où le niveau économique de la chasse supérieure atteint aussi son point culminant. La solidité spirituelle de cette civilisation devait naturellement se refléchir dans son art. Aussi cet art est-il plus mûr que celui de la période précédente. Les conséquences de la mutation ultérieure qui se manifestent dans les civilisations mixtes subséquentes, lui ont été épargnées. « L'art de cette époque, dit Kühn, est la première forme d'art sur le globe qui connaisse des tâches et des buts artistiques, forme des écoles, établisse des projets et des esquisses, qui apparaisse comme un bloc compact dans l'histoire de l'art. » Les œuvres qu'a laissées cette époque sont si parfaites qu'on ne peut les considérer que dues à quelques

1. Aussi l'idée exprimée par BIRKNER, dans *Der diluviale Mensch in Europa* (1925, p. 74), qu'il pût s'agir de trophées de chasse, est-elle erronée.

2. L'idée assez dédaigneuse qu'on se fait encore souvent de l'art solutréen doit cependant être révisée, au moins partiellement, depuis la découverte par Henri Martin, au Roc (Charente), d'une superbe frise de bas-reliefs, dont l'un des motifs représente deux bouquetins affrontés. L'original de la frise se trouve maintenant au Musée de Saint-Germain (salle Henri Martin); des moulages ont été mis en place au Roc. — *Note du traducteur.*

vrais artistes. Chaque chasseur ne peut avoir été en même temps peintre et sculpteur. Un cercle restreint d'individus doués, qui sortaient certainement du milieu des magiciens de métier, a créé ces œuvres. Plus on les étudie, plus on est surpris des détails qu'elles nous révèlent. Il semble avoir existé des écoles ayant leur style propre. Le jeune artiste recevait une éducation, était entraîné avant de pouvoir s'attaquer aux grandes tâches qui l'attendaient. Il traçait des esquisses sur la pierre, l'effaçait en y passant une couleur, dessinait un nouveau croquis et cherchait la ligne qui parût à son œil la plus achevée. Ce n'est qu'après ces préliminaires qu'il se mettait au grand tableau, mais ces « carnets d'esquisses » nous sont conservés sous forme de plaques de pierres, couvertes de lignes paraissant indéchiffrables¹. Le seul fait que l'art supéropaléolithique doive ses idées à la conception magique du monde d'où il découle, laisse soupçonner qu'une classe particulière de la population se livrait à cette tâche.

On ne peut pas encore dire si l'élément magique a, dans l'art ibérique oriental², la même signification que dans l'art franco-cantabrique. L'art ibérique oriental offre plus de scènes de chasse; c'est lui qui fournit la plupart des images cynégétiques au sens restreint et il passe de ce fait pour une source particulièrement précieuse de l'histoire de la chasse; mais le style et la composition des œuvres d'art ne permettent pas de savoir s'il est légitime de les interpréter toutes comme des expressions d'une pensée magique. On ne peut dire avec certitude que la flèche ait ici la signification enchanteresse qui lui revient, ainsi qu'à la pointe de lance, dans l'art franco-cantabrique. Le chasseur tirant à l'arc, c'est-à-dire accomplissant l'acte que représente le coup, est un motif si fréquemment répété dans l'art ibérique oriental,

1. L. CAPITAN & J. BOUYSSONIE, *Un atelier d'art préhistorique : Limeuil*, Paris 1924.

2. Voir aussi Herbert KÜHN, *Die Beziehungen und Beeinflussungen der Kunstgruppen im Paläolithikum*, ZEITSCHRIFT FÜR ETHNOLOGIE, 1926, p. 349 sq. L'auteur y distingue trois grands groupes d'art : le franco-cantabrique, l'ibérique oriental et le nord-africain, qui se particularisent, comme, sous la Renaissance, les arts italien, hollandais et allemand.

que son caractère cultuel doit être mis en doute. Les circonstances concomitantes des trouvailles n'ont pas livré les éléments précis, fournis par l'art franco-cantabrique. Même si un élément magique n'a pas fait défaut à l'art ibérique oriental si extrêmement riche, tout indique que cet élément n'y avait pas la même signification que dans l'art de l'Europe centrale. Le style et le sujet de la peinture rupestre en Ibérie orientale sont d'un art ressortissant à une civilisation de chasseurs. Cet art trouve son expression la plus complète dans la représentation naturelle de l'animal. Il est animé par le mouvement et le rythme. Tous les détails sont rendus consciencieusement et amoureusement, la représentation trahit un don d'observation et le regard exercé du créateur. Les artistes de l'Ibérie orientale ont renoncé à l'effet de la couleur; ils se contentent de reproduire les formes qui leur paraissent importantes au moyen de contours, dans le genre des images produites par l'ombre; mais les maîtres de l'art franco-cantabrique n'en sont pas moins possédés de la même volonté de rendre la nature, le réel, ce qui est tangible et saisissable, de donner une forme aux circonstances de la vie journalière.

La signification historico-culturelle de la chasse préhistorique — on ne saurait trop y insister — ne réside pas dans les accomplissements de la technique ou de l'organisation, mais dans sa propriété d'être la base spirituelle de la conception que se faisaient du monde les humains de ce temps. Elle exigeait, pour être couronnée de succès, le plein dévouement de l'individu, qui s'y adonnait corps et âme; c'est elle qui façonnait sa pensée. Le sentiment de la magie, qui imprégnait l'Homme du Paléolithique supérieur, recevait, grâce à la chasse, sa forme et son expression. Une fois la magie mise en contact vivant avec les représentations dictées à l'Homme du Paléolithique supérieur par sa lutte pour la vie, elle ne pouvait prendre que les formes sous lesquelles nous la connaissons : au début la magie de meurtre, d'où dérive, plus tard, en vue d'assurer l'existence de la petite communauté à l'avenir, la magie de fécondité. Selon l'ethnologie historico-culturelle, la seconde forme paraît s'être

développée non pas successivement, mais parallèlement à la première. Toutes les formes d'expression, la danse masquée, l'imitation des cris et des mouvements de l'animal, la ressemblance avec l'objet magique recherchée dans l'image et la sculpture, découlent de la même pensée. Le coup porté sur les modelages d'ours des cavernes à Montespan et le coup représenté picturalement sur les images de bisons de Niaux sont deux formes de la même conception du monde. Mais l'élément religieux de la magie contenait ce qu'il y avait déjà d'élévé et de sacré, sous une autre forme, chez les chasseurs de la civilisation osseuse du Paléolithique inférieur.

Il n'est pas essentiel de savoir si la fin de la conception magique et le changement du sentiment religieux se préparaient déjà au Magdalénien récent, ou bien s'il faut attribuer ce tournant de la pensée aux civilisations mixtes qui ont suivi, et qui, par manque de cohésion intérieure, n'offrent naturellement pas un tableau uniforme. On sait que le Magdalénien s'est extériorisé avec une harmonie qui n'avait jamais été atteinte auparavant. Ce n'est cependant peut-être pas en vain qu'on y recherche les débuts de l'*animisme*, même si l'art franco-cantabrique n'en livre pas encore de témoignage. La pensée magique combine la foi à l'effet et au succès avec l'action. La force déchaîne cette action. Mais, dans l'*animisme*, le dynamisme perd sa signification. C'est l'objet concret qui possède la force; le bâton de commandement, l'amulette ou bien aussi l'animal sont les porteurs de la force. On trouve là les débuts du *totémisme*. Cette nouvelle orientation spirituelle s'est naturellement accomplie très lentement. Mais en même temps qu'elle s'édifiait, les représentations animales perdaient l'aspect qu'elles avaient dans les grandes civilisations du Paléolithique supérieur ainsi que leur signification. La figuration animale disparut avec le déclin de la magie chasserresse. Les conceptions nouvelles ne réclamaient plus, comme la magie, ce naturel dans la composition, dont la ressemblance assurait l'efficacité. Dans l'*animisme*, le modèle est secondaire; l'objet concret, en qui réside la force, est déjà divin. Le déclin du monde magique

coïncide avec celui de la chasse en tant que forme économique dominante; la culture du sol et l'élevage furent les provocateurs de cette mutation spirituelle. La chasse a existé de tous temps; elle ne disparut pas, mais elle subit alors sa première transformation de structure. La magie subsiste aussi, mais son but se modifia. Elle s'était, jusqu'alors, adressée à l'animal, recherchant soit sa mort, soit sa conservation. Les nouvelles formes économiques pouvaient se passer de magie. D'autres moyens d'enchantement pouvaient encore paraître nécessaires : des amulettes contre la maladie, des préventifs contre les accidents, mais il n'était plus nécessaire qu'ils fussent une imitation de la nature. Aussi l'animal des dessins rupestres de la période néolithique — que nous apprendrons à connaître plus tard — n'est-il plus un rappel de la nature, mais simplement un symbole. Un signe tient lieu du réel; il n'est pas l'objet lui-même, mais doit le représenter. Il se reproduit semblable à lui-même et stylisé. En même temps la pensée animiste l'emporte sur la magique; il se produit la grande séparation du matériel et du spirituel qui n'étaient qu'un pour l'*homo divins*. La base spirituelle de la civilisation chasserresse du Paléolithique supérieur était la magie, son objet essentiel la chasse, par laquelle seule elle se laisse expliquer. Cette civilisation trouva son expression la plus complète au Magdalénien, mais ici déjà commence la lutte entre les conceptions magique et animiste, lutte annonciatrice d'un monde nouveau.

L'art supéropaléolithique nous a permis de jeter un coup d'œil dans la vie spirituelle des chasseurs de cette période; cette étude doit être complétée par la recherche de ce qu'était le **droit** pour ces civilisations chasseresses. La tâche est difficile. L'absence de documents matériels permettant des déductions directes oblige à recourir à l'ethnologie culturelle comparée. Diverses analogies entre les civilisations supéropaléolithiques et les primitives actuelles autorisent cette comparaison. Mais cette source n'est pas non plus abondante, parce qu'on ne s'est jamais mis à réunir du

matériel de cet ordre en se plaçant sur un plan supérieur. On possède ainsi des compilations de faits isolés, qui, dans l'ignorance dont faisaient preuve les auteurs pour les interdépendances ethnologiques, ont conduit à des conclusions d'une valeur très relative. On ne dispose pas, actuellement, d'investigation globale relative au droit chez les peuples incultes, et toutes les tentatives de rendre utilisable le matériel ethnologique donneront lieu à des travaux fragmentaires tant qu'on n'aura pas réussi à déterminer les formes et les normes du droit pour les différentes civilisations. Nous ne voulons pas dire qu'il faille détecter des conceptions juridiques qui soient exclusivement propres aux divers cycles culturels, mais on peut admettre, étant donné les liens intimes du droit avec l'économie et l'organisation sociale, qu'une enquête ethnologico-juridique contribuerait précieusement à la connaissance de la structure spirituelle des différentes civilisations.

Nous ne pouvons pas renoncer à faire quelques remarques sur les formes probables du droit de chasse aux temps préhistoriques, d'une part parce que l'on a là des manifestations significatives du droit primitif, sous le rapport de la sociologie et de l'histoire du droit, d'autre part parce que le droit de la chasse aux temps historiques est une des sources les plus importantes pour l'histoire cynégétique.

Ce sont surtout quatre questions, qui, étant donné le degré d'organisation sociale atteint au Paléolithique supérieur, méritent une réponse :

- la délimitation des territoires de chasse,
- la direction de battues communes,
- la distribution du butin,
- la possession d'armes et de pièges.

Le problème de la *délimitation des territoires de chasse* doit être traité en premier lieu, d'abord parce que c'est lui qui touche le plus près au difficile complexe juridique des débuts de la propriété du sol, puis parce qu'il est le seul pour l'appréciation duquel il soit possible de tirer des données du matériel transmis jusqu'à nous. Il est à peine douteux, pour

les civilisations postérieures à l'âge lithique moyen, que le terrain cultivé, au moins, était simultanément territoire de chasse, où l'intrusion de chasseurs étrangers était considérée comme trouble de propriété. Il est plus difficile de savoir si les chasseurs du Paléolithique supérieur délimitaient déjà des territoires de chasse et de cueillette, dont les frontières eussent, juridiquement, un caractère obligatoire. Obermaier¹ le soutient et tente de justifier cette assertion parce que c'est de cette façon que s'expliquent le mieux certains types spécialisés de culture matérielle. Ces formes spéciales étaient manifestement confinées à des zones déterminées dont elles ne franchirent pas les limites. Elles demeurèrent donc inconnues aux chasseurs des territoires voisins, bien qu'elles représentassent un progrès technique. Obermaier en donne comme exemple les harpons à trous d'Espagne.

Les comparaisons en ethnologie culturelle paraissent donner raison à Obermaier, car déjà certaines tribus qui se trouvent au niveau de la chasse inférieure connaissent des délimitations du territoire, marquées par des hauteurs, des lisières de forêt ou des anses de la rive. Les limites ne peuvent être franchies que sur autorisation ou invitation. À l'intérieur du territoire ainsi délimité, les compagnons de la tribu peuvent chasser comme bon leur semble. Le dit territoire est donc une propriété de groupe. Même chez les Tasmaniens et les Australiens, qui sont au niveau de la forme culturelle primitive, chaque horde de vingt à cent membres occupe un territoire de chasse déterminé, qui limite leurs pérégrinations et mesure jusqu'à mille kilomètres carrés ou plus. Ce territoire passe pour leur propriété; les hordes voisines le respectent. Des transgressions indues des frontières amènent des disputes et la guerre. Les bornes-frontières qui ne sont souvent que des boqueteaux ou des tas de pierre, paraissent peu distinctes à l'étranger, mais sont parfaitement connues des aborigènes. Chez les Vedda, plusieurs familles constituent une association de chasse. Les districts de chasse sont répartis entre les associations et on procède chaque

1. Article *Siedlung B* dans *Eberts Reallexikon*, t. 12, 1928, p. 99.

année à leur échange. Des intrus, chassant indûment sur le territoire d'une autre horde, sont en général sévèrement punis; la violation du droit de chasse peut entraîner la peine de mort par coup de sagaie. Si le malfaiteur ne peut être saisi sur le fait, on le suit à la trace. S'il n'est pas possible de le retrouver, la vengeance est consommée par la mort d'un autre membre de sa horde ¹. Les Botocudos du Brésil vengent la violation du droit de chasse par des combats singuliers qui rappellent le duel. Une peine très répandue, pour ces cas de violation, est la mise à mort à la sagaie, tandis que d'autres peuplades s'en remettent au châtement de la divinité ou n'ont pas de règle déterminée.

On connaît le droit de propriété du sol chez de nombreux peuples actuels relevant des civilisations primitives et intermédiaires; le sujet juridique n'est cependant jamais l'individu ou la famille, c'est la horde, et tous les récits qui parlent de droit individuel révèlent, quand on y regarde de près, que l'individu n'était qu'un représentant ou bien qu'il réunissait sur sa personne les droits de tout le groupe. Le contenu et les limites de ce droit montrent, dit Lips ², que l'on a vraiment affaire à un droit de propriété, avec cette réserve que sa signification est différente, la propriété ne comprenant pas seulement le sol, mais aussi les plantes qui y poussent et les animaux sauvages qui le parcourent. Si nous partons de ces notions juridiques caractéristiques pour les civilisations chasseresses, nous constatons que le droit de chasse est à l'origine partie immanente d'un droit collectif au sol.

Dans son mémoire sur le droit de propriété des peuples polaires, qui est bien le résumé le plus complet que l'on ait des notions juridiques de ce grand groupe de peuples primitifs actuels, König ³ estime ne pas pouvoir constater de véritable droit au sol chez les Esquimaux. La terre est *res nul-*

1. LIPS, *Die Anfänge des Rechts an Grund und Boden bei den Naturvölkern*, Festschrift für P. W. Schmidt, Vienne 1928, p. 488.

2. *Ibidem*, p. 487.

3. Herbert König, *Das Recht der Polarvölker*, 5^e partie : *Das Vermögensrecht der Polarvölker*, *Anthropos*, t. 24, 1929, p. 621 sq.

lius. La plupart des tribus ne connaissent qu'un droit d'utilisation, légitimé en fait par son occupation, et qui s'éteint quand on vide les lieux. On n'a donc là que le vague début d'une propriété du sol, tout à l'opposé des prescriptions précises sur le droit aux animaux susceptibles d'être chassés. Un droit bien déterminé à la possession de biens mobiles et un droit mal déterminé à la possession du sol sont un phénomène qui n'est pas rare à l'étape de la cueillette et de la chasse et qui s'explique par la vie nomade. Certaines tribus d'Esquimaux s'approchent du vrai droit de propriété du sol, mais l'utilisation dudit reste l'essentiel de ce droit. Ils héritent de père en fils les emplacements de capture, le propriétaire ayant le droit, contre dédommagement — en général de la moitié du revenu de l'emplacement — de louer ce dernier.

Aussi Hildebrand conteste-t-il l'existence du droit de propriété du sol chez les peuples situés au niveau économique de la chasse. A son avis, le droit de chasse est simplement un droit d'occupation, d'où ne découlent pas des droits au sol, même si cette occupation est délimitée ou si le sol n'est occupé que par les membres d'une seule et même formation tribale. Ce qui est certain, c'est que le droit de chasse et le droit au sol sont d'essence trop différente pour se conditionner réciproquement. Mais il paraît bien qu'il existe des formes transitoires permettant de conjecturer que les populations à l'étape de la chasse avaient déjà certaines notions de propriété du sol, indépendamment de son utilisation.

Le *droit de suite du gibier* se relie étroitement à l'institution de territoires de chasse; à la vérité, son existence est hypothétique pour les temps préneolithiques mais vraisemblable, car ce droit devait découler de la notion de la propriété commune du territoire de chasse. Le droit de suite est un des chapitres les plus intéressants dans l'histoire juridique de la chasse. Il est possible que la poursuite ininterrompue du gibier fût nécessaire pour qu'on en pût prendre possession. Mais si le chasseur avait été précédé par un tiers, celui-ci pouvait avoir le droit de s'adjuger la proie. Selon Thurnwald, le chasseur qui survenait le même jour que le

tiers, pouvait se contenter de laisser à ce dernier une patte antérieure. Plus il tardait à se trouver sur les lieux, plus ses prétentions s'amenuisaient; le deuxième jour il devait déjà céder la moitié de la pièce. On accordait des délais plus longs lorsqu'il s'agissait d'éléphants; le premier jour, le découvreur avait droit à deux à trois paniers de viande, le deuxième à la moitié de la venaison, le troisième à la moitié de toute la bête, c'est-à-dire aussi à l'une de ses défenses.

On ne possède pas d'informations suffisantes sur l'organisation sociale des communautés humaines au Paléolithique supérieur, ni sur la situation du guide de la horde ou du chef, pour pouvoir échauder des hypothèses sur l'action conjuguée des membres de la tribu en vue de la recherche de la nourriture. Les grandes battues, effectuées depuis l'Aurignacien et le Solutréen, présupposent une action commune selon les *prescriptions d'un directeur de la chasse*. Le succès de la battue ne pouvait être obtenu que grâce à la discipline et à l'effort commun. La prédisposition différentielle des individus pour le rôle de chasseur ou celui du rabatteur peut avoir été le début d'une division générale du travail.

Les *règles de distribution du butin*, qui sont observées chez les primitifs actuels, sont trop différentes les unes des autres et proviennent de conceptions culturelles fondamentalement trop diverses, pour qu'on puisse attribuer leurs dispositions particulières aux civilisations du Paléolithique. Il est fort possible qu'un tri et une distribution du matériel livré par l'ethnologie culturelle comparée, exécutés selon quelques normes générales, livreraient des éléments permettant une appréciation des civilisations préhistoriques sous ce rapport. Mais il faut se contenter d'énumérer un certain nombre de réglementations, avec le simple but d'attirer l'attention sur les données du problème dans la question de la distribution.

Même au niveau culturel de la chasse inférieure, il peut avoir existé des règles générales de distribution, concomitantes au principe de l'utilisation libre du territoire de chasse. On ne peut pas le prouver. Mais l'obligation qui, presque chez tous les peuples inférieurs, existe pour l'indi-

vidu vis-à-vis de la communauté, rend vraisemblables des prescriptions de cet ordre déjà chez les Hominidés du Paléolithique intérieur. Cette hypothèse est en tout cas plus vraisemblable, sur la base des données comparatives, que la supposition selon laquelle le droit de chasse aurait été général mais le droit au butin aurait appartenu au seul vainqueur de la bête. On sait même qu'il existe, dans la majorité des peuplades dont on connaît les usages, des règles entrant dans les détails les plus précis pour les différentes sortes de gibier. Il faut d'abord distinguer dans chaque cas si l'exécuteur, selon la règle de sa tribu, n'a aucun droit particulier sur sa victime, le butin appartenant en totalité à la communauté, ou bien si l'exécuteur devient propriétaire, mais avec l'obligation de céder une partie de son bien à la communauté ou à quelques membres déterminés d'icelle.

Des difficultés s'élèvent très facilement quand plusieurs chasseurs ont participé à la mise à mort du gibier. En règle générale, celui qui a eu la plus grande part au succès, a droit alors à la plus grande et à la meilleure part du gibier. On considère souvent que c'est dépister et épier la bête qui mérite la plus haute récompense, son exécution ne venant qu'en seconde ligne ¹.

Au Groenland ², lorsque plusieurs chasseurs ont pris part à la mise à mort d'un ours blanc, celui qui y a droit est le premier qui l'a aperçu. Chez les Tchouktchi, le découvreur ne reçoit que la peau, tandis que tous les membres de la tribu reçoivent leur part de venaison. Dans bien des peuplades, la propriété de la bête est attribuée à celui qui, le premier, l'a blessée. Les Esquimaux du Cuivre reconnaissent même cette attribution, quelle que soit l'efficacité de la blessure : une simple égratignure est suffisante. Il faut toutefois que la bête ne s'échappe pas, car si elle s'échappe et est tuée plus tard par un autre chasseur, c'est à ce dernier qu'elle appartient.

Le seul témoignage éventuel que l'on ait de règles de dis-

1. CUNOW, *Allgemeine Wirtschaftsgeschichte*, t. 1, 1926, p. 59.

2. Herbert KÖNIG, *Das Recht der Polarvölker*, ANTHROPOS, 1929, t. 24, p. 634.

tribution au Paléolithique supérieur, sont des signes que l'on interprète comme des *marques de propriété*; elles consistent en lignes gravées assez uniformes et parallèles, sur des pointes de sagaies, provenant principalement du Magdalénien. Ces marques avaient de l'importance quand plusieurs chasseurs avaient pris part à la capture et qu'il s'agissait de déterminer lequel des traits avait été mortel. Celui qui passait pour mortel était vraisemblablement, comme chez les primitifs actuels, celui qui était le plus près des organes vitaux. On trouve des signes de propriété sur des flèches, dans le but d'assurer le butin au chasseur, encore

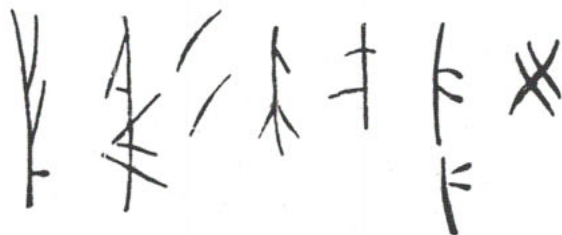


FIG. 112. — Marques de propriété sur les armes du Paléolithique supérieur, d'après PFEIFFER.

beaucoup plus tard, à savoir au Néolithique norvégien ¹. Quand il n'y a pas de prescriptions spéciales, comme lorsque le dépistage du gibier est estimé davantage que son exécution, ou lorsque le premier coup est déterminant pour la propriété, la règle habituelle paraît être d'attribuer la bête à celui qui l'a blessée le plus sérieusement. Il y a du reste des principes reconnus quant à l'efficacité des coups, car, chez certaines peuplades, le chasseur qui reçoit la bête est celui dont la flèche l'a atteinte à la tête, dans d'autres peuplades celui qui l'a touchée le plus près du cœur. Si deux chasseurs ont tous deux placé des coups égaux, la bête est partagée longitudinalement en deux, au Groenland occidental ². Seuls quelques gibiers, du fait de leur rareté, de leur grande dimension ou de la difficulté de leur chasse, sont

1. A. W. BROGGER, *Kulturgeschichte des norwegischen Allertums*, Oslo 1926, p. 59.

2. KÖNIG, *l. c.*, p. 636.

l'objet d'un traitement spécial, consistant, par exemple, en ceci que chaque chasseur reçoit une partie déterminée de la pièce, dans l'ordre établi selon la gravité des blessures. Si un oiseau s'est débarrassé de la flèche reçue et s'est sauvé, le chasseur perd son droit, même si, plus tard, on constate une blessure. Les règles peuvent être différentes selon les méthodes de chasse; dans les procédés, où, habituellement, le chasseur ne peut pas s'attendre à trouver la victime, il n'a pas de droit sur celle-ci, qui tombe aux mains de qui la découvre; dans les procédés, par contre, qui permettent de découvrir la victime, elle demeure propriété du chasseur, même si un autre la tue définitivement avant lui. Si un chasseur a mérité la perte de son droit, il peut cependant toujours recouvrer sa flèche ou son harpon. Là où de pareilles règles limitatives du droit de propriété n'existent pas, le droit par appropriation de fait existe.

La plupart des peuplades qui se trouvent au niveau de l'activité chasseresse reconnaissent diverses règles quant à la distribution de la venaison entre les membres du groupe tribal. Ainsi, les pères de famille peuvent apporter aux leurs une part du butin, tandis que la part des jeunes gens non mariés est distribuée par le chef. Chez quelques tribus esquimaudes, le gibier conquis appartient au chasseur et à sa famille, mais avec obligation, en cas de besoin, d'une distribution à tous les membres du groupe. Il existe, chez quelques peuples primitifs d'aujourd'hui, un classement, socialement remarquable, des espèces animales sauvages, une sorte de division en chasse supérieure et chasse inférieure; relèvent de la première, les grandes espèces, auxquelles des règles particulières de droit sont appliquées, par exemple une répartition aux membres de la tribu selon des modalités prévues; ressortissent à la seconde, les petites espèces, qui, pour la plupart, sont le butin du chasseur et de sa famille. L'utilité d'une pareille réglementation est manifeste. Une grande pièce de gibier n'est souvent pas consommable par une seule famille en un temps suffisamment court pour en prévenir la décomposition, tandis que d'autres familles seraient peut-être, pendant ce temps-là, condamnées à la

famine. La règle mentionnée prévoit ce danger. Peut-être les chasseurs du Paléolithique supérieur ont-ils observé des prescriptions de cet ordre.

Les Esquimaux Iglulik¹ fournissent un exemple de distribution réglementaire selon les espèces. L'ours appartient toujours à celui qui le blesse le premier, tandis que le morse est partagé entre les chasseurs. Celui qui l'a, le premier harponné, reçoit l'avant-train; le reste est partagé entre les autres, selon le mérite, mais conformément à l'observation de règles traditionnelles. Cette situation favorisée du chasseur heureux n'est nullement un phénomène général. On peut par contre considérer comme assez général que celui qui se distingue par son habileté et son courage reçoive des distinctions honorifiques. Chez divers peuples incultes, les chasseurs heureux portent sur eux des fragments osseux des membres ou du crâne, ils répandent le sang du cœur de la victime sur une blessure, pour se garder de sa vengeance, et sont fiers du nombre de leurs cicatrices².

Il arrive parfois que la distribution ait une valeur symbolique. Chez les Éoué de l'Afrique occidentale³, la tête d'un cervidé, d'un buffle ou d'un sanglier appartient aux hommes de la classe d'âge du chasseur, la mandibule, un cuissot et les reins à l'oncle paternel, la nuque à la tante maternelle. Cette curieuse distribution est motivée par le devoir qu'ont les hommes de la classe d'âge et les parents de rechercher le chasseur auquel il serait arrivé malheur à la chasse, et, au cas où il aurait succombé, d'acquitter les dettes qu'il aurait laissées.

On trouve chez diverses tribus australiennes une obligation de distribution, et le recours à la coercition si le chasseur ne s'y soumet pas. L'application de la contrainte n'est plus nécessaire chez les tribus australiennes d'un certain niveau, étant donné que les règles de distribution sont spontanément respectées. Les témoignages de dons volon-

1. Therkel MATHIASSEN, *Material culture of the Iglulik-Eskimos*, Copenhague 1928, pp. 49 et 62.

2. THURNWALD, article *Auszeichnung*, dans l'EBERTS REALLEXIKON DER VORGESCHICHTE, t. I, p. 288.

3. SPIETH, *Die Ewestämme*, 1906, p. 387 sq.

taires ne manquent même pas, leur but étant d'augmenter le prestige du donateur. Mais ici, ce ne sont que les parents du chasseur qui ont droit à une partie du butin. La communauté des repas est restreinte à la famille et ne s'étend jamais à toute la tribu¹. Les Tasmaniens, par contre, ne connaissaient pas même le devoir de partager la proie avec la femme et les plus proches parents. On trouve une manière de faire identique en principe, c'est-à-dire la propriété commune du territoire et la possession particulière de ce qu'on y obtient — possession tempérée par des règles plus ou moins précises de distribution — chez les Botocudos du plateau brésilien.

Les *armes et moyens accessoires de chasse*, utilisés individuellement, étaient également propriété individuelle. Lorsqu'on ne pouvait emporter immédiatement la bête à domicile, on lui plantait une flèche ou un harpon, pour en marquer la propriété, comme cela se fait encore chez des primitifs d'aujourd'hui. On ne sait pas, par contre, comment était réglé le droit de propriété lorsqu'il s'agissait de prises dans des pièges qui n'avaient pu être montés que par entente commune. Tant que la construction avait été établie par une seule famille, les questions d'appartenance et de distribution devaient être simples. Mais ce n'était pas le cas si toute la tribu s'était mise à la fabrication du piège. Les difficultés devaient alors être les mêmes que lors de battues. On a dû édicter des règles; mais nous les ignorons. Les grands changements de structure économique et sociale que la sédentarité a provoqués au Néolithique, ont conduit à une accentuation de la propriété individuelle quant aux piégeages, qui furent mis en valeur et se légèrent tout comme une exploitation agricole. Mais on doit conjecturer que les grands champs de fosses-pièges des Paléolithiques inférieur et supérieur, étaient le bien commun des tribus qui s'en servaient.

La situation prépondérante de la chasse dans l'économie des civilisations à activité chasserresse inférieure et supé-

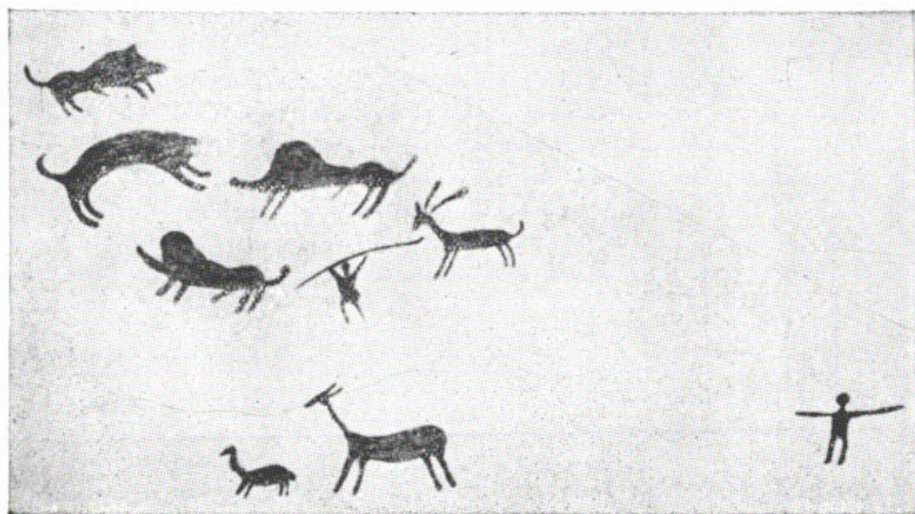
1. CUNOW, *ibidem*, p. 71 sq.



Chasse au cerf, dessin rupestre de Massleberg, paroisse de Skee, Bohuslän.
Musée de Göteborg.



a) Chasse au sanglier. Hultane, commune de Kville. Bohuslän. Musée de Göteborg.



b) Scène de chasse. Leonardsberg, Eneby. D'après Norden.

rieure est un désavantage et un danger quand on les étudie. On sait — et nous en avons directement fait un critère — que la chasse préhistorique est dénuée de toute note sportive. Mais cette constatation nécessite un éclaircissement, parce que cette affirmation légitime pourrait donner lieu à une représentation erronée des individus qui s'y livraient. Si la chasse préhistorique avait déjà revêtu un caractère sportif, cela aurait dû s'exprimer par des actions et des accomplissements qui n'auraient pas été strictement utilitaires. Mais aucun phénomène ne permet de le soupçonner. Le résultat économique était ce qui déterminait sa forme et son essence.

Toutefois, ce serait vraisemblablement méconnaître le chasseur du Pléistocène si l'on voulait, comme c'est en général le cas, se contenter de cette constatation négative. La manière dont il se livrait à la chasse, la passion qu'il y mettait, conféraient déjà un caractère tout particulier à sa quête de nourriture. L'ethnologie culturelle comparée donne des indications parfaitement nettes sur le rapport de l'Homme à la chasse au niveau culturel de l'activité chasse-resse. Tous les témoignages concordent pour montrer que les membres masculins des tribus primitives ne sont pas seulement des chasseurs, mais des chasseurs passionnés. « La chasse, c'est, pour les Pygmées, le seul rêve d'une vie heureuse, et il n'y a pas, dans son propre territoire forestier, de coin et de place qu'il ne connaisse en détail. ¹ » La témérité, le courage et la décision sont les qualités que l'on constate chez tous les peuples chasseurs. Les récits des voyageurs montrent qu'ils ont à un tel degré la chasse dans le sang, qu'ils paraissent transportés quand sonne le signal du départ, secouant l'apathie qu'on observe si souvent chez eux. C'est ainsi que l'on doit se représenter le chasseur du Pléistocène, en tout cas celui du Paléolithique supérieur, pour lequel la chasse n'était pas encore un sport, mais qui ne la pratiquait pas moins passionnément, l'ennoblissant par cela même qu'il en faisait l'élément dominant de sa vie matérielle et spirituelle.

1. POWELL-COTTON dans *Der Mensch aller Zeiten*, t. 3, Regensburg 1924, p. 408.

DEUXIÈME PARTIE

NÉOLITHIQUE ET ÂGE DES MÉTAUX

CHAPITRE VI

GÉNÉRALITÉS

Nous ne pouvons pas nous mettre à étudier la chasse au cours des civilisations de la Pierre polie, du Bronze et du Fer — fondement de son développement aux temps historiques — si nous ne nous faisons auparavant une idée de la tâche que nous avons devant nous. Les considérations méthodologiques ne sont nulle part plus en place qu'ici, car nous abordons maintenant sur une terre nouvelle.

Un matériel abondant, livré par les fouilles, nous a permis la reconstitution de la chasse, de ses armes et de sa technique, aux époques lithique ancienne (Paléolithique inférieur et moyen) et lithique moyenne (Paléolithique supérieur et Mésolithique). Le travail scientifique de détail, qui s'est poursuivi à ce sujet pendant des décades, nous a révélé un monde dominé par la chasse, matériellement et spirituellement. Il est compréhensible qu'on se soit livré à une étude consciencieuse de la chasse d'une époque dont elle était l'élément caractéristique et qu'on ait recherché sa signification pour l'économie, pour la religion, pour l'art et pour tous les autres domaines de l'existence. Elle exerçait une influence beaucoup trop importante pour qu'on eût pu la négliger sous tous ces aspects. Ce sont précisément ses débris matériels qui ont permis de se faire une idée de la vie spirituelle des Hominidés de ces époques.

Mais maintenant l'histoire est à un grand tournant. Nous sommes au seuil d'une période de tels bouleversements qu'il n'est pas possible de la caractériser par une formule aussi simple que la période précédente. Elle comporte des états successifs de tension et de détente et se distingue de la période précédente par un développement beaucoup plus rapide de la technique. Ce caractère est si net qu'on sent

comme une coupure avec le passé. Nous étions jusqu'ici dans un monde qui, malgré tous ses aspects divers, était celui du chasseur. Quand nous en aurons fini avec le Néolithique et l'âge des Métaux, nous nous trouverons devant un autre paysage, avec de grandes agglomérations villageoises, des routes commerciales, des marchés et une organisation sociale tout à fait différente.

Cette nouvelle orientation de l'existence explique le peu d'attention qu'on a accordé jusqu'ici à la chasse du Néolithique et de l'âge des Métaux. On portait intérêt à ce qui était nouveau, aux formes économiques qui avaient pris la place première occupée jusqu'ici par la chasse. L'élevage et la culture du sol n'offraient presque aucun contact avec l'activité chasseresse. La technique de la culture du sol se basait sur plus d'éléments matériels que celle de la chasse et permettait de plus amples considérations dans le domaine spirituel. La représentation réaliste d'animaux a disparu; on en trouve encore des traces, dont les formes, déjà rigides, sont cependant encore naturelles et trahissent la tradition de l'art de l'époque glaciaire; mais en même temps débute la pensée symbolique, qui permet de saisir le tournant culturel en face duquel nous nous trouvons. L'art est dominé par des formes ornementales sans aucun rapport avec l'art naturaliste précédent. L'art, en tant que source pour l'histoire de la chasse, n'existe plus; il n'est en tout cas pas en connexion directe avec cette dernière. Seule la tendance artistique générale fournit quelques indications en nous dévoilant ce qu'étaient les créateurs de ce nouvel art. Ce que nous savons de leur tournure d'esprit, de leur origine et de leur appartenance sociale nous permet certaines conclusions, qui ne sont pas sans valeur, sur la technique cynégétique. Les conceptions religieuses et juridiques sont affectées de changements analogues. Les règles du Droit ne sont naturellement pas les mêmes pour le cultivateur sédentaire que pour le chasseur errant. Tous ces bouleversements, liés à un ordre social nouveau, firent passer la chasse à l'arrière-plan dans l'étude culturelle générale, et cela explique la lacune qui se révéla dans nos connaissances lorsqu'on

voulut étudier le développement de cette activité, de façon ininterrompue, des origines jusqu'aux temps historiques.

Nous avons ainsi indiqué la principale difficulté de notre enquête. Elle se traduit par une absence complète d'études spéciales sur la chasse après le Mésolithique. Personne n'a encore tenté de combler cette lacune. Au lieu de s'y efforcer, on se paie de mots et on commet par là une grosse erreur, car c'est précisément ici que plongent les racines des temps historiques. Röhrig¹ lui-même, auteur qui n'a pas l'intention d'apporter du nouveau mais fait un exposé très consciencieux, se trouve complètement dénué de moyens relativement au Néolithique. Aussi faut-il être reconnaissant à Fr. Geschwendt d'avoir attiré l'attention sur ce hiatus et d'avoir tenté de combler l'époque du Néolithique récent par le résultat de fouilles faites en Silésie. Même s'il n'a pas encore réussi à faire nettement ressortir ce qui, pour ces civilisations de la Silésie, est spécifiquement néolithique, son essai de mise en ordre du matériel trouvé au cours des fouilles est intéressant².

Il n'existe malheureusement pas d'autre étude de cet ordre. Il n'est par ailleurs pas possible de les mettre sur pied parce que les prémisses manquent. Les préhistoriens méritent de ce fait un reproche. Relativement au Néolithique, ils concentrent leur intérêt sur des objets tels que les débris de poterie, dont on ne peut attendre que peu de chose quant à la connaissance de la chasse et même quant à l'alimentation humaine. Nous avons vu comme la méthode de l'analyse quantitative et qualitative, selon Soergel, est suggestive pour l'histoire de la chasse aux âges lithiques ancien et moyen. Des analyses analogues manquent presque complètement pour le Néolithique et l'âge des Métaux. Mais là où elles ont été effectuées, elles se sont avérées indispensables. Nous ne pouvons pas nous défendre de l'impression

1. Fritz RÖHRIG, *Das Weidwerk*, dans RÖHRIG-HILF, *Wald und Weidwerk in Geschichte und Gegenwart*, Potsdam 1933.

2. Fr. GESCHWENDT, *Jagd und Fischfang der Urzeit, dargestellt an ober- und niederschlesischen Funden*, dans *Aus Oberschlesiens Urzeit*, t. 6, Oppeln, 1930.

que les archéologues ont tendance à négliger ce côté de leurs fouilles, nous privant ainsi d'un élément de grande valeur pour la reconstitution de la chasse au Néolithique.

On ne pourra, d'autre part, vraisemblablement pas obtenir une connaissance approfondie de la chasse au Néolithique si l'on n'a pas étudié systématiquement la pointe de flèche, l'arc et le brassard (la plaque de protection) de cette époque; ces trois éléments ont été, jusqu'ici, peu pris en considération parce que, si on les jugeait intéressants du point de vue culturel, ils n'enrichissaient guère nos connaissances typologiques. Cependant, une étude de ce genre révélerait probablement des connexions culturelles qui n'ont pu être jusqu'ici que soupçonnées et permettrait d'importantes déductions quant à la place qu'occupe la chasse dans les différentes civilisations de l'époque. En tout cas, les éléments matériels qui se groupent autour de l'arc doivent être considérés comme les plus importants, tout insuffisamment étudiés qu'ils soient, pour l'appréciation de la chasse au Néolithique et à l'âge des métaux.

Nous devons tenter de combler le hiatus et nous nous livrerons, dans ce but, à l'analyse du matériel dont on dispose afin d'établir une base pour les enquêtes ultérieures et d'énumérer les questions qui doivent être résolues. Mais nous insistons sur le fait que ce tableau de la chasse au Néolithique et à l'âge des métaux ne représente qu'un essai, puisque les sources sont si peu nombreuses. Notre essai ne sera cependant pas manqué si nous réussissons à établir le fondement du développement de l'art cynégétique à cette période et à en montrer les facteurs déterminants. Il ne sera naturellement pas possible de formuler un jugement définitif, mais même si certaines hypothèses ne devaient pas être maintenues, le tout conserverait le caractère d'une présentation d'ensemble de ce qui se rapporte à la chasse au Néolithique et à l'âge des métaux. Notre but sera d'ailleurs pleinement atteint si nous obtenons qu'on s'occupe dorénavant de façon plus intense de ce canton trop négligé de la chasse préhistorique.

En ce qui concerne le rapport réciproque des civilisa-

tions et la terminologie, nous avons, ici encore, suivi Menghin. Le matériel utilisé provient d'un grand nombre d'études, mais dont aucune ne s'était assigné la chasse au Néolithique comme tâche spéciale. On pourra escompter des recherches complémentaires fructueuses si l'on réussit à développer l'intérêt des observateurs pour l'établissement de connexions, encore aujourd'hui trop peu nettement perçues.

La bibliographie relative à la chasse chez les peuples méridionaux, depuis le moment où ils appartenrent aux civilisations citadines jusqu'à l'époque classique, mérite une mention spéciale¹. Le profit que nous pouvons en tirer découle de l'existence des échanges culturels qui, depuis le Néolithique, ont existé entre l'Orient et l'Europe centrale. Nous avons attiré l'attention sur les dangers d'une étude historique comparée de la chasse si les populations mises en parallèle présentent de notables différences matérielles, spirituelles, sociales ou raciales. Il nous faut ici réitérer nos scrupules et nous ne devons donc pas nous étonner que l'histoire de la chasse dans les civilisations sud-européennes et orientales ne nous offre que peu de repères valables pour juger de celle de l'Europe centrale.

Nous n'avons naturellement pas à exposer ici le développement de la chasse chez les peuples civilisés de l'Orient et de l'histoire ancienne, car le danger des études spéciales qui s'y rapportent est toujours le même : ils considèrent le problème envisagé de façon tout à fait spéciale, s'en tien-

1. Orient : Article *Jagd* dans *Eberts Reallexikon der Vorgeschichte*, t. 6, Berlin 1925, p. 142-147.

Egypte : Gardner WILKINSON, *The manners and customs of the ancient Egyptians* publié par S. BIRCH, Londres 1878, t. 2, p. 78-114.

Assyrie : Bruno MEISSNER, *Assyrische Jagden*, Leipzig 1911.

Époque antique : Fr. LAUCHERT, *Das Weidwerk der Römer*, Progr. Rotweil 1848;

Max MILLER, *Das Jagdwesen der Griechen und Römer...* Munich 1883;

Otto MANNS, *Ueber die Jagd bei den Griechen*, Progr. des Königl. Wilhelm-gymnasiums in Cassel, 1888-1890 consciencieux ;

R. JOHANNES, *De studio venandi apud Graecos et Romanos*, thèse de doctorat, Göttingue 1907 (forte bibliographie);

Johannes OVERBECK, *Antike Jagd*, Munich 1927.

ment à une seule civilisation sans exprimer de vue « à vol d'oiseau ». On ne disposera d'un apport réel à l'histoire de la civilisation que lorsqu'on aura tenté de situer la chasse de ces peuples orientaux et méridionaux dans le cadre d'une histoire générale de la chasse. Ce n'est qu'en établissant des comparaisons de cet ordre qu'on découvrira des connexions ignorées.

Le matériel relatif aux périodes que nous allons examiner est trop réduit pour que nous puissions en diviser l'étude d'après les principes observés jusqu'ici. Cela nuirait même plus que cela ne profiterait à notre exposé, car les manifestations extérieures diverses de la chasse, au Néolithique et à l'âge des métaux, sont localement conditionnées par la différence des formes économiques. Cela nécessite de traiter simultanément toutes les questions relatives à la chasse, pour chacune des civilisations prises en considération. Seule la préhistoire du chien a été analysée à part, car elle réclame d'être débattue indépendamment des problèmes de la technique de la chasse. C'est de cette façon que nous pourrons le mieux parler de l'importance du chien non seulement pour la chasse, mais pour la marche générale du développement culturel.

CHAPITRE VII

LE NÉOLITHIQUE

Les grands changements de structure qui se sont réalisés depuis le début du Néolithique jusqu'à la fin de la période du Fer, ne permettent pas, nous l'avons dit, de réduire l'histoire de la chasse pendant cette période à une formule aussi simple que lorsque nous la rapportons aux civilisations du Paléolithique et du Mésolithique. Une pareille tentative échouerait du fait que sa signification et sa technique sont très différentes selon les civilisations. Là où nous avons affaire à des civilisations épimésolithiques, la chasse n'est plus l'unique, mais cependant la principale pourvoyeuse de nourriture; nous nous trouvons là encore devant des civilisations chasseresses. Le tableau est tout différent dans les civilisations où dominent les nouvelles formes économiques et où il s'est établi un nouvel ordre social dont l'influence se fait sentir dans tous les domaines de l'existence. Ce sont ces dernières civilisations qui nous fourniront les éléments permettant de juger des changements qui se sont opérés dans l'activité cynégétique depuis le début du Néolithique. Il faut toujours se dire que nous n'obtiendrons pas de lumières sur la technique de la chasse néolithique si nous n'avons pas une certaine connaissance de l'organisation sociale de l'époque. C'est là, en effet, que plongent les racines dont dépendent le développement de la technique et du statut juridique de la chasse. La chasse de cette époque est caractérisée par la coexistence de l'ancienne méthode, qui a persisté là où ni l'ordre social, ni l'économie n'ont changé, et d'une nouvelle méthode conditionnée par un ordre social comportant la dépendance d'une partie de la population par rapport à l'autre, ou, du moins, de fortes différences de bien-être entre les uns et les autres. Il en

découlait que la chasse était devenue, en tout ou en partie, le privilège d'une minorité. C'est ce qui exprime le plus nettement la rupture avec le passé. La chasse est maintenant l'expression d'une autre manière de vivre; elle change encore plus de sens que de forme. Tel est le départ de la ligne évolutive qui caractérisera la chasse dans son développement futur : conditionnement technique diminué, conditionnement social accru.

Avant d'aborder les civilisations du plein Néolithique, considérons encore une fois les grands changements qui se sont accomplis en Europe depuis les civilisations de l'âge lithique moyen tardif (c'est-à-dire depuis celles du Mésolithique). On ne comprendrait pas que la dernière grande retraite des glaciers et le changement climatique qui s'en est suivi n'aient pas influé de façon considérable sur les hommes qui s'étaient habitués à la nouvelle ambiance. Les animaux du milieu arctique suivirent les glaces dans leur recul ou s'éteignirent, ce qui rendait d'anciennes méthodes de chasse inapplicables. Le pays, qui avait été parsemé de bouleaux nains et de conifères rabougris, se couvrit de forêts denses. Les espèces animales, qui avaient peu d'importance pour les civilisations de l'âge lithique moyen en Europe, passèrent à l'avant-plan.

Si le contraste entre l'âge lithique moyen et le Néolithique apparaît formidable, il serait cependant erroné de vouloir tracer entre eux une démarcation qui ne permettrait pas de reconnaître les bases à partir desquelles les civilisations néolithiques se développèrent. On peut avouer franchement que l'origine de Néolithique est une question aussi discutée que non résolue; il nous est impossible ici d'entrer dans le détail de ce débat. Nous pouvons cependant retenir comme probable l'influence, sur la naissance complexe du Néolithique, de deux groupes principaux d'éléments, à savoir : les forces du milieu, portant l'empreinte des civilisations de l'âge lithique moyen d'abord, puis les centres culturels de l'Asie intérieure, qui apportèrent ce qui était proprement nouveau pour l'Europe centrale, le caractère spécifiquement néolithique. Ce que ce temps-là nous a

laissé est très différent de ce que nous avions auparavant. L'absence de formes de transition est si complète qu'une maturation lente, sur place, concomitante de l'éclosion du Néolithique, paraît exclue. L'apparition brusque de la civilisation néolithique, présentant un niveau élevé, ne peut s'expliquer que par l'irruption de forces neuves. Menghin a tenté de jeter quelque lumière sur les conditions préliminaires, en dehors de l'Europe, de nos civilisations néolithiques européennes, dans la mesure où le matériel permettait d'en tracer les grandes lignes [p. 273-326]. Il croit pouvoir déterminer trois cycles culturels qu'on pourrait nommer, d'après les animaux de prédilection qu'ils élevaient : le cycle des éleveurs de porcs, celui des éleveurs de bétail à cornes et celui des éleveurs de chevaux.

Nous ne pouvons pas mentionner les deux premiers sans nous y arrêter un instant, parce qu'ils ont eu une influence indéniable sur certaines civilisations du plein Néolithique de l'Europe centrale qui nous intéresseront particulièrement. Menghin [p. 319] place le foyer d'origine du *cycle culturel des éleveurs de porcs* (ou civilisation porcine) en Asie centrale ou sud-orientale; c'était pour lui, des trois cycles mentionnés, le plus méridional. On n'a pas de données tout à fait sûres à ce sujet; la Chine pourrait être ce foyer d'origine; l'Inde s'y rattacha apparemment très tôt; c'est probablement la même civilisation qui créa la hache à section ellipsoïdale (« Walzenbeil »), qui est devenue un des éléments les plus caractéristiques du faciès européen de ce cycle culturel. Nous rappelons qu'il s'agit là d'une hache à section presque circulaire, à tranchant bien poli et à culot arrondi ou plus ou moins conique. Nous ne savons pas encore si la hache à section ellipsoïdale est un élément originel de la civilisation porcine intra-asiatique; elle pourrait bien dériver de la hache à main ou coup-de-poing, à en juger d'après sa forme. Cette hypothèse a des chances d'être la bonne, car les civilisations à coups-de-poing de l'âge lithique moyen et celle des éleveurs de porcs du Néolithique précoce dénotent des connexions sous plus d'un rapport.

Elles se manifestent avant tout dans la culture du sol, l'emploi de la hache et de la massue. La hache à section ellipsoïdale pourrait avoir pris naissance dans un territoire où l'on se décida de remplacer les coups-de-poing taillés par des cailloux roulés plus ou moins arrondis. On trouve la hache à section ellipsoïdale dans la civilisation amas-coquillienne, où elle devient importante à la fin de cette époque. Elle aura atteint, au début du Néolithique, les civilisations nordiques, pour y devenir si fréquente au Néolithique floride qu'on fut tenté de nommer toute l'époque d'après elle. C'eût été cependant faire violence aux faits, car c'est précisément dans le Nord que les civilisations tardives de l'âge lithique moyen se sont maintenues le plus longtemps, bien qu'à l'état d'épaves. Elles ont toutefois été encore assez fortes pour s'opposer aux influences venues, avec la hache à section ellipsoïdale, du cycle culturel des éleveurs de porcs.

La vague des haches à section ellipsoïdale paraît marquer une prédilection, dans le domaine économique, pour la culture du sol, mais cette dernière n'était qu'une « cultivation »¹ à la houe, étant donné le manque de bêtes de trait. L'animal préféré de cette civilisation doit avoir été le porc, dont les ossements sont particulièrement nombreux parmi les débris de cuisine. Ces restes de porc sont déjà si fréquents dans la civilisation amas-coquillienne, qu'on se demande si ces débris proviennent uniquement du sanglier sauvage, qui s'était sans doute multiplié dans les grandes forêts de chênes de l'époque septentrionale à *Littorina*, ou bien aussi d'une race semi-domestiquée qui ne se reproduisait pas encore en captivité, mais dont les carcasses étaient capturés et élevés. La question ne peut encore être résolue. Les ossements sont bien ceux du sanglier, mais une ébauche d'élevage, telle que celle qui vient d'être mentionnée, ne devait pas avoir entraîné de telles modifications

1. En ethnologie culturelle, on dit fréquemment « cultivation » pour culture du sol lorsque cette dernière expression ne peut être répétée; en tout cas il ne faut jamais dire « culture » tout court pour culture du sol, puisque « culture » est aussi synonyme de « forme de civilisation ». — *Note du traducteur.*

qu'on pût y reconnaître une espèce domestique. La question n'est pas sans signification pour la chasse, car nous sommes actuellement tentés d'attribuer ces débris osseux à des pièces de gibier et d'admettre des méthodes de chasse au sanglier, analogues à celles de la chasse au cerf et au chevreuil. La capture de marcassins devrait cependant faire admettre de préférence l'emploi de filets, hypothèse soutenue par l'importance qu'avait acquise cet appareil, dans la civilisation amas-coquillienne, pour la pêche. Nous aurions là un de ces cas, encore insuffisamment étudiés, d'une technique faisant pont entre la chasse et la pêche, comme c'est également le cas pour diverses armes telles que la sagaie, la flèche, le harpon.

Il se pourrait que les possesseurs de la hache à section ellipsoïdale n'aient pas connu l'arc; en tout cas, on ne l'a pas encore trouvé parmi les restes de leur civilisation. L'investigation à son sujet est rendue difficile par le fait que la hache à section ellipsoïdale n'apparaît dans aucune civilisation pure, à laquelle elle appartienne spécifiquement, tandis que l'arc avait déjà été largement répandu par le capsien et, de ce fait, se montre en des lieux principalement caractérisés par la civilisation de la hache à section ellipsoïdale. Mais Menghin [p. 281] a fait remarquer que l'arc de la civilisation des palafittes — dont nous aurons à reparler — paraît ne pas avoir conservé la forme qu'il avait au Capsien. Étant donné qu'une vague importante de la civilisation à hache de section ellipsoïdale a débouché dans la civilisation des palafittes, c'est de cette façon que la première pourrait l'avoir acquis. Menghin pense que ce processus a joué de façon plus certaine pour les brassards ou plaques protectrices de pierre, vraisemblablement de bois à l'origine et qui, sous cette dernière forme, ne nous sont pas conservés. Ils n'avaient cependant un sens que si l'arc existait en même temps. On ne peut encore dire aujourd'hui quelle influence les porteurs de la civilisation à hache de section ellipsoïdale eurent sur la chasse. Il est certain que l'activité cynégétique avait, dans leur esprit, diminué d'importance. Ils étaient des cultivateurs sédentaires à élevage

primitif; ils connaissaient le chien et l'animal domestique le plus utile était le porc. On soupçonne qu'ils connaissaient un arc primitif par rapport à des civilisations plus récentes, tandis que la lance et le poignard étaient à l'arrière-plan. Ce qui est d'un très grand intérêt, c'est que nous voyons apparaître l'esclavage au cycle culturel de la cultivation récente. Le dur travail des champs paraît avoir provoqué la recherche d'une main-d'œuvre à qui il pût être confié. Nous ne savons pas où, parmi les civilisations du Néolithique, cet ordre social s'est manifesté pour la première fois. Mais là où il s'est produit, la chasse changeait de caractère. Une petite minorité de la population, libérée des travaux des champs, s'adonna à la chasse, plus par passe-temps que pour d'autres motifs. Le plaisir de la chasse était plus important que son butin. Nous devons revenir sur la nouvelle orientation imprimée à ses aspects éthique, social et éducateur; il ne s'agissait ici que de marquer les lignes fondamentales à partir desquelles s'est développée la vénerie moderne.

Le cycle culturel des éleveurs de bétail à cornes (ou civilisation ovo-bovine) doit s'être développé au Nord-Ouest de l'aire originelle de celui des éleveurs de porcs. Le Turkestan occidental et l'Iran auront été son premier centre; la preuve initiale en est que les premiers moutons domestiques dérivent de formes sauvages qu'on ne trouve que là. Ce cycle culturel a quelque chose de l'ancien cycle à lames, mais contient aussi des éléments du cycle à coups-de-poing, tels que la massue. L'importance de ce cycle culturel réside en ceci que c'est chez lui que nous avons à chercher les débuts de l'élevage du bétail à cornes. Il paraît en tout cas certain que l'origine de l'élevage du porc et celle de l'élevage du bétail à cornes doivent s'être trouvées en des foyers tout à fait différents et que ces deux élevages étaient indépendants l'un de l'autre au Néolithique. Les animaux domestiques manquent au niveau le plus ancien du complexe qui devait donner lieu à la civilisation du bétail à cornes. La chasse et la culture du sol formaient la base de l'alimentation, ce qui ne saurait étonner, puisqu'il s'agissait de l'amalgame

du cycle culturel à lames, qui marquait un penchant pour la chasse, et du cycle culturel à coups-de-poing, qui inclinait à la culture du sol. Le premier animal domestique de la civilisation bovine est un bœuf à grandes cornes, que suit peu après le mouton, dont on distingue bientôt deux races. La chèvre paraît aussi avoir été domestiquée dans ce pays montagneux. Nous n'y trouvons par contre pas le porc. La rareté du sanglier parmi les nombreux ossements a fait soupçonner, soit que l'ambiance ne lui convenait pas, soit que ces éleveurs auraient estimé sa chasse trop difficile. Mais rien n'appuie cette seconde hypothèse. Les fouilles en Asie centrale n'ont pas encore fourni un matériel suffisant pour permettre un jugement définitif. L'absence des pointes de lances et de flèches est frappant; mais la sagaie, le poignard et la massue doivent avoir appartenu aux armes de ce cycle culturel.

Un troisième cycle culturel, *celui des éleveurs de chevaux* (ou civilisation chevaline) se développa encore plus au Nord que celui des éleveurs de bêtes à cornes; on ne le trouve nulle part à l'état pur, mais on dispose d'éléments suffisants pour le reconstituer. Il ne pouvait prendre naissance que là où existent des chevaux et des camélidés. Menghin [p. 322] place ce foyer d'origine autour de l'Altai, dans la steppe des Kirghiz et dans celle de Barabas, peut-être encore dans le Sud-Est de la dépression sarmate¹. Ce cycle culturel ou cette civilisation paraît être en connexion directe avec la civilisation à industrie osseuse de l'âge lithique moyen, dont les représentants avaient manifesté de brillantes capacités cynégétiques. Il semble bien que les éléments de cette industrie osseuse, que nous rencontrons encore dans les civilisations orientales du Néolithique floride aient transité par l'intermédiaire de la civilisation chevaline. Le harpon simple, la pointe de lance et de flèche arrondie et obtuse, la sagaie bifide sont parmi leurs armes spécifiques. Nous reviendrons sur cette civilisation de l'Altai

1. Sigmund FEIST fournit quelques données linguistiques quant à la formation de la civilisation chevaline dans *Indogermanen und Germanen*, 3^e éd., Halle 1924, p. 98 sq.

à propos de la fauconnerie, parce que nous pensons que c'est là qu'il faut chercher l'origine de la chasse au vol. L'arme principale des éleveurs de chevaux chasseurs devait être l'arc, mais ils auront aussi connu le lasso. Les ressortissants à la civilisation chevaline vivaient en nomades et ne connaissaient pas la culture du sol.

Il était nécessaire de mentionner les civilisations porcine, ovo-bovine et chevaline pour faire comprendre les relations entre l'âge lithique moyen et le plein Néolithique. Ces civilisations se sont développées loin de l'Europe centrale, mais si l'on ne considérait que ce que nous offre cette dernière région, où tout est complexe et enchevêtré, nous ne saisissons pas les fondements sur lesquels reposent les civilisations européennes. On peut admettre comme certain qu'au déclin de l'âge lithique moyen, un certain nombre de civilisations, à éléments caractéristiques, se sont développées en Asie centrale, civilisations dont on ne peut nier les connexions avec les cycles culturels à coups-de-poing, à lames et à industrie osseuse. Mais elles présentent un aspect neuf parce qu'elles ont toutes quelque chose d'un niveau culturel supérieur, tout en gardant le contact avec le niveau précédent. Elles offrent comme un nouveau visage, mais dont les traits ne sont pas encore tout à fait définis. Ce n'est qu'au Néolithique floride que se produit la fusion intime des éléments anciens et nouveaux, fusion qui explique leurs aspects multiples. Si la naissance du Néolithique a longtemps paru énigmatique, c'est parce que le plein Néolithique de l'Europe centrale ne nous révèle pas les commencements de cette orientation nouvelle, mais seulement une étape plus avancée de ce développement. Cette étape se détache d'autant plus vivement de ce qui l'a précédée sur place que nous n'en voyons pas les débuts comme en Asie centrale, et les expressions européennes du Néolithique ont un caractère spirituel si particulier qu'il est difficile d'en saisir les connexions. A la vérité, nous verrons que, malgré le tournant animologique qui s'exprime par le passage de la vie plus ou moins nomade à celle du cultivateur sédentaire, les civili-

sations néolithiques et même celles qui les ont suivies n'ont pas encore possédé cette solidité intime et cette force économique qui leur auraient permis de résister aux influences extérieures. Ces influences ont été plus d'une fois assez puissantes pour donner lieu à des changements d'habitat. De pareils transferts de populations devaient naturellement se faire sentir dans toutes les régions du cycle culturel. On perdait d'anciens éléments culturels au cours de l'émigration, tandis qu'on en acquérait de nouveaux; des peuples à civilisations inégales se rencontraient et s'influençaient. Il se produisait ainsi des reculs ou des développements culturels qui rendent souvent difficile l'examen des civilisations.

C'est dans le monde spirituel que se firent sentir le plus vivement les changements qui marquent le passage de l'âge lithique moyen au Néolithique. L'homme de l'âge lithique moyen vivait dans un monde magique; l'animal était l'objet de sa pensée; il vivait de l'animal, de sa perpétuation; se rendre maître de lui assurait le bien-être et la richesse. Il taillait sa représentation dans l'ivoire, il le tuait magiquement dans ses figurations. Quand il l'avait tué en image, il possédait aussi sur lui un pouvoir en réalité. Aussi son mode de pensée était-il modelé par l'ambiance. En art, cet homme magique représentait le monde comme il le voyait. Il cherchait à s'en faire une image au plus près de la vérité. Mais il en fut tout autrement de l'homme néolithique. A la place de la réalité naturelle [telle que la voyait magiquement son prédécesseur], il met le symbole. Il voit plus profondément; il se demande quel est le sens de la vie, il interprète, il crée des notions. Il forge l'art symbolique, qui remplace l'art naturaliste de l'âge lithique moyen. Scheltema ¹ a qualifié de pré-médiévale l'expression nordique de sa forme et lui a ainsi attribué une période de temps qui débute au Néolithique pour durer encore une bonne partie du premier millénaire de notre ère, jusqu'aux grandes invasions et au

1. F. Adama van SCHELTEMA, *Die altnordische Kunst*, 2^e éd., Berlin 1924, p. 2.

temps des Vikings. La pensée du moyen âge prit alors la place de la pensée symbolique.

L'étude des civilisations du plein Néolithique nous ramène à notre sujet. Si la considération des connexions nous a fait pénétrer jusqu'en Asie centrale, nous nous limiterons, comme analyse de civilisations, à celles de l'Europe centrale. Celles-ci ne permettent plus la délimitation nette qui était possible jusqu'ici. Cependant, on distingue certains grands complexes culturels qui peuvent être traités séparément.

La *civilisation des palafittes* s'étendait sur la Suisse et l'Allemagne du Sud. On y distingue un faciès de la Suisse occidentale, qui s'étend sur la plus grande partie de la Suisse et sur les régions voisines de la France, puis le faciès de Michelsberg (civilisation de Michelsberg), qui, à partir du lac de Constance, a recouvert le Nord de la Suisse et le Sud de l'Allemagne, et surtout l'avant-terrain des Alpes, tandis que des tentacules s'étendaient jusqu'en Allemagne centrale et en Bohême. Le faciès de Schussenried (dans le Sud du Wurtemberg) lui est apparenté.

Nous devons vouer toute notre attention à la civilisation des palafittes, parce que nous y observons mieux ce qui a trait à la chasse et au gibier que dans toutes les autres civilisations du plein Néolithique de l'Europe centrale. L'eau des lacs suisses nous a conservé un matériel abondant, qui, ailleurs, s'est perdu. Le tableau qui, de ce fait, s'offre à nous, est étonnamment complet et permet des conclusions utiles quant à la chasse dans une civilisation dont le centre de gravité repose déjà sur la culture du sol et l'élevage.

La bibliographie se rapportant au monde animal des palafittes est abondante, mais n'est, en partie, que de valeur relative. C'est surtout le cas pour les travaux anciens qui ont le défaut de ne pas suffisamment ordonner chronologiquement les diverses découvertes. Les investigations plus récentes se distinguent, en revanche, par une grande conscience sous ce rapport et par une prise en considération des connexions culturelles. Le premier gros mémoire de Rüttimeyer

parut en 1860¹, suivi d'un second l'année suivante¹. Pendant longtemps, ces deux mémoires passèrent pour les études fondamentales sur la faune des palafittes. L'étude des ossements de Studer, en 1882, apporta de nouveaux éléments; elle concernait principalement le lac de Bienne². Elle complétait, pour la Suisse occidentale, les investigations de Rüttimeyer qui avaient principalement porté sur les régions centrales et orientales de ce pays. Il faut ensuite mentionner les travaux de l'éminent connaisseur des animaux domestiques, Conrad Keller³, et du zoologiste Hescheler⁴. Les données les plus exactes ont été fournies par Reverdin qui a déterminé les ossements de la station de Saint-Aubin⁵ et

1. L. RÜTIMEYER, *Untersuchung der Thierreste aus den Pfahlbauten der Schweiz* dans MITTEILUNGEN DER ANTIQUARISCHEN GESELLSCHAFT IN ZÜRICH, t. 13, fasc. 2, 1860.

Le même, *Die Fauna der Pfahlbauten in der Schweiz*, Bâle 1861.

2. Theophil STUDER, *Die Tierwelt in den Pfahlbauten des Bieler Sees*, dans MITTEILUNGEN DER NATURFORSCHENDEN GESELLSCHAFT, Berne 1882 2^e fasc., p. 17-115.

Le même : *Nachtrag über die Tierwelt...*, *ibidem* 1884.

Son élève Gottfried GLUR explora la station de Font : *Beiträge zur Fauna der Schweizerischen Pfahlbauten*, Berne 1894.

3. *Die Abstammung der ältesten Haustiere*, Zurich 1902.

Le même : *Geschichte der Schweizerischen Haustierwelt*, Frauenfeld 1919.

4. Karl HESCHELER, *Die Fauna der Pfahlbauten im Wauwilser See*, dans VIERTELJAHRSSCHRIFT DER NATURFORSCHENDEN GESELLSCHAFT ZÜRICH, 65, 1920, réimprimé dans les MITTEILUNGEN DER NATURFORSCHENDEN GESELLSCHAFT LUZERN, IV, 1924, p. 284 sq.

Le même, *Die Tierwelt der schweizerischen Pfahlbauten*, dans MITTEILUNGEN DER ANTIQUARISCHEN GESELLSCHAFT IN ZÜRICH, t. 29, 1924, p. 88 sq.

Le même, *Aus der Vorgeschichte der Säugetiere der Schweiz*, dans JAHRBUCH DER ST-GALLER NATURWISSENSCHAFTLICHEN GESELLSCHAFT, 1930, t. 65.

Le même, *Die Fauna der neolithischen Pfahlbauten der Schweiz und des deutschen Bodenseegebietes...*, dans VIERTELJAHRSSCHRIFT DER NATURFORSCHENDEN GESELLSCHAFT ZÜRICH, 78^e ann., 1933, p. 198-231.

Il faut encore citer les travaux de son élève Emil KUHN, *Beiträge zur Kenntnis der Säugetierfauna der Schweiz seit dem Neolithikum*, dans REVUE SUISSE DE ZOOLOGIE, t. 39, 1932, p. 531-768.

Vue d'ensemble dans la VIERTELJAHRSSCHRIFT DER NATURFORSCHENDEN GESELLSCHAFT ZÜRICH, 78^e ann., 1933, p. 15-26.

5. L. REVERDIN, *La faune néolithique de la station de Saint-Aubin (Port-Conty, lac de Neuchâtel)*, dans ARCHIVES SUISSES D'ANTHROPOLOGIE GÉNÉRALE, IV, Genève 1922, p. 251 sq. Les sept mémoires de Reverdin sur la faune des palafittes néolithiques du lac de Neuchâtel sont réunis dans la VIERTELJAHRSSCHRIFT DER NATURFORSCHENDEN GESELLSCHAFT ZÜRICH, 78^e ann., 1933, p. 210.

par R. Vogel, qui a examiné ceux de la palafitte de Sipplingen¹. C'est sur eux que nous nous appuyons dans notre tentative de reconstitution de la chasse dans la civilisation des palafittes.

Les recherches de Reverdin se rapportent à deux niveaux, dont l'inférieur appartient au Néolithique ancien et le supérieur au Néolithique moyen. La récolte de la couche ancienne fut notablement plus abondante que celle du niveau plus récent; mais, dans les deux cas, l'abondance des ossements était telle qu'elle permettait des conclusions certaines. La couche ancienne contenait les restes d'au moins 198 animaux, à savoir 192 mammifères, 4 oiseaux et 2 poissons. Il s'agissait en tout de 21 espèces, dont 16 sauvages et 5 domestiques. Il était important de constater que 78.1 % des ossements de mammifères avaient appartenu à des animaux domestiques et seulement 21.9 % à des espèces sauvages. Si nous considérons, en outre, que les animaux domestiques — bœuf, chien, porc, chèvre et mouton — étaient mieux montés en chair que les sauvages, nous pouvons en déduire que déjà au Néolithique ancien, la chasse livrait moins de un cinquième de l'alimentation carnée. L'importance du gibier provenait vraisemblablement des peaux, des ossements et des ramures, indispensables au ménage néolithique. Le cerf tient la tête avec 23.8 % des ossements du gibier; il est suivi par le chevreuil et le renard, chacun avec 9.5 %. L'élan et le castor sont représentés chacun par 7.1 %. Le pourcentage est à peu près le même pour l'aurochs, l'ours, le blaireau, la loutre, la martre et le chat sauvage. Les pièces les plus rares se rapportent — fait étonnant — au sanglier, au loup et au lièvre.

La couche du Néolithique moyen livre un tableau différent. Ici, 61.6 % des ossements appartiennent aux animaux domestiques et 38.4 % aux animaux sauvages. Le gibier a

1. R. VOGEL, *Tierreste aus vor- und frühgeschichtlichen Siedlungen Schwabens*, 1^{re} partie : *Die Tierreste aus den Pfahlbauten der Bodensees*, dans *ZOOLOGICA*, fasc. 82, Stuttgart 1933.

HANS REINERTH, *Das Pfahldorf Sipplingen*, dans *SCHRIFTEN DES VEREINS FÜR GESCHICHTE DES BODENSEES UND SEINER UMGEBUNG*, fasc. 59, Friedrichshafen 1932, p. 111-116.

donc notablement augmenté. Il est cependant prudent de ne pas tirer de conclusion définitive de cette seule station, car ce résultat pourrait être dû au hasard. On admettait jusqu'ici que le gibier dominait dans le Néolithique ancien des palafittes, et les animaux domestiques dans le Néolithique moyen et récent. On y voyait la preuve que la population avait passé peu à peu de la chasse à la culture du sol. Mais l'enquête de Reverdin réfute cette manière de voir. Le cerf domine aussi le tableau de la chasse, dans le Néolithique moyen, avec 32.1 %, puis viennent le castor (14.3 %), le blaireau (10.7 %), le sanglier, le renard et l'ours, chacun avec 7.1 %. L'élan, le chevreuil, le putois, le chat sauvage et le lièvre ont des pourcentages encore plus faibles. On ne trouve aucun représentant d'aurochs, de loup et de loutre. Le putois remplace la martre. Ces dernières circonstances sont probablement l'effet du hasard. Il est vrai que le loup et la loutre étaient également rares dans la couche ancienne. L'absence d'aurochs mérite par contre d'attirer l'attention. Il n'est pas exclu que la diminution de ce gibier ait déjà commencé au Néolithique ancien. Saint-Aubin n'a livré aucun cheval, ni sauvage, ni domestique.

Les résultats obtenus par Reverdin ont été complètement confirmés par les fouilles, excellemment conduites, de la palafitte de Sipplingen. La concordance des chiffres est remarquable. On y releva les ossements de 207 individus, dont 46 animaux sauvages et 161 domestiques; ces derniers représentaient 78 % de l'alimentation carnée (calcul brut d'après le nombre d'animaux). On peut donc admettre que déjà le Néolithique ancien s'était à tel point détourné de la chasse, que l'apport de celle-ci pour l'alimentation était accessoire. Le gibier le plus nombreux est le sanglier, avec 24 1/2 %; sa présence, en pareille abondance, s'explique par les conditions favorables que lui offraient les forêts de chênes dans la région de Sipplingen; certains exemplaires avaient pu y atteindre une très forte taille. Après lui vient le cerf avec 17 %. Ce dernier doit être considéré comme le gibier principal du chasseur des palafittes. Le résultat des fouilles des autres stations du lac de Constance le confirme. Le che-

vreuil est tout aussi nombreux. Puis, en quatrième rang, vient l'ours brun, qui représente encore 8.7 % du gibier. Il a dû, en tout cas, être chassé systématiquement. Toutes les autres espèces sauvages sont moins fortement représentées. On a trouvé du renard, du chat sauvage, de la loutre et du castor. La présence du bison est douteuse, celle de l'aurochs démontrée par les restes de deux exemplaires. L'élan paraît avoir donné lieu à quelques prises. Il faut noter la présence du cheval sauvage, tandis que le petit cheval domestique est encore inconnu. La récolte d'ossements d'oiseaux est insignifiante et ne permet pas de conclusions quant à la technique de la chasse à la plume.

Les travaux de Reverdin et de Vogel ont frayé la voie permettant de jeter un regard sur l'économie et l'alimentation des constructeurs de palafittes. Mais on ne pourra pas arriver à un jugement définitif tant qu'on ne se sera pas livré à des fouilles similaires de niveaux culturels déterminés en plusieurs stations, dont la somme équilibre les résultats occasionnels de l'une ou de l'autre de ces stations. Les données suivantes paraissent cependant certaines : la prédominance des animaux domestiques à tous les niveaux, la prédilection pour le cerf, l'importance du sanglier, du castor, du blaireau, du renard et du chevreuil parmi les autres animaux, le peu d'importance, par contre, du lièvre.

L. Pfeiffer¹ a réexaminé un certain nombre de restes osseux non exactement déterminés chronologiquement. Il a trouvé 62 % d'animaux domestiques et 38 % d'espèces sauvages. Les principales de ces dernières étaient le cerf (19 %) et le sanglier (7 %). Le chevreuil, l'ours et le castor ne formaient chacun que 1 % du gibier. Sans donner le détail, Rütimeyer² avait constaté, dans le matériel examiné, une prédominance du cerf par rapport au bœuf domestique dans les stations plus anciennes et souvent aussi dans les stations plus petites, et une proportion inverse dans les stations plus récentes et plus étendues.

Le cerf est indubitablement le gibier de choix des pala-

1. L. PFEIFFER, *Werkzeuge des Steinzeitmenschen*, Iéna 1920, p. 339.

2. *L. c.*, 1861, p. 8.

fitteurs. Ses os durs, compacts et se fendant bien, ainsi que ses bois, constituaient un matériel indispensable pour un grand nombre d'outils. Sur la base de ses recherches, Rüttimeyer ¹ a prétendu que le cerf des palafittes dépassait d'un bon tiers le cerf élaphe d'aujourd'hui, et cette assertion a été admise par la plupart des auteurs subséquents. Mais Hescheler ² a fait remarquer que les diverses palafittes ont livré des fragments d'os et de ramures de grandeur différente et, en partie, de petite dimension. Nous savons en outre qu'il a encore existé aux temps historiques des exemplaires de cerfs dont le poids dépassait celui de tous ceux qu'ont livré les temps modernes. C'est pourquoi l'assertion de Rüttimeyer mérite d'être reconsidérée. Les recherches de Vogel ³ confirment les dimensions importantes des cerfs des palafittes, à Sipplingen. Le manque de squelettes très grands de cerfs récents ne permet pas de dire si la moyenne du cerf élaphe actuel était dépassée au Néolithique.

L'élan était beaucoup plus rare que le cerf; l'élan n'est fréquent dans aucune station, mais ne manque nulle part. Seule celle de Robenhausen en a livré un matériel plus riche. Les méthodes employées pour la chasse de cet animal étaient vraisemblablement les mêmes que pour le cerf. Quelques débris d'ossements paraissent provenir d'individus qui n'auraient pas été abattus, mais auraient péri de mort naturelle. L'élan devait avoir disparu de la Suisse vers la fin du Néolithique, car on ne le trouve plus dans les palafittes à industrie des métaux.

Le chevreuil était plus répandu que l'élan, mais beaucoup moins que le cerf. Hescheler ⁴ dit du chevreuil qu'il est relativement peu cité pour les stations de l'âge des métaux, et, selon Hilzheimer ⁵, il manque complètement à l'âge du Bronze. On a expliqué ce recul par une densité croissante des forêts, densité peu favorable à cette espèce. Ses osse-

1. *L. c.*, 1861, p. 60.

2. *L. c.*, 1924, p. 244.

3. *L. c.*, p. 11 sq.

4. *L. c.*, p. 245.

5. HILZHEIMER, article *Reh* dans l'*Eberts Reallexikon der Vorgeschichte*.

ments sont encore rares à l'époque romaine. Puis l'accroissement constant des espaces livrés à la culture du sol aurait provoqué une multiplication du chevreuil, souvent au détriment du cerf. On a parfois trouvé avec les ossements des bois bien symétriques et à nombreux cors que Messikomer¹ pense avoir été conservés par les chasseurs néolithiques en qualité de trophées. Il n'y a cependant pas de preuve que cette affirmation, qui serait importante, corresponde à la réalité. Le même auteur pense avoir démontré que les chasseurs des palafittes s'en prenaient de préférence aux animaux jeunes à cause du meilleur goût de leur chair et du matériel plus solide que fournissaient leurs os.

Le daim était rare. Il ne peut pas avoir eu quelque importance pour la chasse. Il a laissé de rares ossements dans quelques stations; il n'était vraisemblablement pas même présent dans l'ensemble du territoire des palafitteurs. Il manque aussi parmi les restes des stations de l'âge des métaux. Il est presque légitime de douter de sa présence dans les stations palafittiques.

Le bison et l'aurochs étaient d'importants gibiers pour le chasseur des palafittes. Le bison paraît avoir été plus nombreux que son congénère; cependant, Vogel² s'est opposé à cette manière de voir, soutenant que la majorité des ossements en question provenaient de l'aurochs. Rüttimeyer³ était d'avis que l'aurochs dépassait en nombre le bison, mais n'appuyait son affirmation que sur le résultat des fouilles à Robenhausen, où, au début, on découvrit en effet plus d'ossements d'aurochs que de bison. Le tableau se modifia par la suite, car les fouilles ultérieures donnèrent trois fois plus de bison que d'aurochs. On trouve les deux espèces dans un assez grand nombre de stations, souvent simultanément; elles paraissent donc avoir coexisté. Messikomer⁴ a fait remarquer que les ossements de ces grands bovidés sauvages, qui ne servaient pas à la fabrication

1. H. MESSIKOMER, *Die Pfahlbauten von Robenhausen*, Zurich 1913, p. 103.

2. *L. c.*, p. 100-101.

3. *L. c.*, 1861, p. 70.

4. *L. c.*, p. 106.

d'outils et n'étaient brisés que pour leur moelle, se trouvaient généralement à l'écart des ossements d'autres gibiers. Il pensait pouvoir en déduire que l'aurochs et le bison n'étaient abattus que rarement, mais qu'un pareil succès était un événement pour toute l'agglomération palafittique et donnait lieu à une festivité. Les restes du repas commun étaient immergés en un point particulier du lac et y furent trouvés plus tard. On trouve encore les deux bovidés dans les stations du Bronze tardif.

Le sanglier était un des plus importants gibiers pour le chasseur des palafittes; on possède les restes de plusieurs centaines d'exemplaires. Les ossements et les défenses dénotent parfois des pièces de très grosse taille. Le milieu était favorable à la multiplication de cet animal. Aussi en trouve-t-on des restes dans presque toutes les stations, jusqu'à l'âge des métaux compris, mais avec des fréquences diverses.

Quelques exemplaires seuls témoignent de la présence du cheval sauvage. Tant la rareté que la dimension des ossements font douter de la présence du cheval domestique. On peut admettre, dans l'état actuel de nos connaissances, que le cheval sauvage vivait encore au temps de la civilisation palafittique, mais n'était pas fréquent et n'était en conséquence abattu que rarement. Ses ossements ont une certaine analogie avec le cheval du Magdalénien ¹.

Il faut encore citer, parmi les ongulés, les deux animaux caractéristiques des Alpes : le bouquetin et le chamois. Au temps des palafittes, ils s'étaient probablement déjà retirés sur les hauteurs. Aussi n'est-il pas étonnant de ne retrouver que rarement de leurs restes dans les stations des vallées. Les deux espèces peuvent y être descendues et y avoir été abattues, mais il est plus vraisemblable d'admettre que les chasseurs ont poussé jusque dans les montagnes et ont apporté la venaison au campement.

Un phénomène caractéristique pour la chasse au Néolithique, et qui se constate aussi nettement dans la civilisa-

1. R. VOGEL, *l. c.*, p. 99.

tion des palafittes, est l'importance croissante des petites espèces pour l'économie. Sous ce rapport, il faut mentionner surtout le castor, la loutre, le blaireau et le renard. L'ambiance offrait des conditions si idéales pour les deux premières de ces espèces que leur fréquence n'a rien d'étonnant. Les pourcentages obtenus par Reverdin démontrent que le blaireau était chassé systématiquement et avec succès. On le trouve, semble-t-il, dans toutes les stations. La loutre n'est pas tout à fait aussi fréquente, mais était aussi répandue partout et si on l'abattait un peu plus rarement, c'est que sa chasse était plus difficile. Le renard occupe une situation curieuse, non seulement du fait de sa grande fréquence, mais du fait que sa chair était appréciée en économie domestique. On en trouve dans toutes les stations et toujours en assez grande quantité. Il paraît, par moments, avoir été le gibier le plus chassé à côté du cerf. Dans les stations anciennes, il dépasse en fréquence le chien domestique. Des traces de couteaux et de dents sur ses ossements ne permettent pas de douter qu'il fût consommé. Rütimeyer¹ a fait remarquer que les restes de renard trouvés dans les palafittes dénotaient une espèce petite et délicate, qui n'atteignait que rarement la taille du renard courant actuel. Il semble s'être agi d'une variété caractéristique du Néolithique ancien, qui devient moins fréquente au Néolithique récent et manque presque complètement dans les palafittes du Bronze. Le blaireau a été repéré dans toutes les stations; il correspond tout à fait à l'espèce actuelle. Quelques exemplaires étaient extrêmement forts. On le consommait, comme le renard. Le loup était de moindre importance; on ne le trouve que par-ci, par-là, et il ne semble pas qu'il ait servi à l'alimentation. Il n'était vraisemblablement pas nombreux; les forêts denses peuvent ne pas lui avoir convenu. Quand l'hiver était rigoureux, il devait s'approcher des agglomérations, ce qui donnait l'occasion de l'abattre, mais il ne paraît pas avoir été chassé systématiquement.

1. *L. c.*, 1861, p. 22.

La fouine, la martre, le putois, et peut-être aussi l'hermine, ont été des gibiers constants pour les hommes des palafittes. Les trois premiers se trouvent dans toutes les stations et il est probable qu'ils étaient consommés. Mais le peu de venaison qu'ils fournissent fait soupçonner que leur fourrure était appréciée. Le groupe des martres est beaucoup plus rare au Bronze qu'au Néolithique. Cela ne signifie pas nécessairement une diminution de cette gent nocive, qui pourrait s'être tenue avec le temps à plus grande distance des agglomérations et avoir été de ce fait capturée moins fréquemment. Divers fouilleurs ont constaté, dans les palafittes du Néolithique récent, une diminution du pourcentage des animaux à fourrure.

L'ours brun était répandu partout, mais ses ossements ne sont pas extraordinairement nombreux. On trouve le plus souvent des canines perforées, qui auront servi comme ornements. Rüttimeyer ne fait pas même mention du lynx; Studer a relevé les restes d'un exemplaire sur les bords du lac de Biemme, mais ce félin ne peut pas avoir joué de rôle pour la chasse. Il en est de même du chat sauvage, dont on a repéré les restes dans différentes stations.

La rareté du lièvre, dans toutes les palafittes, jusque dans l'âge des métaux, est un phénomène curieux, dont il y a lieu de rechercher la cause. Sa présence n'est assurée que par quelques rares exemplaires. Il est possible que certains carnivores abondants, tels que le renard et le blaireau, l'aient décimé. Il ne paraît pas en tout cas avoir compté comme gibier. Studer suppose que les restes de lièvres, provenant de repas, étaient mangés par les chiens, qui en réduisaient les os complètement en miettes; c'est une hypothèse osée, car on ne voit pas pourquoi les ossements d'autres espèces de petite dimension nous auraient dans ce cas été conservés. Rüttimeyer suppose que l'homme des palafittes avait la chair de lièvre en aversion; Studer s'est rallié à cette manière de voir, et Messikomer a fait remarquer que les Lapons manifestaient une aversion analogue. L'hypothèse qu'il a émise, selon laquelle le lièvre aurait été un animal sacré comme dans l'Égypte antique, est peu pro-

bable ¹. La rareté du lièvre nous paraît être une explication assez naturelle. En tout cas, cet animal ne comptait pas comme gibier pour l'homme des palafittes. Le hérisson et l'écureuil se rencontrent dans la majorité des stations, et leur absence, ici ou là, ne peut être due qu'au hasard. Mais ils n'avaient pas non plus d'importance comme gibier.

Parmi les oiseaux, la gent aquatique représentait le principal gibier pour le chasseur des palafittes. On trouve principalement des ossements de canard sauvage, parfois aussi de sarcelle. La poule d'eau noire était également répandue. Quelques ossements proviennent du cygne sauvage, du cormoran et de l'oie hyperborée. Le héron cendré et la cigogne blanche sont assez fréquents. On a aussi trouvé la gélinotte et le pigeon sauvage.

Quelques rapaces méritent également une mention. Des deux espèces d'aigles constatées, l'aigle royal était le plus fréquent. La présence de l'autour et de l'épervier est à relever, mais il n'y a pas de raison d'admettre la connaissance de la chasse au vol dans la civilisation des palafittes. Le paysage sur lequel s'étendait cette civilisation était du reste le moins propice qui soit pour la chasse au vol. L'autour et l'épervier ont été plus tard des oiseaux importants de la fauconnerie, mais dans les palafittes, leur présence doit avoir été occasionnelle comme celle de l'aigle royal, du milan et de la chouette.

Si nous jetons un coup d'œil global sur la faune des palafittes, nous constatons avoir quelques indices relatifs au rôle de certaines espèces sauvages dans l'économie de la population, mais nous n'en retirons que peu d'indications quant à la technique de la chasse. Nous savons que le principal intérêt du chasseur se concentrait sur le cerf; on devait donc avoir recours à des méthodes de chasse assurant un

1. Nous savons qu'à une époque encore plus tardive les habitants de la Grande-Bretagne actuelle refusaient de manger de la chair de lièvre (CÉSAR *De bello gallico*, V, 12) et n'élevaient cet animal, avec des oies et des poules, que pour le plaisir. D'après DIUS CASSIUS (62, 6), la reine de Grande-Bretagne possédait un lièvre, qui était traité comme un chien de dame. Un message du pape Zacharie à Saint-Boniface, le 4 novembre 751, interdit la consommation du lièvre (HAHN, *Kulturpflanzen*, 6^e éd., p. 360).

succès régulier. L'élan et le chevreuil étaient probablement abattus de la même manière que le cerf. La technique devait être différente pour les grands bovidés. Quant au castor, à la loutre, au blaireau et au renard, ils occupaient une situation spéciale parmi le gibier, par le fait que les méthodes utilisées contre eux avaient certaines analogies avec la pêche. On ne trouve pas d'indices de la chasse à courre ou de la chasse au vol. Le caractère de la chasse aux oiseaux aquatiques était aussi probablement en rapport avec la pêche. Il serait d'ailleurs peut-être indiqué de considérer une partie des pièces figurant au tableau de chasse comme des succès occasionnels, obtenus sans aucune méthode précise.

La technique des armes permet des déductions relatives aux méthodes de chasse, mais elle ne suffit pas à une reconstitution sans lacune de la civilisation des palafittes, parce que les instruments qui n'étaient pas faits de matériel durable ne se sont conservés que dans de très rares occasions, de sorte que leur rareté ne donne pas une idée exacte de leur importance. L'arc a probablement été l'arme principale pour le cerf. Le prédominance du cerf signifierait donc l'emploi intense de l'arc. Mais ce serait trop s'avancer de prétendre aujourd'hui qu'il ait été l'arme principale de la civilisation des palafittes et d'y vouloir trouver tous les éléments d'une civilisation de l'arc¹. Une enquête sur l'arc néolithique en général montrerait par quelle voie cette arme a pénétré jusqu'à la civilisation des palafittes, et fournirait des indications précieuses quant aux connexions culturelles de façon générale. L'arc était largement répandu grâce au Capsien et pourrait, de là, avoir pénétré dans la civilisation des palafittes. Nous avons vu que la chasse au cerf, à l'arc et à la flèche, était une des chasses spécifiques du Capsien, qui s'était développée, à l'âge lithique moyen, dans le Sud-Ouest de l'Europe. Les conditions du paysage, du climat et de la faune n'étaient pas très différentes, pour les hommes des palafittes, de celles où vivaient les hommes du Capsien. Il est donc possible que ces conditions natu-

1. A. SCHLIZ, *Steinzeitliche Wirtschaftsformen*, PRÄHISTORISCHE ZEITSCHRIFT, t. 6, 1914, fasc. 3-4, p. 211 sq.

relles aient provoqué, sans influence du Capsien, un développement analogue, avec l'arc comme arme de chasse, tout comme il est possible que la civilisation palafittique ait reçu l'arc soit de la civilisation à hache de section ellipsoïdale, soit du Capsien. Actuellement, nous ne savons pas d'où la civilisation des palafittes a reçu l'arc. Les recherches d'Adler¹ n'ont pas non plus abouti à un résultat définitif. Si l'on examine les huit arcs dont on dispose aujourd'hui, on y constate deux types qui ont peut-être existé l'un à côté de l'autre, pour des buts différents; l'un, plus long, mesure de 175 à 185 centimètres, l'autre, plus court, de 125 à 155 centimètres. Quant à la facture, ils diffèrent tous l'un de l'autre. L'arc de Sutz, que conserve le Musée National de Zurich, présente une section presque quadrangulaire tandis que les extrémités s'amenuisent. Il n'a pas dû être finement travaillé. D'autres arcs ont une face interne plate, partiellement creusée en gouge et une face externe simple, arrondie. L'épaississement pour la prise de main s'aplatit vers les côtés et n'est pas toujours située au milieu de l'arc. Il y a toujours des encoches aux extrémités pour la fixation de la corde. Celle-ci peut aussi bien avoir été faite de tendons d'animaux que de fibres végétales. Le bois de tous les exemplaires est du bois d'if. Tous appartiennent à ce qu'on appelle l'arc simple; aucun n'est renforcé ou composé²: ces derniers paraissent avoir été inconnus. Cette circonstance est actuellement la seule qui parle contre l'emprunt de l'arc à la civilisation capsienne. Un des arcs présente une cassure enveloppée; il a donc été réparé et a continué à servir. On ne connaît pas de bâtons de jet de la civilisation des palafittes; le fait doit être mentionné, car les nombreuses pointes de flèche qui nous ont été conservées ne peuvent avoir servi qu'en liaison avec l'arc et donnent une idée de l'emploi de cette dernière arme. Le fait que la forme primitive de l'arc n'a pas subi de modifications

1. BRUNO ADLER, *Die Bogen der Schweizer Pfahlbauer*, dans ANZEIGER FÜR SCHWEIZERISCHE ALTERTUMSKUNDE, t. 17, 1915, fasc. 3, p. 155 sq.

2. GEORGE MONTANDON, *Traité d'ethnologie cyclo-culturelle et d'ergologie systématique*, Paris, Payot, 1934, p. 406 sq.

a fait supposer à Adler que les habitants des palafittes n'ont, pendant longtemps, pas été troublés par des envahisseurs, et n'eurent ainsi pas l'occasion de développer leur technique. Mais on pourrait tout aussi bien admettre que l'arc n'avait pas encore, pour les chasseurs des palafittes du Néolithique, l'importance que nous sommes enclins à lui attribuer, sans quoi ils auraient senti l'insuffisance de la forme simple et auraient conçu une amélioration de leur arc.

Les plaques de pierre de protection qu'a livrées la civilisation des palafittes est un signe certain de la présence et de l'emploi de l'arc; les autres civilisations néolithiques les possédaient d'ailleurs aussi. Ces plaques étaient fixées à la main, au bras, ou même au doigt pour protéger la main et le poulx du choc en retour de la corde après le départ de la flèche. Nous sommes au fait de leur emploi, grâce à d'anciennes figurations, et aussi par le résultat des fouilles tombales effectuées en Europe centrale. Les squelettes une fois mis à nu, les plaques se trouvaient dans le voisinage du bras gauche, auquel elles devaient avoir été attachées. La protection du bras doit généralement avoir été effectuée par une plaque de cuir, en forme de manchette, mais ce matériel ne s'est pas conservé. Peut-être cette protection de la main gauche fut-elle renforcée à l'origine par une petite planchette de bois, puis par une plaque d'os et enfin par une plaque de pierre. Les plaques de pierre sont de forme et de grandeur différentes; les unes sont plates, d'autres bombées; les angles sont aigus ou arrondis; elles sont munies de deux, trois ou quatre trous, différemment disposés. Une forme à encoches sur les côtés longs passe pour spéciale à la Thuringe¹. Nous ne possédons pas encore d'étude systématique de toutes les plaques protectrices découvertes. Le matériel disponible ne permet pas de reconnaître si ladite plaque est un élément de civilisations déterminées ou bien se rencontrait partout où l'arc était en usage. Il est difficile d'en juger étant donné ce que les vestiges ont d'incomplet, car des objets semblables qui auraient

1. GÖTZE-HÖFER-ZSCHIESCHE, *Die vor- und frühgeschichtlichen Altertümer Thüringens*, Würzburg 1909, p. xvii.

été de vannerie, de coquillages, d'argile ou d'autres matériaux, ne laisseraient pas reconnaître ce dont il s'agissait même s'ils étaient conservés. A en juger d'après ce qu'ont livré les palafittes, c'étaient des plaques polies de schiste. D'autre part, on n'en trouve pas d'argile ou d'os, comme le Néolithique et le Bronze de l'Europe occidentale en ont livré.

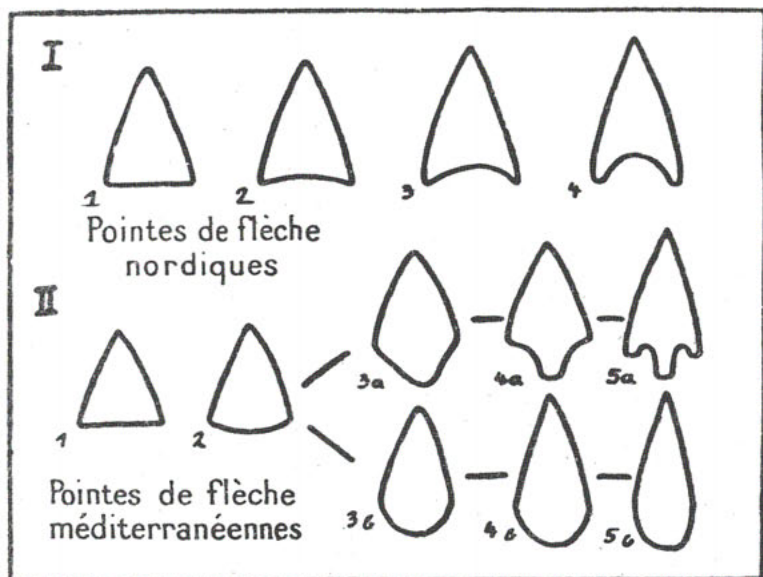


FIG. 113. — Lignes évolutives des pointes de flèche néolithiques en Suisse, d'après REINERTH.

Les pointes de flèches sont presque toutes de silex; à l'occasion, il s'en trouve d'autre matière : d'os, de cristal de roche et de néphrite. Ces dernières passent pour des raretés extraordinaires. La pointe de flèche a subi, au cours du Néolithique, un développement qu'il est facile de suivre. S'appuyant sur les données de Lachmann ¹ et d'Ischer ², Reinert ³ a entrepris de les ordonner en deux séries qui

1. Dans MITTEILUNGEN DER ANTIQUARISCHEN GESELLSCHAFT, t. 15, 1866, p. 274.

2. Th. ISCHER, *Die Chronologie des Neolithikums der Pfahlbauten der Schweiz*, dans ANZEIGER FÜR SCHWEIZER ALTERTUMSKUNDE, t. 21, 1919 p. 132 sq.

3. HANS REINERTH, *Die jüngere Steinzeit der Schweiz*, Augsburg 1926, p. 200 sq.

partent toutes deux de la même forme fondamentale, à savoir de la pointe en triangle isocèle à base rectiligne (fig. 113 et 114). La tendance évolutive de la première série est de convertir cette base rectiligne en une concavité de plus en plus marquée en même temps que la pointe s'al-

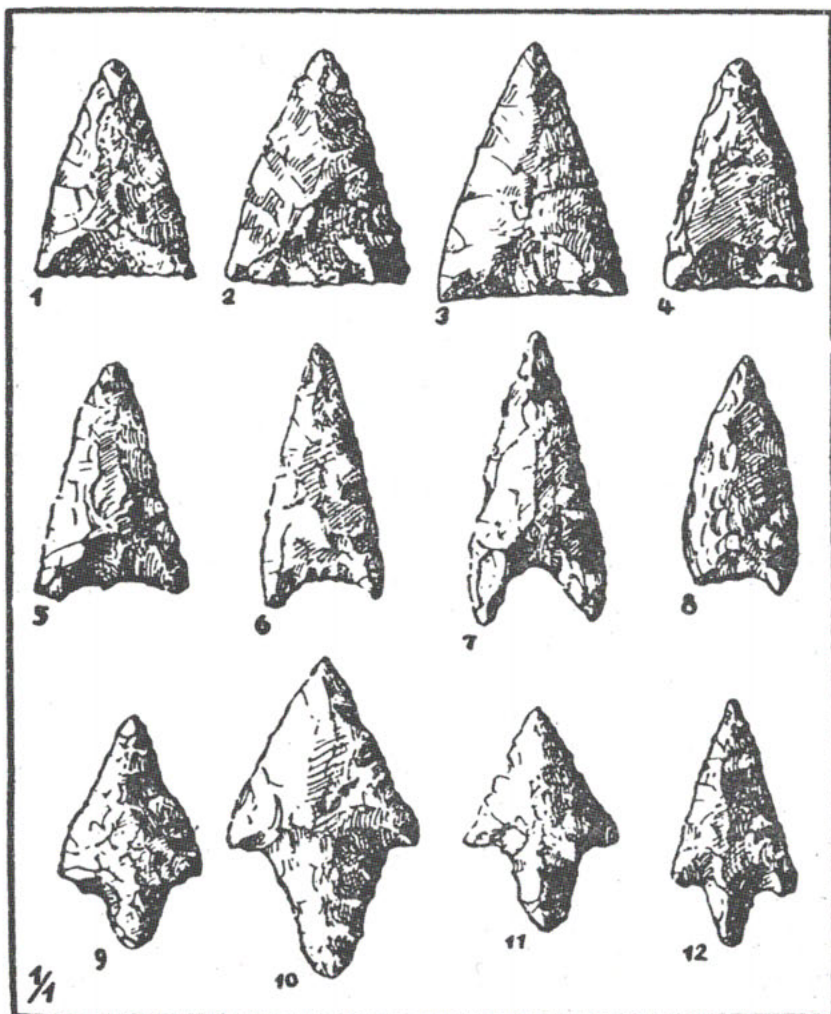


FIG. 114. — Pointes de flèches de stations palafittiques de la Suisse, d'après REINERTH (1, 2, 3, 12 Muntelier; 4, 5, 7, 7, 9, 11 Cortaillod; 6 Saint-Aubin; 10 Bevaix).

longe, paraissant ainsi se rétrécir. La concavité avait pour but de faciliter la fixation de la pointe à la hampe; la forme étroite peut avoir favorisé l'action du coup. L'épaisseur de la feuille, d'abord assez notable, se réduit dans les pointes plus tardives. La seconde série offre un développement en quelque sorte inverse; la base, rectiligne à l'origine, au lieu d'être concave, se fait convexe pour devenir talon, soie, avec vers la fin, des angles aigus. La feuille de ce type est toujours épaisse, le travail en est soigné. La présence d'une soie permettait une hampe étroite et des angles libres, qui devinrent barbelures, signe des formes tardives. Une autre variété de la forme convexe ne donne pas lieu à une soie mais à une convexité prononcée, qui confère finalement à la feuille, finement retouchée, la silhouette d'un ovale allongé.

Si l'on est assez d'accord sur l'évolution morphologique de ces deux séries, on ne l'est pas quant à leur chronologie. La détermination chronologique de chaque pièce a donc son importance. On ne peut jusqu'ici dater exactement que certaines formes caractéristiques, comme celle à barbelures allongées. Ce dernier type appartient à la fin du Néolithique récent, donc au Néolithique floride et au Bronze précoce.

Des fixations particulières appartiennent naturellement aux différentes pointes de flèche (pl. VII, *a* et *c*). Les pointes triangulaires primitives étaient fichées aussi profondément que possible dans la hampe et collées avec du bitume. Une solide ligature au moyen de fibre végétale (de liber) était considérée comme suffisante pour les formes tardives, leur culot concave ou leur soie facilitant la fixation (fig. 115).

Ce qui nous intéresse avant tout, en fait d'armes, dans la civilisation des palafittes, ce sont les pointes de flèche. Celles à base concave l'emportent dans la région orientale de la Suisse, jusqu'à l'Aar; elles passent déjà à l'arrière-plan sur le lac de Bienne et sont presque totalement remplacées par l'autre type dans la région occidentale du domaine des palafittes. On reconnaît ici nettement le contraste entre le faciès de la Suisse occidentale et celui de la Suisse orientale de la civilisation palafittique, qui doit s'être répercuté aussi bien dans la technique de la chasse que dans la forme des pointes

de flèche. bien que nous ne connaissions pas encore cette différence. Il faut noter que la Suisse occidentale, qui appartient à l'aire des bases convexes, nous a livré toutes les formes successives de développement, tandis que ces étapes manquent, à part quelques exceptions, en Suisse orientale et dans le sud de l'Allemagne. On ne trouve fréquemment, que la forme finale, avec la soie parfaitement développée, dans les districts à civilisations mêlées de ces dernières régions. Autant que les résultats actuels permettent d'en juger, on peut qualifier la première série, à base rectiligne

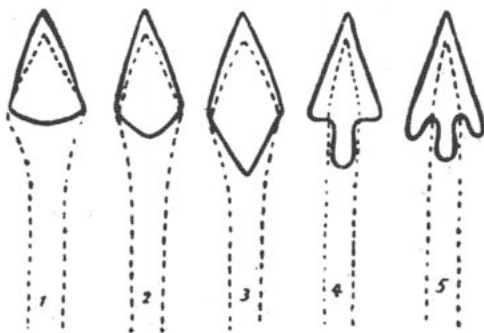


FIG. 115. — Développement schématique de l'encastrement, au moyen de la hampe en bois, de la pointe de flèche néolithique, d'après Ischer.

ou concave, de nordique, et la seconde série, à soie, d'occidentale. Les pointes de la première série appartiennent en tout cas aux civilisations influencées par le Nord. La civilisation des palafittes peut être divisée, quant aux pointes de flèche, en un groupe oriental et un groupe occidental. Dans les groupes mixtes des phases tardives, nous trouvons côte à côte les types occidental et oriental finaux de pointes de flèche; la pointe occidentale à soie pénétra bien au delà de son aire d'origine.

Toutes ces considérations font apparaître l'arc comme l'arme principale du chasseur palafittique. Il faut aussi lui accorder la hache de guerre pour des buts de chasse, mais elle ne peut avoir eu l'importance de l'arc, tant s'en faut. Elle était une arme de défense, pouvant servir dans les combats avec les carnassiers de grande taille. Elle était cer-

tainement de peu d'avantage pour une chasse systématique. Le riche matériel qu'ont livré les palafittes en haches de bataille et marteaux permet de reconnaître plusieurs types. La *hache de guerre à facettes*, dont le domaine principal correspond à l'Allemagne centrale saxo-thuringienne, doit être due à une influence septentrionale de la civilisation à céramique cordée [« Schurkeramik »]. On la trouve fréquemment en Suisse et elle témoigne des fortes influences du Nord sur la civilisation des palafittes. Par contre, la *hache de guerre à double tranchant* est tenue pour un type occidental, qui, tant en Suisse qu'en Allemagne du Sud, passe nettement à l'arrière-plan par rapport aux nombreuses haches de guerre à facettes. La France, la Suisse, l'Allemagne méridionale et centrale constituent son domaine principal. Le *marteau de travail* était épais et lourd; la civilisation de la céramique rubannée [« Bandkeramik »] l'avait passé à celle des palafittes par l'intermédiaire de la civilisation d'Aichbühl influencée tant par le Nord que par l'Occident. Il s'agit en général de marteaux de six à douze centimètres de long. Ils n'auront guère eu d'emploi à la chasse; cela n'est pas étonnant, car ils provenaient d'une civilisation à culture développée, où la chasse avait tellement perdu de son importance qu'on ne pouvait en attendre quelque idée novatrice dans ce domaine. La position des haches de guerre, dont le caractère nordique est indéniable, et qui paraissent avoir été importées, n'est pas encore élucidée. Elles sont rares, mais n'en paraissent pas moins révéler la direction d'où elles viennent. Il est caractéristique de constater que la plupart des trouvailles de haches nordiques et à facettes, dans leurs différentes formes y compris les marteaux orientaux, ont été faites en Suisse nord-orientale, de sorte que ces armes ne peuvent avoir eu que là de l'importance pour la chasse.

La *lance* aura été plus importante que la hache. Elle servait d'arme de jet, mais pouvait aussi être employée contre le sanglier et l'ours comme arme d'estoc. Elle devait être des plus répandues. On ne connaît guère de station palafitique qui n'ait livré quelques belles pointes de lance de silex,

artistement travaillées. Ce sont en général des lames soigneusement retouchées (pl. VII *b*), munies, du côté de la hampe, de quelques encoches permettant d'assurer une solide ligature de fibre végétale. Certaines pointes de lance étaient d'os travaillé. A côté de ces lances de pierre et d'os, il peut avoir naturellement existé des sagaies appointies et durcies au feu. Le *poignard* n'aura que rarement servi comme arme de chasse. C'était une lame de silex soigneusement retouchée, fixée à un manche de bois par une ligature de fibre végétale. La station de Vinelz a livré un de ces poignards, complet (pl. VIII *a*). Ces poignards sont peut-être les prédécesseurs des couteaux et coutelas de chasse. Mais ils servaient alors moins à chasser le gibier qu'à lui donner le coup de grâce et à l'éventrer.

La *fronde* peut aussi avoir appartenu aux armes accessoires du chasseur des palafittes. Son existence n'est pas directement démontrée, mais on a trouvé, dans de nombreuses stations, des pierres de six à huit centimètres de diamètre, généralement pas travaillées, qui ne peuvent avoir servi que de poids à filet ou de pierres de fronde. Il nous faut nous représenter la fronde de l'homme des palafittes comme celle de l'âge lithique moyen, mais, dans l'ambiance lacustre, elle était d'un emploi moindre. Elle constituait d'ailleurs, un élément beaucoup trop étranger à la civilisation palafittique pour pouvoir y jouer un rôle important.

La question de l'utilisation du *filet* pour la chasse n'est pas encore résolue. Nous avons accordé cet indispensable appareil de chasse aux hommes de l'âge lithique moyen. Il paraît donc probable que dans une civilisation dont l'économie est aussi influencée par la pêche que celle des palafittes, le filet ait également joué un rôle pour la chasse. A la vérité, l'organisation de la chasse aux cervidés par des traqueurs est invraisemblable. Mais le filet est un adjuvant utile pour la capture du castor et de la loutre, dont le genre de vie incite à l'emploi de méthodes utilisées dans la pêche. Nous savons que le castor, la loutre, le blaireau et le renard étaient parfois les gibiers les plus importants pour le chas-

seur des palafittes. Il fallait recourir, pour ces animaux, à des méthodes spéciales de capture, qui pouvaient, du moins partiellement, s'inspirer de la pêche. Une action réciproque de la chasse sur la pêche, et vice-versa, quant à la technique des armes, se manifestera de préférence dans une civilisation où ces deux domaines occupent économiquement une position d'égale importance. Il est certain que de gros poissons tels que le brochet, la carpe et le saumon ont souvent été tirés à la flèche ou à la lance. Ce qui nous importe, c'est de savoir jusqu'à quel point des armes qui servaient avant tout pour la pêche ont aussi pu être utiles pour la chasse. A côté du filet, on pensera au harpon et à l'épieu à crochet.

Le *harpon* — comme nous l'avons vu plus haut — est une vieille arme de l'âge lithique moyen. Les harpons néolithiques des palafittes (Pl. VIII *b*, *c* et pl. IX *a*) ont en général des barbelures bilatérales et sont souvent perforés à la base, de sorte qu'on doit soupçonner l'emploi d'un cordeau. Ils sont en bois de cerf. Par *épieu à crochet*, il faut entendre, par contre, (pl. IX *b*) une pointe double, parfois quadruple, faite d'un os long de cerf et qui était fixé à une hampe de bois; les barbes dont étaient munies les pointes empêchaient l'évasion de l'animal. L'épieu à crochet était certainement une arme plus importante pour le chasseur des palafittes que la hache de guerre, le poignard et la fronde, peut-être même plus que la lance. Il était indispensable pour le castor et la loutre. Pour ce dernier animal, son emploi s'est prolongé jusqu'aux temps historiques. Nous aurons encore affaire à lui. On parle de chiens spécialement dressés à la chasse à la loutre depuis le début du moyen âge; les méthodes employées nécessitaient le recours aux chiens. Mais la fonction du chien était seulement de faire lever et de poursuivre la loutre. Celle-ci était généralement abattue selon la vieille méthode néolithique; on la piquait avec une fourche à deux ou à trois dents. Des filets, disposés dans l'eau, interdisaient la fuite; ils étaient munis de poids de façon à toucher partout le fond. C'est aussi de la même façon que nous devons nous figurer la chasse au castor et à la loutre chez les chasseurs palafittiques, avec la seule diffé-

rence que l'emploi simultané de chiens n'est pas prouvé. L'embrochage du castor s'est poursuivi jusqu'au début des temps modernes.

Le *filet* devait être aussi l'adjuvant le plus utile de la chasse pour la capture d'oiseaux au Néolithique. Les palafittes de la Suisse ont livré des débris de filets noués avec art (pl. XII *a* et fig. 116). Les différences d'amplitude des mailles permettent de soupçonner des emplois divers. En



FIG. 116. — Débris d'un filet provenant d'une palafitte, d'après MESSIKOMER.

outre, on aura connu la glu. Le filet et la glu donnaient la possibilité d'une chasse systématique du canard sauvage.

Il est possible qu'on se soit servi du *bâton noueux*, tant comme arme d'estoc que de jet. La station de Robenhausen en a livré un exemplaire. Mais on ne sait rien sur sa distribution; étant de bois, il ne pouvait se conserver que dans des circonstances exceptionnelles. Le gourdin est un instrument si naturel qu'on ne saurait douter de son ancienneté. C'est un compagnon du coup-de-poing et de la massue. Hoernes ¹ a fait remarquer que le bâton noueux à extrémité quelque peu recourbée, dit *assommoir à lapin*, était l'outil le plus employé du chasseur, du berger et du paysan de la

1. Moritz HOERNES, *Natur- und Urgeschichte des Menschen*, II, Vienne & Leipzig 1909, p. 190.

Grèce antique, et qu'il doit avoir servi comme arme de jet à de courtes distances. De nombreuses figurations antiques représentent le chasseur uniquement muni d'un bâton de jet, en plus parfois d'un filet ou d'un chien qui l'accompagne. La chasse au lièvre est ainsi certifiée pour les temps antiques. Comme on ne poursuivait pas le lièvre dans la civilisation palafittique, ainsi que nous l'avons vu, le bâton de jet ne peut pas avoir servi à cela. Il aura plutôt trouvé son emploi dans la chasse du renard et du blaireau.

Les renseignements qu'on a sur la technique des pièges chez les palafitteurs sont insuffisants. Les grands bovidés, l'aurochs et le bison, ont certainement été pris au moyen de fosses-pièges, telles que nous les connaissons des âges lithiques ancien et moyen. Cette méthode de chasse a encore été pratiquée aux temps historiques ¹. Les nœuds coulants peuvent avoir servi pour le gibier de plus petite dimension. On ne peut dire si des pièges de construction déterminée ont été employés par exemple pour le renard, le blaireau, la loutre et le castor ou pour les oiseaux, car on n'en a pas trouvé de restes dans les palafittes. On ne pourra rien dire sur la technique néolithique des pièges tant qu'on ne sera pas tombé sur des pièges incontestables. Il est donc inutile de décrire ici le piège sur lequel Munro ², puis Krause ³, ont attiré l'attention, car nous en parlerons quand il s'agira de la chasse néolithique dans le cycle culturel arctico-baltique. Il passe, traditionnellement, pour n'avoir été en usage que contre la loutre, mais Krause pense qu'on l'a aussi employé à la capture d'oiseaux. De récentes investigations rendent probable que le gros gibier était pris par des pièges de bois à piétinement, mais on n'a pas de pièces convaincantes de ce piège, qui conviendrait fort bien à la civilisation des palafittes.

Quant à l'histoire raciale du chien, nous nous dispensons d'en parler ici, puisque nous devons y revenir.

1. C. Julius CAESAR, *De bello gallico*, VI, 28.

2. Robert MUNRO, *Prehistoric problems*, Édimbourg & Londres, 1897, p. 239-286.

3. Eduard KRAUSE, *Vorgeschichtliche Fischereigeräte*, Berlin 1904, p. 156-168.

Le tableau que les découvertes d'ossements et la technique des armes nous ont fourni de la chasse dans la civilisation des palafittes est suffisant pour nous permettre un jugement. Nous ne devons pas oublier que la chasse à laquelle se livraient ses représentants ressort avec une netteté exceptionnelle de l'abondance du matériel retrouvé et que nous courons le danger de l'estimer faussement par rapport à l'économie de cette population. Les habitants des palafittes n'étaient nullement par nature des chasseurs. L'élevage et la culture du sol étaient leurs occupations dominantes. Le fait qu'ils n'ont livré aucune manifestation tardive de l'art naturaliste de l'âge lithique moyen montre, mieux que tout autre, combien ils s'étaient éloignés spirituellement de l'étape de la grande chasse. Cependant, la civilisation des palafittes était suffisamment marquée pour jouer le rôle d'un centre, à partir duquel des influences ont rayonné sur d'autres civilisations. Elle ne provenait certainement pas du Nord, et elle ne peut donc pas avoir appartenu à la souche culturelle dont est dérivée plus tard l'ethnie germanique. Elle était cantonnée ailleurs et pourrait, par contre, être aux racines de l'ethnie celtique.

Nous abandonnons la civilisation des palafittes et abordons le cycle culturel des *civilisations villageoises nordiques*, qui, plus qu'un autre, est à la base des développements ultérieurs en Allemagne septentrionale et centrale. Bien que ce cycle ait été étudié consciencieusement par les savants scandinaves, nous manquons presque complètement de renseignements nous permettant, en ce qui le concerne, de juger de la chasse. Nous sommes obligés de procéder à des reconstitutions pour nous faire une idée de la technique des armes et de la forme économique de ces civilisations, mais nous ne disposons pas, pour ce faire, des abondants débris de cuisine que nous fournit la civilisation des palafittes.

Les nombreux faciès locaux des civilisations villageoises du Nord, qui, étant donné leurs relations avec d'autres civilisations, sont rarement à l'état de pureté, ne peuvent être traités séparément. Une pareille tentative serait particuliè-

rement une erreur pour l'histoire de la chasse, dans l'état actuel de nos connaissances, car le matériel serait tout à fait insuffisant pour ces faciès locaux. Nous devons actuellement nous contenter de considérer la chasse dans les trois cycles culturels de l'Occident, du Nord, et du Danube; nous pourrions peut-être parfois prendre en considération les achèvements de la civilisation de la céramique peignée ou de celle des gobelets caliciformes, mais serons obligés, pour toutes les civilisations mixtes, de nous en tenir aux influences des trois cycles culturels mentionnés.

Si nous considérons les civilisations nordiques à vol d'oiseau, nous constatons qu'elles prennent racine dans une civilisation prémégalithique, que nous connaissons à travers un matériel insuffisant et dont, en conséquence, nous ne pouvons juger aussi clairement que nous le désirerions. Il semble s'agir d'une forme nordique spécifique avec tous les symptômes d'une civilisation néolithique, dont le centre doit être recherché sur les îles danoises et les côtes continentales voisines. Par la suite, il se sera réalisé une scission dont la cause aura été l'apparition de la tombe mégalithique. Les habitants de l'intérieur du Jutland et de sa côte occidentale s'opposèrent à cette nouvelle forme de sépulture, tandis que les habitants du Nord et de l'Est de la presqu'île, des îles et du Sud de la Suède adoptèrent le mode nouveau, ce qui donna lieu à deux faciès : celui des tombes individuelles et celui des mégalithes.

La civilisation des tombes individuelles se répandit, à partir de son centre d'origine, l'intérieur du Jutland, sur l'Est de la presqu'île et sur le Schlesvig-Holstein jusque sur le cours inférieur de l'Elbe. Elle pénétra aussi plus tard dans le domaine de la civilisation mégalithique scandinave, ses ramifications se laissant poursuivre jusqu'en Finlande et en Esthonie. La civilisation mégalithique apparaît au contraire d'abord sous une forme côtière, qui prit en tout cas également origine au Jutland et s'étendit sur le Sud de la Suède, le groupe des îles danoises et le Mecklenbourg, ensuite sous une forme plus continentale, du Nord-Ouest de l'Allemagne, qui se propagea entre la Hollande

et le cours inférieur de l'Oder. Un nombre incalculable d'aspects locaux se développèrent sur le pourtour de ces domaines. Ils devaient leur formation aussi bien à l'influence des civilisations occidentale et danubienne (celle-ci à céramique rubannée), qu'à une quantité de réactions réciproques plus complexes. Du pur point de vue géographique, on peut relever au moins quatre grands groupes de faciès, dont chacun est fait de multiples aspects locaux. Le *premier* groupe est celui de l'Allemagne orientale. Son origine mégalithique ne peut être méconnue. Un de ses faciès s'étendait sur l'Allemagne nord-orientale et sur la Grande-Pologne, un autre, le faciès de Nosswitz, sur la Petite-Pologne et jusqu'en Silésie, en Moravie et en Basse-Autriche. Vers l'Ouest, nous avons affaire au *deuxième* groupe d'origine mégalithique, civilisation de l'Allemagne centrale, dont le centre est à cheval sur l'Elbe. Les faciès de Walternienburg, de Bernburg et de Schönfeld en relèvent. Seul le faciès des amphores globulaires s'étendit jusqu'en Bohême. Un *troisième* groupe, d'origine mégalithique encore, se développa sous l'influence de la céramique rubannée, civilisation de Rössen, dont l'aspect ancien se trouve dans la région Elbe-Saale, tandis que son aspect récent apparaît dans la Hesse et l'Allemagne méridionale. Le *quatrième* groupe, également cantonné en Allemagne centrale, a sa racine dans la civilisation des tombes individuelles du Jutland. C'est la civilisation de la céramique cordée. Son aspect ancien se rencontre dans la région de l'Elbe moyen jusqu'en Bohême, son aspect récent dans toute l'Allemagne méridionale, également jusqu'en Bohême d'où son influence s'étendait vers le Sud-Est. Sa rencontre avec la civilisation des gobelets caliciformes a provoqué l'éclosion de l'industrie à gobelets zonaires de la région du Rhin moyen. Le rameau oriental de la céramique cordée, qu'on devrait appeler céramique cordée de l'Oder, comprend les faciès orientaux et sud-orientaux, la civilisation silésienne de Marschwitz et celle, pré-auniétizienne, de Bohême, Moravie et Basse-Autriche. La civilisation nordique s'est encore fait sentir à sa périphérie. Sous l'action complémentaire de la civilisation

des pays danubiens et de l'Occident, la civilisation de Baden s'est développée en Hongrie occidentale, Moravie, Basse-Autriche et Bohême, celle de Mondsee en Haute-Autriche et à Salzbourg, celle d'Altheim en Bavière, celle d'Aichbühl en Wurtemberg et celle de Laibach en Carniole et Basse-Autriche.

Nous occuper de toutes ces civilisations dépasserait le cadre de cet ouvrage. Nous nous contentons donc d'extraire de ces civilisations, surtout de celles plus purement nordiques, ce qui est essentiel pour l'histoire de la chasse. Nous ne nous occuperons des civilisations mixtes que lorsqu'elles nous fourniront quelque élément sur le sujet.

Nous avons dit que les enquêtes sur la chasse dans les civilisations villageoises nordiques font défaut jusqu'ici. Cette lacune sera comblée quand nous aurons la première histoire de cette occupation en Norvège et en Suède. Le matériel disponible, qui n'a pas encore été collationné, nous permettra peut-être alors de pénétrer plus profondément dans l'étude de la chasse que cela n'a été possible pour aucune des civilisations occidentales ou orientales de l'Europe centrale. Cela ressort du fait que la Scandinavie septentrionale a possédé des formes économiques rappelant celles des âges lithiques loin dans l'époque historique, et qu'il est donc plus facile de les connaître que partout ailleurs. Nous aurons plusieurs fois l'occasion de recourir à ces sources. Shtetelig¹ a mentionné un certain nombre de ces anciennes formes de chasse en Norvège, partiellement encore pratiquées. Nous avons des descriptions d'une chasse barbare aux oiseaux aquatiques, du XVIII^e siècle, qui pourrait passer pour une méthode de l'âge lithique. A Bergen, on se servait encore, au seuil du XX^e siècle, de l'arc et de la flèche pour chasser la baleine. Les Norvégiens d'aujourd'hui se souviennent encore de procédés anciens de chasse au phoque. Aussi une histoire de la chasse en Norvège qui serait conçue de ce point de vue, serait-elle une des sources les plus riches dont on disposerait pour juger du développement cynégétique au Néolithique et à l'âge des métaux.

1. HAakon SHETELIG, *Préhistoire de la Norvège*, Oslo 1926, p. 40.

La forme économique de la civilisation prémégalithique a vraisemblablement correspondu largement à celle de l'Amas-coquillien, qu'il faut ranger dans le premier niveau du Néolithique nordique, même si cette limite n'est pas tout à fait juste. La station de Viste ¹ passe pour la plus ancienne de la Norvège, donc encore plus ancienne que l'Amas-coquillien, probablement comparable à Maglemose et Svaerdborg, dans le district de Svarthala au Nord de Stavanger; elle nous intéresse particulièrement parce qu'elle n'a pas encore un caractère économique spécifiquement néolithique et était habitée par une population purement chasserresse. On n'y trouve ni animaux domestiques, ni céréales, fait qui témoigne déjà de l'ancienneté de la station. Les débris osseux fournissent le tableau des espèces sauvages chassées. Les restes de phoques halichères sont nombreux, aussi bien d'adultes que de jeunes. On trouve cette espèce dans tout ce niveau culturel. Sa présence dénote une modalité spéciale de la chasse du cycle culturel nordique, à savoir celle des divers phoques, que nous rencontrons à la vérité aussi dans les civilisations arctico-baltiques. Nous ne connaissons pas la technique de cette chasse, mais il ne devrait pas être difficile de la reconstituer sur la base de données ethnographiques comparées. Les gibiers principaux de la chasse terrestre étaient le sanglier, l'élan et le cerf. La présence du sanglier, qui, aujourd'hui, n'existe plus en Norvège, indique manifestement un climat plus doux que l'actuel. Le cerf également ne se trouve plus de nos jours dans les environs de Viste. Ses restes osseux montrent qu'il s'agissait d'une variété plus forte que celle qui vit encore maintenant sur la côte septentrionale de la Norvège. La chasse aux oiseaux sauvages était aussi couronnée de succès, surtout celle aux espèces maritimes qui restent aujourd'hui un gibier de prédilection du paysan norvégien : le guillemot,

1. A. W. BROGGER, *Vistefundet*, Stavanger 1908.

Le même dans *NATUREN*, Bergen 1908, p. 97.

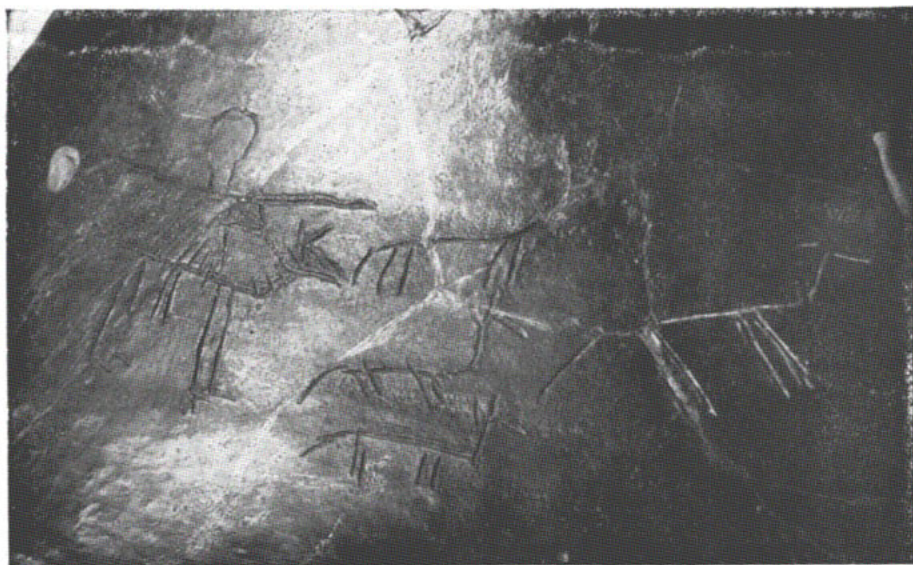
Le même, *ibidem*, 1910, p. 332.

Le même, dans *YMER*, Stockholm 1908, p. 122.

Le même, *Kulturgeschichte des norwegischen Altertums*, Oslo 1926, p. 42 sq.

l'alque, le cormoran et différentes mouettes. Brogger [p. 42] pense que ces oiseaux ont été abattus autrement qu'avec l'arc et la flèche. Il s'agissait probablement de piégeage, peu différent de celui qui a été en usage jusque dans les temps modernes. Les débris ergologiques de Viste ne nous donnent malheureusement aucun renseignement sur la chasse à la plume, ce qui prouve seulement qu'on y employait du matériel périssable. On ne manque pas, en revanche, d'instruments en os qui ont servi à la poursuite des grands animaux, surtout des pointes de flèche en os, parfois munies d'éclats incrustés de silex. Comme cette civilisation ne peut pas ne pas avoir été en rapport avec celles à industrie osseuse de l'âge lithique moyen, elle ne peut guère avoir ignoré l'arc. Les instruments de silex sont rares. Le détail de la civilisation de Viste ne laisse aucun doute quant à son âge. L'industrie est insignifiante, tout le matériel conservé est destiné à la chasse. Ici encore, le seul animal domestiqué est le chien, mais il n'y a pas d'indice permettant d'affirmer qu'il ait été utilisé pour la chasse.

Brogger [p. 45] s'oppose vivement à la tentative de dissocier la station de Viste des autres stations de Norvège et de lui octroyer une position spéciale parce que certains éléments s'y manifestent plus importants que dans des stations plus récentes. Quelques éléments comme la pointe de flèche en os garnie de silex et les petites haches polies ont pu se maintenir sans modification jusqu'à des époques plus récentes et sont un témoignage de connexions culturelles. Il est naturellement certain que la civilisation épimésolithique de la céramique peignée, qui appartient à la grande ethnie ouralienne, a puissamment agi sur le Nord scandinave. Cette circonstance doit avoir eu sa répercussion sur la chasse. Au Néolithique, c'était encore une pure civilisation de chasseurs et de pêcheurs; ses représentants n'ont passé à une forme d'économie rurale que bien après les populations de l'Europe occidentale et centrale. C'est précisément quand on veut juger de la chasse néolithique en Scandinavie qu'il est nécessaire d'examiner jusqu'à quel point ses caractères sont nordiques et jusqu'à quel point



a



b

a et b) Gravures de l'urne d'OEdenburg.
Section préhistorique du Musée d'Histoire naturelle de Vienne.



a



b

a et b, Figures de la situle de Bologne.
Museo Civico del Risorgimento de Bologne.

ils sont arctico-baltiques. La reconstitution de la chasse dans les civilisations nordiques, sur la base des trouvailles en Norvège et en Suède, doit être considérée sous cet angle.

Dans un autre mémoire ¹, Brogger s'occupe spécialement de la civilisation lithique arctico-baltique dans le domaine scandinave. Une de ses caractéristiques est l'emploi du schiste pour les objets d'usage courant, y compris les pointes de flèche et de lance. Il existe aussi des pointes de flèche de silex, mais elles sont rares et n'ont en général pas la forme typique. La pointe d'os munie d'éclats de silex compte aussi parmi les éléments arctico-baltiques d'origine. Elle paraît avoir pénétré en Scandinavie selon deux voies : primo, par l'Allemagne du Nord en contournant la Baltique, c'est-à-dire par la Poméranie, le Holstein, le Schlesvig, le Danemark et la Suède méridionale, d'où elle aurait atteint Viste; secundo, au Néolithique récent, de l'Est de la Baltique par la Scandinavie du Nord. De nombreux objets de schiste ou d'os portent souvent, en guise d'ornement, une ligne unique en zig-zag, parfois sculptée en relief. Brogger [p. 249] pense qu'il s'agit d'un dérivé de représentations figurées à signification magique, de signes devant provoquer une chasse fructueuse. Il paraît cependant improbable que le zig-zag provienne d'un art naturaliste, qui répugnait aux ornements, comme c'était le cas de l'art des chasseurs. Il est par contre fort possible que nous ayons là une expression de magie de chasse. Le zig-zag appartenait déjà aux motifs ornementaux du Magdalénien ²; il avait alors, probablement, une tout autre signification que l'ornement néolithique dont Scheltema a étudié en détail les divers aspects ³.

La signification du cycle culturel arctico-baltique, pour l'histoire de la chasse, réside moins dans son influence sur la technique des armes de la civilisation nordique que dans les œuvres d'art qui en sont un élément essentiel et carac-

1. A. W. BROGGER, *Den arktiske stenaldet i Norge*, VIDENSKABS-SELSKABETS SKRIFTER, Hist. Filos. Klasse, 1909, n° 1, Christiania 1909.

2. Herbert KÜHN, *Kunst und Kultur der Vorzeit Europas, Das Paläolithikum*, Berlin & Leipzig 1929, p. 304.

3. F. Adama von SCHELTEMA, *Die allnordische Kunst*, 2^e éd., Berlin 1924.

téristique. Nous avons tenté de mettre au clair le sens et l'essence de l'activité artistique relativement à la grande chasse au Paléolithique supérieur; nous y renvoyons. Car on observe que l'art rupestre néolithique de la Scandinavie septentrionale n'est que l'expression d'une conception magique et chasseresse du monde, telle qu'elle s'était extériorisée dans les représentations artistiques du Sud-Ouest de l'Europe à l'âge lithique moyen. Nous ne devons pas nous en étonner, car la forme économique des civilisations chasseresses de cet âge et celle de la civilisation néolithique arctico-baltique conditionnaient des pensées et des sentiments identiques. La cassure spirituelle qui est le fait du Néolithique en Europe centrale ne se révèle peut-être nulle part aussi clairement que dans l'opposition de l'art rupestre néolithique, arctico-baltique, de la Scandinavie septentrionale, et de l'art rupestre nordique du Bronze, de la Scandinavie centrale. Nous nous occuperons plus tard de ce dernier groupe et de ce qu'il nous apprend quant à la chasse. Contentons-nous ici de souligner que son art se distingue nettement de celui de l'art de l'activité chasseresse, par le fait qu'il n'a plus de rapport avec les formes naturelles, remplacées par des formes abstraites, ornementales, géométriques, qui ne sont certainement pas seulement l'expression d'une autre tournure d'esprit, mais montrent les prédispositions spirituelles et culturelles dont devait faire preuve l'homme nordique dans l'histoire.

On ne comprend donc pas pourquoi Brogger ne veut pas voir cette différence¹ et admet un développement uniforme, à connexions internes entre les deux groupes artistiques scandinaves. Il fait remarquer avec raison que la situation septentrionale des premières figurations qui ont été trouvées ont donné lieu à une séparation, mais que les découvertes suivantes en Norvège occidentale, méridionale et

1. A. W. BROGGER, *Kulturgeschichte des norwegischen Altertums*, Oslo 1926, p. 90 sq. Nous trouvons la même manière de voir dans B. von RICHTHOFEN, *Oberschlesische Urgeschichtsforschung und nordische Altertumskunde*, Oppeln 1929, p. 39 : il dénie l'immigration des porteurs de la civilisation lithique scandinave arctique à partir de l'Est-Baltique.

orientale ont été assez nombreuses pour effacer le caractère arctique qu'on voulait donner à ce groupe de productions. Pour lui, les œuvres d'art naturalistes sont l'expression d'instincts originels, devant leur existence à une époque où la chasse jouait encore un grand rôle dans l'économie. Leur appartenance à l'âge lithique est indubitable, et cela d'autant plus que les productions du Bronze se sont infiltrées beaucoup plus lentement que dans les civilisations de l'Europe centrale, et que l'emploi de silex, pour la fabrication d'outils, se prolonge jusque dans l'âge du Fer. Brogger néglige cependant l'essentiel de ce qui fait l'opposition spirituelle entre les deux groupes artistiques de Scandinavie quand il croit deviner une ligne ininterrompue dans l'art scandinave du Sud au Nord. Il importe peu que les figurations rupestres naturalistes de Norvège soient apparues dans des régions à civilisation chasserresse prédominante, et d'autre part les figurations du Bronze de la Suède centrale dans une civilisation rurale, comme si ces deux formes économiques avaient pu les provoquer; ce qui importe, c'est le fait que la civilisation chasserresse arctique ait pris naissance dans un cycle culturel étranger à population différente, dont la mentalité dictait le mode de vivre et les productions artistiques, tandis que l'homme nordique était organisé différemment sous divers rapports, manifestant sa pensée et ses sentiments, sous bien des rapports, de toute autre manière. Déjà la circonstance que les œuvres artistiques se rapportant à la chasse gagnent en finesse plus on monte vers le Nord aurait dû indiquer à Brogger de quelle direction cet art était venu et où l'on devait chercher son origine. Il est clair que cet art ne peut présenter le même caractère d'unité et de maturité à la périphérie du domaine dans lequel il a rayonné, que là où il s'est manifesté sans subir d'influences étrangères. Et admettre que les hommes qui, dans le Sud, s'adonnaient à des rites de fertilité et cultivaient un art ornemental symbolique, aient été, dans le Nord, les créateurs d'un art figuré naturel, et que leurs capacités créatrices aient augmenté à mesure qu'ils montaient vers le Nord et plus ils s'en tenaient au niveau cul-

turel de la chasse, c'est certainement se fourvoyer. Un pareil développement signifierait spirituellement un recul unique en son genre.

C'est le mérite d'André M. Hansen ¹ d'avoir, le premier, séparé les dessins rupestres arctico-baltiques de ceux du Bronze et du Fer nordiques, et d'en avoir formé un groupe distinct. Il avait déjà reconnu leur âge plus ancien par rapport au groupe plus méridional, ce que les investigations de Hallström ² confirmèrent. En sus de Brogger ³, Kossinna ⁴ s'est aussi occupé de ces figurations, qui, sous forme de 64 dessins rupestres, de peintures rupestres et aussi de bas-reliefs, sont répandues dans tout le domaine de la céramique peignée arctico-baltique, et, de façon clairsemée, sur la côte de Norvège d'Oslo à Tromsø, ainsi qu'en quelques points de la Suède septentrionale, Jämtland et Angermanland. On connaît en tout 20 stations à figurations rupestres appartenant à la civilisation arctico-baltique à industrie schistueuse, dont 16 en Norvège et 4 en Suède.

Il s'agit toujours de représentations naturalistes d'animaux susceptibles d'être chassés. Le cerf, l'élan et le renne sont le plus fréquemment figurés, mais l'ours, quelques poissons dont peut-être la plie, le dauphin, ont aussi été pris en considération. Un renard et quelques oiseaux ⁵ qu'il n'est pas possible de déterminer sont des exceptions. On a trouvé également, en six de ces stations, des figures représentatives de l'art du Bronze de la Scandinavie méridionale, à la vérité dans une situation qui est caractéristique non pas du Bronze nordique, mais de l'art arctico-

1. Andr. M. HANSEN, *Landnam i Norge*, Christiania 1904, p. 323.

2. G. HALLSTRÖM, *Nordskandinaviska hällristningar*, dans YMER 1907, p. 211; dans FORNVANNEN 1907, p. 106; 1908, p. 49; 1909, p. 55 et 126.

3. A. W. BROGGER, *Eig og ren pa hällristninger*, dans NATUREN 1906, p. 356.

Le même, *Den artistiske stenalder i Norge*, dans SKRIFTER AF VIDENSKABSSKABET I CHRISTIANIA, II : *Historisk-filosofisk klasse*, 1909, p. 105-112.

Le même, *Kulturgeschichte des norwegischen Altertums*, Oslo 1926, p. 89 sq.

4. Gustav KOSSINNA, *Der Ursprung der Urfinnen und der Urindogermanen und ihre Ausbreitung*, MANNUS, t. 1, p. 41-46.

5. Eivind S. ENGELSTAD, *Ostnorske ristninger av malinger no den arktiske gruppe*, Oslo 1934, Skogerveien, p. 131 et 132.

baltique. Ce qui caractérise en effet les représentations typiques de la magie chasseresse, c'est leur localisation près des eaux; elles sont souvent dans le voisinage de rapides, sur les rives d'un lac ou sur celles de la mer. Le caractère de magie chasseresse de ces œuvres fait soupçonner qu'elles ont été représentées soit dans des endroits où le chasseur guettait son gibier, soit dans des lieux qui y ressemblaient. Nous savons que la fidélité à la nature passait pour renforcer la force de l'enchantement. Une action réciproque de cet ordre a sans doute aussi existé entre le lieu du culte magique et le territoire de chasse. Ce qui parle contre l'identité de l'emplacement du culte et du lieu de chasse, c'est que, parfois loin dans l'intérieur, la représentation de poissons de mer, tels que des flétans, se rencontre au milieu de figurations de rennes et d'ours. Almgren¹ pense que le séjour au bord de l'eau était aussi naturel pour le chasseur du Néolithique septentrional que la résidence dans la caverne pour le chasseur de l'art lithique moyen, qu'il est, de plus, possible que les chasseurs arctico-baltiques, auxquels échappait la mystique de cavernes profondes peu accessibles, attribuassent aux puissances capables d'influer sur la chasse un habitat dans le voisinage des eaux. Dans le choix des sites que hantaient ces divinités, ils auront donné la préférence aux lieux les plus impressionnants par leur sauvagerie.

La puissante frise trouvée près de Vingen², sur le Nordfjord, non loin du Hornalen qui dépasse mille mètres, appartient aux œuvres d'art les plus grandioses du Nord scandinave. C'est peut-être le groupe de dessins rupestres le plus magnifique de cette région de la Scandinavie, si ce n'est même de tout le Nord de l'Europe. L'importance de l'œuvre ne réside pas tant dans sa facture artistique que dans son énorme dimension, sa composition et sa valeur comme document historique. Il s'agit d'environ 400 cerfs, disposés

1. Oskar ALMGREN, *Nordische Felszeichnungen als religiöse Urkunden*, Francfort 1934, p. 261.

2. Johs. BOE, *Felszeichnungen im westlichen Norwegen*, I : *Die Zeichnungsgebiete in Vingen und Henoya*, Bergen 1932, surtout p. 44-45.

par groupes de deux, ou de plusieurs individus, à 10 ou 12 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur la falaise désolée d'une baie étroite s'étendant sur plusieurs kilomètres. On est tout de suite frappé par la direction que paraissent prendre ces cerfs : ils se rendent à la mer. Il n'y a pas de doute quant à leur appartenance spécifique. On ne compte pas de figurations d'élan¹ ou de rennes. L'heureuse découverte d'anciennes données relatives à cette frise permet d'en connaître le sens. Jusqu'au seuil des *xvii^e-xviii^e* siècles, les paysans avaient pratiqué là une chasse telle que nous la connaissons de l'âge lithique moyen, à savoir la battue du cerf par des traqueurs qui poussaient les animaux à se précipiter du haut des rochers. C'était le même processus qu'avaient employé les chasseurs de chevaux à Solutré. On peut admettre que cette chasse, à laquelle toute la tribu devait participer, n'était pratiquée qu'une fois par année. La situation économique de la tribu dépendait pendant des mois de son succès : le butin devait être abondant sous peine de menace de famine. La grande frise exprime l'invocation aux puissances supérieures d'assurer le succès. Le sens magique de l'œuvre est indéniable.

Il y a ici réunion du lieu de culte et du lieu de chasse, comme c'est aussi le cas pour les peintures rupestres de Fjäll Flatruet, dans le district de Härjedalen, où une paroi rocheuse à pic se trouve dans le voisinage immédiat de la peinture, l'endroit convenant fort bien au genre de chasse en question. Les figurations rupestres de la Scandinavie septentrionale permettent donc d'en déduire sûrement la technique de la chasse par battue vers une paroi rocheuse, mais nous ne savons pas si cette méthode était typique pour la civilisation arctico-baltique. Si elle en provient réellement, comme on peut le conclure de sources historiques, elle a alors été rapidement assimilée par la civilisation nordique et s'est pratiquée pendant des siècles. Nous pouvons

1. Contrairement à l'opinion courante, nous serions cependant enclin à considérer la figure n° 250 (Boe, planche 11) comme un élan; il regarde à gauche, à l'encontre de la majorité des cerfs.

en tout cas inférer de ces représentations magiques de chasse qu'outre la chasse aux phoques et aux oiseaux aquatiques, pratiquée sur la côte, la capture de cerfs jouait un grand rôle.

Il est étonnant de constater, intercalés entre certaines figurations magiques de chasse, des dessins et des symboles caractéristiques de l'art du Bronze de la Scandinavie centrale. Brogger, qui voyait un lien interne entre l'art naturaliste du Nord et l'art symbolico-ornemental du centre de la Suède, attribuait ces œuvres d'art à une population paysanne habitant la côte, pratiquant l'élevage et la culture du sol, tout en s'adonnant, selon la saison, à la chasse — ce qui maintenait ses liens avec l'ancienne forme économique. Mais ce serait méconnaître l'essence de ces formes d'art différentes que d'admettre que le même individu, après s'être livré l'été à la culture du sol et avoir extériorisé son activité par des figures symboliques, pût revêtir en automne la mentalité de l'activité chasserresse au point de ne plus chercher à s'exprimer que par la forme d'art naturaliste qui caractérise cette dernière. Il est impossible que ces deux manifestations proviennent de communautés à même organisation sociale et économique. Il est donc beaucoup plus vraisemblable que les symboles du Bronze ont été ajoutés plus tard, par une population paysanne, aux œuvres de la civilisation arctico-baltique. Ces hommes du Bronze se livraient encore à la chasse et étaient pleins de respect pour les lieux de culte des anciens chasseurs, mais ils vivaient sous l'influence du Sud, dans un monde de représentations différentes, et ajoutèrent aux anciennes œuvres naturalistes leurs symboles créateurs de vie et de fécondité. Admettre que l'art symbolique du Bronze dérive génétiquement du naturalisme scandinave du Nord se réfute non seulement par les dispositions des œuvres de ces deux groupes, mais encore davantage par le fait que certaines figurations animales, comme les grands élans de la paroi de Bardal, sont coupés par les traits ultérieurs représentant des bateaux, ou par le fait que les changements du niveau de la mer ont eu comme conséquence de situer les symboles

du Bronze plus près de l'eau que ne le sont les figures naturalistes.

Toutes les combinaisons dont le but est d'englober les figurations rupestres nord-scandinaves dans le cycle culturel nordique, échouent par insuffisance démonstrative. On ne peut pas admettre que les tribus paysannes du Sud de la Scandinavie aient apporté les premières notions d'art aux chasseurs du Nord, car nous avons vu que l'activité artistique est un caractère si spécifique de la grande chasse qu'elle permet à elle seule d'en déduire l'activité économique; on ne peut pas non plus accepter que l'art symbolique de la Scandinavie du Sud et du centre ait donné lieu à l'éclosion d'une tendance artistique complètement différente. L'origine de l'art naturaliste nord-scandinave, dont le caractère rappelle tant l'âge lithique moyen, doit être cherchée dans le cycle arctico-baltique et seule son activité économique, qui s'est prolongée jusque dans l'âge des métaux, l'explique. Ce cycle ne nous intéresse d'ailleurs que par rapport à la chasse, pour son importance et la persistance de son influence sur la civilisation nordique.

Le sens de la pensée magique n'offre plus rien d'étranger. Nous renonçons à discuter les formes possibles de la magie chasserresse nord-scandinave, car aucune découverte n'a permis de pénétrer le problème plus avant. On peut fort bien se figurer que la plus grande partie des œuvres d'art qu'elle a provoquées étaient peu durables et ne nous ont pas été conservées. Cela dut être le cas pour la magie imagée, fixée sous forme de peintures sur des troncs d'arbre, des pièces d'écorce et des peaux. On peut aussi soupçonner des sculptures d'argile non cuite et des dessins sur le sol, qui ne devait agir qu'en une seule occasion, mais on n'a rien trouvé de ce genre. La magie chasserresse était certainement beaucoup plus répandue, sous une forme ou une autre, que ne le feraient croire les seules figurations rupestres qui ont subsisté; mais, en tout cas, on ne peut la concevoir qu'en connexion avec l'art arctico-baltique.

Nous ne passerons pas en détail la revue des figurations rupestres du Nord de la Scandinavie; notre tâche ne peut

être que de voir s'il est possible d'en déduire quelque chose quant à la chasse. Les œuvres d'art paléolithiques du Sud-Ouest de l'Europe se sont révélées une source particulièrement précieuse pour la reconstitution de la chasse préhistorique. Les figurations néolithiques nord-scandinaves fournissent malheureusement moins de renseignements. Elles ne livrent presque aucune indication quant à la technique de la chasse, à moins que ce manque d'indications ne soit considéré comme positif. Nous pouvons admettre avec certitude que les animaux représentés sur les parois rocheuses étaient les gibiers préférés. C'est toujours l'élan, le cerf, le renne et l'ours, si nous ne tenons pas compte des poissons, qui sont nombreux. Il est remarquable que, jusqu'ici, les ossements d'ours soient rares dans les stations norvégiennes, de sorte que la représentation fréquente de cet animal étonne. Le contraste entre ces deux faits laisse presque soupçonner que le culte de l'ours de la civilisation arctico-baltique est un ancien résidu du monde spirituel du Paléolithique. Sur la paroi de Bogge, trente-cinq animaux sont représentés, dont un élan dépasse tous les autres en dimension. Les figurations d'Evenhus, dans le district de Frosta, laissent aussi reconnaître des élans, tandis que d'autres groupes sont trop schématiques pour que les figures puissent être interprétées comme cerfs, rennes ou élans. Celles de Bardal, dans le district de Breitstad, sont caractérisées par un mélange confus d'art ancien naturaliste et d'art nouveau symbolique. La civilisation chasserresse nord-scandinave y a trouvé son expression artistique dans l'imposante figuration de deux élans, plus grands que nature, de plus de trois mètres de long. Un autre groupe, à Hammer, dans le même district, montre trois oiseaux, signe de l'importance de leur chasse. Le renne proche de la chute d'eau de Bola témoigne d'une véracité insurpassable, tandis que les rennes de Hell près de Trondhjem laissent déjà reconnaître les lignes pures qui vont s'affermissant à mesure qu'on s'avance vers le Nord. Ainsi que s'exprime Brogger, « ils dépassent toutes les figurations plus méridionales en beauté, en dimension, en allure jeune et en mouvement.

Ils ont en eux quelque chose des hauts plateaux, comme la civilisation de la Norvège en tous temps¹ ». Plus les hommes vivaient exclusivement de la chasse, plus leurs œuvres d'art étaient imposantes.

A mesure que nous montons vers le Nord, le cerf devient de plus en plus rare parmi les espèces figurées. On a alors surtout affaire au renne, mais toujours aussi à l'élan et à l'ours.

Des scènes globales de chasse, comme en Espagne orientale, manquent totalement. Les figures humaines, en connexion indubitable avec les animaux et dont nous aurions pu déduire l'armement, font presque entièrement défaut. Ce n'est qu'en connexion avec de grands groupes d'animaux que des hommes sont représentés à plusieurs reprises, par exemple sur la paroi de Notön². On y reconnaît les mouvements du corps. Les figures en question lèvent soit un, soit les deux bras, et peuvent être considérées comme représentant des traqueurs. En tout cas, cette interprétation explique le mieux leur attitude et leur association à de grands groupes d'animaux. Il n'y a pas d'animaux blessés de flèches, comme en livrent les grottes de la France méridionale. L'art rupestre ne nous donne donc pas d'indications quant à l'importance de l'arc ou des armes de jet pour la chasse. Les œuvres franco-cantabriques du Paléolithique ont aussi fourni des données de valeur sur la technique du piégeage et la confirmation d'anciennes hypothèses. Mais sous ce rapport aussi, l'art rupestre nord-scandinave livre moins. Il n'y a pas de « signes tectiformes », ces symboles de piégeage, qui indiquent une technique particulière. Les rares signes, capables d'augmenter nos connaissances quant à la chasse néolithique, sont ceux d'Ekeberg et de Skogerveien. Avant de les étudier, il faut décrire un système de piège qui a donné lieu à des enquêtes pendant longtemps sans qu'il fût possible de l'attribuer à une civilisation déterminée, et même d'être sûr de son mode d'emploi, étant

1. L. c., 1926, p. 103.

2. G. HALLSTRÖM, *Nordskandinaviska Hällristningar*, Fornvännens, 1907, p. 169, fig. 6.

donné que les nombreuses découvertes s'y rapportant ne peuvent être datées chronologiquement. Ces pièges proviennent tous d'endroits marécageux, mais ne sont pas accompagnés d'objets matériels, ce qui rend difficile leur attribution. Plusieurs d'entre eux se trouvaient à plus de deux mètres de profondeur. Cette circonstance, aussi bien que leur construction simple, indiquent un âge ancien; cette construction ne présuppose que la connaissance de la force élastique du bois, connaissance utilisée, dès le Paléolithique supérieur, pour la construction de l'arc.

La *trappe à volets* dont il s'agit a déjà été l'objet de plusieurs investigations¹; Munro l'a considérée comme un piège à loutre et on peut fort bien se représenter son emploi pour la capture de petits carnassiers, de sorte qu'il nous faut d'abord en examiner le mécanisme (pl. X a et b).

Il s'agit d'un piège généralement en bois de chêne, dont, selon Krause [*l. c.*, p. 157], on a déjà trouvé près de quarante exemplaires, en Allemagne centrale et septentrionale, en Irlande, en Suède et Norvège, en Carniole et en Italie. Cette large dispersion donne à réfléchir. Elle montre que l'instrument n'était pas connu d'une seule civilisation, qu'il a été accepté par des populations auxquelles il était à l'origine étranger, et qu'il s'y est longtemps maintenu. Son centre de création et les voies qu'il a suivies sont cependant inconnus.

Comme construction, tous ces pièges, conservés jusqu'à nous, sont apparentés. La planche X a et b aidera à en décrire le mécanisme. Le piège se compose d'un corps de chêne en ovale pointu, quelque peu en forme de canot. Seuls deux exemplaires trouvés dans un marais près de Laibach sont de bois d'orme. Leur longueur varie entre 58 et 92 centimètres, leur largeur entre 12 et 27 centimètres.

1. Robert MUNRO, *Notice of some curiously constructed wooden objects found in Peat Bogs in various parts of Europe*, dans PROCEEDINGS OF THE SOCIETY OF ANTIQUARIES OF SCOTLAND, XXV (1891), p. 73 sq.

Le même, *Prehistoric problems*, Edimbourg & Londres 1897, p. 239-286.

Eduard KRAUSE, *Vorgeschichtliche Fischereigeräte*, Berlin 1904, p. 156-168.

R. W. REID, *Ancient wooden trap...*, dans PROCEEDINGS OF THE SOCIETY OF ANTIQUARIES OF SCOTLAND, t. 56 (1922), p. 282-287.

Le socle de bois est évidé au centre, généralement de façon quadrangulaire, et cette ouverture doit avoir correspondu à une légère excavation de même dimension dans le sol. On soupçonne que c'est là qu'était disposé l'appât — un poisson peut-être s'il s'agissait de capturer la loutre. Deux volets, tournant à leurs extrémités sur des gonds, dans des encoches du socle, étaient disposés au-dessus de l'ouverture; fermés, l'un contre l'autre, ils recouvraient tout juste l'ouverture, mais leur rebord les empêchait de tomber à l'intérieur. Deux baguettes d'if ou de noisetier, faisant fortement ressort, pesaient sur les volets avec tendance à les fermer. Une clavette, introduite perpendiculairement aux volets, les maintenait cependant ouverts. On peut déterminer le diamètre de l'ouverture d'après la longueur de la clavette. La trappe de la planche X a, dont l'original, provenant d'Halensee, se trouve au musée ethnographique de Berlin, permet d'obtenir facilement un intervalle de deux centimètres. Le côté qui touche le sol est toujours plat. Pour voir la trappe fonctionner, il faudrait la regarder par dessous. Il est probable que ces pièges étaient enfoncés dans le sol ou masqués par des mottes de gazon, de sorte qu'on n'en voyait que l'ouverture, sous les deux volets ouverts. L'animal introduisait la tête dans l'ouverture pour arriver à l'appât, dont le moindre attouchement détachait la clavette et faisait se fermer les volets. Il était pris par la tête. Le poids de la trappe, en chêne, empêchait le prisonnier de l'emporter avec lui.

La plupart des trappes retrouvées avaient été probablement tendues par leurs propriétaires, puis n'avaient pas été retrouvées, comme cela arrive fréquemment avec les pièges; elles se sont alors enfoncées dans la bourbe jusqu'au jour de leur découverte. Il n'est malheureusement resté d'ossements dans aucun cas. Quelques poils de lièvre étaient collés à un des exemplaires de Laibach. On a pensé, jusqu'ici, qu'il s'agissait de piège à loutre ou à castor, et il faut repousser l'hypothèse de Krause, selon laquelle ce piège servait à prendre des oiseaux aquatiques, tels que canards, oies sauvages et hérons; il nous semble bien que son emploi

a dû être beaucoup plus universel; non seulement la loutre, le renard et le blaireau s'y seront pris, mais aussi tous les animaux qui, marchant sur la clavette, auront déclenché le mécanisme. Reid [*l. c.* p. 287] avait déjà exprimé cette opinion, s'appuyant sur une figure, peu claire à la vérité, exécutée sur une pierre du VIII^e siècle de notre ère.

Les trappes de ce genre connues d'Angleterre ¹ n'ont en général qu'un volet. Mais l'Allemagne a aussi livré cette variété. L'unique volet correspondait à l'ouverture; la clavette était tendue entre le volet et le corps du piège. Le déclenchement était le même.

Nous savons qu'il n'est pas possible d'ordonner chronologiquement les trappes à volets, de sorte qu'elles ne nous étaient tout d'abord que d'un secours limité pour l'histoire de la chasse. C'était regrettable, car il s'agissait là d'un engin très utilisé et largement distribué. Mais les recherches d'Engelstadt ² paraissent montrer la voie que devront suivre, quant à ce piège, les enquêtes futures. En examinant les signes rupestres, indéterminables au premier coup d'œil, de la Norvège orientale, il remarqua des figures ovales allongées qui ne pouvaient être que des pièges. Ces figures étaient analogues à Skogerveien (pl. XI *b* et fig. 117) et à Ekeberg (pl. XI *a*). Il se souvint en même temps des trappes à volets, dont les musées de Stavanger et de Stockholm possèdent des exemplaires tout à fait semblables entre eux. La connaissance de ce type de piège en Scandinavie et l'impossibilité, jusqu'alors, de lui attribuer une date, l'amènèrent à concevoir que les signes en question des rochers de la Norvège orientale ne pouvaient se rapporter qu'à ces pièges.

La concordance du dessin et du piège est en effet si remarquable que cette interprétation est très vraisemblable. Il s'agit de figures allongées et pointues, présentant une certaine analogie avec un canot, mais qui ne peuvent pas le représenter, non seulement parce que cette représentation

1. Robert MUNRO, *l. c.*, 1897, p. 275 sq.

2. Eivind S. ENGELSTADT, *Ostnorske ristninger og malinger av den arktiske periode*, Oslo 1934, p. 81 sq.

n'aurait aucun sens, mais parce que les figurations qu'on a de canots, figurations de valeur religieuse, sont tout à fait différentes. Seule l'interprétation qui fait de ces signes des pièges correspond à ce qu'on attend ici de signes de magie chasseresse. Si ce sont bien des trappes à volets, le trait longitudinal central doit correspondre à l'écart entre les volets, les traits transversaux à la clavette disposée transversalement. Cette interprétation ouvre de nouvelles perspectives pour juger de ce type de piège et de la technique du piégeage au Néolithique. L'hypothèse déjà exprimée qu'il ne s'agissait pas seulement d'une trappe pour de petits carnassiers, bien que cet emploi ne fût pas exclu, est alors confirmée. Elle peut aussi fonctionner comme piège à piétinement pour le cerf, le chevreuil et l'élan. Le dessin d'Ekeberg (pl. XI *a*) le démontre clairement. La patte gauche d'arrière de l'animal est en contact immédiat avec la trappe. Cette figuration avait pour but d'amener le gibier à se diriger sur les trappes tendues. Les figurations de Skogerveien ne sont pas moins nettes. Ici (pl. XI *b*) les trappes sont disposées sur les flancs du gibier, dans l'intention de pousser les élans vers les pièges. Les gravures rupestres d'Ekeberg et de Skogerveien sont de même âge et appartiennent au Néolithique.

Le lieu dit de Forselv, près Skjomen, paroisse de Ofoten¹, montre aussi un dessin de renne dont une patte antérieure est solidaire d'un objet peu net de la grandeur d'une trappe à volets. Ces pièges paraissent être ceux qui sont le plus fréquemment reproduits dans les gravures rupestres du Nord de la Scandinavie. On en constate aussi sur la grande frise de Vingen (fig. 118).

La technique de la chasse s'est donc enrichie d'un nouveau type de piège, dont l'existence est dûment démontrée. Il peut avoir servi pour le grand et le petit gibier, rendant des services multiples. Il est facile de l'enterrer sur une passée, de le masquer, et son poids empêche la fuite du gibier. Il paraît donner les premières preuves de son exis-

1. Gutorm GJESSING, *l. c.*, p. XVI.

tence dans le cycle culturel arctico-baltique ¹, mais les trouvailles faites démontrent sa large distribution en Europe centrale et en Irlande. Bien que les pièces trouvées soient vraisemblablement toutes plus jeunes que les figures rupestres de Norvège, cela ne permet pas de dire où ce piège a été conçu, à quelle civilisation il a d'abord appartenu et l'importance qu'il a eue pour la chasse selon les régions de son aire de distribution.

La trappe à volets paraît s'être maintenue jusqu'au moyen âge. L'Italien Petrus de Crescentiis ² décrit un méca-



FIG. 117. — Trappes à volets des gravures rupestres nordiques, Skogerveien, d'après ENGELSTADT.



FIG. 118. — Trappe à volets, gravure rupestre à Vingen, d'après BOZ.

nisme analogue encore au XIII^e siècle et parle de son emploi contre les loups et les renards. Les données techniques sur la construction du piège ne sont pas claires. Crescens dit lui-même qu'il ne peut en expliquer le fonctionnement et que celui désirant en construire doit se laisser montrer la chose par un chasseur de loups. Cette manière trop commode de décrire un appareil n'éclaircit guère le problème; la figure qui accompagne le texte (notre fig. 119) dit quelque chose

1. A la vérité, il faudrait savoir si des pièges à piétinement appartenaient déjà à l'âge lithique moyen. La réponse paraît devoir être plutôt affirmative que négative. Il y aurait lieu de prendre en considération les rectangles allongés analogues de la grotte Lortet (PIETTE, *L'art pendant l'âge du renne*, pl. 40, 1) qui sont en connexion avec le dessin d'un cerf. Le trait transversal pourrait être la clavette entre les volets.

2. Petrus de Crescentiis *zu deutsch mit Figuren*, avant 1493.

de plus bien qu'elle ne révèle rien quant au mécanisme. On voit que les carnassiers s'y prenaient par une patte et Crescens ajoute : « Mais de nombreux renards se coupent une patte et courent avec trois. » L'artiste, qui a exécuté le dessin deux cents ans après que le texte fut écrit ne paraît



FIG. 119. — Piège à piétinement pour loups, d'après CRESCENS, avant 1493.



FIG. 120. — Pièges, dessins rupestres de Slettjord, près Herjangen, paroisse d'Ofoten, d'après GUTORM GJESSING.



FIG. 121. — Pièges, dessins rupestres de la grotte Pindal, d'après ALCÁDE DEL RIO, BREUIL & SIERRA.

pas avoir été très éclairé sur cette construction; il avait, c'est probable, le texte original de Crescens sous les yeux, mais la description du mécanisme, sans figure, n'est, il faut le reconnaître, pas facile.

Un second type de piège (fig. 120) paraît avoir été en usage dans l'aire où a rayonné l'art nord-scandinave. On



a



b



c



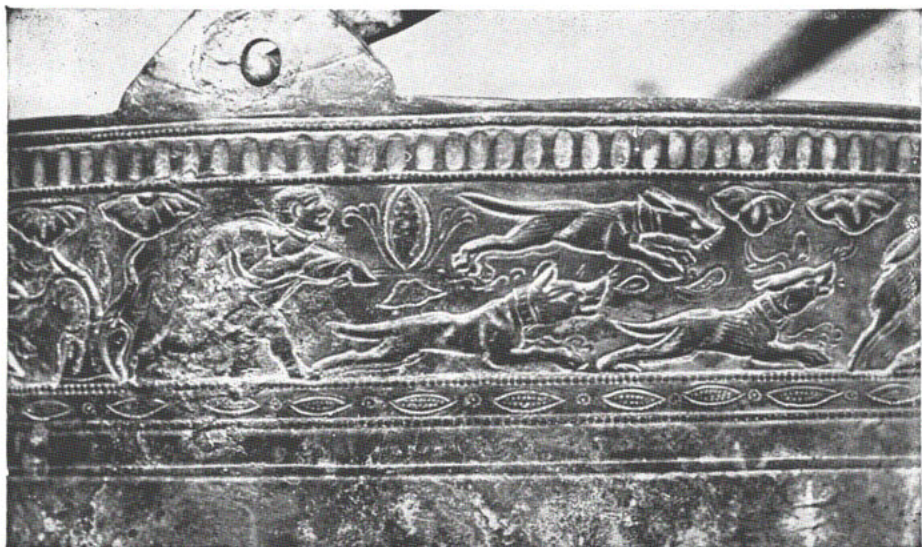
d



e

a, *b*, *e*) Frise avec motifs de chasse de la situle de Hemmoor. D'après Willers.

c, *d*) Frise avec motifs de chasse de la situle de Borry. D'après Willers.



a



b

a), b) Scènes de chasse de la situle de Nimègue : I. Archives communales de Nimègue.

en observe la figuration au lieu dit Slettjord ¹, une des stations les plus septentrionales; cette gravure se trouve cependant dans un autre groupe que celui où figure l'animal avec le piège à piétinement. De plus, on l'observe, sous une forme tout à fait semblable, sur le grand tableau de chasse de Forselv, près Skjomen, paroisse d'Ofoten ². Il n'était, jusqu'ici, pas possible de l'interpréter. Ce piège doit être très ancien, car on trouve des dessins si semblables dans la grotte de Pindal (fig. 121), qu'on ne peut guère mettre en doute l'identité du mécanisme des pièges. Cependant, ce mécanisme est incertain. On peut se demander s'il ne s'agit pas aussi de trappes à volets, dont ne serait représenté que ce qu'on en voyait lorsqu'elle était placée, c'est-à-dire les volets. Une comparaison systématique entre les gravures rupestres de France, d'Espagne et de Scandinavie, permettrait vraisemblablement des déductions complémentaires quant au piégeage de l'âge lithique moyen et du Néolithique.

A part la représentation de la trappe à volets et d'un autre piège, dont le type n'est pas encore certain, les figurations rupestres nord-scandinaves ne donnent pas grands renseignements sur les méthodes de chasse. Deux signes en grillage (fig. 122), au milieu d'élans et de rennes, à Sporanes, près du lac Totak, ont été interprétés comme des fosses à bêtes sauvages. Il est difficile de se prononcer, parce que toute la composition, avec ses bateaux, soleils et plantes de pied symboliques dénote l'influence de l'époque du Bronze. Il est donc très possible que ce grillage, que l'on retrouve aussi dans le canton de Bohuslän, sur la paroi rocheuse d'Aspeberget près Tegneby, district de Tanum ³, ait un tout autre sens que celui que nous venons d'indiquer. D'autre part, la capture de rennes et d'élans au moyen de fosses était réalisable dans le voisinage immédiat de l'œuvre

1. Gutorm GJESSING, *Arktiske Helleristninger i Nord-Norge*, Oslo 1932, pl. XX.

G. HALLSTRÖM, *Nordskandinaviska Hellristningar*, Fornvännen 1909, p. 158.

2. Gutorm GJESSING, l. c., pl. X.

3. Oskar ALMGREN, *Nordische Felszeichnungen...*, p. 111.

d'art. Les figures de Sporanes paraissent, elles, bien représenter des fosses-pièges dans lesquelles sautent les animaux. Ceux-ci sont représentés dans le voisinage immédiat de la fosse. Du reste, les dessins rupestres arctico-baltiques sont à étudier à nouveau pour voir si certains signes, jusqu'ici inexplicables, se laissent interpréter comme des pièges, et livrent ainsi quelque renseignement relatif à la technique de la chasse. Cette étude devra être très prudente, pour éviter des erreurs d'appréciation. Un dessin rupestre à

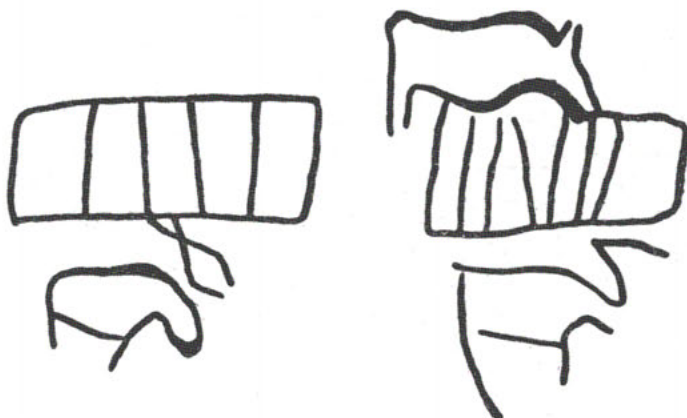


FIG. 122. — Dessins rupestres en grillage à Sporanes, d'après ENGELSTAD.

Evenhus, près Frosta ¹ (fig. 123), montrant un élan dans une grille rectangulaire, pourrait représenter une fosse-piège. Mais il pourrait aussi s'agir d'un canot primitif avec un animal sacrificiel.

On comprend que les dessins à signification technique se soient faits moins nombreux dans l'art nord-scandinave, s'il est vrai que les principales méthodes de chasse ne recouraient pas à des procédés techniques se prêtant à ces représentations. C'est certainement le cas pour deux méthodes que nous comptons parmi les plus importantes du Nord scandinave au Néolithique : la capture dans des fosses-pièges et la bat-

1. Th. PETERSEN, *Nye fund fra det nordenfjellske Norges Helleristningsområde*, dans FINSKA FORNMINNESFÖRENINGENS TIDSKRIFT, t. 36, Helsingfors 1927, p. 28.

tue vers des parois abruptes. Tandis que la seconde de ces chasses ne nous permet d'escompter aucun repère sur les gravures rupestres — à moins que la composition et la disposition des bêtes elles-mêmes passent pour un repère, — le manque de signes spéciaux pour indiquer la chasse à la fosse-piège, dont le succès est assuré si la bête ne s'aperçoit de rien, ne doit pas non plus nous étonner. Nous avons parlé suffisamment de ces deux modes de chasse relativement au Paléolithique pour n'y pas revenir. Il est regret-



FIG. 123. — Dessin rupestre scandinave, à Evenhus près Frosta, d'après PETERSEN.



FIG. 124. — Cavalier, à Björngard, près Hegra, d'après PETERSEN.

table que les figurations ne nous livrent aucune donnée quant à la chasse à l'ours.

La représentation d'un cavalier, à Björngard, près de Negra¹ (fig. 124) mérite d'être mentionnée pour sa rareté; il paraît tenir la bride par la main gauche et brandir un objet de la droite. On pourrait penser au jet d'une hache ou d'un bâton, mais la forme de l'objet, exprimée par trois traits, s'oppose à cette interprétation. L'allure générale du dessin permettrait de croire qu'il s'agit du port d'un oiseau de chasse sur le poing. Si cette supposition était exacte, on aurait là la plus ancienne figuration d'une scène de chasse au vol sur le territoire européen.

Nous étions parti, dans nos considérations sur l'art rupestre nord-scandinave, du jugement à porter quant à l'influence de la civilisation arctico-baltique sur la civilisation nordique. Sa manifestation la plus imposante, sur territoire

1. Th. PETERSEN, *l. c.*, p. 38, fig. 10.

scandinave, est l'art naturaliste du Néolithique. La solution des problèmes qui s'y rapportent est loin d'être à son terme. Son caractère de magie chasserresse nécessiterait une confrontation avec l'art rupestre de la civilisation arctique à industrie schisteuse, les œuvres d'art de l'Oural, de la Sibérie et du Iénisséï, ainsi qu'avec les grands courants artistiques du Paléolithique supérieur-Mésolithique. Les résultats n'en seraient pas seulement importants quant aux civilisations chasseresses à céramique peignée du Nord-Est, mais ils contribueraient à révéler le monde représentatif qui est à la base spirituelle du cycle culturel arctique.

A l'exception de l'art naturaliste nord-scandinave, la civilisation arctico-baltique a apporté peu d'éléments qui aient influé de façon marquante sur la chasse des tribus du cycle nordique. Mais ce serait une erreur de vouloir passer à côté de cette civilisation sans s'y arrêter; en effet, on se souviendra qu'elle a pénétré jusqu'en Scandinavie centrale et que le Néolithique nordique n'a poussé, de façon dense, que jusqu'au Sud de la Norvège. Toutes les découvertes faites au Nord de Trondhjem révèlent une parenté beaucoup plus grande avec le Néolithique arctico-baltique qu'avec le Néolithique nordique. De la côte orientale de la Baltique, de la Finlande et des régions baltiques méridionales, cette civilisation a pénétré en Suède centrale et septentrionale, puis s'est répandue le long de la côte norvégienne, tant vers le Nord que vers le Sud. On constate nettement, en Norvège orientale, le mélange entre les éléments culturels nordico-sudscandinaves et les éléments arctico-baltiques. Le centre scandinave du groupe arctico-baltique paraît avoir été la région de Trondhjem. C'est de là que s'opéra la colonisation des territoires plus septentrionaux du pays, qui, auparavant, devaient être inhabités. C'est ici, dans le Nord, que la civilisation chasserresse arctico-baltique est conservée sous sa forme la plus pure, sur territoire scandinave. Son caractère fit qu'elle se propagea principalement le long de la côte. Mais ses représentants étaient également capables de vivre dans les vallées de l'intérieur. Cette circonstance leur donna la possibilité d'opérer la grande pous-

sée qui les amena du golfe de Botnie, à travers la Suède du Nord, jusque sur la côte norvégienne à la hauteur de Trondhjem.

Parmi les armes principales du cycle culturel arctico-baltique, nous avons déjà appris à connaître la sagaie et la flèche. Certains types de haches, pour lesquels le schiste était d'emploi prédominant, le caractérisent aussi. On possède des couteaux de schiste ornés de têtes d'animaux, à lame double. Ils n'auront cependant servi qu'exceptionnellement à la chasse, par exemple dans le combat corps à corps avec l'ours. Quelques signes rupestres curieux, en forme de boumerangs, à Vingen (pl. XI c) ¹ ont fait penser que des bâtons de jet avaient appartenu à l'arsenal du chasseur arctico-baltique. Cette hypothèse ne nous paraît pas acceptable, parce que l'art rupestre franco-cantabrique du Paléolithique (fig. 125) a livré des figures analogues ², de sorte que ces signes courbes ont vraisemblablement eu une signification magique. Ils représentent plutôt des pièges, dont le mécanisme nous échappe encore. Cette explication conviendrait aussi bien à l'art franco-cantabrique qu'à l'art arctico-baltique et elle est appuyée par l'indication de Boe, selon laquelle ces symboles se trouvent principalement en des endroits qui conviendraient au piégeage, tandis qu'ils manquent sur les hautes falaises abruptes représentant des lieux de chute pour le gibier dans les battues.

La station de Viste dans le Sud de la Norvège nous a déjà permis d'indiquer les influences qui ont pénétré le cycle nordique à partir du Nord. Si nous en avons parlé, ce n'est pas que Viste dépende davantage de la civilisation arctico-baltique, mais parce qu'on trouve là, pour la première fois, clairsemés au milieu d'autres, des éléments matériels qui n'appartiennent pas à la civilisation nordique. On constate cette interpénétration, plus ou moins fortement, dans

1. Johs. BOE, *Die Felszeichnungen im westlichen Norwegen*, I, Bergen 1932, p. 35-36.

2. Voir les figures reproduites par Hubert SCHMIDT dans *Der Dolchstab in Spanien*, d'après les peintures de la grotte Pindal, Cantabres, dans la publication jubilaire de MONTELIUS, Stockholm 1913, p. 77, fig. 9 et 10.

toutes les stations norvégiennes, et il est nécessaire d'en tenir compte si nous ne voulons pas courir le danger de tirer des déductions erronées quant à la chasse néolithico-nordique. La nécessité d'avoir ce point de vue bien à l'esprit ressort aussi du fait que le Néolithique arctico-baltique était représenté par des hommes ethniquement différents de ceux de la civilisation nordique. La racine de leur ethnie,

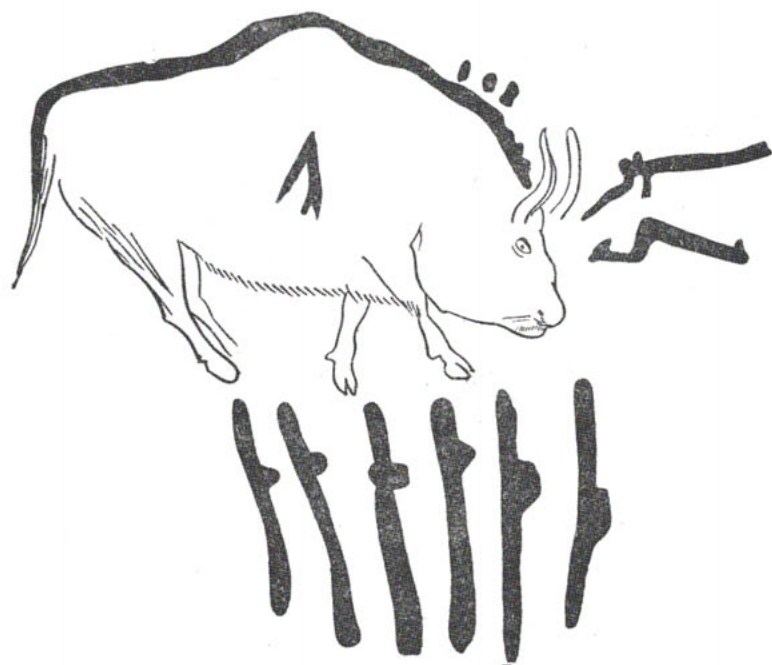


FIG. 125. — Bison avec pointe de flèche et signes magiques, Grotte de Pindal, d'après CARTAILHAC & BREUIL.

nous devons la chercher dans le cycle culturel de l'industrie osseuse de l'âge lithique moyen.

Non seulement Viste mais aussi les autres stations norvégiennes témoignent de l'importance de la chasse dans la civilisation nordique et, surtout, dans sa zone périphérique septentrionale. Ce sont le cerf et le phoque qui lui impriment son caractère, et, de plus, le fait que c'est une chasse saisonnière. La population s'y livrait pendant un certain nombre de mois, puis, une économie systématique

mettait en valeur le butin pour l'hiver. Le terrain de chasse et l'habitat étaient souvent fort éloignés l'un de l'autre. Le gibier était dépecé sur place de façon à faciliter le transport. La forme économique était une combinaison harmonieuse de culture du sol et de chasse. Comme cette dernière constituait une source importante du revenu alimentaire, nous ne constatons pas de symptômes dénonçant une économie purement rurale et une orientation nouvelle des esprits par rapport à la chasse. Si la limite entre l'activité chasseresse et l'économie rurale a été quelque part, et pendant un long

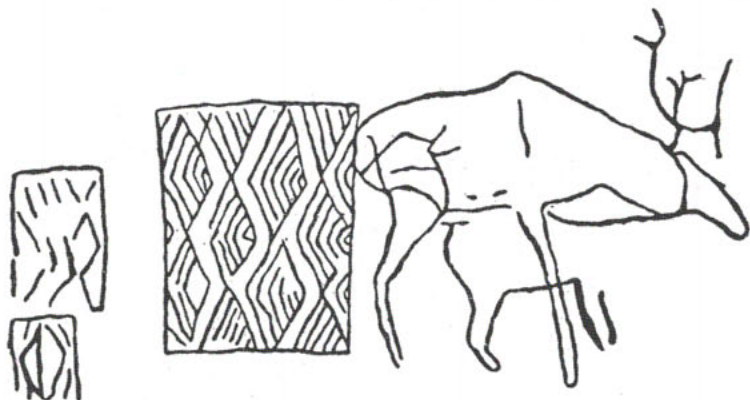


FIG. 126. — Représentation de filet paraissant se rapporter à la chasse, selon notre planche XII *b*. Paroi rocheuse de Forselv, près Skjomen, paroisse d'Ofoten, d'après Gutorm GJESSING.

laps de temps, peu nette, c'est surtout à la périphérie de la civilisation nordique. Les rapports réciproques entre la chasse d'une part, l'agriculture et l'élevage d'autre part, rapports qui se sont poursuivis en Norvège jusqu'à l'époque moderne, font de ce pays une source de très grande valeur pour le jugement à porter sur la chasse nordico-néolithique.

La grande et vivante gravure rupestre de Forselv, près Skjomen, paroisse d'Ofoten (pl. XII *b* et fig. 126) suggère l'hypothèse de l'emploi, à la chasse, de filets, tels que nous avons appris à les connaître dans la civilisation des palafittes. On y voit toute une série de figures analogues à des filets au milieu d'un troupeau de rennes en marche. Il est vrai qu'un poisson est également dessiné, ce qui indique

l'emploi du filet pour la chasse et la pêche. Nous n'avons pas suffisamment de données sur le développement de la pêche au filet pendant le Néolithique scandinave pour pouvoir juger de l'ampleur de cette modalité de pêche. Les nombreux hameçons et accessoires qu'on a trouvés démontrent en tout cas que d'autres méthodes n'étaient pas moins développées. Le Danemark ¹ a livré les restes d'un filet, mais on ne peut démontrer quel a été son emploi. Étant donné que la population de ce pays vit en contact intime avec l'eau, il est plus naturel de mettre ce filet en rapport avec la pêche qu'avec la chasse. Les fosses-pièges et les battues amenant le gibier à des falaises abruptes paraissent avoir été les méthodes de prédilection de sa capture. On se servait certainement de harpons et de flèches pour la chasse au phoque. Nous ne savons pas, du reste, si les mêmes méthodes de chasse prévalaient en tous lieux; par endroits, l'influence arctico-baltique peut avoir joué un rôle, ailleurs le modelé du paysage peut avoir été déterminant. La battue vers une paroi de rochers ne peut être organisée que lorsque cette paroi existe, sans issue de fuite. Les fosses-pièges n'auront été vraiment utiles que sur les passées d'automne et de printemps des rennes. Toutes ces conditions déterminaient des formes locales de chasse, à côté desquelles s'exerçait, quoique moins productive, la chasse individuelle, au moyen du harpon, de la flèche et de l'arc. C'est du moins ce que laissent soupçonner les stations comme celles de Skjonghelleren, à Valderøia, au Nord d'Alesund. On a aussi trouvé là de grandes quantités d'ossements, surtout de cerf et de toutes sortes d'oiseaux de mer, mais ils étaient accompagnés de nombreuses pointes de flèche en os, du type le plus solide au plus délicat, muni de barbelures. Les grandes pointes auront servi pour l'élan et le cerf, les petites pour le gibier à plume; les harpons qui étaient aussi représentés auront certainement été employés pour le phoque. Ce qui est curieux dans toutes ces stations — dont les ossements, il est vrai, n'ont été que rarement examinés aussi conscien-

1. Oscar MONTELIUS, *Kulturgeschichte Schwedens*, Leipzig 1906, p. 23.

cieusement que pour les palafittes de la Suisse —, c'est que les petites espèces sauvages, représentant le gibier principal dans le Néolithique de l'Europe occidentale, sont ici d'importance tout à fait secondaire. Seule la capture d'oiseaux maritimes compense la situation. Les méthodes de cette capture pourraient bien avoir été les mêmes que celles des temps modernes. Brogger ¹ fait remarquer qu'on a trouvé dans une station les ossements d'un pigeon (*Columba livia*) que les paysans des îles Färöer chassent encore aujourd'hui en se laissant descendre, par des cordes, le long de parois rocheuses; ils prennent avec eux des vivres et de quoi faire du feu, car il leur arrive de rester plusieurs jours entre ces rochers, chaque expédition leur rapportant de la chair d'oiseau qu'ils salent et conservent, des œufs et des plumes.

Le gibier chassé doit avoir souvent échappé, dans le Néolithique nordique comme aujourd'hui. On a mis à jour, dans une tourbière du Danemark ² la mandibule d'un cerf atteint par une pointe de flèche de silex. Le choc avait fait sauter la pointe, dont les éclats étaient répandus dans la masse osseuse, mais la blessure avait guéri. Une côte de cerf femelle, trouvée dans une autre tourbière, révélait aussi un éclat de silex qui avait été finalement encapsulé dans la masse osseuse.

Si nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur ce que nous avons appris, nous constatons que la chasse reste très importante pour l'alimentation dans la zone la plus septentrionale de la civilisation nordique, mais qu'elle ne détermine pas la forme économique de l'existence comme c'est par contre le cas dans la civilisation arctico-baltique. Dans la civilisation nordique, la chasse allait de pair avec la culture du sol, qui, déjà au Néolithique, a le caractère d'une économie saisonnière. L'élan, le renne et le cerf sont, à côté du phoque et des oiseaux aquatiques, les plus importants des gibiers chassés systématiquement. Un caractère important de la civilisation nordique est le fort lien traditionnel qui le réunit à sa

1. A. W. BROGGER, *Kulturgeschichte...*, Oslo 1926, p. 51.

2. OSCAR MONTELIUS, *Kulturgeschichte Schwedens*, Leipzig 1906, p. 26.

base de l'âge lithique moyen, aux éléments appartenant aussi bien au cycle culturel des lames, qu'à celui des coups-de-poing et à celui de l'industrie osseuse. Cette base n'a pas été sans influence sur le sens et l'aspect de la chasse.

Plus nous avançons vers le Sud, plus se raréfie le matériel qui nous permettrait d'obtenir des renseignements sur la chasse dans la civilisation nordique, et cela surtout dans les territoires qui s'étaient fortement adonnés à l'économie rurale. Les trouvailles nous autorisent seulement à constater que l'alimentation carnée jouait un grand rôle, car les ossements d'animaux sauvages, surtout d'individus jeunes, sont très nombreux. Ils sont souvent roussis ou brûlés, et, s'il s'agit d'os longs, ont été ouverts en vue d'en extraire la moelle. Si les stations dans le genre de celles de la Norvège font défaut, et si, de ce fait, nous manquons d'un matériel qui puisse être similairement mis en valeur, le caractère général de la civilisation nordique, et de ses formes mixtes périphériques, ne permet pas de douter que nous nous trouvions ici en présence du groupe de civilisations où la chasse fut la plus importante jusqu'à la fin du Néolithique. Ce ne sont pas tant les fouilles directes que la comparaison avec les civilisations de l'Europe occidentale et celles, villageoises et encore moins chasseresses, des pays danubiens, qui déterminent ce jugement. Partout où l'influence nordique persiste au Néolithique, la chasse est un élément qui joue son rôle dans la forme économique. Ce disant, nous n'examinons pas jusqu'à quel point l'importance de la chasse dans l'économie du Néolithique nordique est due à une continuation des forces locales datant de l'âge lithique moyen, ou bien jusqu'à quel point elle provient d'influences analogues découlant d'un centre culturel asiatique. Ce qu'il faut retenir, c'est que la chasse, dans le Néolithique de la civilisation villageoise du Nord, est la mieux caractérisée si on la considère comme un phénomène épimésolithique; cette appréciation se rapporte non à sa provenance, mais à son caractère. Le produit de la chasse, dans les civilisations nordiques, est encore important pour l'entretien de l'existence, en tout cas plus important que dans les cycles culturels contemporains. Mais

tandis que, dans ces derniers, une période de repos prépare un changement de nature de la chasse, ce sont des forces provenant des anciennes civilisations qui lui confèrent le caractère qu'elle a dans le Nord.

Les traditions propres à cet art dans le cycle nordique et son caractère général font penser que des méthodes essentiellement nouvelles de chasse n'ont pas vu le jour — cela dit sans tenir compte des développements dus aux progrès de la technique. Le *chien* était certainement devenu un auxiliaire de valeur et son emploi n'aura pas été sans influence sur les modalités de la chasse. Nous avons déjà appris à le connaître dans les civilisations de l'âge lithique moyen, là où, plus tard, prit naissance le cycle culturel néolithique nordique. Le chien s'héritait là directement. A l'époque du Bronze nordique, nous le voyons travailler en meute; l'exis-



FIG. 127. — Gravure rupestre, représentant probablement un chien, à Vingen, d'après BOE.

tence d'une pareille formation, qui caractérise un niveau culturel déjà élevé, permet de soupçonner que le chien a été utilisé individuellement au Néolithique et peut-être même en bande, si l'on en croit le tesson de poterie de Salzmünde. En ce qui concerne la civilisation artico-baltique, les gravures rupestres de Vingen (fig. 127)¹, dont nous avons parlé plus haut, ainsi qu'une figuration de Forselv (fig. 128)², paraissent indiquer l'emploi du chien à la chasse. Parmi les figurations animales de Vingen, nous en avons découvert quelques-unes qui se distinguent nettement de celles des cerfs quant à la forme du corps et à l'allure. Il n'est pas possible d'être tout à fait affirmatif, mais il

1. JOHNS. BOE, *Felszeichnungen im westlichen Norwegen*, I, dans BERGENS MUSEUMS SKRIFTER, n° 15, p. 32.

2. GUTORM GJESSING, *Arktiske Helleristninger i Nord-Norge*, Oslo 1932 pl. XV et p. 68.

y a de grandes chances pour qu'il s'agisse de chiens. La gravure de Forselv, près de Skjomen, paroisse d'Ofoten, est

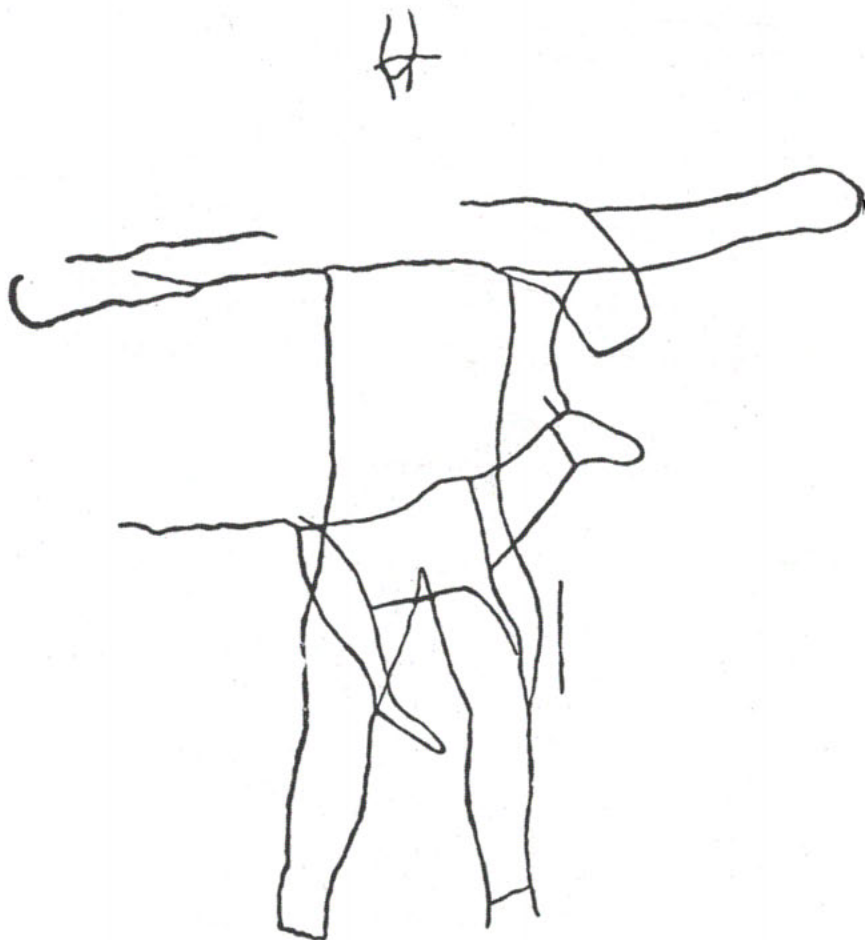


FIG. 128. — Chasseur et chien, gravure rupestre de Forselv, près Skjomen, paroisse d'Ofoten, d'après Gutorm GJESSING.

encore plus frappante. Elle représente un homme dont la tête et le cou sont indistincts, mais dont le tronc, les jambes et les bras étendus se reconnaissent nettement. En travers

de son corps est gravé un chien haut sur jambes, qui porte un collier et court vers la gauche du chasseur. La silhouette du chien, ses courtes oreilles rigides, sa queue longue et tenue horizontalement sont très nettes. Le chasseur et le chien se trouvent derrière un groupe de rennes qui s'éloignent, ces derniers dessinés proportionnellement au chien. L'homme aux bras étendus paraît donc être un traqueur, qu'accompagne son chien, et qui pousse le gibier vers une pente abrupte. La gravure de Forselv rend probable l'emploi du chien déjà dans la civilisation arctico-baltique de l'âge lithique moyen.

La situation du *cheval* est incertaine. Son apparition relativement précoce dans la civilisation nordique est remarquable. Les ossements qui nous en sont restés ne peuvent provenir que de chevaux domestiques, car il n'y en avait pas là de sauvages. Cette absence interdit aussi de supposer que l'élevage du cheval ait pris origine dans la civilisation nordique. D'où cette dernière l'emprunta, c'est ce qu'on ne peut pas encore dire avec certitude; ce n'est pas non plus à la civilisation occidentale des palafittes ou à celle de la céramique rubannée des pays danubiens, car l'élevage du cheval manque totalement dans les centres de ces régions et ne se révèle que dans les districts contigus à la civilisation nordique. On est donc pour ainsi dire obligé d'admettre que des éléments de la civilisation chevaline asiatique ont pénétré et enrichi les civilisations villageoises du Nord. Il est peu probable que le Néolithique nordique ait déjà eu recours au cheval pour la chasse, à une sorte de chasse à courre. Il y a des figurations de cavaliers parmi les gravures rupestres scandinaves du Bronze et du Fer précoce, mais pas de preuves, même pour ces époques récentes, de chasse à cheval.

Le développement des armes n'a rien donné qui permet de laisser soupçonner une spécialisation technique relative à la chasse. Les formes des instruments en silex montrent qu'ils dérivent des civilisations mixtes du Mésolithique, dans lesquelles les lames et les coups-de-poing étaient déjà mêlés. La flèche et l'arc doivent avoir été les

armes les plus importantes. Une investigation typologique des pointes de flèche dans la civilisation nordique éclairera bien des points. On trouve fréquemment la pointe de flèche travaillée sur les deux côtés. Il existe également un type à longue soie, pour la fixation dans la hampe, qui est vraisemblablement plus ancien. Une pointe de flèche trapézoïde représente enfin une troisième forme. Sprockhoff¹ pense que cette dernière configuration dérive d'une forme en vrai trapèze, dérivée elle-même de la pointe de flèche triangulaire; son tranchant n'est plus en long, mais en travers. Mais cette évolution n'est pas très vraisemblable; l'argumentation de Sprockhoff, selon laquelle la civilisation de Maglemose n'a pas encore de pointe de flèche à tranchant transversal, tandis que Swaeborg Mose en a livré une, et que l'Amas-coquilien ne connaît pas les pointes en long, n'est pas probante. Il oublie que les civilisations maglemosienne et amas-coquilienne dérivent de bases culturelles tout à fait diverses et que leur différence quant aux pointes de flèche a une signification beaucoup plus profonde que ce qu'il soupçonne. En tout cas, une simple séquence chronologique n'est pas prouvée jusqu'ici; la plupart des pointes de flèche à tranchant transversal appartiennent au Néolithique et persistent jusque dans le Bronze. Selon Sprockhoff, la pointe à tranchant transversal, travaillée sur les deux arêtes latérales au lieu de n'être retouchée que d'un côté, redevint un triangle, disposé sur la pointe. La largeur diminua de plus en plus en faveur de la longueur. La tentative de cet auteur de vouloir aussi faire dériver la pointe à soie de la forme trapézoïde n'est pas très convaincante.

La plupart des pointes de flèche sont en silex, mais il y en a aussi en schiste, dont la dispersion doit naturellement être mise en rapport avec la civilisation arctico-baltique. La pointe de flèche en os a existé à côté de la pointe de pierre. Sa pointe proprement dite a une section arrondie ou ovale; le plat de la pointe est allongé, parfois triangulaire, témoi-

1. Ernst SPROCKHOFF, article *Pfeilspitze*, dans *Eberts Reallexikon der Vorgeschichte*, t. 10, 1927-1928, p. 103.

gnant de l'influence de la pointe de pierre sur celle en os. On constate une prédominance de la pointe d'os principalement là où il y a manque de pierre utilisable. Les pointes d'os se sont maintenues, comme celles de pierre, jusque dans le Bronze, et même, en des points exceptionnels comme la Norvège septentrionale, jusque dans le Fer.

Au Néolithique, et surtout à son apogée, la flèche et l'arc atteignent leur plus haut développement dans les civilisations nordiques; ce n'est qu'à l'âge des métaux que l'on remarque un déplacement de cette prédominance vers le Sud et l'Est. Un tesson de poterie, trouvé à Salzmünde dans le cercle maritime de Mansfeld ¹ livre un témoignage de valeur sur l'emploi de la flèche et de l'arc à la chasse (pl. XIII). Il vaut la peine de remarquer que le territoire des civilisations néolithiques nordiques n'a livré que deux figurations non ornementales, l'une étant celle, malheureusement incomplète, de Salzmünde. On reconnaît encore la tendance à l'art naturaliste, bien que sous une forme rigide et stylisée. Le tesson ne paraît pas provenir d'un récipient d'argile brisé, mais avoir été une offrande tombale, déposée sur la face du mort. Nous ne discuterons pas ici de la signification symbolique de cette scène de chasse, dans de telles conditions, et renvoyons à ce que nous aurons à dire à propos des dessins sur les urnes du Fer. Cette céramique a bien quelque chose de particulier, mais on la range dans le premier niveau de la civilisation de Walternienburg-Bernburg. Le tesson porte ce qui reste d'une figuration de chasseur armé d'un arc. Cet arc n'est pas bandé; on ne peut donc pas parler d'un chasseur « en train de tirer ». Il a devant lui trois animaux, deux complets et un troisième dont on ne voit plus que la tête. Il me semble erroné de les tenir pour des cerfs, puisqu'on ne voit pas de bois et que la présence d'une queue nuit à cette interprétation. Il est beaucoup plus probable que ce sont des chiens accompagnant le chasseur. Dans ce cas, le tesson de Salzmünde n'offre pas seulement la plus ancienne

1. Paul GRIMM, *Eine Jagdszene auf einem Scherben des nordischen Kreises, der jüngeren Steinzeit von Salzmünde im Mansfelder Seekreis*, dans IFEK, 1930 p. 120, pl. 5.

représentation de chasse postmésolithique, mais le premier témoignage de l'emploi de chiens à la chasse.

Parmi les autres armes, la hache et le poignard nous intéressent peu parce qu'on ne peut pas prouver leur emploi à la chasse. Le poignard est retouché des deux côtés et souvent merveilleusement travaillé. La massue peut avoir servi à l'occasion à la chasse, peut-être pour assommer l'animal pris au piège ou blessé. Ce n'est pas une arme étrangère à la civilisation nordique et elle peut lui être parvenue par diverses voies : sous sa forme courte et simple par la civilisation des haches à section elliptique, sous sa forme en disque avec long manche par les civilisations danubiennes. Ce qui est important, c'est l'emploi fréquent de l'os pour la fabrication d'instruments dans la civilisation nordique, emploi qui dénote même l'influence nordique dans les régions périphériques d'autres civilisations; cela ne prouve pas seulement l'influence durable qu'a eue le cycle culturel à industrie osseuse dans l'Europe septentrionale, mais révèle certains des facteurs ayant influencé la chasse dans les civilisations villageoises du Nord.

Si nous ne savons pas grand-chose sur l'organisation sociale, les tombes mégalithiques permettent de conclure, avec une certaine vraisemblance, que la base de la société était le clan¹. L'organisation clanique doit avoir régi les civilisations du Néolithique nordique. Cela paraît être la raison pour laquelle les hommes du Nord ne se manifestent qu'isolés ou par petits groupes. Il y a opposition nette avec le développement social des civilisations citadines, par exemple celles de la Mésopotamie et de la vallée du Nil. Nous avons dit plus haut que le changement d'aspect de la chasse se trahit le plus distinctement par la baisse de son

1. Le terme de « clan » a malheureusement pris une signification tout à fait spéciale ces dernières années, en ethnologie culturelle, conformément à son organisation, chez de nombreux primitifs, en vue de la descendance. Nous avons proposé (*La civilisation aïnou*, Paris, Payot, 1937, p. 197) d'appeler ce clan spécial « monoclan » et de réserver le terme vague de « clan » tout court à l'organisation, quelle qu'elle soit, qui tient le milieu entre la famille restreinte et la tribu. Il s'agit ici de ce clan vague. — *Note du traducteur.*

importance économique et par sa dépendance progressive de l'organisation sociale. Le nouvel ordre social a pris son origine dans le Sud-Est et a manifesté son action, de plus en plus atténuée, jusque loin vers le Nord.

Nous ne pouvons pas quitter les civilisations villageoises du Nord sans mentionner l'industrie qui, en Europe centrale, l'a emporté sur toutes les autres et les a influencées quand elle ne les a pas simplement absorbées : la *céramique cordée*. On peut presque dire que partout où des éléments nordiques, au Néolithique tardif, ont été importés en d'autres civilisations, que ce soit en Europe occidentale ou dans les pays danubiens, ils l'ont été sur les ailes de la céramique cordée. Son aire de distribution a toujours dépassé celle des autres civilisations mixtes du Nord, de sorte qu'on est parfois tenté de lui attribuer une position génétique qui ne lui revient pas.

Nous renonçons à entrer dans le détail des discussions soulevées par le problème de la céramique cordée et qui ne sont pas encore éteintes. Comme tous les auteurs en reconnaissent l'importance pour l'Europe centrale et que certains veulent même y voir la source du complexe indo-européen, il n'est pas étonnant qu'on attache un vif intérêt à son étude. Mais il est tragique qu'on ne puisse pas arriver à une unité de vues. Deux principales tendances sont à distinguer; celle qui attribue une certaine indépendance à cette civilisation et place sa patrie en Allemagne centrale, en Thuringe en particulier, et celle à laquelle se sont ralliés Kossinna et Menghin, qui militent pour une origine jutlandienne. Nous ne tenons pas compte de ceux qui, comme Wahle et Rosenberg, la font provenir de la Russie méridionale, ou même, comme Kühn, d'Espagne, — sans, pour cela, condamner leurs hypothèses respectives. Les doutes subsistant quant à l'origine de cette civilisation font comprendre qu'on ne puisse pas dire grand'chose sur son activité chasseresses.

En ce qui concerne ses relations au cycle culturel nordique, on peut admettre que son faciès ancien a été influencé

par la civilisation de Walternienburg, formant ainsi un phénomène parallèle au faciès mégalithique influencé par la civilisation de Bernburg. Le faciès ancien, saxo-thuringien, de la céramique cordée, doit s'être développé, dans la région de la Saale, sous l'influence jutlandienne de la céramique la plus jeune de Walternienburg. La céramique courante d'aspect très fruste la fait facilement prendre pour primitive; en réalité, il s'agit d'une civilisation néolithique tardive, qui, conservant en dépôt la civilisation nordique à l'état relativement pur, aurait gardé de ce fait une empreinte archaïque. Nous avons mentionné son aire de distribution. Dans son faciès oriental, cette céramique cordée de l'Oder, laisse encore mieux reconnaître ses éléments jutlandiens. C'est ce faciès qui a déterminé le développement de la céramique cordée en Prusse occidentale, en Prusse orientale, en Pologne et en Galicie. Mais le faciès saxo-thuringien, qui s'est rencontré, à la frontière septentrionale de la Bohême, avec le faciès oriental, a fait sentir son influence jusqu'en Moravie. La délimitation de la céramique cordée est moins nette vers l'Ouest. Par endroits, elle a franchi le Rhin sur son cours supérieur. Elle recouvrait, à la fin du Néolithique, la Hesse, le Pays de Bade, le Wurtemberg et une partie de la Bavière. Son contact avec la civilisation des vases caliciformes produisit la céramique zonaire.

Si l'on tente de préciser la position de la chasse dans cette importante civilisation de la poterie cordée, on s'en fait une image non seulement incomplète mais contradictoire, d'autant plus obscure qu'on a peu de clartés sur les facteurs qui ont présidé à la formation de cette civilisation néolithique tardive. Un examen du matériel disponible et des circonstances des découvertes, permet de supposer que l'économie de la céramique cordée ne reposait pas sur la culture du sol, mais sur la chasse, la pêche, la cueillette, ainsi que sur l'élevage. Nous nous représentons les porteurs de cette industrie comme des conquérants instables que leur rude nature poussait à errer de droite et de gauche. La chasse et l'élevage leur convenaient mieux que l'agriculture. L'ensemble de cette civilisation et sa large distribution même incitent

à admettre une forme économique ne mettant pas obstacle aux randonnées à large rayon de ses représentants. Schliz¹ pensait que les gens de la céramique cordée étaient des tribus de purs chasseurs, possédant à la vérité une technique développée des armes et une céramique correspondante, mais habitant sous des tentes et se trouvant en somme encore au stade de la cueillette. S'il est douteux que ces hommes aient dépendu à ce point de la chasse, on peut néanmoins déduire de leurs tombeaux que les potiers à céramique cordée parcouraient le pays à distance des cours d'eau, contrairement aux potiers à céramique rubannée des pays danubiens qui préféraient s'établir le long de l'eau. Schliz pensait que les potiers à céramique cordée pénétrèrent vers le Sud à peu près en même temps que les porteurs de la civilisation de Rössen, groupe nordique à éléments mégalithiques, et que, de concert avec ces derniers et les peuples de la poterie rubannée, ils occupèrent de grands territoires de chasse. Cet auteur en arriva ainsi à émettre sa théorie selon laquelle les potiers à céramique cordée occupaient souvent les hauteurs, en qualité de chasseurs et d'éleveurs, tandis que les potiers à céramique rubannée, agriculteurs, peuplaient, non loin d'eux, la plaine. Cette existence simultanée des deux groupes n'est pas encore prouvée, mais paraît très vraisemblable, du moins pour certaines régions.

C'est aller un peu loin que de vouloir attribuer aux potiers de la céramique cordée une économie chasserresse analogue à celle de la civilisation arctico-baltique, mais les restes osseux de leurs débris de cuisine montrent qu'à l'instar de tous les représentants des civilisations villageoises du Néolithique septentrional, ils étaient des chasseurs, des guerriers et des éleveurs. Quand on procède à l'examen de leur arsenal, on est toutefois frappé de l'absence presque totale de flèches et d'arcs. C'est bien là ce qu'il y a de plus mystérieux chez les potiers de la céramique cordée par rapport à la chasse. Nous savons que l'arc et la flèche sont des élé-

1. A. SCHLIZ, *Steinzeitliche Wirtschaftsformen*, dans *PRAEHISTORISCHE ZEITSCHRIFT*, t. 6, 1914, fasc. 344, p. 211 sq.

ments qu'on ne peut pas enlever à la civilisation nordique. Nous verrons plus loin que l'emploi de l'arc, comme arme de chasse, est aussi prouvé pour le Bronze septentrional. Il n'y a donc pas de cause, dans le cycle culturel nordique, qui explique cette pauvreté en arc de la céramique cordée. L'absence quasi-totale de cet élément est un fait certain. Toutes les tombes de la céramique cordée ne contiennent que des armes et non pas des ustensiles de la vie journalière. Si la flèche et l'arc avaient joué un grand rôle, ils n'y auraient pas fait défaut. Le faciès de l'Oder a bien livré quelques pointes de flèche, mais elles passent pour des raretés, contrairement à ce qui en est pour d'autres civilisations. Il est compréhensible que de tels phénomènes, inexplicables par ce que l'on sait du cycle nordique, aient fait douter de l'origine jutlandienne de la céramique cordée. A la vérité, l'arc ne peut pas avoir été tout à fait inconnu. La seule œuvre sculptée que nous ait livrée la céramique cordée, la caisse de pierre de Göhlitzsch près Merseburg (pl. XIII b) prouve l'existence de l'arc, et cela sous une forme que l'on ne peut pas considérer comme typique pour le Néolithique nordique, à en juger d'après les figurations scandinaves du Bronze. La plaque de pierre, dont l'ornementation cordée est censée représenter une paroi chargée d'objets qui y sont suspendus, permet de reconnaître à gauche un grand carquois contenant six flèches à barbelures. La courroie de suspension, qui souvent aura été suffisamment longue pour être mise sur l'épaule, se laisse nettement reconnaître. Vers le haut du carquois, un arc, muni de sa corde distendue, occupe toute la largeur de la plaque. La forme de l'arc est curieuse¹; non moins curieux est le fait que cette seule œuvre d'art de la céramique cordée nous présente l'arme qu'elle employait le moins. On comprendrait mieux le manque de pointes de flèche, et de façon générale, le manque d'arcs et de flèches, si cette absence était constatée dans une civilisation ne s'intéressant pas à la chasse. Car on sait que le maniement aisé de l'arc et de la flèche présuppose leur

1. Il paraît s'agir d'un arc dit réflexe, comme le sont classiquement les arcs asiatiques. — *Note du traducteur.*

emploi constant, l'habileté à s'en servir ne s'acquérant qu'à la chasse même. Il y a des peuples, qui, s'intéressant peu à la chasse, ont abandonné l'emploi de cette arme, bien qu'ils l'aient connue auparavant. La sagaie et la massue leur suffisent. Mais un pareil changement dans l'armement va de pair avec une nouvelle orientation économique et en particulier avec de moindres préoccupations de chasse, deux conditions que ne remplit pas la civilisation de la céramique cordée.

La technique de la chasse, dans cette civilisation, reste donc une énigme. Les instruments lithiques qu'elle livre ne peuvent pas, à l'exception de la lance, caractériser une chasse active. La hache, en forme de trapèze, généralement polie avec soin, et la hache d'armes perforée passent pour deux instruments typiques du faciès saxo-thuringien, même s'ils dépassent son domaine. Parmi les haches non perforées, on rencontre des pièces très délicates, qui ont pu servir d'armes de jet. La lance était connue; ses pointes de silex ne manquent pas. Le couteau de silex peut à peine passer pour une arme de chasse. Les instruments d'os sont rares. Cette pauvreté en armes de chasse suggère l'emploi d'engins de matériel périssable tels que le lasso et la fronde. Mais le milieu géographique n'offrait pas une ambiance idoine à l'emploi de la fronde, même si le caractère des porteurs de céramique cordée convenait — car les bergers nomades ont toujours été les plus aptes à l'usage de la fronde. Mais nous ne savons pas si l'on se servait du lasso, ou de la courroie chargée de pierre, de la bola en d'autres termes. La capture au moyen de fosses-pièges peut avoir eu son importance. Nous rappelons le site néolithique, disposé pour ces captures, de Ketzin, dans le Havelland occidental, site qu'on ne sait d'ailleurs à quelle civilisation néolithique attribuer.

La tentative de décrire la chasse chez les potiers à céramique cordée n'aboutit ainsi qu'à des suppositions plus ou moins vagues. Le jugement qu'on tente de se former est encore grevé du fait que cette civilisation n'est guère connue que par ce qu'en ont livré les tombeaux, de sorte que d'autres éléments nous échappent. On a trouvé fréquemment

des ossements de gibier, et, par-ci, par-là, des ossements de cheval, mais il ne semble pas qu'on ait jamais examiné ce matériel comme on aurait dû le faire, car on ne dispose pas de données relatives au pourcentage des espèces et des classes d'âge. C'est cependant en observant cette méthode qu'on arriverait le mieux à se rendre compte de certaines circonstances économiques et techniques quant à la civilisation de la céramique cordée. Ce que nous savons avec certitude, c'est que le gibier principal de ces potiers était constitué par le cerf, le chevreuil et le sanglier; le bison et le castor paraissent aussi avoir été chassés avec succès. L'élan et le daim n'auront eu, par contre, qu'une importance secondaire. L'ours était une prise occasionnelle. Le renard et le lièvre ne manquent pas, mais sont relativement rares.

Après nous être occupés des cycles culturels occidental et nordique, nous avons affaire au troisième grand cycle européen, celui des *civilisations villageoises à céramique rubannée des pays danubiens*. Il ne nous arrêtera pas longtemps; non que ce groupe culturel, fort particulier, offre un matériel insuffisant, mais parce que ses représentants sont la population du Néolithique qui s'est le moins adonnée à la chasse et que sa forme économique est celle qui exerça le moins d'influence sur celle-ci, soit dans son domaine central, soit dans les marches où elle faisait sentir son influence.

Le nom de ce cycle culturel indique son origine et sa distribution. Son espace vital s'étendait certes au delà du bassin du Danube et de ses affluents. Il englobait, en gros traits, la Pologne méridionale, l'Ukraine, la Yougoslavie, la Bulgarie, l'Albanie et la Macédoine, puis le bassin du Danube et l'Allemagne méridionale, jusques et y compris le Sud-Est de la Belgique et la région du Harz, sans parler d'avant-postes épars jusqu'en Poméranie. La céramique rubannée a pris son essor en Bohême et en Moravie. C'est là qu'on peut la poursuivre le plus loin dans le temps. Nous pouvons renoncer à énumérer ses faciès locaux et leurs domaines géographiques, parce qu'ils ne présentent pas de

différences par rapport à la chasse. Les ressortissants sédentaires du cycle danubien ne sont arrivés que lentement aux frontières de leur aire de distribution et leur civilisation n'a jamais dominé sur tout ce domaine simultanément. Le sol de l'Allemagne a surtout été touché par la branche occidentale, à céramique linéaire, qui, de Bohême, Moravie et Basse-Autriche, s'est étendue en Silésie, en Allemagne méridionale et centrale, ainsi que par la céramique rubannée angulaire, qui apparaît sur le Rhin et au Wurtemberg sous forme de faciès de Hinkelstein, dans l'Est de l'Allemagne centrale sous forme de céramique rubannée pointillée. Elle a de plus donné lieu à la civilisation de Lengyel, dont le faciès silésio-bohême-moravien est dit civilisation de Jordansmühl, et le faciès est-bavarois civilisation de Münchshof.

Alors que les ressortissants au cycle nordique étaient avant tout des chasseurs guerriers, les potiers à céramique rubannée étaient des paysans sédentaires tranquilles, chez lesquels la chasse ne jouait qu'un rôle secondaire. Nulle part le passage à l'économie rurale ne s'est accompli si rapidement et complètement, non pas que la chasse ne fût plus du tout pratiquée, mais elle était devenue économiquement beaucoup moins importante que dans le cycle nordique ou dans la civilisation occidentale des palafittes. Globalement, la céramique rubannée représente un niveau culturel élevé dont le caractère est déterminé par l'agriculture. A l'opposé de la civilisation à céramique cordée, qui affectionnait les hauteurs, ses agglomérations sont en plaine ou sur un terrain de collines basses. Les potiers à céramique rubannée habitaient volontiers sur un sol lœssique, qui se défriche et se cultive facilement. Leurs agglomérations, assez étendues, disposées en majorité au bord de l'eau, ont livré de nombreuses fosses à débris, dont le contenu nous offre le tableau de leur alimentation et en particulier de la part qu'y jouait le gibier dans la nourriture carnée. Ce sont pour la plupart des restes de moutons, de porcs, de chèvres, de bœufs et de chiens. Comme gibier, on trouve l'aurochs, le cerf, le chevreuil, le castor et l'ours. Le cerf était particu-

lièrement estimé pour ses bois, indispensables à la confection d'instruments. D'après certains auteurs ¹, le sanglier manque dans les stations, mais il doit avoir été tué à l'occasion ². Le daim est rare. Le castor paraît avoir été chassé avec succès et l'on trouve en outre les restes de nombreux petits carnassiers et espèces sauvages, tels que loup, lynx, renard, chat sauvage, lièvre. On constate la présence simultanée de deux races de chiens, un chien des tourbières ressemblant au chien-loup et un chien ressemblant à un lévrier. Ce dernier servait peut-être à la chasse, le premier à la garde de la ferme.

Les armes de la civilisation à céramique rubannée ne donnent que peu de renseignements sur la technique de la chasse. Le coin en forme de cordonnier et la hache plate bombée d'un côté, outils industriels vraisemblablement, passent pour les produits caractéristiques lithiques de cette civilisation. Ils auraient tout au plus pu servir d'armes de jet pour la chasse. Il ne faut cependant pas écarter cette hypothèse, car ces deux instruments étaient si courants pour les potiers à céramique rubannée qu'ils devaient s'en servir avec plus de dextérité que de leurs armes rares. Des fouilles à la Colline des prêtres, près de Brenndorf ³ ont livré un crâne partiel de très vieux sanglier qui avait reçu un fort coup de hache. La blessure d'entrée mesurait quinze millimètres de long, six de large et cinq de profondeur. L'angle d'une lame de hache en pierre, tout près de là, correspondait à cette blessure. Les circonstances de la fouille font admettre que le sanglier avait été tué par le jet de la hache. Mais, dans son ensemble, la civilisation danu-

1. A. SCHLIZ, *l. c.*, p. 211 sq.

2. JULIUS TEUSCH, *Die Spätneolithischen Ansiedlungen mit bemalter Keramik am oberen Laufe des Altflusses*, MITTEILUNGEN D. PRÄHISTORISCHEN KOMMISSION D. KAIS. AKADEMIE D. WISSENSCHAFTEN, t. 1, Vienne 1903, p. 380 et 391.

CARL ENGEL, *Bilder aus der Vorzeit der mittleren Elbe*, Burg près Magdeburg 1930, p. 101.

HANS SEGER, *Die Keramischen Stilarten der jüngeren Steinzeit Schlesiens*, JAHRBUCH DES SCHLESISCHEN MUSEUMS FÜR KUNSTGEWERBE UND ALTERTUM, t. 7, Breslau 1919, p. 6.

3. J. TEUSCH, *l. c.*, p. 380.

biennne est pauvre en armes. Les lances manquent complètement. Seules les rares pointes de flèche trouvées peuvent avoir servi à la chasse. Elles font complètement défaut sous l'aspect des formes, retouchées sur les deux côtés, caractéristiques du Néolithique floride. L'arc peut alors à peine avoir été en usage. Dans les phases ultérieures du Néolithique à céramique rubannée, la pointe de silex n'est jamais fréquente. Avec la céramique linéaire, on trouve, entre autres, un certain nombre de pointes de flèche à tranchant transversal, qu'il faut considérer, selon Menghin¹, comme des dérivés du Tardenoisien tardif dans le bassin danubien. Des restes d'une ancienne civilisation à arc peuvent aussi avoir pénétré par cette voie dans le domaine de la céramique rubannée. Les objets de cuivre, qui apparaissent précocement dans la civilisation danubienne ne peuvent pas avoir influencé la technique de la chasse. Il ne s'agissait à l'origine, avec le cuivre, que d'ornements métalliques; c'est plus tard, vers la fin du Néolithique, qu'apparaissent, en outre, des poignards minces et des haches plates, qui étaient plutôt des armes d'apparat que d'usage pratique. Les objets en os n'ont acquis aucune forme caractéristique dans la civilisation danubiennne. Il faut citer, parmi les rares instruments de chasse en os quelques pointes de flèche à soie et des harpons à double rangée de pointes, ne mesurant que quelques centimètres, faits de bois de cerf², qui servaient probablement aussi bien à la chasse qu'à la pêche. Menghin pense³ que ces derniers proviennent plutôt de la céramique peignée que de l'Europe occidentale.

On n'a pas encore pu répondre à la question de savoir si le chien avait servi à la chasse dans la civilisation à céramique rubannée. Nous savons qu'il était domestiqué, mais n'avons pas d'indice nous montrant à quelle autre civilisation la poterie rubannée l'avait emprunté. Le cheval était

1. Oswald MENGHIN, *Urgeschichte der Ostalpenländer*, dans LEITMEIER *Die österreichischen Alpen*, Vienne & Leipzig 1918, p. 181.

2. Voir aussi fig. 17 dans V. Gordon CHILDE, *The Danube in Prehistory*, Oxford 1919.

3. *Weltgeschichte der Steinzeit*, p. 380.

et reste inconnu du cycle culturel danubien. Il n'apparaît que dans des faciès tardifs, à céramique rubannée, de la périphérie du domaine. Son emploi à la chasse est tout à fait exclu. Les battues auront vraisemblablement répugné à ces potiers et l'on peut soupçonner que le chien n'aura pas eu la même valeur pour la chasse que dans la civilisation nordique. Il est plus probable que les potiers à céramique rubannée, mal armés, s'adonnaient principalement au piégeage. Le piégeage convient mieux à une population sédentaire, qui peut prendre son temps pour la fabrication des pièges, qu'à des chasseurs nomades. Ces pièges devaient être en majorité de bois, avec, peut-être, des pierres servant de poids; mais il ne nous en reste rien.

La tentative de compléter le tableau de la chasse pour la civilisation à céramique rubannée au moyen de comparaisons établies avec les centres culturels du Sud-Est, a peu de chance de donner quelque résultat intéressant tant que nous ne savons rien sur son organisation sociale. Mais il est très tentant de suivre ici cette voie, car l'ornementation telle qu'elle s'exprime par la technique rubannée démontre des influences venues des vieilles civilisations du Sud-Est [c'est-à-dire du Proche-Orient], soit directement, soit indirectement. La Bohême et la Moravie, un des centres de la céramique rubannée, ne révèlent pas un faciès ancien du Néolithique local qui aurait servi de transition entre une ancienne civilisation et la céramique rubannée. D'après Schranil¹, aucune trouvaille stratigraphique ne peut être considérée comme forme de transition. Le développement supérieur, comme forme et ornementation, des plus anciens récipients rubannés, rend une origine autochtone tout à fait improbable. Certes, ce qui s'est passé dans le domaine spirituel et artistique, ne se sera pas nécessairement produit dans le domaine économique. La chasse des civilisations citadines du Nil n'était réalisable que du fait de l'esclavage, qui n'a pas existé en Europe centrale. Chaque pas vers le Nord signifiait, par suite des circonstances géographiques

1. Josef SCHRANIL, *Die Vorgeschichte Böhmens und Mährens*, Berlin & Leipzig 1928, p. 37.

et climatiques, un déploiement supplémentaire d'énergie pour tout individu, et les porteurs des civilisations européennes ne pouvaient manifester la même joie de vivre que ceux des civilisations du Sud-Est, aux désirs plus faciles à satisfaire. Les populations ont certainement accueilli volontiers les éléments qui leur arrivaient des civilisations orientales. Ils ont aussi livré des éléments au Sud et auraient probablement poursuivi leur développement brillant si l'influence de la civilisation nordique ne les avait pas dirigés dans des voies tout à fait différentes.

La civilisation mixte nordico-danubienne ne possède plus grand-chose de ce qui était, à l'origine, essentiellement danubien¹. Sa composante nordique détermina son caractère. Si, par exemple, l'on poursuit l'influence nordique sur l'aire d'expansion de la civilisation de Jordansmühl, influence apportée par la céramique cordée, on constate, après comme avant, l'existence d'une population rurale, mais dont l'économie a acquis un nouveau caractère, la chasse et l'élevage acquérant la prédominance. Cette modification ne fut pas amenée seulement par la céramique cordée, mais aussi par l'action d'éléments mégalithiques et la pénétration de la civilisation à vases caliciformes. L'examen des débris osseux dans les fosses à détritiques témoigne d'un changement dans l'alimentation. Les ossements d'animaux sauvages deviennent nombreux, le cerf et l'aurochs sont plus fréquents. Plusieurs races de chiens vivent côte à côte. Les nombreuses pointes de flèches, bien travaillées, en silex, témoignent de l'importance accrue de la chasse et de l'arc; les unes sont triangulaires, les autres à ailerons. On trouve aussi parfois des poignards en silex d'origine nordique. Mais il n'y a rien d'essentiellement nouveau comme technique de chasse dans ces civilisations à céramique rubannée mélangées de nordisme. Pour la chasse aussi, c'est l'élément nordique qui prédomine et ce que nous en avons appris dans les civilisations septentrionales se renouvelle maintenant

1. « Ses créateurs, contrairement aux paysans du Danube, étaient de grands chasseurs » : V. Gordon CHILDE, *The Danube in Prehistory*, Oxford 1919, p. 116.

avec peu de changements. Il est très peu probable que, sous le rapport de la chasse, les hommes des civilisations danubiennes aient suggéré quelque technique aux chasseurs nordiques.

Les phénomènes les plus importants du Néolithique de l'Europe centrale ressortent de notre description des cycles culturels villageois de l'Europe occidentale, de l'Europe nordique et du bassin danubien, mais le tableau du Néolithique récent ne serait pas complet si nous ne mentionnions pas les influences exercées sur sa vie économique par la civilisation des gobelets ou vases caliciformes et par celle de la céramique peignée.

On est suffisamment éclairé quant à l'origine et à l'essence de la *civilisation à vases caliciformes*. Elle vient de l'Ouest, à la fin du Néolithique, pénétrant en Europe centrale et, là, se révèle si uniforme et complète dans son apparition multiple que son origine doit être cherchée ailleurs. Son point de départ était l'Espagne et ce n'est que dans ce pays qu'elle est concevable comme produit d'un développement antérieur. La large distribution dont elle a rapidement bénéficié montre que ses pratiquants, pas plus que ceux des civilisations nordique et de la céramique cordée, n'étaient des agriculteurs, mais des chasseurs nomadisant à grand rayon, ne faisant nulle part halte longtemps, et qui, de ce fait, apparurent un peu partout simultanément en Europe centrale et en Europe orientale.

On peut se faire une bonne idée de l'inventaire de la civilisation des vases caliciformes en Europe centrale. L'arc était son arme principale; l'existence de l'arc est certifiée par la découverte de plaques protectrices du bras en schiste rouge et noir. Elles étaient assujetties à la main et amortissaient le choc en retour de la corde de l'arc après le départ de la flèche. Elles sont munies, sur les petits côtés, de deux à six perforations, généralement de quatre (fig. 129). La plaque protectrice de la main, respectivement du bras, passe pour un des éléments caractéristiques de la civilisation des vases caliciformes, qui compte encore des pointes de flèche bien

travaillées en silex, la plupart triangulaires, sans soie, à base échancrée, mais, isolément, aussi quelques exemplaires du type occidental à soie, de petits poignards triangulaires de cuivre — élément assez commun de l'époque du Cuivre —

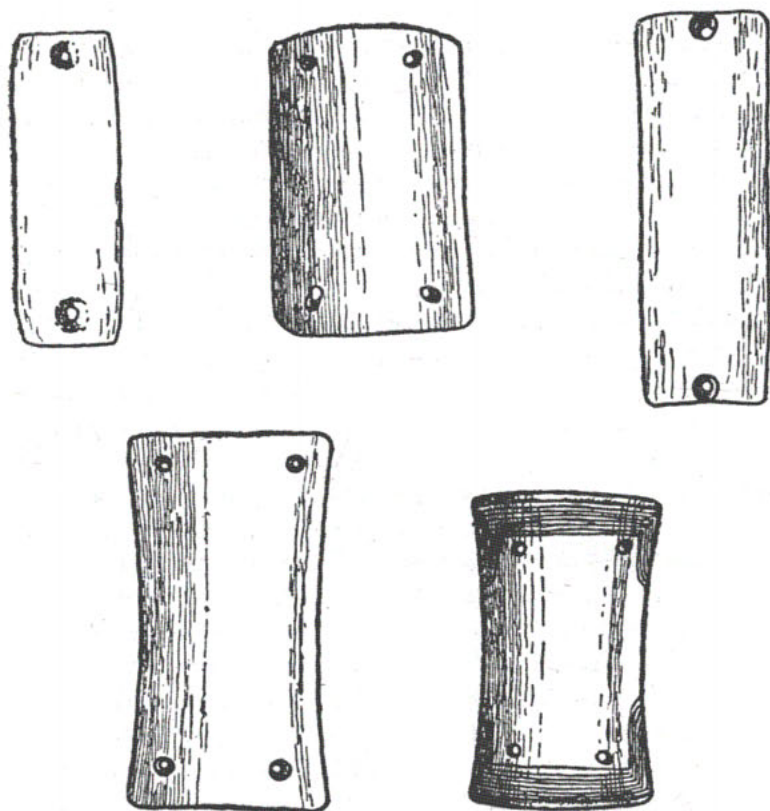


FIG. 129. — Plaques protectrices de la main, de la civilisation des vases caliciformes. Musée de la ville de Worms, dessins de Walter BAUER (a) Dirmstein; b) Monsheim; c) Eppelsheim; d) Worms-Hochheim; e) Worms).

et de petites haches de pierre à culot pointu, bien polies, sans forme bien spéciale. Des redresseurs de flèches, pierres ovales à surface lissée et rainure longitudinale, confirment l'importance de l'arc. Les haches de pierre sont manifestement dépréciées, ce qui n'est pas étonnant de la part d'un peuple de chasseurs.

Il ne serait pas surprenant que l'on eût affaire à une nou-

velle civilisation de l'arc, qui se serait répandue de l'Espagne sur l'Europe, car on sait que l'arc avait déjà passé autrefois du Sud-Ouest de l'Europe sur le reste du continent, avec les civilisations capsienne et tardenoisienne. Mais, fait curieux, les fouilles exécutées sur le sol de la terre d'origine de la civilisation à vases caliciformes contredisent à la supposition selon laquelle l'arc de cette civilisation serait l'héritage d'un ancien élément local. En Andalousie, patrie de la civilisation à vases caliciformes, on trouve comme armes types des haches polies à section ellipsoïdale, de pierre simple telle que du basalte ou du schiste, des lames et des racloirs de silex, mais pas de pointes de flèche et pas de plaques protectrices de la main. L'arc paraît donc avoir manqué à cette civilisation à ses débuts. En Espagne, ladite civilisation n'a pas dépassé l'Andalousie et la Castille, et à part le Portugal, où elle a fortement fait sentir son influence, elle a été quelque chose d'étranger et de passager pour les autres civilisations voisines. Si on la poursuit en Europe centrale, on constate, là où elle dénote sa présence, au milieu de la civilisation pyrénéenne d'Espagne et de France méridionale, l'absence presque complète de la plaque protectrice; il est donc peu vraisemblable que les rares exemplaires osseux qu'on possède aient servi de modèle à la plaque type de l'Europe centrale. En Bretagne, la civilisation des vases caliciformes est déjà de l'époque du Cuivre, car sa formation en Espagne date de la fin du Néolithique. Les plaques protectrices de Bretagne ne permettent pas de douter de l'emploi de l'arc, mais elles sont, dans l'ensemble du niveau culturel, un élément si peu important, qu'il faut plutôt les considérer comme s'étant développées à partir de l'Europe centrale que comme un apport direct des gens à vases caliciformes de l'Espagne et de la France méridionale.

L'importance de l'arc dans la civilisation des vases caliciformes ne se rapporte donc qu'à son domaine de l'Europe centrale. Il n'est pas possible de dire si des influences des civilisations villageoises nordiques ont occasionné un déplacement du centre de gravité de la technique des armes, parce que, mise à part la pénétration qu'elle a subie de la

part de la civilisation à céramique cordée sur le Rhin, celle des vases caliciformes apparaît partout pure de toute influence. En Allemagne, les populations à vases caliciformes se rencontrent sporadiquement du Rhin à la Silésie, de la Westphalie à la frontière suisse, et le long du Danube jusque dans les environs de Budapest. Ils ne manifestent pas partout une densité égale; les faciès locaux présentent aussi quelques divergences, mais qui ne nous apprennent rien quant à la chasse. Dans la région du Rhin, du Palatinat et de la Hesse rhénane jusqu'en Westphalie et dans le Wurtemberg, la civilisation à vases caliciformes s'est chargée d'éléments de la céramique cordée et a ainsi donné lieu à la civilisation à céramique zonaire, où nous pouvons soupçonner des influences du cycle culturel nordique et de la céramique cordée.

L'expansion rapide de la céramique caliciforme signifie que ses porteurs brachycéphales étaient des chasseurs et des guerriers jamais sédentaires. Peut-être cette expansion s'est-elle réalisée paisiblement. En tout cas, l'apparition des hommes à céramique caliciforme, avec leur civilisation de niveau très élevé, représente un événement qui eut des suites durables sur la composition ethnique des populations sédentaires. Il ne semble pas que la technique de la chasse doive quelque chose aux gens de cette civilisation, même s'il est vrai que l'absence de grandes agglomérations rende plus difficile un jugement à ce sujet. L'arc était, à l'origine, manifestement inconnu d'eux et a appartenu bien auparavant à l'arsenal de chasse des civilisations villageoises de l'Europe centrale. Rien ne démontre l'emploi du cheval, et rien non plus l'élevage et le dressage d'un chien de chasse. Les armes de chasse dont la céramique caliciforme peut avoir fait usage — lance, poignard, etc., — n'étaient pas inconnues des civilisations qu'elle recouvrit.

Nous prendrons congé du Néolithique en accordant quelques lignes à la civilisation épimésolithique de la *céramique peignée*. Il est inutile d'en discuter longuement, étant donné que nous avons appris à la connaître en parlant des indus-

tries osseuses mésolithiques, et que nous y avons fait allusion à propos de l'influence du cycle arctico-baltique dans les zones septentrionales des civilisations villageoises nordiques. Il suffira ici d'éclaircir la position de la céramique peignée par rapport aux civilisations spécifiquement néolithiques et d'attirer l'attention sur l'influence que cette civilisation de chasseurs du Nord-Est, essentiellement différente du Néolithique, eut sur les civilisations villageoises plus ou moins paysannes de l'Europe centrale.

Tandis que toutes les civilisations néolithiques considérées jusqu'ici, concordent, malgré leurs différences internes, en ce qu'elles laissent immédiatement reconnaître l'aspect spirituel spécifiquement néolithique, la civilisation de la céramique peignée conserve quelque chose d'essentiellement mésolithique. L'âge lithique moyen revit spirituellement et économiquement sur tout le domaine nord-oriental qu'est sa vaste aire de dispersion. L'ancienne civilisation chasserresse s'est ici maintenue avec ses manifestations accessoires, en particulier avec sa prédilection pour l'art naturaliste. Alors que la majorité des civilisations néolithiques sont pauvres en art, comme si elles n'avaient pas encore suffisamment pris confiance en elles-mêmes pour exprimer leurs sentiments sous forme symbolique, la figuration magique et la magie chasserresse se perpétuent chez les potiers de la céramique peignée. L'image qu'ils se faisaient du monde était chose depuis longtemps périmée dans les civilisations villageoises néolithiques de l'Europe centrale. L'influence, faible d'ailleurs, exercée par la céramique peignée sur les civilisations voisines de l'Ouest et du Sud-Ouest donne donc l'impression du dernier écho d'un temps révolu. Il est inutile que nous entrons dans le détail des faciès locaux de la céramique peignée, de la civilisation arctico-baltique à laquelle le Nord scandinave doit les gravures et peintures rupestres des plus importants animaux de chasse, ainsi que de la civilisation européo-orientale dont le domaine s'est étendu jusque sur l'Allemagne; il suffira de parler de la forme qu'elle revêtait en Allemagne orientale, car elle s'y présente nette, n'ayant jamais poussé jusqu'au territoire

d'origine des civilisations villageoises de l'Europe centrale néolithique, n'a donc pas constitué de formes mixtes avec elle, et ne peut passer, ni culturellement, ni ethniquement, pour une des racines qui ont donné l'homme germanique. Il n'y a pas de relations de parenté entre la céramique peignée et le cycle culturel nordique.

Cette civilisation doit son nom à sa céramique grossière, ornée par la technique peignée. Il ne vaut pas la peine d'entrer dans le détail de ses armes, parce que ce sont en grande partie celles de l'âge lithique moyen. L'os était un de ses matériaux préférés pour la fabrication d'instruments, mais ici encore il perdit de son importance avec le temps, paraissant avoir conservé le plus longtemps sa valeur vers l'Est, dans l'Oural et les toundras sibériennes. Dans le faciès arctico-baltique, ce fut le schiste qui s'imposa. Les trouvailles ne proviennent pas de tombeaux, mais d'agglomérations, et laissent reconnaître que la population clairsemée s'alimentait par la chasse et la pêche. Cette population s'établissait de préférence sur du sol sableux, dans le voisinage de l'eau, c'est-à-dire sur les berges des rivières. La céramique peignée ne connaissait pas la culture du sol.

Les emplacements fouillés révèlent, de façon concordante, la grande importance des poissons et des mollusques pour les potiers de cette civilisation. Un examen des stations du lac Ladoga ¹ a montré que le gibier aquatique, c'est-à-dire les poissons, les mollusques, mais aussi les phoques et les oiseaux aquatiques, constituaient 69.8 % de l'ensemble du tableau. Cette proportion passe pour caractéristique de la civilisation à céramique peignée en général.

Le castor occupe en plusieurs endroits le premier rang parmi les mammifères terrestres chassés de préférence. C'est à son existence dépendante de l'eau qu'il aura dû de jouer ce rôle. Nous avons vu que les potiers à céramique peignée étaient là dans leur élément. Puis, parmi les animaux de grande taille, c'était en particulier à l'élan et au sanglier

1. Otto Friedrich GANDERT, *Forschungen zur Geschichte des Haushundes. Die Steinzeitrassen in Nordosteuropa*, dans MANNUS-BIBLIOTHEK, n° 46, Leipzig, 1930, p. 61.

qu'ils en voulaient. Ce gibier aura donc en bonne partie déterminé la technique de la chasse. Il ne faut cependant pas oublier que les chasseurs de cette civilisation, riverains de la mer, se vouaient à une chasse intensive du phoque de telle sorte que les ossements de cette espèce prédominent dans certaines de leurs stations. L'élan fournissait aux potiers de la céramique peignée ce que donnait le renne aux chasseurs magdaléniens. Ils en mettaient en valeur les os et les bois, la chair et la peau. Seuls les chasseurs de la zone septentrionale de la céramique peignée ont eu aussi la possibilité d'abattre des rennes, mais les ossements de cet animal ne sont jamais nombreux. A part le castor, l'élan et le sanglier, les espèces figurant parmi les détritiques ne peuvent avoir eu qu'une mince importance économique. C'est encore les animaux à fourrure, tels que les martres, susceptibles d'être utilisés pour l'habillement, qui auront été les plus appréciés. Par-ci, par-là, on trouve des débris de cerf et de chevreuil; l'aurochs est représenté dans plusieurs stations; le bison, par contre, n'a pas encore pu être déterminé avec certitude. C'étaient surtout les os d'élan, de castor, de sanglier, de chien et de lièvre qui servaient à la fabrication d'instruments. On utilisait volontiers les dents des animaux abattus en guise d'ornements, surtout les dents d'ours, de loup, de lynx, d'élan et d'aurochs.

On admet comme certain que les chiens domestiques dont on a trouvé les ossements parmi les débris de la céramique peignée servaient déjà à la chasse. Ils peuvent avoir été aptes à la recherche, à l'arrêt et à la poursuite du gibier. Deux races vivaient côte à côte : le *canis familiaris* d'Inostrantsev, dont les descendants sont le chien à élan d'aujourd'hui, et le petit *canis familiaris palustris*, le chien des tourbières, ressemblant à un chien-loup, et qui servait aussi à la chasse. Mais les deux étaient également consommés. On ne sait d'où la céramique peignée a reçu ses chiens. Ce n'est vraisemblablement pas cette civilisation qui les a créés chiens domestiques. Il semble qu'il faille chercher plus à l'Ouest. Peut-être ont-ils passé par l'Amas-coquillien. La civilisation maglemosienne de l'époque à ancylus possé-

daît déjà un chien. De là, des connexions peuvent s'être établies, par le Tardenoisien, avec le Capsien.

On n'a pas encore tenté d'étudier la technique de la chasse dans la civilisation de la céramique peignée durant le Néolithique. Il vaudrait cependant la peine de se livrer à ces recherches, parce que nous pouvons admettre que les civilisations villageoises du Néolithique floride, en Europe centrale, en ont reçu certains éléments. Il faudrait examiner si c'est par son intermédiaire que les civilisations de l'Europe centrale ont reçu le *cheval*. Nous avons dit que le cheval manquait aux civilisations néolithiques de l'Occident et du Danube, et qu'on ne pouvait en démontrer l'existence que pour la civilisation nordique sans que cette dernière l'eût cependant la première domestiqué puisque le cheval sauvage n'existait pas sur son domaine. On est donc tenté de supposer que cet animal domestique a été apporté à la civilisation nordique par celle de la céramique peignée, avec laquelle la première a été longtemps en contact sur sa frontière orientale. La statuette d'ambre représentant un cheval, trouvée à Woldenburg, district de Friedeberg, dans le Neumark (pl. XIV a)¹, semble appuyer cette hypothèse. Les sculptures en ambre sont un élément typique de la céramique peignée. Elles doivent leur réalisation à la même pensée magique qui avait inspiré les œuvres d'art de l'âge lithique moyen. Près de Stolp, en Poméranie, on a trouvé un ours en ambre (pl. XIV b), qui dénote la présence de la céramique peignée, rentrant elle-même dans le cycle culturel des civilisations à industrie osseuse. La tête, où l'on reconnaît museau, yeux et oreilles, est la partie la mieux travaillée de cette sculpture. Les jambes ne sont, par contre, qu'indiquées. Une autre pièce sculptée, de Polzin dans le district de Belgard (Poméranie), représente un animal muni d'une tête, d'un tronc et de pattes, mais qu'il n'est pas possible d'identifier avec certitude. Dantzig a fourni une figurine de sanglier et la langue de terre dite Kurische Nehrung deux figurations sculptées animales, dont les perforations

1. Otto Friedrich GANDERT, *Das Woldenburger Bernsteinpferd*, dans *Heimatkalendar für den Kreis Friedeberg*, Neumark 1926, p. 17-26.

montrent qu'il s'agissait d'amulettes. C'est à ce groupe d'œuvres d'art qu'appartient le cheval de Woldenburg, pièce qui manque un peu du sens des proportions, mais dont l'exécution est assez soignée puisqu'elle en indique la musculature, et, au moyen d'un pointillé, la crinière. La signification cyclo-culturelle de cette pièce est plus importante que sa valeur plastique. Ce serait erroné d'en vouloir déduire le chemin suivi par le cheval pour pénétrer dans les civilisations villageoises du Nord et leurs faciès mixtes de la périphérie. Étant donné que nous connaissons le sens magique des représentations animales épimésolithiques, nous devons admettre que l'œuvre plastique de Woldenburg se rapporte au cheval sauvage, que les chasseurs de la céramique peignée ne devaient pas ignorer. C'était sans doute une idole, qui devait assurer le succès de la chasse. Ce n'est certainement pas un cheval domestique qu'elle représente, car aucune station de la céramique peignée n'a livré, jusqu'ici, des restes de cheval domestique. Mais seule peut avoir servi d'intermédiaire une civilisation où le cheval était indigène.

Les autres œuvres artistiques de la céramique peignée nous instruisent peu sur la technique de la chasse. Elles proviennent d'un point ou d'un autre de l'aire très vaste de cette civilisation qui s'étendait de la Scandinavie, par la Finlande et la Carélie, jusqu'à l'Oural. On en possède un très grand nombre de petites productions naturalistes, qui ont servi à des buts culturels avant tout et auront de ce fait eu la vie longue. En effet, on peut poursuivre cette civilisation chasseresse amoureuse d'art jusqu'en plein Bronze. Elle a conservé le plus longtemps l'ancienne forme économique et constituait une des étapes préliminaires de la civilisation scythique, de la période du Fer, en Russie et en Sibérie. Son caractère conservateur s'explique par la mentalité de ses pratiquants. C'étaient des chasseurs, qui répudiaient l'économie rurale. Une condition nécessaire d'existence pour eux était une énorme étendue de terrain — leur permettant de prolonger le mode de vie de l'âge lithique moyen. En effet, l'essence de la civilisation de la céramique

peignée ne se laisse comprendre que par le Mésolithique et le Paléolithique supérieur. Si elle s'est principalement répandue dans le domaine arctico-baltique, c'est parce que les riches terrains de chasse du Nord et la similitude de vie avec celle du Mésolithique lui convenaient. Le territoire dont doit disposer une population de chasseurs pour sa subsistance sera toujours plus étendu que celui qui est nécessaire à une agglomération rurale. L'espace vital d'une communauté s'élargit au stade de la chasse, se rétrécit au stade de l'activité rurale. Il n'est donc pas étonnant que la céramique peignée se soit répandue sur un territoire plus grand que l'Europe, mais moins peuplé. Pendant longtemps, ses porteurs n'ont pas connu les problèmes qui se posaient aux successeurs du Mésolithique. Jusque dans le Bronze et même encore plus avant dans le temps, ils nous apparaissent comme les représentants d'un état d'esprit, qui dans toutes ses extériorisations, en art, en religion et en économie, est régi par la chasse.

Après cette vue d'ensemble sur le Néolithique, nous quittons l'âge lithique récent. L'image que nous en avons acquise n'est pas sans lacunes et nous n'en avons pas appris autant que nous l'aurions désiré sur la chasse pendant cette période. Son caractère le plus important est la diversité de ses formes économiques, par rapport au bloc compact que nous avions auparavant. De grands complexes culturels, différents les uns des autres, voisinent en Europe centrale, foyers d'hommes, de mentalités et de modes d'existence différents. Les civilisations chasseresses postmésolithiques se maintiennent encore dans le Nord extrême et à l'Est. Le cycle culturel nordique en est, quant à la chasse, fortement influencé. La chasse y conserve plus longtemps que dans le Sud son importance pour l'alimentation. Partout où pénètre l'homme nordique, il se révèle un chasseur habile et influence de ce fait l'économie des civilisations mixtes des zones périphériques de son domaine. La technique de la chasse de la céramique cordée reste pour l'instant une énigme. Les civilisations villageoises de l'Occident se livrent à une chasse variée dans le cadre du niveau culturel élevé auquel elles

avaient atteint, mais ne laissent pas encore reconnaître les débuts d'une orientation nouvelle. Les civilisations qui s'intéressent le moins à la chasse sont celles à céramique rubannée, qui n'ont pas été sans subir l'influence du Sud-Est et dont le développement rural paraît avoir conditionné un certain abandon de la chasse. De forts courants culturels, tels que la poussée de la céramique caliciforme du Néolithique tardif ont influencé de façon durable l'aspect spirituel de l'Europe centrale, sans que l'on puisse prouver, jusqu'ici, que la chasse en ait retiré des suggestions. Bien que les témoignages s'y rapportant ne soient pas encore suffisants, on peut considérer l'emploi du chien à la chasse comme le plus grand progrès de cette dernière pendant le Néolithique.

CHAPITRE VIII

LA PÉRIODE DU BRONZE

En séparant nettement le Bronze du Néolithique, nous suivons un principe de division courant en préhistoire, mais qui ne vaut pas grand-chose pour l'histoire culturelle. En effet, l'introduction d'une nouvelle matière première et le développement technique qui en résulte ne constituent pas un critère méritant confiance pour juger de la vie économique et spirituelle d'une époque. Aussi la désignation d'une époque entière d'après le cuivre, et même d'après le bronze — notion plus large — est-elle dangereuse et prête-t-elle à des erreurs. Il est compréhensible que l'introduction du métal dans les techniques soit considérée comme une acquisition suffisamment importante pour y voir un tournant de l'évolution culturelle. Il n'était cependant pas opportun de caractériser toute une époque de l'histoire humaine d'après cet élément, car cela donne l'impression que les métaux ont exercé d'emblée une influence déterminante sur l'ensemble de la fabrication des armes et des instruments. Or, cela n'est nullement le cas. L'admiration que nous manifestons pour les plus anciennes trouvailles d'objets de cuivre et de bronze, conduit souvent à une appréciation erronée de l'inventaire réel de l'époque. Sans parler du fait, nous dit Ischer ¹, que de nombreuses stations palafittiques de la Suisse, appartenant à l'âge précoce des métaux, ne livrent aucun objet de cuivre, celles riches en objets de cuivre en fournissent 5 pour 1.000 instruments de pierre. Le début du travail des métaux coïncide avec l'apogée du Néolithique; parmi les plus parfaites, de nombreuses productions en pierre proviennent de cette époque. On ne peut trop souligner ce fait, parce qu'il est caractéristique du comportement men-

1. Th. ISCHER, *Die Chronologie des Neolithikums der Pfahlbauten der Schweiz*, dans ANZEIGER FÜR SCHWEIZERISCHE ALTERTUMSKUNDE, t. 21, 1919, p. 150.

tal des hommes vivant aux temps de ce tournant de la civilisation. On ne peut pas même parler, en réalité, d'une époque de passage, car il n'y a pas de symptômes d'un passage. Ce qui s'oppose à ce terme, c'est non seulement la durée de l'époque à laquelle il s'applique, mais aussi la vigueur avec laquelle se manifestent encore les forces anciennes. L'industrie lithique ne subit nullement un arrêt, mais continue à se développer tranquillement après la découverte du travail des métaux. Un arrêt dans la production des objets lithiques, premier signe tangible d'une décadence, ne se constate qu'après que le bronze est devenu un métal réellement dur et après la transformation d'objets tels que les pointes de flèche, qui résistèrent le plus longtemps au changement de matière. L'activité se concentre alors sur les productions métalliques. Les progrès techniques s'expriment maintenant dans ces productions. Mais il n'en faut pas moins avoir présent à l'esprit le fait que la pierre s'est encore longtemps conservée comme matière pour les instruments courants, et que, pour ces derniers, elle était même indispensable. A la vérité, nous ne nous attendons plus à des innovations dans ce domaine, mais la pierre resta, jusqu'au Bronze tardif, pour de très nombreux objets, la matière qui avait donné satisfaction pendant des millénaires.

Du point de vue de l'étude de la chasse, la séparation rigide entre le Néolithique et le Bronze n'est pas légitime, car nous trouverons bien peu de chose qui distingue la chasse au Bronze de celle au Néolithique. Si nous considérons cependant cette époque sous l'angle de l'introduction des métaux, c'est pour disposer d'un schéma chronologique courant en préhistoire. Nous avons dit ailleurs que le manque complet d'investigations relatives à la technique et à l'importance économique de la chasse au Néolithique et à l'âge des métaux nous prive de la possibilité de suivre, avec la clarté désirable, le détail de son développement. Ce manque d'investigations est d'autant plus sensible et regrettable qu'un grand nombre d'éléments culturels concomitants déclinent un changement de structure permettant de soup-

gonner que la nouvelle orientation mentale observée dans les divers domaines de l'existence, a eu son parallèle dans celui qui nous intéresse. Si le tableau de la chasse, pour le Bronze, ne présente cependant pas de grands changements, il faut en rendre responsable l'élément conservateur qui appartient à l'essence même de cette activité de l'homme. La chasse paraît traverser, au Bronze, une période de repos, de recueilement, avant d'acquérir de nouvelles formes exprimant la conception nouvelle que s'en feront les humains. Des recherches portant sur des trouvailles, encore insuffisamment étudiées, d'armes et de restes osseux, approfondiront et corrigeront peut-être ce qu'on en sait actuellement.

Mais les difficultés qu'il y a à juger de la chasse pour cette époque proviennent moins du manque de sources que du fait que le Bronze ne peut être historiquement séparé de façon naturelle du Néolithique. La chasse ne subit un changement profond qu'à l'époque du Fer. Le tournant est alors nettement perceptible. Mais le Bronze doit être considéré de façon tout à fait différente. La forme de la chasse y est encore conditionnée par la forme économique. Les trouvailles obligent, fait étonnant, à admettre un recul de la culture du sol au profit de l'élevage et de la chasse. C'est du moins le cas pour les civilisations où se fait sentir l'influence nordique. Le pays n'hébergeait qu'une population clairsemée, à densité, semble-t-il, moindre qu'au Néolithique. En Allemagne centrale, par exemple ¹, les habitants, fortement influencés par le Jutland et la céramique cordée, s'alimentaient principalement en s'adonnant au pastourage et à la chasse. De petites agglomérations et une sédentarité réduite caractérisent leur mode d'existence. On s'est demandé plusieurs fois quels pouvaient bien avoir été les motifs d'une accentuation de la chasse et de l'élevage au cours du Bronze. Une sécheresse relative et une moindre fertilité des champs, déterminées par l'apogée de l'amélioration du climat après le Glaciaire, peuvent y avoir contribué.

Nous concentrerons maintenant encore plus notre atten-

1. Carl ENGEL, *Bilder aus der Vorzeit an der mittleren Elbe*, Burg b. M. 1930, p. 294.

tion sur les civilisations de l'Europe centrale, et si nous considérons d'abord le *Bronze nordique*, c'est parce que c'est l'aspect culturel qui a conservé le plus longtemps les formes néolithiques, celui donc dans lequel l'influence nordique s'est fait le plus fortement sentir, mais plus encore parce que le territoire nordique est celui dans lequel la chasse a manifesté le plus longtemps son importance pour l'économie générale et domestique. C'est sur ce terrain que s'est développée la civilisation germanique. La civilisation nordique ancienne du Bronze a pris directement racine dans le Néolithique nordique. Elle s'est répandue dans l'ancien centre du cycle culturel néolithique, s'étendant sur l'Allemagne du Nord, le Danemark, le Sud de la Scandinavie et les côtes finnoises. Elle a réussi à pénétrer jusque dans le domaine territorial de la civilisation arctico-baltique. Les civilisations du Bronze de l'Europe centrale qui ont reçu des éléments des civilisations nordique, occidentale et danubienne (à céramique rubannée) sont difficiles à définir. Elles sont nées des faciès mixtes et périphériques du Néolithique nordique et se sont répandues sur l'Allemagne centrale et méridionale, la France à l'exclusion de sa partie occidentale, de grandes parties de la Suisse, de la Haute-Italie et de la région du Danube. Limitées d'abord à l'Europe centrale elle-même, les civilisations centralo-européennes du Bronze s'étendirent, durant le Bronze et l'époque de Hallstatt (première époque du Fer), loin vers le Sud et l'Ouest, par le Nord des Balkans jusqu'à la Mer Noire, frôlèrent la Russie occidentale et l'Ukraine, débouchèrent sur l'océan Atlantique. L'élément le plus important de ces diverses civilisations reste l'aspect néolithique nordique et Menghin¹ estime légitime de les considérer comme une subdivision des civilisations nordiques du Bronze, à moins que, dès leur début sous le Bronze, elles aient quelque chose de particulier qui les sépare du pur Bronze nordique pour les rattacher au grand groupe des civilisations influencées à l'Ouest par le Néolithique occidental, à l'Est par la civilisation de la céramique rubannée.

1. HOERNES-MENGHIN, *Urgeschichte der bildenden Kunst in Europa*, Vienne 1925, p. 815.

Nous nous intéressons spécialement au Bronze de l'Europe centrale, qui, dans sa tendance à se répandre au dehors, a buté contre des socles culturels trop différents pour pouvoir conserver partout un aspect identique. Nous renonçons à nous étendre sur ces divers aspects, par ce qu'on ne voit pas en quoi ils diffèrent sous le rapport de la chasse, bien qu'il soit probable que les divergences locales de race et de civilisation, déjà manifestes au Néolithique, aient continué à se manifester. La parenté étroite du groupe de l'Europe centrale avec les civilisations nordiques du Bronze nous permet de considérer les deux simultanément, sans que l'on puisse affirmer que la position de la chasse y fût identique. Il aura certainement existé des différences graduelles. Cela s'explique en ceci qu'au Nord les méthodes néolithiques de chasse sont restées les mêmes à l'âge des métaux, tandis qu'au Sud il s'est produit des changements consistant moins en une modification de la technique de la chasse qu'en une diminution encore plus accentuée de l'importance de la chasse pour l'alimentation. Comme le dit Brogger¹, les moyens et les méthodes restèrent à peu près les mêmes depuis l'âge lithique jusqu'au changement profond provoqué, dans la chasse, aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, par l'introduction des armes à feu. Rien, continue-t-il, ne s'est produit, dans l'intervalle de quelques millénaires séparant ces deux époques, qui ait eu une influence déterminante sur la chasse. L'introduction du fer peut bien avoir eu quelque effet et, plus tard, l'arbalète peut avoir été un progrès, mais l'ensemble de la chasse telle qu'elle se pratiquait à l'époque lithique dans le Nord n'en a pas été modifié. Cet état d'immobilité nous conseille une prudence particulière dans l'appréciation des sources scandinaves pour juger de la chasse au Bronze. Ces sources sont beaucoup plus aptes à nous instruire sur la chasse néolithique que sur celle de l'âge des métaux. Il ne faut pas oublier, de plus, que, dans le Nord, la ligne évolutive Pierre-Bronze-Fer est beaucoup moins bien marquée qu'en Europe centrale, parce que, dans le Nord, la pierre est

1. A. W. BROGGER, *Kulturgeschichte des norwegischen Altertums*, Oslo 1926, p. 54-55.

restée la matière principale, au cours du Bronze, pour la plupart des instruments de la vie courante. Nous n'entendons pas, ce disant, minimiser l'importance de l'époque du Bronze, telle qu'elle nous apparaît alors en Norvège, où l'économie reste très dépendante de la chasse, mais cette civilisation n'appartient en réalité pas au Bronze : c'était une civilisation de la Pierre. Brogger [*l. c.*, p. 125] souligne avec raison que cette modalité particulière doit nous enseigner à considérer différemment les notions d'âge lithique et d'âge du Bronze, et il laisse le premier persister jusqu'à l'introduction du fer pour la fabrication des instruments. L'évolution culturelle n'est donc pas partout synchronique. Tandis que les civilisations de l'Europe centrale permettent de séparer nettement la Pierre, le Bronze et le Fer, la Pierre a manifesté une plus longue durée dans le Nord. Là, la Pierre se relie directement au Fer, le fer étant le métal qui, dans le Nord, a, le premier, apporté des modifications profondes. De même que la Scandinavie n'a pas pris part à la floraison de la chasse au moyen âge, de même elle n'avait pas été touchée par la vague du Bronze venant du Sud. Le tableau que nous avons ici de la chasse au Bronze ne peut donc concourir que très conditionnellement à donner une idée de son développement à la même époque en Europe centrale. Elle est encore trop teintée de Néolithique et contient trop d'éléments de la civilisation arctico-baltique pour permettre des comparaisons sans restriction avec les faciès plus méridionaux.

Si nous ne tenons pas compte de l'interprétation possible des gravures rupestres du style de Bohusän, en Scandinavie centrale, nous ne pouvons obtenir quelques notions sur la technique de la chasse au Bronze que par l'appréciation du développement des armes et de leur mode d'emploi.

A la fin du Néolithique et cours du passage aux métaux, l'arc et la flèche étaient les armes les plus importantes, qui donnent à la chasse son caractère là où ne prédomine pas le piégeage. On ne sait que peu de choses de l'arc, de sa forme et de ses dimensions. Le bois n'était pas suffisamment durable pour résister durant des millénaires. Pendant le Bronze et le Fer, l'arc paraît avoir perdu en importance en Europe

centrale. Nous en sommes réduits, pour juger de sa distribution géographique et de l'intensité de son emploi, à nous en tenir aux pointes de flèche, mais ces dernières nous livrent d'autant moins de renseignements, quant à l'introduction des métaux, qu'elles ont conservé plus longtemps que la plupart des autres instruments un caractère néolithique.

De façon générale, la pointe de flèche peut être considérée, parmi les éléments servant à la chasse, comme celui qui a résisté le plus longtemps au changement de matière. La dureté insuffisante du cuivre le rendait impropre à cet usage. Le bronze, par contre, satisfaisait aux conditions requises. Il est facile de constater que les premières pointes de flèche en bronze n'étaient qu'une imitation de leurs modèles de pierre. Elles avaient tout à fait la forme des pointes de silex du Néolithique tardif. Sprockhoff¹ suppose que la cause du long maintien de la pointe de flèche de pierre, pendant l'âge des métaux, était une technique lithique si fine et si spécialisée qu'il était impossible de l'imiter au début avec le métal. Il est certain, en particulier dans le Nord, que les anciennes formes lithiques ont été simplement copiées avec les nouveaux matériaux et qu'il ne s'agit pas d'un développement spontané. La pointe de flèche de bronze n'apporte au fond rien de nouveau par rapport aux anciennes formes dont elle dérive. On s'en tint aussi à la fixation de la pointe à la hampe au moyen de fibre végétale, par méconnaissance, au début, des possibilités qu'offrait le bronze. Les pointes de flèche du Bronze doivent avoir dérivé de la pointe néolithique à soie et barbelures. Le prolongement de la soie rendait une ligature complémentaire inutile. La soie conserva d'abord la forme plate du modèle lithique, puis elle fut arrondie en bâtonnet et plantée dans la hampe. La pointe de flèche en schiste, que nous livre le Bronze dans la Scandinavie septentrionale et qui s'est maintenue au travers de l'époque du Fer presque jusqu'au temps des Vikings, doit être considérée comme un élément emprunté à la civilisation arctico-baltique, férue du schiste dans ses productions.

1. Ernst SPROCKHOFF, article *Pfeilspitze* dans *Eberts Reallexikon der Vorgeschichte*, t. 10, p. 105.

La plaque protectrice de la main et le redresseur de flèches appartiennent, en sus de la flèche, à une civilisation de l'arc. La plupart des plaques protectrices, en rectangle allongé, sont de pierre, d'os ou de schiste : nous avons déjà appris à les connaître. Elles étaient munies, aux quatre angles, de courroies qui se fixaient à l'avant-bras. De pareilles plaques auront aussi été fabriquées en bois et en cuir et ne se seront pas conservées. Sur certains morts, elles étaient fixées à droite, de sorte que ces archers étaient gauchers. Les instruments servant à redresser les flèches utilisées étaient des pierres, s'adaptant bien l'une contre l'autre, de la longueur de la paume de la main, aux faces opposées munies d'une rainure; les flèches qui avaient été déformées étaient passées au travers du canal ainsi formé.

Le harpon peut à peine avoir servi normalement à la chasse, mais il s'est maintenu dans le Nord pour la poursuite des phoques. La sagaie était une arme beaucoup plus importante pour le gros gibier, le développement de sa pointe présentant certaines analogies avec celle du poignard. Le poignard est le prédécesseur du coutelas de chasse. Il offre le même phénomène que d'autres armes du Bronze, c'est-à-dire, au début, la pure imitation de formes lithiques, puis la lente adaptation aux possibilités du nouveau matériel (fig. 130). Les plus anciens poignards de cuivre avaient la même apparence que les poignards de pierre (*a*). La lame de métal fut d'abord tenue par un manche fendu de bois se terminant par un bouton (*b*). Alors que la lame de pierre était fixée au moyen d'une ligature de fibre végétale, il suffisait de maintenir celle de cuivre au moyen de bitume. La découverte du rivet rendit l'enchâssement de la lame par le manche superflu et permit le poignard de cuivre à lame triangulaire. Le renforcement de l'ancienne lame par la poignée enchâssante, qui s'étendait presque jusqu'à la pointe de la lame, fut remplacé par un épaississement central de la lame (*c*). Les lignes ornementales en triangle d'anciens poignards et lances de bronze n'étaient que le rappel de la poignée enchâssante des formes du Néolithique.

Nos connaissances de la technique des armes de chasse au

Bronze s'arrêtent ici; elles ne nous ont pas livré de nouvelles notions. Nous ne savons par ailleurs rien de l'emploi de filets et de pièges, et n'avons aucune indication quant à la chasse au vol. La seule source encore susceptible de fournir quelque interprétation, ce sont les gravures rupestres de la Scandinavie centrale.

Nous avons eu l'occasion de nous occuper de l'art rupestre de la civilisation arctico-baltique, parce qu'elle représente,

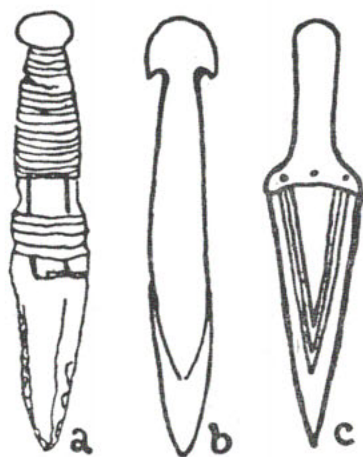


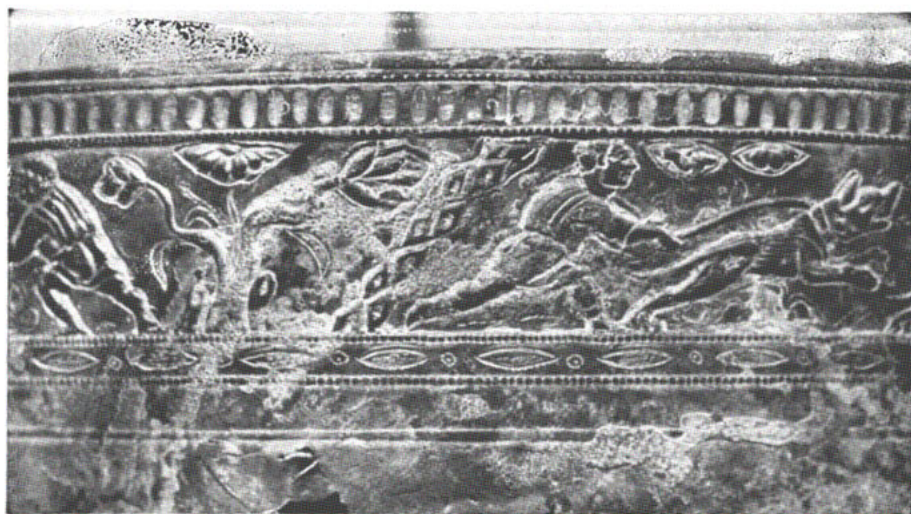
FIG. 130. — Développement schématique du poignard de bronze à partir du poignard de pierre, selon des trouvailles faites dans des palafittes de Suisse, d'après ISCHER.

sous bien des rapports, une continuation de la pensée magique de l'âge lithique moyen. Les figurations sont tantôt des gravures, tantôt des peintures, mais toujours des œuvres d'art naturalistes, ayant comme objet l'animal susceptible d'être chassé. Nous n'avons à nous occuper ici que du principal et plus récent ensemble de figurations, qui appartient au Bronze et au Fer le plus ancien et incarne le véritable art rupestre nordique. Leur examen peut procéder de divers points de vue. Il est avant tout naturel de découvrir leur sens et de rechercher s'il est possible de tracer des lignes de contact avec l'art rupestre néolithique du Nord, de voir si peut-être les deux groupes ne sont qu'une expression différente d'une seule tournure d'esprit et si, en conséquence,

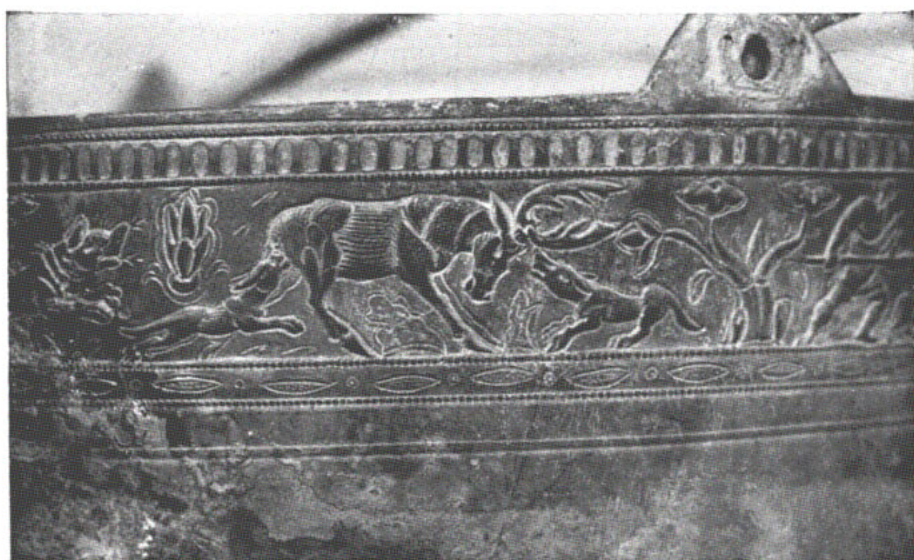
l'art du Bronze fournit des renseignements de valeur sur la signification culturelle et la technique de la chasse.

Nous nous épargnerons de vouloir définir l'essence et le contenu de l'art rupestre du Bronze. Sous tous les rapports, c'est un art qui s'oppose à celui du Néolithique nord-scandinave et qui correspond à une pensée tout à fait différente. C'est un art rituel. On ne peut le comprendre que sous l'angle du culte. Il en ressort une conception religieuse, qui se distingue fondamentalement de celle de l'homme magique. Ces œuvres d'art qui nous sont conservées dans les figurations rupestres et dont l'expression symbolique est souvent si difficile à comprendre, sont toutes des documents religieux, des signes et des figures sacrés, que l'on creusait profondément dans la pierre afin d'implorer ou de recevoir, par leur truchement, les forces divines dispensatrices de vie et de fécondité. Almgren ¹ a tenté, dans un exposé synthétique, de découvrir le sens religieux des symboles et des signes que l'on trouve dans l'art rupestre nordique. Si toutes les questions ne paraissent pas éclaircies et si les nouvelles découvertes annuelles permettent d'espérer encore un enrichissement et un approfondissement de nos connaissances, il n'en est pas moins vrai que le caractère religieux de l'art nordique du Bronze ne peut plus être mis en doute. Tout ce que nous observons sur ces fresques n'est compréhensible que si on le considère comme conditionné par la religion de fécondité de l'homme paysan et sédentaire. Quelles que soient les voies artistiques suivies, les expressions destinées à interpréter la pensée religieuse et le sentiment de ses fidèles, le but est toujours le même, à savoir la production de la fécondité. Ce n'est que de cette façon que les signes et les figures se laissent expliquer. Le bateau, la caractéristique précisément de ce groupe de l'art du Bronze, devient le bateau cultuel des dieux et l'élément d'un culte primitif de la fécondité qui, bien au delà du Nord, sera, au cours du Bronze, un élément fondamental de presque toutes les religions existant en Europe. Les étonnantes connexions

1. Oskar ALMGREN, *Nordische Felszeichnungen als religiöse Urkunden*, Francfort-sur-M. 1934.

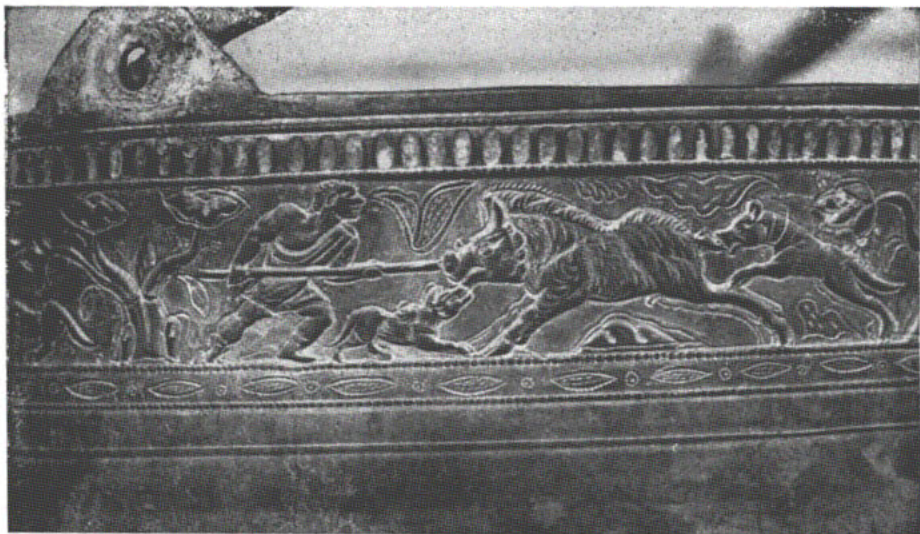


a



b

a, *b* Scènes de chasse de la situle de Nimègue : II. Archives communales de Nimègue.



a



b

a), b) Scènes de chasse de la situle de Nimègue : III. Archives communales de Nimègue.

qui s'établissent entre les rites nordique et oriental, ne permettent pas de douter qu'il s'agit là d'un élément culturel beaucoup plus ancien que les figurations du Bronze de la Scandinavie, et dont la patrie d'origine doit être cherchée dans un des grands centres culturels de l'Orient. Tous les rites de cultivation exprimés dans les gravures rupestres sont compréhensibles dans le milieu culturel du Bronze; c'est aussi bien le cas pour les disques solaires, constamment répétés, portés soit par un homme isolé, soit par un groupe d'hommes, que pour les représentations d'arbres, de scènes de mariage, de labourage et de combat. Tous ont une signification commune : ils se rapportent à des phénomènes rituels, qui, gravés sur la pierre, ont été arrachés au moment présent et ont acquis une efficacité permanente. Ils ne sont pas le rite lui-même; ils ne font que le représenter, ils sont son image, mais une image douée de la même puissance que l'action sainte elle-même. Nous n'avons donc pas de donnée nous permettant d'admettre que les œuvres d'art ne doivent pas être seulement considérées du point de vue de leur signification rituelle, mais aussi comme l'expression d'un art profane dont la vie journalière aurait fourni les motifs à l'artiste.

C'est selon cette perspective qu'il faut analyser l'art rupestre scandinave quant à son expression par rapport à la chasse. Ce que l'on en peut déduire relativement à la technique de cette dernière, doit donc être considéré comme se rapportant éventuellement à des scènes cynégétiques culturelles, de sorte qu'il n'est pas possible d'en tirer des conséquences immédiates sur les circonstances réelles. On soupçonnera en outre l'arsenal des armes que révèle l'art du Bronze d'être incomplet et de ne représenter que les armes jouant un rôle cultuel. Il n'est donc pas possible de déduire des figurations rupestres la fréquence de leur emploi, ni leur rôle à la chasse. L'art du Bronze scandinave fournit cependant quelques indications précieuses, impossibles à négliger et d'autant plus appréciables que le matériel de l'époque du Bronze est rare en ce qui concerne la capture de gibier.

Il semble légitime d'attribuer une signification religieuse

à toutes les figurations chasseresses du Bronze scandinave qui nous ont été conservées. Cela veut dire qu'elles représentent au fond moins des scènes de poursuite que d'offrande. Il peut paraître au premier abord étonnant que des animaux sauvages aient servi d'animaux sacrificiels. Nous savons pourtant que le cerf, l'élan et peut-être aussi le renard ont servi dans ce but. Lorsqu'on découvrit, dans la région de Simrishamm, deux étangs sacrificiels du Bronze et qu'on les soumit à une enquête, on trouva une grande quantité d'ossements, tant d'hommes que d'animaux. Les victimes paraissent toutes avoir été cérémonieusement noyées. Dans le nombre, il y avait en particulier, représentés par leurs restes, un sanglier, un cerf, vingt chiens et cinq renards. Sans tenir compte des figures rupestres tout à fait stylisées et dont l'espèce est indéterminable, il n'y a, parmi elles, que peu d'animaux sauvages; on reconnaît distinctement l'élan, le cerf et le sanglier.

Le sacrifice de cerfs est digne d'un intérêt particulier. On le connaît aussi de la Grèce ancienne ¹. On a également rapporté à ce sacrifice le char figuré datant du Bronze de Strettweg, trouvé dans le voisinage de Judenburg, en Styrie, avec des objets de l'époque de Halstatt. Les autres témoignages dont on dispose indiquent que le sacrifice du cerf était répandu dans les pays celtiques. Martin Nilsson ² a attiré l'attention sur le dieu celte du cerf, Cernunnos, représenté sur le chaudron de Gundestrup et mentionne une donnée, à la vérité incertaine, d'un abbé anglais du VII^e siècle, selon laquelle les Celtes adoraient des cerfs dans leurs sanctuaires. Il mentionne encore, comme témoignage du sacrifice de cerfs, une série de citations de la littérature ecclésiastique, selon lesquelles, vers la fin de l'histoire ancienne et au début du moyen âge, on se masquait fréquemment en cerf au Nouvel An, ainsi qu'en d'autres occasions. Les sources se rapportent à la Haute-Italie, l'Espagne, la France, l'Angleterre et l'Allemagne occidentale, en un mot à l'ancien do-

1. Voir la bibliographie à ce sujet dans Oskar ALMGREN, *l. c.*, p. 127.

2. Dans ARCHIV FÜR RELIGIONSWISSENSCHAFT, t. 19, p. 71 sq.; fêtes grecques, p. 199 sq.

maine de la colonisation celtique. D'après Almgren [*l. c.*, p. 129], il est encore courant au Seeland (Danemark), à la campagne, le jour du jeûne, de chasser d'un champ à un autre un homme déguisé en cerf, de faire le simulacre de le tuer et de le transporter sur un traîneau. Il n'est pas étonnant qu'au cours des millénaires diverses coutumes se soient mélangées et que ceux qui les pratiquent n'en connaissent plus la signification. Il s'est cependant conservé des lambeaux de ces anciens usages, qui permettent de reconnaître les connexions du début.

Ivar Lindquist¹, tenant compte du sens rituel de l'art rupestre du Bronze a aussi interprété la grande chasse au cerf de Massleberg dans la commune de Skee (pl. XV) comme une scène rituelle. Le tableau est d'une clarté rare et représente une chasse avec chiens au moment où le cerf fait tête à la meute qui l'entoure. Sept chiens encerclent le dix-cors, dont la tête ressemble à celle d'un élan, les chiens ayant l'allure de fox-terriers mais de plus grande taille que la normale. Le chasseur, unique et stylisé, ne porte pas d'arme qu'on reconnaisse nettement. Ce qui est important, c'est la preuve que fournit ce tableau d'une chasse à la course avec des chiens, tandis que le chasseur suit à pied, ne se servant pas encore du cheval. S'il s'agit, dans ce tableau, comme dans les autres représentations de cerfs découvertes à Bohuslän, d'une scène rituelle, on peut admettre, avec Lindquist, que le cerf une fois abattu a été transporté en triomphe sur le traîneau visible à l'arrière-plan, tandis que les chiens, comme c'est reconnaissable sur la fresque, prenaient aussi place sur le traîneau; ou bien, on peut partager l'opinion d'Almgren, selon laquelle, étant donné l'importance qu'a le chien lui-même comme animal sacrificiel, le tableau de l'arrière-plan est une scène sacrificielle représentant le transport des chiens au lieu du sacrifice².

1. Ivar LINDQUIST, *Aeringsriter i Bohuslän under bronsaldern*, dans GOETEBORGS OCH BOHUSLÄNS FÖRMINNESFÖRENINGENS TIDSKRIFT, 1923.

2. Les chiens placés sur le traîneau ne pourraient-ils pas représenter, par transposition, telle qu'elle se pratique souvent, des chiens tirant le traîneau,

Ce n'est pas notre tâche de discuter la question du sacrifice du cerf ¹ en tant que rite de la religion de l'époque du Bronze, bien qu'une étude de cet ordre soit capable d'éclaircir certaines connexions de la mythologie chasserresse. Il faudra bien se livrer un jour, c'est tout à fait certain, à une enquête critique relativement à la situation qu'occupait le cerf dans la croyance religieuse indo-européenne, ainsi que la figure féminine qui l'accompagne souvent et qui a peut-être été faussement interprétée plus tard comme représentant Diane. Quelques-uns des plus anciens documents de la religion indo-européenne montrent déjà le caractère symbolique de la figuration du cerf. C'est à ce groupe de documents qu'appartient le char cultuel mentionné de Strettweg, qui, à l'origine ², fut simplement considéré comme représentant un sacrifice de cerf. Bing ³ a cependant tenté de montrer, en mentionnant des situations parallèles dans les gravures rupestres de Fossum et Lilla Gerum, que le cerf doit être considéré comme l'expression du soleil et qu'il apparaît, en cette qualité, avec deux personnages, qui sont ses compagnons dans la mythologie païenne, et qui, avec lui, correspondent à la Trinité de la religion chrétienne. Cette mystique chrétienne a eu son origine dans le cerf solaire païen, conçu comme porteur d'une ramure éclairante, particulièrement imposante, atteignant jusqu'au ciel, racontent les anciens poèmes nordiques. Il y a des connexions entre le cerf sacré figuré sur les objets rituels des époques de Hallstatt et de La Tène, les gravures rupestres scandinaves et le mythe chrétien. Une apparition frappante est celle d'une figure féminine en relation avec le cerf soleil, qui doit être interprétée comme la servante de cette divinité, ou un être apparenté, ou elle-même sous une autre

sans quoi, qui tirera le traîneau chargé, et pourquoi ne serait-ce pas le chien puisqu'il est déjà domestiqué? — *Note du traducteur.*

1. Cf. WILKE, *Religion des Indogermanen*, Leipzig 1923, p. 222-224, et ses données sur les sacrifices de chevreuil, de lièvre et de renard.

2. MEHRINGER, *Indogermanische Forschungen* 1904, p. 146.

DECHELETTE, *Manuel*, t. 2, p. 596.

3. JUST BING, *Der Kultwagen von Strettweg und seine Gestalten, ein Deutungsversuch*, MANNUS 1919, t. 10, p. 159 sq.

forme. Almgren [*l. c.*, p. 129] suppose que tous les rites se rapportant au cerf n'avaient comme but que sa multiplication; cette hypothèse nous paraît douteuse.

Si les gravures rupestres scandinaves du Bronze sont toutes des documents religieux, les animaux sauvages qui y sont représentés sont tous des animaux sacrificiels. Ce serait avant tout le cas pour les nombreux cerfs, mais aussi pour les élans, représentés par-ci, par-là, entre autres dans les environs de Norrköping. Nous manquons cependant d'autres indications prouvant que l'élan ait servi pour les sacrifices.

Il y a d'ailleurs de nombreuses figurations dont le caractère cultuel n'est nullement manifeste. C'est le cas de la gravure rupestre de Hultane, commune de Kville, district de Bohuslän, en Suède occidentale, représentant, de façon très vivante, une chasse au sanglier (pl. XVI a). Une douzaine de chiens sont à la poursuite de la bête. Il n'est cependant pas possible de reconnaître à quelle race ils appartiennent. Ils paraissent constituer un type à corps assez allongé, pas extrêmement haut sur pattes et à queue dressée. Le sanglier a déjà reçu une flèche et va être arrêté par ses poursuivants. Le chasseur, qui, là aussi, suit le gibier à pied, porte un arc et décoche une flèche extrêmement longue. Ce qui nous importe, c'est de constater à nouveau l'emploi du chien à la chasse, à savoir pour la chasse à la course avec une meute. La chasse à la course des cervidés et des sangliers était donc un élément certain de la technique cynégétique du Bronze. Il faut retenir que les chasseurs ne poursuivaient pas à cheval ces gibiers agiles. Nous manquons de critères pour ordonner chronologiquement les gravures rupestres. Le cheval paraît cependant être un de ces critères. Une gravure de Tegneby, près Tanum, représente une scène où figurent des cavaliers, chacun de ceux-ci portant un bouclier rectangulaire au bras, une arme encore inconnue du Bronze nordique et qui n'a fait son apparition qu'à l'époque préromaine. Cela paraît confirmer la méconnaissance du cheval de selle au Bronze nordique, l'inexistence donc de la chasse à la course avec cheval (chasse à

courre), et l'appartenance des cavaliers représentés sur les gravures à une époque préromaine de l'âge du Fer, époque pour laquelle on dispose de témoignages multiples de la chasse à courre.

Des gravures rupestres du Gottland oriental, nous ne connaissons que peu de scènes qui soient à mettre en rapport avec la chasse. Il existe à Himmelstadlund la représentation de deux hommes, dont l'un brandit une lance au-dessus de ses épaules, en compagnie de plusieurs sangliers. Une gravure de Leonardsberg, près Eneby, lui ressemble; elle représente quelques sangliers et un couple de cerfs attaqués par un ou deux hommes munis de lances (pl. XVI b).

Les gravures rupestres de la Suède occidentale figurent souvent des archers qui méritent de retenir l'attention. La gravure rupestre de Skebbervall, dans le district de Kville (fig. 131), montre une scène de chasse, qui, analysée simultanément aux figurations concomitantes, représente vraisemblablement une scène cultuelle. Deux hommes armés d'arcs, dont l'un (celui du haut) est indubitablement un arc composé [à double courbure], tirent sur quelques animaux, difficiles à déterminer. Seule la figure la plus proche du chasseur d'en bas semble se rapporter à un chien, si l'on en juge d'après sa queue tendue. Les autres archers (fig. 132 et 133) peuvent être négligés, car il ne s'agit certainement pas de chasseurs. Ainsi, sur une gravure près Varlös, district de Tanum, nous voyons un tireur, qui, de dos, tire sur un couple humain se tenant debout ¹. Bing ² y pensait reconnaître le dieu hivernal nordique Ull, dont l'arme spécifique est l'arc. Une figuration, peut-être d'un autre ordre, de Fossum ³, représente un archer chassé d'un bateau par un homme qui porte une hache; Bing suppose qu'il s'agit du dieu de l'hiver chassé par son rival, le dieu de la fécondité. Même si cette interprétation est légitime, nous devons plutôt considérer cette scène individuelle comme rentrant dans le cadre d'une action cultuelle de grand style. Aussi ces

1. Oskar ALMGREN, *l. c.*, p. 121, fig. 79.

2. MANNÛS, t. 7, p. 265 sq.

3. Oskar ALMGREN, *l. c.*, p. 122, fig. 80.

figurations n'apportent-elles pas grand-chose de nouveau pour l'histoire de la chasse. Seules deux scènes de la gravure rupestre, claire et vivante, de Fossum (fig. 134 et 135)



FIG. 131. — Scène de chasse, avec tireurs à l'arc, Skebbervall près Kville.



FIG. 132. — Archer d'une gravure rupestre, Varlós près Tanum.



FIG. 133. — Autre archer d'une gravure rupestre, Tanum.



FIG. 136. — Scène de chasse, Fintorp, près Tanum.



FIG. 134. — Autre scène de chasse, Fossum près Tanum.



FIG. 135. — Encore une scène de chasse, Fossum près Tanum.

Les six figures d'après BALTZER.

méritent de retenir l'attention. On observe, dans chacune d'elles, un chasseur armé d'une sagaie, dont l'un paraît frapper un renard, l'autre un cerf femelle. Une petite gravure analogue est celle de Fintorp, près Tanum (fig. 136),

paraissant figurer un homme et un gibier qui est peut-être un cerf. Elle confirme le fait que la sagaie et la lance étaient encore des armes de chasse dans le Bronze nordique. Par ailleurs, les combats rituels et les scènes cultuelles montrent, de façon concordante, l'emploi de quatre armes importantes : la lance, l'arc composé, la hache d'armes et le marteau. Un grand nombre des hommes représentés sont, en outre, armés de l'épée. Il est frappant que l'arc manque presque complètement sur les gravures rupestres de l'Ostergotland. Comme les œuvres d'art ne permettent toutefois pas de conclusion certaine sur l'armement réel de leurs créateurs, ce serait illégitime de vouloir en déduire des différences quant à la technique de la chasse.

Étant donné l'essence religieuse de l'art rupestre scandinave du Bronze et du Fer précoce, il ne faut guère s'attendre à ce qu'il nous fournisse à l'avenir des données nouvelles et capitales relatives à cette technique. Il n'aura jamais, pour l'histoire de la chasse, l'importance que l'on attribue à l'art rupestre de l'âge lithique moyen, et partiellement aussi, à celui, néolithique, de la Scandinavie septentrionale; et pourtant, nous ne pouvons renoncer à cette source pour juger de la chasse de ce temps, non seulement par ce qu'il fournit tout de même certains renseignements techniques, mais parce que, sans lui, nous ne comprendrions que difficilement les représentations figurées sur les urnes funéraires de l'âge du Fer. L'Allemagne ne possède pas de gravures rupestres de cet art. Leur domaine est la Suède au sud de la rivière Dalälven. Elles sont une exception en Suède septentrionale. Elles sont le plus fréquentes dans le Nord du district de Bohuslän, dans la région de Norrköping, dans l'Ostergotland, dans le Sud-Ouest de l'Uppland et dans l'Ouest du Schonen. Elles sont rares dans les autres cantons. Elles ne manquent pas par contre en Norvège, remontant au delà de Trondhjem jusqu'au 66° de latitude nord. Au Danemark, les gravures rupestres du Bronze sont rares; à Bornholm, il y en a plusieurs.

Les fouilles dans le sol ne complètent guère le tableau de la chasse au Bronze dans le Nord. Les ossements d'animaux

domestiques l'emportent généralement sur les animaux sauvages, dans les fosses à débris; on a là une indication quant à l'élevage. Dans la fabrication de tissus, les poils de cerf étaient mêlés à des matériaux plus grossiers ¹.

Nous terminons notre essai de reconstitution de la chasse à l'époque du Bronze sur ces considérations relatives à l'art rupestre scandinave. Nous pouvons renoncer au maigre matériel que nous offrirait une investigation des groupes du Bronze de l'Europe centrale, parce que nous n'en retirerions aucun point de vue nouveau. Nous constatons ici pour la première fois qu'il s'est établi un compromis, relativement à l'importance économique et spirituelle de la chasse, entre les tendances locales que l'on observait au Néolithique. Ce qui était net alors a pu se maintenir encore au Bronze, puis s'est fondu de plus en plus en donnant un tableau débarassé de couleur locale, tel qu'on le constate dans l'Europe centrale méridionale à l'époque du Fer. Les civilisations qui se sont développées en Allemagne, au cours du Bronze, indépendamment du cycle culturel nordique, forment trois groupes principaux : les civilisations d'Auniétitz, d'Adlerberg et des palafittes. On peut, en outre, à l'Est, reconnaître des influences baltiques.

La civilisation d'Auniétitz s'est répandue sur la Bohême, la Moravie, la Basse-Autriche et la Bavière orientale, la Saxe, la Thuringe et la Silésie. Elle ne renie pas ses liens avec le cycle nordique, mais elle consiste principalement en un mélange de plusieurs formes néolithiques amalgamées. Elle a manifestement absorbé des éléments des vases caliciformes, ainsi que de la céramique cordée de l'Allemagne centrale et de l'Allemagne orientale. L'emploi de plus en plus réduit de la flèche et de l'arc est frappant. On trouve encore cette arme dans le niveau ancien d'Auniétitz, mais, dans les niveaux récents, les pointes de flèche y deviennent rares. D'après Schranil ², elles ne sont qu'en pierre, pas en cuivre ou en bronze. On trouve aussi, mais seulement dans

1. Sophus MÜLLER, *Nordische Allertumskunde*, I, Strasbourg 1897, p. 458.

2. Josef SCHRANIL, *Die Vorgeschichte Böhmens und Mährens*, Berlin & Leipzig 1928, p. 110.

les tombes du niveau ancien de la civilisation d'Auniétitz, en Bohême-Moravie, des plaques protectrices de la main, compagnes constantes de l'arc. La pointe de lance se poursuit parallèlement; elle ne paraît pas non plus avoir eu une grande vogue. On constate au début de belles pointes de silex, mais elles manquent dans les niveaux récents de la civilisation d'Auniétitz, et ne sont pas remplacées par des pointes correspondantes de bronze. Les trouvailles tombales montrent que les représentants de cette civilisation n'avaient que peu de penchant pour la chasse; ils pouvaient, économiquement, largement renoncer à ses produits, ce répit étant une condition de la nouvelle orientation que prit l'art cynégétique avec l'époque du Fer de Halstatt. La civilisation d'Auniétitz donna lieu à celle de la Lusace, qui passe, en vertu de raisons linguistiques, raciales et ethniques, pour illyrienne.

Sur le haut Danube et sur les deux rives du Rhin moyen, nous avons affaire à la *civilisation d'Adlerberg*, le second des trois grands groupes culturels de l'Europe centrale au Bronze. Son influence s'est fait sentir jusqu'en France, en Angleterre et en Espagne. Ce groupe culturel a aussi absorbé un grand nombre de civilisations néolithiques, qui avaient autrefois occupé le même territoire. On y discerne des influences de la civilisation à gobelets caliciformes, de celle à céramique cordée, de l'occidentale néolithique et du faciès sud-occidental allemand de Rössen. La civilisation à vases zonaires l'influença même profondément (civilisation dont nous savons que les racines se trouvaient dans celle à gobelets caliciformes et celle à céramique cordée). C'est d'Adlerberg que sont sortis les divers faciès de la civilisation à tombes en tumulus, qu'on peut considérer, en somme, comme celtique, civilisation devenue, sous des influences provenant de la région des Préalpes, la civilisation à champs d'urnes funéraires. Les ressortissants à la civilisation à tombes en tumulus paraissent s'être davantage adonnés à la chasse que les hommes d'Auniétitz. On y trouve fréquemment ¹ des pointes de flèche, de sorte que l'arc y était d'un emploi courant. Les pointes, de bronze, étaient soit coulées,

1. Josef SCHRANIL, *l. c.*, p. 134.

soit martelées. Leur forme la plus ancienne est le type dont la pointe était martelée à plat et qui avait une soie au lieu d'une douille. Quand il y a douille, des ouvertures dans cette dernière sont des défauts de fabrication et non pas des échancrures destinées à recevoir du poison. On ne peut du reste pas prouver l'emploi de poison à cette époque. Les morts étaient parfois munis de vingt flèches. Nous n'avons pas de carquois, mais seulement quelques petites plaques métalliques qui les ornaient, quelques restes de bois et des clous de bronze qui ne permettent pas de s'en faire une représentation exacte. La lance appartient aussi aux armes des hommes des tombes en tumulus, mais elle était moins répandue que la flèche et l'arc, et paraît avoir moins influé sur la technique de la chasse. A part leur prédilection pour l'arc, les représentants de la civilisation à tombes en tumulus, avaient certaines coutumes analogues à celles des hommes à céramique cordée. L'absence de fortes agglomérations et le grand nombre de flèches dans les tombeaux démontrent une sédentarité limitée et leur dépendance, quant à l'alimentation, de la chasse. Les hommes aux tombes en tumulus appartenaient probablement à des tribus chasseresses, qui pratiquaient également l'élevage et emmenaient leurs troupeaux avec eux. Racialement et culturellement, les groupes ethniques d'Auniétitz et des tombes en tumulus évoluèrent indépendamment l'un de l'autre. Les bases de la civilisation néolithique en Allemagne méridionale furent le point de départ pour le développement de celle à tombes en tumulus; cette dernière subit aussi de fortes influences de la Hongrie. Tandis que la civilisation d'Auniétitz conduit à celle de la Lusace et à celle de Hallstatt, ce qui nous fournit la provenance de deux des plus intéressantes formes culturelles chasseresses du Fer, la civilisation d'Adlerberg conduit à celle de La Tène, marquant encore son empreinte aux niveaux ancien et moyen de cette dernière. Les hommes des tombes en tumulus étaient donc les prédécesseurs des Celtes de l'histoire, groupe de peuples éminemment doués pour la chasse, dont l'activité se déroule pendant l'époque du Fer.

La *civilisation des palafittes du Bronze* mérite d'être considérée comme troisième groupe de cette époque pour l'Europe centrale. Elle s'est développée en Suisse et en Haute-Italie, sur la base de la civilisation néolithique occidentale, dont nous avons parlé précédemment.

Cette brève synthèse ne se propose que de rendre les grands traits culturels de l'époque et de donner la possibilité d'établir le contact entre les lignes évolutives du Fer et celles des époques précédentes. Il nous faut reconnaître que le tableau de la chasse au Bronze est souvent moins mouvementé que cela n'était le cas pour les temps antérieurs. C'est dû en partie à la pauvreté du matériel des trouvailles, mais aussi au changement de structure qu'a subi l'économie. Le nouveau métal a indubitablement exercé une action stimulante, sous bien des rapports, mais la technique cynégétique n'en a, tout d'abord, pas été sensiblement affectée. Pour l'histoire de la chasse, l'époque du Bronze représente une période de passage pauvre en novations; la chasse avait perdu le caractère vivant de celle à grand rapport de la fin du Glaciaire, mais elle ne s'était pas encore détachée complètement de sa base économique — ce qui devait se produire à l'époque du Fer.

CHAPITRE IX

LA PÉRIODE DU FER

C'est à l'époque du Fer que la chasse, chez les peuples de l'Europe centrale, subit un changement profond, se détache de sa base économique utilitaire et, tant du point de vue mental que du point de vue technique, modifie son horizon. S'il est légitime d'opérer quelque part une coupure dans l'histoire cynégétique, c'est bien ici. Atteignant un niveau jusqu'alors inconnu, la production des biens permit une conversion des motifs déterminant la raison d'être de la chasse. Ce changement ne se produit, au sein des civilisations de l'âge du Fer, ni simultanément, ni de façon analogue. L'essentiel n'est pas le degré atteint par cette réforme de structure, mais le fait de la réforme. Les nouvelles formes de chasse se rencontrent dans les civilisations, qui, tantôt en un point, tantôt en un autre, déterminent la spiritualité des peuples de l'Europe centrale. La chasse pratiquée principalement comme sport se rencontre d'abord chez les Illyriens. Le développement culturel atteint par ce peuple lui valut le premier rang durant des siècles, préséance qui se fit sentir dans le mode de vie de tous les peuples voisins. Les Celtes furent les dignes successeurs des Illyriens : l'héritage était repris par un peuple plein de vie, épris de chasse et de sport. On remarque déjà, chez les Illyriens et chez les Celtes, les interactions réciproques de la chasse et de la structure sociale. Des modalités spécifiques de la chasse correspondent à certains degrés du développement social. On peut en fournir déjà la preuve pour les civilisations de Hallstatt et de La Tène. Enfin, les Germains prirent la tête du mouvement en Europe centrale tandis que la nouvelle orientation de la chasse se réalise aussi chez eux. Naturellement, ils avaient déjà été influencés de bonne heure par les civilisations voi-

sines. Peut-être les Germains orientaux aux urnes à visages avaient-ils appris des Illyriens à connaître la chasse à courre à cheval, mais il est possible aussi que cette performance leur soit arrivée par une autre voie. Il est en tout cas certain que la chasse à but économique, en Europe centrale, s'est maintenue le plus longtemps chez les Germains (nous ne tenons pas compte de visiteurs occasionnels comme les Scythes ou les Baltes, qui n'occupèrent jamais une situation prédominante au point de vue culturel). En Scandinavie, nous pouvons même poursuivre cette modalité jusque dans l'époque moderne.

Pour le sujet que nous traitons, la coupure qui sépare la grande période dite préhistoire des temps qui suivirent, se place donc lorsque les peuples germains, élément déterminant quant à l'histoire de la chasse en Europe centrale, ont adopté la nouvelle orientation. Il serait vain d'en vouloir fixer le moment précis. Il suffit de savoir que cette réforme était accomplie chez les Germains, lorsque ceux-ci se préparèrent à dominer le monde. Aussi l'étude de l'âge du Fer constitue-t-elle de façon naturelle le dernier chapitre de notre exposé et il ne conviendrait pas de subdiviser cette période. Nous la considérons comme un bloc couvrant l'espace qui s'étend du milieu de la première moitié du dernier millénaire avant notre ère jusqu'au début de l'invasion de l'empire romain vers l'an 300 de notre ère. C'est ici que devra débiter l'enquête sur la chasse du moyen âge. Le fait que les Germains ne peuvent être considérés comme les créateurs et les représentants des nouvelles formes cynégétiques jusqu'à la fin de la période du Fer, telle que nous la concevons ici, nous a engagé à renoncer à prendre en considération la structure sociale des premiers Germains, leurs agrégats tribaux et leurs mouvements. L'histoire de la chasse au moyen âge précoce en devra, par contre, tenir compte d'autant plus.

Il est à peine nécessaire de dire que le passage de la période du Bronze à celle du Fer a été graduel. Il n'y a pas de grands mouvements de peuples à signaler en Europe centrale au début de la nouvelle période, et le nouveau métal

ne s'est pas répandu avec une rapidité permettant de fixer une date précise pour la fin de la période ancienne et le début de la nouvelle. Ce qui nous importe, c'est que nous pouvons légitimement parler d'une forme de la chasse particulière à la période du Fer et d'une conception nouvelle s'y rapportant.

Ce sont encore les trouvailles faites dans le sol, qui, pour la période du Fer, sont la source la plus importante de nos connaissances. Mais il est regrettable que la richesse des découvertes en matériel ait fait presque complètement négliger l'examen détaillé des restes osseux; des conclusions, comme nous en avons tiré pour le Paléolithique et le Néolithique, ne sont donc ici, sous ce rapport, pas possibles. De nombreux rapports sur les fouilles relatives à la période du Fer se contentent de mentionner la présence d'« ossements de mammifères ». Mais ils n'indiquent presque jamais s'il s'agit de restes d'animaux domestiques ou sauvages — ce qui ne permet pas de tirer des conclusions éventuelles quant à la chasse.

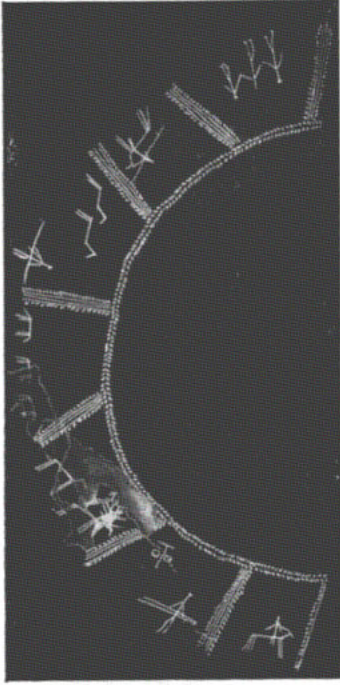
Nous ne disposons de témoignages historiques écrits que pour la fin de la période en question. Le fait que nous nous appuyons dès lors principalement sur des textes est peut-être le symptôme le plus manifeste de la fin, pour nous, de la préhistoire. Si nous ne tenons pas compte de ce que disent brièvement Jules César et Tacite de la chasse chez les tribus germaniques, c'est principalement le petit livre de Flavius Arrien ¹ sur la chasse chez les Celtes qui nous renseignera sur ses modalités, chez un des principaux peuples de l'Europe centrale.

En sus du *Cynegeticus* d'Arrien, les urnes ornées de visage sont les documents les plus utiles pour juger de la chasse à la période du Fer. Elles appartiennent en partie à la civilisation illyrienne, en partie à la civilisation germanique dite des urnes à visages. Pour le Nord, la période du Fer ne représente pas un affermissement de la situation prédominante antérieure de cette région. Au contraire, il se produit main-

1. FLAVIUS ARRIEN, *Cynegeticus* ou Petit livre sur la chasse.

tenant des changements d'équilibre qui sont de grande importance pour les développements ultérieurs. Il faut en chercher la raison dans le déplacement des courants commerciaux. Le fer n'atteignit les côtes septentrionales que plusieurs siècles après avoir pénétré en Allemagne du Sud, et d'autres siècles s'écoulèrent jusqu'à ce qu'il pénétrât en Scandinavie et devînt une matière première courante pour la fabrication des armes et des outils. A l'origine, le nouveau métal n'avait presque aucune valeur du point de vue ethnique; il ne provoqua nulle part de modification rapide et profonde; il ne servait que de matière première pour des ornements. Mais la circonstance qu'il était importé du Sud provoqua la création de nouvelles voies commerciales. Jusqu'alors, l'exportation de l'ambre, produit des pays du Nord, avait déterminé le tracé des courants commerciaux en Europe centrale. On ne le demandait plus et les pays septentrionaux qui le fournissaient perdirent leur situation privilégiée. D'autres civilisations entrèrent en lice. A la première époque du Fer, dite de Hallstatt, florit le groupe culturel illyrien — apogée qui ne devait pas se répéter. Puis, à la deuxième époque, dite de La Tène, ce furent les Celtes qui acquirent la suprématie dans l'Europe centrale, repoussant avec succès les Germains et les Illyriens. Cette expansion se produisit parallèlement à un épanouissement de la civilisation celtique qui se manifesta dans tous les domaines, et donc aussi dans celui de la chasse.

L'accalmie, sur le territoire germanique, qui est caractéristique pour la période du Fer en ce qui concerne la chasse, ne permet pas de soupçonner que sa technique et sa signification aient alors subi de profondes modifications. En effet, la technique des armes ne révèle rien sous ce rapport. On travaille encore le Bronze dans la première moitié du dernier millénaire avant notre ère, bien que de façon moins artistique qu'auparavant; mais la seconde moitié du même millénaire est presque une rechute dans l'âge de la Pierre. La civilisation illyrienne, puis celle des Celtes, semblent avoir absorbé toute la force culturelle de l'Europe centrale. Cependant, ni l'une, ni l'autre de ces civilisations ne jouirent



a. Dessin déroulé de l'urne d'Elsenau, district de Schlochau.
Musée préhistorique de Dantzig.



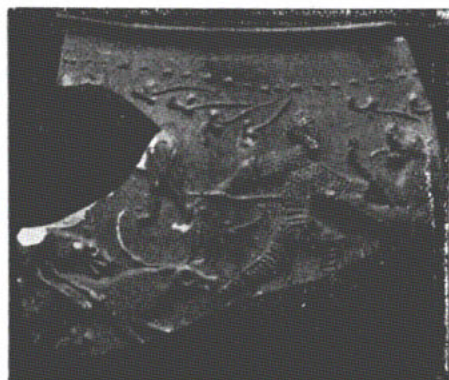
b. Fragment de la pierre tombale d'un légionnaire romain, à Carnuntum (aujourd'hui Deutsch-Altenburg en Basse-Autriche).
D'après Geschwendt.



c. Coupe de verre poli et gravé représentant une chasse au lièvre.
Musée Walraf-Richartz, à Cologne.



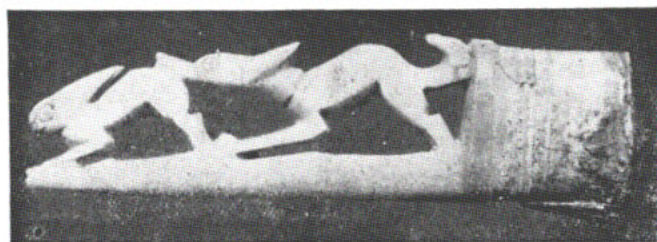
a) Relief sur une tour tombale représentant un sanglier et un chien lourd.



b) Fragment d'un récipient orné d'un relief représentant une chasse à l'ours.



c) Bol avec représentation d'une chasse à courre au lièvre.



d) Poignée en os (d'un couteau pliant) avec représentation sculptée d'un lièvre et d'un lévrier.

d'une longue durée. Les Celtes, les Germains et les Scythes dévastent le pays des Illyriens, puis les Germains, au Nord, pressent les Celtes, tandis que les Romains, au Sud, les accablent et leur enlèvent leur suprématie culturelle. Le nouvel équilibre est établi au seuil de notre ère. Au Sud, sur le Rhin et sur le Danube, ce sont les Romains qui dominent, tandis qu'ils ont définitivement renoncé à pénétrer plus loin vers le Nord et vers l'Est. A l'intérieur de l'Allemagne, l'élément germanique se maintient et prépare cette puissante manifestation de force qui se traduira par l'invasion de l'empire romain et donnera lieu à la deuxième apogée de la civilisation germanique.

Nous ne pouvons donc nous attendre à rien de nouveau, quant à la chasse, dans la période d'accalmie de la civilisation germanique. Les seules indications de valeur que l'on possède pour cette période proviennent des urnes à visages, dont les motifs sont la plus ancienne preuve de chasse à courre. Leur domaine est l'Allemagne orientale. Leurs créateurs passent pour appartenir à un groupe germanique, qui ensevelissait ses morts dans des caissons de pierre et inventa l'urne funéraire ornée de représentations de visages. Cette céramique curieuse paraît s'être développée vers 750 avant notre ère. La civilisation des urnes à visages progressa lentement vers le Sud, envahit la province de Posen, franchit la Vistule et atteignit finalement la Silésie vers l'an 400 avant notre ère. Là elle se rencontra avec la forme précoce de la civilisation de La Tène.

Parmi ces urnes à visages à figurations chasseresses, la plus importante nous paraît être celle du musée d'histoire naturelle et de préhistoire de Dantzig, qui provient d'Else-nau dans le district de Schlochau — et n'est, d'ailleurs, pas ornée d'un visage¹. On y remarque une chasse à courre aux cervidés. Si nous analysons la figure déroulée (où, d'ailleurs, on ne distingue ni le commencement, ni la fin : pl. XXIII a),

1. Wolfgang LA BAUME, *Wagendarstellungen auf ostgermanischen Gesichtsurnen der frühen Eisenzeit und ihre Bedeutung*, dans *BLÄTTER FÜR DEUTSCHE VORGESCHICHTE*, fasc. 1, Dantzig 1924, p. 5 sq.

Le même, *Urgeschichte der Ostgermanen*, Dantzig 1934, p. 82-83.

on aperçoit, tout à gauche, trois hommes marchant côte à côte qu'il est légitime de considérer comme des rabatteurs. Un chasseur à cheval les précède, armé d'une lance et tenant, de la main gauche, un objet moins déterminable. Il serait cependant erroné de prendre ce petit objet linéaire pour un bouclier — inutile à la chasse. Nous le tiendrions plutôt pour la bride du cheval. Deux pièces de gibier fuient devant le chasseur, peut-être des cerfs femelles. A leur droite se tient, à pied, un chasseur, également muni d'une lance. Les quatre animaux, à quatre pattes, du champ suivant, paraissent être, d'après leurs dimensions, des chiens. La queue pendante, assez longue, et le port de la tête font pencher pour cette interprétation. La meute poursuit deux pièces de gibier que l'usure de l'urne ne permet plus de bien identifier. On ne distingue nettement qu'une partie de forte ramure; on en déduit que le groupe contenait au moins un cerf. Le sens du champ suivant n'est pas clair. On a interprété de façon différente le signe formé d'un trait allongé muni d'une barre transversale entre deux petits cercles, mais aucune de ces interprétations n'est satisfaisante. Il n'est pas exclu qu'il s'agisse d'un char léger à deux roues, mais c'est peu vraisemblable. Ce serait plutôt, à notre sens, le symbole d'un piège vers lequel on rabat le gibier. Il n'est pas possible de déduire, de la figure, des détails de construction. On distingue, au-dessous de la fosse-piège, un chasseur à pied armé de deux sagaies, chargé peut-être de rabattre le gibier vers le piège. Il faut insister sur le fait qu'il porte deux sagaies. Les chasseurs se munissaient de plus d'une de ces armes de jet, vraisemblablement pour pouvoir rapidement « tirer » plusieurs fois de suite. A notre sens, c'est ici que s'achève la scène de chasse, dont la cohésion est indiquée par la même direction que prennent tous les participants. Le chasseur à cheval situé dans le dernier champ, appartient au côté opposé, et se trouve derrière la chaîne des rabatteurs. Il n'est pas armé et suit simplement les chasseurs. Lui aussi tient de la main gauche un objet court, que La Baume estime être une cravache, tandis que nous le prendrions plutôt pour la bride.

Une urne à visage, trouvée près d'Ostroschken, dans le district de Karthaus, en Prusse occidentale, nous a conservé une autre scène de chasse (fig. 137). Un char à deux roues y est figuré, apparemment tiré par un homme, entre deux dessins en arête de poisson qui représentent certainement des arbres. En dessous se tient un chasseur à cheval, armé d'une lance, qui poursuit deux pièces de gibier dont la



FIG. 137. — Dessin déroulé de l'urne à visage d'Ostroschken, district de Karthaus.

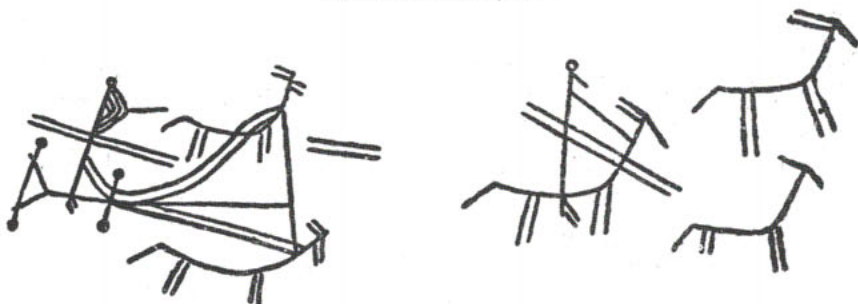


FIG. 138. — Dessin déroulé de l'urne de Wittkau, district de Flatow (Prusse Occidentale), Musée préhistorique de Berlin.

taille peut être estimée d'après celle du cheval. Enfin, une troisième scène de chasse a été livrée par une urne à visage trouvée près de Wittkau, dans le district de Flatow (fig. 138). A la vérité, la figuration pourrait aussi bien représenter une scène de sacrifice que de chasse. La moitié gauche figure un char à quatre roues tiré par deux chevaux; le char porte un homme armé de deux lances. La moitié droite permet de reconnaître un cavalier armé de deux sagaies, à la poursuite de deux animaux qu'il n'est pas possible de déterminer. On connaît encore d'autres urnes à visages de l'Est germanique ¹, dont les figurations se rapportent vraisemblablement à la chasse. Les figures en sont toutefois trop peu

1. W. LA BAUME, *Ostgermanische Tongefässe der frühen Eisenzeit*, dans *Ipek*, 1928, p. 25-56.

claires ou trop incomplètes pour permettre des conclusions. Dans un cas, à savoir sur une urne des environs de Dantzig [*ibidem*, p. 42 et 49], il est permis d'admettre qu'un frondeur est représenté à côté d'un animal à quatre pattes, mais cette interprétation n'est pas certaine. Ce serait la seule indication de l'existence de cette arme de chasse au cours de la période du Fer. Pour le reste, on a la répétition des emblèmes des autres urnes à visages discutés ci-dessus : cavaliers, sagaies et, parfois, animaux à quatre pattes apparemment conduits en laisse, qui pourraient être des chiens ¹.

Si l'on considère en bloc les figurations des urnes à visages est-germaniques, on constate leur analogie étonnante. Toutes représentent des chasses à courre, avec emploi du cheval. L'arme est la sagaie. L'arc et la flèche manquent complètement. L'emploi de chiens n'est pas parfaitement démontré, mais probable. Parmi les gibiers, on reconnaît le cerf. La création de la chasse à courre marque un tournant dans l'histoire de la chasse. C'est à l'âge précoce du Fer qu'on peut la prouver pour la première fois. Or, il s'agit là d'une méthode qui, pendant deux mille cinq cents ans, si elle n'est pas l'unique modalité de la chasse, donnera néanmoins le ton à ce sport. Il n'est pas étonnant que nous trouvions cette manifestation si tôt dans la civilisation germanique orientale. Nous avons vu qu'en Europe centrale, c'est le cycle nordique qui adopta le cheval en premier lieu. Il est cependant peu probable que ce soit ce cycle qui ait créé la chasse à courre. Un tel sport nécessite un paysage du type de la steppe asiatique. Il est donc beaucoup plus probable que la chasse à courre soit un présent tardif fait à l'Ouest par le cycle culturel des éleveurs de chevaux, et qu'il ne faille pas chercher son origine en Europe centrale.

Le ferme enracinement de la chasse à courre au cours de l'âge précoce du Fer est prouvé par comparaison avec d'autres figures d'urnes dont les artisans n'étaient pas des Germains, mais bien des *Illyriens*.

1. Cf. H. CONWENTZ, *Bildliche Darstellungen von Thieren, Menschen, Bäumen und Wagen*, dans *SCHRIFTEN DER NATURFORSCHENDEN GESELLSCHAFT IN DANZIG*, 1894, t. 8, p. 211-212.

Nous avons déjà mentionné en passant les Illyriens et le fait que leur civilisation fut prédominante pendant l'âge ancien du Fer. C'en est une particulièrement intéressante parce que c'est la seule, d'entre les grandes civilisations de la période du Fer, qui se soit éteinte complètement, sans laisser de traces notables. Si les fouilles ne nous renseignaient pas si bien sur les Illyriens, nous n'aurions jamais l'idée de l'existence d'une quatrième grande civilisation en Europe centrale, à côté de celles des Germains, des Celtes et des Baltes. Les Illyriens n'ont laissé de traces ni dans la mémoire de nos peuples, ni dans leurs langues.

Ce n'est pas en Allemagne qu'il faut chercher le centre de la civilisation illyrienne, mais bien dans le Sud-Est de l'Europe centrale. La large expansion de cette civilisation explique le manque d'unité de son caractère. On y peut distinguer trois groupes : un groupe sud-oriental, qui, des Alpes orientales, s'est étendu sur la Carniole, le Sud de la Carinthie et de la Styrie jusqu'en Bosnie; un groupe danubien, qui, des Alpes orientales du Nord, englobe le bassin du Danube avec la Haute et la Basse-Autriche, la Hongrie occidentale, la Bohême et la Moravie méridionales; enfin, un groupe septentrional, s'étendant sur la Bohême et la Moravie septentrionale, la Silésie, la Posnanie et l'Est du Brandebourg. Les productions artistiques de ces groupes ne sont pas équivalentes. La zone septentrionale est une marche du domaine; la civilisation illyrienne s'y révèle moins riche, moins créatrice que dans son centre, en Haute et Basse-Autriche.

Mais, au point de vue de la chasse, on ne peut faire de différences. Les deux urnes illyriennes, à scènes cynégétiques, que nous connaissions, livrent témoignage de chasses à courre. Cette méthode de poursuite du gibier est prouvée par les urnes, du moins pour les groupes septentrional et central de la civilisation illyrienne, et a des chances d'avoir aussi été connue dans le groupe méridional.

Une scène de chasse particulièrement riche se trouve représentée sur l'urne trouvée à Lahse, dans le district de Wohlau (fig. 139), et qui relève de la civilisation illyrienne

à champs d'urnes ¹. La pièce est haute de vingt-quatre centimètres environ, et d'un noir brillant. Le dessin déroulé

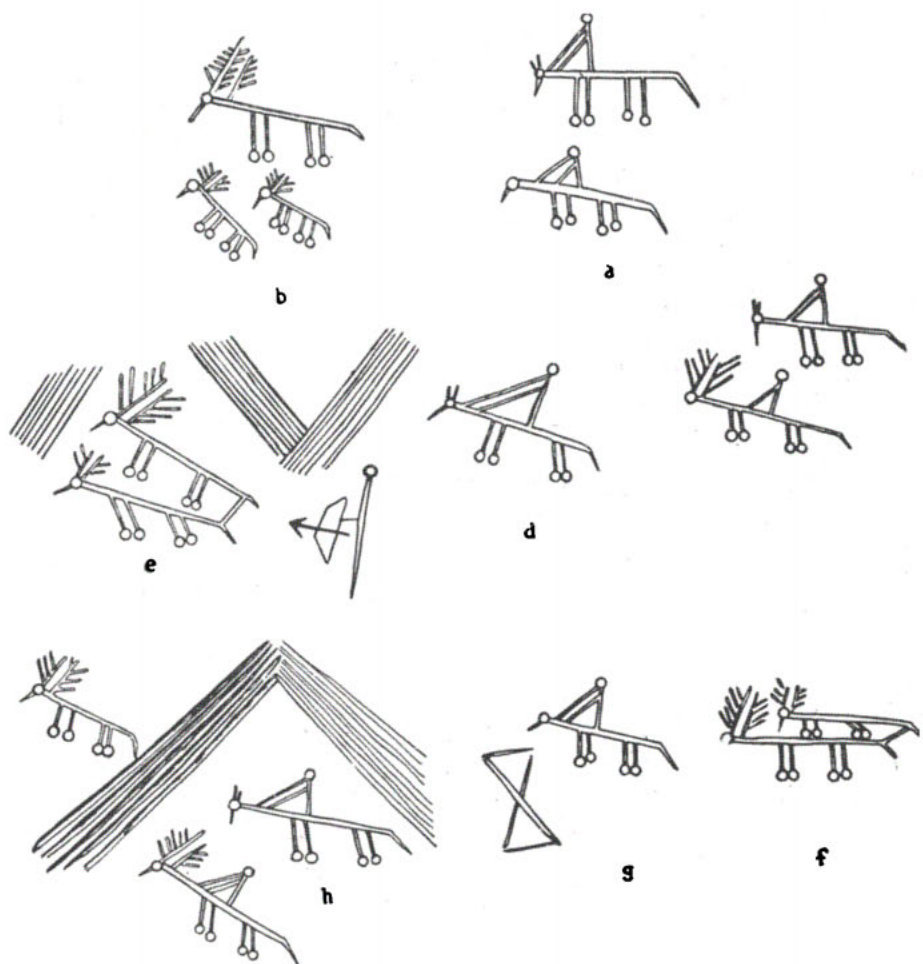


FIG. 139. — Figuration déroulée de l'urne à dessins au trait de Lahse, district de Wohlau (conservée au Bureau pour la conservation des monuments préhistoriques de Breslau), d'après GESCHWENDT.

révèle d'abord qu'il s'agit bien d'une scène homogène, mais qui, par opposition à celle de l'urne d'Elsenau, va de droite à gauche. On ne distingue plus le début et la fin des traits

1. FR. GESCHWENDT, *Jagd und Fischfang der Urzeit, dargestellt an ober- und niederschlesischen Funden*, Oppeln 1930, p. 23.

qui la circonscrivent. Les limites à donner au dessin déroulé se tracent donc plus ou moins à volonté. Si l'on adopte la délimitation de Geschwendt, on distingue à droite deux chasseurs montés, à la poursuite d'un grand cerf et de deux autres de moindres dimensions; trois hommes chevauchent devant eux, dont l'un, fait étonnant, monte un cerf. Quelques cerfs paraissent fuir devant eux; ils forment deux couples, le premier formé de deux animaux de grande taille, le second de deux de plus petite taille. Le premier couple est attaché par un chasseur non monté, armé d'un arc, et qui s'apprête à envoyer une flèche. Devant les cerfs se trouve un cavalier isolé, dans le voisinage duquel on voit un signe en X de signification douteuse. Enfin, le dernier champ contient encore deux cavaliers, dont un de nouveau monté sur un cerf, et qui paraissent suivre un autre cerf. Ici également, l'important, c'est l'emploi du cheval. Tous les cavaliers sont sans armes. Par contre, le chasseur à pied est muni d'un arc. Seger ¹ a considéré le signe en X comme une crèche, mais cette interprétation est peu vraisemblable. On ne voit pas le rôle d'une crèche à la chasse et la grande dimension du signe infirme cette manière de voir. Nous penserions plutôt à un appareil de piégeage, peut-être à un échafaudage pour la pose de filets. Mais cela n'est qu'une hypothèse, et il est possible que ce soit seulement la signature de l'artiste.

Tandis que l'urne de Lahse ne nous offre que des animaux dont l'espèce est déterminable, et pas de chiens, le dessin de l'urne d'Edenburg ² représente assez vraisemblablement quelques-uns de ces animaux. C'est une urne pansue élevée, à col conique, qui, comme tous les objets à figurations d'Edenburg, trahit des affinités sud-européennes, italiques et grecques en particulier. De toute la composition, c'est naturellement la partie relative à la chasse qui nous inté-

1. SEGER, *Urne von Lahse, Kreis Wohlau*, dans SCHLESIENS VORZEIT, t. 8, p. 228.

2. Dans MITTEILUNGEN DER ANTHROPOLOGISCHEN GESELLSCHAFT IN WIEN, t. 21, SITZUNGSBERICHTE, p. 72.

SANDOR GALLUS, *Die figural verzierten Urnen vom Soproner Burgstall*, dans ARCHÆOLOGICA HUNGARICA XIII, Budapest 1934, p. 9.

resse (fig. 140); nous la faisons commencer, pour nous faire bien comprendre, à son curieux char à quatre roues, tiré par deux chevaux. Le char est conduit par un petit homme dessiné en quelques traits et il est précédé du chasseur. Si ce char ne concerne pas directement la chasse, il n'en rappelle pas moins la figuration de l'urne à visage de Wittkau, où un char à quatre roues est également représenté derrière un chasseur à cheval. A droite du char (pl. XVII a), on voit un chasseur monté, armé d'une lance, et, devant lui, neuf animaux qui se laissent rassembler, à l'analyse, en deux ou trois groupes. Le groupe le plus proche du chasseur comprend quatre animaux paraissant aller avec le cavalier et qu'on peut considérer comme des chiens. A quelque distance plus en avant, deux animaux de plus grande taille (pl. XVII b) doivent représenter, l'un certainement un cerf, l'autre, plus massif, aussi un cerf, à notre avis, mal dessiné. D'autres auteurs ont voulu en faire un bœuf ou un taureau sauvage, mais ces interprétations ne correspondraient pas au reste du tableau. Immédiatement en avant de ces deux mammifères de plus grande taille, s'en trouvent trois autres, dessinés linéairement et dont l'espèce n'est pas déterminable. Si nous considérons la figuration globalement, tout parle pour une scène de chasse, à chasseur monté, armé d'une lance, et accompagné de chiens. Il faut, à la vérité, faire quelques réserves, en particulier du fait de la présence du char à quatre roues ¹.

Nous renonçons à approfondir la signification des scènes de chasse que nous avons énumérées pour l'âge précoce du Fer, leurs révélations quant à la chasse même étant la seule chose qui nous intéresse. Il n'est cependant pas hors de propos de faire remarquer que les artistes de ces figurations ne paraissent pas avoir eu en vue la simple représentation naturaliste de scènes cynégétiques, mais entendaient

1. Il faut noter la ressemblance du cerf de cette urne avec la représentation de cet animal sur une urne ornée de façon identique et provenant de Nikutown, district de Sensburg, Prusse orientale. Cette dernière urne ne fournit pas d'éléments nouveaux; on a la date du début de l'ère impériale romaine. Cf. Wilhelm GAERTE, *Urgeschichte Ostpreussens*, Königsberg 1929, p. 172.

exprimer un sentiment religieux. Tous ces tableaux de chasse semblent donc, du moins à l'origine, revêtir un caractère cultuel, de même que les dessins rupestres de la période du Bronze en Scandinavie. La représentation d'une scène de chasse avec char, comme sur les urnes d'Edenburg et de Wittkau, témoigne de connexions de la chasse avec un cortège sacrificiel, où prend place un char cultuel à côté d'animaux désignés au sacrifice. En tout cas, cette connexion sert de motif aux figurations. On connaît parfaitement des chars cultuels de cet ordre. Ils sont en rapport



FIG. 140. — Dessin déroulé de l'urne d'Edenburg, d'après HOERNES.

avec les sacrifices de cerfs, dont nous avons parlé ailleurs. Cette relation pourrait éclairer certains détails, sans cela inexplicables. Les deux cavaliers chevauchant des cerfs, sur l'urne de Lahse ¹, seraient susceptibles de représenter les deux frères divins, Castor et Pollux. Almgren ² estimait par contre que la chasse au cerf signifiait que le mort devait être pourvu de gibier pour son voyage dans l'au-delà, tout en faisant remarquer que cette interprétation ne s'applique pas aux scènes de chasse du Bronze nordique.

L'explication religieuse définitive n'a pas d'importance essentielle pour nous. Ce qui nous intéresse, c'est l'apparition de la chasse à courre. D'après les sources disponibles, on est en droit d'admettre que la chasse à cheval était inconnue en Allemagne du Nord jusqu'à la fin du Bronze (alors que l'Allemagne du Sud était déjà en pleine époque précoce du Fer). Il est cependant important de savoir d'où elle est venue et quel est l'intermédiaire qui l'a transmise

1. Cf. FR. GESCHWENDT, *Jagd und Fischerei der Urzeit*, Oppeln 1930, p. 25.

2. Oskar ALMGREN, *Nordische Felszeichnungen als religiöse Urkunden*, Francfort 1934, p. 207.

aux civilisations de l'Europe centrale et de l'Europe occidentale. La réponse n'est pas facile. Elle est d'abord rendue délicate par la circonstance que le motif de la chasse est vraisemblablement dû à des préoccupations non cynégétiques, mais sans doute religieuses. Cette méthode de chasse ne s'est certainement développée que là où, techniquement, on connaissait déjà la chasse à courre; la méthode s'est-elle transmise en même temps que sa figuration? on ne pourra le dire que le jour où on aura pu en faire la preuve autrement que par des images. Gallus, mentionné plus haut, s'est occupé de la question du point de vue typologique, mais sans arriver à des conclusions définitives.

Il est évident qu'on peut établir des parallèles entre les représentations sur les urnes est-germaniques et celles sur les urnes illyriennes. Cela pose la question de savoir si ces deux civilisations ont été en rapport direct, ou si elles ont reçu toutes deux les motifs d'une troisième civilisation, ou si, enfin, ceux-ci ont pris naissance indépendamment en plusieurs points. Gallus est arrivé à la conclusion que les motifs sont d'origine nordique, tout en faisant remarquer qu'il n'y a pas lieu d'admettre leur transmission par la civilisation des urnes à visages; il est plus vraisemblable, selon lui, que celle-ci et l'illyrienne aient puisé, toutes deux, à une même source, les éléments de la chasse à courre. Il a comparé les urnes est-germaniques, surtout celles d'Elsenu et d'Ostroschken, avec celles d'Edenburg. Le prototype de ce motif de chasse lui paraît se trouver dans les gravures rupestres scandinaves d'origine germanique. Gallus va encore plus loin, car il suggère que le sens primitif du groupe chasseur était déjà tombé dans l'oubli lorsque le motif commença à s'appliquer sur les urnes est-germaniques et illyriennes. Il s'agit, dit-il, plutôt d'une ornementation traditionnelle que de l'expression de représentations religieuses. Cette interprétation ne permettrait donc pas de tirer du motif de la chasse à courre des déductions quant à la pratique utilitaire de cette méthode chez les Germains orientaux et chez les Illyriens. D'après Gallus, la représentation de chasses à courre sur les urnes où elles figuraient n'était déjà plus

comprise au temps de leur fabrication. Elle était l'expression d'un monde spirituel appartenant à un peuple de culture plus ancienne, à son avis au peuple à civilisation nordique du Bronze.

Cette manière de voir n'est pas sans inconvénient. En tout cas, l'histoire de la chasse ne lui fournit aucun appui. D'abord il n'est pas douteux que la chasse à courre représente une méthode cynégétique tout à fait spéciale, et que le motif, reproduit sur les urnes, n'a pu être inventé que là où la chasse à courre était pratiquée. Même si ces images devaient transmettre des représentations religieuses, si le cerf, chassé sur une image, est destiné au sacrifice sur une autre, il n'en subsiste pas moins que ces conditions exigeaient des artistes de cet art religieux la connaissance préalable de la chasse du cerf à cheval. Il est certain qu'il n'y a pas de relations directes entre le motif de la chasse au cerf et les dessins rupestres arctico-baltiques du Nord scandinave. Mais les gravures rupestres du Bronze, de la Suède centrale et méridionale, n'ont pas dû non plus servir de prototype. Nous avons vu que les scènes de chasse du Bronze représentent exclusivement des scènes où les chasseurs sont à pied; les chasseurs à cheval y sont tout à fait inconnus. Il y a bien des représentations de cavaliers, mais elles n'ont rien à faire avec la chasse et proviennent, en bonne partie, à en juger d'après la forme des boucliers, de l'époque du Fer qui a précédé l'époque romaine. On tiendra aussi compte du fait que le paysage scandinave était le plus défavorable possible pour la genèse de la chasse à courre, et que ce genre de chasse n'a, dans la suite de l'histoire, jamais acquis quelque importance dans le Nord. Le cheval, condition première de cette chasse, appartenait, il est vrai, depuis longtemps à la civilisation nordique, mais il lui était venu de l'Est comme, plus tard, vraisemblablement, la chasse à courre.

Nous n'avons, malgré tous ces développements, pas répondu positivement à la question d'origine précise de la chasse à courre. Il est probable qu'en Europe centrale, c'est dans la civilisation illyrienne qu'elle apparut d'abord, tant

comme motif artistique que comme forme réelle de chasse. Cela ne nous dit cependant pas si ce sont les Illyriens qui l'ont inventée ou s'ils l'ont reçue d'ailleurs. Ce qui semble impliquer une origine illyrienne, c'est que l'art figuré, qui, le premier, nous fait connaître la chasse à courre, présente une allure étrangère à la civilisation nordique. Le Nord avait un art symbolique stylisé, qui rejetait la représentation naturelle. Des figures comme celles des urnes d'Elsenu et de Wittkau sont rares dans le Nord. Mais ce n'est pas par hasard qu'elles s'observent chez les Germains orientaux, soumis à l'influence directe de leurs voisins illyriens. La Baume explique les scènes de chasse des urnes à visages est-germaniques comme des œuvres d'art qui laissent reconnaître la forte influence de la première civilisation du Fer, dite de Hallstatt [civilisation illyrienne]. La chasse à courre, de même que cet art figuré, ont certainement été transmis au Nord germanique par les Illyriens. Elle venait probablement de l'Asie. Peut-être les Illyriens l'apportèrent-ils eux-mêmes. Ni les Germains, ni les Celtes ne paraissent l'avoir alors connue. Les voisins des Illyriens auront été les premiers à la leur emprunter. Elle devint rapidement le bien commun des civilisations de l'Europe centrale. Vers la fin de la période du Fer, toutes ces civilisations la connaissent.

Le caractère général des cultures illyriennes indique leur rôle d'intermédiaire dans la transmission de la chasse à courre. On sait que les influences orientales ont agi beaucoup plus fortement sur les Illyriens que les influences italiques, dont on est souvent tenté d'exagérer l'importance. Les influences orientales se font remarquer dans l'art, non seulement par leur joie à la représentation figurée, mais aussi par l'amour pour cette plastique animale aux analogies indéniables avec les chefs-d'œuvre sino-sibériens. Les Illyriens livrent des œuvres qui pourraient tout aussi bien provenir des vastes espaces situés entre l'Oural et la côte de l'Extrême-Orient. Tous les éléments des cultures cavalières peuvent avoir contribué à former l'Illyrien. Il n'a pas seulement apporté à l'Europe un art qui lui était essentiellement étranger et qui s'apparente à des prototypes sino-sibériens,

mais il avait aussi conservé ses modes d'activité. La chasse à courre était une de ces coutumes, dont il est le plus vraisemblable de soupçonner l'origine chez les éleveurs de chevaux de la steppe asiatique.

On observe en Hongrie, au VIII^e siècle avant notre ère, de fortes influences d'un peuple cavalier de l'Est. Ce dernier pourrait avoir introduit la chasse à courre. On place la fabrication de l'urne d'Edenburg au milieu du VII^e siècle avant notre ère. Les urnes de chasse de l'Est germanique sont vraisemblablement encore un peu plus récentes. C'est alors que l'Europe centrale paraît avoir fait connaissance avec la chasse à courre. Il est à noter que le plus ancien témoignage écrit relatif à ce mode de chasse en Europe centrale, le *Cynegeticus* d'Arrien [chap. 23], de date il est vrai beaucoup plus récente, se rapporte aux Illyriens.

Nous ne pourrions porter de jugement définitif quant à l'influence des Illyriens sur la technique de la chasse en Europe centrale que lorsque nous saurons clairement si ce sont eux aussi qui ont apporté la chasse au vol (chasse au faucon et autres oiseaux dressés) aux peuples occidentaux.

La situle¹ de Certosa, à Bologne², chef-d'œuvre de l'art illyrien, fournit aussi une indication quant à la chasse à courre. L'époque de Hallstatt compte parmi ses trésors un certain nombre de situles de bronze, ornées de représentations très vivantes de la vie de leurs artisans, en paix et en guerre. Ces seaux servaient probablement au transport du vin. Tandis que les situles à reliefs de Watsch en Carniole et de Kuffarn en Basse-Autriche n'offrent pas de motifs, la pièce de Bologne livre une scène de chasse très parlante. Dans la troisième rangée (fig. 141), paraissant reproduire la vie à la campagne, on voit deux hommes porter un cerf suspendu à une perche que soutient leurs épaules (pl. XVIII a). Ils sont revêtus de longs sarraux. Un grand chien, apparem-

1. Une situle est un seau de bronze à base appointie. — *Note du traducteur.*

2. Pericle DUCATI, *Storia di Bologna*, t. 1 : *I tempi antichi*, Bologne 1923, p. 251 sq. — Le même, *La Situla della Certosa*, dans MEM. DELLE R. ACADEMIA DELLE SCIENZE DELL'ISTITUTO DI (BOLOGNA, CLASSE DI SCIENZE MORALI, sér. II, t. V-VII, 1920-1923, SEZIONE DI SCIENZE STORICO-FILOLOGICHE, Bologne 1923, p. 23-94.

ment un chien-loup, court entre eux, sous la pièce de gibier. Puis on voit un homme chassant le lièvre (pl. XVIII *b*); il vient de le soulever, et le rabat, maniant des claquets, vers un filet. On ne distingue pas bien son vêtement, à part un bonnet, qui ne se retrouve sur aucun des nombreux autres personnages de la situle. Il est inutile de nous perdre en détails sur la chasse au lièvre; Arrien en parle dans son ouvrage à propos de la chasse chez les Celtes. Ce qui est important, c'est de savoir que les Illyriens la pratiquaient aussi. Mais elle ne leur était pas particulière, étant donné que, selon les témoignages dont on dispose, elle était le bien commun de presque toutes les civilisations du bassin méditerranéen ¹.

Les armes de la civilisation illyrienne qui nous sont conservées ne changent pas notablement ce tableau. Les bases de cette civilisation, qui datent de la période du Bronze, se distinguent sous divers rapports de son développement à l'âge du Fer et ne sauraient nous offrir un tableau complet de la technique illyrienne des armes. Les pointes de flèche sont étonnamment rares dans la civilisation jeune d'Auniétitz, tandis qu'elles sont fréquentes dans la civilisation lusacienne ². Les pointes de lance passent pour rares à l'époque lusacienne jeune ³. Ces faits sont en opposition avec ce que nous savons de la civilisation illyrienne de Hallstatt. Il est intéressant de suivre à la piste les influences est-européennes; à la période du Fer de la civilisation illyrienne, elles se font surtout remarquer dans l'art et montrent de quelle direction la civilisation de Hallstatt a reçu d'importantes suggestions, mais, dans la technique des armes, elles n'ont pas agi au loin. Au Bronze récent, on voit, de nouveau, subitement apparaître — héritage des anciennes civilisations à industrie osseuse — des pointes de flèche d'os et de bois de cerf (S. hranil). Elles étaient taillées, se termi-

1. Une scène analogue de chasse au lièvre se trouve sur la situle de Welzebach. Le chasseur lui lance un gourdin. Cf. WIESER, dans *BEITRÄGE ZUR ANTHROPOLOGIE VON TIROL*, 1894, t. 7, 1, 2, p. 3 sq.

2. Rappelons que les civilisations d'Auniétitz et de Lusace relèvent de la période du Bronze. — *Note du traducteur*.

3. Josef SCHRANIL, *Die Vorgeschichte Böhmens und Mährens*, Berlin & Leipzig 1928, p. 145 et 155-156.

naient en une longue pointe aiguë, et se trouvaient si répandues qu'elles servirent même de modèles à des pointes de bronze.

Si l'on analyse les riches trouvailles d'armes du cimetière de Hallstatt, on y constate une grande richesse en lances. La sagaie et la lance auront été les armes favorites des Illyriens. De nombreux tombeaux ont livré plusieurs pointes de lance, signifiant qu'un nombre égal de lances avaient été attribuées au mort. La lance est souvent la seule arme, dans les tombeaux plus pauvres. Les pointes de flèche sont, par



FIG. 141. — Scènes de chasse de la situle de Certosa, Bologne, d'après DUCATI.

contre, en nombre extrêmement réduit. Leurs rares échantillons sont principalement en bronze, pas encore en fer. Le manque de pointes de flèche est si frappant que von Sacken¹ soupçonnait qu'elles étaient faites d'une matière périssable pendant l'époque de Hallstatt, peut-être de grandes arêtes de poisson. La richesse du gibier à plume doit avoir nécessité l'emploi de l'arc et de la flèche, même s'ils ne se sont pas conservés, dit Sacken. Cette supposition ne nous paraît pas correspondre à la réalité. Dans la civilisation illyrienne aussi, l'arc avait dépassé le moment de son apogée. Rien n'indique la fabrication de pointes de flèche en arête de poisson en ces temps de métallurgie bien développée. La chasse aux oiseaux se sera pratiquée, comme dans tout le moyen âge, plus au moyen de filets et de pièges divers qu'à l'aide de l'arc.

De façon générale, on peut dire, pour l'âge des Métaux,

1. ED. VON SACKEN, *Das Grabfeld von Hallstatt*, Vienne 1868, p. 37.

que l'arc et la flèche n'ont pas eu partout la même importance que pendant le Néolithique. Les possibilités qu'offraient les nouveaux matériaux n'ont pas reçu partout la même utilisation et il en est résulté un développement des armes. Après comme avant, l'arc est resté l'arme principale des peuples cavaliers de l'Orient. L'arc dit composé était surtout répandu dans l'Est de l'Europe au cours du Bronze et de la période préromaine du Fer. Sa forme permet de soupçonner une parenté avec l'arc similairement fabriqué de l'Asie antérieure. Cette arme perdit par contre en importance dans les civilisations du Nord et de l'Ouest. C'était ici le centre de gravité du domaine de l'épée, arme de valeur très accessoire à la chasse. Il ne se produisit un certain compromis qu'au milieu de la seconde moitié du premier millénaire de notre ère, sans que cela pût tout à fait effacer les oppositions dans la technique des armes.

La pointe de flèche en fer ne présente pas de développement spécial par rapport à celle en bronze. On en distingue deux formes; le premier type est en feuille ovoïde, à section aplatie en ovale pointu; le second type est effilé, souvent muni de barbelures, sa section en long étant tectiforme. Il existe encore une troisième forme, la pointe de flèche gréco-scythique à trois ailes, semblable aux modèles de même genre de la période du Bronze, mais qui, maintenant, est plus fréquente.

Pour autant que les débris osseux des stations de Hallstatt ont été analysés ¹, on a pu constater une prédominance du cerf comme gibier. Cela correspond bien à ce que nous révèlent les figurations de la chasse illyrienne. Le chevreuil et l'élan ne se trouvent qu'occasionnellement; on a aussi mis la main sur des ossements de sanglier, de chat sauvage et de renard. Mais cette liste du gibier illyrien ne doit pas être complète.

La haute civilisation des Illyriens, qui donne le ton à la première moitié de la période du Fer, témoigne pour la pre-

1. Victor LEBZELTER, *Die hallstattzeitliche Siedlung auf dem Steinberge bei Ernstbrunn*, dans MITTEILUNGEN DER ANTHROPOLOGISCHEN GESELLSCHAFT IN WIEN, t. 63, Vienne 1933, p. 110.

mière fois de la forme de chasse qui fait de la période du Fer un tournant dans l'histoire cynégétique. Débarrassée de l'idée du succès économique, elle apparaît comme l'expression d'une nouvelle forme de vie. Elle devient un plaisir, un passe-temps. Naturellement, les conceptions ancienne et nouvelle, la chasse de rapport et le sport ont eu longtemps cours côte à côte. Mais ce qui est important historiquement, ce n'est pas la prédominance d'une forme sur l'autre; c'est le fait que la chasse se détache de sa base économique. Il est difficile de dire jusqu'à quel point ce détachement fut provoqué socialement, bien qu'il faille admettre certaines conditions premières dans ce domaine. Peu importe d'ailleurs que la transformation de la chasse en *vénérerie* soit due à un petit cercle de princes et de nobles ou à tous les hommes libres en droit de chasser — cela ne pourra jamais être établi. La *vénérerie* dérive de la chasse. Les éléments éthiques et animateurs qui, par la suite, devaient donner tout son sens à ce sport, n'étaient pas encore parfaitement manifestes sans doute, mais le terrain était désormais prêt pour des développements futurs. Ce que les civilisations européennes doivent à l'illyrienne, la propagation de la chasse à courre à cheval et peut-être la chasse au vol, disparaît même devant ce fait : c'est ici que nous devons opérer la grande coupure dans l'histoire cynégétique. La *vénérerie* est née.

Une analyse de l'histoire de la civilisation illyrienne renseignera sur les forces qui ont donné lieu à la nouvelle forme de la chasse. Nous savons que les fondements de cette civilisation n'apparaissent pas encore avec une clarté suffisante. Pour la plus grande part, la civilisation de Hallstatt est un développement de la civilisation du Bronze de la Lusace ayant subi des influences du Sud. Cependant, on a des raisons de supposer que non seulement le Sud, mais aussi l'Est, ont agi sur les Illyriens. Les influences de l'Est se manifestent clairement dans leurs œuvres d'art. C'est aussi de l'Est que leur technique de la chasse fut enrichie. Il est certain que des méthodes comme la chasse au vol, qui ne peuvent avoir pris naissance qu'en Orient, ont été impor-

tées par ces vagues successives venues de l'Est à l'époque de Hallstatt, à celle de La Tène et au temps de l'invasion de l'empire romain.

La civilisation illyrienne disparaît au ^{ve} siècle avant notre ère. Les connexions avec l'Est paraissent rompues; des faits de guerre peuvent même avoir fait perdre l'unité d'origine avec le Sud. Il ne subsista que des lambeaux de cette civilisation autrefois florissante. Ses représentants doivent avoir été fortement pressés et se retirèrent vers le Sud, ceux du moins qui ne furent pas absorbés par leurs envahisseurs. En effet, les Germains arrivaient du Nord; nous savons quelque chose de leur technique de la chasse par les urnes à visages qu'ils fabriquaient. De l'Ouest, les Illyriens étaient assaillis par les Celtes, qui allaient succéder aux Hallstattiens dans le rôle dominant qu'occupaient ces derniers. L'ethnie celte se répandit sur le domaine des Illyriens et détruisit si complètement leur entité, que le souvenir de ce puissant groupe de peuples ne s'est pas même perpétué jusqu'à l'époque historique.¹

Tandis que l'époque ancienne du Fer est caractérisée en Europe centrale par la civilisation de Hallstatt, c'est la **civilisation celtique de La Tène** qui confère sa marque à la seconde époque du Fer. Dans la première moitié du dernier millénaire avant notre ère, la civilisation illyrienne s'était largement répandue au delà de ses frontières propres et avait manifesté son influence sur l'ancienne civilisation celtique du Bronze; dans la seconde moitié du même millénaire, c'est la civilisation celtique qui prend la tête. Non seulement elle s'étend, mais elle agit spirituellement d'une manière profonde sur l'Europe centrale et orientale. Leurs expéditions guerrières portèrent les Celtes au Sud jusqu'à Rome, au Sud-Est en Grèce et en Asie Mineure, à l'Ouest en Espagne, en Angleterre et en Irlande. Au moment de l'effondrement de la civilisation illyrienne, les peuples celtes sont répandus sur toute l'Europe, de la mer Noire à l'Espagne; il faut chercher leur patrie dans la France orientale,

1. La langue albanaise est tout ce qui en reste. — *Note du traducteur.*

dans l'Allemagne de l'Ouest et du Sud. Là, de nombreuses désignations de cours d'eau et de localités rappellent encore aujourd'hui l'époque celtique.

La civilisation celtique acquit un aspect nouveau vers le milieu du dernier millénaire avant notre ère. Elle ne s'était que peu développée au temps de l'apogée de la civilisation de Hallstatt, et paraissait être le fait de paysans aisés. Mais, maintenant, de nouvelles formes se manifestent. En même temps qu'ils cèdent du terrain aux Germains au Nord, les Celtes atteignent leur plus grande expansion au Sud, à l'Est et à l'Ouest et, simultanément, exercent leur influence culturelle la plus durable. Les richesses que trahissent les trésors de la civilisation de La Tène à son apogée seraient inconcevables sans les suggestions reçues par les Celtes du Sud-Est au cours de leurs expéditions en Italie, en Grèce et sur les bords de la mer Noire. Il est possible de démontrer des influences étrusco-paléoitaliques, sarmato-scytiques et illyriennes. Elles aboutissent, en association avec le vieux fond celtique, à des formes d'expression qui laissent reconnaître le facteur étranger, mais correspondent bien à l'idée et au sentiment celtiques. Les Celtes recueillent donc en abondance des éléments culturels étrangers, mais les transforment et leur donnent un sens adéquat à leur propre monde conceptuel.

Fait étrange! Quelque vivant que soit le tableau que nous pouvons nous faire de la vie des Celtes d'après le riche matériel de l'époque de La Tène, nous ne sommes que mal renseignés sur ce qui a trait à la chasse. Tandis que les urnes à visages ont livré des données relatives aux Germains orientaux de la première moitié et du milieu du dernier millénaire avant notre ère, et que les urnes des Illyriens ont également fourni quelques points précis les concernant, nous manquons totalement d'éléments analogues d'appréciation pour juger de la chasse dans le domaine de la civilisation de La Tène. Nous en sommes réduits à des suppositions découlant de la vie celtique en général. Si nous savons tout de même quelque chose de la chasse celtique, nous le devons à la plume d'Arrien, Romain né en Asie Mineure:

son traité, qui date du II^e siècle de notre ère, en parle avec dilection et connaissance des choses. Bien qu'il y ait quelques réserves à formuler, on ne saurait trop apprécier cette source. C'est la seule d'un écrivain de l'antiquité s'occupant exclusivement de la chasse chez un peuple de l'Europe centrale. En prenant le traité d'Arrien comme base des considérations qui suivent, nous mettrons le point final à la préhistoire. Jusqu'ici c'étaient des trouvailles faites dans le sol, péniblement collectées, qui nous aidaient à reconstituer le tableau de la chasse. Nous aurons dorénavant affaire à des documents écrits. En sus des quelques données de Jules César et de Tacite, le *Cynegeticus* d'Arrien est la seule source écrite qui nous renseigne sur la chasse chez un peuple occupant partiellement un territoire plus tard allemand. L'esprit du livre ne correspond pas toujours à son sujet, mais les faits qu'il nous expose suffisent à placer dignement cet ouvrage aux côtés des grands auteurs français du moyen âge traitant de la chasse.

De nombreux siècles s'écoulèrent cependant entre l'époque où les Celtes occupaient une situation culturelle dominante en Europe centrale, au milieu du dernier millénaire avant notre ère, et le moment où Arrien rédigea son traité, et cette lacune, on ne peut pas la combler pour l'instant. Nous pouvons simplement soupçonner que, de bonne heure, la chasse avait, chez les Celtes, une tendance sportive. Le bénéfice économique semble avoir été son côté accessoire, du moins quand elle n'était pas un métier, peut-être exercé pour le compte de personnalités occupant un rang social élevé. Les représentants de cette conception de la chasse étaient certainement les cercles de courtisans et d'aristocrates, dont l'indépendance économique leur permettait de se livrer à la chasse en tant qu'amusement. Nous connaissons ces personnages par leurs riches tombeaux en Allemagne méridionale et occidentale, en particulier dans le quadrilatère circonscrit par le Rhin, la Moselle et la Sarre. Mais on ne possède pas d'œuvre artistique qui nous renseigne sur la chasse à l'époque de La Tène précoce. On ne peut mentionner que la frise animale ornant le col du

flacon d'argile de Matzhausen, en Franconie (Fig. 142); de style original, elle n'en trahit pas moins une influence étrangère, certainement orientale. Nous connaissons déjà des frises animalières de l'époque de Hallstatt, mais ce qui nous surprend maintenant, c'est qu'au lieu d'animaux étrangers



FIG. 142. — Frise animalière du flacon d'argile de Matzhausen. Musée de préhistoire de Berlin.

et fabuleux, nous avons affaire à des bêtes du pays, un cerf broutant, ainsi qu'un autre cervidé, des sangliers, des chevreuils, des oies, et un lièvre qui paraît poursuivi par un chien. Il se peut que des œuvres d'art étrangères aient inspiré l'artiste, mais c'est le paysage germanique, qui lui dicta ses motifs. L'œuvre doit avoir été composée en Allemagne, mais nous ne pouvons rien en tirer relativement à la chasse.

Une pierre tombale du cimetière romain de Carnuntum, aujourd'hui Deutsch-Altenburg en Basse-Autriche, placée sur la sépulture d'un chasseur celte qui avait servi en qualité

de légionnaire romain, offre le spectacle d'une chasse à courre au sanglier (Pl. XXIII b). L'emploi du cheval pour chasser le cochon montre déjà que le cavalier n'est pas un Romain. Les chasseurs romains connaissaient diverses méthodes de chasse au sanglier, à l'épieu et au filet, mais ils ne le poursuivaient pas à cheval. Peut-être ce légionnaire avait-il, de son vivant, la spécialité d'un ancien mode de chasse de son peuple, et on aura voulu perpétuer son souvenir en qualité de chasseur à cheval du sanglier. Il est légèrement vêtu et s'apprête à décocher une sagaie de la main droite. Cette courte lance est sa seule arme. De la gauche il tient la bride courte de son cheval. Un chien de petite taille, qui paraît peu approprié à la chasse au sanglier, muni d'une courte queue en l'air, poursuit le gibier. L'importance de cette scène, c'est avant tout la preuve qu'elle nous offre de la chasse à courre au sanglier, méthode dont on ne possède pas d'autre témoignage, mais qui illustre complémentirement le tableau de la chasse à la période du Fer, en Europe centrale. Les Celtes n'auront pas été les seuls à s'y livrer et elle aura été connue bien avant la facture de la figure tombale.

Il n'est pas possible de dire si les Celtes, grands chasseurs devant l'Eternel, reçurent, quant à la chasse, des inspirations du Sud et de l'Est comme ce fut le cas pour leurs œuvres d'art. Il n'y a pas de raison d'admettre, actuellement, qu'ils aient puisé chez les Illyriens. En tout cas, ni les débris d'ossements ¹ dans les fosses à ordures, ni les armes trouvées n'indiquent l'introduction de méthodes qui auraient été inconnues auparavant. Les armes les plus importantes des Celtes ², qui peuvent avoir servi aussi à la chasse, étaient les mêmes que celles rencontrées dans les autres civilisations du Fer : la lance et la sagaie. La longueur de la lance variait entre 1 m. 60 et 3 mètres, sa longueur moyenne étant de 2 mètres. L'arc ne peut pas avoir eu de

1. Selon A. Schliz, l'époque de La Tène précoce, dans la vallée du Neckar, a fourni principalement des ossements de cerf et de chevreuil, ainsi que quelques-uns d'aurochs.

2. Victor GROSS, *La Tène, un oppidum helvète*, Paris 1886, p. 26.

Martin JAHN, *Die Bewaffnung der Germanen in der älteren Eisenzeit*, Würzburg 1916, p. 35.

l'importance pour la chasse. Les pointes de flèche sont très rares. C'est encore à l'époque précoce de La Tène qu'on les rencontre plutôt. Ou bien elles présentent une lame en forme de feuille, comme les pointes de lance, ou bien elles sont munies de chaque côté de barbelures. Reinach¹ a consacré une analyse approfondie à l'arc des Gaulois. La plupart des auteurs de l'antiquité qui se sont occupés de l'armement ne mentionnent pas l'arc. César parle, à la vérité plusieurs fois d'archers gaulois². D'après Strabon³, les Gaulois se servaient d'une flèche de bois pour la chasse à la plume avant tout, flèche qu'ils savaient lancer plus loin à la main qu'avec l'arc, mais ils connaissaient aussi ce dernier ainsi que la fronde. Selon Pline⁴, les roseaux du Rhin conviendraient particulièrement à la fabrication d'arcs de chasse. Quelques représentations d'archers nous ont été conservées sur des vases d'argile. Il découle cependant à l'évidence, des diverses sources, que les Celtes de Gaule ne faisaient qu'un emploi modéré de l'arc et qu'ils ne l'estimaient pas particulièrement. Certains paysages paraissent pourtant avoir favorisé son usage. Ou connaissant des poisons à flèche. Il se peut, en outre, que des balles d'argile aient servi de projectiles de fronde à l'époque de La Tène. On en a trouvé en grand nombre à la station de Glastonbury⁵, la plus importante station de la civilisation de La Tène en Angleterre. Les endroits, où les objets de l'époque romaine manquent complètement, ont fourni des restes de cerf, de chevreuil, de castor et de loutre, les gibiers les plus chassés apparemment.

Si la technique des armes ne renseigne pas sur les formes de la chasse chez les Celtes, les autres résultats des fouilles ne nous apprennent pas non plus grand chose. Il est possible que les Celtes aient reçu diverses suggestions des faits de leurs contacts avec les Scythes et les Sarmates, mais on n'a

1. M. A. J. REINACH, *La flèche en Gaule*, dans L'ANTHROPOLOGIE, t. 20, 1909, p. 51-80, et p. 189 à 206.

2. *De bello gallico*, VII, 31, 4; VII, 41, 3; II, 6, 2.

3. STRABON, IV, 4, 3.

4. PLINE, *Histoire naturelle*, XVI, 65.

5. Voir l'article *Glastonbury*, de W. BREMER, dans l'*Eberts Reallexikon der Vorgeschichte*, t. 4, 2, 1926, p. 343.

pas de preuve d'un emprunt de méthodes orientales à l'origine.

On en est donc principalement réduit à puiser dans le *Cynegeticus* d'Arrien, œuvre datant de notre ère. On possède des détails sur la vie de l'auteur bien que sa biographie, écrite par l'historien Cassius Dio, se soit perdue. Arrien naquit vers 95 de notre ère à Nicomédie, chef-lieu de la province de Bithynie en Asie Mineure. Il reçut, dans cette ville belle et prospère, une excellente éducation, qui lui permit d'occuper des emplois élevés au service de l'État sous les empereurs Adrien, Antonius Pius et Marc-Aurèle. Sa culture étendue lui permit aussi de se distinguer comme écrivain. Il est surtout connu pour ses travaux historiques qui en firent un homme considéré à Rome. Il mourut à un âge avancé, vers l'an 180. Parmi ses maîtres, il faut avant tout citer le stoïcien Épictète, dont Arrien exposa la philosophie dans plusieurs écrits, car Épictète, comme Socrate, se refusait à rédiger sa doctrine; Arrien a donc joué à son égard le même rôle que Xénophon pour Socrate. Arrien doit avoir été gouverneur de la Cappadoce vers 136 ou 137 et il écarta de cette province romaine une invasion des Alains. Le choc avec cette peuplade, venue du Nord, l'engagea à rédiger un traité de la technique de la guerre, qui est considéré comme une des sources les plus précieuses dans ce domaine, pour l'antiquité. C'est probablement aussi vers cette époque, c'est-à-dire vers la fin de la première moitié du II^e siècle, qu'il rédigea son traité de la chasse, de même titre, nous l'avons dit, que celui de Xénophon. Nous renonçons à citer ses autres ouvrages; il les écrivit à un âge avancé, alors qu'il assumait la charge de prêtre de Demeter. Les principaux sont son *Anabase*, les *Indiques* et un certain nombre de biographies. Il passe pour un investigateur zélé et soigneux, qui sait manier prudemment ses sources. Cela n'est pas sans importance pour nous, si nous voulons savoir le degré de confiance que l'on peut accorder à ce qu'il dit de la chasse chez les Celtes. Arrien se sentait en esprit apparenté à Xénophon, dont il s'est inspiré pour plusieurs de ses ouvrages. Il avait un tel culte pour son maître qu'en acqué-

rant le droit de cité d'Athènes, il prit le nom de Xénophon.

L'ouvrage d'Arrien sur la chasse est intégralement conservé; il se compose de 35 chapitres à peu près d'égale longueur. Nous nous contenterons de résumer son exposé sur la technique cynégétique, sans nous attarder à ses données sur les races canines, le dressage et l'entretien des chiens. Ce qui a incité Arrien à écrire son *Cynegeticus*, c'est le fait que si Xénophon parle en détail des méthodes de chasse qui lui étaient connues, avec filets, pièges, chiens, pour la capture de lièvres, sangliers, cerfs et ours, il a cependant négligé de traiter des races canines chez les Celtes, des chevaux des Scythes et des Lybiens, n'en ayant aucune connaissance. Il polémique brièvement avec Xénophon. Si ce dernier avait connu les qualités des chiens celtes, il aurait jugé différemment de la gent canine et n'aurait pas prétendu qu'un chien est incapable de gagner un lièvre à la course. Il ne dit non plus nulle part que chasser avec de pareils chiens rend inutile l'emploi de filets; or, c'est là l'essentiel de la chasse chez les Celtes, « lesquels ne vivent pas de la chasse, mais la pratiquent pour leur plaisir ». (Arrien, chap. 2). Déjà ces quelques mots sont une indication précieuse; nous entendons parler d'une chasse à la course, au lièvre, au moyen de chiens supérieurement dressés, cela sans filets, et nous savons maintenant que les Celtes s'y adonnent non pas en vue du gain, mais par plaisir.

Pour la première fois, nous apprenons l'existence de ces deux races canines dont parleront plus tard presque tous les codes germaniques : le *canis segulius* et le *canis verlagus*. Ἐγούδιαι (*égoudiaï*), chez Arrien, est sans doute une déformation de Σεγούσιαι (*ségousiaï*), identique au *canis segulius*, *seusius*, *seucis*, etc. Schrader¹ suppose que ce mot, pour une des races canines celtes, dérive du mot désignant la tribu des *Segusiavi* (*Segusiani*, Ségusiens), cantonnée à Lyon et sur la rive droite du Rhône. Cette hypothèse concorderait avec la donnée d'Arrien selon laquelle ces chiens doivent leur nom à une tribu celtique « où ils prirent nais-

1. Article *Jagd*, de O. SCHRADER, dans le *Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde*, Strasbourg 1901, p. 388.

sance et où ils devinrent célèbres » (Arrien, chap. 3). Le terme a passé dans la plupart des langues romanes et se dit, en ancien haut-allemand *siuso*, *seusi*, en moyen haut-allemand *seuse*, *sûse*. Il désigne le limier par opposition au chien courant. Arrien nous le dépeint comme petit et laid, les plus purs étant les plus laids, comparables à des mendiants des rues. Leur voix aussi est misérable, paraissant plutôt solliciter qu'être en colère.

L'autre race canine est celle des *vertragi*. Les codes germaniques la désignent des noms de *Vertragus*, *veltrahus*, *vellrus*, *veltrix*, *veller*. Ce terme est entré aussi dans les langues romanes, devenant, en ancien haut-allemand, *wint*, d'où *Windhund* (chien du vent, lévrier). Ces chiens doivent leur nom à leur rapidité. Tout est plaisant en eux : la coupe, le poil et sa couleur. Arrien lui-même s'est servi d'eux à la chasse. Il en a élevé un du nom de Horme et décrit d'une façon touchante son comportement et l'attachement qu'il manifeste. Il s'agit probablement de la race canine représentée sur un relief de Rottenburg. Arrien ne cite pas d'autres races, bien que la présence du basset soit démontrée, pour le territoire germanique occupé par les Romains, par des fouilles de Cannstatt (Wurtemberg), de Mayence et de Cologne se rapportant aux II^e et III^e siècles de notre ère.

Les pages les plus précieuses d'Arrien sont celles comportant la description d'une chasse à courre au lièvre. Il ne spécifie nulle part la tribu celte dont il parle, mais nous savons par son *Anabasis* (I, 3, 1) qu'il tenait pour celtiques les peuplades de la rive gauche du Danube. On peut déduire de sa description que chaque Celte libre avait le droit de chasser, mais que les Celtes fortunés entretenaient en outre des chasseurs professionnels. Ceux, dit Arrien (chap. 19), qui sont riches et mènent une vie distinguée, envoient leurs gens le matin, avant la chasse, pour détecter un lièvre. Ils disposent aussi de personnes qui leur font part de la présence de lièvres et de leur nombre, de sorte que la chasse puisse commencer sans longue recherche préliminaire. Quant aux Celtes qui ne disposent pas d'investigateurs, ils se rendent à la chasse à cheval, en compagnie, cherchent les endroits où

ils soupçonnent la présence d'un lièvre, et lâchent les chiens dès que celui-ci sort de son gîte. Arrien (chap. 20) mentionne enfin ceux qui, encore plus indépendants, se rendent à la chasse à pied, accompagnés d'un seul cavalier, dont la tâche consiste, sitôt les chiens lâchés, à suivre ces derniers.

Arrien nous décrit donc une différenciation nette de technique selon la position sociale. Les chasseurs opulents font préparer la randonnée; ceux qui sont simplement aisés renoncent aux aides professionnels mais chassent tous à cheval, l'homme libre mais modeste opère à pied. La chasse à courre doit être considérée comme spécifique de l'âge du Fer. Nous l'avons vue manifestée sur les urnes à visages est-germaniques et sur les œuvres d'art illyriennes; nous la constatons maintenant chez les Celtes. On est même en droit d'admettre qu'elle était plus répandue chez ces derniers que chez les Germains. Ils devaient aimer chasser à cheval par le fait déjà que le cheval jouait chez eux un plus grand rôle que chez les Germains. En effet, 80 % de tous les ossements d'animaux domestiques provenant de l'époque de La Tène, en Suisse occidentale, sont des os de cheval, d'une race petite, qu'on soupçonne d'origine sud-orientale. Les Germains, par contre, n'étaient pas un peuple cavalier. La chasse à cheval peut avoir été introduite chez eux; elle n'y est pas née. Elle n'a pas non plus, c'est certain, pris naissance chez les Celtes, mais ceux-ci peuvent avoir disposé de facteurs divers et d'un terrain favorisant mieux l'emploi du cheval à la chasse.

La chasse à courre au lièvre débutait par une recherche commune, au cours de laquelle les chasseurs formaient une chaîne. Ils avançaient en ligne, autant que le terrain le permettait. En cas de conversion, la ligne devenait crochet, puis ils la reformaient, s'efforçant de ne pas fouler l'emplacement d'un gîte de lièvre. Des règles précises déterminaient le début de la course, pour éviter que le désordre se mit dans les rangs et que le lièvre fût pris trop tôt. Le but n'eût pas été atteint, car on chassait pour la mise en scène. La lutte de vitesse entre le lièvre et le chien donnait son sens au spectacle. Elle devait avoir lieu si les participants y vou-

laient trouver leur compte. Aussi les chiens ne pouvaient-ils entrer en lice de façon désordonnée. Ils étaient sagacement répartis et ne détalait qu'à un signe donné. Sans de telles prescriptions, le chasseur qui avait levé le lièvre n'aurait pu se tenir de lâcher son chien, trop proche du gibier, ou bien les cris d'un nemrod auraient pu faire partir trop tôt son chien. « Le lièvre eût alors été pris sans combat et on aurait perdu ce à quoi on tenait le plus » (Arrien, chap. 20). Aussi y avait-il toujours un directeur de la chasse. C'est lui qui répartissait les chiens et désignait le chasseur qui devait découpler les chiens. Tous les participants lui devaient obéissance.

Parfois les Celtes prenaient aussi avec eux des limiers, pour fureter tandis que les chiens courants étaient tenus en laisse, principalement aux points par lesquels il y avait des chances que le lièvre passât. Ces chasses-là (Arrien, chap. 21). avaient quelque chose de désordonné, parce que les aboiements effrayaient le lièvre à tel point qu'il se laissait facilement capturer, à moins d'avoir pris d'emblée une forte avance. Aussi Arrien recommande-t-il de ne pas lâcher les chiens courants avant que le lièvre ait pu exécuter quelques bonds. Cette chasse à meutes mixtes pouvait convenir dans des paysages boisés ou des savanes parsemées de boqueteaux où les chiens courants ne pouvaient allonger librement; la chasse à courre avec le *canis verlagus* réclamait un terrain ouvert.

L'ouvrage d'Arrien est également important pour la description qu'il donne du sentiment d'équité en vénerie, existant chez les Celtes. Si le lièvre se révélait supérieur aux chiens, on rappelait ces derniers en accordant généreusement la vie au pourchassé qui s'était si bien défendu. « En effet, les vrais chasseurs n'amènent pas les chiens à la chasse pour capturer le gibier, mais en vue de la lutte à la course et ils se déclarent contents si le lièvre réussit à regagner indemne son gîte. Et même, s'ils l'aperçoivent exténué sous un buisson épineux, ils rappellent les chiens lorsqu'il s'est vaillamment comporté » (Arrien, chap. 16). Il y a là un sentiment de noblesse d'âme dont nous trouvons confirmation

par d'autres remarques. « C'est un péché de lâcher les chiens contre une bête jeune; on doit la laisser courir en l'honneur de la déesse et, si possible, rappeler les chiens qui auraient été découplés » (chap. 22). Arrien sait que cette prescription est souvent difficile à remplir et il constate, à regret, que les chiens qui désobéissent parce qu'ils ont faim sont capables de dévorer complètement le lièvre, sans que même les coups puissent les en empêcher. Ce sentiment de l'équité en vénerie n'était pas exempt d'un certain égoïsme, car le sport entre deux partenaires trop inégaux était sans intérêt. Mais la pitié pour le gibier et le peu de bénéfice que rapportait la chasse sont des éléments psychologiques symptomatiques de changement de conception dans ce domaine.

On doit encore à Arrien la description d'une chasse à courre au cerf, telle qu'elles se pratiquaient par monts et par vaux au moyen âge. Les trouvailles faites dans le sol ont démontré son existence en Germanie orientale et chez les Illyriens, et nous avons dit que les premiers l'ont probablement reçue des seconds, qui, eux-mêmes, la tenaient de l'Orient. Aussi la description qu'en donne Arrien, comme une méthode des Illyriens et des Scythes, est-elle un important complément, datant des temps historiques, aux découvertes faites dans les stations illyriennes de la période précoce du Fer. Nous avons appris à connaître les Illyriens comme les représentants de la civilisation de Hallstatt. Ils avaient depuis longtemps perdu leur situation prééminente culturelle quand Arrien écrivit son traité. A l'origine, Grecs et Romains qualifiaient d'Illyriens les peuples vivant au Sud du Danube; plus tard, lorsque les Celtes eurent porté leur civilisation bien au delà de leur habitat primitif, le territoire illyrien se limita à l'Istrie, la Croatie, la Dalmatie, la Bosnie et l'Albanie actuelles.

Nous devons nous arrêter un instant aux *Scythes*. Ils sont, à côté des Illyriens, des Celtes et des Germains, les représentants d'une civilisation propre, qui n'a pas été sans influence sur les civilisations occidentales de l'Europe centrale. Ils ne nous intéressent pas immédiatement, car ils ne

se sont jamais établis à demeure en Allemagne. Leur patrie était l'Orient, c'est-à-dire la Russie méridionale avant tout, à partir de la Galicie septentrionale. Mais si la domination scythe ne s'est jamais étendue jusque sur l'Allemagne, des hordes de cavaliers scythes n'y ont pas moins pénétré à titre temporaire. Ils auront sans doute opéré de fréquentes incursions en Silésie et dans le Brandebourg. On suit leurs traces grâce à leurs pointes de flèches à trois ailes, qui leur appartiennent en propre. L'arc doit avoir été leur arme principale; ils l'auront utilisé aussi bien pour la guerre que pour la chasse. L'emploi du cheval déterminait en bonne partie leur mode de vie. Il leur permettait de tomber à l'improviste sur des peuples éloignés. Les Scythes paraissent avoir exécuté leur première poussée vers l'ouest au 6^e siècle avant notre ère. Ils se heurtèrent aux Illyriens qui étaient alors pressés également par les Germains. Dans l'art, le contact avec les Scythes se manifeste aussi bien à l'époque de Hallstatt qu'à celle de La Tène. C'est à cette ethnologie asiatique que les civilisations occidentales doivent ces figurations humaines et animales, si étonnamment semblables aux œuvres sibériennes et chinoises. Selon Kühn ¹, l'action de ce peuple oriental aurait été plus durable sur l'art des peuples germaniques que l'action de Rome, pourtant beaucoup plus proche. Si le contact de deux peuples est assez intime pour permettre une influence dans le domaine de l'art, il y a des chances que d'autres formes de vie soient également influencées. On ne peut dire, jusqu'ici, à quel point la chasse des peuples de l'Europe centrale a reçu des suggestions des Scythes. Ce qui est certain, c'est que ces peuples n'ont pas adopté l'arc oriental composé. Ils connaissaient déjà la chasse à cheval, avant les incursions scythes. Mais la question de l'introduction en Europe de la chasse au vol reste toujours énigmatique. Les Scythes pourraient l'avoir introduite, mais cette hypothèse est sans valeur tant que nous ne savons pas si eux-mêmes la pratiquaient. Arrien n'en dit rien, et il en aurait certainement parlé, lui si prompt à com-

1. Herbert KUEHN, *Die vorgeschichtliche Kunst Deutschlands*, Berlin 1935, p. 143.

bler les lacunes de Xénophon, s'il en avait eu connaissance.

On possède d'Arrien la description d'une chasse à courre au cerf. Il attribue cette méthode à quelques peuplades des Balkans, en particulier aux Illyriens et aux Scythes. Nous n'avons pas de raison de douter de ses assertions, les urnes à visages de l'époque de Halstatt nous ayant déjà fourni le témoignage de la pratique de cette chasse chez les Illyriens. Arrien fait au reste remarquer que ce mode de chasse n'est pas limité aux cerfs, mais employé aussi pour d'autres bêtes de même force. On n'y pouvait utiliser que les chiens courants, car le gibier était tenace et capable de se mettre en position de défense, de sorte qu'il n'était pas rare qu'un bon chien fût mis à mal par le cerf. On cherchait évidemment à diriger la bête pourchassée en terrain découvert, où les chasseurs à cheval pouvaient la suivre plus aisément, en même temps qu'ils jouissaient du spectacle dans toute son ampleur. Arrien dit des chevaux illyriens (chap. 23) qu'il faut se les représenter comme grêles et chétifs par rapport aux chevaux celtes, mais extrêmement endurants. Ils ne conviennent pas à une course de vitesse et ne pourraient concourir, sous ce rapport, avec ceux de Sicile, de Thessalie et du Péloponèse; mais, tandis que les grands chevaux rapides du Sud se fatiguent rapidement, les bêtes ébouriffées des Scythes et des Thessaliens sont capables d'une longue poursuite. « Enfin, exténué et brûlant de soif, le cerf traqué s'est arrêté et l'on peut maintenant soit lui envoyer une sagaie de près, comme s'il était ligoté, soit, si l'on préfère, lui lancer un nœud coulant et le ramener vivant. » Ces remarques sont intéressantes à plus d'un titre. Elles témoignent d'abord de l'absence de l'arc comme arme de chasse, circonstance caractéristique des civilisations du Fer de l'Europe centrale. Elles nous apprennent par contre l'emploi de la sagaie; la lance ou la sagaie était en effet, avec l'épée, l'arme la plus courante. Nous ne pouvons du reste nous faire qu'une idée approximative de son utilité à la chasse, car, à l'époque historique, on n'a plus affaire à des lances, armes de jet, mais uniquement à des lames, armes d'estoc. Cependant son emploi à la chasse comble la lacune entre les deux modes

d'utilisation. Enfin, c'est la première fois que l'on entend parler de la capture de cervidés au lasso. On doit s'en souvenir quand on entend parler de cerfs dressés à la chasse dans les codes germaniques du début du moyen âge. Ces cerfs servaient, à l'époque du rut, en automne, à attirer des confrères sauvages. Les textes ne disent pas la manière dont ces cerfs dressés étaient obtenus, mais il est peu vraisemblable qu'on se soit donné la peine d'élever des faons en prévision d'une chasse pratiquée à l'époque du rut; on admettra donc plus volontiers qu'il s'agissait d'individus appropriés, qui avaient été capturés de la façon décrite par Arrien.

A part ses descriptions de la chasse à courre au lièvre et au cerf, le *Cynegeticus* de cet auteur ne nous apprend rien sur la technique de la chasse au II^e siècle de notre ère. Tout le poids de son traité porte sur les caractères raciaux des chiens, leur soin, leur élevage et leur dressage.

Le changement complet des principes présidant à l'art cynégétique, par rapport au Néolithique, ressort le plus clairement de la description que donne Arrien (chap. 33) de la fête de la chasse, célébrée annuellement par les Celtes. C'était la coutume d'offrir un sacrifice à la déesse de la chasse, Artémis. Il est regrettable que l'auteur, qui a écrit en grec, ne nous donne pas le nom celtique de la déesse. Les Celtes, comme les Germains, adoraient une divinité chasse-resse à eux, car, quelques siècles plus tard, elle est mentionnée par Grégoire de Tours. Mais cet auteur ne donne pas non plus son vrai nom, se contentant de la désigner du nom latin de Diane. D'après Arrien, les chasseurs payaient en offrande, dans une caisse commune, deux oboles pour un lièvre, une drachme pour un renard « parce que la bête rusée occasionne aussi des dégâts parmi les lièvres ». La drachme, monnaie grecque très répandue, valait environ un franc or, l'obole en étant la sixième partie. Pour le gros gibier, on payait quatre drachmes. Le jour de la fête de la chasse, on consacrait à la déesse, selon les résultats obtenus, un mouton, une chèvre, ou même un bœuf si l'état de la caisse le permettait. Une bonne part en était attribuée à la déesse, tandis que les chasseurs se repaissaient du reste. Les chiens

recevaient aussi une part du festin, on les couronnait et on les fêtait. Arrien se complait à cette description, car, dit-il, il a lui-même obéi à cette coutume avec ses camarades de chasse et « rien de ce qui se fait sans les dieux ne tourne au profit des humains » (chap. 34).

Le *Cynegeticus* d'Arrien nous a ainsi conduit jusque dans la période tardive du Fer, nous livrant le tableau de la chasse à la fin de la civilisation celtique. Mais on est en droit d'admettre que les mêmes méthodes appartenaient déjà à l'époque florissante de la civilisation de La Tène. Nous acquérons ainsi peu à peu un tableau d'ensemble de la chasse à la période du Fer. Ce sport atteint sa première apogée dans la civilisation illyrienne; le foyer central du nouveau mode de chasse se trouvait donc sur le Danube, puisque la civilisation illyrienne a exercé sa suprématie avant la civilisation celtique. L'organisation sociale de ces peuples et leurs relations avec les civilisations méridionales auront conduit à ce changement de front dans le domaine de la chasse. C'est à l'époque de Hallstatt qu'elle doit s'être, pour la première fois, détachée de sa base matérielle. Les Celtes reçurent cet héritage et accentuèrent peut-être encore le détachement économique. Des suggestions de l'Est, des Scythes en particulier, peuvent avoir joué leur rôle.

Selon toutes les apparences, l'influence de la **civilisation romaine** sur la chasse en Europe centrale, n'a été que restreinte. Il n'est certes pas douteux que cette civilisation, si riche et si hautement développée, la première des civilisations méditerranéennes qui marquât une tendance à progresser vers le Nord, y ait apporté quelques suggestions. Mais il ne s'est jamais produit une fusion assez intime entre les éléments romains et germaniques pour qu'il en sortît quelque chose d'essentiellement nouveau. Si le contact de ces deux civilisations a amené des changements en Europe centrale, ce n'est manifestement pas dans le domaine de la chasse. Ce qui est vraisemblable, c'est que les Celtes et les Germains vivant sous la souveraineté romaine étaient au courant des usages de la chasse romaine. Mais il n'est pas

possible de dire ce qu'ils lui ont emprunté si nous ne tenons pas compte des combats de bêtes fauves, montées avec munificence, et qui n'ont rien à voir avec la chasse. La technique de la chasse en Europe centrale n'a donc pas été enrichie à partir du Sud et les sources romaines ne sont pas indispensables pour son histoire dans les pays du centre et du Nord. Utilisées avec prudence et en connaissance de cause, elles fournissent tout au plus quelques rares indications relativement aux Celtes, et pour ainsi dire rien en ce qui concerne les tribus germaniques libres, ainsi que les représentants des civilisations orientales, les Scythes et les Baltes.

C'est encore sur les œuvres d'art façonnées selon le style romain et provenant de la Germanie qu'on constate le mieux l'action de la chasse romaine. Au point de vue de l'histoire de la civilisation, ces œuvres ne peuvent être utilisées que par comparaison avec des pièces originalement romaines, et n'apportent d'ailleurs que peu d'indications nouvelles. Elles sont simplement la preuve que les motifs cynégétiques étaient en vogue dans l'art provincial; il faut en déduire que là où des officiers et fonctionnaires romains campaient et exerçaient leurs fonctions, ils s'adonnaient à la chasse selon la coutume romaine.

On trouve une claire expression du style romain de la chasse sur les frises d'une douzaine de seaux de bronze, découverts principalement en Rhénanie et en Allemagne du Nord-Ouest jusqu'au Danemark. Willers ¹ a tenté de prouver que le centre industriel de ces seaux et d'une grande partie de la batterie de cuisine en laiton et en bronze de la même époque, était la localité romaine de Gressenich, non loin de Jülich. Les couches de calamine qui y sont exploitées depuis le 1^{er} siècle de notre ère provoquèrent, dans les premières décades du siècle suivant, la création d'une industrie du laiton, très active vers l'an 150 de notre ère. Elle se perpétuait encore vers l'an 250, pour s'éteindre, sous Dioclétien, vers l'an 300. D'après d'autres don-

1. Heinrich WILLERS, *Neue Untersuchungen über die römische Bronzeindustrie von Capua und von Niedergermanien*, Hanovre & Leipzig 1907, p. 42.

nées ¹, ce n'est que lors de l'invasion des Francs, vers 400, qu'elle fut réduite au repos.

Parmi les trouvailles de seaux de bronze, celle de Hemmoor est la plus riche. On mit au jour une grande quantité de ces seaux soigneusement travaillés, dont la fabrication trahit un niveau technique très élevé. La paroi, à peine épaisse de deux millimètres, a été soumise au tour tant du côté interne que du côté externe. Le long du bord de l'orifice, les seaux étaient munis d'une frise circulaire, à motifs animaliers, en bas-reliefs établis après la fonte. Ces bandes ornementées sont, au point de vue de l'histoire culturelle, ce que tous ces seaux offrent de plus précieux. Ils représentent des scènes très vivantes se rapportant à la vie des bêtes et à la chasse. Des chasses à courre romaines avaient naturellement servi de modèles. L'arène de l'amphithéâtre était le lieu où naissaient ces motifs artistiques. Les productions de la province avaient cependant perdu cet arrière-plan. Elles continuaient bien à représenter les animaux formant l'objet des spectacles romains, mais les artistes les plantaient dans un décor nouveau, qui leur était plus familier, entre des rochers et des arbres, en plein air. Ces productions de province romaine nous montrent donc des panthères, des lions, des hémiones et des bouquetins que l'artiste n'a peut-être jamais vus, et qui figurent à côté de sangliers, d'ours, de cerfs, de daims, espèces indigènes en Europe centrale.

Tout en reproduisant (pl. XIX) les scènes de chasse de situles trouvées à Hemmoor et à Börry, nous nous contenterons de décrire la plus belle d'entre elles, celle d'un seau de Nimègue, en Hollande (pl. XX, XXI, XXII). Elle est d'un naturel parfait et témoigne, par la disposition générale des groupes, des hautes qualités de l'artiste. Trois motifs se succèdent habilement : une chasse au filet au lièvre, une chasse à courre au cervidé, et une chasse à l'épieu au sanglier. Si ces figurations s'appuient sur des modèles romains, elles nous rapprochent cependant de scènes et de méthodes

1. Heinrich WILLERS, *Die römische Messingindustrie in Niedergermanien*, dans *RHEINISCHES MUSEUM FÜR PHILOGIE*, t. 62, Francfort 1907, p. 149.

cynégétiques propres à l'Europe centrale. C'est dans la chasse à courre au lièvre, à l'aide de filets, qu'on sent encore le plus nettement l'influence méridionale. L'usage de filets pour la chasse au lièvre, chez les Celtes et les Germains des II^e et III^e siècles de notre ère, est concevable, mais pas prouvé. Arrien donne précisément, comme caractéristique de la chasse chez les Celtes, la renonciation à toutes les sortes de filets couramment employés dans la chasse romaine. Les chasseurs paraissent vêtus d'un pantalon rétréci sur les mollets et d'une blouse maintenue par le pantalon laissant parfois libre la moitié droite de la poitrine. On distingue nettement deux races de chiens qui sont certainement à homologuer avec le *canis segulius* et le *canis vertragus* d'Arrien. Les *vertragi* étaient les chiens de chasse rapides, plus ou moins analogues au lévrier; l'un d'eux est aux trousses du lièvre qui se précipite dans le filet; il est suivi d'un autre, qui le domine. Deux chiens de taille moyenne, qui tiennent en arrêt le cervidé, appartiennent à la même race; ils ont atteint les premiers le gibier et attendent que les lourds ségusiens aient rejoint. La charpente des *vertragi*, en particulier leur longue tête avec les oreilles dirigées en arrière, les distingue nettement des gros ségusiens. On reconnaît trois de ces derniers : le troisième du trio qui poursuit le lièvre, celui qu'un chasseur conduit en laisse derrière le cervidé, et la solide bête qui s'en prend au sanglier par derrière. Le corps du chien ségusien était massif, la tête trapue et munie d'oreilles droites. La frise en question ne nous apprend cependant rien de nouveau sur la technique de la chasse. Deux chasseurs participent à la poursuite du lièvre. L'un a pris place en arrière du filet tendu, afin d'empêcher que le lièvre s'esquive. L'autre suit la meute poursuivante. Il n'est pas impossible que le ségusien, le troisième du trio, soit tenu en laisse mais qu'à la vue du lièvre, il désire suivre les lévriers. La poursuite au cervidé représente l'instant où le cerf fait front contre les chiens; un chasseur, manifestement sans arme, suit avec un lourd chien. La troisième scène reproduit une chasse au sanglier, telle qu'on en retrouve sur les seaux de bronze de

Hemmoor et de Börry. Deux chiens, apparemment un *segu-tius* et un *vertragus*, plantent leurs crocs dans la bête. Le chasseur reçoit cette dernière avec son épieu, le corps penche en avant pour parer au choc.

Les frises des autres seaux de bronze, de Hemmoor, de Börry, et d'autres stations de l'Allemagne occidentale ne disent rien de plus quant à l'histoire de la chasse. On peut toutefois soupçonner un élan sur un seau trouvé à Heddernheim ¹, à en juger d'après la forte ramure en pelle. Comme l'œuvre est peu soignée, il pourrait pourtant s'agir d'un daim. La figuration présente un arc composé, ainsi qu'un carquois.

Nous n'obtiendrons davantage d'éclaircissements sur les éléments indigènes de l'art cynégétique romain en territoire allemand, qu'en étudiant les motifs de chasse dans l'art antique. On possède déjà des documents s'y rapportant ², mais pas d'exposé d'ensemble. Une monographie de cet ordre révélerait vraisemblablement certaines données relatives à la transformation des modèles romains par les artistes des ateliers de l'Allemagne occidentale. Une investigation du problème fournirait sans doute aussi de nouveaux détails sur les races canines de chasse.

Nous devons, pour le moment, nous contenter d'un certain nombre d'œuvres artistiques, ornées de motifs de chasse, que leur fabrication en Rhénanie rend importantes. Il s'agit d'abord de nombreuses coupes d'argile, montrant une certaine similitude des motifs. Si l'on laisse de côté les scènes qui ont trait à des combats de bêtes à la romaine, la majorité des figures ne s'en rapportent pas moins à des animaux et non pas aux chasseurs, qui sont rares; ces représentations sont donc dépourvues pour nous de la valeur inhérente aux seaux de bronze des provinces romaines. Les chasses à la course sont caractéristiques de ces coupes, chasses en terrain libre presque toujours, sans emploi de filets. D'autres engins

1. H. WILLERS, *Die römischen Bronzeimer*, 1901, pl. X, 2.

2. Joachim WERNER, *Italisches und Koptisches Bronzegeräth des 6. und 7. Jahrhunderts nordwärts der Alpen*, dans *Festgabe für Theodor Wiegand*, 1936, p. 83-84.

de chasse n'y sont non plus pas représentés; le fait que l'on ait affaire à des chiens courants est une indication quant à la méthode de chasse. On notera avec intérêt que la majorité des animaux sont des cerfs mâles, des cerfs femelles et des lièvres. Il est peu probable que l'on ait affaire à des chevreuils. Dans quelques cas, il y a des sangliers. Nous trouvons ainsi confirmation des méthodes que des matériaux plus anciens ont déjà révélées, à savoir la chasse à courre aux cervidés, comme dans les civilisations est-germanique et illyrienne, et la chasse à courre au lièvre due à l'influence celtique. Il faut encore mentionner un fragment de grande coupe (pl. XXIV *b*) avec la figuration très vivante d'une chasse à l'ours. Cette belle plastique représente un chasseur vêtu d'une cotte de mailles, d'un pantalon et de bottes, armé d'une courte sagaie et attaquant l'ours debout, en corps à corps. Il est soutenu par deux chiens qui le suivent. Le corps à corps avec l'ours a été une méthode dont on a la preuve, pour l'Allemagne, jusqu'au début de l'époque moderne et on doit la considérer comme la méthode de choix des Germains dans la chasse à l'ours. L'artiste a donc ici subi une influence indigène probablement. Les coupes d'argile, à scènes de chasse, proviennent des ateliers de Cologne et datent du II^e siècle et du début du III^e de notre ère.

Les scènes figurées sur les produits de l'industrie en *terra sigillata*¹, également d'après des modèles romains, ne valent pas les frises des seaux de bronze (la découverte de couches d'argile, dans le Palatinat en particulier, avait créé cette industrie à Tavernae, aujourd'hui Rheinzabern). Ce furent aussi les arènes qui fournirent les modèles d'un bon nombre de ces scènes. Ce qui frappe immédiatement, c'est la moindre harmonie des figures. Sans doute, les tableaux des seaux présentent aussi certaines erreurs de perspective, mais l'ensemble était d'une allure légère et d'une grande sûreté de tracé, manifeste par le naturel qu'offrent les mouvements des animaux.

Quelques coupes de verre, provenant de l'industrie ver-

1. HANS DRAGENDORFF, *Terra sigillata*, dans BONNER JAHRBÜCHER, Bonn 1895, p. 73 sq., 119 et 133.

rière de Cologne, semblent d'autant plus belles. Il s'était développé dans cette ville, centre le plus important de la fabrication du verre à l'époque romaine, un certain nombre de puissantes verreries, dont les produits faisaient non seulement concurrence avec efficacité à ceux du Sud, mais les dépassaient souvent en perfection et en valeur originale. Une de ces coupes, en verre complètement décoloré, gravée et polie (pl. XXIII c) fut trouvée en 1926, en fouillant le sol d'une ferme romaine¹. Déjà le costume des deux chasseurs qui se tournent le dos, vêtus d'une courte robe sans manches, et armés d'un bâton et d'une fronde, ne permet pas de douter qu'une image romaine a servi de modèle. Un chien, à oreilles rigides et pointues, à queue longue et mince, le type du *vertragus*², est aux trousses d'un lièvre. Les chiens sont d'une dimension hors de proportion avec la taille des chasseurs. Un filet est tendu derrière le lièvre; des arbres, des épis et des groupes de collines marquent le paysage. Cette coupe, intéressante au point de vue de la verrerie, ne révèle rien sur la technique de la chasse en Germanie à l'époque de sa fabrication (vers 370 de notre ère); au contraire, elle représente une méthode typique des pays méditerranéens, la chasse au lièvre avec bâton de jet, filet et chien. Cette méthode n'a jamais pénétré sur le territoire germanique. Les Celtes, qui ont développé au plus haut point la chasse au lièvre en Europe centrale, ne se servaient pas non plus de filet, ni de gourdin, et l'on ne peut pas davantage prouver chez eux l'emploi de la fronde. La chasse libre avec des chiens était leur méthode caractéristique.

Une des plus intéressantes productions de la verrerie, relativement à la chasse, est une coupe représentant, rodée sur le verre, une chasse au cerf (fig. 143), travail de Cologne qu'on peut attribuer à la seconde moitié du III^e siècle de notre ère. L'harmonie de l'image, l'heureux ordonnement

1. Fritz FREMERSDORF, *Römische Gläser aus Köln*, dans STUDIEN AUS DEN KÖLNER KUNSTSAMMLUNGEN VII, Cologne 1928, p. 10 sq.

Le même, dans *Römisch-Germanische Forschungen*, t. VI, 1933.

2. Remarquer cependant que parmi les chiens de la Planche ce sont les ségusiens lourds qui ont les oreilles pointant en avant. — Note du traducteur.

des figures et l'allure vivante du mouvement, confèrent à cette production une valeur particulière. Le chasseur à cheval a projeté sa lance et a atteint le cerf entre les côtes. Le costume du cavalier et le harnachement du cheval ne révèlent pas grand-chose quant au modèle qui a servi. Deux



FIG. 143. — Coupe de verre avec représentation, rodée, d'une chasse à courre au cerf. Antiquarium, Berlin.

des chiens portent un collier; tous trois appartiennent manifestement à une même race. La chasse au cerf, telle qu'elle est ici représentée, ne se distingue pas de celle que l'on connaît des Germains de l'Est, des Illyriens et des Scythes. Il y aurait lieu de découvrir la route suivie par ce modèle pour parvenir à Cologne; la chasse à courre n'est pas spécifique aux Romains: elle était inconnue dans la métropole.

La chasse à la course au sanglier était pratiquée par les tribus germaniques bien avant leur contact avec les Romains. Un grand relief, provenant d'un cimetière (pl. XXIV a),

montre un sanglier et un gros chien ségusien utilisé pour sa chasse. L'artiste a représenté les animaux avec une grande fidélité, mais dans une attitude rigide qui manque de vie. Le chien est de la même race que ceux du seau de bronze de Nimègue. Parmi les œuvres d'art de petite dimension, on peut citer le manche en os d'un couteau à ressort, représentant plastiquement un lièvre et un lévrier (pl. XXIV d).

Après cette revue rapide des influences parties de Rome, mais qui se font plus sentir dans le domaine de la représentation artistique de la chasse que dans celui de la chasse elle-même, nous nous tournons de nouveau vers l'Est.

Les Scythes ont été mentionnés. Nous nous en tiendrons donc ici à la **civilisation baltique**, dont la présence en territoire germanique est aussi prouvée pour la période du Fer. A partir de sa racine, dans l'industrie à céramique peignée, nous l'avons suivie à travers le Néolithique et le Bronze. Elle s'est si peu modifiée au cours du Fer, qu'il est superflu de s'étendre à son sujet. La civilisation baltique perdit à ce moment du terrain à l'embouchure de la Vistule, les tribus germaniques étant alors en période d'expansion. Mais la Prusse Orientale continua à faire partie de leur domaine. Pendant la période du Fer, les Germains n'ont pas pénétré dans le domaine baltique, et cela peut avoir contribué au fait que les Baltes ne se sont pas développés parallèlement à la partie méridionale de l'Europe centrale. C'est tout juste s'ils furent atteints par les vagues les plus extrêmes des civilisations illyrienne, est-germanique et celte. On a repéré ces influences, et elles permettent d'établir une échelle chronologique des stations, mais elles n'ont pas modifié l'aspect de la civilisation baltique. Une économie stationnaire a correspondu à la stagnation spirituelle. Ici, à l'Est, à l'écart des grands mouvements illyrien, celtique et germanique, la chasse est restée un mode de recherche de nourriture. Les hommes de la Baltique ont passé à l'agriculture plus tard que leurs voisins de l'Ouest. Un élément des vieilles civilisations à industrie osseuse continuait à vivre en eux. Ils tenaient ferme à leurs anciennes méthodes de chasse. Tacite

(*Germania*, chap. 46) fournit une peinture très exacte quand il dit des Finnois qu'ils sont épouvantablement sauvages et effroyablement pauvres, leur vêtement consistant en une peau de bête, leur couche étant la terre, leur seule arme un épieu muni, par manque de fer, d'une pointe en os. La chasse est à la base de l'alimentation tant pour l'homme que pour la femme; les femmes y accompagnent les hommes, et réclament leur part du gibier. Les enfants n'avaient, pour se protéger des bêtes sauvages et des intempéries, que des branches d'arbre entrelacées, une hutte servant à toute la famille. Les Finnois se refusaient à manier la charrue. Tacite a ainsi tracé, en quelques lignes, le tableau d'une économie de la fin de l'âge de la pierre, qui s'est prolongée jusqu'au temps des Métaux. Ni le développement culturel de ces Baltes, ni leur armement ne permettent d'apercevoir des modifications dans leurs méthodes de chasse. Ce qui est important à constater, c'est qu'ici, à l'Est, il ne s'est pas produit de dissociation entre la chasse pure et sa fonction utilitaire avant l'ère chrétienne.

Un large espace séparait, sur le terrain, la chasse, moyen de subsistance des civilisations de l'Europe orientale et celle, libre, sportive, des Illyriens et des Celtes. C'est dans cet intervalle que s'intercale la chasse **germanique** au temps de l'époque romaine du Fer [troisième époque du Fer]. Nous nous sommes déjà occupé des représentants de la civilisation germanique à propos de l'industrie est-germanique des urnes à visages, dans la première moitié et au milieu du dernier millénaire avant notre ère, et nous avons pu déterminer l'enrichissement de leurs méthodes de chasse du fait de l'adoption de la chasse à courre. Notre tâche consiste maintenant à analyser la chasse chez les Germains dans les derniers siècles avant notre ère et dans les premiers de notre ère, sur la base de l'armement et des documents de l'époque romaine; nous dresserons ainsi un tableau susceptible d'être opposé à celui que nous a fourni l'étude des Celtes.

La civilisation celtique de La Tène a pénétré au Sud dans le cycle culturel nordico-germanique. Son action n'a pas été

partout la même. L'influence est forte dans le domaine des Germains occidentaux. Ceux-ci adoptèrent et développèrent de nombreux éléments de la civilisation celtique. Il en fut très différemment en Germanie orientale. La civilisation de La Tène n'y prit pas pied; c'est à peine si elle en frôla le territoire pendant les siècles de sa splendeur. La civilisation des urnes à visages y dura jusqu'en pleine époque tardive de La Tène. Au point de vue de la chasse, il ne paraît pas s'être produit de changement en Germanie orientale pendant plusieurs siècles. On s'en tenait aux méthodes anciennes et l'on considérait la lance comme l'arme principale. Ainsi, l'Est germanique ne prit pas part au brillant épanouissement celtique. Ce n'est qu'à l'époque tardive de La Tène que des influences de cette civilisation y gagnèrent une certaine importance. Il est possible d'en juger d'après le nombre et la propagation des produits d'importation celtique. Si l'on compare quantitativement l'intrusion de la civilisation de La Tène parmi les produits indigènes, on constate que les éléments d'intrusion ne se sont pas complètement imposés, mais qu'ils ont partiellement servi de modèles et ont donné lieu à des produits fortement spécialisés. C'est aussi de cette façon que nous devons nous représenter l'influence de la chasse celtique sur l'Est germanique. L'Ouest peut avoir fourni des suggestions, mais l'Est ne l'a jamais copié servilement. Ce dernier a pris ce qui lui convenait, l'adaptant à son propre esprit. Les influences de la civilisation celtique n'étaient pas les seules. La civilisation germanique occidentale, qui avait introduit des éléments celtiques au début et au milieu de l'époque de La Tène, joua partiellement un rôle d'intermédiaire. Plus les tribus germaniques orientales pressaient celles de l'Ouest, plus les deux groupes s'entremêlaient. Les armes sont rares dans les tombes du territoire germanique occidental, fréquentes dans celles des tribus germaniques orientales.

La lance était l'arme la plus importante des Germains. Elle doit avoir caractérisé leur armement depuis la première époque du Fer. Les pointes de lance sont parmi les trouvailles les plus fréquentes de l'ancien territoire est-germa-

nique. Elles ont été influencées, partiellement, par des modèles celtiques et peuvent être divisées en diverses catégories; leurs dimensions différentes laissent supposer que les unes servaient pour le jet, les autres pour l'estoc. On possède aussi des pointes de lance munies de barbes. L'extrémité de la hampe était munie d'un talon de fer. Quant aux pointes de flèche, elles manquent presque complètement. Jahn ¹, n'en mentionne que deux, fragmentaires, provenant de la région de Nauheim, et les donne comme les deux seules pointes de flèche, trouvées en territoire germanique, qui puissent être attribuées avec certitude à l'époque de La Tène. Aussi affirme-t-il, sur la base des fouilles, que l'arc et la flèche manquaient pour ainsi dire complètement à l'équipement germanique, à cette époque. Même si les stations du territoire germanique paraissent maintenant livrer un plus grand nombre de pointes de flèche de l'époque de La Tène, l'arc y représentait certainement une arme tout à fait secondaire, sans aucune importance. Il s'était produit là une civilisation hostile à l'arc, qui avait débuté avec la céramique cordée. Quant à l'épée, l'arme germanique la plus importante avec la lance, elle peut à peine avoir influencé la technique de la chasse.

L'armement germanique subit un certain changement dans les premiers siècles de notre ère. Il est frappant de voir qu'au début du III^e siècle de notre ère les pointes de flèche réapparaissent chez les Germains. Jahn [p. 87] suppose que les Germains avaient réadopté l'arc et la flèche, après s'en être passé depuis la fin du Bronze. Les pointes de flèches en fer trouvées dans les tombeaux de l'époque impériale tardive sont caractérisées par une lame en feuille, analogue aux pointes de lance. Leur forme effilée, délicate, légère, est typique. Les stations de marécages de cette époque ² ont livré un nombre notable de pointes de flèche. A en juger d'après ces pièces, les flèches utilisées dans le Nord, à

1. Martin JAHN, *Die Bewaffnung der Germanen in der älteren Eisenzeit*, Würzburg 1916, p. 57.

2. Oscar Montelius, *Les temps préhistoriques en Suède*, Paris 1895. — Le même, *Kulturgeschichte Schwedens*, Leipzig 1906, p. 184.

l'époque romaine, étaient de 60 à 90 centimètres, munies de plumes disposées en quatre séries pour l'empennage et, en avant, d'une pointe en fer ou en os. L'emploi de l'os, en plein milieu d'une époque florissante de technique des métaux, est étonnant. Ici encore, il semble qu'on ait affaire à un dernier écho des civilisations à industrie osseuse, qui affectionnaient l'arc. Les hampes des flèches présentent des signes, même de vraies runes, comme marques de propriété. Des arcs de bois se sont aussi conservés, d'une longueur de 1 m. 80 environ. Les carquois, qui permettaient l'introduction d'une vingtaine de flèches, étaient de bois et partiellement plaqués de bronze. Ce riche matériel permet de supposer que l'arc, après sa réadoption, se répandit rapidement chez les Germains. Comme son exercice constant permet seul d'en faire une arme efficace pour la guerre, on l'a certainement beaucoup employé à la chasse, remettant ainsi en honneur une méthode cynégétique qui avait été abandonnée pendant plus de mille ans.

L'emploi de l'arc en Scandinavie¹ paraît aussi avoir subi des hauts et des bas. On a trouvé de nombreuses pointes de flèche de pierre et d'os, dont les unes ressemblent aux pointes de schiste et paraissent avoir été influencées par leur forme. Les pointes de flèche de bronze manquent, au contraire complètement, circonstance qui peut s'expliquer soit par le passage direct de l'industrie de la pierre et de l'os à l'industrie du fer, soit par la disparition momentanée de l'arc comme arme de chasse. La pointe de flèche de fer fit son apparition dans les premiers siècles de notre ère et resta en usage jusqu'en plein milieu du moyen âge. Sa disparition lente, vers la fin de cette époque, aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, s'explique moins par l'introduction des armes à feu que par le renouveau de l'emploi de fosses-pièges pour la capture de gibier en masse.

Indépendamment de cette évolution particulière à l'arc, la lance resta, à côté de l'épée, pour les Germains, l'arme principale des premiers siècles de notre ère, comme il en

1. A. W. BROGGER, *Kulturgeschichte des norwegischen Altertums*, Oslo 1926, p. 118.

était auparavant. C'est cette arme qui aura déterminé largement la technique de la chasse. Les marécages du Danemark ont livré, tout comme d'autres lieux, des pointes de sagaies en fer, souvent pourvues d'une longue barbe. Les hampes de lance qui nous sont conservées sont en bois de frêne, et atteignent parfois plus de trois mètres alors que leur diamètre ne mesure que trois centimètres. Le centre de gravité était marqué par une encoche ou une ficelle, afin d'augmenter la dureté du jet et de permettre, à celui qui allait la projeter, d'en trouver rapidement le bon équilibre.

L'armement ne nous révèle que peu de chose quant aux méthodes de chasse chez les tribus germaniques, dans les premiers siècles de notre ère. On ne dispose pas de fouilles susceptibles de permettre la reconstitution de tableaux de chasse à l'époque tardive du Fer. Les œuvres d'art font défaut depuis la disparition des urnes à visages de l'Est germanique. Les seules autres sources sont les rares données que l'on doit à César¹ et à Tacite², et ces données n'ont qu'une valeur modérée, car ces chroniqueurs ne sont pas spécialement consciencieux.

Dans le livre VI de son *De bello gallico* César, racontant ses combats sur le Rhin et ses rencontres avec les Germains, en arrive à parler de la faune de la forêt hercynienne, lui consacrant une description détaillée, mais hautement fantaisiste. Il est certain, dit-il, qu'on trouve là de nombreuses espèces sauvages inconnues dans d'autres pays. Trois d'entre elles éveillent particulièrement son intérêt. La première est un cerf de la taille d'un bœuf, qui porte une corne au milieu du front, plus haute et moins recourbée que les cornes habituelles. Sa pointe est ramifiée. La femelle est semblable au mâle, portant une corne de même forme et de même dimension. Il est difficile de dire de quel animal César voulait parler. Le grand stratège, qui n'était pas un chasseur et ne disposait pas d'un gros bagage zoologique, devait vraisemblablement cette description à un Germain en service chez lui. Il n'a certainement jamais vu un pareil animal

1. *De bello gallico*, VI, chap. 26-28.

2. *Germania*.

de ses propres yeux. Il est inutile de se demander quel gibier peut bien avoir donné lieu à ce bizarre monocorne. On pourrait penser à un renne qui aurait jeté un de ses bois (la femelle porte des bois comme le mâle); cependant, le renne avait, au temps de César, disparu depuis longtemps de la Germanie, et il devait d'autant moins s'agir de la Scandinavie que César précise que la bête habite la forêt hercynienne.

Si cette description est peu claire, la suivante est risible. Un farceur doit avoir « bourré le crâne » du grand général. Il y aurait, dans la forêt hercynienne, des animaux qu'on appelle élans. Leur apparence et leur robe ne sont pas sans analogie avec celles de la chèvre, mais leur taille est beaucoup plus forte. La ramure est mousse. « Ils ont des jambes sans chevilles et sans articulations, dit César, ils ne se couchent pas pour se reposer, et s'ils sont tombés pour une raison quelconque, ils ne peuvent plus se relever. Les arbres leur servent à s'accoter : ils jouissent ainsi d'un peu de repos en s'y appuyant. Quand les chasseurs ont découvert, en suivant sa piste, l'endroit où cet animal a coutume de s'arrêter, ils y minent les arbres, en coupant partiellement les racines, de telle façon que les arbres paraissent se tenir normalement sur leur base. Mais quand l'élan s'y appuie, l'arbre cède et entraîne l'animal avec lui. » Pline a encore renchéri¹ sur ce récit. Il raconte que le cheval sauvage est aussi fréquent dans le Nord que l'âne sauvage en Afrique et en Asie. De plus, il connaît l'élan, qu'il décrit comme semblable à un jeune taureau, mais avec des oreilles et un cou plus longs. Cependant, en Scandinavie, on trouve en plus l'*achlis*. Ce dernier est semblable à l'élan; on l'a souvent décrit à Rome, mais sans jamais l'y introduire. Il s'agissait probablement du renne. Pline emprunte à César et attribue à l'*achlis* sa prétendue impossibilité de fléchir les membres postérieurs, son habitude de prendre appui contre les arbres pour se reposer, et la coutume qu'ont les indigènes de le capturer par le sciage de ces arbres. Il ajoute

1. *Histoire naturelle*, livre VIII, chap. 15.

que la lippe supérieure de l'animal est si proéminente qu'il lui faut paître à reculons, car il en serait empêché en avançant.

La troisième espèce dont nous devons la description à César est l'aurochs. Certaines données s'y rapportant sont intéressantes pour la chasse. César le dit plus petit que l'éléphant, d'aspect et de robe semblables au taureau. Sa force et sa vitesse sont extrêmes. Il n'épargne pas ceux qui s'opposent à lui, que ce soit un homme ou un animal. On le chassait avec ardeur, au moyen de fosses-pièges. Les jeunes gens s'endurcissent à cette chasse et sont honorés selon le nombre des pièces qu'ils capturent et peuvent montrer en public. Même les aurochs pris en bas âge ne s'habituent pas à l'homme. César insiste sur la grandeur et la forme des cornes par comparaison avec celles des bœufs à Rome. On conserve précieusement les cornes d'aurochs pour s'en servir comme de hanaps. En soi, ce que dit César sur l'aurochs n'a rien d'in vraisemblable. La mention de l'emploi de fosses-pièges retient l'attention, car on a là un des plus anciens modes de chasse, mais dont l'usage était difficile à prouver depuis le Néolithique. Les grandes espèces, telles que l'aurochs et le bison, ont vraisemblablement été prises aussi par des fosses-pièges au cours des âges du Bronze et du Fer. Les codes germaniques du début du moyen âge en parlent, faisant mention de règles de précaution à prendre pour ne pas tomber dans les fosses. Pline connaît aussi l'aurochs et le distingue correctement du bison. Il mentionne sa bonne chair, la Germanie, dit-il, disposant de peu d'espèce animales pour son alimentation.

A part ces données sur quelques animaux de la forêt hercynienne, César ne nous apprend rien sur la chasse des Germains et son importance au point de vue alimentaire. Il dit simplement [VI chap. 21], que toute la vie des hommes tourne autour de la chasse et de la guerre. Tacite est aussi d'une concision frappante sur le sujet, et c'est peut-être là justement un indice de ce que représentait la chasse chez les Germains dans le dernier siècle avant notre ère et dans le premier de notre ère. Si elle avait atteint un développement

aussi élevé que chez les Celtes, Tacite n'aurait pas manqué de le signaler et de nous communiquer des détails. Le fait que ni César, ni Tacite, n'ont quelque chose d'important à en dire, permet de conclure que l'image que nous nous en faisons à la fin de la période du Fer est juste. La nouvelle orientation qui s'était déjà réalisée, au Sud de l'Europe centrale dans la civilisation de Hallstatt, à l'Ouest dans la civilisation de La Tène, ne s'était pas encore produite chez les Germains; la structure sociale qui régnait chez eux au seuil de notre ère ne le permettait guère. A la vérité, Tacite ne parle pas d'une chasse qui, comme chez les Baltes, n'avait en vue que l'obtention de nourriture, mais le côté économique de la chasse germanique est indéniable jusqu'en pleine époque romaine impériale. Tacite (*Germania*, chap. 15) mentionne la chasse en décrivant la vie des Germains en temps de paix. Quand ils n'étaient pas en guerre, dit-il, ils passaient une grande partie de leur temps à la chasse. Il les décrit (Chapitre 4) comme extrêmement valeureux à l'assaut, mais ne supportant pas bien les longues fatigues. Ce qu'ils endurent le moins, c'est la soif et la chaleur, mais ils résistent au gel et à la faim, habitués qu'ils y sont par le sol et le climat. Ces données pourraient paraître défavorables à une chasse intense. Mais ce n'est pas le cas. La tradition de la chasse était vivante dans le milieu germanique. On continuait à pratiquer les anciennes méthodes. Le produit de la chasse avait toujours sa valeur pour l'économie. Tacite (Chap. 23) confirme la chose. La cuisine germanique, dit-il, est simple et consiste en fruits sauvages, en venaison fraîche et en lait aigre. Cela démontre parfaitement l'importance économique du gibier chez les Germains à la fin de la période du Fer. Il est d'autant plus nécessaire d'y insister pour établir le contraste entre cette époque et le brillant développement de la chasse médiévale en territoire allemand. La chasse germanique au temps de l'empire romain était une chasse d'utilité et de défense : d'utilité par l'obtention de venaison pour le foyer, de fourrures pour l'habillement et le commerce; de défense par la protection des troupeaux contre les bêtes sauvages. Nous n'avons aucune

donnée sur la fréquence du gibier. Il y en avait peut-être moins qu'on ne le suppose généralement, car les grandes étendues de forêts sont plutôt défavorables que favorables à maintes espèces sauvages utiles.

C'est là tout ce que nous livrent les auteurs romains sur l'état des choses en Germanie, à leur époque. D'après les fouilles, on peut soupçonner que la *chasse au terrier*, avec des bassets, a été pratiquée pour la première fois à l'époque romaine, dans les territoires de la Germanie méridionale et occidentale, occupés par Rome. Il s'agit là, manifestement, d'une méthode d'origine germanique, car, à la même époque elle ne se pratique en aucune autre partie de l'empire. Le basset apparaît pour la première fois dans les établissements de la Germanie romaine; on ne le trouve pas dans les stations plus anciennes. La fréquence de ses ossements rend vraisemblable la naissance de la race à l'époque romaine, en Allemagne méridionale ou occidentale : ce serait donc là une race spécifiquement allemande, qui aurait été employée la première fois pour la chasse en Germanie occidentale.

On ne dispose pas de données quant au droit germanique de la chasse, à cette époque. Le droit de propriété au sol, du clan ou de la communauté, devait caractériser la situation juridique, mais sans la complexité qui caractérise l'institution au début. L'évolution est marquée, dans ce domaine, par la différenciation des notions de droit et l'apparition de droits individuels. En Scandinavie, où, dans le cycle culturel germanique, la forme économique de la chose s'est maintenue le plus longtemps, il existait un droit de propriété des lieux de capture où le résultat était assuré. Les fosses-pièges étaient fréquemment rattachées à une ferme; en cas d'héritage, elles devenaient la part d'un fils, tandis que l'autre se vouait à l'agriculture. Le droit de propriété du sol se dissocia ainsi du droit de chasse, en même temps que chaque individu obtenait une situation spéciale par rapport à la chasse. Il serait intéressant de savoir si les civilisations du Fer, ou l'une d'entre elles, possédaient la notion de l'épargne temporaire de certaines espèces sauvages, et de connaître les considérations qui l'auraient fait

naitre. Des représentations religieuses auront été déterminantes, peut-être le vieux rite de fécondité. Selon Wilke¹, presque tous les peuples indo-européens tenaient pour une action coupable d'abattre une femelle pleine ou d'enlever à sa mère le nourrisson qui tette.

Cet exposé du développement de la chasse dans les civilisations de l'Europe centrale pendant la période du Fer termine ce que nous voulions en dire relativement à la préhistoire. Nous sommes ainsi arrivé à l'époque où les Germains se préparaient à déployer leur puissance sur le monde. De nouveaux points de vue et de nouvelles sources seront dorénavant valables pour l'estimation du développement énéthétique ultérieur. Modifications du Droit, déplacements dans la charpente sociale, accroissement du pouvoir royal et création d'une noblesse pourvue de privilèges, modèlent le visage de la chasse. Un nouveau style de vie lui confère sa forme extérieure et son contenu interne. Notre tâche consistait simplement à dévoiler les bases sur lesquelles la vénerie allemande se développera plus tard. Nous avons renoncé, notre but étant avant tout d'exposer l'évolution de la chasse en Europe centrale, à exploiter les riches sources que fournissent, pour la connaissance de la chasse en général, les civilisations citadines méditerranéennes, de la Grèce et de Rome. Nous en aurions tiré un tableau plus large, mais en même temps moins précis pour ce qui nous intéresse en particulier. Ce qui s'est déroulé devant nos yeux, c'est un paysage spécifiquement propre à l'Europe centrale. Nous avons vu que la période du Fer marque un tournant dans l'histoire de la chasse : liquidation de l'ancienne conception de la chasse économique et formation d'une chasse sportive, indépendante de l'obtention d'un rendement. Les peuples orientaux, du cycle culturel baltique, s'en tiennent à l'ancienne forme économique; les peuples germaniques, pendant la période du Fer, ne s'en sont pas complètement débarrassés. C'est en premier lieu dans la civilisation illy-

1. Georg WILKE, *Die Religion der Indogermanen in archäologischer Betrachtung*, Leipzig 1923, p. 197.

rienne de Hallstatt que perce la nouvelle conception. La civilisation celtique de La Tène la montre déjà parfaitement épanouie. Les Celtes d'Arrien sont bien loin de l'ancienne chasse économique; on saisit pleinement chez eux ce sentiment éthique qui deviendra l'essence de la vénerie magnanime. Ils ne pourchassaient pas le lièvre pour se saisir de la bête, mais éprouvaient leur plaisir à galoper au spectacle de la lutte de vitesse entre chien et lièvre, où décidaient la célérité et l'adresse. Il y a déjà là des facteurs d'un comportement qui se fera plus manifeste dans la chasse au vol. En effet, dans aucune performance cynégétique, le contraste entre le déploiement de la manœuvre et le résultat économique ne pouvait être plus violent que dans la chasse au faucon. Mais c'est précisément la complète mise au rancart du bénéfice que pouvait rapporter la chasse qui fit de la vénerie un monument de haute éthique. Les Celtes d'Arrien dévoilent les signes avant-coureurs de cette mentalité, car, pour citer encore cet auteur : « Celui qui voit lever et poursuivre le lièvre, peut en oublier tout ce qu'il aime; je prétends par contre qu'assister à sa capture est un spectacle qui n'a rien d'agréable, ni même d'horrible, mais qui est repoussant. » Sans doute, c'est le Romain de haute culture qui parle, et sa remarque n'aura pas été valable de façon générale pour la chasse celtique de son temps. Mais il suffit que ces notions servent à caractériser le mode de penser et de sentir des Celtes, pour que cela marque le changement d'aspect de la chasse.

Nous sommes donc à la fin de la préhistoire. Le complexe de la chasse reposait jusqu'ici sur ses éléments matériels. Ils en déterminaient l'allure extérieure et l'essence interne. Maintenant, c'est l'éthique cynégétique qui occupe le centre de gravité. A l'époque historique, le critère relève des valeurs idéales. Cependant, la chasse ne s'est jamais complètement dépouillée de sa substance primitive. C'est par là que les périodes successives se relient les unes aux autres. **Mais, l'examen des bases préhistoriques était nécessaire avant d'aborder l'analyse beaucoup plus délicate des formes spécialisées de la chasse aux temps historiques.**

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE DE LA PREMIÈRE PARTIE

(Paléolithique et Mésolithique)

- A EL (Othenio), *Tiere der Vorzeit in ihrem Lebensraum*, Berlin, Im Deutschen Verlag, 1939.
- *Lebensbilder aus der Tierwelt der Vorzeit*, 2^e éd., Iéna 1920.
- *Der Höhlenbär als Jagdtier des Eiszeitmenschen*, dans ZEITSCHRIFT FÜR ETHNOLOGIE, 64^e ann., 1932, Berlin 1933, p. 371-377.
- ABEL (Othenio) & KYRLE (Georg), *Die Drachenhöhle bei Mixnitz*, dans SPELAEOLOGISCHE MONOGRAPHIEN, t. 7 et 8, Vienne 1931.
- ALCALDE DEL RIO (H.), BREUIL (Henri) & LORENZO SIERRA (R.). *Les cavernes de la région cantabrique*, Monaco 1911.
- BACHOFEN-ECHT (A.), *Fährten und Schiffe in der Drachenhöhle*, PALAEONTOLOGISCHE ZEITSCHRIFT (Vienne), t. 7, 1925, p. 53-55.
- *Verwendung der Höhlenbärenzähne durch den Menschen*, dans ABEL & KYRLE cité plus haut, premier volume, p. 867-869.
- BAECHLER (Emil), *Das Drachenloch ob Vättis im Taminatale... im Schweizerlande*, JAHRBUCH DER ST. GALLISCHEN NATURWISSENSCHAFTLICHEN GESELLSCHAFT, t. 57, 1921-1923.
- *Das Wildenmannisloch am Sebn...*, Saint-Gall 1934.
- *Die ältesten Knochenwerkzeuge insbesondere des alpinen Paläolithikums*, 20^e JAHRESBERICHT DER SCHWEIZERISCHEN GESELLSCHAFT FÜR VORGESCHICHTE, Frauenfeld 1928, p. 124-141.
- BAYER (J.), *Eine Mammutjägerstation im Löss bei Pollau in Südmähren*, DIE EISZEIT, 1920, Leipzig, t. 1, p. 81-88.
- *Der Wechsel in der Säugetierfauna Europas während des Eiszeitalters*, ibidem 1924, Leipzig, t. 1, p. 107-111.
- BEGOUEN (Comte), *Les grottes de Montesquieu-Avantès (Ariège)*, Toulouse 1936.
- BEGOUEN (Comte) & BREUIL (Henri), *Les ours déguisés de la caverne des Trois Frères (Ariège)*, volume jubilaire du P. W. Schmidt, Vienne 1928, p. 777-780.
- BEHN (Friedrich), *Das Tierbild in der Kunst der diluvialen Menschen*, dans KOSMOS, Stuttgart 1912, 9^e année.
- *Die Jagd der Vorzeit, Kulturgeschichtlicher Wegweiser*, Mayence 1922.
- BERGER (Arthur), *Die Jagd der Völker im Wandel der Zeit*, Berlin 1928.

- BIRKET-SMITH (Kaj), *Contributions of Chipewyan Ethnology*, REPORT OF THE FIFTH THULE EXPEDITION 1921-1926, t. 6, n° 3, Copenhagen 1930.
- *Ueber die Herkunft der Eskimos und ihre Stellung in der zirkumpolaren Kulturentwicklung*, ANTHROPOS, t. 25, 1930, p. 3 sq.
- *Mœurs et coutumes des Esquimaux*, Paris, Payot, 1937.
- BIRKNER (F.), *Der diluviale Mensch in Europa*, Innsbruck-Vienne-Munich 1925.
- BOE (J.), *Armatures en os préhistoriques et leurs parallèles ethnographiques*, L'ANTHROPOLOGIE, t. 45, 1935, p. 591-600.
- BREUIL (H.), SERRANO GOMEZ (Pascual) & CABRÉ AGUILO (Juan), *Les peintures rupestres d'Espagne*, IV^e partie, Alpera; L'ANTHROPOLOGIE, t. 23, 1912, p. 529 sq.
- BREUIL (H.), OBERMAIER (H.) & ALCÁDE DEL RIO, *La Pasiega*, Monaco 1913.
- BREUIL (H.), OBERMAIER (H.) & VERNER (Willoughby), *La Pileta*, Monaco 1915.
- BROGGER (A. W.), *Kulturgeschichte des norwegischen Altertums*, Oslo 1926.
- BUSCHAN (Georg), *Illustrierte Völkerkunde*, Stuttgart 1922-1925.
- CABRÉ (Juan), *El arte rupestre en España* (Com. de invest. pal. y prehist., mem. n° 1), Madrid 1915.
- CAPITAN (L.), BREUIL (Henri) & PEYRONY (D.), *La Caverne de Font-de-Gaume*, Monaco 1906.
- *Les Combarelles*, Paris 1924.
- CARTAILHAC (Émile) & BREUIL (Henri), *La Caverne d'Altamira*, Monaco 1906.
- CUNOW (Heinrich), *Allgemeine Wirtschaftsgeschichte*, t. 1, *Die Wirtschaft der Natur- und Halbkulturvölker*, Berlin 1926.
- DÉCHELETTE (Joseph), *Manuel d'Archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, t. 1, *Archéologie préhistorique*, Paris 1908.
- EXSTEENS (Maurice), *Préhistoire*, Paris, Expel, 1923.
- FRANZ (Leonhard), *Vorgeschichtliches Leben in den Alpen*, Vienne 1929.
- FURON (Raymond), *Manuel de préhistoire générale*, Paris, Payot, 1939.
- GAERTE, *Auf den Spuren des ostpreussischen Mammut- und Rentierjägers*, dans MANNUS, t. 18, 1926, p. 253 sq.
- GAGEL (C.), *Eine Elfenbeinspeerspitze aus dem westfälischen Diluvium*, dans ZEITSCHRIFT FÜR ETHNOLOGIE, 57^e ann., p. 77-81.
- GAHS (A.), *Kopf-, Schädel- und Langknochenopfer bei Rentiervölkern*, volume jubilaire pour le P. W. Schmidt, Vienne 1928, p. 231-268.
- GROSSE (Ernst), *Die Anfänge der Kunst*, Freiburg & Leipzig 1894.
- HALLOWELL (A. Irving), *Bear ceremonialism in the northern Hemisphere*, AMERICAN ANTHROPOLOGIST, t. 28, 1926, p. 1-175.
- HAUSER (O.), *Der Mensch vor 100.000 Jahren*, Leipzig 1917.
- HERNANDEZ-PACHECO (Ed.), *La Caverna de la Pena de Candamo (Asturias)*, Madrid 1919.
- *La Vida de nuestros antecesores paleolíticos* (Com. de invest. pal. y prehist., mem. n° 31), Madrid 1923.

- *Les pinturas prehistoricas de las cuevas de la Arana* (idem n° 34), Madrid 1924.
- HILDEBRAND (Richard), *Recht und Sitte auf den primitiveren wirtschaftlichen Kulturstufen*, Iéna 1907.
- HILZHEIMER (Max), *Die Jagd der älteren Steinzeit*, DEUTSCHE JAEGERZEITUNG, t. 82, fasc. 24 sq.
- HOERNES (M.), *Natur- und Urgeschichte des Menschen*, 2 vol. 1909.
- HOERNES & MENGHIN, *Urgeschichte der bildenden Kunst in Europa von den Anfängen bis um 500 vor Christi*, Vienne 1925.
- KERN (Fritz), *Die Weltanschauung der eiszeitlichen Europäer*, ARCHIV FÜR KULTURGESCHICHTE, t. 16, 1926, p. 274 sq.
- KIEKEBUSCH (Albert), *Bilder aus der märkischen Vorzeit*, Berlin 1921.
- KOLB (Peter), *Vollständige Beschreibung des afrikanischen Vorgebürges der Guten Hofnung*, Nuremberg 1719.
- KOENIG (Herbert), *Das Recht der Polarvölker, V: Das Vermögensrecht der Polarvölker*, ANTHROPOS, t. 24, 1929, p. 621 sq.
- KOPPERS (W.), *Die menschliche Wirtschaft*, dans DER MENSCH ALLEN ZEITEN, t. 3 de SCHMIDT & KOPPERS, Regensburg 1924, p. 377-682.
- KRAUZE (Fritz), *Wirtschaftsleben der Völker*, Breslau 1924.
- KRAUSE (Walter), *Die eiszeitlichen Knochenfunde von Meiendorf*, dans RUST (Alfred), *Das altsteinzeitliche Rentierjägerlager Meiendorf*, Neumünster 1937.
- KUEHN (Herbert), *Beziehungen und Beeinflussungen der Kunstgruppen im Paläolithikum*, ZEITSCHRIFT FÜR ETHNOLOGIE, 58^e ann., 1926, p. 349-367.
- *Kunst und Kultur der Vorzeit Europas*, t. 1, *Das Paläolithikum*, Berlin & Leipzig 1929.
- KYRLE (Georg), *Die Höhlenbärenjägerstation*, dans ABEL & KYRLE *Die Drachenhöhle bei Mirnitz*, premier volume, Vienne 1931, p. 804-862.
- LARTET (Edouard) & CHRISTY (Henry), *Reliquiae Aquitanicae*, 2 vol., Londres 1875.
- LINDBLOM (Gerhard), *Jakt- och Fangstmetoder bland afrikanska folk*, 2 parties, Stockholm 1925 et 1926 (avec résumé en anglais).
- LIPS (Julius), *Fallensysteme der Naturvölker*, ETHNOLOGICA, t. 3, Leipzig 1927, p. 123-283.
- *Die Anfänge des Rechts an Grund und Boden bei den Naturvölkern und der Begriff der Erntevölker*, volume jubilaire du P. W. Schmidt, Vienne 1928, p. 485.
- *Paläolithische Fallenzeichnungen und das ethnologische Vergleichsmaterial*, TAGUNGSBERICHTE DER DEUTSCHEN ANTHROPOLOGISCHEN GESELLSCHAFT, Leipzig 1928, p. 80-89.
- *Trap systems among the Montagnais-Naskapi Indians of Labrador Peninsula*, Stockholm 1936.
- LUQUET (C.-H.), *Le réalisme dans l'art paléolithique*, L'ANTHROPOLOGIE, t. 33, 1923, p. 17-48.
- MAINAGE (Th.), *Les religions de la préhistoire. L'âge paléolithique*, Paris 1921.
- MATHIASSEN (Therkel), *Material culture of the Iglulik Eskimos*,

- REPORT OF THE FIFTH THULE EXPEDITION 1921-1924, t. 6, n° 1, Copenhagen 1928.
- MAURIZIO (A.), *Histoire de l'alimentation végétale depuis la préhistoire jusqu'à nos jours*, Paris, Payot, 1932.
- MAYET (Lucien) & PISSOT (Jean), *Abri-sous-roche préhistorique de la Colombière près Poncin*, Lyon & Paris 1915.
- MENGHIN (Oswald), *Weltgeschichte der Steinzeit*, Vienne 1931.
- MOELLER (H.), *Ueber Elephas antiquus Falc. und Rhinoceros Merckii Jäg. als Jagdtiere des diluvialen Menschen in Thüringen*; ZEITSCHRIFT FÜR NATURWISSENSCHAFTEN, Iéna 1900, p. 73 sq.
- MONTANDON (George), *Traité d'ethnologie cyclo-culturelle et d'ergologie systématique*, Paris, Payot, 1934.
- *La civilisation aïnou et les cultures arctiques*, Paris, Payot, 1937.
- MONTELIUS (Oscar), *Temps préhistoriques en Suède*, Paris 1895.
- MORTILLET (Gabriel de), *Origines de la chasse, de la pêche et de l'agriculture*, Paris, Lecrosnier & Babé, 1890.
- NOWACKI (A.), *Jagd oder Ackerbau? Ein Beitrag zur Urgeschichte der Menschheit*, Zurich 1885.
- NUESCH (Jacob), *Das Schweizersbild, eine Niederlassung aus Paläolithischer und neolithischer Zeit*, Zurich 1896.
- OBERMAIER (Hugo), *DER MENSCH ALLER ZEITEN*, t. 1, Berlin-Munich-Vienne 1912.
- *Paläolithikum und steinzeitliche Felskunst in Spanien*, PRAEHISTORISCHE ZEITSCHRIFT, tt. 13 et 14, 1921-1922, p. 177-199.
- *El hombre fosil*, Madrid 1925.
- OBERMAIER (Hugo) & CONDE DE LA VEGA DEL SELLA, *La Cueva del Buxu*, Madrid 1918.
- OBERMAIER (Hugo) & WERNERT (Hugo), *Las pinturas rupestres del Barranco de Valltorta (Castellon)*, Madrid 1919.
- PASSEMARD (E.), *La caverne d'Isturitz*, dans REVUE ARCHÉOLOGIQUE, t. 15, p. 9 sq., 1922.
- *Une collection d'art quaternaire à Saint-Germain*, dans L'ART VIVANT, 1^{er} mai 1927.
- PEYRONY (D.), *Eléments de préhistoire*, Ussel, Eyboullet, 1927.
- PFEIFFER (Ludwig), *Das Zerlegen der Jagdtiere in der Steinzeit*, KORRESPONDENZBLÄTTER DES ALLEGEMEINEN AERZTLICHEN VEREINS VON THURINGEN, 39^e ann., 1910, p. 35-60 et 116-149.
- *Die steinzeitliche Technik und ihre Beziehungen zur Gegenwart*, Iéna 1912.
- *Die Werkzeuge des Steinzeitmenschen*, Iéna 1920.
- PFIZENMAYER (E. W.), *Les mammoths de Sibérie*, Paris, Payot, 1939.
- PORSILD (Morten P.), *Une arme ancienne de chasse des Esquimaux et son analogue de la culture préhistorique de France*, MEDDELSER OM GRONLAND, t. 47, Copenhagen 1911, p. 375-380.
- POST (H.), *Grundriss der ethnologischen Jurisprudenz*, Oldenburg 1894, 2 vol.

- PROFÉ (O.), *Vorgeschichtliche Jagd*, MANNUS, t. 6, fasc. 1-2, 1914, p. 107-134.
- RIEK (Gustav), *Die Eiszeitjägerstation am Vogelherd im Lonetal*, t. 1 : *Die Kulturen*, Tubingue 1934.
- *Kulturbilder aus der Altsteinzeit Württembergs*, Tubingue 1935.
- RÖHRIG (Fritz), *Das Weidwerk dans ROEHRIG-HILF, Wald und Weidwerk in Geschichte und Gegenwart*, Potsdam 1933.
- ROERIG, *Die Jagd in der Urzeit in Verbindung mit der Entwicklung der Gesellschaft in Centraleuropa*, Leipzig s. d. (1891).
- RUST (Alfred), *Das altsteinzeitliche Rentierjägerlager Meiendorf*, Neumünster 1937.
- SAINT-PÉRIER (R. de), *L'art préhistorique*, Paris 1932.
- SARAUW (Georg F. L.), *Maglemose*, PRAEHISTORISCHE ZEITSCHRIFT, t. 3, 1911, p. 52 sq., t. 6, 1914, p. 1 sq.
- SCHADLER (J.), *Tierfährten und Bärenschliffe in der Drachenhöhle bei Mixnitz*, SITZUNGSANZEIGER DER AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN IN WIEN, 6 juillet 1922.
- SCHMIDT (Père W.), *Das ethnologische Alter von Pfeil und Bogen*, ZEITSCHRIFT FÜR ETHNOLOGIE, 57^e ann., p. 63-76.
- SCHWANTES (G.), *Nordisches Paläolithikum und Mesolithikum*, volume du cinquantième du musée ethnographique de Hambourg, 1928, p. 159-252.
- SOERGEL (W.), *Das Aussterben diluvialer Säugetiere und die Jagd des diluvialen Menschen*, Iéna 1912.
- *Die Jagd der Vorzeit*, Iéna 1922.
- SOLLAS (W. J.), *Ancient hunters and their modern representatives*, 3^e éd., Londres 1924.
- STEINEN (Karl von den), *Unter den Naturvölkern Centralbrasilens*, Berlin 1894.
- STEINMANN, *Die Eiszeit und der vorgeschichtliche Mensch*, 3^e éd., Leipzig 1924.
- STIMMING (R.), *Die Ancycluszeit in der märkischen Havelgegend*, dans ARCHIV FÜR ANTHROPOLOGIE, nouv. sér., t. 21, Braunschweig 1928, p. 109-121.
- TODE (Alfred), *Urgeschichte von Schleswig-Holstein*, Hamburg & Lübeck, Glückstadt, 1933 sq., en particulier fasc. 3, 1936.
- THURNWALD, article *Recht* dans EBERT (Max), REALLEXIKON DER VORGESCHICHTE, t. 9, Berlin, 1927-1928, p. 50 sq.
- VINACCIA (G.), *Les signes d'obscure signification dans l'art paléolithique*, L'ANTHROPOLOGIE, t. 36, 1926, p. 41-46.
- WANKEL, *Die prähistorische Jagd in Mähren*, Olmütz 1892.
- WERTH (E.), *Der fossile Mensch*, Berlin 1928.
- WEULE (Karl), *Ethnologie des Sports dans GESCHICHTE DES SPORTS ALLER VOELKER UND ZEITEN*, publié par BOGENG, Leipzig 1926, t. 1.
- WIEGERS (Fritz), *Diluviale Vorgeschichte des Menschen*, t. 1 : *Allgemeine Diluvialprähistorie*, Stuttgart 1928.
- WILUTZKY (Paul), *Vorgeschichte des Rechts*, 2^e partie, Berlin 1903.

BIBLIOGRAPHIE DE LA SECONDE PARTIE

(Néolithique et Age des métaux).

- Voir aussi, dans la Première partie : DÉCHELETTE, HOERNES, HOERNES & MENGHN, MENGHN 1931, MONTELIUS.
- ADLER (Bruno), *Der Bogen der Schweizer Pfahnbauer*, dans ANZEIGER FÜR SCHWEIZERISCHE ALTERTUMSKUNDE, t. 17, 1915, p. 177-191.
- ALMGREN (Oskar), *Nordische Felszeichnungen als religiöse Urkunden*, Francfort-sur-Mein, 1936.
- ARRIEN (Flavius ABRIANUS), *De la chasse*.
- BALTZER (L.), *Hällristningar från Bohuslän*, Göteborg 1881-1908.
- BING (Just), *Germanische Religion der älteren Bronzezeit, Studien über skandinavische Felszeichnungen*, dans MANNUS t. 6, 1914, p. 149-180.
- *Der Götterwagen*, ibidem, p. 261-282.
- BOE (Johs), *Steinalderens naturalistiske kunst*, dans NORDISK KULTUR, t. 27, Kunst, Stockholm 1931, p. 13-30.
- *Felszeichnungen im westlichen Norwegen, I : Zeichnungsgebiete in Vingen und Henoya*, dans BERGENS MUSEUMS SKRIFTER n° 15, Bergen 1932.
- BOSCH-GIMPERA (P.), article *Glockenbecherkultur*, dans EBERT (Max), REALLEXIKON DER VORGESCHICHTE, t. 4, 2, Berlin 1926, p. 345-362.
- BREMER (W.), article *Schnurkeramik*, ibidem, t. 11, 1927-1928, p. 304-309.
- BROGGER (A. W.), *Den arktiske stenaldre i Norge*, dans VIDENSKABSSKABETS SKRIFTER II, HIST.-FILOS. KLASSE 1909, n° 1, Christiania 1909.
- *Kulturgechichte des norwegischen Altertums*, Oslo 1926.
- CHILDE (Gordon V.), *The dawn of european civilization*, Londres & New-York 1925.
- *The Danube in prehistory*, Oxford 1929.
- CONWENTZ (H.), *Bildliche Darstellung von Thieren, Menschen, Bäumen und Wagen an westpreussischen Gräberurnen*, dans SCHRIFTEN DER NATURFORSCHENDEN GESELLSCHAFT IN DANZIG, 1894, t. 8, fasc. 3, p. 191-219.
- ENGELHARDT (CONR.), *Thorsbjerg Mosefund*, Copenhagen 1863.
- *Nydal Mosefund*, Copenhagen 1865.
- ENGELSTADT (Eivind S.), *Ostnordke ristninger og malinger av den arktiske Gruppe* (avec résumé allemand), Oslo 1934.
- GALLUS (Sandor), *Die figural verzierten Urnen vom Soproner Burgstall*, dans ARCHAEOLOGICA HUNGARICA XIII, Budapest 1934.
- GANDERT (Otto Friedrich), *Forschungen zur Geschichte des Haus-hundes, Die Steinzeitrassen in Nordosteuropa*, Bibliothèque MANNUS, t. 46, Leipzig 1930.
- GESCHWENDT (FR.), *Jagd und Fischfang der Urzeit, dargestellt an nie-*

- derschlesischen Funden, Aus Oberschlesiens Urzeit*, t. 6, Oppeln 1930.
- GJESSING (Gutorm), *Arktiske Hällristningar Nord-Norge*, Oslo 1932.
- HALLSTROEM (G.), *Hällristningar i norra Skandinavien*, dans YMER 1907, p. 211-227.
- *Nordskandinaviska Hällristningar*, I, dans FORNVAENNEN 1907, p. 160-189.
- *Nordskandinaviska Hällristningar*, II, ibidem 1908, p. 49-86.
- Suite de II, ibidem 1909, p. 126-159.
- HESCHELER (Karl), *Die Tierwelt der schweizerischen Pfahlbauten*, dans MITTEILUNGEN DER ANTIQUARISCHEN GESELLSCHAFT IN ZÜRICH, t. 29, fasc. 4, p. 98 sq.
- HOLMBERG (Axel Em.), *Skandinavien Hällristningar*, Stockholm 1848.
- HUBERT (Henri), *Les Celtes*, Paris, Renaissance du Livre, 1932.
- ISCHER (Th.), *Die Chronologie des Neolithikums der Pfahlbauten der Schweiz*, dans ANZEIGER FÜR SCHWEIZERISCHE ALTERTUMSKUNDE, t. 21, 1919, p. 129 sq.
- JAHN (Martin), *Die Bewaffnung der Germanen in der älteren Eisenzeit, etwa 700 vor Chr. bis 200 nach Chr.*, Würzburg 1916.
- KELLER (Otto), *Die antike Tierwelt*, t. 1, Säugetiere, Leipzig 1909.
- KRAUSE (Eduard), *Vorgeschichtliche Fischereigeräte*, Berlin 1904.
- LA BAUME (Wolfgang), *Vorgeschichte von Westpreussen*, Danzig 1920.
- *Vorgeschichte der Ostgermanen*, Danzig 1934.
- *Wagendarstellungen auf ostgermanischen Urnen der frühen Eisenzeit und ihre Bedeutung*, BLAETTER FÜR DEUTSCHE VORGESCHICHTE, fasc., 1, Leipzig 1924.
- *Bildliche Darstellungen auf ostgermanischen Tongefäßen der frühen Eisenzeit*, dans IPEK, année 1928, p. 25-56.
- MENGHIN (Oswald), *Vorgeschichtliche Kulturen und Völker auf deutscher Erde*, dans KORRESPONDENZBLATT DES GESAMTVEREINS DER DEUTSCHEN GESCHICHTS- UND ALTERTUMSVEREINE, 74^e ann., Berlin 1926, p. 18-29.
- *Urgeschichte der Ostalpenländer*, dans LEITMEIER (Hans), *Die österreichischen Alpen*, Leipzig & Vienne 1928.
- MUELLER (Sophus), *Nordische Altertumskunde*, 2 vol., Strasbourg 1897-1898.
- MUNRO (Robert), *Prehistoric problems*, Edimbourg & Londres 1897.
- *Les stations lacustres d'Europe*, Paris, Schleicher, 1908.
- NORDEN (Arthur), *Felsbilder der Provinz Ostgotland*, Hagen & Darmstadt 1923.
- PARET (Oskar), *Urgeschichte Württembergs*, Stuttgart 1921.
- PETERSEN (Th.), *Fra hvilken tid stammer de naturalistiske helleristninger?* dans NATUREN, Bergen & Copenhagen 1922, p. 88-108.
- *Nye Fund fra det Nordenfjellske Norges Helleristningsområde*, dans FINSKA FORNMINNESFÖRENINGENS TIDSKRIFT, t. 36, Helsingfors 1927, p. 23-44.
- POISSON (Georges), *Les Aryens*, Paris, Payot, 1934.
- *Le peuplement de l'Europe*, Paris, Payot, 1939.
- REINACH (M. A. J.), *La flèche en Gaule*, dans L'ANTHROPOLOGIE, t. 20, 1909, p. 51-80 et 189-206.

- REINERTH (Hans), *Chronologie der jüngeren Steinzeit*, Augsburg 1923.
- *Die jüngere Steinzeit*, Augsburg 1926.
 - *Das Pfahldorf Sipplingen*, dans *SCHRIFTEN DES VEREINS. FÜR GESCHICHTE DES BODENSEES UND SEINER UMGEBUNG*, fasc. 59, Friedrichshafen 1932.
- REVERDIN (L.), *La faune néolithique de la station de St-Aubin* (Port-Conty, lac de Neuchâtel), dans *ARCHIVES SUISSES D'ANTHROPOLOGIE GÉNÉRALE*, t. 4, 1922, p. 251 sq.
- ROSSIUS (Karl Otto), *Die sogenannten Pfahlbauten Ostpreussens*, dans *PRAEHISTORISCHE ZEITSCHRIFT*, t. 24, 1933, p. 22 sq. surtout 69-70.
- RUETIMEYER (L.), *Untersuchung der Thierreste aus den Pfahlbauten der Schweiz*, Zurich 1860, dans *MITTEILUNGEN DER ANTIQUARISCHEN GESELLSCHAFT ZÜRICH*, t. 13, 2^e partie, p. 25-72.
- *Die Fauna der Pfahlbauten*, Bâle 1861.
- SALMON (Philippe), *Age de la pierre ouvrée, Période néolithique*, Paris 1886.
- SCHELTEMA (F. Adama van), *Die altnordische Kunst*, 2^e éd., Berlin 1924.
- SCHLITZ (A.), *Steinzeitliche Wirtschaftsformen*, *PRAEHISTORISCHE ZEITSCHRIFT*, t. 6, 1914, fasc. 3/4, p. 211 sq.
- *Der schnurkeramische Kulturkreis und seine Stellung zu den anderen neolithischen Kulturformen in Südwestdeutschland*, *ZEITSCHRIFT FÜR ETHNOLOGIE*, 38^e ann., 1906, p. 312-435.
- SCHRANIL (Josef), *Vorgeschichte Böhmens und Mährens*, Berlin & Leipzig 1928.
- SCHUCHHARDT (Carl), *Alteuropa, eine Vorgeschichte unseres Erdteils*, Berlin & Leipzig 1926.
- *Vorgeschichte von Deutschland*, Munich & Berlin 1928.
- SEGER (Hans), *Die keramischen Stilarten der jüngeren Steinzeit Schlesiens*, dans *JAHRBUCH DES SCHLESISCHEN MUSEUMS FÜR KUNSTGEWERBE UND ALTERTUMS*, t. 7, Breslau 1919, p. 1-89.
- STEHELIG (Haakon), *Préhistoire de la Norvège*, Oslo 1926.
- SPROCKHOFF (Ernst), article *Pfeilspitze*, dans *EBERT (Max), REAL-LEXIKON DER VORGESCHICHTE*, t. 10, Berlin 1927-1928, p. 102-106.
- TACITE (Cornelius TACITUS), *La Germanie*.
- TROELTSCH (E. von), *Die Pfahlbauten des Bodenseegebietes*, Stuttgart 1902.
- VOGEL (R.), *Tierreste aus vor- und frühgeschichtlichen Siedlungen Schwabens*, 1^{re} partie : *Die Tierreste aus den Pfahlbauten des Bodensees*, *ZOOLOGICA*, fasc. 82, Stuttgart 1933.
- VOUGA (Paul), *La Tène*, Leipzig 1923.
- WILLERS (Heinrich), *Die römischen Bronzeimer von Hemmoor*, Hannover & Leipzig, 1901.
- *Neue Untersuchungen über die römische Bronzeindustrie von Capua und von Niedergermanien*, ibidem 1907.
 - *Die römische Messingindustrie in Niedergermanien*, *RHEINISCHES MUSEUM FÜR PHILOGIE*, t. 62, Frankfurt-sur-Mein, 1907.
- XÉNOPHON, *De la chas. e.*

TABLE DES FIGURES DANS LE TEXTE

	Pages
1, 2. Dessins de filets, Altamira.	53
3. Pièce de gibier avec dessin de filet, La Pasiega.	54
4-6. Palissades demi-pièges avec abîme et dessin de filets, Castillo.	55
7. Palissade et défilé avec pièges, Marsoulas.	56
8. Animal derrière une clôture, peinture de Niaux, Ariège.	57
9. Os gravé de Chancelade, Dordogne.	58
10. Système de fosse-pièges de Ketzin.	59
11-13. Fosses-pièges, Font-de-Gaume et grotte de Buxu.	61
14-16. Pièges à poids, Font-de-Gaume et Bernifal.	62
17. Piège à poids des Amérindiens Pieds-Noirs.	63
18-21. Pièges à poids, Font-de-Gaume et les Combarelles.	64
22, 23. Mammouths et pièges à poids, Font-de-Gaume et Bernifal.	64
24. Piège à poids, Cueva de los Cantos de la Visera.	65
25-28. Pièges à poids, grotte de Buxu.	65
29. Palissade munie de lacets, de la grotte de Castillo.	67
30. Lacet ou lasso, grotte de Pindal.	67
31-33. Pièges à pointes radiaires, La Pileta.	67
34. Enclos à gibier, Font-de-Gaume.	67
35, 36. Enclos de capture, La Pileta.	69
37. Dessin de lacet, Cueva de la Araña.	69
37 bis. Pièges à pointes radiaires de la caverne Christus.	69
38. Chasseur brandissant un lasso, Cueva de la Araña.	73
39. Fabrication d'une courroie avec une peau de bête.	73
40. Harpons faits de bois de cerf, Magdalénien supérieur.	74
41, 42. Chasseurs tirant à l'arc, Cueva Saltadora et Alpera.	77
43. Chasseur se glissant, muni d'un masque (?), Cueva Saltadora.	77
44, 45. Archers se hâtant, gorge de Valltorta.	78
46, 47. Archers, Alpera (Albacete).	79
48. Chasseur se hâtant, Cueva del Mas d'en Josep, gorge de Valltorta.	80
49, 50. Archers, Alpera (Albacete).	80
51, 52. Archer, Cuevas del Civil, gorge de Valltorta et val d'Olivanas.	81
53-56. Archers, Alpera (Albacete).	81, 83
57. Chasseur se hâtant avec arc et flèches, Cueva de los Caballos.	83
58-61. Archers, Alpera et gorge de Valltorta.	86
62-65. Archers, Alpera et Cueva Saltadora.	87
66. Pointe de pique formée de deux éléments superposés, en bois de cerf.	88

67, 68. Chiens (?), Cueva de la Vieja.	98
69. Chien (?) sur le flanc d'une série de huit bouquetins	99
70. Chiens (?) entre un chasseur et un cerf.	99
71. Chien (?) entre une figure humaine et deux cerfs, Cueva de la Vieja, Alpera	99
72. Chasseur et chiens (?), Cueva de la Vieja.	100
73. Ours brun, Les Combarelles.	123
74, 75. Mammouths, Les Combarelles et Font-de-Gaume. . . .	131
76-79. Chevaux sauvages, Les Combarelles.	135
80, 81. Cheval sauvage, La Pasiëga. — Ane sauvage, Les Combarelles	137
82. Tête d'un hémione, La Salpêtrière, Pont-du-Gard	139
83. Chasseur, Cueva del Secans (Teruel).	149
84. Rhinocéros laineux, atteint de plusieurs flèches, La Colombière	177
85. Partie d'un dessin de bison avec des pièges à poids, Font-de-Gaume.	185
86. Cheval sauvage, avec le pied pris dans un nœud, La Pasiëga. .	195
87. Cheval sauvage, avec un nœud coulant au cou, Les Combarelles	195
88. Renne au lasso, Les Combarelles.	197
89-91. Trois cerfs élaphe, Cueva Saltadora, gorge de Valltorta. .	212
92. Grande chasse aux cervidés fauves, Cueva de los Caballos . .	215
93. Chasse au cerf avec arc et flèche, Cueva de la Vieja, Alpera. .	217
94. Cerf frappé de flèches, La Colombière.	217
95, 96. Chasse au cerf, Coguil. — Cerf frappé à la cuisse, Peña de Candamo.	218
97. Cerf blessé de plusieurs traits, Peña de Candamo.	219
98. Cerf avec dessin rappelant un filet, La Pasiëga	219
99-101. Bouquetin et bouquetins blessés de lances, Niaux . . .	221
102. Grande chasse au gibier des rochers, Cueva de la Araña (Valencia).	223
103. Chasse au sanglier, Cueva del Charco del Agua Amarga . .	224
104. Perdrix des neiges, Isturitz (Basse-Pyrénées).	241
105. Magiciens masqués de têtes de chamois, Abri Mèje, Teyjat (Dordogne)	261
106. Magicien portant un masque de sanglier, Grotte des Trois Frères.	262
107. Scène d'une magie de chasse, Grotte des Trois Frères. . .	262
108, 109. Bisons blessés, Niaux.	264
110, 111. Bisons avec flèches au flanc, Niaux.	265
112. Marques de propriété sur les armes du Paléolithique supérieur	285
113. Lignes évolutives des pointes de flèches néolithiques en Suisse.	322
114. Pointes de flèches de stations palafittiques de la Suisse . .	323
115. Développement schématique de l'encastrement, au moyen de la hampe en bois, de la pointe de flèche néolithique . . .	325
116. Débris d'un filet provenant d'une palafitte.	329
117, 118. Trappes à volets, gravures rupestres, Skogerveien et Vingén	351

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

479

119. Piège à piétinement pour loups, d'après Crescens.	352
120. 121. Pièges, dessins rupestres.	352
122. Dessins rupestres en grillage à Sporanes.	354
123. Dessin rupestre scandinave, à Evenhus près Frosta.	355
124. Cavalier, à Björngard, près Hegra.	355
125. Bison avec pointe de flèche et signes magiques, grotte de Pindal	358
126. Représentation de filet, paroi rocheuse de Forselv, Ofoten.	359
127. Gravure rupestre, représentant probablement un chien, à Vingen	363
128. Chasseur et chien, gravure rupestre de Forselv.	364
129. Plaques protectrices de la main, de la civilisation des vases caliciformes	381
130. Développement schématique du poignard de bronze à partir du poignard de pierre	399
131-136. Scènes de chasse, avec tireurs à l'arc, Skebbervall et Tanum	407
137. Dessin déroulé de l'urne à visage d'Ostroschken, Karthaus.	419
138. Dessin déroulé de l'urne de Wittkau, Flatow.	419
139. Figuration déroulée de l'urne à dessins au trait de Lahse, Wohlau.	422
140. Dessin déroulé de l'urne d'Edenburg.	425
141. Scènes de chasse de la situle de Certosa, Bologne.	431
142. Frise animalière du flacon d'argile de Matzhausen.	437
143. Coupe de verre avec chasse à courre au cerf	456

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

I a) Pierre calcaire avec gravure de mammoth, de Kumilsko, cercle de Johannesburg. — b) Bison, caverne d'Altamira, Espagne	48
II a) Pointe de sagaie en bois de Clacton-sur-Mer, Acheuléen. — b) Propulseur. — c) Poignard en os. — d) Sifflet en os de renne.	49
III a) Gravure de bison et d'homme, sur os. Laugerie-Basse. — b) Fosses-pièges à éléphant, piège à léopard, chasse au lièvre avec des massues de jet, chasse au cerf au moyen de l'arc et de lances, en Afrique.	64
IV a) Chasse à l'éléphant chez les Hottentots au moyen de fosses pièges. — b) Omoplate de renne présentant une perforation par arme de jet. Fouilles de Meiendorf.	65
V a) Chamois. Grotte de Gourdan près Montréjau (H ^{te} Garonne). — b) Bassin d'une perdrix des neiges présentant des traces de blessures par armes de jet. — c) Sternum de grue présentant quatre blessures par armes de jet. Fouilles de Meiendorf.	112
VI a) Sorcier portant une tête de cerf comme masque. Grotte des trois Frères (Ariège). — b) Statue de félidé ornée de flèches gravées. Isturitz.	113

VII a) Pointe de flèche en silex, dans sa monture originale de bois. Burgäschli. — b) Pointe de lance de silex. Civilisation des palafittes. Treiten. — c) Pointe de flèche emmanchée de Geisboden (canton de Zug)	128
VIII a) Poignard de silex avec poignée et garniture en fibre végétale. Vinelz. — b) Harpons en bois de cerf. Sutz. — c) Harpons en bois de cerf. Lattrigen.	129
IX a) Harpons et pointes à crochet de Champittet. — Pointe double (à crochets). Bodman.	192
X a) Trappe à volets en bois, de Halensee. — b) Trappe à volets en bois, de Stavanger.	193
XI a) Animal pris dans une trappe à volets. Gravure rupestre de Ekeberg. — b) Représentations d'animaux avec de nombreuses trappes à clapet. Skogerveien. — c) Signes en forme de bâtons de jet. Dessins rupestres de Vingen.	208
XII a) Reste d'un filet de la civilisation des palafittes. — b) Dessin de filet. Forselv, Skjomen, Ofoten.	209
XIII a) Fragments d'argile de Salsmünde, avec la représentation d'une scène de chasse. — b) Plaque avec représentation d'arc et de carquois, tombe de pierre de Göhlitzsch près Merseburg.	272
XIV a) Cheval en ambre de Woldenburg. — b) Ours en ambre de Stolp.	273
XV. Chasse au cerf, dessin rupestre de Massleberg, Skee, Bohuslän.	288
XVI a) Chasse au sanglier. Hultane, commune de Kville, Bohuslän. — b) Scène de chasse. Leonardsberg, Eneby.	289
XVII a) et b) Gravures de l'urne d'Edenburg.	336
XVIII a) et b) Figures de la situle de Bologne.	337
XIX a), b), c) Frise avec motifs de chasse de la situle de Hemmoor. — c), d) Frise avec motifs de chasse de la situle de Borry.	352
XX a) et b) Scènes de chasse de la situle de Nimègue.	353
XXI a) et b) Scènes de chasse de la situle de Nimègue.	400
XXII a) et b) Scènes de chasse de la situle de Nimègue.	401
XXIII a) Dessin déroulé de l'urne d'Elsenu, Schlochau. — b) Fragment de la pierre tombale d'un légionnaire romain, à Carnuntum. — c) Coupe de verre poli et gravé représentant une chasse au lièvre.	416
XXIV a) Relief sur une tour tombale représentant un sanglier et un chien lourd. — b) Fragment d'un récipient orné d'un relief représentant une chasse à l'ours. — c) Bol avec représentation d'une chasse à courre au lièvre. — d) Poignée en os (d'un couteau pliant) avec représentation sculptée d'un lièvre et d'un lévrier.	417

- F. ANGEL, assistant d'Herpétologie au Muséum d'Histoire Naturelle. — **Vie et Mœurs des Amphibiens.** Grenouilles. Crapauds. Tritons. Salamandres. Cécilies. In-8 de la *Bibliothèque Scientifique*, avec 233 dessins de l'auteur. (Tirage limité à 3.000 exemplaires).
- ED. BRERTRAND, de la Revue Internationale d'Apiculture. — **Le Conduite du Rucher.** Calendrier de l'Apiculteur. In-16 de 320 pages, avec 98 figures et 1 planche hors texte.
- W. BESVARD, directeur de l'Institut Océanographique de Sao-Paulo (Brésil). — **Les Produits d'Origine marine et fluviale.** Étude des matières premières. Leur importance dans l'Economie mondiale. Les Poissons. Les Crustacés. Les Cétacés. Les Pinnipèdes. Les Reptiles. Les Mollusques. Nacres et Perles. Coraux. Algues. Le Sel marin. In-8, avec 23 planches, 14 figures, 66 tableaux et 1 carte, de la *Bibliothèque Scientifique*.
- **Capture et Acclimatation des Poissons exotiques.** Capture. Accoutumance. Questions commerciales. Transport. Procédés techniques. Types d'aménagement. In-8 de la *Bibliothèque Scientifique*.
- Général R. G. BURTON. — **Les Mangeurs d'Hommes.** Les Cannibales. Les Lions. Les Tigres. Les Léopards. Les Jaguars. Les Pumas. Les Hyènes. Les Loups. Les Ours. Les Crocodiles. Les Serpents. Les Reptiles. Les Requins. Préface du Marquis de Barthélemy, vice-président du Comité des Chasses coloniales du T. C. F. In-8 de 228 pages.
- W. C. BUSH. — **Pahang.** Quatre années d'aventures dans la jungle de Malaisie. In-8 de la *Collection de Documents et de Témoignages pour servir à l'Histoire de notre Temps*, avec 1 carte.
- W. L. CALDERWOOD, ancien inspecteur des Pêcheries de Saumon d'Ecosse. — **Les Saumons.** La Vallée de la Spey. La Province de Québec. Terre-Neuve. La Nourriture du Saumon. Le Marquage des Saumons. Les longs Voyages des Saumons en Mer. Les Orkney et les Shetland. Les grosses Truites. La Reproduction naturelle. Les Expériences d'un Pêcheur. Comment on devient un pêcheur hors classe. Braconniers. In-8 de la *Collection de Documents et de Témoignages pour servir à l'Histoire de notre Temps*.
- A. CHAIGNEAU, délégué du Saint-Hubert Club de France, ex-professeur à l'Ecole des Gardes de Cadarache, de la Société Nationale d'Acclimatation de France. — **Les Habitudes du Gibier.** In-8 de la *Bibliothèque Scientifique*, avec 84 dessins de l'auteur.
- **Manuel du Piégeur.** Moins de nuisibles, plus de gibier. Préface de V. Mairesse, directeur général du Saint-Hubert Club de France. 2^e édition revue et complétée. In-8.
- MARCUS DALY. — **La Grande Chasse en Afrique.** Mémoires d'un chasseur professionnel. In-8 de la *Bibliothèque Géographique*.
- R. L. DITMARS, conservateur du Département des Mammifères et des Reptiles au Parc Zoologique de New York. — **La Lutte pour la Vie dans le Monde animal.** Armes. Venin. Mimétisme. Camouflage. Reproduction. In-8 de la *Bibliothèque Scientifique*, avec 46 photographies hors texte.
- W. ROBERT FORAN. — **La Vie en Malaisie.** Singapour. Malacca. Bangkok. Sumatra. Java. Bali. In-8 de la *Collection de Documents et de Témoignages pour servir à l'Histoire de notre Temps*, avec 16 photographies hors texte.
- RAYMOND FURON, ancien professeur de Géologie à la Faculté des Sciences de Téhéran, sous-directeur au Muséum d'Histoire Naturelle. — **L'Erosion du Sol.** Origine et évolution des sols. Influence de l'homme sur la dégradation et la disparition des terres arables. L'Erosion du sol dans les cinq parties du monde. L'Organisation scientifique de la protection du sol. In-8 de la *Bibliothèque Scientifique*, avec 24 figures et 16 photographies hors texte.
- A. GUILLAUMIN, professeur de culture au Muséum d'Histoire Naturelle. **Les Plantes cultivées.** Histoire. Economie. In-8 de 352 pages de la *Bibliothèque Scientifique*, avec 22 gravures hors texte.
- Dr W. HELLPAUGH, professeur à l'Université de Heidelberg. — **Géopsyché.** L'âme humaine sous l'influence du temps, du climat, du sol et du paysage. Traduit par le Dr F. Gidon, professeur à l'Université de Caen. In-8 de la *Bibliothèque Scientifique*.
- ED. MÉRITÉ, ancien maître de dessin animalier au Muséum. — **Les Pièges.** Étude sur les engins de capture utilisés dans le monde. Technique du Piège. Pièges préhistoriques. Les Trappes. Les Filets. Les Nasses. Les Collets. Les Trébuchets. Les Traquenards. Les Assommoirs. Les Arbalètes. Les Gluaux. Les Arpeaux. Les Leurres. Similitudes. Hameçons. Les Poisons. Préface de Raymond Furon, correspondant du Muséum. In-8 de 336 pages, de la *Bibliothèque Scientifique*.
- R. C. F. MAUGHAM, ancien consul général britannique, membre de la Société Royale de Géographie. — **Les Bêtes sauvages de la Zambézie.** Éléphant. Rhinocéros. Buffle. Zèbre. Canna. Antilope. Lion. Léopard. Lynx. Hyène. Chacal. Serval. Civette. Genette. Mangouste. Porc-épic. Fourmilier. Loutre. Fourmi-lion. Singes. Crocodiles. Serpents. Traduit de l'anglais par J. G. Vinède. In-8 de la *Bibliothèque Géographique*.
- A. RAUCH, garde à Pontresina. — **Le Bouquetin dans les Alpes.** Traduit de l'allemand par M. L. Lanoix. In-8 de la *Bibliothèque Scientifique*.
- W. M. REED et J. M. LUCAS. — **Les Etapes des Espèces animales.** La Géographie des anciens âges. Poissons. Amphibiens. Tortues. Reptiles. Les Ancêtres des Mammifères. Le Cheval. Les Felins. Les Ancêtres des Chiens. Les Rhinocéros. Les Camélides. Les Cervidés. Les Mastodontes. Les Mammouths. La Mort par la sécheresse ou par l'Homme. In-8 de la *Bibliothèque Scientifique*, avec 88 gravures.
- JAN SZCZEPKOWSKI. — **Chasses polonaises.** Loups. Sangliers. Ours. Préface du Comte Antoine de la Chevasserie, membre correspondant du Conseil International de la Chasse. In-8 de la *Collection de Documents et de Témoignages pour servir à l'Histoire de notre Temps*.
- A. THOMAZI, membre de l'Académie de Marine, ancien commandant de la Station de surveillance des Pêches de la Manche et de la Mer du Nord. — **Histoire de la Pêche,** des âges de la pierre à nos jours. In-8 de 548 pages de la *Bibliothèque Historique*, avec 107 illustrations dans le texte et 36 photographies hors texte.

